



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

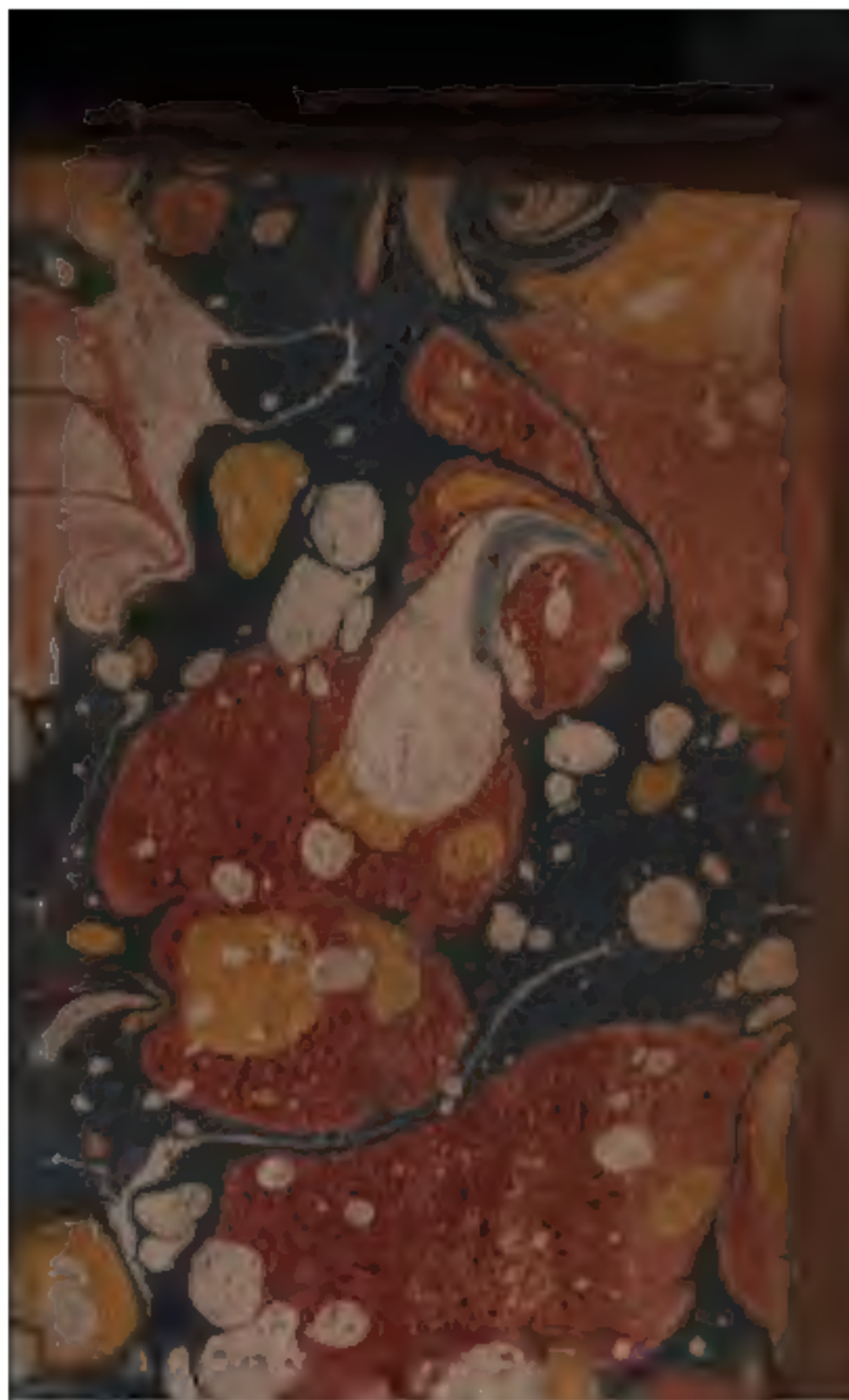
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







A.P.

20

• 286



JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

5

Pour le Mois de  
JUILLET

1722.

Augmenté de divers Articles, qui ne se  
trouvent point dans l'Edition  
de Paris.

TOM. LXXII.



A AMSTERDAM,  
chez les JANSONS à WASSERGE.

MDCCXXII.

2.



# JOURNAL DES SCAVANS,

3  
Pour le Mois de Juillet, 1722.

*Traité de la Peste, ou en répondant aux questions d'un Medecin de Province sur les moyens de s'en préserver ou d'en guérir; on fait voir le danger des Barragues & des Infirmeries forcées, avec un problème sur la peste. Par un Medecin de la Faculté de Paris. A Paris, rue S. Jacques, chez Cavelier, 1722. Vol. in 12. pp. 301.*

POUR achever l'Extrait de cet Ouvrage, dont nous avons commencé à parler dans le Journal du mois d'Avril de cette année, p. 443. & le faire avec quelque méthode, nonobstant la confusion avec laquelle le Livre est écrit, nous remarquerons d'abord ce qu'on y dit sur la nature de la peste, puis nous viendrons à l'article de la contagion qu'on rebat encore; nous passerons de-là à ce qui concerne le traitement de la peste,

A 2

en-

423809

#### 4 JOURNAL DES SÇAVANS.

ensuite à ce que l'Auteur avance contre les Medecins de Marseille, qu'il ne cesse d'attaquer, & enfin au Problème qui termine le Volume.

Quant au premier point, on soutient :  
1. Que la peste a été créée, que Dieu l'a enclose dans les entrailles de la terre, & que quand elle en sort c'est une échappée de feu. Voici les preuves dont on se sert : La peste (dit-on, page 61. & 62) est un fleau de Dieu, les saints Livres en font foi, & les Prophetes en particulier, en menacent continuellement ceux qui seront rebelles à sa Loi. Ce fleau est toujours prêt, & aux ordres de Dieu qui l'envoie & le fait partir quand il lui plaît : *Mittam pestilentiam in medio vestri*, Levit. Et ce fleau passe par où Dieu l'ordonne, & *pestilentia transibit per te*. Ezech. Ce fleau est donc present & existant quelque part, & cette existence est un effet de la création, puisqu'il ne se fait rien de nouveau, & qu'il n'est rien d'existant qui n'ait été créé.

Tel est le raisonnement qu'on emploie dans ce Traité pour prouver que la peste a été créée. Si ce raisonnement est bon, il faudra conclure que la guerre & la famine ont été créées; puisque ce sont aussi des fleaux que Dieu envoie quand il lui plaît, & des fleaux dont  
les

les Prophetes men. cent dans les mêmes termes qu'ils men. cent de la peste. *Mittam in eos gladium, & famem, & pestem*, Jerem. *imittam in vos famem*, Ezech. *si gladium & famem ac bestias malas & pestilentiam immiserò in Jerusale'm.* hi.

De plus comme toutes les maladies sont des punitions du peche, & par conséquent des fleaux de Dieu, il s'ensuivra que toutes les maladies comme la fièvre, la goutte, la paralysie & les autres, auront été créées. Il ne s'agira plus que de chercher en quel endroit Dieu les aura mises en reserve, & c'est aussi ce que pratique l'Auteur à l'égard de la peste. Il trouve par son examen que *c'est la terre qui cache ce fleau*; & ce qui le lui fait juger, c'est que les tremblemens de terre sont queques fois suivis de peste. Pour l'autre proposition, sçavoir que la peste lorsqu'elle sort de la terre, est une échappée de feu; il pretend le prouver en disant que les tremblemens de terre sont caules par des feux souterrains qui s'enflamment & se tout jour. Il avertit à cette occasion, que la peste étant une matiere de feu sortie des entrailles de la terre, c'est aussi une matiere de feu concentree dans les entrailles des hommes, qui entretient & fait la malignité de cette maladie.



6 JOURNAL DES SÇAVANS.

2. On dit, page 120. que la peste est un esprit; page 95. que cet esprit est un *esprit malin*, caché dans la masse du sang: que le sang par le moyen des vaisseaux excrétoires, chasse au-dehors cet *esprit malin* qui l'agite: page 123. que le sang infecté d'un *esprit malin*, s'élève en sa faveur, & pour sa décharge le genre nerveux, & page 171. que les Medecins ne doivent jamais se desoccuper d'un *esprit malin* qui saisit le sang, l'agite, le chasse & le pousse trop avant dans les dernières extremités des vaisseaux. Mais page 201. ce n'est plus la même chose, on y dit qu'il faut se conduire dans la recherche de la cause de la peste, comme dans celle de toutes les autres maladies, & ne la point prendre dans des idées métaphysiques & spirituelles, ni dans le mystère d'un venin occulte.

Le même Auteur avertit, page 152. & 153. que dans toute la cure de la peste, le préjugé de malignité occasionne bien des fautes; qu'on croit par exemple que les bubons & les charbons sont des tumeurs malignes; que suivant cette idée on est occupé de combattre la malignité, qu'on perd de vue le fond du mal. Mais page 219. & 220 il dit expressement que la malignité fait le caractère de la peste, & qu'il est à craindre que les Medecins de Marseille s'étant attachés uniquement



recherche des causes, des dispositions  
des indications évidentes, les pestiférés  
s'en soient pas mieux trouvés; parce  
qu'abandonnant l'indication prise de cette  
malignité; il sera arrivé que la maligne  
faisant son chemin, tandis qu'on ne se se-  
ra arrêté qu'à corriger des crudités, le malade  
fera mort de la peste avant qu'on soit parvenu  
à éteindre les causes & les dispositions, ensi-  
bles.

3. On déclare page 220. que la peste  
ne doit pas être considérée comme une  
maladie venant de cause ordinaire ou  
évidente: que la véritable idée de cette  
maladie tient l'esprit au dessus des notions  
communes & ordinaires de sucres gro-  
siers & épais: mais page 85. & 86. on ad-  
met ces sucres épais dans l'idée de la peste,  
& on dit qu'à l'engagement du sang qui  
se trouve en cette maladie, contribue mer-  
veilleusement son épaisissement; epaisisse-  
ment (ajoute-t-on) que produit en  
particulier le déplacement de la partie  
blanche du sang, laquelle trouvant les  
arteres lymphatiques remplies & pré-  
cupées par la partie rouge, qui y a été  
poussée, est obligée de demeurer con-  
fuse & de surcroit dans les arteres ordi-  
naires, dans lesquelles grossissant le corps,  
la masse & la consistance du sang en fait  
une liqueur gluante & épaisse.

Quant à ce que l'Auteur a dit tout-à-  
l'heure, qu'il ne faut pas considérer la

# 8 JOURNAL DES SÇAVANS.

peste comme une maladie venant de cause ordinaire, il ne le veut plus page 292. Il y dit en termes expres que c'est une maladie du genre de toutes les autres, qu'on y trouve les mêmes indispositions dans les fluides, & dans les solides, sinon qu'elles sont plus *excedées, plus développées, plus générales, ouvrées même dans la peste.* Il ajoute „ qu'en „ quelque excès que se trouvent ces vi- „ ces, ils ne sont pas une maladie de „ different ordre, ou d'une nouvelle es- „ pece, laquelle oblige un Medecin à „ se guinder au-dessus des vûes ordinai- „ res: Que ce sera, dit on, traiter la „ peste comme les autres maladies, mais „ que pour lui, il pense qu'on devroit „ le faire ainsi.

4. On soutient que la peste est une fièvre, & on employe pour le prouver le syllogisme suivant: Toute maladie qui a ses coctions doit passer pour fièvre; or il est des bubons qui parviennent à une suppuration utile & louable, & des charbons, *lesquels* par eux-mêmes & avec le tems, se terminent heureusement, parce que l'humeur qui les produit, s'adoucit enfin & vient à composition; donc, &c. On ne s'en tient pas à ce raisonnement, on ajoute, que quelques pestiferés ont été guéris par des flux d'urine; ce qui seroit, dit-on, une espèce de

ici, ne peut guiser que la

Le second Article que nous nous  
proposé, regarde la contagion.  
demande page 223. par quelle ma-  
lignité des Medecins peuvent re-  
fuser la peste le pouvoir de se commu-  
niquer; sur quoi nous remarquerons,  
qu'il y avoit ici de la mauvaise hu-  
eur, il semble qu'il y en auroit encore  
à vouloir que la peste fut conta-  
gieuse, qu'à ne le vouloir pas. On  
dit page 229. que le *système de la*  
*contagion est propre à gâter les esprits;*  
on n'en dit pas la raison. Quoiqu'il  
en soit, on tâche d'expliquer comment  
la contagion, & voici mot pour  
mot l'explication. On dit, pages

70 JOURNAL DES SÇAVANS.

„ peste habite ordinairement , & d'où  
 „ par exemple elle a été apportée à Mar-  
 „ seille : que cet air modifié selon la  
 „ mesure ou la force du ressort , ou de  
 „ l'élasticité de ces atomes ignés , prend  
 „ une sorte de vibration qui fait la dis-  
 „ position ou la qualité propre à l'air du  
 „ pais avec lequel les habitans du pais  
 „ subsistent avec moins de danger ,  
 „ parce qu'ils y sont nés , & par consé-  
 „ quent accoutumés à vivre avec lui :  
 „ De sorte que les esprits ou les nerfs  
 „ de ces habitans ayant formé leur ton  
 „ sur celui de cet air , & s'étant mis de  
 „ concert ou en cadence avec lui , commu-  
 „ niquent de vibrations & se trouvent  
 „ toujours d'intelligence. “ (Ce con-  
 „ cert au reste & cette cadence sont une ré-  
 „ pétition de ce qui a déjà été dit à la pa-  
 „ ge 20.) „ Mais il n'en est pas de même  
 „ (continuë-t-on) quand cet air modifié  
 „ vient à se mêler avec un air de diffé-  
 „ rente modification , comme il arrive  
 „ quand par exemple des paquets de  
 „ marchandise saits & garrosés dans ces  
 „ pais , sont apportés dans un autre ,  
 „ dont l'air est différemment modifié ,  
 „ vû que ces marchandises pleines qu'el-  
 „ les sont de l'air du pais d'où elles vien-  
 „ nent , & qu'elles ont étroitement con-  
 „ servé dans les caisses ou on les a en-  
 „ fermées , ne peuvent se déployer qu'en  
 „ répandant dans l'air ces matieres d'un



„ ressort étranger, plus fort d'ailleurs &  
 „ plu vif que celui qu'elles rencontrent,  
 „ & avec lequel elles communiquent :  
 „ Qu'alors celui ci forttement ebranlé,  
 „ fort de fon ofcillation ordinaire, &  
 „ entrant en vibration femblable a celle  
 „ de cet air apporté, il change de na-  
 „ ture & se *reut d'une élastique* étran-  
 „ gere: que cela fupposé, l'on com-  
 „ prend le danger que court la fanté  
 „ d'un homme qui respire un air fi étran-  
 „ gement change pour lui. “

Voilà mot à mot de quelle maniere  
 l'Auteur s'explique fur la contagion ;  
 mais voici comme il s'exp'ique enfuite  
 fur fon explication même: „ Cette ex-  
 „ plication (demande-t-il) deshonoré-  
 „ t-elle la Phyfique ? Cette contrariété  
 „ de vibrations eft-elle fupposée ? Les  
 „ loix de l'œconomie naturelle démen-  
 „ tent-elles cette étologie ? “ Après ces  
 paroles il revient encore a la contagion,  
 & dit qu'il en eft une autre qui fe fait  
 d'atmosphère à atmosphère, & que cel-  
 le-là confifte dans une ondulation. Il  
 déploie là-deffus les mêmes principes &  
 les mêmes idées que nous verons de  
 voir; enfuite conclut-il, que la conta-  
 gion n'eft donc pas une chofe dont la  
 Medecine ne puiſſe rendre compte au  
 Public; qu'on la comprendra au con-  
 traire par la Phyfique qu'il vient d'em-

Ployer ; Physique *simple* , dit il , *naturelle & à la portée du sens commun*. Il ne conçoit pas qu'après de telles raisons puisées , à ce qu'il prétend , dans le fond de la nature , *recueillies des dispositions de l'air , & de celles des loix de l'économie animale* , on puisse trouver la peste difficile à comprendre , soit pour sa nature , soit pour ses causes. Enfin il est persuadé qu'il a développé tous les secrets de la peste , & qu'il l'a fait d'une manière si claire , qu'il n'a laissé là-dessus aucune obscurité. Il dit que cette maladie n'est donc ni incurable ni incompréhensible , & que comme il est parvenu à en dévoiler le mystère , il en va traiter la guérison , c'est page 90. Ce seroit ici une occasion naturelle d'entrer dans notre troisième Article , qui est du traitement de la peste , mais il nous reste à rapporter encore quelques endroits du second. L'Auteur soutient , page 10. & 11. que c'est se tromper grossièrement , de croire comme font les Medecins de Marseille , qu'en ne craignant point , & avec de la fermeté d'ame , on puisse se préserver de la contagion , il essaye même de les tourner là-dessus en ridicules , & il cite l'exemple des animaux , qui quoiqu'exempts de crainte , ne laissent pas , selon lui , de gagner la peste les uns des autres. Ce qu'il accompagne de traits railleurs ; mais

pa-

ge 38. Il déclare expressement que la contagion feroit peu de conquête „ sur des esprits assurés; page 242. „ que la frayeur influant autant qu'on le sçait, dans les desastres de la peste, il n'en faut pas davantage pour en augmenter le pouvoir, & faire la plus grande partie de la malignité. Page 258. Que le déplaisir tenant le cœur dans l'amertume entretient dans la mélancolie, qui serre les nerfs, & par là retarde la circulation, arrête ou trouble les secretions, empêche enfin les digestions, les coctions, & la depuration du sang: tous moyens qui préparent à la peste, ou qui la rendent mortelle. Page 260. Qu'il seroit plus sûr (il rebat ici ce qu'il a déjà dit p. 51.) de laisser les pestiférés entre les mains de leurs proches & de leurs amis; & qu'avec cet air de *sécurité* dans laquelle les habitans d'une Ville vivroient ensemble, gardant d'ailleurs les mesures de prudence comme on fait dans les tems des petites veroles malignes qui tiennent souvent de la peste, ils contracteroient aussi peu de contagion que dans ces tems là; qu'ils ne gagneroient pas plus la peste qu'ils font la petite verole, qu'en un mot, comme alors ceux-là seuls gagnent la petite verole, *lesquels* y sont absolu-

ne pouvons tout rapporter. Ce n'est pas la seule raison qu'il donne de la cessation de la peste, il dit, p. 227. & 228. que lorsque le nombre des pestiferés est excessif, & que la peste cesse après, elle finit parce que la prodigieuse quantité de corpuscules contagieux dont toute l'atmosphère de la Ville avoit été imprégnée, se trouve absorbée par cet étrange nombre de malades dont les corps pénétrés de cet air malin, ont déchargé d'autant l'atmosphère. C'est à-dire, que lorsque la peste est dans son plus fort, elle n'est plus contagieuse; en sorte que quand toute une Ville est remplie de malades de peste, c'est, selon notre Auteur, le tems favorable d'y revenir: tous les atomes pestilentiels demeurent alors absorbés dans les corps de ces malades, & n'osent plus en sortir comme auparavant: Voilà un changement singulier, car le même Auteur dit plus haut, que tous les corps transpirant, ce sont les particules pestilentielles d'air exhalées des corps infectés qui font la contagion, on peut voir encore là-dessus la page 222. où il avertit, „ qu'il ne conçoit pas pourquoi „ les corps ayant reçu des impressions „ pestilentielles, ne pourront pas les „ transmettre à d'autres corps qui se „ trouveront disposés, & quel inconve-  
*„ nient il y a d'appeller contagion ce*  
*„ pas-*



ne scaurions quitter cet Article  
sans remarquer ce que l'Auteur  
des corpuscules contagieux at-  
tribue à l'air, ou a des personnes  
ou marchandises. „ Quand la con-  
tagion (dit-il) paroît moins répandue  
dans l'atmosphère qu'attachée aux per-  
sonnes ou aux marchandises qui la  
portent & la transmettent par tout  
où elle pénètre, en ce cas la conta-  
gion n'est qu'une communication  
de corpuscules particuliers à corps particu-  
liers, & doit être comprise comme l'é-  
mission d'une portion singulière d'air  
ou modifié, concentré encore,  
et d'ailleurs, attache enfin à un  
corpuscule particulier, en qui n'ayant point  
de disposition pour s'y insinuer,  
il ne peut pénétrer, & en infecter l'inté-  
rieur, & demeure extérieurement com-  
posé de corpuscules & de lier d'os-

18 JOURNAL DES SÇAVANS.

Il nous reste encore à remplir trois Articles, suivant la division que nous avons faite, mais nous les renvoyons à un autre Journal.

*Timon le Misanthrope, Comedie en trois Actes, précédée d'un Prologue, représentée par les Comediens Italiens de S. R. Monseigneur le Duc d'Orleans, le 2. de Janvier 1722. Par Monsieur D\*\*\* A Paris, chez Charles Etienne Hochereau, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, au Phoenix. In 12. pp. 100.*

*Reflexions critiques d'un Allemand sur la Comedie de Timon le Misanthrope. Paris, chez la Veuve Mongé rue Jacques, vis-à-vis le College du Plessis à S. Ignace 1722. Brochure in 12. p. 47.*

LE Prologue de cette Piece est partagé en trois Scenes. Dans la première Timon couché sur un gazon aux pieds des rochers, où il s'est retiré pour fuir le commerce des hommes, s'adresse à Jupiter pour le prier de lancer tous ses foudres sur les ingrats qui après avoir reçu mille bien-faits de lui dans leur prospérité l'avoient abandonné & méprisé dans leurs malheurs. Mercure annonce à Timon

La Scene suivante qu'il vient avec  
 les le tirer de sa misere, & confondre  
 ingrats qui l'ont abandonné. Le Mi-  
 seropie refuse d'accepter cette faveur,  
 demande au Dieu pour toute grace  
 donner la voix humaine à son aue:  
 soit avec plaisir dans la Scene suivante  
 de Timon métamorphosé en Arle-  
 quin, qui apres avoir regreté ses belles  
 filles, cette tête gracieuse, ce corps  
 si chéri de toutes les ânesses du  
 ne laisse point, toutes reflexions faites,  
 être bien aise de ce changement; en-  
 suite il persuade à son Maître qu'il doit  
 accepter des presens que les Dieux lui  
 ont fait faire, retourner à Athenes, &  
 des trésors que Plutus lui pre-

Timon rétabli dans sa premiere for-  
 me conserve sa misanthropie, & de-  
 termine de ne trouver que des ingrats,  
 & détermine à ne faire part de ses tré-  
 sors à qui que ce soit. Mercure se pro-  
 pose de le faire revenir de cet excès par  
 le moyen d'Arlequin & d'Eucharis; dans  
 ce vûe, Mercure déguisé sous la figure  
 d'Asie, apprend à Eucharis ce qu'elle  
 doit faire pour plaire à Timon. Ce der-  
 paroît sur le theatre. Apres avoir  
 déchargé leur ingratitude à ses faux amis  
 & à ses, qu'Arlequin chasse avec indigna-  
 tion, il rencontre Eucharis, qui suivant  
 le

le conseil d'Aspasie l'aborde en lui disant :  
 „ Je suis charmé de vous rencontrer &  
 „ de pouvoir entretenir un original sans  
 „ copie, qui, parce qu'il n'a fait que des  
 „ fautes dans le monde, prétend en jet-  
 „ ter la faute sur le reste des hommes.  
 Timon répond à peu-près dans le même  
 goût. La conversation continue sur ce  
 ton, & on ne la finit que par des pro-  
 messes mutuelles de continuer cet agrea-  
 ble commerce d'injures & de verités.  
 Cependant Arlequin se trouvant seul  
 avec son Maître, lui dit qu'il a appris par  
 le commerce qu'il a eu avec les hommes  
 depuis sa métamorphose, qu'on supplée  
 par des richesses à tous les défauts du cœur  
 & de l'esprit, & qu'on trouve avec de  
 l'argent des amis, des maîtresses, des  
 Poètes qui promettent de vous immor-  
 taliser, des Genealogistes qui promettent  
 de vous faire descendre de Jupiter en ligne  
 directe : „ donne-moi vite de tes trésors,  
 conclut Arlequin. „ La haine que j'ai  
 pour tous les hommes, & ton amitié  
 pour toi m'en empêche, répond Ti-  
 mon, je ne veux pas que personne puisse  
 profiter de ta dépense, ni te donner oc-  
 casion d'être leur dupe, & de te séduire  
 par le luxe. je suis trop de tes amis pour  
 cela. Arlequin après ce repas entre dans  
 des sentimens de dépit & d'indignation,  
 Mercure déguisé sous la figure d'Aspasie,  
 pro-

Second Acte commence par une  
son d'amour que Timon fait à  
Is, mais qui est fort mal reçu ;  
Arlequin vient se vanter du ser-  
il a rendu à son maître , en lui  
moyen de se faire haïr & mé-  
les hommes. Timon sur ces  
soupçonne qu'Arlequin l'a volé  
arne chez lui pour s'éclaircir du  
pendant Arlequin va consulter  
sur quelque emplette qu'il veut  
leur conversation commence ainsi :  
N'es-tu pas Socrate ? *Socrate.*  
*Arlequin.* Dis-moi la vérité : ne  
pas trompé , lorsqu'on m'a dit  
étois un habile homme ? *Socrate.*

où les principaux Acteurs de la Piece que l'on doit jouer agissent & interessent, qui finissent par une espee de dénouement, qui ne laissent rien à desirer. La misere de Timon dans la premiere Scene, excite la compassion des Spectateurs. La bonté des Dieux, qui font des prodiges en faveur de Timon, qui l'enrichissent malgré lui, & qui promettent de faire un homme de son âne, font succeder la curiosité à la pitié. On veut voir l'âne métamorphosé; on veut sçavoir le parti que prendra Timon sur les richesses que les Dieux lui offrent. Arlequin paroît, on le reconnoît pour l'âne, il parle avec son maître, il le confond par ses raisonnemens, il l'engage à aller à Athenes pour profiter des presens que les Dieux lui font. N'est-ce pas là un dénouement dans les formes? L'Auteur auroit pû intituler cette Piece, Timon sur la Montagne, suivi de Timon à la Ville.

Le Critique fait encore deux observations sur le titre, la premiere que Timon est moins le sujet de la Piece, qu'Arlequin dans l'état de pure-nature; ce dernier occupe plus le Spectateur que son maître, c'est lui qui fournit tout le comique, & ce qu'il y a d'interessant dans la Piece. La seconde reflexion est que Timon n'est plus Misanthrope à la  
fin



Piece; il ne falloit donc pas l'in-  
*Timon le Misanthrope*, mais *Ti-*  
*le Misanthrope desabuse*.

Prologue qui suit la premiere Sce-  
 nemeier Acte est tres-froid, sur-  
 Critique, parce que Mercure  
 com d'Aspasie y fait comme un  
 qui pour se desennuyer repete  
 la faisant les petites commissions  
 a donnees. Dans la troisieme  
 Eucharis parle du mépris que  
 fait paroître pour ceux qui le  
 féliciter. Par là l'Auteur ôte  
 ce que devoit donner la surprise  
 de la chose même, dans la qua-  
 tene, où Timon paroît avec  
 amis. Au reste le Critique re-  
 comme une brutalité ce que dit le  
 ope à ceux qui briguoient son  
 qu'il a un figuier où ils peuvent al-  
 andre. Ce trait en caractérisant  
 personnage, le rend odieux & mé-

me d'Eucharis & de Timon,  
 ris feint d'être Misanthrope,  
 e à un Misanthrope, est d'une  
 heureuse; mais le Censeur trou-  
 s qu'Eucharis ne laisse entrevoir  
 ace dans sa façon d'agir, que  
 tesses les plus grossieres ne lui  
 en, qu'elle soit tout d'un coup  
 posée en harangere.

Il n'est pas surprenant que Mercure qui est le Dieu des voleurs, conseille le vol dans la septième Scene, mais quand on introduit un Acteur qui débite des maximes dangereuses, il faut qu'un autre Acteur en présente aussi-tôt de contraires qui détruisent les premières. Il est dangereux de ne point dévoiler un sophisme dont la conclusion attaque les bonnes mœurs, & de supposer qu'un homme séduit par des sophismes pourra croire que c'est une bonne action de voler celui qui l'on s'imagine ne sçavoir pas faire un bon usage de ses richesses. Introduit ensuite Arlequin dans le second Acte qui continue à penser que le mal qu'il a fait est un bien, n'est-ce pas pallier le crime? n'est-ce pas du moins faire entendre que le simple trompé par le méchant, peut commettre les plus grands crimes sans remords. On trouve dans cette Scene un autre défaut, c'est que Timon quitte le théâtre pour aller voir si Arlequin ne l'aurait point volé; quoiqu'Arlequin lui en eut dit plus qu'il n'en falloit pour faire connoître à n'en point douter, qu'il avoit pris tous les trésors. Mais on vouloit faire sortir Timon de dessus le théâtre pour faire venir la Scene d'Arlequin & de Socrate. Cette Scene, quoiqu'elle paroisse, réveille l'attention des Auditeurs. Mais le Critique prétend que la

Sc.

Scene est manquée, que l'on n'y reconnoît point Socrate, que ce Philosophe n'est en cet endroit qu'un Docteur de la Comédie Italienne, qui ne vient que pour dire trois ou quatre mots de morale usée, *qu'un rien déferre*, qu'Arlequin renverse & qui s'en va. Il trouve surtout mauvais qu'Arlequin, ayant demandé à Socrate de la gloire qu'on puisse acquérir avec de l'argent, lui nomme toutes les especes de gloire de préjugés, parmi lesquelles il n'y en a pas une que l'argent seul puisse procurer.

Sur la sixième Scene du second Acte le Critique demande, si les fleurets étoient connus chez les Grecs, s'il n'est pas contre la vraisemblance que des Maîtres de danse, de musique, & en fait d'armes, donnent des leçons dans une place publique, il avoue cependant que la Scene est excellente dans le goût des Italiens. Cette Scene n'a pas plus de rapport à Timon, que l'intermede qui la suit. Il paroît au Critique aussi mal amené & plus mauvais que celui du premier Acte.

Ce que l'Auteur reprend particulièrement dans le troisième Acte, c'est 1. qu'Arlequin invective contre la perfidie d'Aspasie, qui lui a enlevé le trésor qu'il lui avoit confié, & qu'il ne reconnoisse point la faute qu'il a faite de voler ce

trésor à son maître. 2. Que Timon se reconnoisse seul coupable, quoiqu'Arlequin le fût infiniment plus que lui ; 3. qu'on se contente d'y dire à Arlequin que le vol est un crime, sans répondre aux sophismes par lesquels on suppose qu'il a été abusé dans le premier Acte ; 4. que Mercure dise que c'est par l'ordre de Jupiter qu'il a persuadé à Arlequin de voler son maître, afin que Timon reconnût sa faute, comme si les Dieux forcés dans leurs moyens, engageoient à faire le mal pour produire quelque bien.

Le Critique dit en finissant, qu'on l'auroit accusé d'avoir fait copier la Piece, s'il avoit ajouté à sa Critique une liste de tous les morceaux que l'Auteur a tirés de Lucien, du Spectateur, des Essais de Montagne, &c. Il ajoute que dans la Scene sixième du premier Acte, où Arlequin demande de l'argent à son Maître; l'Auteur a copié une des Scenes de sa Piece intitulée *Arlequin Sauvage*, jouée par les Italiens au mois de Juillet 1721.

*Dissertations qui peuvent servir de Prolegomenes de l'Ecriture sainte, revûes, corrigées, considérablement augmentées & mises dans un ordre méthodique. Par le R. P. Dom AUGUSTIN CALMET, Religieux Benedictin de la Congregation de*

Commentaire Littéral de Dom Cal-  
ixte sur tous les Livres de l'Ancien  
Nouveau Testament, est fort con-  
nu de la Républ. que des Lettres: Com-  
mentaires, Préfaces & les Dissertations, dont  
ce Commentaire est enrichi, en font le  
prix même; un Libraire d'Avignon  
a l'espérance d'un gain considérable,  
s'il imprime séparément du Commen-  
taire. Cette Edition, qui parut *in 8.* en  
1701, contient cinq Volumes: les trois  
premiers renferment les Préfaces & les  
Dissertations que ce Religieux Benedictin  
a écrites sur les Livres de l'Ancien Tes-  
tament; les deux derniers Volumes com-  
mencent celles qui regardent les Livres  
du Nouveau Testament.

Comme cette Edition fut rendue pu-



ligieux, n'a pas fait attention, que les a rangées de cette maniere, c'est le Texte sacré que l'on commente & terminoit à traiter des matieres très-ferentes, & qui souvent n'ont aucun rapport entr'elles.

Dom Calmet, pour remedier aux fauts de cette Edition contrefaite, a trouvé dans l'obligation d'en donner une qui fût correcte & méthodique; elle est en 4. en voici le plan. 1. Elle est divisée en trois Volumes: le premier, contient les Dissertations qui regardent l'écriture sainte *en general*, l'histoire, discipline, les usages & les sentimens Hebreux. Le 2. renferme des Préfaces & des Dissertations sur tous les Livres tant canoniques qu'apocryphes de l'Ancien Testament. Le 3. comprend des Préfaces & des Dissertations sur tous les Livres du Nouveau Testament.

2. Dom Calmet n'a pas seulement pris soin de perfectionner cette Edition par des corrections & par des additions qu'il a faites dans plusieurs Dissertations qui ont été imprimées avec le Commentaire; il l'a encore augmentée de 18. Dissertations nouvelles sur des matieres interessantes. 3. Il a mis à la tête de l'Ouvrage une Table Chronologique dans laquelle il suit le systeme d'Ussher & rapport à l'arrangement des faits.

écriture décrit depuis le commencement du Monde jusqu'à l'an 70. de Jesus-Christ. Cette Table est suivie de la Carte de la Terre sainte, du Plan du Temple, de la description de la Ville de Jerusalem, de Figures qui représentent les caracteres Pheniciens ou Samaritains, & les anciens instrumens de Musique, &c. Enfin une Table Alphabétique & fort ample des matieres qui sont traitées dans les trois Volumes, termine l'Ouvrage.

Après avoir rendu compte du plan de cette Nouvelle Edition, il est de notre devoir de donner des extraits des Préfaces & des Dissertations qu'elle contient, & dont on n'a point encore parlé dans le Journal.

Le premier Volume commence par des remarques, soit sur la Chronologie des Egyptiens, des Caldéens, des Grecs, des Romains, & des Hebreux; soit sur la Carte Géographique de la Terre promise. Nous renvoyons le Lecteur au Journal du Mois de Decembre 1707, p. 436. & au Journal du Mois de Mai 1711, p. 529. où il trouvera l'extrait de ces sçavantes remarques. Elles sont suivies de 42. Dissertations. La première, qui est une de celles qui n'avoient pas encore été imprimées, regarde la premiere Langue.

Dom Calmet commence par observer, que parmi les Auteurs profanes, les uns se sont imaginé que les hommes ayant été produits au hazard par la terre en divers endroits du Monde, après plusieurs essais, avoient formé des sons articulés, & ensuite différentes Langues; les autres ont prétendu qu'il y avoit une Langue naturelle à l'homme: systemes que Dom Calmet regarde comme contraires non seulement à la foi, mais encore à toute sorte de vraisemblance, soit parce que la production des hommes n'est, ni ne sçauroit être l'effet du hazard, & que le premier homme que Dieu créa, n'a jamais été sans l'usage de la parole; soit parce qu'en naissant nous ne parlons aucune Langue: nous apprenons sans peine la Langue de nos peres & de nos meres, lorsque nous sommes nourris avec eux; mais nous n'apprenons les autres Langues qu'avec beaucoup de difficultés. On cite à ce sujet des faits que quelques Historiens racontent touchant de jeunes gens, qui dans leur enfance ayant été élevés loin du commerce des hommes, ne parlerent aucune Langue, ni ne purent même en apprendre aucune, quoique l'organe de la parole parût être en eux sans aucun défaut.

Dom

Dom Calmet remarque aussi qu'on ne pourroit trop blâmer quelques Ecrivains qui osent prendre dans un sens figuré le site dans lequel Moïse décrit la confusion des Langues qui arriva à Babel (Gen. xi. 6. 7. 8.) Or le Seigneur descendit pour voir la Ville & la Tour que bâtissoient les enfans d'Adam, & il dit : Ils sont tous qu'un même langage, & ne sont pas qu'un même Peuple; & ayant commencé cet ouvrage, ils ne quitteront point, s'ils ne l'ayent entièrement achevé: venez, dit-il, descendons en ce lieu, & confondons leur langage, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres; c'est ainsi que Dieu les dispersa dans toutes les parties du monde, & qu'ils cessèrent de bâtir cette Tour. Ces paroles ne marquent pas seulement, comme ces Ecrivains prétendent, que Dieu permit que la discorde se mit parmi les hommes qui bâtissoient la Tour de Babel, que cette division de cœur & de sentiment fut la seule cause de leur séparation, & que cette séparation donna naissance à la diversité des Langues. Mais ces paroles marquent clairement dans le sens littéral, dans lequel on doit les prendre par les Peres & les Commentateurs, que Dieu par un miracle de sa toute-puissance, fut la cause immédiate de la confusion des Langues qu'il mit parmi

34 JOURNAL DES SÇAVANS  
les hommes qui entreprirent  
cette Tour.

Dom Calmet après avoir fait  
marques, examine quelle est, p  
Langues connuës, celle que Di  
na à Adam par infusion, & q  
seule que les hommes parlerent  
tems qu'ils formerent le vain  
d'élever une Tour; les Sçava  
fort partagés touchant cette q  
plusieurs soutiennent que la p  
Langue ne subsiste plus, ou q  
reste tout au plus que quelque  
dans la Langue Hebraïque &  
autres Langues Orientales; il y  
croient que la Langue primitive  
Langue Syriaque; d'autres se c  
pour la Langue Caldéenne: les  
les Armeniens, les Egyptiens,  
nois, & les Ethiopiens, regard  
Langue comme la premiere La  
monde. Gorope Becan, entrep  
rieusement de prouver que la  
Flamande est celle que parloit  
Enfin la plupart des Peres, & d  
mentateurs, aussi bien que les  
enseignent que c'est uniquemer  
Langue Hebraïque, que se  
tous les caractères de la premi  
gue.

Dom Calmet suit ce derni  
ment: avant que de le prouve



excellens Ouvrages, qu'ils ont  
sur cette maniere : nous remar-  
quons seulement que Dom Camet  
de bonne foi, que la Langue He-  
breue n'est connue à present que fort  
mal, que plusieurs racines  
de cette Langue sont perdues, que l'on  
ne dans le texte Hebreu de l'Ecritu-  
re plusieurs expressions, dont les racines  
se trouvent que dans les Langues  
Assyrienne, Caldéenne, & Egyptienne; &  
s'il on ne scauroit prouver d'une  
maniere invincible, ni que la Langue  
Hebreue subsiste encore aujourd'hui, ni  
que cette Langue soit la Langue He-  
breue; ni que le Caldéen soit diffé-  
rent de la Langue que parloient Noë &

36 JOURNAL DES SÇAVANS.

*Écritures.* On trouvera l'Extrait de ces trois Dissertations dans le Journal du Mois de Decembre 1707. pag. 436. & dans le Journal du Mois de Juin 1712. pag. 68r.

*Lettre de M. DEIDIER Conseiller du Roi, Docteur & Professeur en Médecine à Montpellier, écrite à M. de Wicthouffe, Gentilhomme & Oculiste, Anglois, Interprète du Roi en sa Bibliothèque, & Membre National de la Société Royale de Londres.*

M.

La Thèse de M. Freytag sur la Cataracte, que vous m'avez envoyée avec le Journal des Sçavans du Mois de Decemb. 1720. où il est parlé de votre démêlé avec MM. Antoine Brissiau & Heister, p. 644. m'ayant fait naître le dessein de proposer dans nos Écoles une Thèse sur la même matière; j'ai cherché vos Dissertations Ophtalmiques, citées par le même M. Freytag, & j'ai eu le bonheur de les trouver chez un de mes amis, qui me les a confiées pour les parcourir. Je les ai lûes, Mr, tout de suite avec beaucoup de satisfaction: il me paroît par ces Ouvrages que vous êtes très-experimenté dans toutes les maladies des yeux, & que vous y détruisez, par des observations incontestables, tout ce que Mrs

Briss-

Mr. Maître-Jan, & Heister, ont  
lutté contre les pellicules ou con-  
crétions de l'humeur aqueuse, qui for-  
ment la *Cataracte*.

Pendant comme vous dites, Mr,  
j'ai trouvé le cristallin obscurci beau-  
souvent que les pellicules de l'hu-  
mour aqueuse, & que l'une & l'autre de  
ces concrétions bouchans le trou de la  
cornée, peuvent être abbattues par le  
usage de l'éguille, auquel on a tou-  
jours donné le nom d'*opération de la Ca-*  
*taracte*, je croi qu'on pourroit terminer  
cette dispute à votre avantage, en éta-  
blissant qu'il y a de deux sortes de *Ca-*  
*taracte*, (comme vous l'expliquez soit  
dans la Bibliothèque Chirurgique de  
M. de Geneve) en égard au prog-  
rés & à la curation: L'une que vous  
comparez avec les anciens, *veritable* &  
*senile*, qui se peut guérir radica-  
lement, & l'autre glaucomatique ou du  
jeune homme, dont vous avez entrepris très-  
sûrement avec succès la cure, que vous  
terminez *palliative*, parce qu'il arrive ra-  
rement après l'avoir abatue, que le ma-  
lade recouvre la vûe en entier,  
quoiqu'il la recouvre ordinairement après  
qu'on a abbatu la *veritable Cataracte*.

Ces disputes de noms étant sou-  
vent stériles & toujours préjudiciables,  
je m'arrête à la pratique de notre Profession,

vous accordez à M. Brisseau, que les Anciens ont appelé *glaucome*, l'épaississement de l'humeur vitrée, & il doit avouer que l'opacité de cette humeur se transmet toujours jusqu'au crytalin qui se trouve naturellement placé au milieu du vitré avec lequel il communique en derrière & sur les côtés par la continuité, ou contiguité des membranes, & des vaisseaux dont ces deux humeurs sont composées : Au lieu que le crytalin pouvant s'obscurcir independamment du vitré, peut aussi se dessécher & s'en séparer pour être porté vers la prunelle, d'où vous l'avez souvent abbatu, Mr, dans le fond de la région postérieure de l'humeur aqueuse, sans endommager le vitré, qui ne sauroit manquer d'être déchiré, si l'on pratique toujours l'opération de la Cataracte sur l'œil du vivant, comme on est force de la faire lorsqu'on veut l'essayer sur l'œil affaibli d'un cadavre.

Dans le cours de plus de trente années que j'exerce la Médecine, il m'est arrivé fort souvent d'ordonner l'opération de la *Cataracte*, & de la faire faire en ma présence, je me suis contenté de connoître cette maladie par la diminution, ou privation totale de la vue, en conséquence d'une opacité au de la de la prunelle. *Il ne m'a jamais été possible de distin-*  
gue

te opacité n'étoit que dans l'humour aqueux, ou si elle étoit placée au

J'ai remarqué quelquefois à l'opération, que le corps opaque se replioit tout autour de l'anneau comme une véritable tôte ou taye, & qu'il venoit à tomber tout à coup en bas comme une véritable pierre, sans qu'il eût besoin de l'accompagnement de l'éguille. Il seroit-on pas dire, Mr, que les corps qu'on voit se rouler autour de l'anneau sont de véritables pellicules ou membranes de l'humour aqueux (de la nature de ces kistes de la vessie) au lieu que celles qui précipitent tout à-coup & tombent en bas, sont de vrais crystallins endurcis & épais; je pense que ceux-ci peuvent revenir sur elles-mêmes, & monter à fleur d'eau: au lieu que ceux-là doivent rester abatues en bas: & le crystalin petant plus en équilibre que l'eau, ne sauroit y surnager & se tenir au fond de la région postérieure: il devroit encore moins remonter s'il étoit engagé au dessous de l'humour aqueux, comme le prétendent vos collègues.

Le même du mois de Décembre de l'année dernière a abattu deux Cataractes, dans l'hôpital, qui me paroissent confirmées.



40 JOURNAL DES SÇAVANS.

firmes ce que je viens d'avancer. Celle de l'œil droit fut abattue tout-à coup & n'est plus remontée depuis : Celle de l'œil gauche , qu'on abbatit très-difficilement est remon'ée. Il est vrai que la première étoit vieille , & la seconde très-récente ; & l'on a coutume de dire que les Cataractes mures ayant plus de consistance que les autres , suivent plutôt le mouvement de l'éguille ; parce qu'elles ont plus de fermeté. Mais si l'on abattoit toujours le crystalin , ( comme le disent vos Adversaires ) cette raison de maturité me paroîtroit nulle , parce que ce *corps* a toujours assez de fermeté & de consistance , pour pouvoir être remué selon son tout , lorsqu'après l'avoir bien détaché , on le pousseroit en bas par sa partie supérieure , sans endommager sa substance , vu qu'il est envelopé de sa propre membrane avec laquelle il fait corps.

Je croirois, Mr, que lorsqu'après l'opération , les malades sont obligés de se servir de lunettes convexes pour lire , c'est pour suppléer au crystalin abattu ; au lieu que ceux qui lisent & qui écrivent sans ces lunettes avoient de *veritables Cataractes membraneuses*. Madame de Massacre, Supérieure des Dames Religieuses de la Visitation Ste Marie de cette Ville , est dans le premier de ces cas , & le malade

de

un peu & avoit commencé par re-  
des tétus voltigeans en tous sens,  
malades sont accoutumés de ra-  
l'air extérieur; ce dernier symp-  
peut s'expliquer, à mon avis,  
le cas des concrétions enkistées,  
ment lentement, & qui flottent  
meur aqueuse; puisque celles  
ment au cristallin doivent être  
dis que ce corps est en place &  
pour lors les objets doivent  
sibles ou marqués de taches noi-  
cestrous & ces taches ne doivent  
se remuer, comme il arrive  
de la véritable Cataracte nais-  
on nomme suffusion, & qui  
s'ens à s'amasser & à se former.

Monsieur, les principales re-

42 JOURNAL DES SÇAVANS.

cifions, qui se trouvent fondées sur des expériences vérifiées & incontestables. On a vû de véritables concrétions cristallisées de l'humeur aqueuse dans des yeux tirés de divers cadavres, où les cataractes avoient été abatuës; on les a retirées, ces cataractes, des yeux des vivans par des éguilles à crochet. Ainsi on ne sauroit douter de leur existence, à moins de vouloir être véritable Pyrrhonien; je suis avec toute l'estime possible,

Monsieur,

Votre très humble & très  
obéissant serviteur,  
D E I D I E R,

De Montpellier,  
le 1. Mars, 1722.

Observations sur la Cataracte & le  
Glaucome, par M. PINSON,  
Chirurgien François, attaché au Prince  
de Hohenzollern, dictées à M. de Pons  
house, Gentilhomme & Oculiste Anglois,  
Interprète du Roi en ses Bibliothèques  
& Membre National de la Société Royale  
de Londres, en présence de M. Renéau,  
Docteur Regent de la Faculté de Médecine  
de Paris, & Membre de l'Académie  
Royale des sciences, par le même M. PINSON.  
le douzième Mars, 1722.

M. P.

l'hôpital, cité ci-dessus, est dans le  
 fait. Cette Dame avoit une *Cataracte*  
 brun tirant sur le verd, laquelle  
 est presque tout à-coup au devant de  
 l'iris, au lieu que celle de l'Hôpi-  
 tal étant d'un gris de perle, s'étoit for-  
 mée peu à peu & avoit commencé par re-  
 senter des têtes voltigeans en tous sens,  
 les malades sent accoutumés de ra-  
 cher à l'air extérieur; ce dernier symp-  
 tôme ne peut s'expliquer, à mon avis,  
 dans le cas des concrétions enkistées,  
 se forment lentement, & qui flotent  
 l'humeur aqueuse; puisque celles  
 se forment au cristallin doivent être  
 tandis que ce corps est en place &  
 mobile, pour lors les objets doivent  
 être criblés ou marqués de taches noi-  
 iries, mais ces trous & ces taches ne doivent  
 point se remuer, comme il arrive  
 le cas de la véritable Cataracte nais-  
 sante, qu'on nomme suffusion, & qui  
 se remue à s'amasser & à se former.  
 Mais, Monsieur, les principales re-  
 marques que j'ai faites sur la lecture de  
 votre Livre & de la Thèse de M. Frey-  
 vous avez été (tous les deux) éle-  
 ver le pere en fils à ces sortes d'opéra-  
 tions, au lieu que vos Adversaires ont  
 mis à se faire fort tard à s'y appliquer; &  
 vous êtes si fort expérimenté, qu'on ne  
 se dispense de s'en tenir à vos dé-  
 cisions

#### 44 JOURNAL DES SÇAVANS.

huitième partie de sa circonference, s'il avoit voulu aller plus loin, il lui auroit fallu déchirer l'iris.

L'on tira les deux yeux de leurs orbites, on trouva dans le premier, le crys-talin en plusieurs morceaux & d'une substance molasse : Et dans le second au contraire, il fut trouvé en sa place naturelle & dans un état parfait, n'étant altéré en aucune maniere; car il étoit aussi beau qu'on en puisse voir, & d'une belle transparence; on s'en servit pour lire, & l'expérience réussit fort bien.

Quant à la Cataracte ou membrane, dont nous avons parlé, laquelle faisoit tout le défaut de l'œil droit, & empêchoit la vision; elle étoit si dure, & en même tems si adhérente au ligament ciliaire, que l'on auroit plutôt rompu & déchiré l'iris, que de la détacher; la couleur de cette membrane tiroit sur le bleuâtre, & pouvoit avoir un tiers de ligne d'épaisseur.

Le Docteur Zeller, premier Medecin du Duc de Wirtemberg, a décrit cette Opération avec toutes les circonstances. En cas de besoin on peut recourir à cette description.

#### RELATION D'UNE MALADIE.

UNE Demoiselle âgée de 34. ans, d'un assez louable temperament, & d'un bon



appétit, laquelle ne sent aucune dou-  
 leur, est inquiète d'un bruit que l'on en-  
 tend & que l'on distingue aisément dans  
 le du côté droit au-dessus du parietal  
 la suture coronaire. Ce bruit res-  
 semble au murmure & gazouillement que  
 l'on fait avec une petite bouteille à demi pleine  
 d'eau remuée, il se fait entendre toutes  
 fois que la Demoiselle remue la tête,  
 & de ce branlement elle se sent un  
 étourdissement & un peu foible. La cau-  
 se de cette incommodité paroît difficile  
 à saisir; on pourroit soupçonner une  
 lésion de membrane, ou tunique de  
 l'artère lymphatique qui s'est fait jour  
 entre les interstices des fibres des meninges  
 & en relâchées; mais on n'a point de  
 douleur ni d'affections soporeuses, ni  
 de chaleur qui dénotent la tension &  
 l'engorgement de ce vaisseau lymphée.  
 On pourroit encore croire que ce clique-  
 ment proviendrait de la relaxation des mus-  
 cles de la tête, ce qui occasionneroit un frottement  
 des dents de la suture coronaire, y  
 est en cette partie laterale une éléva-  
 tion sans tumeur & sans douleur. On  
 observe que ce bruit a commencé à se  
 sentir depuis huit jours, & que la  
 Demoiselle au commencement de Dé-  
 cembre dernier tomba de cheval sans s'ap-  
 percevoir d'aucune incommodité avant ce  
 temps. Elle mouchoit & crachoit, & b-  
 toit

46 JOURNAL DE SÇAVANS.

toit sujette à beaucoup de pituite ; à present elle mouche fort peu. On a recouru à la saignée du bras & à la gation ; on propose les cantharides absorbans, les infusions de stæcas sauge dorée & de betoine, le tout suivant l'avis de M. Andry Medecin de Paris, que l'on consulte là-dessus. Dehors le 13. Mars 1722.

*Lettre écrite de Londres par M. D. MAISEAUX, Membre de l'Académie Royale, à M. l'Abbé de VEILLERIE, Censeur Royal des Livres, à Paris touchant l'Art d'imprimer des Tableaux & des Portraits en couleur, &c.*

*À Londres, le 28. Fevrier, 1722.*

M.

J'ai eu l'honneur de vous apprendre que M. le Blon avoit inventé l'Art d'imprimer des Portraits, & des Tableaux en couleur. Ce que je vous en ai dit a fait qu'exci-ter votre curiosité : je tâcherai aujourd'hui de la satisfaire, par un détail plus circonstancié.

Il y a long-tems qu'on a trouvé le moyen d'appliquer l'impression aux Eaux-fortes ; mais on ne croyoit pas qu'il fût

de de l'étendre jusqu'aux Tableaux, & Portraits en couleur. Cette invention, après avoir été cherchée pendant long tems, & avec beaucoup de dépense, n'étoit éré jugée impraticable. Ainsi l'on s'étoit borné au pinceau pour ces sortes de peintures; mais M. le Blon, qui joint à la qualité d'excellent Peintre une grande connoissance des beaux Arts, a enfin trouvé la maniere d'imprimer les Tableaux avec la même exactitude que si on y employoit le pinceau, & avec la même facilité qu'on imprime les toiles, & les estampes. Cette découverte doit être mise au rang de celles qui distinguent si glorieusement notre siècle. Voici comment M. le Blon y est arrivé.

Cet habile Peintre exerçant la peinture à l'huile & en miniature, avoit découvert qu'il n'y avoit dans la nature que trois couleurs primitives ou originales, le rouge, le jaune & le bleu, & que par leur mélange, on pouvoit produire toutes les autres, sans en excepter le noir; & continuant à chercher les moyens de réduire la Science du coloris à des règles sûres, & faciles, il jugea que cette réduction seroit praticable, s'il pouvoit trouver les couleurs primitives parfaites parmi les couleurs matérielles, c'est-à-dire, celles dont on fait usage dans la peinture, & ailleurs. Mais ayant cherché en vain ces trois couleurs primitives  
parmi.

48 JOURNAL DES SÇAVANS.

parmi les couleurs matérielles, (n'y ayant aucune qui ne participe au moins d'une des deux autres) il fut obligé de suppléer par le moyen de la préparation & de la composition; & de cette manière il les trouva enfin si approchantes des couleurs primitives, qu'il n'y avoit aucun degré, ni aucune nuance de valeurs qu'elles ne fussent capables de produire. Alors il lui vint dans l'esprit de suivant ces principes, la Peinture pourroit représenter les objets parfaitement non seulement par le pinceau, mais aussi par l'impression.

Plein de cette pensée, il se hâta de vérifier par la pratique: Il se servit d'une presse à rouleaux, & de planches de cuivre gravées. Mais il se trouva bien-tôt arrêté par une difficulté qui paroissoit d'abord insurmontable. Il s'aperçut qu'il lui falloit trois couleurs propres à être employées dans l'impression, & qui fussent durables. Cet incident l'engagea dans de nouvelles recherches, qui heureusement lui fournirent des couleurs susceptibles de l'impression, & aussi durables que celles qu'il avoit découvertes par le pinceau.

Le premier essai qu'il en fit réussit au-delà de ce qu'il auroit pu imaginer. C'est le petit Portrait de Jesus-Christ, & sainte Veronique, que je vous ai adressé.

pour Monseigneur le Chancelier. La préparation Anatomique des parties naturelles de l'homme, que je vous ai aussi envoyée, fut le second essai de M. le Blon, dont vous m'avez mandé que les Curieux de Paris, à qui vous aviez fait voir l'un & l'autre, avoient paru très-satisfaits, en attendant cependant qu'on donnât au public de plus grands éclaircissemens sur ce nouvel Art de peinture.

Un des avantages de cet Art, c'est qu'on peut satisfaire à l'infini, les différens goûts des curieux, en faisant dominer telle couleur qu'on souhaite sans rien perdre de l'harmonie du coloris.

M. le Blon a établi ici par Patentes du Roi, une Imprimerie de Peintures, & a formé une Compagnie qui a reçu deux mille souscriptions sur le pied de quinze livres sterlin chacune.

*OEDIPÉ, Tragedie; par L. P. J. F. A*  
Paris, chez Joffe le Fils, en la maison  
de son pere, rue saint Jacques, à la  
Couronne d'épines. 1722. In 12.  
pagg. 84.

LES malheurs d'Oedipe sont si propres  
à exciter la compassion & la terreur,  
qu'il n'est pas surprenant que plusieurs  
Poetes, tant anciens que modernes, les  
ayent mis sur la Scene. Mais il y a lieu  
TOM. LXXII. C d'être



d'être surpris de ce que les Modernes qui ont trouvé dans l'antiquité deux plans différens sur ce sujet, l'un de Sophocle l'autre d'Euripide, se soient tous attachés à celui de Sophocle. Notre Auteur a suivi une autre route; il a emprunté l'argument de l'Oedipe d'Euripide, & porté par Hygin, la plus grande partie du plan de sa Tragedie. Voici quel est ce plan.

A l'ouverture de la Scene on voit dans le vestibule du Palais d'Oedipe un autel élevé au Génie de ce Roi; aux pieds de l'Autel sont prosternés plusieurs Thebains, pendant que le Sacrificateur adresse ses vœux au Génie d'Oedipe. Le Roi touché de ce spectacle, fait espérer à son peuple, que Menecée, fils de Creon, qu'il a envoyé à Delphes pour interroger l'Oracle sur le sort de la Ville de Thebes, leur apprendra bien-tôt pour quel crime le Ciel s'obstine à détruire la Ville de Thebes. Dans la troisième Scene Oedipe craint qu'il ne soit lui-même la cause des maux que souffrent les Thebains. Il se rapelle ce que lui avoit prédit l'Oracle de Delphes, qu'il seroit parricide & incestueux; & un songe de la nuit précédente, pendant laquelle il avoit cru voir la Prêtresse & entendre l'Oracle, qui lui avoit annoncé les crimes dont il seroit coupable. Jocaste effrayée

pris de son époux, tâche de dissiper sa crainte, dont elle ne connoît point la cause, & lui conseille d'attendre avec respect la réponse de l'Oracle.

Menecece paroît dans le second Acte, il raporte la réponse d'Apollon, qui déclare aux Thebains que pour faire cesser la peste, il faut qu'ils vengent la cendre de Laius, & qu'un fils d'Agénor soit privé du jour. Jocaste se sert de cet Oracle pour faire entendre à Oedipe, que Créon est l'auteur de la mort de Laius, & qu'il a fait mourir Phorbas seul témoin de son crime. Cependant le Roi, qui ne veut rien décider par précipitation dans une affaire si importante, avertit Créon de songer à lui, & de faire taire des bruits qui pourroient être funestes à les joars.

Mais le Peuple excité dans la suite par Jocaste demande la tête de Créon. Oedipe presse par la Reine & par ses Sujets, se détermine, quoiqu'avec beaucoup de repugnance, à juger ce Prince, qui fait voir qu'un Oracle obscur, le cri du Peuple, & la fureur de Jocaste, ne suffisent point pour le condamner. Créon joint à cette défense le récit de quelques circonstances de la mort de Laius, qu'il avoit apprises de Phorbas. Oedipe frappé de ce récit, ordonne à ses Gardes de veiller à la défense de Créon; puis faisant des réflexions sur ce qu'il vient d'appren-

dre; il se rapelle plusieurs circonstances, qui lui font craindre qu'il ne soit lui-même l'assassin de Laius. Pendant qu'il est occupé de ces tristes pensées, un Sacrificateur lui vient dire de la part des Dieux, qu'il faut qu'un fils périsse pour son pere; & Menecce lui déclare qu'il est ce fi's. Le Roi touché de la generosité de ce Prince, ne veut point consentir à ce sacrifice, & il va avec lui consulter Creon.

Menecée qui s'est dé obé à son pere, vient dans le quatrième Acte se livrer au Sacrificateur. Dans le tems que le Prêtre met la main sur la Victime, Creon apperçoit son fils prêt à être immolé; il se jette sur lui, & il met en fuite le Peuple & le Pontife. Le fi's se plaint ensuite avec respect de ce que son pere lui a ôté la gloire de mourir pour sa Patrie. Je ne suis plus à vous, (lui dit-il) je suis aux Immortels. Mais Creon, qui voit que ce qui engage Menecée à prodiguer ses jours, est la crainte qu'il a pour ceux de son pere, lui fait voir que les Dieux ne demandent ni la vie du pere ni celle du fils. Il lui apprend que Phortas, témoin de la mort de Laius, est encore vivant; que pour se justifier de l'assassinat il sera sorti de la prison ce matin. Vieillard qui avoit été enterré par ordre; de peur qu'il ne découvrit.

Laius & de Jocaste, qu'il avoit exposé Oedipe, qui avoit d'abord paru, pour défendre Menece même contre les Dieux, fait ici un reproche à Creon pour avoir voulu enlever son fils au Sacrificer. Un Oracle (répond à Creon) ne dit pas toujours ce qu'il semble dire, il faut en pénétrer le sens, & c'est Phorbas qui expliquera celui sur lequel on prétend vouloir tuer mon fils. Cependant le trouble & la frayeur naissent dans l'esprit d'Oedipe. Itamale lui-même appréhendait d'avoir conduit ce Prince jusqu'au bord du précipice, en lui cachant qu'il l'avoit déjà exposé sur le Mont Cytheron, & Polibe, Roi de Corinthe, n'étoit pas son pere, comme il se l'imaginait.

Phorbas paroît enfin dans le cinquième acte; à peine a-t-il jeté la vue sur Oedipe, qu'il reconnoît en ce Roi l'assassin de Laius. Ensuite il déclare à la Reine, que le fils qu'elle lui a fait exposer n'est point mort, au moins qu'il vivoit encore au tems de l'assassinat de son pere. Phorbas ayant ensuite jeté les yeux sur Itamale, dit à la Reine, que c'est celui qui a sauvé son fils exposé sur le Mont Cytheron; & il demande ce qu'il sait de cet enfant: *Le voilà*, répond Itamale en montrant Oedipe, qui se retient à ces mots incestueux & parricides.

de. Le desespoir s'empare de Jocaste & d'Oedipe, la Reine se donne la mort à elle même; le Roi se crève les yeux. Ainsi s'accomplit l'Oracle, qu'un d'Agenor sera privé du jour.

Tel est le plan du nouvel Oedipe, différent de ceux qui ont été suivis jusqu'à présent par nos Poètes; notre Auteur prétend que le caractère d'Oedipe dans cette Tragedie quelque chose de singulier; les autres Poetes (selon lui) ont fait un homme nécessaire au crime. „ La situation involontaire où le destin le réduit, ne tourne qu'à la honte des Dieux; il fait plus d'horreur que de compassion. Pour éviter un défaut essentiel, je me suis attaché (dit notre Auteur) à faire Oedipe assez vertueux pour nous intéresser dans ses malheurs, mais en même tems assez coupable pour absoudre les Dieux qui le punissent. „ Ce Prince averti par l'Oracle qu'il seroit incestueux & parricide, se préte en quelque maniere à son propre destin, par un meurtre inconsidéré & par un mariage d'ambition; & cette double faute, parce qu'elle est volontaire, mérite d'être regardée comme un fait éminent. „ Par là (dit notre Auteur) les sources de la terreur & de la pitié sont suffisamment ouvertes; de la terreur, parce que si le Ciel punit si



„ verement un parricide & un inceſte ,  
 „ qui ne ſont commis qu'avec autant de  
 „ connoiſſance & de liberté qu'il en faut  
 „ précifément pour être reprehénſible ;  
 „ comment punira-t-il de pareils crimes  
 „ commis avec délibération ? De la pi-  
 „ tié , parce qu'Oedipe n'eſt ni aſſez in-  
 „ nocent pour n'être point puni , ni aſ-  
 „ ſez criminel pour n'être pas plaint ; &  
 „ c'eſt là ce juſte temperament de vico-  
 „ & de vertus dans un Heros tragique ,  
 „ ſeul capable de produire les grandes  
 „ impreſſions. ". Les mêmes circonſtan-  
 „ ces du meurtre inconfidéré & du maria-  
 „ ge d'ambition , ſe trouvent dans les au-  
 „ tres Tragedies d'Oedipe ; mais le Heros  
 „ n'en paroît point ſi vivement frappé que  
 „ dans celle-ci.

Il ne nous reſte après ce détail qu'à  
 donner quelque morceau , par lequel on  
 puiſſe juger de la Poéſie. La troiſiè-  
 me Scene du premier Acte nous four-  
 nira cet exemple. Oedipe dit à Ita-  
 male :

En vain pendant le jour tu raffrès mon cœur.  
 Mille ſonges la nuit , me rempliſſent d'honneur ;  
 Cette nuit même . . . hélas ! (à ce recit ſincere  
 Juge ſi ma frayeur , eſt juſte ou téméraire ,)  
 Un ſonge s'élevant du ſejour ténébreux ,  
 A mes ſens éperdus offre un ſpectacle affreux :

56 JOURNAL DES SÇAVANS.

D'abord j'ai vû sans ordre, un tas confus d'images,

Mille spectres hideux, mille monstres sauvages ;  
Puis tout a disparu Quand, pour comble d'effroi,

J'ai crû rentrer encore, à Delphes avec toi :

Là de nouveau j'ai vû (triste effet de mes crimes)

Tarir sous le couteau le sang de mes victimes,

Et l'encens que ma main repandoit sur les feux

Secher, & sous sa cendre ensevelir mes vœux.

J'ai crû revoir encore, à mon aspect horrible

La Prêtresse s'enfuir, l'air, le regard terrible.

Et l'autre prophétique au défaut de sa voix,

Annouer mes destins, comme il fit autrefois.

*Va, fuis loin de ces lieux, assassin de ton père,*

*Effroi de la nature, & mari de ta mère ;*

*Fuis, te dis-je.* A ces mots de l'autre qui mugit,

Un nuage embrasé sort, creve, retentit,

Mille éclairs élançés, brillent avec la foudre ;

Du Temple, ému du coup, les murs tombent en

pondre ;

La terre sous mes pas, tremble, s'entr'ouvre,

fond.

Et je descens vivant, au Tartare profond...

Je m'éveille à l'instant. Oui, fidele Itamale,

Je le jure, j'ai vû la demeure infernale.

J'ai senti de ses feux, les mortelles ardeurs.

Des fameux scelerats, j'ai vû couler les pleurs.

Mais parmi les tourmens de ces tristes victimes,

*Rien n'approche des maux, d'un cœur noirci de*

*crimes :*

C'est là le vrai Tartare, & cent fois plus cruel  
Le crime sçait lui seul, punir le criminel.

Au reste l'Auteur nous avertit, que la  
representation de sa Piece a eu un heu-  
reux succès. Il assure, que quoiqu'elle  
n'ait été donnée que par de jeunes éco-  
liers, il y a vû arriver quelque chose  
d'approchant à ce qui arrive aux Eume-  
nides d'Eschile; qu'au moment de la re-  
connoissance, ses Acteurs s'émurent &  
s'effrayerent à tel point, qu'ils prirent la  
suite, & que ce mouvement parut en  
même tems dans les Spectateurs, qui  
presque tous se mirent en devoir de fai-  
re de même. L'Auteur ne souhaite pas  
que l'on éprouve, si sa Tragédie auroit  
le même effet, étant représentée sur les  
Théâtres publics. Car il a fait inserer  
dans les Privileges, des défenses à tous  
Acteurs & autres montans sur les Théa-  
tres publics, d'y représenter sa Trage-  
die, sous peine de trois mille livres d'a-  
mende.

*Methode pour faire une infinité de desseins  
differens avec des carreaux partis de deux  
couleurs par une ligne diagonale, ou ob-  
servations du P. DOMINIQUE DOUAT,  
Religieux Carme de la Province de Thou-  
louse, sur un Memoire inseré dans l'His-  
toire de l'Académie Royale des Sciences  
de Paris, de l'année 1704. présenté par*

le R. P. SEBASTIEN TRUCHET,  
Religieux du même Ordre, Académicien  
honoraire. A Paris, chez Florentin de  
Laulne, rue saint Jaques, Claude Jom-  
bert, rue saint Jaques, André Cailleau,  
à la Place Sorbonne. 1722. In 4. pagg. 189.

Ceux qui n'ont jamais fait d'étude des règles de combinaisons & de permutations, seront surpris de voir dans cet Ouvrage, que des carreaux partis de deux couleurs par une ligne diagonale, fournissent une infinité de desseins différens, dans lesquels l'agrément se trouve joint à la régularité. Le P. Douat prenant un de ces carreaux, remarque d'abord, qu'il peut être considéré & représenté comme quatre différens carreaux. L'un a l'angle coloré en bas à main gauche; le second a l'angle coloré en haut à main gauche; le troisième a l'angle coloré en haut à main droite; le quatrième à l'angle coloré en bas à main droite. Ces carreaux comparés entre eux, peuvent être opposés diagonalement, horizontalement & perpendiculairement. Si on prend ces carreaux un à un, ils reçoivent quatre permutations; si on les prend deux à deux, ils reçoivent six combinaisons, & douze permutations. En les prenant trois à trois, on trouve douze combinaisons, & 24. permutations; en les prenant tous

es à quatre, on trouve encore douze combinaisons & 24. permutations. Ainsi ces carreaux pris un à un, deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, reçoivent en tout 64. permutations. Le premier carreau occupant 64. fois la première place occupera seize fois la seconde, la troisième & la quatrième place, il en est de même des trois autres carreaux : or quatre fois 64. permutations, font 256. permutations. L'Auteur représente ces permutations en quatre tables, avec des carreaux figurés & avec des lettres. Avec les deux cens cinquante-six permutations des mêmes carreaux répétez de suite, ou alternativement, ou de quelque autre manière, on peut faire un grand nombre de desseins differens. En répétant de suite deux ou trois ou quatre fois chaque permutation que donne l'Auteur dans sa quatrième table, on fera 256. desseins tous differens, en prenant deux à deux les 256. permutations, on trouvera 65280. desseins; ces mêmes permutations prises trois à trois font 19581120. desseins. Continuant à prendre ces permutations quatre à quatre, cinq à cinq, six à six, &c. jusqu'à 256. on trouve un nombre prodigieux de desseins; & si ensuite on répète les permutations, le nombre des desseins va pour ainsi dire à l'infini. De ces desseins les uns sont sim-



60 JOURNAL DES SÇAVANS.

ples; c'est-à dire, faits avec une seule permutation répétée de suite de gauche à droite dans toutes ses rangées, les autres moins simples, sont faits avec deux permutations répétées de suite ou alternativement dans les rangs toujours de gauche à droite, les composés ont quatre différentes permutations opposées perpendiculairement; enfin les desseins plus composés, sont ceux dont la première partie est construite avec une ou plusieurs permutations, & dont les trois autres parties contiennent des permutations opposées.

Le P. Douat prescrit des règles pour composer ces differens desseins, il en met 72. differens sous les yeux de ses Lecteurs en 72. planches, dont il donne ensuite l'explication.

La quatrième Partie de l'Ouvrage contient une pratique pour faire ces desseins sans en avoir vû les plans, & pour exécuter les desseins horizontalement, perpendiculairement & diagonalement opposés. Ces recherches curieuses pourront être très-utiles dans la pratique. On y trouvera un nombre prodigieux de desseins pour paver les Eglises & les autres Edifices, pour carler les planchers & pour y faire de très-beaux compartimens, les Peintres, les Ouvriers en Marqueterie, les Ebenistes, les Menuisiers, les Vitriers.

& plusieurs autres Ouvriers s'en servirent utilement pour varier leurs desseins.

*Extrait d'une Lettre de M. DEIDIER, Conseiller du Roi, Docteur & Professeur en Médecine dans l'Université de Montpellier, écrite à M. DE WOOLHOUSE, Oculiste Anglois, Interprète du Roi en sa Bibliothèque, & Membre de la Société Royale d'Angleterre.*

DANS le peu de séjour que je viens de faire à Lodeve, j'ai fait faire en ma présence l'opération de la Paracenthese sur une Femme hydropique, au bas ventre, depuis environ quatre ans, d'où il sortoit tout de suite trente-huit livres d'eau claire & limpide sans aucun goût, qui s'épaississoit au feu comme le blanc d'œuf, après une légère évaporation; c'est une opération que j'ordonne très-communément dans mon Hôpital, & qui n'a jamais par elle-même aucunes fâcheuses suites. Mais ce qu'il y eut de plus singulier dans celle de Lodeve, c'est que le ventre étant d'une grosseur monstrueuse, tous les assistans craignoient qu'il ne survînt une syncope mortelle, dont les anciens menacent, lorsqu'on vuide toute l'eau d'un seul coup. Pour contenter ce préjugé, j'ordonnai une potion cordiale dont elle prit quelques cuillerées lors de l'écoulement des eaux. Je fis serrer peu-

à-peu le ventre pendant l'évacuation ; après quoi je fis mettre la serviette sous le nœud d'un scapulaire pour tenir le ventre serré à peu-près comme il se pratique après l'accouchement. Avec ces précautions ma malade n'eut pas la moindre foiblesse , & elle se leva pour vaquer à ses affaires. Le sur-lendemain de l'opération , je n'avois garde de craindre la grande dissipation des esprits animaux ; puisque je n'en admets du tout point. Ainsi je crus qu'il falloit se contenter de remettre peu à peu les parties dans leur situation naturelle ; au-delà de laquelle elles avoient été portées par l'assemblage des eaux.

*Epistola scripta ad Virum Nobiliss. & eruditiss. Jo. Woodward, Medic. & Philosoph. acutissimum in Collegio Gershamensi Professore, Societatis Regiæ Socium ; à JOH. HENRICO LINCK. Lipsiæ 1718. C'est-à-dire : Lettre de Jean-Henri Linck, écrite à Jean Woodward, etc. A Leipzig, 1718. 410 pp. 4. Figure 1.*

L'AUTEUR de cette Lettre y décrit une singularité concernant l'histoire naturelle , & adresse cette description au fameux M. Woodward, si curieux & si riche en ce genre. Il s'agit d'une pierre trou-

rée dans les montagnes de Thuringe  
 proche de *Sula* , où se rencontrent  
 ces mines de cuivre. Cette pierre,  
 de deux pieds huit pouces (mesures  
 anciens Romains) & pesant 94. li-  
 de Leipzig , est du nombre de ces  
 pierres noirâtres & feuilletées, qui  
 s'appellent en Allemand *Schiefer*. Elle  
 est remarquable par le squelette d'un petit  
 animal qu'elle renferme dans le milieu  
 de sa longueur. On y distingue dans tout  
 son étendue l'épine du dos , compo-  
 sée de toutes ses vertèbres , & accompa-  
 gnée de fragments ou restes des côtes de  
 l'animal. Les différentes pièces qui com-  
 posent ce squelette , s'aperçoivent d'au-  
 tant plus facilement , qu'elles sont d'un  
 blanc plus foncé que la substance même  
 de la pierre. Lorsqu'on l'a fendue, l'on  
 a pu éviter d'emporter avec l'instru-  
 ment , dont on s'est servi pour cela ,  
 quelques portions du squelette ; & c'est ce  
 qui a fait assez remarquer la variété de cou-  
 leurs qu'offrent sur la pierre ces divers en-  
 droits. Malheureusement cette pierre se  
 trouve rompue à l'extrémité supérieure  
 de l'endroit où étoit la tête de l'animal ;  
 sorte qu'il n'en paroît plus qu'une par-  
 tie. On y reconnoît aussi fort distincte-  
 ment les deux os d'une épaule , & trois  
 autres , partagées chacune en cinq doigts ,  
 tous ont quatre articulations , à l'ex-  
 cep-

ception d'un, qui en a cinq. On voit auprès de la tête une figure, que M. Linck prétend être la partie intérieure d'un poisson qui s'est trouvé par hazard enfermé avec ce squelette dans la masse de cette matiere avant qu'elle fût pétrifiée.

Il observe, que de ces mêmes carrières, on tira il y a plusieurs années une pierre qui contenoit un animal assez semblable, que M. *Spener*, célèbre Medecin de *Berlin*, conservoit dans son Cabinet. Elle est décrite dans le premier Tome de *Mélanges de la Société Royale des Sciences* établie en cette Ville-là; M. *Scheuchzer* a fait mention dans sa Dissertation, intitulée *Querela & vindicta pycium*; & MM. *Palentini* & *Buener*, l'ont aussi alleguée comme une preuve du Déluge universel, dans quelques-uns de leurs Ouvrages écrits en Allemand. Mais le Crocodile pétrifié que décrit notre Auteur, est plus grand & d'une figure plus distincte.

*Methode nouvelle pour guerir les Maladies Veneriennes, beaucoup plus sûre & plus aisée qu'aucune de celles qui ont été en usage jusqu'ici, avec une réfutation des anciennes hypothèses touchant les mêmes maladies. Par M. BOUZ DE SIGOGNE, Docteur en Medecine, Conseiller Medecin ordinaire du Roi dans la Compagnie de*  
Cra



Ouvrage est composé de deux Par-  
t. Dans la première, M. de Sigo-  
te les anciennes hypothèses tou-  
tes Maladies veneriennes, & dans  
de, il examine s'il y a des voyes  
es que la salivation pour la guéri-  
es maladies. Quant à la-premie-  
e, il y expose d'une maniere très-  
les différentes erreurs où l'on s'est  
er sur le sujet qu'il y traite. Il  
le d'abord que les hypothèses  
nagine tous les jours sur les cau-  
ffets de la nature, & qu'il appel-  
justice d'*agréables Romans*, peu-  
fler avec raison pour la première  
is solide cause du peu de progrès  
a fait jusqu'ici en Médecine.  
he originelle (dit-il) s'est étenduë  
en siecle depuis les Grecs jusqu'à  
*La trituration* d'Erasistrate, les

un Art de lui même si difficile à pénétrer, que l'on doit savoir bon gre à ceux qui, par de fortes applications d'esprit, tâchent de delivrer une Profession si utile au genre humain, de toutes ces idées bizarres & si étrangères & si éloignées de la simplicité des Loix que suit la nature dans ses opérations ; idées pernicieuses qui prennent le change à tout moment. L'on peut dire avec fondement, ajoute M. Sigogne, que les Auteurs de ces imaginations doutent de ce qu'ils voyent, & deviner ce qu'ils ne voyent point; qu'ils veulent forcer la nature à agir comme ils pensent; au lieu qu'ils devroient régler leurs pensées sur les mouvemens de la nature. L'esprit fortement prévenu d'une hypothèse, y ajoute tout ce qu'il voit; un malade sent-il de violentes douleurs, l'équilibre de la trituration est troublé : les quatre qualités de chaud, de froid, de sec & d'humide, ont perdu leur harmonie; l'acide prévaut sur l'alkali, l'alkali sur l'acide : la fermentation humeurs, semblable à celle d'un vin qui bout dans le tonneau, a jeté sa cendre par tout, & causé des explosions dans les souches du sang, lesquelles excitent tous ces mouvemens irreguliers. L'âme est en colere, & ne s'apaise qu'à la vue & à la présence de qu'un puissant alkali. Voilà, continue l'Auteur,

omme la plûpart des Ecrivains se jouent de la Nature, & abusent de la crédulité des hommes. M. de Sigogne, après des reflexions, vient aux principes qu'Hippocrate a établis pour expliquer les maladies, & il remarque, suivant les observations de ce grand homme, que c'est l'amer, le salé, le doux, l'acide, l'acresce, l'insipide & une infinité d'autres saveurs qui font tous les dérangemens qui arrivent à la santé. Cela supposé, il prétend & avec beaucoup de fondement, que les véritables moyens de guérir les maladies, consistent dans les remèdes qui peuvent rétablir ces saveurs, quand elles sont viciées, ou du moins enlever les obstacles qui s'opposent à ce rétablissement. C'est un de ces remèdes qu'il a heureusement trouvé pour la guérison des maladies veneriennes; découverte qu'il doit le soin qu'il a eu d'éviter les vaines hypothèses pour s'attacher uniquement à la doctrine d'Hippocrate; c'est-à-dire, à une doctrine qu'on peut véritablement appeler la clef de la Nature.

faut lire le Livre même pour voir le détail des reflexions de l'Auteur; son remède est différent des remèdes ordinaires qu'on employe pour la guérison des veneriens; aussi fait-il des opérations sûres, plus douces, & en même temps plus efficaces; ce qui a attiré  
à l'Au-

à l'Auteur les témoignages au  
que l'on voit au commencement  
Livres, dans lesquels les Auteurs  
parlent encore plus en Témoin  
Approbateurs. Ce remède est  
minéraux, & M. Sigogne prouve  
ce n'est aussi que de ce règne-là  
vient être tirés les secours qu'on  
pose efficacement, non seulement  
maladie dont il s'agit, mais à  
des maladies chroniques & c.  
Nous voudrions pouvoir rapporter  
preuves; mais les bornes étroites  
de cet extrait ne le permettent pas, il  
suffit sur ce sujet le Livre même.  
L'Auteur ne prétend pas bannir  
de ce livre tous les remèdes qui ne  
sont que minéraux: il convient qu'il y  
ait des occasions où les végétaux sont à  
employer; il prétend seulement que les remèdes  
minéraux, soit métalliques ou autres, sont  
les seuls qui puissent enlever les  
maladies longues, opiniâtres & rebelles.  
Il ne rejetera peut-être qu'en plusieurs  
occasions on a besoin de remèdes  
siccifs & humectans, nous ne le nie pas: mais il remarque  
que les habiles Chymistes savent tirer des  
acides du sein de plusieurs minéraux  
cinés, exposés quelque temps  
à la distillation par un feu modéré:  
ces acides rafraîchissent, & qu'ils

certaine quantité, du fer, du cuivre, d'ain, de l'antimoine, du vitriol, que celle qui se tire du vitriol est que l'insipide, & a une grande vertu la vomique, dans les inflammations reins, de la vessie, & des autres parties dans les absces de la matrice, dans du foye & de la rate. Paracelse croit que des ulceres malins & inveteres, qu'aucun remede vegetal n'a. oit pu guerir, ont facilement cede aux mineraux. Le remede plus certain que le fer, on emp'oyer dans l'affection hypochondrique, dans la melancolie inveterée, & dans les maux de rate, dans les jaunisses? on fait que les verus opioaires, l'epilepsie, les maux de perieverans, eludent la force de tous remedes tires des herbes, & qu'ils ne cedent pas a ceux qui sont tires du cinabre. L'usage des remedes antimoniaux bien prepares detruit les absces internes profonds, & les fistules occultes: les metaux n'y font rien. Il n'y a aucun danger a craindre des mineraux quand ils sont bien prepares: l'art fait leur enlever la quante corrosive & les rendre innocens. Tout le monde connoit l'Antihectique de Poterius, qui est de si grand usage dans l'hectisie & la phthisie. C'est un composé d'etain & d'antimoine. La douce de vitriol, après qu'on en a

sépa-



séparé le sel, est un remède sûr pour les ulcères, pour les plaies, & les hémorroides: & si on la donne intérieurement, elle éteint les fièvres, adoucit les douleurs de la goutte, l'hydropisie, la phthisie, les ulcères d'entrailles, & l'écoulement contraire de toutes sortes d'humeurs. Le sel de vitriol, quand on en prend pendant quelques jours, apaise les douleurs de tête les plus vives; elle adoucit l'ardeur du sang, fortifie les entrailles du cerveau. Qu'a-t-on pu trouver qu'ici de plus efficace que l'alun pour les playes, & pour les hémorrhagies internes qu'externes: aucun remède ne l'est-il plus sûrement, plus promptement, & plus agréablement que les esprits de vitriol ou autrement vinaigres métalliques, & pour ôter les ardeurs de la fièvre, résorber la pituite incommode, arrêter l'impétuosité d'une bile allumée? Enfin la douleur de tête cède aux teintures d'argent: les obstructions sont enlevées par le fer, le mercure; la passion hystérique par le sel d'étain; les inflammations, par le sel de plomb. Toutes les chaleurs de nature par les esprits de vitriol, de soufre. Notre Auteur qui compte combien les minéraux l'emportent sur les végétaux, n'a eu garde de chercher ailleurs que dans ces premiers le remède

Il a trouvé contre les maladies veneriennes; ce remede n'excite aucune salivation, il ne cause aucun desordre, il étourne doucement l'humour par les selles ou par les sueurs, & il guérit radicalement: Qualité qui ne manquera pas de lui attirer bien des contradicteurs, mais c'est le sort de tous les bons remedes, que l'on commence à produire.

Quant à la seconde Partie, l'Auteur y prouve invinciblement qu'il y a des voyes plus sures que la salivation pour guérir les maladies veneriennes; & afin de mettre ses preuves à la portée de tout le monde, il explique d'abord en quoi consiste la nature du mal dont il est question, & il fait voir que c'est dans un acide fixe vitriolique, il s'agit de chasser cet acide qui est assez semblable à celui qui caille le lait; & l'Auteur après être entré sur ce sujet dans un détail de mécanique, qui fait voir en lui une grande connoissance du corps humain, oblige insensiblement ses Lecteurs à convenir qu'il y a d'autres voyes que la salivation pour guérir ces sortes de maladies, & que ces voyes sont plus sures & plus commodes. L'Auteur ne s'en tient pas aux reflexions théoriques, il vient aux preuves tirées de l'expérience, & il rapporte sur ce sujet des exemples averés auxquels il n'est pas possible de résister. *S'il disoit simplement qu'il a fait*  
tel

72 JOURNAL DES SÇA  
telles & telles cures, on pour  
çonner d'exageration ; mais  
témoins illustres, & ces témo  
eux-mêmes dans leurs appro  
qu'il avance. Il n'y a nul in  
cela de ne pas se rendre, &  
dans cette rencontre autre ch  
haïter pour le bien public, si  
jalousie de certaines gens cor  
mede, ne se ralentisse pas si-t  
qu'elle ne sert qu'a en confirm  
en plus le mérite.

*Lettre de M. MAUGUE, Conse  
tin du Roi, Inspecteur genera  
taux de Sa Majesté en Alsace,  
publiée par les soins de M. l  
Professeur en Medecine de l'Un  
Strasbourg. A Strasbourg,  
Regnauld Doulsfecker. 1721.  
in 12. pages 13.*

CETTE Lettre de M. Maugue  
a été présentée au Roi, & a été lue par le Roi.

nombre d'autres, qu'on peut, pour ainsi dire, considérer comme des Chefs d'Ordre, ont garde la dessus un profond silence; & Avicenne, qui s'en est le plus attaché à décrire cette maladie, ne dit pas un mot de cette prétendue contagion. Ils ne reconnoissent tous, pour cause de la peste (observe M. Maugue) que des exhalaisons élevées de marais desséchés par les chaleurs; des débordemens d'eaux; des pluies abondantes pendant l'Été; des vents de Sud; des infections de cadavres, des tremblemens de terre, des alimens d'une mauvaise qualité, des mines, & autres semblables. M. Maugue cite Galien sur ce qui concerne les exhalaisons, les débordemens, les pluies & les vents. Quant à l'infection des cadavres, il remarque que c'est ce qui excita en 765. la cruelle peste qui ravagea la France: au regard de la mauvaise nourriture, il cite Quinte-Curce, qui dit que ce fut par cette cause que perit une armée des Macedoniens. Aucun ancien (poursuit l'Auteur de la Lettre) ne parle de contagion; & si les Historiens peuvent être admis dans ce conseil, on écoutera Procope, qui a soutenu que la peste n'étoit pas contagieuse, & qu'il en avoit vu la preuve à Constantinople. Quelques personnes prétendent que le conseil qu'Hippocrate donna aux Athé-

D

niens

faisant bruler des forêts, & c'est pour corriger l'air qu'à Narbonne on a desséché les marais, c'est en quittant des camps mal situés qu'on a garanti des armées que les maladies faisoient périr, c'est enfin en tenant les villes propres, ou en abandonnant celles dont l'air ne peut être corrigé par aucun moyen; que dans les pays du Levant on pourroit se délivrer de la peste.

On cite ici contre la contagion ce qui est rapporté dans le Recueil des Voyages de Peyrere; sçavoir que lorsque la rosee, qui dans le pays dont parle cet Historien, est connue sous le nom de goutte, vient à tomber, l'air est purifié; en sorte que la peste n'est plus dangereuse & qu'il ne meurt personne: cette goutte (dit M. Maugue) n'a pourtant pas arrosé l'intérieur des maisons pour les purifier, ni savonné les linges & les vêtemens de ceux qui les habitoient; elle a seulement dépouillé l'air des corpuscules malfaisans, dont il étoit chargé.

Si l'on pèse les raisons des deux partis, on verra (continue M. Maugue) que le sentiment de ceux qui croient la contagion, est rempli de mystères impénétrables, tandis que l'autre est simple, clair, naturel, & fournit de grandes lumières pour le traitement de cette maladie. *Au reste, si on remarque que la peste n'atta-*  
que



que d'abord que les misérables, & qu'elle épargne les riches, on aura lieu de juger que la mauvaise nourriture, l'indigence, la malpropreté & le chagrin y ont disposé les corps, & principalement à une mauvaise année, des tems durs, & difficiles ont précédé : dans ce cas le souverain remède sera de fournir de bons alimens, d'adoucir les peines de ces malheureux, de leur procurer les moyens de se tenir plus proprement, &c. Si au contraire, on observe que le riche soit aussi attaqué que le pauvre, & que les saisons aient été dérangées, on doit penser que la disette a moins de part à la peste que l'air qui est la nourriture nécessaire & commune à tous. On entend ici par l'air, les exhalaisons élevées, soit de la terre, soit des marais, soit des cadavres pourris, & mêlées dans l'air proprement dit. C'est dans cette occasion qu'Hippocrate conseille d'allumer des feux.

L'Auteur ajoûte quelques autres Reflexions que nous passons, de peur de nous trop étendre.

M. Caicoineau a donné au Public une excellente Lettre contre le sentiment de ceux qui croient la peste contagieuse. M. Pye, Anglois a attaqué le même sentiment dans une Dissertation qui est aussi fort estimée. Nous avons parlé de la Lettre de M. Chicoineau dans le Jour-

nal de Mars 1722. p. 278. & de la Dissertation de M. Pye dans le Journal du Mois de Mai de la même année p. 505. En joignant ces deux petits Ouvrages avec la Lettre de M. Marquis, on aura trois Pièces qui ne serviront pas peu à éclaircir la question dont il s'agit.

Il n'a encore rien paru jusqu'ici, non seulement de bon, mais de supportable en faveur de la contagion : il seroit à souhaiter que ceux qui tiennent pour ce sentiment, voulussent bien en apporter quelques preuves, & ne pas se contenter de renvoyer là-dessus, comme ils font, à des faits qui ne sont appuyés que sur des bruits populaires.

*Series Numismatum Antiquorum tam Græcorum quam Romanorum, cum elencho Gemmarum, statuarum, aliarumque id genus antiquitatum, quæ non minore sumptu, quam labore summo congeffit GUILLIELMUS BARON DE CRASSIER. C'est-à-dire : Suite des Médailles qui sont dans le Cabinet de M. le BARON DE CRASSIER. A Liege, chez Guillaume Barnabé, 1721. In 12, pages 360.*

**I**L est des Curieux qui, ayant amassé un grand nombre de Médailles & d'autres monumens antiques, ne les font voir aux Sçavans qu'autant qu'ils croient que cela

est nécessaire, pour que l'on sache qu'ils ont un grand nombre d'antiques, & qu'entre ces antiques ils possèdent des pièces très-rares. M. le Baron de Craffier, n'est point du nombre de ces Curieux, il se fait un plaisir de communiquer aux Sçavans les pièces les plus rares qu'il a dans son Cabinet, & pour que son trésor d'antiques soit plus connu, il donne dans ce Volume la suite des pièces qui le composent : Il commence par les Médailles d'or, de-là il passe à celles d'argent, puis il vient à celles de cuivre, qu'il partage en trois classes, suivant la division ordinaire. Il raporte par rapport aux Médailles de chacun de ces métaux, 1. les Médailles Grèques, 2. celles des familles Romaines, 3. celles des Empereurs, 4. les Médailles Gotiques, & celles qui ne sont point connues. Il a soin de marquer celles qui sont rares. Après les Médailles, viennent les poids Romains, les pierres gravées, les sceaux, les statues, & d'autres monumens antiques. M. le Baron de Craffier se réserve de donner dans un autre Ouvrage la description des Tableaux des meilleurs Maîtres, & des anciens Mss. qui sont dans son Cabinet.

*Oeuvres de M. de TOURBEIL, de l'Académie Royale des Inscriptions & des Belles-*

D 4

les-

80 JOURNAL DES SÇAVANS.

*les-Lettres, & l'un des quarante de l'Académie Française.* A Paris, chez Brunet, grande Salle du Palais, au Mercure-Galand 1721. In 4. 2. Vol. I. Vol. pagg. 532. II. Vol. pagg. 733.

L'HONNEUR qu'ont fait à M. de Tourreil les Ouvrages qu'il a lui-même publiés, & l'empressement avec lequel on les a demandé après sa mort, ont fait croire que le Public verroit avec plaisir un Recueil complet des Oeuvres de cet illustre Académicien. Le sçavant Editeur, qui a fait une recherche exacte, tant de celles qui avoient déjà paru & qui sont éparées en plusieurs Volumes, que de celles qui n'avoient point été imprimées pendant la vie de l'Auteur, les distribue en cinq classes. La première comprend diverses Pièces, à la tête desquelles on voit deux Discours qui ont remporté le prix de l'éloquence au jugement de l'Académie Française en 1681. & en 1683. "Ce sont (dit l'Editeur) les coups  
 „ d'essais de M. de Tourreil; mais quoi-  
 „ qu'il fut extrêmement jeune lorsqu'il  
 „ les composa, on ne laissa point d'y trou-  
 „ ver de grandes beautés, qui annon-  
 „ çoient déjà ce qu'il devoit être un jour.  
 „ Ces Pièces, bien que très-inférieures à  
 „ celles que M. de Tourreil donna dans  
 „ la suite, eurent pourtant un grand  
 „ suc-

„ succès lorsqu'elles parurent, & furent  
 „ jugées fort supérieures à cinquante  
 „ autres qui disputeroient alors le même  
 „ prix.

Le Discours que l'on trouve ensuite est celui que l'Auteur prononça dans l'Académie Française le jour de la réception. La modestie de M. de Pontchartrain, alors Contrôleur Général des Finances, & depuis Chancelier de France, obligea l'Académicien à retrancher l'Éloge qu'il avoit fait du Ministre, en prononçant ce Discours à l'Académie. Dans cette Edition on a rendu à la Harangue un de ses principaux ornemens, en y faisant entrer cet Éloge.

Le quatrième Discours, est une réponse que fit M. de Turreil aux Députés de l'Académie Royale de Nîmes, après qu'ils eurent remercié l'Académie Française de l'association qu'elle leur avoit accordée. Dans le Discours suivant l'Orateur répond aux remerciemens que M. l'Abbé Boileau fit à l'Académie, quand il y prit séance pour la première fois. Le sixième Discours est encore une réponse faite par M. de Turreil, à M. l'Évêque de Strasbourg, à présent Cardinal de Rohan; lorsqu'il eut fait son remerciement à l'Académie. A l'occasion de M. Perault, auquel M. le Cardinal de Rohan a succédé, l'Académicien parle de la fa-



meuse dispute au sujet des anciens & des modernes : " Il l'examine en homme  
 „ neutre, évite soigneusement toute ex-  
 „ tremité, tient la balance égale entre  
 „ les modernes & les anciens, rend aux  
 „ uns & aux autres la justice qui leur est  
 „ dûe, & prend enfin son parti avec tant  
 „ de moderation & tant de sagesse, qu'il  
 „ y a lieu de croire, selon l'Editeur,  
 „ que toutes les personnes équitables se  
 „ rangeront à son avis." Cette Piece  
 est suivie de l'Epitre dédicatoire, que M.  
 de Turreil composa en son particulier  
 pour le premier Dictionnaire de l'Acade-  
 mie Française, pendant que cette Com-  
 pagnie en Corps travailloit à en compo-  
 ser une; & du compliment que M. de  
 Turreil fit au Roi Louis XIV. en lui  
 présentant le Dictionnaire. Voici comme  
 finit ce Compliment :

„ Tout ce que les plus vifs sentimens  
 „ peuvent suppléer, nous osons dire que  
 „ nous l'avons. Le cœur, Sire, nous  
 „ paroît bien plus propre que l'esprit, à  
 „ nous acquiter de ce que nous devons  
 „ au Souverain, au Heros, au Bien-  
 „ faicteur. Et quelques expressions que  
 „ le génie puisse nous fournir, la verité  
 „ nous force à reconnoître, qu'elles ne  
 „ peuvent représenter que très-foible-  
 „ ment, l'amour, la reconnoissance, le  
 „ respect & l'admiration, dont nous  
 „ rem-

remplit le Roi le plus parfait que le Ciel ait jamais donné à la terre.

Cette premiere Partie du Recueil est terminée par deux Pieces de Poësies Latines. La premiere est l'Inscription qui a été gravée sur le piedestal de la Statue qui est au milieu de la Place de Vendôme. La seconde, qu'il composa à l'âge de 18. ans, est une description de la Maison de M. de Freubet, Conseiller d'Etat ordinaire, & Chancelier de la Reine Marie-Therese d'Autriche. Quoiqu'on puisse reprocher au jeune Poete de s'être quelquefois laissé entraîner à son feu, il paroît presque par tout aisé, naturel & élégant. Il décrit ainsi un jet d'eau :

*Fusa per occultos deducitur unda meatus ;  
Ignorant sibi querit iter, mox lata reperto  
Proruit, & tumidas dispergit in aëra fluctus.*

Il dépeint ensuite des oiseaux enfermés dans une voliere, qui mêlent leur ramage au bruit des eaux.

*Non procul astitit, salientibus occidit undis,  
Garrula genus, captiva quidem, conclusaque septem.  
At dudum innata sibi libertatis amorem  
Dididit silvas designatque patentes.*

Ces heureuses dispositions pour la Poësie Latine n'empêcherent point que l'Au-

## 84 JOURNAL DES SÇAVANS.

teur ne s'en détachât de bonne heure : se persuada que comme les Romains n'écrivoient point autrefois en Grec, les François ne doivent point aujourd'hui écrire en Latin, mais consacrer ce qu'ils ont de génie & de talent, à illustrer leur Nation, & à perfectionner leur Langue.

Les Essais sur vingt Questions de Jurisprudence ont été composés pour M. de Comte de Pontchartrain, depuis Secrétaire d'Etat, qui commençoit à s'appliquer à l'étude du Droit. Cet Ouvrage parut pour la première fois en 1694. mais l'Auteur avoit voulu traiter ses sujets d'une manière plaisante; & comme le plaisant ne naissoit point du fond des choses, il avoit été obligé de le chercher dans les expressions. Ces affectations firent un grand tort à l'Ouvrage. M. de Turreil, toujours attentif à profiter de la critique, a refondu les essais; il n'a rien épargné pour leur donner une meilleure forme. Le plus grand avantage qu'on en puisse tirer est, d'y apprendre que les matieres qui paroissent les plus sèches, peuvent être traitées non seulement avec netteté & avec force; mais encore avec élégance & avec grace.

Le principal Ouvrage de M. de Turreil est la traduction de plusieurs Harangues de Demosthene. Il publia en 1691 la première Philippique, les trois Olympiques.

thiennes, & la Harangue sur la paix. On donna de grandes louanges à ce coup d'essai; mais elles furent mêlées de quelques critiques. On prétendit que c'étoit moins une traduction qu'une paraphrase. Son éloquence bien opposée à celle de l'original, " étoit crasse, fleurie, brillante, pompeuse, & bonne seulement „ pour la parade & pour la montre. Ces observations des Critiques inspirèrent à M. de Turreil une nouvelle ardeur. Il reforma les cinq Harangues, il y en ajouta six autres; il les publia en 1701. Quoique le Traducteur s'y fut prescrit des règles plus étroites, il ne laissoit point de s'y donner encore de grandes libertés. Les admirateurs des anciens le blâmoient de ce qu'il vouloit avoir plus d'esprit que Demosthene; les Partisans des modernes le louoient d'avoir rectifié son original en quelques endroits, & de lui avoir prêté des beautés en plusieurs autres. M. de Turreil ayant pris de nouveaux principes sur la traduction, regarda ces éloges comme des censures. Il refondit pour la troisième fois son Ouvrage. C'est en ce dernier état qu'il paroît dans cette nouvelle Edition: " Il s'y renferme dans les „ bornes de la traduction la plus severe; „ il s'attache exactement à son texte, dit „ l'Editeur, sans jamais se permettre ni „ retranchement ni addition. Fidele par

D 7

„ tout

„ tout au sens, il ne l'est gueres moins  
 „ à la lettre; il s'en approche le plus  
 „ près qu'il peut, & ne manque point  
 „ d'en prendre les tours, les figures, les  
 „ nombres mêmes, & la cadence, toutes les fois que le génie de notre Langue le comporte; mais je ne sçai, „ ajoute l'Editeur, si l'on ne trouvera „ point qu'en quelques endroits il outre „ la fidélité; & que voulant éviter un „ excès, il se jette dans un autre.“

L'Auteur n'a point retouché la Préface historique qu'il a mis à la tête des Philippiques. Les Critiques conviennent que c'est un des plus beaux morceaux que nous ayons en notre Langue. Ils souhaiteroient néanmoins que les agrémens eussent été répandus avec moins de profusion, en quelques endroits. Cette Préface & les Philippiques, composent la troisième classe des Oeuvres de M. Turreil.

Comme la Harangue d'Eschine contre Ctésiphon, & celles de Demosthene pour Ctésiphon, sont des Pièces qui n'ont point encore paru, non plus que la Préface, qui est avant ces deux Harangues, nous en rendrons un compte particulier dans un autre Journal.

*Dissertation sur l'origine des maladies épidémiques, & principalement sur l'origi-*



de la peste, où l'on explique les causes de la propagation & de la cessation de la maladie. A Montpellier, de l'Imprimerie de Jean Martel, &c. 1721. In pages 118.

Nous reste à rendre compte des six derniers Chapitres de cette Dissertation, lesquels M. Astruc recherche avec la clarté & l'exactitude qui lui sont ordinaires, les causes qui produisent la peste au Levant, la maniere dont elle se répand dans l'Asie, & est enfin apportée en Europe, & les circonstances qui contribuent à sa propagation & à sa ces-

sa ne peut douter, que comme chaque Pais a des plantes & des animaux qui soient particulieres, & qui pour leur raison se nomment *endémiques*, c'est-à-dire, *nées dans le pais, affectées au pais*. Telle est la maladie appelée *plaga*, par rapport à la Pologne; le scorbut, par rapport aux peuples du Nord; la lèpre, par rapport à l'Égypte & à la Syrie; la *maladie*, par rapport à l'Amérique, &c. L'auteur, sur ce principe, soutient que la peste doit être regardée comme une maladie particuliere ou *endémique* à l'Égypte, à l'Éthiopie, à la Perse, aux Indes, qui naît dans ces divers Pais; qu'elle ne puisse jamais naître en Europe.

Quant

Quant aux causes qui produisent ces maladies propres à certaines contrées Afruc prétend qu'elles sont à peu les mêmes que celles qui y produisent certaines plantes, & certains animaux particuliers; c'est à dire, que tout dépend de la constitution de l'air qu'on respire, de la qualité des fruits qui y sent, de la nature des animaux qu'on y mange, du vice des eaux qu'on y boit, & du régime de vivre qu'on y observe.

Pour donner plus de jour à cette explication, l'Auteur établit ces deux principes : 1. Que la peste est une maladie qui ne diffère des fièvres malignes que par le degré de la malignité de la cause qui la produit. 2. Que les fièvres malignes sont plus ordinaires & plus communes dans les pays chauds, que dans les pays froids; en Languedoc, par exemple qu'en Flandre. De-là il tire ces conséquences : 1. Que les mêmes causes

Le respirent est chargé d'une plus grande quantité d'exhalaisons élevées par l'excessive chaleur, & que ces exhalaisons ont des molécules plus grossières, & plus massives, & sont-être même d'une nature singulière. Que les fièvres malignes produites par les causes dans le Levant, doivent être meurtrières que celles du Languedoc, & à une proportion beaucoup plus grande que celles du Languedoc ne le sont à l'ord de celles de la Flandre, à cause de la différence de la chaleur qui régné dans divers climats; & que ces fièvres malignes doivent être plus contagieuses, c'est-à-dire, se répandre plus vite & se communiquer plus loin. Il s'ensuit de tout cela (dit l'Auteur) que ces fièvres malignes, plus cruelles, plus meurtrières & plus contagieuses que celles de l'Europe ne diffèrent en rien de la peste. ou de la peste même, & qu'en expliquant comment elles naissent chez les Orientaux, on a expliqué en même tems comment la peste y commence, & pourquoi elle ne commence que là. M. de la Moignon d'éclaircir par des notes annales certains faits qu'il se contentait d'articuler simplement dans son texte, & de donner une idée de la manière dont la peste se repand en Asie, & de là d'être apportée en Europe, l'Auteur fait les différentes révolutions arrivées

vées aux Etats qui renferment ou qui terminent les Pais où naît la peste ; il nous montre les routes qu'elle a tenues pour se communiquer, tant sous l'Empire des Perses que sous celui des Romains, & rappelle en peu de mots ce qu'il a détaillé sur ce point plus au long, dans la Partie historique de cette Dissertation. A présent (continue-t-il) l'Empire Turc doit être regardé comme la source de toutes les pestes qui ravagent l'Europe ; parce que la contagion se soutient toujours dans les Etats du Grand-Seigneur, où elle est continuellement entretenue par le retour des Pelerins de la Méque, & par la grande sécurité des Turcs, qui ne prennent là-dessus aucune précaution. M. Astruc explique plus particulièrement la manière dont les Caravannes, qui arrivent de tous côtés dans cette Ville d'Arabie, se communiquent les unes les autres.

Le venin pestilentiel (dit l'Auteur) infectant ceux auxquels il se communique d'abord, se multiplie & s'augmente. Mais quelle qu'en puisse être l'activité, elle est toujours diversement modifiée par les diverses circonstances où il agit, par les différentes dispositions qu'il rencontre, dont les unes la fortifient & les autres la ralentissent. M. Astruc s'applique à le prouver par l'exemple des plantes & des animaux, dont la production

corisée par certaines circonstances,  
 échée par certaines autres. Si des  
 (ajoute-t-il) capables d'une certaine  
 station ou affinés à un certain point,  
 par faire lever les semences des plan-  
 tes & faire éclore les œufs des insectes ;  
 des dispositions contraires s'opposent  
 à mêmes effets : il doit y avoir aussi  
 des liquides auxquels se mêle le venin  
 pestilentiel, & dans ceux sur lesquels il  
 y a des dispositions particulières, qui  
 augmentent ou qui en ralentissent l'ef-  
 fet. C'est uniquement par là (con-  
 sulte-t-il) qu'on peut expliquer pourquoi  
 le venin se répand tantôt vite, tantôt len-  
 tet ; pourquoi elle est très-meurtrière  
 dans certaines Villes & en certains tems ;  
 ou qu'elle est plus benigne en d'autres  
 lieux & en d'autres saisons ; pourquoi  
 elle s'accroît & diminue diversement, &  
 enfin tout-à-fait ; pourquoi elle n'at-  
 teint que les hommes, sans se commu-  
 niquer aux animaux, &c.

Les dispositions qui modifient diverse-  
 ment l'action du venin pestilentiel se re-  
 rapportent (selon l'Auteur) à celles de l'air  
 & des corps infectés. L'air n'agit que par  
 ses qualités sensibles & par les exhalaisons  
 qu'il est chargé. La chaleur de l'air  
 augmente l'activité du venin pestilentiel,  
 subtilisant, en augmentant la transpi-  
 ration des corps infectés, en portant les



atomes contagieux à une plus grande distance, en ouvrant & dilatant les pores des corps non encore attaqués. Mais d'un autre côté cette même chaleur de l'air diminue l'effet du venin pestilentiel en subtilisant les humeurs, qui par conséquent sont plus difficilement épaissies & coagulées par ce même venin; & en ouvrant les pores des corps infectés; ce qui facilite la dissipation du venin qui s'y est insinué. M. Astruc fait voir comme l'humidité de l'air est encore plus fâcheuse que sa chaleur, & rend la peste plus communicable & plus meurtrière, contribuant par l'intermède des gouttes imperceptibles d'eau, au mélange intime des corpuscules pestilentiels avec l'air; en relâchant les parties solides, en ralentissant la circulation du sang, en recroissant les pores de la peau. Mais le plus grand inconvénient, par rapport à la température de l'air, est lorsqu'il se trouve en même tems chaud & humide comme lorsque les vents marins ou zéphyrs soufflent en Provence & en Langue-d'oc. Quant aux exhalaisons (ajoute Astruc) elles contribuent aussi à répandre & à multiplier la peste, en s'accrochant par leurs atomes insensibles aux corpuscules pestilentiels, les soutenant en l'air & en facilitant la dispersion; de même qu'environnés par les sels acides de l'eau se

à tenir suspendues & à répandre  
menstrue les particules de l'argent  
à dessous.

dispositions favorables à l'action  
in pestilentiel, & dépendantes de  
particulier des personnes infectées  
en grand nombre. L'Auteur ob-  
serve en general que ceux-là sont plus  
susceptibles de la peste, & d'une peste  
violente, qui ont les pores plus  
ouverts, en qui la circulation des li-  
quides est plus gênée & plus ralentie  
par les obstructions, qui ont les hu-  
meurs plus épaissies, qui ont le sang plus  
épais, plus sain, & plus dénué de par-  
ties balsamiques.

Par la raison des contraires, l'air froid,  
humide, doit arrêter les progrès de la  
peste & elle doit attaquer plus difficile-  
ment & plus faiblement ceux qui ont le  
pore de la peau, du nez & des pou-  
mons plus serré, les couloirs plus ou-  
verts, la circulation plus libre, les hu-  
meurs plus subtiles, plus coulantes,  
plus douces & plus balsamiques.

L'Auteur s'occupe dans son dernier

que la police y fait observer; 2. par que la contagion ayant enlevé les plus susceptibles, il ne reste presque plus que des gens plus robustes, mieux constitués, & mieux nourris; 3. par qu'on s'accoutume peu-à-peu à l'action du venin, jusqu'à n'en plus ressentir d'impressions; 4. par la désinfection exacte que l'on fait de chaque Ville, lorsque peste y est sur sa fin. A l'égard de la cessation de la peste dans l'Europe après un certain tems, l'Auteur l'attribue à trois différentes causes: 1. aux cessations particulières dont on vient de parler; 2. à l'affoiblissement du venin pestilentiel qui dégénère peu-à-peu en Europe; 3. enfin à une alternative ou succession subite des températures contraires, qui arrivent à l'air, & qui par le contraste des qualités opposées, détruisent la forme du venin pestilentiel.

Nous ne faisons qu'effleurer ces différents points, sur lesquels les Lecteurs pourront avoir recours à la Dissertation même, qui mérite d'autant mieux d'être lue en entier, que c'est l'Ouvrage le plus solidement & le plus purement écrit que nous ayons vu jusqu'ici, sur une matière si sérieuse & si importante.

*Système du mouvement, par M. DE G*  
M

us, Chanoine Régulier de Saint-  
de la Bretonnerie. A Paris,  
Jean Michel Garnier, Impri-  
Libraire, rue Galande, près la  
Maubert. 1721. In 12. pagg. 122.

questions qui regardent le mou-  
ent en general, sont très-diffici-  
doudre. Notre Auteur s'en pro-  
dans ce petit Ouvrage. La  
ce, ce que c'est que le mouve-  
la seconde, ce qui peut produire  
vement, & de quelle maniere il  
unique.

Le Gamaches ayant posé pour prin-  
les corps ne sont que de l'éten-  
que toutes leurs propriétés se ré-  
des figures & à des changemens  
ort de distance, conclut de-là que  
re ne nous offre rien que de pas-  
que nous n'avons droit d'attribuer  
corps qui s'arrangent entr'eux dans  
le déterminé, que la même vertu  
les attribuerions à leurs images ap-  
dans un miroir où nous leur ver-  
prendre le même arrangement.  
le mouvement dans le Systême de  
Auteur est purement relatif. Si un  
(dit-il) étoit absolument en mou-  
e, il faudroit qu'il eût quelque  
intime, ou du moins quelque  
externe qui le distinguât de ceux  
qu'on

qu'on regarde comme en repos, & ce qu'on ne peut admettre dans les principes de la nouvelle Philosophie, qui reconnoît dans la matiere nulle force, nulle tendance, nul principe actif. L'effet de la volonté de Dieu, qui seul peut mouvoir les corps, ne peut être ni une qualité intime, ni une nouvelle entité ajoutée à la substance des corps même. Le mouvement n'est donc qu'un simple changement de rapports de distances; changement nécessairement réciproque.

L'Auteur ajoute qu'on ne peut déterminer l'état des corps par aucune relation externe, quand on suppose qu'il n'a point d'autre étendue que celle de la matiere; parce qu'il n'y a point dans ce Système de lieu fixe & immobile aux différentes parties duquel les corps muables seroient successivement appliqués. La masse totale de la matiere ne peut être en mouvement, puisqu'elle n'a point de relation à quelque chose d'extérieur. Quand ces parties changent entr'elles de rapport de distance, le mouvement est nécessairement réciproque, & ne peut être attribué aux uns plutôt qu'aux autres que par supposition.

A ces raisonnemens l'Auteur en joint un, dont voici la substance. La conservation des Etres créés est une création  
con-



continuellement réitérée : Or des que Dieu reproduit un corps en le mettant dans une nouvelle situation à l'égard du reste de la matiere, il faut qu'il reproduise aussi le reste de la matiere, en lui faisant changer de situation à l'égard de ce corps. Ensorte que tout ce qu'on peut alors supposer d'un côté, on peut également le supposer de l'autre.

De cette proposition que tout mouvement est relatif, l'Auteur tire la resolution de la seconde question. C'est que si tous les mouvemens sont respectifs, la vertu motrice n'est ni la qualité d'un corps ni celle de l'autre ; le principe du mouvement est un principe general, qu'il ne faut changer que dans la volonté toute-puissante d'un Etre supérieur, qui range à son gré toutes les parties de l'Univers, & qui met entr'elles tous les rapports que bon lui semble. Un corps n'est que la cause occasionnelle du mouvement d'un autre corps, & leur rencontre est la cause de la distribution du mouvement.

M. de Gamaches promet un autre Ouvrage sur le mouvement. Le Public le verra avec plaisir.

*Extrait d'une Lettre de M. VIDAL, Docteur en Médecine, écrite de Verdun sur Garonne le 9. Mai de cette année, à M. Tom. LXXII. E — AN*

ANDRY, Docteur Regent de la  
de M. Lecine de Paris, sur une  
épidémique, qui regne depuis  
Paris là.

DEPUIS environ un mois,  
dans ce Pais une maladie  
que, qui se manifeste par un  
froid qui dure quatre heures  
à ce froid succede une vive dou-  
leur, puis une grande difficulté de  
respirer, une toux sèche, qui est ac-  
compagnée de crachement de sang, une  
fièvre lente, une rougeur au visage,  
douleur de tête presque insupportable  
quelquefois suivie de délire, un  
enflurement de tout le corps, & une  
douleur avec aigreur & tension aux lombes  
sur la langue une croûte blanche  
qui paroît constamment au com-  
mencement, & qui augmente à propor-  
tion que le mal prend des accroissemens;  
les accès de la fièvre sont fort bizarres  
reprennent souvent avec de légers  
frissons qui finissent bientôt; mais qui sont  
suivis d'une chaleur acre & causent  
d'une fièvre des plus fortes; le mal  
de pres & la mort précipitée en est  
la catastrophe, si on n'a le soin de le  
venir par des remèdes prompts &  
entendus; il est assez rare que les  
malades soient sans jeter des vers par

bas , & quelquefois par ces endroits , & l'expérience nous fait voir que c'est à cette indication que devons borner nos vûes , & qu'il n'en ici de plus mal entendu que de s'attacher à saigner les malades , puisqu'ils n'en retirent aucun avantage , & qu'on perd inutilement son tems ; un tems précieux qui échappe & dont on ne peut en vain de réparer la perte à la suite ; puisque le malade meurt infailliblement , au grand étonnement de tout le monde.

quoique je me sois apperçu de bon-heur , de l'apparence trompeuse de la fièvre , & que bien à propos pour les malades , j'aie suivi le bon parti , en leur sans délai les premières voyes , & en leur donnant des remèdes contraires , je n'ai pû empêcher que plusieurs malades même des plus robustes , soient morts en peu de tems , ce qui a causé une consternation dans toute la ville , & qui a fait soupçonner à nos voisins , que nous pourrions bien être dans le cas de la contagion ; c'est pourquoi , pour dissiper ces faux bruits , & pour travailler à soulager efficacement ceux qui étoient attaqués du même mal , nous avons requis l'autorité des Magistrats pour faire l'ouverture du corps d'une personne que nous ne

160 JOURNAL DES SÇAVANS.

pourrions soupçonner avoir été atteinte d'aucune autre indisposition, & qui étoit morte en quatre jours, dans la fleur de son âge. Pour éviter le détail inutile de tout ce qui s'est passé à l'ouverture de ce cadavre, je vous dirai, Mr, que nous n'avons point vu d'inflammation à la plevre, ni aux poumons; nous avons trouvé les intestins farcis de matière bilieuse fort tenue & fort coulante, dans laquelle se trouvoient mêlés des vers *strongles*, comme vous les appelez dans votre Traité, & en assez grand nombre, sans y comprendre un gros peloton de ces insectes, qui étoit sorti par les selles la veille de sa mort: ces vers étoient presque tous blancs, & d'une longueur prodigieuse, par rapport à leur espèce. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'ayant voulu examiner le cœur, nous y découvrîmes deux vers à côté l'un de l'autre, d'un pied de long chacun, l'un de leurs bouts étoit contenu dans le ventricule gauche du cœur, & par l'autre ils s'allongeoient dans la grande artère, d'où on les reura à peu près comme on tire une épée de son fourreau. Il ne me paroît pas que cette observation ait encore été faite, il me semble qu'Ethmuller ni Sennert, qui sont fort prolixes à rapporter des faits extraordinaires, n'ont rien avancé de semblable.

même, Mr, vous ne parlez dans  
 suite que d'un petit ver du cœur  
 ne quelquefois la mort si adu ne:  
 si que vous citez *Vidius*, qui par-  
 mala lie épi témique, qui dit a-  
 causée par des vers au cœur;  
 comme je n'ai point cet Auteur, je  
 m'assurer si ces vers du cœur qui  
 ont la maladie dont il fait mention,  
 semblab'es aux p'ortes; en cas  
 soit ainsi, notre observation sera  
 emation de la sienne. Quoiqu'il  
 un cas aussi surprenant peut don-  
 à plusieurs questions qui ne me  
 ent pas peu embarrassantes: on peut  
 der 10. si ces vers étoient dans le  
 rant la premiere attaque du malade,  
 y étoient, comment le malade pou-  
 de tels hôtes, jouir d'une parfaite  
 Ous'ils n'y étoient pas, comment  
 quatre jours ils ont pû prendre un  
 ement si considerable? 20. Si cette  
 est curable dans le cas pre-  
 30. Comment est-ce que le ma-  
 pas été sujet à la palpitation de  
 40. Comment ils ont pû se  
 dans ce lieu malgré les batte-  
 de la force du cœur, qui, selon le  
 de Borelli, est capable de surmon-  
 résistance de 3000 livres? Je me  
 que vous voudrez bien me marquer  
 vous pensez d'une observation



aussi extraordinaire. Si vous doutiez de la vente du fait, je pourrois vous en donner des preuves authentiques ; l'ouverture ayant été faite en présence de notre premier Consul & de six Chirurgiens de cette Ville.

VIDAL, Docteur en Médecine.

*A Verdun sur Garonne,  
le 9. Mai, 1722.*

ΟΡΘΟΔΟΞΟΣ ΠΑΛΑΙΑΣ ΕΛΛΑΔΟΣ ΑΚΟΛΟΥΘΙΑ. Orthodoxa veteris Græciæ O.licia, Officium Quadragesimale recognitum & castigatum ad fidem præstantissimi codicis Barberini, in Latinum Sermone conversum, atque Diatriba illustratum curâ & labore D. ANGELI MARTIAE QUIRINI Veneti, Abbat. S. Mariæ de Florentia Sacr. ind. & Rit. consult. ac S. R. & univ. Irquis. qualific. Tomus I. C'est-à-dire: *Office orthodoxe de l'Eglise Greque, première Partie, qui comprend l'Office de Carême; revû, corrigé sur un Mss. de la Bibliothèque Barberine, & mis en Latin avec des Dissertations. Par D. Angelo Mar. Quirini, Abbé de Sainte Marie de Florence. A Rome, chez Gal. Chraccati, 1721.*

**L**Es Livres d'Italie viennent si difficilement jusqu'à nous, que pour annoncer

cer au Public le grand Ouvrage de D. Angel. Mar. Quirini, nous avons été obligés de nous servir de l'Épître dédicatoire & de la Préface, qui nous sont tombées entre les mains. Le but de l'Auteur est de donner une Edition exacte des Offices de l'Eglise Gréque; dans cette vue il fera faire son Edition sur des Mss qui n'ont point été corrompus par les Grecs Schismatiques. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, qu'il y a déjà long-tems que le célèbre Leo Allatus s'est plaint dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, de ce que les Grecs avoient corrompu leurs Livres de Prières, par attachement aux principes du Schisme, & par haine contre l'Eglise Romaine. Vis-à-vis du texte Grec Dom. Quirini met la Version Latine qu'il en a faite. Cette Version lui aura sans doute coûté beaucoup de peines. A la tête de chaque Volume il y a des Dissertations, pour éclaircir ce qui demande quelque explication.

L'entière execution de ce grand Ouvrage fera d'autant plus de plaisir au public, que l'on trouve dans ces Offices, non seulement les cérémonies & les prières de l'Eglise Gréque, mais encore ses dogmes, dont on peut tirer de grands avantages, contre les Grecs Schismatiques, & contre les Hérétiques des derniers siècles.

*Dissertation sur la nature & la cause de la peste, avec un Traicté de sa curation; dans lequel on trouvera tous les moyens de précaution pour s'en préserver. La méthode la plus simple pour guérir les bubons, charbons & pustules malignes, & la maniere de composer les remèdes. Par M. ANDRÉ JOSEPH LURIN, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Médecin agrégé au Collège de Dijon. A Dijon, de l'Imprimerie d'Arnauld Jean Baptiste Augé, rue de la Portelle, à la Bible sacrée. 1721. Vol. in 12. pp. 124.*

DEux Parties composent ce Livret, la première est une Dissertation sur la nature & la cause de la peste, & la seconde un petit Recueil de receptes pour guérir la peste; lequel est précédé de quelques préceptes généraux touchant le traitement de cette maladie, recueillis de divers Livres. Pour donner une idée de cet Ouvrage, les remarques suivantes suffiront: 10. L'Auteur définit la peste une maladie épidémique & très-contagieuse, qui à l'égard des symptômes ne diffère des autres maladies que par la malignité; 20. il suppose la contagion sans en donner aucune preuve; 30. il prétend que cette qualité contagieuse distingue la peste d'avec les fièvres malignes, la petite verole &c.

& les *morbilles*, qui (dit-il) ne sont jamais contagieuses; 40. ce qui fait, selon lui) la contagion de la peste, sont des *miasmes*, c'est à-dire, des corpuscules contagieux, qui portent la corruption; miasmes indissolubles, qui ne sont point de puis se's, qui ne consistent pas non plus en un ferment, les ferments (dit-il) étant des êtres de raison; miasmes enfin qui sont des particules d'antimoine sous la forme d'un corps hérissé de toutes parts; on trouve dans ce mineral (à ce qu'il assure) toutes les parties nécessaires à la cause pestilentielle, savoir, la roideur, l'activité & l'indissolubilité: Quant à la forme hérillée, il la fait venir d'une modification qui survient dans la suite des tems aux parties insensibles de l'antimoine, lorsque les pluies ont répandues sur la Terre une quantité considérable de sels acides élevés de la mer.

50. Cette generation de miasmes pestilentiels dont l'antimoine est la matiere, se fait (à ce qu'il dit) par le moyen de la chaleur, lorsque les sels acides marins répandus sur la terre, par les pluies, ont eu le tems de la pénétrer. & de s'infiltrer légèrement dans les interstices des lames sulphureuses & métalliques de l'antimoine, ce qui en fait des corps hérissés de toutes parts.

60. Notre Auteur ne donne point cette

generation comme une conjecture, c'est  
 selon lui une chose certaine ; en voici  
 (dit-il) la démonstration : „ La terre  
 „ étant échauffée , soit à l'occasion de  
 „ quelque fermentation interieure , soit  
 „ par rapport à l'ardeur des rayons du  
 „ Soleil, elle laisse échaper abondamment  
 „ les humidités dont elle étoit imbuë,  
 „ & par conséquent elle ouvre son sein :  
 „ l'air le plus proche de sa surface étant  
 „ pressé par le poids de l'atmosphère , en  
 „ pénètre jusqu'aux moindres ouvertu-  
 „ res , tant pour y déposer le nitre qui  
 „ la rend fertile , que pour presser les  
 „ sucs qu'elle contient , & les faire mon-  
 „ ter dans les fibres ligneuses des plan-  
 „ tes ; la matiere du premier & du second  
 „ élément y circule avec rapidité : tout  
 „ conspire alors à ébranler les differens  
 „ corps qui s'y rencontrent , pour en é-  
 „ lever les exhalaisons utiles ou dange-  
 „ reuses , suivant la nature des corps  
 „ d'où elles sortent. La matiere du pre-  
 „ mier élément ne pouvant pénétrer  
 „ avec la même facilité les pores des  
 „ souphres , & des parties metalliques  
 „ de l'antimoine , à cause du mouve-  
 „ ment *vortiqueux*, qui lui est survenu,  
 „ les entrechoque dans leurs parties late-  
 „ rales : l'acide du sel marin, qui par le  
 „ mouvement de liquide s'est insinué à  
 „ la faveur des pluyes , dans l'interstice



„ de ces lames sulphureales & métalli-  
 „ ques, ou la matiere subtile fait e'fort,  
 „ étant agité par cette même matiere, &  
 „ pressé par les secousses du ressort de  
 „ l'air, s'y infinue de plus en plus, &  
 „ les écarte insensiblement les unes des  
 „ autres; de maniere que ces parties  
 „ sulphureuses & métalliques qui for-  
 „ moient de petits corps unis, ne for-  
 „ ment plus que des corps herissés, à  
 „ l'occasion de l'écartement de leurs par-  
 „ ties oblongues, rameuses & crochues,  
 „ capables de trancher, diviser & dé-  
 „ chirer, suivant les différens mouve-  
 „ mens dont ils seront agités, & par con-  
 „ séquent très-propres à charpir ou divi-  
 „ ser les parties balsamiques du sang des  
 „ animaux, & procurer la corruption,  
 „ tant dans les parties solides que fluides  
 „ de leurs corps, lorsqu'ils s'élèveront  
 „ dans l'air, & s'insinueront dans leur sang.

Voilà ce que l'Auteur appelle une dé-  
 monstration; nous aurions pu nous dis-  
 penser de le rapporter, mais il faut faire  
 connoître un Livre; c'est le devoir d'un  
 Journaliste. Selon ce principe nous de-  
 vions rapporter aussi l'usage que notre  
 Auteur fait de son hypothese de l'anti-  
 moine, pour expliquer d'où vient que la  
 peste cause en France, en Angleterre &  
 dans les pais situés au même parallele,  
 plus de ravages pendant l'Été que per-



*remedia nostra erudiantur posueri, nec ad  
pertam licet curationem, empiriorum  
cuiuslibet causa vel dissimili adaptare  
gans.* Nous ajoûterons à cet ex  
celui de la Ville de Marseille ,  
même tentative n'a pas été plus he  
se. Le 1. Août les Srs. Sicard p  
fils, Medecins de cette Ville-là, vi  
à l'Hôtel de Ville dire à Messieurs  
Echevins, qu'il n'y avoit point à d  
que la peste ne cessât si l'on vouloit  
servir du moyen qu'ils avoient à p  
ser, qui étoit d'acheter quantité d  
gots & de sarmens-, de les faire me  
monceaux de distance en distance le  
des murs de la Ville, le long du C  
dans les Places publiques, & aux c  
fours, d'obliger chaque particulier  
mettre aussi devant sa maison dans

Prophetes , n'oserent plus se montrer & deserterent de la Ville.

Notre Auteur veut qu'en tems de peste l'on choisisse des demeures élevées & où les vents régnent ordinairement : il donne cet avis sans examiner s'il convient dans toutes sortes de pestes , car il y en a où les demeures élevées bien loin d'être favorables , sont pernicieuses. La peste qui régna à Lyon en 1628. & 1629. en est un exemple , elle fut beaucoup plus cruelle sur les collines & sur les montagnes , comme à S. Just , à S. Sebastien , & autres lieux élevés , & quant aux endroits plats de cette même Ville , ceux qui sont le plus exposés au grand air , comme la rue Neret , Bellecourt , furent aussi les plus maltraités ; enfin on remarqua que de toutes les maisons de ces lieux-là , il n'y en eut pas une qui fut exempte de peste. Il y a de bonnes raisons à donner de cette difference ; mais ce n'en est pas ici le lieu. M. Lorin veut qu'on ne sorte point avant le lever du Soleil , ni après son coucher ; & il dit pour sa raison , que c'est qu'alors les miasmes s'élèvent ou retombent ; il ne détermine point lequel c'est des deux , mais il auroit pu dire hardiment qu'après le coucher du Soleil ces miasmes élèvent par la chaleur du jour retombent , & qu'avant le lever ils ne tombent ni ne  
des-

descendent; mais qu'ils sont tout tombés.

Pour ce qui concerne la nourriture en tems de peste, il conseille entre autres alimens, les Langues de bœuf; mais il ne dit point pourquoi. Ce point eût été curieux à expliquer.

Un Auteur qui a écrit depuis peu sur la peste, & du Livre duquel nous avons parlé dans le Journal du Mois d'Avril de cette année, p. 443. prétend avec assez peu de fondement, que pour se préserver de la peste, il vaut mieux sortir à jeun qu'après avoir pris de la nourriture; celui-ci au contraire prétend qu'on ne doit point aller en Ville sans avoir dejeûné auparavant. Il apporte pour raison, que c'est que la faim est un des plus dangereux écueils en tems de peste. Cette raison est bonne, on n'en peut pas dire autant de celle qu'il apporte ensuite pour prouver qu'il faut dormir peu lorsqu'on sent que que atteinte de ce mal; puisqu'il avance que c'est pour faciliter la transpiration par laquelle ces miasmes pourront s'exhaler sans avoir encore corrompu la masse du sang; car la transpiration, comme l'expérience le fait voir, & que l'a observé Sanctorius, est beaucoup plus abondante pendant le sommeil que pendant la veille.

C'est une erreur de s'imaginer que la peste attaque le cœur plutôt que les autres parties; mais c'en est une autre de

croire.

voire, comme fait notre Auteur, que les Scavans ayent besoin la-dessus de son avertissement, & que ce soit à lui qu'ils ayent l'obligation de ce qu'ils savent sur ce sujet. Les Scavans (dit-il) doivent s'en être détrompés de cette fausse idee, en lisant notre Dissertation. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans son Livre des choses que les Scavans peuvent apprendre; mais il s'en faut bien qu'elles soient du caractère de celle-ci; & pour en donner un exemple il n'y a point de Scavant qui ne confesse avoir ignoré jusqu'ici que l'épidémie d'une maladie en est un symptôme & la contagion, tout de même, qu'ainsi quand une maladie devient populaire, c'est un symptôme de cette maladie; & que quand la galle se communique, c'est un symptôme de la galle. L'épidémie (dit-il) la malignité & la contagion, jointes ensemble, sont les trois symptômes auxquels on peut reconnoître la peste. Personne ne disputera à l'Auteur que cet enseignement ne soit nouveau pour les Medecins. Il dit que la peste consistant, comme il croit l'avoir prouvé, en des corpuscules antimoniaux modifiés, sous la forme d'un corps herissé, on doit être persuadé que les remèdes les plus chauds sont dangereux dans cette maladie; & la-dessus il fait la grace aux Medecins de s'en défendre d'avancer, qu'encore qu'ils n'ayent

#### 114 JOURNAL DES SÇAVANS.

n'ayent pas sù que la peste consistât dans ces corpuscules antimoniaux, & que faute de cette connoissance, ils n'ayent, à ce qu'il croit, que des idées confuses de la nature & de la cause de ce mal, ils n'ont pas laissé d'appréhender les remèdes trop chauds, & que c'est pour cela qu'ils ont toujours temperé le sel acré par l'acide, & la saveur amère par l'aigre doux.

Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de pousser plus loin notre Extrait, en voilà suffisamment pour donner une idée du Livre.

#### NOUVELLES DE LITTERATURE.

##### DE LONDRES.

**I**L y a quelque tems que l'on vendit sous le manteau, un petit Livre intitulé, *Pantheisticon, sive formula celebranda Societatis Socraticæ in tres particulas divisa quæ Pantheistarum, sive sodalium continet* I. *Mores & Axiomata*; II. *Numen & Philosophiam*; III. *Libertatem & non fallentem legem, neque fallendam*. Præmittitur, de antiquis & novis eruditorum sodalitatibus, ut & de universo infinito & æterno, *Diatriba*. Subiicitur de duplici *Pantheistarum Philosophia sequenda, ac de viri optimi & ornatissimi idea, Dissertatiuncula*.



Ouvrage a fait beaucoup de bruit.  
attribue à M. Toland.

Maittaire nous a donné une très-  
Bonne Edition de la *Batrachomyomachie* ,  
avec les anciennes Scolies , &c.  
On n'en a tiré qu'un petit nombre  
d'exemplaires , pour les Curieux qui ont  
crit. Il reçoit a present des souscrip-  
tions pour plusieurs petits *Poemes & Frag-  
mens des Poetes Grecs*. Comme le Trag-  
edie d'Orphée , ou d'Hermes sur les  
Elementens de terre : les Oracles magi-  
ques de Zoroastre : les Hymnes de Pro-  
perce au Soleil , & aux Muses : l'Hymne  
d'Apollon a la Santé : l'Hymne d'Ho-  
mer à Apollon : deux Inscriptions an-  
ciennes d'Heliodore A. : &c. : l'Amiqué ban-  
drolle de Theodore Prodirome : le petit  
Poeme de Plochire Michel sur les Muses ;  
&c. Cet Ouvrage s'imprime in 40.  
avec sur une page , & sur l'autre la  
même en Latin en Vers , de Frederic  
Barthelemy , & de quelques autres Auteurs.  
Il contiendra environ 25. feuilles , & on  
en tire que 400. Exemplaires Le prix  
de la souscription est d'une Guinée l'Ex-  
emplaire , en blanc.

Ouvrage du Pere de Montfaucon  
sur l'Antiquité expliquée , &c. est si  
estimé , qu'on l'a traduit en An-  
glois. Il y en a deja trois ou quatre Vo-  
lumes d'imprimés.



M. le Docteur Wotton se propose de faire imprimer par souscription les Loix du Pais de Galles : *Cy freithieu Hywel Dela, ac crailt : seu Lages Wallice Ecclesiastica & civiles Hywel boni Principis Wallia & aliorum ; quas ex variis codicibus manuscriptoris primus eruit , interpretatione Latina , Notis & Glossario illustravit Guilielmus Wottonus , S. A. P.* Cet Ouvrage qui fera un assez gros *in folio* , contiendra les Loix des Anciens Gallois , pendant qu'ils estoient gouvernés par leurs propres Princes , jusqu'au tems d'Edouard I. Roi d'Angleterre. M. Wotton a consulté un grand nombre de manuscrits pour donner ces Loix aussi correctes qu'il sera possible ; dont le plus complet & le plus exact se trouve dans la Bibliothèque Cotnienne. Il expliquera le Texte par des Notes , quand cela sera nécessaire ; & y ajoutera un Glossaire pour expliquer les termes qui sont particuliers à ces Loix.

M. Gibson, Evêque de Lincoln , n'a pas encore publié la nouvelle Edition de *Britannia* de Cambden , en Anglois. Cette Edition d'un très-grand nombre d'Additions. Cet illustre Prélat nous donnera une Edition de ses *Ouvrages* du Chevalier Henri Spelman en Anglois. On y trouvera des pieces qui n'avoient point été écrites.

paru; & la vie de l'Auteur à la tête de  
Volume, qui sera *in folio*.

M. de la Mottraye va faire imprimer  
par souscription une *Relation generale de  
Voyages*.

M. de Serriere se propose de nous don-  
ner une Edition des *Poësies de M. Rousseau*.

M. le Blon, Inventeur du nouvel Art  
de Peinture, se propose de donner au Pu-  
blic par souscription, une Anatomie com-  
pette, représentant au naturel toutes les  
parties du corps humain en douze grands  
Tableaux, imprimés de la même manie-  
re que l'a déjà été la préparation Anato-  
mique des parties naturelles de l'homme,  
selon le système du Docteur Cockburne.  
Le même Peintre a déjà donné un grand  
nombre de Tableaux des meilleurs Maî-  
tres, & en promet un grand nombre d'au-  
tres de cette même sorte de Peinture.

On vient de réimprimer *in-quarto* en  
Angleterre, la Syphilide, ou le Poëme de  
la Vérole de Fracastor: c'est ce que ce  
Poëte, que Scaliger ne fait pas difficulté  
de mettre immédiatement après Virgile,  
a donné de meilleur. L'Edition, dont  
on a tiré très-peu d'Exemplaires, coûte  
vingt schelins.

Tout ce que l'Aventurier Legat a dit  
contre le voyage d'Italie de D. Bernard  
de Montfaucon, n'a pas empêché les An-  
glois de le traduire en leur Langue, l'E-  
di-

dation ayant été bien-tôt épuisée, ils vont en donner une seconde, qui sera plus exacte que la première; puisque D. Bernard leur a indiqué plusieurs morceaux qui n'avoient point traduits: il est à croire qu'ils profiteront de ses conseils, & que cette nouvelle Edition ne laissera rien à désirer aux Anglois qui seront curieux de lire en leur Langue cette savante relation.

## D'AMSTERDAM.

LE Sieur Frederic Bernard a fait une nouvelle Edition des Oeuvres de feu Racine.

Plusieurs Libraires se sont associés pour donner tous les Traitez de Paix en deux Volumes *in folio*; le Recueil s'imprime par souscription. Le prix de la première souscription est de 25. florins, on en donne 25. autres en recevant les deux premiers Volumes: 40. lorsque l'Ouvrage entier sera achevé. Les exemplaires en grand papier seront bien plus chers, on prendra 40. florins par souscription. On n'en délivrera que jusqu'au premier de Mai de cette année.

## AVIS.

LES onze Livres qui nous restent des Antiquités Romaines de Denis d'Halicarnasse, contiennent l'Histoire des 312. premières années de la République; elle apprend une infinité de choses, qu'on ne trou-

dans aucun autre Historien. Il n'y en a point de plus exact pour la Chronologie, ni qui ait examiné plus à fond les Loix, les coutumes & les anciennes Cerémonies des Romains. Pour composer son Ouvrage, il a consulté les Annales, les Registres purs, les anciens Auteurs, & les personnes les plus habiles de son tems. Il est surprenant qu'il n'y en ait point eu de traduction dans le dernier siècle. On va nous en donner dans peu deux Traductions. Une de ces Traductions, dont l'Auteur n'a point voulu se faire connoître, s'imprimera chez Philippe Nicolas Lottin, rue saint Jacques, à la Verité; avec des Notes historiques, chronologiques, Géographiques & Critiques. On assure que l'on s'est étudié à ne faire la Traduction ni trop littérale, ni trop libre, que l'on s'est attaché à rendre fidèlement les pensées de l'Auteur, sur tout dans les endroits historiques, où l'on a poussé le scrupule jusqu'à mettre en Italique ce que l'auteur a été obligé d'ajouter pour expliquer le texte, ou pour rendre la phrase Française plus complète. Cet Ouvrage fera deux Volumes in 40. Le Libraire fait espérer, qu'il sera en état d'être distribué pendant les premiers mois de l'année 1723.

---

*Fautes à corriger dans ce Mois.*

12. l. 3. *a sine* ensuite conclut-il. *lis* il conclut ensuite, p. 13. l. 10. conquête, *lis* conquêtes.

T A-

# T A B L E

## DES LIVRES &c.

J U I L L E T 1722.

<i>Traité de la Peste. Second Extrait.</i>	3
<i>Timon le Misanthrope, Comedie.</i>	12
<i>Reflexions critiques sur cette Comedie.</i>	Ibid.
<i>AUG. CALMET, Dissertations qui peuvent servir de Prolegomenes de l'Ecriture sainte.</i>	28
<i>DELDIER, Lettre a M. de Woolhouse.</i>	35
<i>PINSON, Observations sur la Cataracte &amp; le Glaucome.</i>	42
<i>DES MAIZEAUX, Lettre touchant l'Art d'imprimer des Tableaux &amp; des portraits en couleur.</i>	46
<i>ORDIPE, Tragedie</i>	49
<i>DOM. DOLAT, Methode pour faire une infinité de desseins differens, &amp;c.</i>	57
<i>DEIDIER, Autre Lettre a M. de Woolhouse.</i>	62
<i>JO. HENR. LINCK, Epistola ad Jo. Woodward.</i>	61
<i>BOUEZ DE SIGOGNE, Methode pour guerir les Maladies Venereennes.</i>	64
<i>MAUGUE, Lettre touchant la peste.</i>	72
<i>GUILL. DE CRASSIER, Series Numismatum Antiquorum.</i>	78
<i>TOURREIL, ses Oeuvres.</i>	79
<i>ASTRUC, Dissertation sur l'origine des Maladies Epidemiques, &amp; principalement sur l'origine de la Peste.</i>	86
<i>GAMACHES, Systeme du Mouvement</i>	94
<i>VIDAL, Lettre sur une maladie Epidemique.</i>	97
<i>ANG. MAR. QUIRINI, Orthodoxa veteris Gizeiz Officia.</i>	102
<i>AND. JOS. LORIN, Dissertation sur la nature &amp; la cause de la Peste.</i>	104
<i>Nouvelles de Litterature.</i>	114

F I N.

**JOURNAL**  
**D E S**  
**SCAVANS,**

Pour le Mois  
**d'A O U T**  
**I 7 2 2.**

Augmenté de divers Articles, qui ne se  
trouvent point dans l'Édition  
de Paris.



**A A M S T E R D A M,**  
Chez les **J A N S O N S à W A E S B E R G E.**

---

**M D C C X X I I .**



# CATALOG

De Livres Nouveaux qui se  
chez les WAESBERG

*Ouvrages de Mr. DE CAMPISTRON,*  
*dition augmentée de plusieurs pièces*

JO. LAUR. MOSHEIM Viaticum A  
fianorum Disciplinæ adversus  
zantium: accedit de Vitis, Fati

JO. TOLANDI Commentarius.

JO. HER. ELSWICH de Reliquiis  
clera Lutherana tenere affectis.

Bibliotheca Historico-Philologico-  
fasciculus 27. 3.

SAM. SCHELGUIGI de Concilio G

JO. LAUR. FLEISCHERI Institutio  
Naturæ & Gentium, secunda  
Thomasiانا. 8.

MICH. HENR. GRISNERI selecta  
Juris Publici & Privati. 4.

Pharmacopœia Collegii Regalis  
Londinensis. 8.

JACOB. CHRIST. SCHEFFLERI Di  
tanico-Medica de Asaro. 4.

JO. GEORG. ECCARDI Historia  
Principum Saxoniz superioris, C  
miliz Anhaltinæ & Sabaudicæ, ex  
tis fide dignis. fol.

SIGEB. HAVERKAMP Oratio qua  
vigente Emulatione Græcorum  
Maxima Imperii & Literarum  
pervenisse & extincto una cum  
cidisse. 4.

— Dissertationes de Alexandri Mag  
te, quo quatuor summa Orbis Te  
peria continentur ut & de Num  
matis. 4.

MART. GOTTH. LOESCHERI Com  
Phænomeno Septentrionali Lupa  
non Morbo Epidemico Anni 1723

# JOURNAL DES SAVANS,

Pour le Mois d'Août, 1722.

de la peste, où en répondant aux  
pens d'un Medecin de Provence sur  
moyens de s'en préserver ou d'en gué-  
rir fait voir le danger des Barra-  
des des Infirmeries forcées, avec un  
Mémoire sur la peste. Par un Medecin  
de la Faculté de Paris. A Paris, rue  
Neuves, chez Cavecier, 1722. Vol.  
in-8. pp. 301.

Nous avons déjà parlé de ce Livre  
dans les Journaux d'Avril & de  
Mai de cette année : Il nous reste  
à finir l'exposé, à rendre compte  
de trois Articles; dont l'un con-  
tient la cure de la peste; l'autre les dis-  
cussions que l'Auteur tient des Médecins  
de Marseille, auxquels il revient sans  
cesse & le dernier, le Problème qui  
termine le Volume.

Quant à la cure de la peste, deux par-

tis (remarque l'Auteur) se présentent  
 choisir pour cela : l'un de contenir  
 sang pour empêcher qu'il ne s'enga-  
 dans des détroits. L'autre de suivre  
 penchant de la nature & la détermin-  
 tion du sang vers l'habitude du cor-  
 Dans le premier, il faut (dit-il) sa-  
 presque sans ménagement, exposant mên-  
 le sang à perdre de son nécessaire ; pou-  
 vû qu'il conserve la liberté de sa circ-  
 lation : Et dans l'autre, il faut prodig-  
 les sudorifiques, sans trop craindre ni ch-  
 leur ni ardeur ; pourvû que le sang  
 s'arrête point avant que d'avoir atteint  
 les vaisseaux excrétoires, par lesquels  
 chasse l'esprit malin qui l'agite. Il ajo-  
 te, page 68. que rien n'est plus propre  
 la guérison de la peste, que tout ce qui an-  
 me, ce qui agit, ce qui développe le sang  
 ce qui le raréfie, & enfin ce qui l'enflam-  
 Il avoue pag. 131. que l'on s'étonne  
 sans doute de lui voir ordonner des re-  
 medes si chauds & si inflammables dans  
 une maladie, qui (selon lui) est toute  
 de feu ; mais il répond que l'idée de ch-  
 leur n'étonne que ceux qui ne se frappent  
 que par les noms : qu'une drogue chaude  
 donnée pour cuire des sucs cruds, est un  
 remède dangereux ; mais qu'un remède  
 chauffant donné en vue d'en obtenir l'ef-  
 fet ordinairement bon, & ordinaire à  
 remède, tient souvent du spécifique.

Voit

comme parle nôtre Auteur, page 171. quelques pages ensuite, il est tout différent: li dit, „ que les Medecins sans se desocuper jamais l'esprit malin qui agite, chasse, pousse le sang dans les extremités & les vaisseaux, doivent comprendre le sang engagé, ralenti & arrêté, s'entortiller, s'échauffer & s'enflame; & naissent tant de graves accidens: ainsi sans se proposer dans la peste sang a ranimer, ils doivent prendre parti de le délayer, de le dégager, comme de le desemprisonner, en ouvrant des issues, & que c'est le des sudorifiques; on peut lire les pages 171. 172 & 173.

Voilà cet Auteur, qui en plusieurs endroits de son Livre, continue à parler la verba des sudorifiques, & page 181. ajoute, „ qu'une machine spiritueuse & de feu, comme celle qui fait la peste, qu'une phlogistique habituelle attachée à la substance des parties, ne fit jamais venir à un Medecin habile, l'envie de purger, & ce mal ne se soulage que par les saignées, par des bubons, des charbons, & des efforts (dit-il) que la nature fait par l'habitude du corps, & que l'art ne peut que pour un Medecin attentif à écouter que *ses volontés.*” Ce même

Auteur cependant, pag. 112. & 113. crit tous les remèdes & les regarde comme des secours pernicioeux, qui ne font tout au plus que pour l'ostentation les met au rang des purgatifs & des vomitifs, contre lesquels il déclare sa mesure dans presque toutes les pages de son Livre; ce qui lui fait dire qu'il sera surpris sans doute, que dans l'ouvrage „ où est la Médecine en fait „ remèdes, il paroisse lui enlever „ les secours dont on l'a parée jusqu'ici „ que sont les purgatifs, les émétiques „ les cordiaux & les sudorifiques „ les grands noms dont on honore „ de la peste, dont les Livres „ sont pleins, & dont le peuple paroît „ se faire. " Il ne nous est pas possible de rapporter tout ce qu'il dit touchant la cure de la peste; mais il avertit de certaines règles qu'il donne là-dessus, fondées sur l'expérience de près de quarante ans de pratique: Parmi ces règles il y en a une que nous ne serions pas excusables de laisser sous silence; puisqu'elle contient le remède le plus essentiel pour guérir la peste. C'est d'égorger cette maladie dès son commencement: & c'est ce qu'elle a coutume d'attaquer sans méfiance: c'est de lui en faire observer. Voici les paroles de l'Auteur: *On dira que la peste est plutôt consommée qu'aperçue; &*



point prévoir dans sa naissance, & ne l'égarer dans le berceau? Mais, ajoûte-t-on, il vient à l'improviste & sans révélation: pourquoi ne lui en point donner? Fût-il jamais sage de se mettre hors de garde à l'encontre d'un furieux qui attaque sans garder ni règle ni mesure? C'est pag. 295. & 296. l'avis est merveilleux; il seroit seulement à souhaiter qu'on eût enseigné comment il s'y faut prendre pour le réduire en pratique, & c'est ce que notre Auteur a oublié. Au surplus il remarque, pag. 210. 235 & 236. que la peste guérit moins par la vertu des remèdes, que par la permission de Dieu: que le véritable spécifique de la peste est celui que la benedict on de Dieu accompagne: que c'est par la priere qu'il faut tâcher d'obtenir ce remède. Il cite là-dessus Craton; mais il auroit bien dû citer aussi le Pere Maurice de Tolon Capucin, qui dans un Traité de la peste, intitulé *le Capucin charitable*, fait plusieurs réflexions semblables, très-dévotés, & ne cède en rien à Craton sur cette matiere.

Pour ce qui regarde les déclamations de l'Auteur contre les Médecins de Marseille, il ajoûte à celles que nous avons déjà rapportées dans le premier Extrait de son Livre, Que modestement & avec candeur, ils s'avouent peu ou point éclairés sur la cause de la peste, c'est page



88. Qu'il regardent cette cause comme impénétrable , & que sous ce prétexte ils voudroient par un étrange écart en Médecine , excuser les ravages que la peste feroit sous leurs yeux, Qu'ils donnent *confiance & crédit à de puissans remèdes*, que des mains sages en Médecine ne se permettent que pour remplir des indications bien établies; c'est p. 88. Qu'ils ordonnent de tels remèdes sans autre garant que le préjugé populaire; que c'est marcher sans boussole en Médecine , & se mettre cependant sous la garde du public en lui faisant trouver bon le malheur des remèdes qu'il approuve ; c'est pag. 89. Que la purgation se trouve étrangement décriée entre leurs mains par les malheurs dont ils font d'humbles aveux ; c'est pag. 182. Qu'ils ont été réduits à la confusion d'avouer que presque tous les malades de peste sont morts dans leurs mains, c'est p. 183.. que s'ils se sont mal trouvés des remèdes des autres, cela vient de ce qu'ils n'ont pas suivi la méthode qui convenoit , c'est page 184. Que ces sçavans Médecins qui viennent de donner les relations de la peste de Marseille , conviennent unanimement de *l'insuffisance & du peu de succès de leur méthode* , qui n'a point empêché des classes de malades de périr presque *entières*; c'est page 210.

Voula

Voilà bien des reproches ; mais l'Au-  
 teur les retracte tous à la page 204. &  
 205. ou voulant montrer que sans avoir  
 jamais vu de peste , on peut néanmoins  
 donner de bonnes regles pour la guérison  
 de cette maladie , en se tenant aux ob-  
 servations de ceux qui ont vu & traité  
 des pestiferés, il dit : „ Que le moyen  
 „ de faire progrès en Médecine, est l'art  
 „ d'observer ou par soi même , ou par  
 „ les autres ; que sans cela il seroit inu-  
 „ tile qu'on eût conservé tant de Livres  
 „ qui sont comme les archives de la Mé-  
 „ decine : qu'il seroit inutile d'avoir ces  
 „ observations si amples , si exactes &  
 „ si sçavantes, que de grands Medecins  
 „ viennent d'acquérir à la Médecine, aux  
 „ dépens (il veut dire au risque) de  
 „ leurs vies qu'ils ont exposées aux plus  
 „ affreux dangers avec tant de noblesse  
 „ & d'intrépidité : Qu'on ne peut nier  
 „ que ces *Confesseurs en Médecine*, animés  
 „ uniquement de charité pour leurs fre-  
 „ res, & d'amour pour la verité de leur  
 „ Art, ne soient de dignes maîtres, dont  
 „ les observations sont des leçons d'au-  
 „ tant plus utiles qu'elles sont animées."

On voit par cet éloge que l'Auteur ne  
 se souvient plus des reproches qu'il a  
 faits aux Médecins de Marseille ; mais  
 quelques pages plus bas , il ne se sou-  
 vient pas mieux des louanges qu'il leur

donne ici. Ces Confesseurs en Médecine (comme il les appelle) ces grands maîtres qui n'aiment que la Verité, & auxquels on ne sçauroit trop s'en rapporter, ne sont plus dans les pages 221. 222. & 224. que des gens qui *commettent des omissions* dangereuses pour le traitement de la peste: Des gens qui tombent dans des contradictions visibles; qui manquent de bonne foi; qui trahissent leur pensée; qui nient *dans l'usage*, ce qu'ils croient dans leur cœur; qui agissent d'une manière, & pensent de l'autre; qui professent tout bas ce qu'ils désapprouvent tout haut.

Il fait des Médecins de Marseille un grand nombre d'autres plaintes que nous laissons, mais quoiqu'il les attaque sans cesse, & qu'il paroisse peu disposé à les épargner, il ne leur porte néanmoins pas de rudes coups.

*Sic fatus senior telumque imbellis sine ictu  
Conjecit.* Virgil. *Æneid.* lib. 2.

Ceux qui voudront se donner la peine d'examiner dans le Livre même, sur quoi sont fondés tous ces reproches; verront effectivement que les Médecins de Marseille n'ont pas ici un Adversaire bien à craindre pour eux.

le dernier Article dont nous avons à parler, est le Problème qui se trouve à la fin du Livre. On y demande, si la *goutte* est incurable; & on y conclut que non. Tout ce qu'on y dit n'est qu'une répétition de ce qui a déjà été dit & redit sur ce sujet dans le corps du Traité. Ainsi nous ne nous étendrons pas davantage. D'ailleurs en voilà bien assez pour faire connoître l'ouvrage dont il s'agit, où M. Hecquet (c'est le nom de l'Auteur, ainsi qu'on le peut voir dans l'Épître dédicatoire) a eu en vûe *le bien de la Patrie, & la gloire de la Médecine.*

On s'étonnera peut-être que nous ayions fait trois Extraits de ce Livre, dont le premier se lit dans le Journal du Mois d'Avril, & le second, dans celui de Juillet de cette année; mais les variétés perpétuelles de l'Auteur, dont il nous a fallu nécessairement rapporter des exemples, pour donner un exposé fidelle de son Traité, ne nous ont pas permis d'être plus courts. Quand un Auteur n'est que d'un seul avis sur une même matière, l'analyse de son Livre est bien-tôt faite; mais quand il en change, presque à toutes les pages, il est bien difficile de rendre compte de ses sentimens sans être long.

*Dissertations qui peuvent servir de Prolegomenes de l'Ecriture sainte, corrigées, considérablement augmentées, & mises dans un ordre méthodique. Par le R. P. Dom AUGUSTIN CALMET, Religieux Benedictin de la Congregation de S. Vanne, etc. A Paris, chez Emery Pere, &c. 1720. 3. Vol. in 4. I. Vol. pages 822. II. Vol. pages 904. III. Vol. pages 898.*

DOM Calmet traite de l'inspiration des Livres saints dans la cinquième Dissertation contenue dans le premier Volume : il la divise en deux articles. Le premier est destiné à démontrer la certitude de l'inspiration des Ecritures. Le sçavant Benedictin se propose de convaincre principalement certaines personnes, qui se piquant d'une prétendue force d'esprit, ne veulent rien admettre en matiere de Religion, sans examen & sans preuves.

Dom Calmet, avant que de prouver, que les Livres sacrés sont inspirés de Dieu, exige deux choses des personnes qu'il a en vûe de persuader : Il demande 1<sup>o</sup>. qu'elles soient convaincues de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'ame, & de la nécessité d'une vraie Religion, qui nous apprenne à croire



en Dieu , à l'aimer , à le servir d'une manière digne de lui , & proportionnée à notre nature. 2<sup>o</sup>. Que ces mêmes personnes reconnoissent que les faits contenus dans l'Ecriture sont aussi véritables, que ceux que renferment les ouvrages des Historiens profanes , qui passent pour des hommes éclairés , de bonne foi , & instruits des événemens qu'ils racontent.

Après avoir montré que les demandes qu'il fait , sont si raisonnables , qu'on ne sauroit les lui refuser , il apporte plusieurs preuves pour appuyer le dogme de l'inspiration des saints Livres. Voici le précis de sa première preuve. S'il y a un Dieu , il y a aussi une Religion : or la Religion ne peut subsister sans une révélation expresse , qui instruisse l'homme de la manière dont Dieu veut être adoré & servi ; cette révélation doit être subsistante , uniforme & permanente : il faut par conséquent , 1. qu'elle soit renfermée dans des monumens publics , communs , & qui soient à la portée de tous les hommes 2. Que dans le cas d'obscurité ou de partage de sentimens sur l'explication de ces monumens , on admette un corps subsistant & parlant , qui ait le droit & la puissance d'en fixer le sens : Nous trouvons ces monumens publics dans les saintes Ecritures , qui contien-



nent, au moins implicitement, tout ce qui est nécessaire pour regler notre culte & notre Religion ; Ecritures qui portent en elles-mêmes tous les caracteres de la parole de Dieu, qui sont autorisées par les témoignages infailibles des Prophetes, de Jesus-Christ & des Apôtres, qui étoient remplis de lumieres divines & surnaturelles ; nous trouvons aussi dans l'Eglise un corps subsistant, parlant, & animé du même esprit qui a dicté les saints Livres ; c'est en elle que reside toute l'autorité qu'on peut désirer, pour déclarer infailiblement quelles sont les Ecritures qu'on doit recevoir comme divines, & pour leur donner les explications convenables : Jesus-Christ lui a promis son assistance perpetuelle, & la victoire contre les portes de l'enfer ; de sorte que quand l'Eglise enseigne comme un des premiers dogmes de la foi, que les Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament sont inspirés ; il faut croire, ou qu'ils le sont véritablement, ou supposer que l'Eglise s'est trompée dans le point le plus essentiel de sa créance ; supposition d'autant plus absurde, que Jesus-Christ auroit manqué à l'Eglise dans la chose du monde, où elle avoit un plus grand besoin de son assistance.

A cette preuve de l'inspiration des Ecritures, Dom Calmet en joint d'autres, qu'il

être, soit du consentement des Juives, Samaritaines & Chrétiens qui reçoivent les Livres de Moïse comme étant inspirés de Dieu; soit de la doctrine que contiennent ces divins livres, doctrine qu'on ne peut attribuer qu'au saint Esprit; soit des miracles rapportés dans les Livres de Moïse & les autres Livres de l'Ecriture; soit des Prophéties que les Livres renferment. Toutes ces preuves sont des de réponses solides aux objections plus specieuses, que l'on a coutume de former contre l'inspiration des saintes Ecritures.

Dans le second Article, Dom Calmet expose de la maniere dont le Saint Esprit a inspiré les Auteurs sacrés: il distingue les principaux systèmes touchant cette inspiration.

Le premier est d'un Auteur anonyme, dont la doctrine est rapportée au long dans la onzieme Lettre des Theologiens de Hollande. Cet Auteur suit presque les principes de Spinoza sur cette matière: il ne reconnoît dans les Ecrivains sacrés aucune qualité surnaturelle, ni aucune assistance divine, il croit que pour juger, que leurs ouvrages ne contiennent rien qui ne soit certain, bon & saint, il suffit de reconnoître en eux de la sagesse, de la science, de la mémoire,

de

de la droiture, de la pieté, & de l'exactitude Dom Calmet regarde avec raison ce système, comme très-propre à renverser la Religion, & à la reduire à une foi humaine; puisqu'il est constant que les Ecrivains de l'Ancien & du Nouveau Testament ne meritent pas d'être crus de foi divine, s'ils ne sont pas inspirés du S. Esprit, comme le prétend l'Auteur anonyme. Dom Calmet ajoute, que ce système est même contraire à l'Ecriture qui dit, (1. Epître de S Pierre I. 21.) *que ce n'est point par la volonté des hommes que les Prophetes nous ont été rapportées, mais que c'est par le mouvement du Saint-Esprit, que les saints hommes de Dieu ont parlé,* & que (2 Tim. III. 16.) *l'Ecriture est inspirée de Dieu.* Dom Calmet remarque aussi que ce système contredit le jugement de l'Eglise, qui a décidé que tous les Livres tant de l'Ancien que du Nouveau Testament sont divinement inspirés. Dom Calmet détruit entièrement le Paralogisme perpetuel que l'Auteur anonyme a été forcé d'employer pour rendre son système le plus spécieux qu'il lui a été possible.

Le second système est celui d'un grand nombre de Theologiens, qui enseignent, que le Saint-Esprit a tellement inspiré les Ecrivains sacrés, que l'on doit regarder Dieu comme l'Auteur des moindres cho-

Les qui sont contenuës dans leurs écrits, soit pour le fond, soit même pour les expressions. Les anciens Peres qui ont traité de l'inspiration des Livres saints, & les Theologiens qui ont écrit jusqu'à la fin du 16. siecle, embrassent ce sentiment. Dom Calmet remarque qu'il est conforme à l'Ecriture, au temoignage de Jesus-Christ & des Apotres, & au jugement que l'Eglise a porté sur cette matiere. D'autres Theologiens soutiennent un autre systême: Ils prétendent, qu'il suffit de reconnoître dans les Auteurs sacrés une assistance, ou une direction particuliere du Saint-Esprit, qui les empêche de se tromper, quand ils racontent des faits dont ils ont été témoins oculaires, ou qu'ils ont appris par l'étude; ou par une industrie humaine: Ces mêmes Theologiens veulent néanmoins qu'à l'égard des choses que les Ecrivains sacrés ne peuvent savoir que par une révélation immediate, il faut reconnoître en eux une inspiration actuelle, non seulement par rapport aux choses, mais encore par rapport aux termes & *à la maniere de s'exprimer.* Dom Calmet ne croit pas que ces Théologiens s'éloignent quant au fond de la doctrine des Peres, & de l'Eglise; parce qu'ils demeurent d'accord que toute l'Ecriture est inspirée, & qu'elle est d'une autorité irrefragable.

Dom

Dom Calmet ajoute pour la défense des partisans de ce dernier système, " qu'il n'est pas aisé de se passer de leurs distinctions, & qu'il est avantageux de reconnoître que dans certains cas, les Auteurs sacrez, pour mériter une autorité divine, n'ont eu besoin que de la direction & de l'assistance spéciale du Saint-Esprit qui les conduisît, les animât, les soutînt, & empêchât qu'ils ne se trompassent. "

La Version des Septante fait la matiere de la sixième Dissertation, une de celles qui n'avoient point encore été imprimées.

Dom Calmet y prouve 1. que la Version des Septante que nous avons, est la même que celle que les Juifs ont eue avant Jesus-Christ, & qui a été citée par les Apôtres & par les Peres; il ne croit pas que la malice des Juifs ait pu aller jusqu'à corrompre exprès cette Version; il reconnoît néanmoins qu'il s'y est glissé quelques fautes & quelques dérangemens, qui doivent être attribués à la trop grande liberté des Copistes, ou à leur négligence, ou même à *la longueur des siècles.*

2. Dom Calmet assure que l'on doit regarder la Version des Septante comme ayant été & comme étant encore aujourd'hui d'une grande autorité dans l'Eglise.



elle. Quoiqu'il ne croye pas que cette Version ait été inspirée par le Saint-Esprit, comme l'ont crû plusieurs anciens Peres; il est persuadé qu'on ne sauroit la recevoir avec trop de respect; soit parce qu'elle a été citée par les Apôtres, soit parce que les Peres & principalement Origene & S. Jérôme, si recommandables par la profonde connoissance qu'ils avoient des Langues Hebraïque & Grecque, après avoir confronté les citations de l'Ancien Testament qui se trouvent dans l'Evangile & dans les Epîtres de S. Paul, avec le texte des Septante, y ont remarqué presque par tout une très-grande conformité; soit parce que cette Version est la seule qui ait été en usage dans l'Eglise jusqu'au tems de la Version Latine de S. Jérôme, soit parce qu'encore aujourd'hui elle est reconnue pour authentique dans l'Eglise Greque, soit enfin parce que la Version Latine des Pseaumes, qui a été déclarée authentique par le Concile de Trente, a été faite sur la Version des Septante.

3. Dom Calmet, après avoir donné un précis de l'histoire de la Version des Septante, telle qu'elle a été rapportée par Aristée, fait voir que cette histoire est fabuleuse, non seulement à cause qu'il se trouve une très-grande variété de sentimens entre Aristée, S. Epiphane, S. Jus-  
tin,

un, les Thalmudistes, & les Samaritains, dans le récit qu'ils font touchant la maniere dont l'Ecriture a été traduite par les Septante; mais encore parce que les plus habiles Critiques trouvent dans Aristée des particularités qui ne peuvent se concilier avec des faits rapportés par des Historiens dignes de foi.

4. Dom Calmet croit qu'apparemment le Pentateuque fut traduit de l'Hebreu en Grec par les Septante du tems de Ptolomée Philadelphie; mais que les autres Livres de l'Ecriture ne furent traduits que dans la suite des tems & par différens Auteurs. Les premiers Ecrivains qui ont parlé des Septante, n'ont fait mention que de la Traduction de la Loi des Juifs; c'est à dire, des cinq Livres de Moïse; Aristée ne dit rien ni des Livres historiques, ni des Livres prophetiques; il dit seulement qu'on lut au Roi les *Livres de la Loi*. Philon n'en dit pas davantage; Josephé marque expressément qu'on ne communiqua pas à Ptolomée Philadelphie toutes les Ecritures; mais seulement les Livres de la Loi; S. Jérôme remarque aussi que toute l'Ecole des Hebreux assure que les Septante ne traduisirent que les cinq Livres de Moïse.

Enfin Dom Calmet termine sa Dissertation, en marquant le jugement des plus

plus habiles Critiques touchant la Version des Septante. Nous rapportons seulement le jugement que S. Jerome a fait de cette Version. Ce saint Docteur assure que les Septante ont quelquefois traduit peu si telement, pour ne pas déconvenir les infidelités du Peuple Juif, qu'ils n'ont osé traduire ces paroles. *Il sera nommé admirable, Conseiller, Dieu fort, Pere du siècle futur, Prince de paix*; effrayés qu'ils étoient de la majesté de ces épithetes. Il remarque aussi que quand les Evangelistes, ou les Apôtres citent quelques passages de l'Ecriture, ils citent d'ordinaire les Septante, lorsqu'ils s'accordent avec l'Hebreu; mais que quand il y a de la difference entre cette Version & le Texte original, ils ont soin de suivre plutôt le Texte Hebreu que les Septante.

*Oeuvres de M. DE TOURREIL de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & l'un des quarante de l'Academie Françoise. A Paris, chez Brunet, grande Salle du Palais, au Mercure-galant. 1721. In 40. 2. Vol. I. Vol. pp. 532. II. Vol. pp. 733.*

LE second Volume des Oeuvres de M. de Tourreil comprend la traduction de la Harangue d'Eschine contre Ctesiphon.

phon, & de Demosthene pour Ctesiphon, les remarques sur les Harangues de Demosthene, dont on voit la traduction dans le premier Volume, & sur les deux Harangues qui sont dans le second Tome.

La Préface qui est avant les deux Harangues sur la Couronne, est divisée en cinq Articles. Dans le premier l'Auteur parle des traductions de ces Discours. Cicéron les avoit traduits en Latin: "non en Interprète, mais en Orateur, auquel il s'efforçoit à la qualité des penées & des figures qui les caractèrenent, mais libre sur le choix des termes propres à la Langue Latine. Les Traductions Latines qui ont été faites depuis ne peuvent consoler M. de Tourel de la perte de la version de Cicéron. Lambin, trop curieux d'étaler les richesses de la belle Latinité, répand à pleines mains les fleurs d'une élocution inepuisable. Cette abondance d'expressions, fait de Demosthene un Orateur prolixe & diffus, elle émoie & elle affadit le plus piquant telat. Perionius est tombé dans la même faute. Leonard Bruni nommé Aretin, a mérité le titre de fidele Interprète; mais Erasme lui désiroit une Latinité plus châtiée. Le fidele sage, concis & male de Jérôme Vollius, qui le premier a traduit tout  
De-

Demosthene, approche plus de l'énergie & de la majesté du texte. La grandeur du travail, dit notre Auteur, demande grace pour les negligences de l'Ouvrier. La traduction François de M. le Garde des Sceaux du Vair, se ressent souvent du peu de loisir, que des occupations importantes laissoient à ce Magistrat.

De ces Crinques des Traducteurs d'Eschine & de Demosthene pour ou contre Ctésiphon, l'Auteur passe à sa Version, dont il parle dans le second Article de sa Préface. Il y a dans cette Traduction deux écueils également difficiles à éviter, l'un de suivre en esclave la lettre de son original, l'autre de se donner trop de liberté. " La premiere obligation d'un Traducteur est de bien prendre le génie & le caractère de l'Auteur qu'il veut traduire, de se revêtir des sentimens & des passions qu'il s'oblige à nous transmettre; de reprimer dans son cœur cette complaisance interieure, qui ne cesse de nous ramener à nous, & qui au lieu de nous faire à l'image des autres, les fait à la nôtre; en un mot de retracer avec le même agrément & la même force les tours & les figures de l'original; en sorte que si notre Langue trop gênée par l'assujettissement au parfait rapport des figures & des tours, ne peut fournir le nécessaire pour cela, on doit s'affranchir  
d'une



d'une pareille servitude, & se permettre toutes les libertés qui nous procurent de quoi payer en équivalent. Ce sont les règles que M. de Tournell s'est prescrites. Cependant il ne se flatte pas de pouvoir satisfaire tout le monde ; il prend de-là occasion d'examiner dans le quatrième Article les raisons de la diversité des jugemens sur les ouvrages d'esprit.

Il les reduit à six principales. 10. Nous ne jugeons d'un Ouvrage que par le plus ou le moins de rapport qu'il peut avoir avec nos façons de penser ; 20. les liaisons avec un Auteur nous inspirent les mêmes sentimens pour l'Ouvrage que pour les personnes ; au contraire notre aversion pour un autre lui fera autant de mal, que notre inclination fait de bien à celui-ci. 30. Le manque d'attention & la répugnance naturelle, pour tout ce qui nous attache long-tems sur un même objet, fait juger avec précipitation. 40. „ L'imagination influe sur nos jugemens, „ à peu pres comme une lanette agit sur „ nos yeux, selon la diverse configura- „ tion du verre taillé qui la compose. „ Ceux qui ont l'imagination forte croient voir de la petitesse dans tout ce qui n'excede point la grandeur naturelle, tandis que ceux dont l'imagination est foible, voyent de l'entlure dans les discours les plus sages & les plus mesurés, & blâment

ment comme guide tout ce qui passe leur pensée 40. La jalousie entre les Auteurs est aussi le plus souvent une des causes du mauvais succès de certains Ouvrages ; enfin il y a des gens qui n'ont qu'un goût emprunté , & qui ne décident que d'après quelques personnes qu'ils regardent comme des héros de Littérature.

Dans l'Article suivant de la Préface ; l'Auteur fait un abrégé de l'histoire de la Grèce , pendant les quatre dernières années du règne de Philippe Roi de Macédoine , & les six premières années du règne d'Alexandre. Cet intervalle de temps fut fertile en grandes révolutions , dont il faut être instruit pour bien entendre les deux Harangues d'Eschine & de Demosthène , puisque l'Accusateur & l'Apologiste de Ctesiphon en tirent tout à tour leurs moyens & leurs défenses.

De l'état où se trouvoit la Grèce dans le temps que ces deux Harangues ont été prononcées , notre Auteur vient aux caractères d'Eschine & de Demosthène. Il applique d'abord à Eschine ce que Longin dit d'Hyperide. „ Eschine est plus „ harmonieux , il a une douceur agréa- „ ble & fleurie , il élude ou prévient a- „ droitement ce qu'on lui doit objecter. „ Il assaisonne ses pensées & ses expres- „ sions de toutes les graces du tour in-

„ genieux & delicat. Il reveille sou-  
 „ vent, souvent il émeut. Mais une  
 „ force, une vehemence superieure l'ap-  
 „ bat, il demeure comme les autres ter-  
 „ rasse des foudres de Demosthene. Me  
 „ permet-on (dit M. de Tourne.) de  
 „ mêler à cela mes Reflexions & d'ex-  
 „ poser en peu de mots l'image qua-  
 „ formée en moi une longue constance à  
 „ étudier les Ouvrages & les caracteres de  
 „ ces deux grands Hommes; je dirai  
 „ qu'Eschine trace delicatement, qu'il  
 „ chatouille l'oreille, & qu'une fois admis,  
 „ il se joue autour du cœur: que De-  
 „ mosthene grave fortement, qu'il parle  
 „ moins à l'oreille qu'à l'esprit & qu'a-  
 „ près l'avoir pénétré, il y commande  
 „ en maître. Je dirai qu'Eschine jette  
 „ beaucoup de lueurs & d'étincelles,  
 „ que Demosthene lance une infinité de  
 „ feux & de rayons. Quand j'écoute  
 „ Eschine, il m'émeut & m'ébranle; je  
 „ suspens avec peine mon jugement,  
 „ & peu s'en faut que sans garder une  
 „ oreille pour Demosthene, je ne le con-  
 „ damne sans l'entendre. Mais du mo-  
 „ ment que j'entens Demosthene, je  
 „ l'absous & je l'admire; j dissipe la  
 „ calomnie, tranche nettement chaque  
 „ difficulté, en un mot fait main basse  
 „ sur tous les argumens faux & subtils,  
 „ de façon que le mensonge percé par

es vives clartés, s'évanouit comme un nuage ; du reste ils tonnent l'un contre l'autre , quoiqu'ils frappent à une violence assez inégale. Ni Demosthene donc ne pouvoit avoir un digne rival , ni Eschine un digne vainqueur... le seul point est difficile de juger qui des deux tort , c'est la licence de s'injurier librement, & de s'abandonner à une colere effrénée. Nous renvoyons à cette Préface ceux qui veulent savoir ce que dit M. de Tournay sur les deux Orateurs , de ce que chacun de favorable , ou de contraire dans la discussion de leur cause, & de ce que les anciens Critiques ont dit de ces deux Harangues , dont c'est le sujet.

Il avoit commis à Demosthene le soin de défendre les murs d'Athenes , il s'acquiesça de cette commission , & y employa beaucoup du sien. Ctesiphon à qui l'on décerna une couronne d'or , & qu'on le proclamât en plein théâtre que le Heraut déclarât qu'on récompensoit le zele & la probité de cet Orateur. Eschine se souleva contre ce décret , il accusa Ctesiphon d'avoir violé la loi , parce qu'il avoit proposé de placer Demosthene avant qu'il eût rendu ses comptes, de le proclamer sur le

Théâtre, & parce qu'il avoit représenté Demosthene comme un Citoyen fidele & zelé, quoique Demosthene, selon l'accusateur, ne fût ni l'un ni l'autre. D'un autre côté Demosthene plus interessé que Ctesiphon dans ce differend, répond en peu de mots aux Loix qu'on lui avoit objectées; ensuite il se justifie par un détail exact des conseils qu'il a donné aux Atheniens, de ses emplois, de ses ambassades, des services qu'il a rendus à l'Etat. Il s'attache sur tout à faire voir, qu'on ne peut rien lui reprocher, même dans le cas où les conseils qu'il a donnés n'ont point été suivis d'évenemens favorables. Voici comme Demosthene s'explique sur ce sujet dans la Traduction de M. de Turreil.

„ Attaquez-moi, Eschine, sur les avis  
 „ que je donnai, mais abstenez vous  
 „ de me calomnier sur ce qui arriva; car  
 „ c'est au gré de l'Intelligence suprême  
 „ que tout se dénoue & se termine; au  
 „ lieu que c'est par la nature des avis  
 „ mêmes qu'on doit juger de l'intention  
 „ de celui qui les donne. Si donc par  
 „ l'évenement Philippe a vaincu, ne  
 „ m'en faites point un crime, puisque  
 „ c'étoit Dieu qui disposoit de la victoire  
 „ & non moi. Mais qu'avec une droiture,  
 „ qu'avec une vigilance, qu'avec une activité  
 „ infatigable & supérieure à mes forces,



Je cherchai point, je ne mis point  
je tous les moyens où la pru-  
dence put attendre, & que  
j'ai point des résolutions &  
dignes d'Athènes & néces-  
sairement le moi, & alors  
s'enfuit à vos accusations:  
un coup de foudre ou de tem-  
pête vous terrassa, Messieurs,  
seulement vous, mais tous les  
Grecs ensemble, que faire à ce-  
il tomber sur l'innocent? Si  
le capitaine d'un vaisseau l'avoit é-  
toutes les choses nécessaires,  
non seulement contre les ha-  
le la mer, & qu'ensuite il sur-  
se tourmente qui en rompit &  
les agrès, l'accuseroit-on en ce  
avoir été cause du naufrage?  
ne gouvernois pas le vaisseau,  
moi non plus je ne com-  
dis point l'armée, je ne dispo-  
sant de la fortune, au contraire  
la fortune qui disposoit de tout.  
Je ne donc, Eschine, & ouvrez  
Si même unis avec les The-  
nous éprouvâmes une pareille  
que devions-nous attendre,  
Thebains loin de nous seconder  
Philippe, l'avoient seconde con-  
ce que lui alors il demandoit  
à cri. Et si la bataille livrée

„ à trois journées de l'attaque , jette  
 „ République dans un tel péril & d  
 „ une te le consternation ; à quelle  
 „ tremie ce malheur , si nous l'avi  
 „ essuyé à nos portes , nous réduiso  
 „ Pensez vous donc , Messieurs , qu  
 „ ce cas nous eussions pû jusqu'à ce  
 „ subsister , concerter , respirer ?  
 „ deux , trois jours de répit contri  
 „ rent beaucoup au salut de l'Etat. „  
 Demosthene fait ensuite ce raisonnement  
 contre Eschine : „ Si pendant que  
 „ République déliberoit sur cette ma  
 „ re , vous seul Eschine , en génie  
 „ vilegié vous lisiez clairement dans  
 „ venir , vous deviez alors le préd  
 „ Que si vous n'y lisiez point , v  
 „ voilà vous-même non moins que  
 „ autres comptable de l'ignorance u  
 „ verselle. Pourquoi donc m'accus  
 „ vous à ce sujet plutôt que je ne v  
 „ accuse moi ? „ On pourra juger  
 ce morceau de la nouvelle Traducti  
 de ces deux Harangues.

L'effet que produisit le Discours  
 Demosthene , fut l'exil d'Eschine. Il  
 la s'établir à Rhodes , où il ouvrit  
 Ecole d'Eloquence , il y commença  
 leçons par la lecture des deux Harangues  
 qui avoient causé son bannissement.  
 donna de grands éloges à la sienne , m  
 à celle de Demosthene les acclamati

redoublerent. Ce fut alors qu'il dit ce mot si louable dans la bouche d'un rival: *Et que seroit-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même?* Il falloit que l'action, qui selon Demosthene, est la principale partie de l'Orateur, eût donné bien de la force à son discours.

Les Notes de M. de Tournel sur les Harangues qu'il a traduites, sont non seulement utiles, mais nécessaires.

Nous avertirons en finissant ceux qui croient pouvoir se dispenser de lire les Préfaces, qu'ils ne doivent point négliger celle qui est à la tête du premier Volume de ce Recueil; ils y trouveront des choses intéressantes sur les Ouvrages de M. de Tournel, sur son caractère, sur l'éloquence en general, sur la fausse éloquence, les défenseurs des Anciens contre les Modernes, seront sur tout contents du zèle que l'Auteur fait paroître pour l'Antiquité.

JO. HENR. SCHUTTEI, Sufatensis Medicinæ Doctoris, Oryctographia Ienensis, sive Iossilium & Mineralium in agro Ienensi brevissima descriptio: in qua de situ & natura agri, aeris salubritate, aquis curiosis & medicamentosis, Terris Medicis & Mechanicis, lapidibus ἀμορφοῖς & figuratis, tam ex naturæ lusu, quam pe-

152 JOURNAL DES SÇAVANS.  
 trificatione, salibus & metallis, brevissime agitur cum figuris rationibusque  
 neis. Accedit ad illustr. & experient.  
 GEORG. WOLFG. WEDELIUM  
 vino Ienensi Epistola. *Lipsiæ & Soust,*  
*sumptibus Josephi Wolschendorf,*  
*Hermannianis. 1720.* C'est-à-d.  
*Courte description des Fossiles & des*  
*mineraux qui se trouvent dans le territoire*  
*d'Iene, &c. Par Jean-Henri Schö*  
*Docteur en Médecine. On y a joint*  
*Lettre de l'Auteur écrite à G.*  
*Wolffg. Wedel, touchant le*  
*d'Iene. A Leipzig & à Soust; aux*  
*pens de Joseph Wolschendorf;*  
*l'Imprimerie de Hermann. 1720.*  
*80. pp. 110. Pl. II. Se trouve à*  
*Amsterdam chez les Wacsberge.*

CET Ouvrage est à peu près du  
 goût de celui que M. Bayer m'a  
 jour il y a quelques années, sous le  
 d'*Oryctographia Norica*, & dont nous  
 nous rendu compte dans le Journal  
 Mois de Mars, 1707. p. 378. Ce n'est pre  
 ment qu'un essai ou un avant-coureur  
 l'*Histoire Métallique ou Minérale de*  
*Saxfeld*, que promet l'Auteur. Il le di  
 ge en 9. Chapitres, dans lesquels il  
 1<sup>o</sup>. de la situation & de la nature  
 territoire d'Iene; 2<sup>o</sup>. des qualités  
 l'air qu'on y respire; 3<sup>o</sup>. des eaux

nerales ; 4°. des terres qu'on employe dans la Médecine , ou qui servent à divers Artisans ; 5°. des pierres qui n'affectent aucune figure déterminée ; 6°. des pierres figurées , par un simple jeu de la nature ; 7°. des pierres qui empruntent leurs figures de quelques végétaux ou de quelques animaux pétrifiés ; 8°. des sels ; 9°. des métaux & des minéraux. Dans tout ce détail , M. Schatte ne se borne pas tellement à ce que lui offrent les environs de la Ville d'Iene , qu'il ne fasse quelques excursions au de-là , & ne recherche ce que divers Cantons de la Thuringe fournissent aux curieux en ce genre d'Histoire Naturelle.

La Ville d'Iene est située dans la Thuringe au 51<sup>e</sup> degré & deux minutes de latitude septentrionale. Son terroir varie pour ses qualités ; étant aride & sablonneux en certains endroits , plus humide & plus gras en certains autres ; mais en general , le Pais , par les soins des habitans , & par la culture qu'ils y donnent , ne laisse pas d'être assez fertile. Il est entrecouvé par diverses montagnes escarpées , & arrosé par la riviere de Sale & par quantité de ruisseaux qui s'y jettent. Il est couvert de forêts de pins , qui rendent beaucoup de poix , dont les fourmis sauvages recueillent de petits grumeaux , qu'elles enfouissent dans la terre



quelquefois jusqu'à quatre pieds de profondeur. Là cette poix, par la chaleur souterraine, reçoit un nouveau degré de coction, & se réduit en masse. On la tire ensuite de la terre par gros morceaux; & les Païsans la vendent pour de l'encens sous le nom d'*encens de Thuringa*.

Quoique la Ville d'Iene soit construite dans une vallée, & qu'elle ait diverses montagnes aux environs, l'air qu'on y respire ne laisse pas d'avoir tout le mouvement nécessaire pour ne point contracter les mauvaises qualités qui accompagnent ordinairement un air trop renfermé. En effet, ces montagnes sont disposées de manière à laisser un libre passage aux quatre principaux vents; ce qui suffit pour entraîner toutes les mauvaises exhalaisons qui pourroient altérer ou corrompre l'Air de cette ville là. Aussi remarque-t-on que la peste n'y a jamais fait de ravages, lors même qu'elle dépeuploit les lieux circonvoisins; jusques là (observe notre Auteur sur la foi de M. Wedel) qu'un pestiféré du voisinage s'étant glissé furtivement dans Iene, & y étant resté pendant quelques jours, ne communiqua son mal à personne; tant la pureté & la salubrité de cet Air (continue M. Schutte) met les habitans de cette contrée à couvert de la contagion.

L'Auteur, après avoir fait mention des rivières & des ruisseaux qui arrosent le territoire d'Iene, telles que la *Sale*, la *Schwartze*, l'*Orle*, &c. parcourt les diverses fontaines minérales, dont on vante les vertus dans le Pais. De ce nombre sont 1°. le ruisseau de *Grande*, dont les eaux sont souveraines pour la gale; 2°. la *Fontaine du Prince*, qui insensiblement couvre d'une espèce de tuf la surface des corps qu'on y jette, & par succession de tems les convertit en pierres: 3°. la fontaine de *Lauter-born*, recommandable pour la pureté & la transparence de ses eaux, mais négligée aujourd'hui à cause du peu de soin qu'on a eu de la curer; la fontaine du bon & du mauvais augure, en Allemand *der Hunger-Born*, c'est à dire: la *Fontaine de la faim*; ainsi nommée, parce que suivant qu'elle tant ou qu'elle coule abondamment, elle presage aux Peuples de ce Canton ou la fertilité de l'année, ou la disette & la famine. Il y a d'autres fontaines en Allemagne & ailleurs, d'où l'on tire de semblables pronostiques, & qui font le sujet d'une Dissertation singulière de M. Jean Guillaume Bayer, imprimée à Altdorf en 1709. sous ce titre: *De Fontibus annona difficultatem perpendentibus.*

Entre les différentes terres qui se trou-

vent aux environs d'Iene, l'Auteur compte 1°. diverses sortes d'argilles, savoir la blanche, la cendrée, la bleue, la rouge, la pourprée, & la jaune; 2°. le Bol rouge, qu'on employe au lieu du Bol d'Arménie; 3°. le Crayon rouge; 4°. l'Ocre qui en quelques endroits se convertit en Crayon rouge; 5°. la Craye noire d'un goût salé & vitriolique & dont les Ecoiers font de l'Encre; 6°. la Craye bleue; 7°. la Moele de pierre de diverses couleurs, & d'une vertu tringeante & absorbante; 9°. la Marbre feuilletée verte & rouge.

Parmi les Pierres du territoire d'Iene qui n'ont point de figure déterminée, M. Schutte range la Pierre à chaux, le plâtre, l'albatre, le marbre noir veiné de blanc, & le blanc veiné de noir, le jaspe, la pierre spéculaire, dont on trouve des morceaux larges de quatre doigts & plus transparens que les Glaces de Venise; quelques petits fragmens de Rubis & d'Hyacinthes, que l'on rencontre quelquefois sur les bords de la Sale, au pres de Salfeldt, &c.

A l'égard des pierres dont la figure est déterminée, l'Auteur fut d'abord l'énumération de celles qui sont figurées géométriquement, & il les réduit aux quarrées, aux triangulaires soit aiguës soit obtuses, aux pentagones, aux hexagones

aux, aux rhomboïdes, aux rondes, aux ovales, aux pyramidales, aux coniques, aux cubiques, &c. Du nombre des rondes est la pierre d'aigle, dont toutes les especes font: 1°. celle dont le centre est occupé par une petite pierre mobile; 2°. celle qui n'y renferme que du sable ou de la terre; 4°. celle qui est absolument vude; & 5°. celle dont le noyau est immobile. M. Schutte rapporte les différentes vertus attribuées à cette pierre, comme celle de préserver de l'avortement les Femmes grosses, étant liée à leur bras, ou au contraire, de faciliter leur accouchement étant liée à leur cuisse, & quelques autres encore plus absurdes & plus imaginaires, dont il a soin de desabuser les personnes peu expérimentées & trop crédules.

L'Auteur après avoir passé légèrement sur ce qui concerne le Crytal, la Pierre solennite, le stalagmite, s'arrete plus long-tems sur ce qu'on appelle *Pierre de Foudre*. On croit vulgairement qu'elle se forme dans les nues par l'assemblage des particules pierreuses & metaliques; mais M. Schutte n'est nullement de cet avis. Il est persuadé que ces sortes de pierres ayant toujours une figure déterminée, qui représente ou un marteau ou un coin, elles ne peuvent resulter de la rencontre fortuite ou de l'union de dif-

A Paris, chez la Veuve Charpentier,  
grande Salle du Palais, à la Couronne  
d'or, 1722. In 4°. pp. 332.

ON a tant écrit sur le Droit, qu'il est très-difficile à présent de donner sur cette matiere des Traités qui ayent le mérite de la nouveauté dans toutes leurs parties. M. Froland a saisi un sujet important qui donne lieu à plusieurs questions qui sont de pratique, & qui ne se trouvent expliquées dans aucun Livre; ce sont les usages locaux du Comté d'Eu.

Ce Comté a toujours fait partie du Duché de Normandie; il a été érigé en Pairie en faveur de Charles d'Artois par le Roi Charles VII en 1458. depuis cetems-là les appellations de la Justice du Comté d'Eu, ont été portées au Parlement de Paris, malgré tous les efforts que les Officiers de l'Echiquier & ensuite ceux du Parlement de Normandie ont pu faire pour rentrer dans la possession du ressort sur la Pairie d'Eu. Cette distraction de ressort n'a point cause de changement par rapport aux Coutumes qui régissent ce Comté. On y a suivi après son érection en Pairie, l'ancienne Coutume de Normandie, mais il s'y est établi plusieurs Coutumes locales & particulieres comme dans d'autres parties de cette Pro-

Vince.



Le Comté d'Eu fut compris  
Lettres Patentes du 22. Mars,  
pour la réformation de la Cou-  
tume generale de Normandie , on fit la  
chose dans les Lettres qui furent  
passées par les Etats de la Province  
le même sujet en 1582. & dans  
de 1585. & 1586. pour la redac-  
tion des usages locaux de la Normandie.  
Le Député ne comparut pour le Com-  
té à la rédaction de la Coutume  
générale ; mais après la rédaction des  
lois particulieres, on lut des pro-  
positions du Procureur Fiscal du Comté  
qui en protestant contre les affi-  
rations qui avoient été données au Com-  
té & a ses Vassaux , alloit jusqu'à  
dire que ce Comté étoit régi par des  
lois locales & particulieres , sans  
jamais être sujet à celle de Norman-  
die. M. Thomas , Avocat General du  
Parlement de Rouen , fit un grand Dis-  
cours contre ces remontrances , & sur  
les conclusions , les Commissaires firent  
appel à toutes personnes du Comté  
d'Eu d'alléguer aucuns usages locaux , à  
par eux de les avoir présentés aux  
Commissaires chargés d'assister à la re-  
daction des usages locaux de la Nor-  
mandie. D'autre côté M. le Duc de Guise  
d'Eu , avoit obtenu des Lettres  
Patentes.

Patentes dès l'année 1578. par lesquelles le Roi nommoit des Commissaires du Parlement de Paris pour la réformation des usages locaux du Comté d'Eu. Les cahiers en furent redigés. Mais les Commissaires ne se transporterent point sur les lieux. Ces articles ne furent ni examinés ni homologués. En 1675. Mademoiselle de Montpensier, Comtesse d'Eu, fit de nouveau nommer des Commissaires du Parlement de Paris pour rediger les Coutumes locales de ce Comté, mais ces nouveaux Commissaires ne se sont pas non plus transportés sur les lieux, & les Etats n'ont point été assemblés. Les tentatives de M. le Duc du Maine, ont encore eu moins d'exécution que celles de Mademoiselle de Montpensier.

La question qui fait le sujet des Mémoires de M. Froland est de savoir, si ces usages locaux condamnés par les Commissaires nommés pour la rédaction des Coutumes locales de Normandie, qui n'ont été redigés en présence d'aucun Commissaire, peuvent être suivis à présent dans le Comté d'Eu, ou si l'on doit se conformer à la Coutume générale de Normandie & aux usages du Pais de Caux.

Ceux qui défendent les Coutumes locales du Comté d'Eu, disent qu'elles étoient observées long-tems avant la ré-

tion de la Coutume de Normandie, que les Reformateurs de cette Coutume, qui estoient Officiers du Parlement de Rouën, n'ont pu toucher à ces usages, parce que le Comté d'Eu n'étoit pas du ressort de ce Parlement dans le temps de la rédaction de la Coutume, & dans les Lettres Patentes obtenues du Parlement de Rouën, en 1641. révoquées trois Mois après leur expédition, pour connoître des affaires du Comté d'Eu, on avoit enjoint au Parlement de juger suivant *les us & coutumes* de ce Comté, qu'il ne paroît point que les habitans du Comté d'Eu ayent été appelés à la rédaction de la Coutume générale de Normandie, qu'on n'a point envoyé les Coutumes au Bailliage d'Eu, & que on les a envoyées aux autres Bailliages du ressort du Parlement de Rouën; ajoute que l'on ne peut se prévaloir du jugement des Commissaires qui ont été à la rédaction des Coutumes locales de Normandie; parce que ce jugement a été rendu par des Juges incompetens, & qui auroient dû, suivant leur commission, se contenter de faire leur rapport au Parlement d'une affaire si importante, sans vouloir la décider eux-mêmes. Les défenseurs des usages locaux du Comté d'Eu, tirent encore avantage de plusieurs Arrêts du Parlement de

de Paris, qui ont ordonné qu'il seroit informé de l'usage observé dans le Comté d'Eu sur plusieurs articles sur lesquels on a soutenu que les Coutumes locales du Comté d'Eu étoient contraires à la Coutume generale de Normandie, d'un grand nombre d'Actes de notoriété du Bailliage d'Eu, d'Arrêts du Parlement de Paris, qui ont jugé contre la Coutume generale de Normandie, sur le fondement de ces usages locaux, & du Commentaire de Basnage sur la coutume de Normandie, qui approuve en deux endroits les usages locaux du Comté d'Eu.

Voici le précis des moyens dont se sert M. Froland pour faire voir, que l'on ne doit avoir aucun égard aux Coutumes locales du Comté d'Eu. Il n'y a point d'apparence que l'on ait manqué lors de la rédaction de la Coutume generale de Normandie, de faire assigner les habitants du Comté d'Eu qui étoient compris dans les Lettres Patentes adressées aux Commissaires choisis pour la rédaction de cette Coutume. D'ailleurs ils ont été assignés pour être presens à la rédaction des usages locaux de la Province; & c'étoit à cette rédaction des usages qu'il étoit de leur intérêt d'assister & de proposer leurs Coutumes locales & particulieres, ils ne l'ont pas fait. C'est donc avec raison que les Commissaires ont donné

à eux un défaut, & les ont assujettis à la conséquence à la Coutume générale de Normandie, suivant le pouvoir leur donnoit leur commission sur eux, qui étant sujets à la Coutume générale de Normandie, prétendoient des Coutumes locales. Les Lettres Patentes accordées à M. de Guise & à demoiselle de Montpensier, & celle de 1641. prouvent qu'il y a eu des usages locaux pour le Comté d'Eu; mais on ne dit point que ces usages locaux n'ayant point été rédigés dans une Assemblée d'Etat, ni homologues, ne soient observés comme des Loix. Les Actes de notoriété des Officiers du Bailliage d'Eu, sont l'effet d'un amour aveugle pour leurs prétendues Coutumes locales, & n'ont pas pris soin de conserver. Les moyens M. Froland joint un grand nombre d'Arrêts qui ont condamné les usages locaux du Comté d'Eu, qui sont contraires à la Coutume générale de Normandie. Il s'attache à expliquer les Arrêts qui paroissent avoir approuvé ces usages, & quand il ne trouve point de moyen d'expliquer quelques Arrêts, il dit que cela vient de ce que ceux qui étoient chargés de rapporter les usages locaux du Comté d'Eu, n'ont point été bien entendus. Notre Auteur applique ces réflexions générales aux usages du Comté d'Eu.

con-



166 JOURNAL DES SE-  
traies à la Coutume générale  
mandie sur le droit de viduité  
tiers coutumier accordé aux  
renoncent à la succession de l  
de leur Mere, sur la part que  
doit avoir dans les conquêts fa  
gage ; sur les partages de  
biens entre Freres, sur l'âge c  
rité, & sur le tems auquel le  
tiennent par la racine, sont ré  
bles, & sur le don mobile q  
me peut faire à son Mari.

M. Froland va encore plu  
les Chapitres 19 & 20. de son  
car il soutient que les Reglem  
raux & particuliers du Par  
Rouen, doivent être suivis da  
té d'Eu, & quand il y a de  
registrés au Parlement de Ne  
qui ne l'ont point été au Pa  
Paris, il faut que les habitans  
d'Eu les regardent comme  
La raison qu'il en rend, est q  
té d'Eu faisant partie du Duch  
mandie, on est obligé d'y sui  
municipal de la Province. Il  
le ressort du Parlement de P  
Comté, regarde la jurisdic  
la maniere de le gouverner.  
land avoue que quand cette q  
proposée dans une Conferenc  
*la Bibliothèque des Avocats,*

Velleien abrogé dans le ressort du Parlement de Paris, par l'Edit de 1705. les opinions se trouverent partagées.

**QUETIANA**, ou *Pensées diverses de M. HUET, Evêque d'Avranches.* A Paris, chez Jacques Etienne, rue S. Jacques, à la Vertu. 1722 In 12o. pp. 436. & à Amsterdam chez Herm. Uytwerf.

**M.** HUET ayant été attaqué d'une violente maladie en 1712. son corps & sa memoire s'affoiblirent considerablement; ayant reconvre ses forces, il ne fut plus en état de s'appliquer a ces grands Ouvrages, qui l'avoient occupé jusqu'alors. Il chercha des sujets de travail moins fatigans: Il se mit à écrire sa *Vie*, qui fut imprimée sous ce titre: *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*; ensuite il jetta sur le papier des *Pensées* detachées, qu'il chargea un de ses Amis de publier sous le titre de *Huetiana*.

On ne trouvera point ici comme dans plusieurs autres Livres en *Ana*, ce qu'on appelle bons Mots, des Traits piquans, traits, ou ingenus, des Portraits Satyriques, des Histoires Anecdotes, sous le nom desquelles se degaîent la médisance ou la calomnie. Mais on y verra des Jugemens sur plusieurs Scavans, tant anciens

ciens que modernes, des Observations  
pleines d'érudition sur plusieurs poin-  
Critique, des Remarques sur quel-  
questions de Theologie, de Philoso-  
& de Mathematiques, & des Pen-  
Morales. Tous ces Morceaux déta-  
& imprimés sans aucun ordre compo-  
140 Articles. Nous allons rapporter  
précis de quelques-uns de ces Articles.

Le premier de ces traits passera  
l'esprit de plusieurs personnes, pour  
de ces traits qui échappent à un Vi-  
lard toujours admirateur de ceux à  
lesquels il a vécu pendant sa jeunesse.  
M. Huet dit que quand il est entré  
le Pais des Lettres, elles étoient en  
florissantes, qu'il les a vû ensuite dé-  
ner & tomber dans une decadence  
que entiere. „ Ce qu'il y a de  
„ (ajoute-t-il) c'est que non seulement  
„ goût, l'amour & l'estime des Let-  
„ s'éteignent de jour en jour, & l'  
„ Ignorance reprend le dessus & étouffe  
„ le reste de l'erudition, comme  
„ chardons & les ronces étouffent  
„ bonnes herbes dans un Champ  
„ cultivé. Mais que cela se fait à  
„ sein, & qu'il se forme une  
„ d'*Apédeutes* de gens ignares &  
„ lettrés, qui sentans leur incapacité  
„ ne pouvant se résoudre à une étude  
„ s'occupe de plusieurs années, parce

„ le les obligeroit à sortir de leur crasse ,  
 „ à quitter leur vie molle , les douceurs  
 „ de leurs fainéantises , le verbiage &  
 „ les fadaïses de leurs caffés ont cherché  
 „ un chemin plus court pour réparer  
 „ leurs défauts , & se mettre au dessus  
 „ de ceux auxquels ils se reconnoissent si  
 „ inférieurs , & dont la comparaison les  
 „ rendroit méprisables. Ils ont entrepris  
 „ de se faire un mérite de leur incapa-  
 „ cité , de ridiculiser l'étudition , & de  
 „ traiter la Science de pédanterie ; ils se  
 „ sont constitués arbitres du génie , du  
 „ bon goût & du véritable sçavoir. Pour  
 „ décrier l'étude de l'antiquité , ils ont  
 „ décrié le mérite des Anciens qu'ils ne  
 „ connoissent point , & lui ont préféré  
 „ celui des modernes ; c'est à dire , le  
 „ leur. „ Comment est-il échappé à  
 l'Auteur de dire que *les Modernes se re-*  
*connoissent si inférieurs aux Anciens , &*  
*ensuite que les Modernes ne connoissent*  
*point le mérite des Anciens.*

M. Huet va encore plus loin dans le  
 huitième Article , il préfère les Sçavans  
 du 15<sup>e</sup> & du 16<sup>e</sup> siècle à ceux de son  
 tems ; à cause des secours que l'on a  
 trouvé dans le 17<sup>e</sup> siècle pour se rendre  
 habile ; secours qui manquoient à ceux  
 qui s'appliquoient à l'étude au tems du  
 rétablissement des Lettres. Il trouve la  
 même différence entre un Sçavant d'a-

lors, & un Sçavant d'aujourd'hui; qu'est  
 tre Christophe Colomb, découvrant le  
 nouveau Monde, & le maître d'un Pa-  
 quebot, qui passe journellement de Calais  
 à Douvre.

Voici le jugement que l'Auteur fait de  
 S. Augustin: „ Je lui trouve (dit-il)  
 „ une grande étendue d'esprit, qui em-  
 „ brasse tout ce qui est renfermé dans  
 „ les matieres qu'il traite, une grande  
 „ pénétration qui les creuse jusqu'au  
 „ fond, & une grande subtilité qui les  
 „ débrouille & les éclaire: mais (dit-  
 „ on en veut croire M. Huet) quand il  
 „ faut prendre un parti & se déterminer,  
 „ l'ardeur de son esprit le porte toujours  
 „ aux extrémités, sans s'arrêter jamais  
 „ dans le milieu; Id'ailleurs il manque  
 „ d'ordre & de méthode. Son Livre  
 „ de la Cité de Dieu est un amas con-  
 „ fus d'excellens matériaux; c'est de l'or  
 „ en barres & en lingots.

Le défaut d'ordre que l'Auteur repro-  
 che ici à S. Augustin, il le reproche dans  
 un autre Article à tous les Anciens, mé-  
 me à Aristote & à Saint Thomas. Il  
 loue Ovide d'avoir proposé au commen-  
 cement de son Art d'aimer, & d'avoir  
 suivi dans cet Ouvrage une division fort  
 régulière & fort méthodique.

L'Auteur se déclare l'Apologiste de  
 Varillas & de la Pucelle de Chapelain.



Je n'ai jamais consenti (dit-il) au jugement que le Public a fait de la Pucelle : On l'a condamnée, parce qu'il étoit à la mode de la condamner, & la mode s'en est établie par des Juges très-incompétans. Il n'appartient point à tout le monde de juger du Poëme épique. Ce droit est réservé à un très-petit nombre de personnes, & tout le monde l'a usurpé contre la Pucelle. On a jugé du Poëme épique sur les regles du Sonnet & des Madrigaux; & de tous ceux que j'ai vû s'acharner si impitoyablement sur cet Ouvrage, aucun ne m'en a jamais allegué d'autres raisons que quelques expressions dures, & quelques vers forcés, comme si ce genre de Poësie ne les demandoit point quelquefois de ce caractère, qui seroit vilieux dans une Epigramme, & qui est nécessaire dans quelques endroits d'un grand Poëme.... Notre Nation, notre âge & notre goût, sont ennemis des grands Ouvrages.... Nous sommes dans le siècle des colifichets; toute notre industrie ne va qu'à faire de fort grandes petites choses. Pour bien juger de la Pucelle, il falloit en examiner l'Action, la Fable, l'Oeconomie, l'Ordonnance, les Ornemens, le Dénouëment, & tout ce qui entre dans la

172 JOURNAL DES SÇAVANS  
„ composition de l'Epopée, sans é  
„ ter uniquement, comme on le f  
„ la versification. „ Et comment au  
on pût l'examiner de cette sorte, q  
qu'il n'en a paru que la premiere Pa  
Là-dessus M. Huet se plaint des ex  
teurs du Testament de M. Chapelai  
de ses Hentiers, qui n'ont point fait  
primer la seconde Partie de ce Po  
Puis il recherche par quelles raison  
premiere Partie est tombée dans u  
grand mépris. La premiere, qu  
Poete a crû que toutes les figures &  
les tours qui font la beauté des Po  
Grecs ou Latins, conviendroient u  
ferement à notre Langue; sans  
siderer que chaque Langue a des  
mens qui lui sont propres, & qui  
sant d'une Langue dans une autre,  
portant leur caractère étranger, y  
viennent fades & quelquefois ridic  
La seconde cause du mépris qu'on  
de la Pucelle, est, selon notre Au  
l'estime de M. Colbert, pour ce Po  
Car le Ministre ayant demandé à M.  
pela.n une liste détaillée, & qui  
quât le degré du mérite des gens des  
tres, pour se partager entre eux les  
fications du Roi, ceux qui n'eu  
point de part à ces graces, & qui  
croyoient dignes, lui attribuerent leur  
clusion. Ces mécontents devinrent  
E

Ennemis capitaux , & ils s'en vengerent principalement sur la Pucelle , au succès de laquelle son honneur sembloit être attaché , ils entrèrent même dans le détail de son genre de vie , qui avoit ses singularités , & qu'ils tâcherent de ridiculiser.

Quelque grande que soit la vénération du Public pour la mémoire de M. Huet , il n'y a guere d'apparence que cette Apologie fasse changer au Public de langage au sujet de la Pucelle. On ne lit les Poëtes François que pour le plaisir , & on n'en trouve guere dans un Poëme dont la versification est dure & forcée. On pardonne quelques négligences dans un grand Ouvrage , mais on ne sauroit souffrir un Poëme dans lequel regne un si grand défaut. D'ailleurs les Critiques de la Pucelle ne se sont pas arrêtés uniquement à la versification ; Madame Dacier ayant dit tout le mal qu'elle a pu de la conduite de nos Romans, dans sa Préface de l'Odyssée , dit même que ces regles ne sont pas moins violées dans les Poëmes épiques , qu'elles le sont dans les Romans. Elle cite entre autres exemples celui de la Pucelle , dont elle fait voir que l'Auteur n'a point même connu ce que c'étoit que la Fable qui rend l'Action generale & universelle.

Dans l'Article 124. des Pensées diver-

ses, l'Auteur parle de la difference des  
grands esprits & des médiocres, M. Huet  
n'appelle pas grand esprit celui qui s'e-  
tant renfermé dans les limites d'une seule  
Science, l'aura executée & s'en sera  
pleinement instruit. Ce succès est, se-  
lon lui, plutôt un effet du travail & de  
l'habitude que de la grandeur du génie.  
Un esprit médiocre méditant sans cesse  
sur un même sujet le pénétrera enfin  
comme la goutte d'eau perce la pierre,  
non par sa force, mais par la continuité  
de sa chute, & il en parcourra toute  
l'étendue. Mais ce qu'il appelle un grand  
esprit, est celui qui, quelque matière  
qu'il entreprenne, se sent avoir l'aptitude  
& la capacité nécessaire pour la compren-  
dre, & ne la trouve point au-dessus de  
sa portée. Cela ne peut venir que d'un  
vaste étendue, d'une grande élévation  
d'une force insurmontable aux diffic-  
tés, & d'une vivacité infatigable. Qu'un  
esprit de cette trempe se renferme  
dans les bornes d'une seule Science, il  
va bien plus loin que l'autre, & il  
pénètre jusqu'à une bien plus grande  
fondeur. Mais il est rare qu'un esprit  
cette volée se puisse contenir dans  
bornes étroites d'une même Science  
en entamant plusieurs & pourra  
dans quelques-unes; mais étant  
en tant d'objets, son application

cune fera moindre, & ne sera pas suivie d'un grand succès.

M. Huet avoit inventé une Machine pour mesurer la force du Vent, il appelle cette Machine *Anemometre*; il en donne la description dans l'Article 20. elle consiste en un Entonnoir de Fer blanc, qui va en se courbant & en s'étressant dans sa courbure, jusqu'à ce qu'il rencontre la naissance d'un Tuyau, qui s'étant recourbé monte ensuite perpendiculairement. On emplit le Tuyau de vif Argent jusqu'à l'Entonnoir, on verse sur le vif Argent de l'Eau seconde: le Vent entrant par l'Entonnoir presse le vif Argent plus ou moins selon sa force; le vif Argent pressé, fait monter l'Eau qui marque les differens degres de la force du Vent. Une Girouete appliquée à une Verge de fer, & qui entre dans une Virole posée sur le Piedestal de la Machine, la fait toujours tourner du côté du Vent.

Nous rapporterons pour dernier exemple, une explication d'un passage d'Origene, dont les Calvinistes pretendent tirer avantage. Origene parlant du Corps de J. C. dans l'Eucharistie, l'appelle *Corps typique & symbolique*. Genebrard & le Cardinal du Perron, ont crû qu'Erasme avoit corrompu cet endroit en le traduisant, M. Huet qui a examiné le Texte



Grec rend témoignage à la bonne foi d'Erasme ; ensuite il explique ce passage de la manière la plus naturelle , c'est-à-dire , par d'autres passages d'Origene, *Corps typique & symbolique* , ( dit notre Auteur ) ne signifie pas dans le langage d'Origene, un Corps qui n'existe point & qui n'est que représenté , mais un Corps véritable, existant réellement , & qui est cependant la figure de quelque autre chose. C'est ainsi qu'Origene dans son Commentaire sur S. Matthieu , appelle Prêtre symbolique le grand Prêtre des Juifs, parce qu'il étoit le Symbole de J. C. Il nomme aussi Sacrifices symboliques les Sacrifices de la Loi Mosaique. Le grand Prêtre & les Sacrifices étoient très-réels ; mais parce qu'ils étoient en même tems figuratifs , Origene les nomme symboliques. Le même Auteur dit dans le 12. Tome sur S. Jean , que lorsque Judas sortit pour trahir le Seigneur , il étoit *symboliquement* nuit ; parce que la nuit qui étoit alors très-réelle , étoit le symbole de la nuit du péché dont l'ame de Judas étoit alors obsédée.

Ce Recueil est terminé par six Pièces de Poesies Latines & par une Epigramme Grecque. Les cinq premières sont des Eglogues ; la sixième est une Ode sur le mariage de Monseigneur & de la Princesse Victoire de Baviere. Ces Pièces n'a-  
voient

voient été insérées dans aucune des cinq Editions du Recueil des Poésies de M. Huet.

*Les Apophthegmes ou les belles Paroles des Saints.* A Paris, chez Jean Mariette, rue Saint Jacques, aux Colomnes d'Hercule. 1721. Vol In 12. pp. 387.

L'AUTEUR de ce Recueil s'étonne, & avec raison, que tant de gens habiles s'étant appliqués dans ces derniers tems, à traduire ou à recueillir les plus belles paroles des grands Hommes de l'Antiquité Payenne, on ait négligé celles des Heros du Christianisme : „ comme si „ les étrangers de la foi & des promesses nous étoient plus chers que nos „ Freres, ou leurs sentimens plus dignes „ de notre attention & de notre estime. „ *Ce sont ses termes* ; c'est ce qui l'a porté à choisir les plus belles paroles des Saints, & à les rassembler en un Volume, „ afin de fournir à la piété des fideles „ un aliment aussi agréable que solide, „ & fournir en même tems à ceux qui „ sont chargés de l'instruction des autres, „ un moyen d'enseigner d'une maniere „ Chrétienne les apophthegmes des Payens ; „ car, comme il le remarque fort judicieusement, „ l'étude des paroles des Sages de la Gentilité, si belle „ & si utile en elle-même, le deviendra „ infiniment davantage, lorsqu'en les

„ comparant avec les paroles des Saints ,  
 „ on fera voir à la gloire de la Religion ,  
 „ combien celles ci sont supérieures aux  
 „ autres en ce qui regarde la vertu & la  
 „ perfection. „ Après ces sages réflexions ,  
 l'Auteur explique ce que c'est que l'a-  
 pophthegme , soit Chrétien soit Propha-  
 ne : „ On peut ( dit-il ) définir l'apoph-  
 „ thegme une réponse courte , vive &  
 „ sententieuse. C'est une réponse en  
 „ prenant le terme dans sa signification  
 „ rigoureuse , qui suppose qu'on a été  
 „ interrogé comme quand quelqu'un de-  
 „ mandant quelle étoit la meilleure for-  
 „ me de gouvernement , un Lacedemo-  
 „ nien répond , celle où les dignités sont  
 „ la récompense de la vertu. C'est en-  
 „ core ( poursuit l'Auteur ) une réponse  
 „ en prenant ce terme dans une signifi-  
 „ cation plus étendue , qui suppose , non  
 „ qu'on nous interroge , mais qu'on  
 „ nous parle , ainsi pendant une grande  
 „ famine , Pompée se mettant , en mer ,  
 „ malgré une violente tempête pour con-  
 „ duire des bleds à Rome , dit au Pilote  
 „ qui vouloit l'en détourner par la vûe  
 „ du péril : Il est nécessaire que je par-  
 „ te , il n'est pas nécessaire que je vive.  
 „ On répond aussi aux circonstances ,  
 „ pour ainsi dire , ( c'est toujours notre  
 Auteur qui parle ) „ lorsqu'invité par les  
 „ objets qui se présentent , nous parlons

„ sans qu'on nous parle ; c'est en ce sens  
„ qu'on peut regarder comme une ré-  
„ ponse ce que dit Ipcradites a un jeu-  
„ ne homme confus d'avoir été trouvé  
„ en mauvaise compagnie : Il faut han-  
„ ter des gens dont la compagnie ne  
„ nous fasse pas rougir. Paroles que  
„ l'occasion fait naître , & qu'aucun  
„ discours n'avoit précédé. Mais ajou-  
„ té l'Auteur ) une parole non prémedi-  
„ tée , ne méritoit pas le nom d'apoph-  
„ thegme , si elle n'étoit sententieuse.  
„ Je ne sçai rien ( dit-il ) de plus parfait  
„ en ce genre , que la réponse immor-  
„ telle de Louis XII. Ce n'est pas au  
„ Roi de France à vanger l'injure du  
„ Duc d'Orleans ; il faut encore , con-  
„ tinué-t on , que cette parole exprime  
„ le sentiment vif & intime de celui qui  
„ parle , en cela différente de la senten-  
„ ce qui peut n'être que sur les lèvres ,  
„ & n'est souvent que la production  
„ d'un Rheteur qui discourt , ou quel-  
„ quefois celle d'un scelerat qui joue  
„ le personnage d'un homme de bien.  
„ Au contraire l'apophthegme suppose &  
„ renferme nécessairement un sentiment :  
„ de-là vient que partant du cœur , il  
„ va au cœur , & qu'à lire que Tite se  
„ souvenant d'avoir passé un jour entier  
„ sans faire de bien à personne , s'écria :  
„ Mes amis , j'ai perdu la journée , un

JOURNAL DES SÇAVANS.

Prince se sent vivement porté à la bienfaisance , & peut-être plus qu'il ne le seroit par tous les préceptes.

Comme la vivacité des sentimens s'affoiblit par les longs discours , l'apophthegme aime à être court , & son mérite augmente à proportion de sa brieveté : on cite ici sur ce sujet la réponse de Porus à Alexandre , qui lui demandoit comment il vouloit être traité : En Roi, dit-il , Brieveté merveilleuse ( remarque-t-on ) qui présente à l'esprit plus de sens que de syllabes , & laisse une ample matière à ses reflexions.

On divise ordinairement l'apophthegme en grave & en plaçant , mais notre Auteur a mieux aimé le renfermer dans la signification que l'usage lui donne en François & qui distingue le bon mot de l'apophthegme , celui ci a pour but d'instruire , l'autre de divertir ; le bon mot ( remarque-t-on ici ) excite le ris , l'apophthegme l'admiration : „ Que Cice-  
„ ron voyant une longue épée à son Gen-  
„ dre qui étoit fort petit , demande :  
„ Qui a attaché mon Gendre à cette é-  
„ pée ? il dit un bon mot. Mais que C  
„ far faisant relever les Statues de Pom  
„ pée, Cicéron dit : César en relevant  
„ les Statues de Pompée, assure les sie  
„ nes ; il prononce une parole vi  
„ ment grande , & un apophthegme



La noblesse du sentiment & la brieveté de l'expression étant des qualites essentielles à l'apophthegme, il s'ensuit qu'il n'est pas donné à tout le monde de le parler, le cœur bas & corrompu (ajoute-t-on) en sera toujours incapable, & la Langue accoutumée à se répandre en paroles, ne parviendra jamais à cette économie qui les épargne & les ménage.

Après un grand nombre d'autres remarques sur l'apophthegme, l'Auteur prescrit des regles pour lire avec fruit les Livres des Anciens, il emprunte ces regles de quelques Ecrivains Ecclesiastiques, & sur tout de S. Basile, qui a composé une excellente Homelie, où loin d'interdire une lecture *sage & circonspecte de leurs Œuvres*, il enseigne les moyens de la rendre utile. Nous ne rapportons point ces regles, il faut les voir dans le Préface de notre Auteur, elles meritent bien qu'on les y lise.

Les paroles des Saints n'ont aucun des défauts que l'on remarque dans celles des Payens, elles ne sont ni privées d'autorité, puisqu'elles participent à la Loi divine dont elles sont l'application & la pratique, „ ni suspectes d'injustice ou d'erreur; puisque les Saints conformément leur volonté à la volonté de Dieu; leurs jugemens à ses jugemens,

„ & reforment leur foible Raison sur la  
 „ Raison immuable & éternelle revelée  
 „ dans les Ecritures.

Quelques personnes s'imaginent que ce qui forme la vertu dans les grands hommes, est le desir d'être loué, maxime Payenne indigne de la bouche d'un Chrétien, quelques louables que puissent être ceux dont on peut esperer des louanges, la vertu ne se proposa jamais d'être louée, & c'est ce qui met les actions & les paroles des Saints au-dessus de toute louange. On ne soupçonnera pas les Saints, dit notre Auteur, de parler par un vain amour de louanges, quand on fera reflexion qu'une infinité d'entr'eux alloient se cacher dans des deserts inaccessibles, afin de n'avoir que Dieu seul pour témoin. Ainsi leurs apophthegmes ne peuvent faire qu'une impression très-vive sur nous.

Plus les paroles des Saints sont précieuses par la dignité de l'esprit qui en est le principe, plus on doit en les recueillant apporter d'attention à discerner les vraies d'avec celles qui sont fausses ou suspectes. La Religion fondée comme elle est sur la vérité, desavoue ce qui n'est pas marqué à ce caractère, & rejette les prétendus secours que lui présentent le mensonge : c'est ce qui a engagé l'Auteur à puiser ces apophthegmes dans des actes non

trés, dans les Vies des SS. Peres écrites par S. Jérôme, Ruffin, Cassien, etc., Theodoret, & autres Auteurs de autorité reconnue. Rosweide recueillit toutes ces Vies en 1628. & y fit des Notes pleines d'érudition : entre les autres qu'il a choisies, il y a quelques-uns deails particuliers des paroles des Solitaires; M. Cotelier donna au Public en 1704. un Recueil de ce genre distribué par ordre alphabetique, intitulé *Sanctorum Apophthegmata*. Notre Auteur en a tiré beaucoup d'apophthegmes. Il en a aussi recueilli quelques-uns des Expositions de Saint Dorothee, imprimées à Bâle en Grec & en Latin, en 1604. Pour ce qui est des autres Saints, il a consulté les Vies anciennes & originales dont la plupart sont imprimées chez Surius.

En reste on ne trouvera pas ici beaucoup d'apophthegmes, de S. Athanase, de Chrysostome, de S. Augustin, de Gregoire, & de plusieurs autres Saints, après les Apôtres, sont les Docteurs de la foi. L'Auteur les a recherchés avec soin, mais il n'a pu en trouver un grand nombre, parce qu'apparemment ceux qui ont écrit l'histoire de ces Saints Docteurs, ont eu moins d'attention à recueillir les paroles que les événemens : peu que la vie solitaire, retirée, simple,

ple, uniforme, ne fournissait presque jamais d'évenemens, les Historiens se sont plus attachés à recueillir leurs paroles.

Il ne nous reste plus à présent pour donner une idée de ce Recueil, qu'à rapporter quelques exemples des apophthegmes qui le composent. L'Auteur les a rangés selon l'ordre alphabetique.

„ S. Ignace Evêque d'Antioche &  
 „ Martyr, entendant le mugissement  
 „ des lions auxquels on alloit l'exposer :  
 „ Je suis, dit-il, le froment de Dieu,  
 „ & broyé par les dents des bêtes ; je  
 „ deviendrai un Pain pur de Jesus-  
 „ Christ.

„ La bien-heureuse Isabelle de Fran-  
 „ ce, Sœur de S. Louis, étant exhor-  
 „ tée par son Confesseur, à relacher  
 „ quelque chose du silence austere qu'elle  
 „ gardoit : je me tais, lui dit-elle,  
 „ pour faire penitence d'avoir parlé, &  
 „ expier par le silence les paroles inu-  
 „ tiles.

„ Un Juge Payen qui interrogeoit S.  
 „ Justin, lui demanda s'il s'imaginait de-  
 „ voir un jour monter au Ciel, pour y  
 „ recevoir une recompense : Je ne me  
 „ l' imagine pas, répondit le Saint, je  
 „ le fais & d'une certitude qui n'admet  
 „ ni incertitude ni doute.

„ L'Oeconome de la maison de S.  
 „ Char-

Charles Borromée, Archevêque de Milan & Cardinal, le priant de moderer ses aumônes: La charité, répondit-il, n'ayant ni bornes ni mesures, les aumônes qui en sont les effets, n'en doivent point avoir. Un Evêque louant un jour en sa présence la magnificence d'un certain Palais: Il ne faut, reprit le saint Cardinal, bâtir que des maisons éternelles.

„ On demandoit à un saint Solitaire, quelle étoit la voye pour aller à Dieu, si c'étoit les jeûnes, les travaux, les lectures, les veilles, les œuvres de miséricordes? Nos corps, dit-il, sont dessechés par le jeûne, nous avons appris les Ecritures, nous sçavons par cœur tous les saints Cantiques, mais l'essentiel nous manque, c'est l'humilité. Quoique l'apophthegme pris dans son sens rigoureux, soit une réponse vive & sententieuse, néanmoins les Auteurs qui ont fait des Recueils d'apophthegmes, ont crû pouvoir y faire entrer des réponses qui sans avoir ces deux qualités, renfermassent de l'esprit & de l'instruction. L'Auteur paroît avoir eu en vuë de se conformer en ce point comme dans le reste, à Plutarque, à Erasme, & aux autres Auteurs qui ont crû pouvoir prendre quelquefois l'apophthegme dans une signification plus étendue.



*Extrait d'une Lettre de M. MOUTON le jeune, Chirurgien juré de S. Côte à Paris, écrite à M. ANDRY, Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, Lecteur & Professeur Royal en Medecine, au sujet d'un Enfant monstrueux né le dixième Juin, 1722.*

MR.

Ayant été appelé il y a environ huit jours à deux heures après minuit pour aller, rue de la Harpe à la Croix blanche, soulager une pauvre Femme en travail, âgée d'environ 28. à 30. ans: je la trouvai dans une situation des plus pitoyables; elle me dit d'abord qu'elle se mourait; je la touchai, & je fus surpris de rencontrer un corps solide & raboteux, ce qui me fit faire quelques reflexions sur la maniere dont l'enfant pouvoit être tourné. A la seconde douleur qu'elle eut, je la touchai de nouveau pour m'assurer de la partie qui pouvoit se présenter, je sentis les apophyses épineuses des vertebres des lombes, & glissant mon doigt plus haut, un vuide & un ecartement des vertebres du dos. A la troisième douleur qui survint, je l'accouchai d'une fille morte qui me parut n'avoir cessé de vivre que depuis

environ quatre ou cinq jours : Vû que l'épiderme commençoit seulement à se séparer, & comme cet enfant est tout a-fait contre nature ; je crois, Mr, que vous ferez bien aise que je vous en donne une relation fidelle : il a la figure d'une espee de Magot, comme il s'en trouve de représentés aux Italies des Chœurs de quelques Eglises : il n'a point de crane, on n'y trouve que la partie inferieure de l'os coronal qui sert à former ses orbites, il n'a point non plus d'os pariétaux, on n'y voit que la partie inferieure de l'os occipital près des condyles ; à l'égard des deux os temporaux, il n'y a que la partie qu'on appelle l'apophyse pierreuse ou la roche ; ainsi la tête n'est couverte de la peau qu'environ jusqu'à la moitié de l'endroit où devroit être l'os coronal, & on discerne en cet endroit quelques cheveux assez longs ; au lieu de cerveau on ne trouve qu'une poche presque ronde assez semblable au capuchon des Religieux Recolets, & formée par la dilatation de la dure mere, elle renferme une matiere rougeâtre, spongieuse & fibreuse, de laquelle partent tous les nerfs. On n'y peut rien remarquer de regulier, cette matiere fibreuse tient lieu du grand & du petit cerveau, la poche pend jusqu'aux environs de la troisième vertebre superieure du dos. La partie inferieure

&amp;

& postérieure de l'os occipital est séparée en deux, d'environ trois travers de doigt, de même que les vertebres du col & celles du dos, jusqu'à la première des lombes; par ce moyen le canal de l'épine se trouve ouvert & s'écarte d'environ trois travers de doigt, comme j'ai dit, depuis l'os occipital jusqu'à la troisième vertebre supérieure du dos. Et ce même canal continue en se retrecissant jusqu'à la première vertebre des lombes; là se trouve une bosse formée par trois vertebres des lombes, laquelle comme tout le canal, n'est recouverte que de la dure mere, & non de la peau, car la peau est aux deux côtés de l'écartement comme cicatrisée, & environnée d'un petit poil assez longuet. La face de cet enfant est plate & renversée en arrière, n'ayant point de col, les yeux se trouvent placés par cette situation où devroit être la partie supérieure de l'os coronal, ils ne sont recouverts que de cette peau que j'ai dit y avoir, laquelle fait l'office de l'os coronal, & par cette même situation ils se trouvent presque tout à nud. La mâchoire inférieure tient à la partie antérieure de la poitrine; il n'y a aucun espace entre les oreilles & les épaules; le pied droit est tout-à-fait tortu en dedans; les os des iles se trouvent placés vers le milieu.

A O U T 1722.

189

milieu des vertebres des lombes. Je  
suis, &c.

MOUTON le jeune, Chirurgien  
Juré de Saint Côme.

Paris, ce 12. Juin, 1722.

M. Andry, Docteur en Médecine de  
la Faculté de Paris, à qui cette Lettre  
est adressée, a examiné ensuite cet en-  
fant que M. Mouton qui demeure au  
bout de la rue Serpente du côté de la rue  
de la Harpe, conserve dans de l'eau de  
vie; & il l'a trouvé conforme en tout,  
à la relation contenuë dans la Lettre que  
nous venons d'extraire.

*Voyage de Syrie & du Mont-Liban, con-  
tenant la description de tous les Païs  
compris sous le nom de Liban & d'Anti-  
Liban, Kesroam, &c. ce qui concerne  
la créance, l'origine, & les mœurs des  
Peuples qui habitent ce Païs; la Description  
des ruines; d'Heliopolis, aujourd'hui Bal-  
bek; & une Dissertation historique sur cette  
Ville; avec un abrégé de la Vie de M. de Cha-  
seuil, Gentilhomme de Provence, Solitaire  
du Mont Liban; & l'histoire du Prince Ju-  
nés Maronite, mort pour la Religion  
dans ces derniers tems. Par M. DE LA  
ROQUE. A Paris, chez André  
Cailleau, Place de Sorbonne au coin  
de*

**O JOURNAL DES SCAVANS.**  
de la rue des Maçons à saint André  
1722. In 12. deux Volumes, I. Vo  
pp. 346. Sous presse à Amsterdam  
chez Herman Uytwerf.

**C**E que dit l'Ecriture sainte de la beau  
té du Mont-Liban & des environs  
doit faire rechercher les Relations de ce  
Pais-la. Le Pere Jérôme Dandini, Jé  
suite, que le Pape Clement V. II. envoya  
au Mont Liban en qualité de Nonce Apo  
tolique en 1599. fit en Italien une rela  
tion de son voyage, que M. Simon  
traduite en François, en y ajouta  
plusieurs remarques. Mais cet Ouvrage  
du P. Dandini est presque tout dogmati  
que. L'Auteur, qui passe fort superfici  
ellement sur le Pais qu. étoit l'objet de  
sa mission, en décrit d'autres qu'il n'y en  
aucun rapport. *La Description abrégée de  
la sainte Montagne du Liban, & des Ma  
ronites qui l'habitent*, publiée à Paris en  
1671. est, selon M. de la Roque, un  
Ouvrage trop superficiel, pour suppléer  
à ce qui manque à la relation du P. Dan  
dini. C'est ce qui lui fait croire avec rai  
son que son voyage de la Syrie & du  
Mont-Liban, ne sera pas moins bien  
reçu du Public, que l'ont été les Voya  
ges de l'Arabie heureuse & de la Palesti  
ne. L'Auteur ne cherche point à  
surprendre ses Lecteurs par des prodiges



mais à l'instruire du véritable état du Pais dont il presente la description.

M. de la Roque commence par donner une idee generale du Liban & de l'Anti-Liban , dont le Kesroam fait une partie Il prétend que la plupart des Historiens modernes ne nous ont pas fait connoître la véritable situation & l'étendue du Liban & de ses dépendances, il trouve que les anciens Géographes ont mieux réussi. Il dit avec eux qu'on doit appeller le Mont-Liban , les plus hautes Montagnes de la Syrie , „ dont  
 „ le commencement est vers la Ville  
 „ de Tripoli , & le Promontoire appelée par Strabon *la face de Dieu*,  
 „ aujourd'hui le Cap Ponge , & la  
 „ fin au de-là de Damas , joignant  
 „ d'autres montagnes de l'Arabie deserte ; cette étendue est du Couchant à l'Orient environ de 35. degrés d'élevation L'Anti Liban, ainsi  
 „ appelé à cause de sa situation opposée à celle du Liban, est une autre  
 „ suite de Montagnes qui s'élèvent auprès des ruines de Sidon , & vont  
 „ se terminer à d'autres Montagnes du Pais des Arabes , & vers la Tracoenitide sous le 34. degré. Chacune  
 „ de ces Montagnes est d'environ cent  
 „ lieues de circuit sur une longueur de 35.

„ à 40. lieues. Elles occupent un ef-  
 „ pace fort vaste dans trois Provinces,  
 „ qu'on appelloit autrefois la Syrie pro-  
 „ pre, la Cœle-Syrie & la Phenicie,  
 „ avec une partie de la Palestine. Il  
 „ faut ajoûter que le Liban & l'Anti-  
 „ Liban pris ensemble, ont à leur mi-  
 „ di la Palestine, du côté du Nord l'Ar-  
 „ menie mineure; la Mesopotamie ou  
 „ la Diarbek, avec partie de l'Arabie  
 „ deserte à leur Orient, & la Mer de  
 „ Syrie du côté du Couchant. Ces deux  
 „ hautes montagnes sont séparées l'une  
 „ de l'autre par une distance presque é-  
 „ gale par tout, laquelle forme un pe-  
 „ tit pais extrêmement fertile, auquel  
 „ on donnoit autrefois le nom de Cœle-  
 „ Syrie, ou Syrie creuse, à cause que  
 „ ce n'est qu'une profonde vallée pres-  
 „ que renfermée de toutes parts. „ Pli-  
 „ ne parle d'une muraille qui fermoit cette  
 „ vallée, mais on n'en voit plus aucun  
 „ vestige. Le mot de Liban dans son o-  
 „ rigine signifie blanc, ce nom convient à  
 „ ces Montagnes à cause des neiges qui les  
 „ couvrent une partie de l'année.

Après ces observations generales l'Au-  
 „ teur vient à la relation du voyage qu'il  
 „ a fait en 1689. sur la plus renommée  
 „ de toutes les Montagnes du Liban. Nous  
 „ ne le suivrons point dans ce détail, il  
 „ suffira

suffira de faire connoître quelques endroits des plus remarquables.

M. de la Roque & les Jésuites qui l'accompagnoient, ayant eûye bien des fatigues, arriverent au Monastere de Canubin, fameux par son ancienneté. C'est le siege & la demeure ordinaire du Patriarche des Maronites, qui sont les seuls Orientaux constamment attachés à l'Eglise Romaine. Canubin est un assez grand bâtiment, mais fort irregulier, qui se trouve quasi tout construit dans le rocher. L'Eglise dédiée sous le titre de Sainte Marie de Canubin en est toute prise; elle n'a qu'environ vingt-cinq Pas de longueur sur dix ou douze de largeur, elle est fort propre & bien deservie, mais un peu obscure par la difficulté qu'on a eu à tailler des fenêtres dans le roc; à côté droit de l'Autel on a placé dans l'épaisseur du rocher trois cloches assez grosses, dont on se sert en toute liberté; le reste du bâtiment consiste en l'appartement du Patriarche, qui n'a rien de fort distingué, en plusieurs chambres de Religieux & en quantité d'offices, le tout assez pauvre & mal arrangé.

Quoique cette maison se trouve située sur le penchant d'une assez haute montagne, ses dehors ne laissent pas d'être fort unis & ses environs fort rians. La terre en est très bien cultivée. On y

voit des jardins , des vergers & des vignobles en quantité , la plupart disposés en terrasse. Ce n'est là qu'une mediocre partie du domaine du Patriarche & du Monastere. Ils possèdent d'autres terres considerables sur le haut des montagnes & dans les vallées.

Les Moines de Canubin, dont le nombre est d'environ quarante, se disent de l'Institut de S. Antoine, & suivent la regle de S. Basile. Ils font profession d'une grande austérité de vie, & d'exercer l'hospitalité envers tout le monde. M. de la Roque a sur-tout admiré en eux une merveilleuse simplicité, qui leur tient lieu des autres qualités plus relevées. L'habit de ces Moines consiste en une méchante robe de laine noire fort étroite, qui ne descend que jusqu'à mi-jambes, en un scapulaire de même étoffe ou de poil de chevre aussi fort court, & en un petit capuchon. Ils ont les jambes nues & des babouches noires à leurs pieds.

Quand notre voyageur fut à Canubin, le Patriarche étoit absent, à cause de la tyrannie de l'Emir des Tarcomans, qui ne se contentant point de mille écus que le Monastere leur paye tous les ans, se vexe, jusqu'à y mettre le feu quand on n'est point en état d'accorder ce qu'il demande d'extraordinaire. La plus grande partie des Religieux étoient loin de là

là occupés à la vendange , les anciens étoient restés au Monastere. Ils prièrent M. de la Roque & ses compagnons à dîner , ils mangerent avec un venerable vieillard , qui tenoit la place de Supérieur de la Maison. Le repas consistoit en quelques plats d'œufs & en quelques olives ; leur pain est une espece de gateau fort délié , & qui n'est presque pas cuit. Mais le vin qu'on leur presenta , sur-tout celui qu'ils appelloient le vin d'or , répondoit a ce que dit un Prophete de l'excellence du vin du Liban. On les fit manger à terre sur une natte à la façon du pais. Les grottes qu'on voit du monastere de Canubin sont au nombre d'environ huit cens ; chacune de ces grottes a été habitée par des Anachorettes , qui étoient sous la direction des Supérieurs de quelques uns des Monasteres voisins. On sait par tradition ou autrement , les noms de presque tous ces Hermites. Plusieurs d'entr'eux ont été massacrés par les ennemis de la foi dans des tems de persécution.

De Canubin M. de la Roque passa à la Montagne des Cédres. Il remarque qu'il y a sur cette Montagne une petite forêt composée de vingt cédres d'une grosseur prodigieuse , & telle qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre ces cédres , & les plus beaux platanes & sycomores , &



les autres gros arbres , qu'il avoit vûs jusqu'alors. Outre ces cédres principaux il y en a un assez grand nombre de moindres , & d'autres fort petits ; leur feuillage est tout-à-fait semblable à celui du genievre ; il est verd toute l'année ; la cime des grands cédres s'élargit , & forme un rond très parfait. Les autres s'élèvent en pyramide comme le cyprès. L'odeur agréable qui sort du bois est commune aux grands & aux petits cédres. Mais ce n'est que sur les premiers qu'on cueille du fruit. Ce sont de grosses pommes de la figure à peu près de celles du pin , mais d'une couleur plus brune & ayant l'écorce plus unie ; leur qualité est d'exhaler une odeur très-douce , & de contenir une espèce de baume épais & transparent qui découle dans son tems par de petites fentes & tombe goutte à goutte. Ce fruit qui est très-difficile à détacher de sa queue , contient une graine faite comme celle du cyprès. Il vient par bouquet à l'extrémité des rameaux , & il tourne sa pointe vers le ciel. Le tronc des plus grands cédres n'est élevé de terre que de six à sept pieds. Mais de ce tronc , énorme par sa grosseur , s'élèvent des branches prodigieuses ; en s'élargissant elles forment une espèce de roue , qui semble être un ouvrage de l'art ; l'écorce du cédre est polie

folie & lécée excepté par le tronc & de couleur brune. Le bois est blanc & tendre immédiatement sous l'écorce. Mais il est dur & rougeâtre en dedans & extrêmement amer, ce qui le rend incorruptible & presque immortel. Il sort du cèdre une racine odoriférante. Le plus gros cèdre que M. de la Roque ait mesuré avoit vers le milieu de son tronc sept pieds moins deux pouces de tour, & ses branches faisoient une circonférence d'environ 120. pieds. Il rapporte sur la foi d'un grand nombre de Maronites, que les branches des grands cèdres qui dans la belle saison font une espèce de parasol, se redressent insensiblement dans le tems des néges & forment ensemble une pyramide. Les Maronites disent, que c'est la nature qui fait prendre à ces arbres une nouvelle forme, sans laquelle ils ne pourroient soutenir le poids immense des neiges depuis le mois de Decembre, jusqu'à celui d'Avril. Notre Auteur ajoute que les Habitans du Liban & de l'Anti-Liban, disent qu'ils n'ont jamais vû d'autres cèdres sur ces montagnes, que ceux de la petite forêt, & qu'on n'en trouve point dans l'Isle de Chipre, où l'on prétend qu'il y en avoit autrefois beaucoup. La rareté de ces arbres si célèbres dans l'Ecriture sainte, a engagé le Patriarche

298 JOURNAL DES SÇAVANS  
des Maonites à prononcer l'exco-  
mication contre les Chrétiens qu'  
roient en couper; à peine permet-  
prendre pour faire des croix &  
tits Tabernacles dans les Chape-  
nos Missionnaires. On va célébrer  
les cédres la Fête de la Transfigu-  
le Patriarche y officie pontificalement  
& on y chante les louanges de la  
Vierge à cause qu'elle est comparée  
l'Écriture aux cédres du Liban.

La Ville de Balbek est située en  
Syrie du Liban; elle contient (à  
de la Roque) les plus beaux restes  
antiquité qui soient peut être aujourd'hui  
dans l'Orient, sans en excepter  
les ruines qui sont en Egypte.  
Voyageur s'est attaché particulièrement  
à un grand Palais, communément  
appelé le Château de Balbek. L'auteur  
en donne une description qui fera  
coup de plaisir aux Lecteurs curieux  
d'architecture; en voici quelques-uns.  
Les pierres qui composent les  
murailles de ce Palais sont excellentes  
toutes leurs dimensions, on en a vu  
plusieurs qui ont plus de soixante  
pieds de longueur, & jusqu'à seize  
de hauteur & de largeur. Il est impos-  
sible de trouver ailleurs un plus grand  
semblage d'excellens morceaux d'ar-  
tecture & de sculpture, & une

gante disposition dans les parties de ces Bâtimens qui ont le plus résisté aux injures du tems. On voit encore fort distinctement une suite de chambres, de sales & d'appartemens entiers embellis de tout ce que l'art a de plus recherché. L'ordre Corinthien se trouve fort souvent répété dans tous ces édifices. Les autres ordres y sont aussi employés avec discernement, & ils se trouvent tous exécutés avec une précision qui ne laisse rien à désirer; outre les ornemens qui appartiennent à l'Architecture ordinaire, on voit dans ce Palais tout ce que le bon goût de la Grece & tout ce que la magnificence Romaine avoient inventé dans l'art de bâtir; statues sans nombre, figures & buïes de toute espece, trophées superbes, niches curieusement travaillées, murs & plafonds enrichis de bas reliefs, incrustations & autres ouvrages du plus beau marbre, escaliers admirables, termes & cariatides judicieusement placés: enfin il n'est aucune partie un peu conservée, soit dans l'intérieur, soit à l'extérieur de tous ces Edifices, qui ne présente à la vue une parfaitement belle décoration. Le morceau de ce Palais que le tems a le plus respecté, est un Temple, qui se trouve situé sur une hauteur en manière de plate-forme. Ceux qui en liront la description

200 JOURNAL DES SÇAVANS.  
dans l'ouvrage même, reconnoîtront  
que c'est un des morceaux des plus ache-  
vés & des plus curieux de l'ancienne ar-  
chitecture. M. de la Roque décrit aussi  
un autre Temple en rotonde, qu'on voit  
encore dans la Ville de Balbek. L'Au-  
teur prouve ensuite dans une sçavante  
Dissertation que Balbek est l'ancienne He-  
liopolis de Syrie.

Dans la seconde Partie du premier Vo-  
lume, l'Auteur fait la description des ré-  
gions particulières, qui composent les  
montagnes du Liban & de l'Anti-Liban.  
Il y a des remarques fort curieuses par  
rapport à la Géographie tant ancienne  
que moderne.

Nous parlerons dans un autre Jour-  
nal du second Volume de ce Voyage.

*Methode generale pour tracer des Courbes  
rempanes de bois, propres à la con-  
struction des escaliers, tels qu'ils sont  
presentement à la mode, & tels qu'on  
les a faits dans les derniers & nouveaux  
Bâtimens à Paris, avec plusieurs plans  
d'escaliers pour servir de modele dans les  
occasions, suivi de la description d'un  
Instrument très-commode & très-sim-  
ple pour décrire toutes sortes d'ovales.  
Ouvrage utile aux Architectes, & sur-  
tout aux Charpentiers, & autres Ou-  
vriers qui travaillent en bois; com-*



*ſé par un Gentilhomme de Bretagne.*

A Paris, chez Etienne Ganeau, Libraire, rue S. Jaques, aux Armes de Dombes, v.s-à vis la Fontaine S. Severin. Brochure in 12. 1722. pp. 29. ſans les Planches.

**L**Es bons Ouvriers en Charpenterie ou en Menuiserie regardent les eſcaliers dont il s'agit en cet Ouvrage, comme des chefs-d'œuvres dans leur Art. „ Il „ y en a tres-peu qui ſachent ce beau „ trait, & ceux qui l'entendent „ en ſont fort jaloux & ne l'en- „ ſeignent pas volontiers. Mais la Géométrie a mis notre Auteur en état de pénétrer leur ſecret : Il l'enſeigne à tous les Ouvriers, & il ne demande d'eux rien autre choſe, pour les mettre en état d'exécuter ce qu'il leur enſeigne, ſiſon qu'ils ſachant manier la regle & le compas, & qu'ils ayent un peu de génie pour tracer ſur un plancher bien uni le plan en grand de ces fortes d'eſcaliers, ſuivant les emplacements & les lieux où ils ſeront deſtinés pour la commodité & la communication des appartemens d'une maſſon. L'auteur ne donne point la démonſtration de la pratique, parce qu'elle lui paroît trop au deſſus de la portée & du génie ordinaire des Ouvriers, qu'il a principalement en vue. Comme

l'intelligence de la méthode que l'Auteur propose pour tracer des courbes rempartées propres à la construction des escaliers, dépend des figures & de chiffres, nous renvoyons sur ce sujet au Livre même. Les plans d'escaliers que l'Auteur joint à sa méthode, sont des plus habiles Maîtres en Architecture. L'usage de la machine qu'il propose pour tracer l'ellipse paroît fort facile.

*Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus XV. Recueil. A Paris, chez Nicolas le Clerc, rue S. Jacques, à l'Image S. Lambert 1722. Vol. In 12. pp 418.*

NOUS avons parlé des autres Volumes de ces Lettres dans plusieurs de nos journaux; celui-ci dont nous allons parler consiste en six Lettres complètes, & en trois Extraits de Lettres. Le Recueil est précédé d'une Préface en forme d'Épître, dans laquelle l'Editeur qui est le sçavant Pere du Halde Jésuite, fait un exposé très-circonscrit & très-exact des Lettres qui ont besoin de quelque explication. La première est du Pere Boucher, l'un (dit-il) des plus anciens Millionnaires de Maduré, elle contient une description détaillée de divers Ro-

yau-

yaumes qui se trouvent entre les deux Côtes de Malabar & de Coromandel, c'est dans ces Royaumes Idolâtres que les Missionnaires Jesuites ont porté la foi depuis plus d'un siecle. On y voit aujourd'hui une Chretiente nombreuse, dont la faveur éprouvée par de fréquentes persecutions, ne s'est jamais démentie, & qui retrace aux yeux des Fideles, les mœurs innocentes de l'Eglise primitive. A cette Lettre est jointe une Carte exacte qui represente les V. les & les principales peuplades où resident les Missionnaires, & où il y a des Chrétiens établis. Elle a cela de particulier qu'on y découvre des Pais peu connus des plus habiles Geographes, qui n'ont pu parler librement que des Côtes fréquentées par les Negocians d'Europe; il n'y a que les Missionnaires qui jusqu'ici ayent pénétré dans le milieu des terres, & qui par consequent en ayant pu donner une description telle qu'on la trouve dans la Carte dont il s'agit.

Quoique le principal dessein du Pere Bouchet soit de faire connoître les Royaumes de Maduré, de Tanjaor, de Gingi, de Mayssur & du Carnate, où les Missions des Jesuites sont établies; il ne laisse pas de parler de toute l'Inde en deça du Gange, mais ne le fait qu'autant que cela est nécessaire, pour don-

ner une claire intelligence des choses dont il est parlé dans les Lettres que des Missionnaires Jésuites publient de tems en tems

La description qu'il fait de cette partie de l'Inde , est accompagnée d'observations très-curieuses ; il remarque par exemple , en parlant du Gange , qui est le plus grand & le plus fameux Fleuve de toute l'Asie ; que selon les Indiens ce Fleuve a une source toute celeste qu'un de leurs Dieux fit découler de sa tête sur le mont Ima : Que c'est une riviere sainte , dont la vertu propre est d'effacer les pechés , que ceux qui sont assez heureux pour mourir sur ses bords , non seulement sont exempts des peines que mérite une vie criminelle , mais sont admis dans une région délicate , où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance ; que c'est pour cette raison qu'on jette tant de cadavres dans le Gange , que les malades se font porter sur ses bords , que d'autres qui en sont trop éloignés , renferment avec soin dans des urnes les cendres des cadavres qu'ils ont brûlés & les envoient jeter dans ce fleuve. Cette estime generale qu'on a dans toute l'Inde pour l'eau du Gange , est d'un grand profit à certaines gens appelés *Bandarons* , dans le Pais ; c'est-à-dire , Penitens Indiens ; ils remplissent de  
cette

de l'eau des Bambous qu'ils attachent aux deux extrémités d'une perche longue de sept à huit pieds, & portant cette perche sur leurs épaules, ils parcourent toute l'Inde & vendent bien cher une eau si estimée, laquelle passe de plus pour ne jamais se corrompre. Cette haute idée que les Indiens ont du Gange, vient (dit le P. Bouchet) de ce qu'ils regardent les grandes Rivières comme des divinités, ou du moins comme la demeure de quelque Dieu ou de quelque Déesse. Outre le Gange, il y a encore cinq ou six autres Rivières en réputation parmi les Indiens, & celles entre autres qu'on nomme le *Caveri*, laquelle passe à *Trichirapali*, auprès du célèbre lagode de *Chirangam*.

De plus il est certain (ajoute l'Auteur, ainsi qu'il l'a fait voir dans une Lettre adressée à M. l'ancien Evêque d'Avranche) que les Indiens ont ouï parler du Paradis terrestre, des fleuves qui l'arrosent, & de l'arbre de vie : & il est vraisemblable que ne connoissant point de plus belle rivière que le Gange, ils lui ont attribué ce qu'ils ont entendu dire de ces fleuves. A cette connoissance du Paradis terrestre, qu'ils ont reçue de leurs pères par tradition, ils ont mêlé dans la suite, selon leur génie, plusieurs fables, par exemple, que le Gange traverse un



Jardin délicieux dont les fruits réunissent ceux qui en mangent, & leur donne un siècle de vie; en sorte que celui qui a la fin de chaque siècle trouveroit un de ces fruits sur le rivage du Gange, pourroit s'assurer une vie sans fin. Ils assurent (continue le P. Bouchet) qu'on a vu des personnes vivre jusqu'à 300 ans, pour avoir trouvé un de ces fruits à la fin de chaque centaine d'années; mais qui n'en ayant pu trouver au commencement du quatrième siècle, sont mortes à l'instant.

L'Auteur fait la description du fleuve Indus & du Gange, puis il fait celle de Ponticheri, de Thome, de la Ville de Madras, de Massaliparan, & de Jagrenat, de Tranguebar & de quelques autres Villes, jusqu'au Cap de Comorin; il fait aussi celle de l'Isle de Manar, & de Ceilan; celle de Calacut, de Cochin, de Goa, de Ramanancor, de Visapour, de Golconde, de Maduré, de Trichirapali, de Tanjaor, de Gingi, de Carnate & du Royaume de Mayssur; ce Royaume situé à l'Occident de Carnate, est de tous ceux que le Mogol n'a pas subjugués, celui qui est devenu le plus considérable par les conquêtes de ses Princes: Les Mayssuriens se sont rendus redoutables à leurs voisins, par une cruauté singulière qu'ils exercent sur les  
 pri-

prisonniers de guerre ; ils leur coupent à tous le nez (dit l'Auteur) ils mettent ensuite ces nez coupés dans un vase de terre, ou ils les salent pour les envoyer à la Cour : les Officiers & les Soldats sont récompensés à proportion du nombre de nez qu'ils ont ainsi coupés & salés.

La seconde Lettre est du Pere d'Entrecolles, & contient une traduction de quelques Ordonnances portées par un Mandarin de la Chine, attentif à procurer le bonheur des Peuples qui lui sont soumis. Le fond de droiture & d'équité naturelle qu'on y decouvre, doit selon la remarque de l'Editeur, faire estimer de plus en plus une Nation qui se gouverne par des maximes si sages & si conformes à la Raison ; on fait espérer plusieurs traductions semblables, & le P. du Halde promet de les donner au Public à mesure qu'elles lui seront communiquées. La Lettre contient plusieurs articles curieux & edifiants, qu'il n'est pas possible d'exposer ici, & que nous nous contenterons seulement de parcourir.

La misere oblige souvent les Chinois à exposer leurs enfans nouveaux nés ; on voit ici le zèle des Missionnaires pour empêcher que ces pauvres victimes ne soient privées du Baptême : Nous avons

208 JOURNAL DES SÇAVANS  
fû gagner (dit le Pere d'Entrecolles)  
Prêtre des Idoles, & l'interesser dans  
œuvre si sainte, le Bonze dont je  
préside à un Temple situé dans le  
tier le plus grand & le plus petit  
Pekin: c'est là qu'on rassemble  
jour les petits enfans exposés dans  
quartier; or moyennant une somme  
d'argent que nous donnons chaque  
au Bonze, un Catéchiste a la permission  
d'entrer tous les jours dans le Temple  
d'en parcourir tous les endroits, &  
exercer librement ses fonctions.  
Un de nos Freres employé au service de l'Em-  
pereur, fut appelle à la maison de  
santé de ce Prince pour y soulager  
quelques malades, comme il étoit en-  
train, il sentit un mouvement secret  
le porta à s'écarter un peu du droit  
chemin; à peine s'en fut-il éloigné  
qu'il apperçut un cochon qui tenoit un enfant  
entre ses dents, il poursuivit l'animal  
lui enleva sa proie; l'enfant tout  
vivant donnoit encore des signes de  
vie, il reçut le Baptême, & mourut peu  
après. Un Médecin, plein de zèle &  
piété voulant planter un arbre au milieu  
de la cour, envoya un domestique à  
la Place voisine pour lui apporter  
de la terre, ce domestique plaignant sa peine  
alla dans un autre endroit où il apperçut  
de la terre fraîchement remuée; à

y eut il foui , qu'il découvrit une petite biere qui venoit d'y être mise , il l'ouvrit & il y trouve un enfant qui respiroit encore : il va sur le champ en avertir son maître , qui aussitôt prend de l'eau benite , & arrive à temps pour donner le baptême à l'enfant , qui meurt un moment après l'avoir reçu. Nous passons plusieurs autres articles semblables , apres lesquels on voit l'extrait d'un Livre Chinois , où sont diverses Ordonnances d'un Mandarin , pour procurer le bonheur des Peuples ; ces Ordonnances concernent l'execution d'un projet touchant un Hôtel de Misericorde pour les enfans exposés ; & on y trouve ensuite plusieurs Edits considerables sur tout ce qui peut établir le bon ordre ; il y en a même sur l'éducation de la jeunesse ; le tout est accompagné d'excellentes remarques du Pere d'Entrecolles. Nous sommes obligés de renvoyer à un autre Journal les autres Pieces de ce Recueil , lesquelles sont trop interessantes pour devoir être simplement indiquées.

*Relation d'une Maladie épidémique de Ver<sup>2</sup>  
dun sur Garonne. Seconde Lettre de M.  
V I D A L , Médecin de ladite Ville , à  
M. A N D R Y Docteur Regent de la Fa-  
culté de Medecine de Paris.*

MR.

met dans ma pré-  
avez inferée dans  
nier, p. 97. Il est  
l'ouverture du ca-  
dans la plus grande  
rôt après, soit q  
lui-même, ou q  
donnes plus à pro-  
par l'heureux cha-  
commença à s'a-  
mourut bien mo-  
que le nombre de  
plus grand qu'au-  
depuis les Fêtes de  
mort qu'une seu-  
tion extraordinaire  
trouver ce qui co-  
la cure de cette p-  
dans ma première  
convaincu, que la  
sible, & j'ai observé  
sortes de malades



cette maniere il arrivoit souvent que le malade étoit guéri en deux ou trois jours, & se trouvoit délivré d'un mal qui donnoit autant d'effroi à celui qui en étoit atteint, que d'inquietude à ceux qui se trouvoient intéressés à sa guérison. Il n'en étoit pas de même quand on avoit fait précéder la saignée ; car n'eût elle été pratiquée qu'une seule fois, on devoit s'attendre à une maladie qui traînoit en longueur, & qui faisoit quelquefois succomber le malade : il m'a paru aussi que l'emetique tout seul, n'avait pas un si heureux succès, quoique son opération fût assez abondante ; & cette observation se trouve conforme à celle que nous avons faite à l'ouverture de notre Cadavre, où nous trouvâmes le ventricule sain & sauf, dans le reins que les intestins étoient farcis de matiere bilieuse. Je ne finirois point si je voulois vous détailler tous les malades à qui j'ai fait sortir des vers, la chose paroîtroit peut-être exageree : mais vous pouvez être persuadé, Mr., qu'il n'est point de baquet capable de les contenir : Il y a cela de remarquable, que parmi le grand nombre des enfans qui ont été atteints de ce mal, il n'en est pas mort un seul. Je viens de guérir nouvellement une petite fille de cinq ans, qui dans l'espace de huit jours a rejeté 45. vers par haut &

& par bas, de la grosseur du petit doigt, & de la longueur d'un pied environ, sans y comprendre une quantité prodigieuse de matière gluante & de la même couleur des vers, parmi laquelle on pouvoit appercevoir quelques débris de vers fondus ou pourris, cette petite malade avoit le bas ventre fort douloureux, ce qui me faisoit appréhender que les vers ne lui eussent rongé les intestins ; mais heureusement elle est entièrement hors d'affaire.

Cette maladie étoit si certainement causée par les vers, que les malades se sentoient soulagés d'abord après la sortie de ces insectes, & j'ai vu plusieurs fois avec étonnement, que des malades ont été guéris après avoir rejeté un seul ver, ce qui n'arrivoit pas, lorsque dans l'opération d'un purgatif, il n'en paroïssoit aucun. La constitution épidémique portoit si fort à cette vermine, que plusieurs personnes, saines d'ailleurs, en rejettoient beaucoup ; les maladies sporadiques qui ont paru en même tems, qui sembloient fort différentes de l'épidémique, étoient presque toujours, si non produites, du moins entretenues par la même cause. Une femme se trouve atteinte d'un phlegmon érisipélateux au visage ; on la saigne, mais inutilement ; on lui donne un purgatif, elle  
jette

jette quelques vers par les selles , & la voilà guérie. Un homme robuste se sent défaillir, bien tôt il est privé de mouvement & de sentiment; on le croit apoplectique; on le secoue, & on lui fait prendre tout ce qu'on peut imaginer pour animer la nature défaillante; il jette enfin un petit ver par la bouche, & d'abord après il se trouve guéri. Une jeune veuve s'éveille en sursaut vers le minuit, elle se trouve atteinte d'un vertige accablant, les forces lui manquent, elle passe le reste de la nuit dans ce même état, & dans une crainte continuelle de succomber à la violence du mal; le lendemain elle jette quelques vers par le fondement, & sur le champ elle se trouve délivrée de sa crainte & de son mal. Je pourrois ajouter encore d'autres observations de la même nature; mais je crois qu'après tout ce que je viens de rapporter, elles seroient peut-être ennuyeuses pour vous: Je suis, &c.

VIDAL.

*A Verdun sur Garonne,  
ce 14. Juin, 1722.*

*Voyages de CORNBILLE LE BRUYN,  
Le premier au Levant, & dans les  
principaux endroits de l'Asie Mineure,  
dans*

214 JOURNAL DES SCAVANS  
dans les Isles de Chio, de Rhodé,  
Chypre, &c. & dans les Villes  
considérables d'Egypte, de Syrie  
la Terre sainte. Le second au  
par la Moscovie, la Syberie, &  
des Samoyedes, d'où l'Auteur a  
la Mer Caspienne, en Perse &  
des Orientales. Avec la route  
vie M. ISBRANTS, Ambassadeur  
Moscovie, en traversant la Russe  
grande Tartarie, pour se rendre  
Chine. Et des remarques contre  
Chardin & Kemper; & une Lettre  
écrite à l'Auteur sur ce sujet, &c.

PARMI les Voyageurs modernes  
y en a peu qui soient aussi exacts  
& aussi exacts que Cornelle le  
Comme il est lui-même Dessinateur  
Peintre & Antiquaire; après avoir  
marqué ce que l'Antiquité & la Nature  
fournissent de singulier, dans les  
lieux où il a passé, il n'a point eu  
gé de recourir à une main étrangère  
pour en faire part au public. Il a  
qué, avec la même exactitude, les  
tes qu'il a suivies, & on en trouve  
me quelques unes dans ses Voyages  
avoient été inconnues jusqu'à présent  
telle qu'est celle que M. Isbrants,  
bassadeur du Czar, a suivie en allant  
terre à la Chine.

Ces avantages, joints au grand nombre de Monumens anciens qu'on trouve dans les Voyages de cet Auteur, les ont fait rechercher avec empressement; mais le prix excessif où les a fait monter le Change avec la Hollande, les a rendus très rares. c'est ce qui oblige à les imprimer en France, dans une forme bien moins incommode, & à un prix bien plus modique. On a joint les deux Voyages ensemble, celui du Levant & celui du Nord; ce qui fera cinq Volumes *in quarto*.

Celui qui prend soin de cette nouvelle Edition, a retouché le stile en plusieurs endroits, pour adoucir ce qu'il y a de trop dur, & le rendre plus constant. Il a aussi ajouté à la fin de chaque page, des Remarques, tirées des Auteurs anciens & modernes. Le but de ces Notes est d'éclaircir par de nouvelles conjectures, ce que l'Auteur dit au sujet des Monumens qu'il a découverts, d'accorder la Geographie ancienne avec la moderne, de fixer la véritable position des lieux, par leur longitude & latitude, & de suppléer à ce qui a pu échapper au Voyageur; & ces Remarques \* feront une

\* Quoi que ces Remarques ne soient pas de l'Auteur, les Peres *Westfensi* ne laisseront pas de les réimprimer à Amsterdam, pour les vendre à part à ceux qui ont acheté leur édition.



une augmentation considérable à l'Ouvrage

Les Estampes, dont on sçait que deux Voyages sont remplis, ont été réduites dans une forme plus commune pour les Lecteurs; & on peut assurer que ces réductions ont été faites avec la dernière exactitude par le Sieur Jean-Baptiste Scotin, Graveur ordinaire du Roi, fort connu par ces sortes d'Ouvrages. La beauté du papier, & celle de l'impression, répondront à celle des Estampes; & on n'épargnera rien pour rendre cette Edition aussi parfaite qu'elle peut l'être.

On vendra cet Ouvrage par souscriptions, qui seront de vingt livres pour le papier ordinaire, & de trente pour le grand, avec une pareille somme, lorsqu'on retirera les Exemplaires, qui seront délivrés en blanc. On le vendra six livres de plus à ceux qui n'auront point souscrit; c'est-à-dire, soixante livres en petit papier, & quatre vingt-dix en grand.

Comme l'Ouvrage est fort avancé, & qu'on peut assurer qu'il sera fini dans le cours de l'année; les souscriptions ne sont point ouvertes passé le mois de juillet prochain.

Ceux qui voudront souscrire, s'adresseront à Paris, chez JEAN BAPTISTE CLAUDE

DE BAUCHE, Libraire, Quai  
Augustins, à l'image de S. Jean  
le Desert. Et à Rouen, chez CAR-  
FERRAND, attenant le Palais, &  
vis S. Lo; & ROBERT MA-  
L. derrière le Chœur de S. Martin-  
elle.

*de plusieurs Pièces de Physique où  
se fait principalement voir l'invalidité  
des Systèmes de M. de NEWTON, &  
se trouve entr'autres une Dissertation  
sur la peste, & sur les moyens de s'en  
guérir. Par NICOLAS HARTSOEK-  
ER. A Utrecht, chez la Veuve de  
Broedelet, & Fils, Libraires. 1722.  
12.*

Recueil contient quatorze Pièces  
sur la Physique: La première est une  
Lettre écrite à M. le Clerc par M.  
Locke, à l'occasion de l'Extrait d'un  
Discours de M. Cheyne, que M. le Clerc  
a inséré dans le troisième Tome de  
sa Bibliothèque ancienne & moderne.  
M. Cheyne soutenoit dans cet Ouvrage  
les sentimens de M. Newton sur le vuide,  
sur l'attraction mutuelle des corps,  
comme parlent ce Philopophe & ses  
Disciples, sur la gravitation. Notre Au-  
teur combat dans sa Lettre ce système  
de M. Newton, & quelque conséquence que les  
Auteurs en tirent. LXXII. K de-

défenseurs ont voulu en tirer par rapport à l'explication des mouvemens celestes. Cette Lettre a déjà été imprimée dans la deuxième Partie du huitième Tome de la Bibliothèque ancienne & moderne; mais on assure qu'il y a tant d'omissions & tant de fautes grossières, qu'il étoit nécessaire de la faire réimprimer pour mettre le Public en état d'entendre les pensées & les sentimens de l'Auteur.

M. le Clerc a donné sur cette Lettre seize remarques, qui font la seconde Piece de ce Recueil. La troisième contient les reflexions de M. Hartsoeker sur les remarques de M. le Clerc. Dans un de ces articles l'Auteur soutient qu'en matiere de Physique on ne doit point rejeter toutes les hypothèses, comme le pretend M. Newton : „ Sçavent-ils bien  
 „ (ce sont les termes de l'Auteur) ce  
 „ que c'est qu'un Physicien, & qu'on  
 „ ne peut en cette qualite faire autre  
 „ chose que conjecturer & débi-  
 „ ter des conjectures ? Sçavent-ils  
 „ bien que ceux qui font des expe-  
 „ riences, ne sont point à propre-  
 „ ment parler des Physiciens, mais com-  
 „ me des manœuvres, ou des ouvriers  
 „ qui travaillent pour eux, & leur four-  
 „ nissent des materiaux pour s'en servir  
 „ & y fonder leurs conjectures. Je con-  
 „ vient

viens (ajoute M. Hartsoeker) que ces conjectures peuvent être fausses, & le sont le plus souvent; mais quel remède à cela, sinon que de prendre ceux qui paroissent les plus vraisemblables, & de s'y tenir jusqu'à ce qu'on trouve quelque chose de meilleur? Et c'est aussi la raison pourquoi j'abandonne toujours sans façon mes anciennes conjectures dès que j'en trouve qui me paroissent encore plus vraisemblables. " Cet aveu sincere de la part d'un Physicien aussi habile, que l'est M. Hartsoeker, fait bien connoître ce que l'on doit penser de ces Philosophes, qui donnent toutes leurs conjectures sur la Physique, pour des démonstrations.

L'Auteur applique ensuite à la Medecine ce qu'il a dit sur la Physique, & il en donne pour exemple ce qu'il a conjecturé dans ses Ouvrages de Physique, que la peste, la maladie qu'on appelle venerienne, & plusieurs maladies contagieuses & epidémiques, ne sont causées que par des insectes qui nous attaquent, & dont les uns ruinent pour un tems notre santé, après quoi ils meurent ou s'en vont, dont les autres nous rongent & mangent tous vifs, & nous font à la fin mourir misérablement, si nous ne sommes pas secourus, & dont les autres nous tuent quelquefois en très-peu de

ten,ps par leurs morsures, comme si c'étoit autant de viperes.

La quatrième, la cinquième, & la sixième Piece sont des remarques sur trois Discours de M. de'Mayran, qui ont remporté le prix à l'Academie Royale de Bordeaux; ces trois Discours dont nous avons rendu compte dans les Journaux en differens tems, regardent les variations du barometre, la formation de la glace, & les phosphores. Nous ne rapporterons de ces trois petits Traités que le morceau où M. Hartsoeker explique son système sur la formation de la glace. Il commence par supposer, 1<sup>o</sup>. que les parcelles ou corps premiers, indivisibles & immuables de l'eau sont des boules creuses, percées d'une infinité de petits trous, & remplies d'une matiere très-subtile; 2<sup>o</sup>. que l'air n'est autre chose qu'un amas de spherules composées d'une infinité de petits corps premiers, qui s'emboitent l'un dans l'autre, afin de pouvoir faire le ressort; 3<sup>o</sup>. qu'il y a une matiere plus subtile que l'air qui comprime tous les corps insensibles. 4<sup>o</sup>. qu'il y a une substance parfaitement fluide répandue par tout l'Univers qui enveloppe tous les corps premiers, & parfaitement durs, & qui les écarte l'un de l'autre autant qu'elle peut. Ces quatre points supposés, notre Auteur dit, que



Si la substance parfaitement fluide qui peut seul causer de la chaleur, se trouve en assez grande abondance autour des boules de l'eau, pour qu'elles puissent rouler autour de leur centre, & aller en tout sens, elles composeront un corps liquide, qu'on appelle de l'eau; mais que si la substance parfaitement fluide, est en si petite quantité, que ces boules ne puissent plus rouler sur leur centre, & qu'elles s'arrêtent l'une l'autre lorsqu'elles se rencontrent par leurs ouvertures, qui leur peuvent servir en quelque façon de plans, elles feront un corps dur que l'on appelle de la glace, parce que la matière subtile les comprimera alors l'une contre l'autre, autant qu'il faudra pour en faire un corps dur.

Quand l'eau est entièrement privée d'air, si elle se glace elle occupe moins de place, que lorsqu'elle étoit encore de l'eau; & cette glace tombe au fond de l'eau, suivant les expériences faites par M. Homberg. Mais si l'eau est remplie d'air, quand l'eau se glace, une partie de l'air s'en retire; mais une autre partie de l'air qui y reste occupe plus d'espace étant assemblée ça & là en grosses ou petites bulles, que lorsqu'il étoit intimement mêlé avec cette eau, d'où vient que la glace occupe ordinairement plus d'espace que le volume d'eau dont elle a été formée.

Les filets de glace s'attachent d'ordinaire au parois du verre , parce qu'une boule d'eau peut mieux s'attacher au verre qui est en repos , qu'à une autre boule qui est encore en mouvement. Mais si deux boules s'attachent l'une à l'autre au milieu du verre , elles font un corps oblong moins propre au mouvement qu'une seule boule , & auxquelles les autres boules s'attachent facilement ; il se forme ainsi un filet de glace , qui peut demeurer dans le milieu , ou aller vers les parois du verre pour s'y attacher, suivant que la face de cette eau prendra une figure convexe ou concave.

A l'égard du dégel, il se fait , selon notre Auteur , quand la substance parfaitement fluide , ou le feu élémentaire , qui est l'antagoniste perpetuel de l'éther ou de la matiere plus subtile que l'air , éloigne les boules de l'eau l'une de l'autre autant qu'il faut , pour qu'elles puissent de nouveau rouler sur leur centre , & aller en tout sens , sans pouvoir faire un corps sensible & dur par la compression de l'éther.

Dans la septième Piece M. Hartsoeker répond à une These de M. Muller Professeur en Philosophie à Leipsic , lequel avoit nié l'existence des animaux spermatiques par le moyen desquels notre Auteur explique la generation. Notre Auteur soutient que quand on a un bon microscope & qu'on

qu'on fait bien s'en servir , on voit ces animaux si distinctement , qu'il ne reste plus aucun lieu d'en douter , que ceux des animaux terrestres & à quatre pieds , sont tous comme des grenouilles naissantes , & que ceux des volatiles se présentent à nos yeux , comme des vers ordinaires.

M. Hartsoeker s'imagine qu'une intelligence qui reside dans les animaux mâles , fait & fabrique dans les testicules , comme dans des laboratoires propres pour cela , les animaux spermaticques. L'ame est , selon notre Philosophe , une intelligence qui forme les animaux spermaticques. Il croit que notre ame n'est qu'une portion de celle de l'Univers , du premier élément ou de la substance parfaitement fluide , qui étant étendue , comme la matiere , quoique pour le reste elle en differe essentiellement , peut pousser les corps & en être poussée , leur donner du mouvement & en recevoir. Notre Philosophe a recours à la volonté de Dieu , qui est infini & tout puissant , quand on lui demande comment une portion de la substance parfaitement fluide , peut penser par le moyen des esprits animaux ; il avoue qu'il ignore pourquoi dans son système l'ame qui apperçoit par le moyen des sens les objets qui sont dehors , qui en juge & qui en raisonne

sonne, fabrique dans les testicules des males d'autres corps organisés qu'elle anime en leur donnant une portion de sa propre substance, sans savoir si elle le fait & comment elle le fait. Les Philosophes instruits des véritables principes de la Métaphysique, & de la Religion, se garderont bien d'adopter les idées de M. Hartsoeker sur la nature de l'ame.

La huitième & la neuvième Piece de ce Recueil, sont deux Dissertations presentées à l'Académie Royale des Sciences pour les prix de 1720. & 1721. Ces deux Dissertations regardent le principe & la nature du mouvement, & les loix suivant lesquelles un corps parfaitement dur, mis en mouvement, en meut un de même nature, qu'il rencontre, soit dans le vuide, soit dans le plein. L'abregé de ces deux Dissertations est la deuxième Piece du Recueil. L'Auteur y soutient entr'autres propositions, que les êtres animés sont après Dieu la cause & l'origine du mouvement des corps en leur donnant une certaine force intérieure & assignante, qui les transporte successivement de lieu en lieu, & leur fait parcourir un certain espace dans un certain tems.

Dans la onzième Piece notre Auteur répond à une Thèse de M. Bernoulli, Professeur à Bale, qui n'avoit point par-

lé de M. Hartsoeker , avec la modération qui convient aux gens de Lettres, même lorsqu'ils sont de differens avis

La douzieme Piece est un eclarcissement sur ce que notre Philosophe avoit avancé dans la troisieme Piece , que l'eau est toujours plus ou moins remplie, & impregnée d'air.

Une définition des differentes passions de l'ame , & des observations sur ce qui peut les exciter , font le sujet de la 13<sup>e</sup> Piece. L'amour propre qui nous fait haïr tout ce que nous croyons nous pouvoir nuire , & rechercher tout ce que nous croyons nous pouvoir apporter quelque utilité , est (selon l'Auteur) la premiere cause & l'unique fondement de toutes les passions de l'ame. Suivant ce système , il n'y a , à proprement parler, que deux passions, l'amour & la haine : ce sont les deux grands ressorts qui donnent le branle à tous les autres, & qui se diversifient dans tous les hommes suivant leur temperament. On peut voir dans l'Auteur même l'application qu'il fait de ces principes à toutes les passions.

La derniere Piece du Recueil est une Dissertation sur la peste , l'Auteur y explique avec plus d'étendue ce qu'il avoit dit dans le troisieme Discours de ce Re-



226 JOURNAL DES SÇAVANS  
cueil. Il observe d'abord que cette  
ladie passe très-aisément d'une pe  
à l'autre; mais que ceux qui s  
nent à une certaine distance des j  
res n'en sont point attaqués; &  
conclud qu'elle n'est point dans l  
qu'elle n'est point amenée par le  
Il remarque ensuite que la peste  
des pais étrangers, & qu'elle ne  
apportée avec des étoffes. Ces ob  
tions donnent lieu à M. Hartsoe  
conjecturer que la peste n'est caus  
par des insectes invisibles, qui se  
volontiers dans les étoffes, & qui  
leur nid, qu'ils multiplient extrao  
rement, qui ne volent pas fort  
que leur morsure est à proportion  
grandeur, pour le moins aussi dan  
se que celle des viperes, & qu  
nombre compense leur petitesse.  
teur conclut de là, qu'il faut évit  
s'approcher des pestiferés, & de tou  
ce qu'ils ont touché ou porté. M  
l'on est obligé de s'en approcher,  
avoir sur soi des drogues dont ces  
tes ne puissent souffrir l'odeur.  
entre ces drogues le tabac: il con  
d'en prendre par le nez, d'en f  
d'en mâcher. Il veut que l'on  
dans la maison de la poudre à ca  
du souphre & d'autre choses pareil

soutient que la purgation & la saignée sont tout-à-fait nuisibles dans un tems de peste.

*Extrait d'une Lettre communiquée à M. ANDRY, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, touchant une nouvelle découverte sur la manière d'arrêter les pertes de sang qui surviennent aux femmes après l'accouchement, par M. DASSE, Maître Chirurgien-Accoucheur à Paris.*

**J**A Y considéré que le sang qui s'écoule de la matrice après que l'enfant & le placenta en sont sortis, ne vient qu'à l'occasion des orifices des vaisseaux qui restent ouverts, parce que les fibres de la matrice ayant été fortement tendues durant la grossesse, n'ont pas la force de se contracter assez pour comprimer ces orifices, & mettre une barrière à l'impetuosité du sang. L'exemple d'un jeune arbre, auquel on a fait violence en le tenant long tems courbé, & qui par cet éloignement de son état naturel, semble avoir perdu son ressort, m'a fourni l'idée de ma découverte: J'ai remarqué qu'en aidant l'arbre à reprendre sa véritable situation, il la reprenoit effectivement, & que cela venoit du secours que l'on donnoit à ses fibres, qu'une con-

trainte suivie avoit presque privées de leur élasticité. Je me suis donc imaginé qu'en aidant de même les fibres charnues de la matrice à se contracter assez promptement pour fermer l'orifice des vaisseaux ; je seconderois les dispositions de la partie , qui d'elle-même ne tend qu'à se remettre , & que par là je remédierois à une maladie aussi fréquente que dangereuse. Rien n'est plus simple que la mécanique qu'exige cette opération ; il ne faut que porter les deux mains sur la région hypogastrique , & comprimer mollement le corps de la matrice par un mouvement tantôt circulaire , tantôt de droit à gauche , de gauche à droit , de haut en bas , & de bas en haut. Tous ces différens mouvemens sont absolument nécessaires à cause des différens plans des fibres de la matrice qui s'entrecroisent & forment une espèce de réseau. Par ces différentes compressions on comprime successivement toutes ces fibres , & on leur facilite le moyen de se rapprocher de leur centre , où elles tendent naturellement ; ce qui par conséquent arrête la perte de sang , puisque l'orifice des vaisseaux se trouve fermé.

Un avantage résulte encore de cette manœuvre ; car elle contribue à faire sortir les caillots de sang qui se trouvent quelquefois dans la matrice. Il y a cependant

dant des occasions où cette opération réussiroit pas, comme lorsqu'il est le quelque corps étranger dans la matrice, soit mole, faux germe, placenta, ou un bloc de sang caillé qui rempliroit entièrement toute la capacité de cette matrice. Ces corps étrangers résistant à la contraction de la matrice, & à l'impulsion de la main, rendroient l'opération inutile; en ces occasions il faut introduire doucement la main dans la matrice, en tirer tout ce qui s'y trouve, la perte finira aussi-tôt, pourvu qu'on s'empare de ce qui vient d'être illégué.

Bien des gens que le mystère & l'appareil peuvent seuls toucher, ne feront pas grand cas du moyen que je donne ici pour arrêter les pertes de sang; tout ce qui est simple leur paroît trivial, ou du moins peu estimable; mais ceux qui sont accoutumés à étudier la Nature, & qui savent avec quelle simplicité elle agit pour produire les effets les plus admirables, en jugeront sans doute plus favorablement; quoiqu'il en soit, j'ai cru qu'une découverte si utile, dont j'ai l'expérience, ne pouvoit être trop tôt publiée.

## A V I S.

Le Public est averti, que la Fontaine Minérale de Segray près Paviers en

Gâtinois, dont les Eaux ont été reconnues depuis plus de trois cens ans, pour très-excellentes & très-efficaces contre les maladies chroniques, & rebelles aux remèdes ordinaires, a été depuis peu bâtie par les ordres de M. le Duc d'Antin, Sur-Intendant des Bâtimens du Roi, sous la conduite du Sieur Aveau, Fontainier de Sa Majesté, qui ayant trouvé le moyen d'écarter deux sources d'eau douce, qui se mêloient à la minerale dans l'ancien bassin, a rendu ces eaux infiniment au-dessus de ce qu'elles ont jamais été, & en état de le disputer aux Eaux de Forges.

Une liberalité si interessante dont ce magnifique Seigneur a bien voulu gratifier toute la Province dont il est Gouverneur, mérite bien d'être répandue, & connue d'un chacun; afin que les commodités qu'on trouve presentement à cette source salubre puissent convier les Errangers à venir partager avec tout l'Orleanois les secours admirables qu'elle apporte contre les maladies les plus opiniâtres.

On connoît par le goût ferré qu'ont ces eaux, & par la rouillure qu'elles communiquent aux pierres qu'elles arrosent, qu'elles tirent leurs vertus du mars; l'analyse qu'on en a fait en presence de M. Gouttard, Médecin ordinaire du Roi,

égale.



Également connu par sa profonde érudition, & son heureuse pratique, a découvert qu'elles doivent leurs qualités à un sel uni par une légère portion de terre à quelques parties sulphureuses qu'elles ont parcouru, lesquelles sont si communes dans toute la montagne de Segrai, que pour peu qu'on creuse dans toute l'étendue du Vallon, on voit pousser des eaux ferrugineuses.

Ce sel martial qui est le capital principe en quoi consiste l'efficacité de ces eaux, est du genre des sels alkali, les expériences qu'on en a faites ne permettent pas d'en douter, les changemens & les teintures qu'elles produisent en les mêlant avec des corps de différente nature, font aisément juger des alterations qu'elles doivent apporter aux différentes saveurs dont le sang peut être vitié.

La légèreté & la souplesse qu'ont ces eaux, & le gout qu'on leur trouve, qui n'a rien d'âpre, de styptique & de mordant, doivent s'attribuer aux parties sulphurées volatiles, dont elles sont chargées, lesquelles par leur réunion forment cette pellicule graisseuse, & changeante, de couleur de nacre de perle, ou plutôt de gorge de pigeon, qu'on voit les matins & les soirs sur la superficie du bassin, & qui se trouve toujours & en tout tems en

gras

232 JOURNAL DES Sçs  
grande quantité dans la c  
de la soupape.

Outre la fluidité que ces es  
au sang, & aux liqueurs,  
parcourir les parties solides  
composent, elles rendent les  
ples & phantes, & mettent  
au point où il doit être pour  
culation: elles sont éprouvées  
que suite d'experiences pour  
farcis de glaires, les pâles co  
jaunisses, icteritiques, diarrhées  
dysenteries, hydropisies naiss  
tés & schirres au foye & a la rat  
sion, de menstruës, fleurs blanc  
rhées, vapeurs tant hysterique  
condriacques, vertiges, dysuries  
d'urine, coliques nephretiques,  
reins, dont elles chassent aus  
de la vessie, les glaires, sab  
rettes; maux d'estomac, dé  
te d'appétit, appétit dépravé,  
des premieres voyes, obstr  
visceres, ébullitions, d'attres  
geaisons, qu'un sang chargé d  
acres a coutume de causer; e  
sent les maladies que l'épai  
glutinosité du sang occasionne  
sieurs y ont trouve la guérisc  
matismes qui avoient resisté a  
fiques & aux resolutifs les pl  
ques; Enfin on ne peut s'in

effets merveilleux qu'opèrent tous les ans ces eaux bienfaisantes, dans la cure des maladies les plus extraordinaires & les plus invincibles.

## NOUVELLES DE LITTERATURE.

### DE GENEVE.

Les de Tournes ont enfin achevé la nouvelle Edition des Annales Ecclesiastiques d'Usserus Archevêque d'Armagh: Elle sera non seulement considérable par les soins qu'ils se sont donnés pour la rendre plus correcte que celles qui ont paru jusqu'ici, mais encore par les additions & les corrections importantes dont ils l'ont enrichie. On les a trouvées à la marge de l'Exemplaire de ce Prélat & écrites de sa propre main. M. le Clerc en ayant eu communication, a engagé les Sieurs de Tournes à les publier au plutôt. On aura une Préface de sa façon à la tête de cette nouvelle Edition, où l'on a ajouté la Vie d'Usserus. Nous ne savons pas précisément ce que ce sera que cette Vie. Nous en avons déjà trois, l'une par M. Parr, l'autre qui a paru dans la Collection de Balthus, enfin M. le Clerc en a donné une troisième dans sa Bibliothèque universelle: M. Bayle a aussi fait un Article d'Usserus, lequel n'est pas  
aussi

234 JOURNAL DES SÇAVANS.  
aussi bien rempli qu'une infinité d'autres qui n'étoient pas également intéressans. Il y a déjà eu deux Editions des Annales Ecclesiastiques d'Usserius, l'une d'Angleterre, l'autre de Paris chez Barbin. Celle-ci l'emporte sur la premiere tant pour l'exactitude que pour la beauté: On a tout lieu de croire que cette derniere Edition aura la preference sur les deux autres; je suis témoin que l'on ne passe pas un seul des passages qu'Usserius a cités, sans verifier si la citation est fidele.

DE PARIS.

ON va donner une nouvelle Edition des Ouvrages de S. Ambroise, que les Sçavans Benedictins de la Congregation de S. Maur donnerent il y a plusieurs années: cette nouvelle doit faire d'autant plus de plaisir, que les Exemplaires de cette Edition étoient devenus rares, & que la rareté en augmentoit considerablement le prix. Il y a tout lieu d'esperer que cette derniere Edition sera la plus parfaite de toutes celles qui ont paru. Le R. P. Dom Nourri qui a eu part à la premiere, veut bien se charger de donner celle-ci. Ce Religieux Benedictin est connu dans la République des Lettres, principalement

par

par deux Volumes de l'Apparat qu'il a mis au jour, pour faciliter la lecture de la Bibliothèque des Peres. Ouvrage qu'il continue, & dont il donnera incessamment le troisieme Volume. Voici le plan que l'on suivra dans la nouvelle Edition de S. Ambroise. Elle sera divisée en trois Volumes; le premier & le second contiendront les veritables Ouvrages de ce Pere; le troisieme comprendra non-seulement les Ouvrages dont on doute, s'ils sont veritablement de ce saint Docteur; mais encore ceux qui lui sont faussement attribués; cette Edition sera augmentée du Missel Ambrosien, dont on aura soin d'éclaircir les endroits obscurs par des notes critiques.

A la tête de chaque Volume on donnera une nouvelle Préface, dans laquelle, 1. on rendra compte des raisons qui ont porté à ranger chaque Livre selon l'ordre que l'on garde. 2. On expliquera avec le plus de netteté & de brieveté qu'il sera possible, les textes difficiles & embarrassés qui ont besoin d'une éclaircissement plus étendu. Chaque Livre sera précédé d'un Avertissement, avec une analyse exacte qui servira à faire voir d'un coup d'œil toutes les matieres que l'on traite dans le Livre.

On aura soin de placer au bas des pages les différentes Leçons des Exemplai-



res tant imprimés que manuscrits des Ouvrages de S. Ambroise, avec des notes courtes destinées à éclaircir les textes qui ont quelque obscurité. Que si après tant d'éclaircissimens que l'on se propose de donner, il se trouve encore quelques taches dans les Ouvrages de ce Père, on assure que l'on ne les dissimulera point; mais on déclare en même tems, que l'on refutera certains Critiques modernes, qui osent injustement accuser ce saint Docteur de l'Eglise, & les Editeurs de ses Ouvrages d'être tombés dans des fautes & dans des erreurs. On promet aussi de corriger tout ce qui est défectueux dans les notes étendues & courtes qu'on a données dans la précédente Edition. On prie enfin les Sçavans de vouloir communiquer leurs lumières sur tout ce qui peut enrichir l'Edition nouvelle qu'on va donner.

Les Sieurs Osmont, Cloufier, Martin, Cavelier, Barois, & Giffart, qui doivent l'imprimer, après avoir assuré le public, qu'ils n'épargneront rien pour en rendre l'impression belle, nette, & bien correcte, proposent la voye de la souscription aux conditions suivantes, 1. Le prix de l'Ouvrage en papier *Lombard*, sera pour les Souscripteurs 54 l. sçavoir 30 liv. en jouissant, & 24 lorsqu'ils recevront les trois Volumes en blanc, dont  
l'im-

L'impression sera achevée vers la fin de l'année 1724. 2. Ceux qui n'auront pas souscrit payeront 84 liv. 3. On ne tirera des Exemplaires en grand papier, que pour ceux qui voudront souscrire, & qui en souscrivant donneront 50 liv. & promettront d'en donner autant quand on leur délivrera en blanc les trois Volumes imprimés. 4. On a commencé à recevoir les souscriptions depuis le 15. Avril de cette année, & on n'en recevra que jusqu'au premier Septembre exclusivement; enfin les Libraires promettent de donner une reconnaissance de la somme qu'ils recevront par avance des Souscripteurs.

Le Sieur le Gras Libraire & ses Associés, font imprimer une Histoire d'Espagne \* qui contiendra ce qui est arrivé de plus remarquable pendant 1800. ans sous la domination des Romains, des Vandales, des Gots, des Maures, de la Maison d'Autriche & de celle de Bourbon. Tant de révolutions fournissent une infinité d'évenemens, qui surprennent & qui instruisent le Lecteur. Cet Ouvrage a été commencé par M. l'Abbé Dupin, & continué par M. l'Abbé de Bellegarde. Il sera composé de huit Volumes.

\* Elle s'imprimera aussi à Amsterdam chez les Waciberges.

238 JOURNAL DES SÇA  
Volumes 12-12. qui sont sous  
qui paroîtront dans peu de tē

Dom Jacques Bouillard, Re  
nedictin de la Congregation  
Maur, vient de publier un  
l'Histoire de l'Abbaye Royal  
Germain des Prez. Cette Hist  
ra pas du nombre de celles qu  
sent que les Religieux d'une  
nauté, d'une Congregation,  
d'un Ordre Regulier. L'Abbay  
Germain est si illustre par es  
& plusieurs des faits qui la ce  
ont tant de liaison avec l'Hist  
rale du Royaume, sur tout  
de la Ville de Paris & du Dioc  
le ne manquera pas d'attirer  
de tous ceux qui étudient l'  
France. Le corps de l'Ouvr  
visé en cinq Livres. On prom  
aura beaucoup de choses dans  
me Livre concernant l'Histoire  
bourg Saint Germain, & de l  
gation de Saint Maur.

A ces cinq Livres on joind  
ple description de l'Eglise,  
qu'il y a de plus digne de  
plusieurs plans de l'Abbaye, ta  
que modernes de tombeaux  
antiquités. Les titres inserés da  
lume pour servir de preuve à

seront tirés pour la plûpart des archives de l'Abbaye. Entre ces Pieces on verra un necrologe du Monastere, qui commence des le tems de Pepin pere de Charlemagne, & qui peut servir à fixer l'époque de la mort de plusieurs personnes illustres. Après ces titres viendront les anciens usages, ou cérémonies de l'Abbaye & les exercices des anciens Religieux. On promet qu'il y aura aussi un Catalogue exact de tous les Ouvrages composés par les Religieux de la Congregation de Saint Maur, qui ont été imprimés à Paris ou ailleurs.

On fait esperer que ce Livre paroîtra à la Saint Martin 1723. le Libraire assure qu'il fera ses diligences pour le faire paroître plutôt, si cela est possible. Ceux qui voudront souscrire payeront dix livres en souscrivant pour le petit papier, & dix livres lorsqu'ils retireront leur Exemplaire en blanc. Pour le grand papier on payera 15 livres en souscrivant, & 15 autres livres en retirant l'Exemplaire. Ceux qui n'auront point souscrit payeront 40 liv. pour le grand papier, & 30 liv. pour le petit. Ceux qui voudront souscrire s'adresseront à Gregoire Dupuis, Libraire, rue S. Jacques, à la Couronne d'or, ou à l'Auteur à l'Abbaye de S. Germain. On ne recevra de souscriptions que jusqu'au premier Mai 1723.

# T A B L E

## D E S L I V R E S &c.

A O U T 1722.

HACQUET, Traite de la Peste. III. Extrait	123
ALG CALMET, Dissertations qui peuvent servir de Prolegomenes de l'Ecriture II. Extrait.	112
TOURREL, ses Oeuvres. II. Extrait.	141
JO HENR. SCHUTTER Oryctographia Je- nenlis, &c.	151
LOUIS FROLAND, Traitez. concernant le Com- te-Paais d'Eu, &c.	159
Hurtiana.	167
Les Apophthegmes des Saints.	177
MOUTON, Lettre au sujet d'un enfant mon- strueux.	186
LA ROCHE, Voyage du Mont-Liban.	189
Methodes pour tracer des Courbes rempantes de bois, propres a la construction des escaliers.	200
Lettres edifiantes & curieuses, des Missionnaires Je- suites. XV. Recueil.	202
VIDAL, II. Lettre a M. Andri, contenant la rela- tion d'une Maladie epidemique.	209
Voyages de CORN. LE BRUYN.	213
NIC. HARTSOECKER Recueil de plusieurs Pie- ces de Physique.	217
DASSE, N. Decouverte sur la maniere d'arreter les pertes de sang qui surviennent aux femmes apres l'accouchement.	227
Avis.	229
Nouvelles Litteraires.	233

F I N.



JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

Pour le Mois de  
SEPTEMBRE.

1722.

Augmenté de divers Articles; qui ne se  
trouvent point dans l'Edition  
de Paris.



A AMSTERDAM;  
chez les JANSONS à WAESBERG

M DCC XXII.

# CATALOGUE

De Livres Nouveaux qui se  
chez les WAESBERG

FRANC. VAVASSORIS de Ludicra Di-  
dem Annibarbatus de Vi & Ufu V,  
necedant Jo. Lud. Balsacii Epistoliz  
cum notis Joan. Eri. Kapp. 8.

Histoire de la Musique & de ses Effets,  
Origine, ju, qu'à présent, & en quel  
brante. 12. 4. Vol.

Oeuvres de Mr. l'Abbé de SAINT-REAL  
Edition. 12. 5. Vol.

Mémoires Historiques, Politiques, &  
Littéraires par AMELOT DE LA HOUSS  
2. Vol.

Sphere Historique, ou Explication des signe  
aque, & des Constellations, par rappor  
to re Ancienne, de Diverses Nations,  
dégagé des Fables. 12. Pa 11, 1716.

Es, a festa Teatra e per Musica, rappresen  
Gloriosa dell' Interante Eccelsa Possi  
ita Parati. Piéta di S. M. Ce'ar.  
di C. Giuseppe Fux Maestro di Capp  
Monre . . Regno di Napoli da Roggiere  
Re, ju Carlo VI. Imperatore raccol  
ge e da CESARE ANTONIO VIRGAR  
Roma, 1716.

Regno di Napoli e di Calabria, descritto  
della, costituita d'una descrizione. Fo.  
1717.

JOSEPH DE BARZIA Christianus Animam  
tator, carnis contra damnablem  
rni Letitia gams Fot.

JOHANN BRAND Sacra Publica Ver. Bo  
de Hierarchia Ver. Ecclesiæ 4.

JO. G. O. F. NEUMANNI Ilogrammata  
Tacologici & Historici Argumenta

# JOURNAL DES SCAVANS,

Pour le Mois de Septembre, 1722.

---

*Dissertations qui peuvent servir de Prolegomenes de l'Ecriture sainte, corrigées, considérablement augmentées, & mises dans un ordre méthodique Par le R. P. Dom AUGUSTIN CALMET, Religieux Benedictin de la Congregation de S. Vanne, &c. A Paris, chez Emery Pere, &c. 1720. 3 Vol. In 4o. I. Vol. pages 822. II. Vol. pages 904. III. Vol. pages 898.*

**D**ANS la septième Dissertation contenue dans le premier Volume, & qui est une de celles qui n'avoient pas encore été imprimées. Dom Calmet traite de la Vulgate. Il remarque 1. que l'Edition Vulgate est la Version Latine que S. Jérôme a faite de l'Ancien Testament sur l'Hebreu, & du Nouveau sur le Grec,

Grec; Edmon qui a été déclarée authentique par le Concile de Trente, & qui est en usage dans toutes les Eglises de la Communion Romaine, où l'Office public se fait en Latin. 2. Que dès les premiers siècles de l'Eglise, il parut un si grand nombre de Versions Latines de l'Ecriture sainte, que selon le témoignage de S. Augustin, on ne pouvoit les compter. 3. Que cette multitude de Traductions Latines de la Bible, fut cause qu'il s'y glissa diverses fautes, à cause de la négligence des Copistes, ou par la liberté que se donnerent les Traducteurs. 4. Que parmi ce grand nombre de Traductions, la plus autorisée étoit celle que l'on appelloit *Italique, commune, Vulgate*, & que l'on nomma *ancienne*, quand S. Jérôme en eut donné une nouvelle sur l'Hebreu. Cette ancienne Version a été faite sur le Grec; elle est de differens Auteurs: c'est le jugement qu'en porte M. Mill, par rapport aux Livres du nouveau Testament, dont il a examiné le texte & les versions avec des soins infinis pendant plus de trente ans. On ne doute point que cette Version ne soit des Apôtres, ou au moins de quelques-uns de leurs premiers Disciples. L'ancienne Version Italique des Pseaumes a été en usage dans l'Eglise de Rome jusqu'au

tems du Pape Paul V. qui y introduisit la Vulgate. On se sert néanmoins encore à présent de l'ancien Pseauteur Rômain dans l'Eglise du Vatican, & dans celle de Saint Marc de Venise; la Version qui est en usage dans l'Eglise de Milan, approche plus de l'Italique que de la Vulgate. Les Livres de la Sagesse, de l'Ecclesiastique, les deux Livres des Macabées, la Prophetie de Baruch, l'Epître de Jeremie, les additions qui se trouvent à la fin de l'Histoire d'Esther, le 13. & le 14. Chapitre de Daniel, & le Cantique des trois jeunes Hebreux qui furent jetés dans la fournaise, sont de l'ancienne Vulgate. On a trouvé dans un ancien Manuscrit de Corbie les quatre Evangelies de cette même Version: ce Manuscrit est defectueux, par rapport à l'Evangile de S. Matthieu, dont les onze premiers Chapitres manquent. Luc de Bruges assure, qu'il a eu en main un Manuscrit de l'Abbaye de Malmesdy ou étoient les Epîtres de S. Paul suivant cette ancienne Version, le R. Pere Martianay, Religieux Benedictin de la Congregation de S. Maur, nous donna il y a quelques années l'Epître de S. Jacques, aussi bien que Tobie & Judith de cette même traduction. Dom Calmet termine ses remarques sur la



Version Italique par le jugement qu'il porte du style de cette Version , style qu'il croit n'avoir rien de la pureté de langage, du siècle de la bonne Latinité, dans lequel on suppose que l'Italique a été faite: ce qui peut venir ou de la simplicité du style des originaux que l'on traduisoit, ou du mépris que les Apôtres & leurs premiers Disciples faisoient de l'éloquence & de la sagesse humaine.

5. Dom Calmet s'étend fort au long sur la Vulgate, qui est à présent en usage dans l'Eglise Latine. S. Jérôme sur la fin du quatrième siècle, entreprit de donner cette nouvelle Version: ce ne fut pas la bassesse du style de la Version Italique qui le détermina à cette entreprise; puisque ce Saint Docteur déclare en plusieurs endroits de ses Ouvrages, qu'il se mettoit peu en peine du choix des paroles, pourvu qu'il exprimât clairement le sens du texte: Saint Jérôme entreprit cette Version à la prière de plusieurs personnes très-éclairées, soit parce que les exemplaires Latins de la Bible, étoient pour la plupart tellement défectueux, qu'à peine y reconnoissoit on le sens & l'esprit de l'original; soit parce que les Juifs dans les disputes qu'ils avoient avec les Chrétiens, recourant toujours au texte original, ce

Saint

Saint Docteur crut devoir traduire l'ancien Testament sur l'Hebreu, pour les forcer juïques dans leurs retranchemens. Dans l'exécution de ce grand dessein le saint Docteur souffrit beaucoup de contradictions de la part de ses envieux, & même de quelques saints hommes, qui craignoient que cette nouvelle Traduction Latine ne portât préjudice à celle des Septante, qui passoit alors pour être inspirée par le Saint-Esprit, & sur laquelle l'ancienne Version Latine avoit été faite.

Les premiers Livres que S. Jérôme traduisit, furent les quatre Livres des Rois: le Saint Docteur dans sa Traduction a beaucoup profité du travail d'Aquila, de Symmaque, & de Theodotion, il a sur tout fort suivi Symmaque,

S. Augustin raporte que dès avant l'an 403. un Evêque d'Afrique avoit commencé à faire lire cette Version Latine dans son Eglise: S. Isidore de Seville, qui vivoit vers l'an 630. dit sans restriction, que toutes les Eglises se servoient de cette Traduction.

Comme l'Eglise n'a jamais prétendu que S. Jérôme ait été inspiré, ou qu'il ait été infallible; elle ne croit pas que sa Version soit exempte de fautes dans les endroits qui ne regardent ni la foi ni

les bonnes mœurs. C'est ce qui obligea le Concile de Trente d'ordonner que *l'Ecriture sainte seroit imprimée au plutôt le plus correctement qu'il seroit possible.* Les Papes Sixte V. & Clement VIII. conformément au Decret du Concile, firent travailler à une nouvelle Edition de la Vulgate, après l'avoir fait corriger par plusieurs habiles Théologiens, qui, à l'exemple des SS. Peres, eurent soin de consulter le texte Hebreu, la Version Grecque, & les anciens Manuscrits: le Cardinal Bellarmin, qui avoit été un des Correcteurs de cette Edition; & Jean Bandin, qui présidoit à l'Imprimerie du Vatican, avouënt qu'on ne l'avoit pas corrigée avec toute l'exaëtitude que l'on auroit pû, & que pour de justes causes, on y avoit laissé, quelques endroits qui auroient pû être retouchés.

Il faut pourtant convenir que la Vulgate, telle que nous l'avons, est la plus parfaite Traduction Latine que nous ayons à present des Livres, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament; c'est ce que reconnoissent même Louis de Dieu, Grotius, Drusius, M. Mill, & d'autres sçavans Protestans.

Le Concile de Trente a déclaré que la Vulgate étoit authentique, c'est-à-dire, selon le Cardinal Palavicin, qu'elle ne contenoit rien de contraire à la foi, ni

aux bonnes mœurs , & qu'ainfi il n'est permis de la rejeter fous quelque prétexte que ce foit. Injuftement accufe-t-on les Peres du Concile , d'avoir préféré la Version a l'Original ? Il ne fut point question des originaux de la Bible dans le Concile , comme le témoignent Salmeron & Vega qui y ont affifté ; on n'y parla que des Versions Latines , qui étoient alors en grand nombre ; & le Concile décida que la Vulgate étoit la feule de toutes ces Versions , que l'Eglife reconnoiftoit pour authentique , qu'elle étoit la meilleure & la plus sûre , & qu'elle ne contenoit rien de contraire à la foi , ni aux mœurs ; Vega cite pour témoin de ce qu'il avance , le Cardinal de Sainte-Croix , qui affifta à ce Concile en qualité de Légat du Pape Paul III. comme ce Cardinal , qui fut depuis Pape , fous le nom de Marcel II. étoit encore en vie , dans le tems que Vega écrivoit , il n'auroit pas manqué de démentir ce Théologien , fi ce fait eût été contraire à la vérité. Bellarmin accufe de menfonge Calvin , qui oſe t avancer , que *les Peres du Concile de Trente avoient défendu d'écouter ceux qui vont chercher l'eau pure jufques dans fa fource , & qui refusent l'erreur par la vérité.* Ce ſçavant Cardinal ſoutient avec Palavicin , Salmeron , & André Vega , que le Concile n'a point pré-

250 JOURNAL DES SÇAVANS  
feré la Vulgate aux Originaux, mais seulement à ce grand nombre de Versions Latines, qui étoient alors entre les mains des Fideles.

Dom Calmet a donné pour huitième Dissertation un Discours de M. l'Abbé Fleury, Confesseur du Roi, sur la Poësie en general, & sur celle des Hébreux en particulier; le Discours de M. Fleury est suivi d'une Dissertation dans laquelle Dom Calmet s'attache à traiter seulement de la Poësie des anciens Hébreux. La dixième Dissertation est sur la Musique des Anciens, & en particulier des Hébreux. Le sçavant Benedictin traite dans la onzième des instrumens de Musique des Hébreux. La douzième contient des recherches sur l'antiquité de la Monnoye frappée au coin : Nous ne donnerons point d'extraits de ces cinq Dissertations; parce que l'on a parlé de la dernière dans le Journal du Mois de Decemb. 1707. p. 436. de la seconde dans le Journal du Mois de Juillet, 1709. p. 1. & des trois autres dans le Journal du Mois d'Octobre, 1713. p. 363.

Dans la treizième Dissertation, Dom Calmet parle de la Police, ou de la maniere d'administrer la justice parmi les Hébreux, & en particulier du Sanhedrin.

La Republique des Hébreux ne fut proprement formée, qu'après que Dieu leur eut donné la Loi à Sinai, & que Moïse eut pris l'administration du gouver-



vernement , & en eut réglé l'ordre & l'œconomie selon les Loix du Seigneur. On ne trouve point de Police réglée parmi les Israélites pendant le tems qu'ils demeurèrent dans l'Egypte: les Anciens qui étoient établis pour présider aux travaux de leurs Freres , n'exercerent tout au plus plus qu'une juridiction libre & volontaire. Moïse est le premier qui ait jugé souverainement toute la Nation d'Israël; le pouvoir absolu qu'il eut sur elle n'étoit pas néanmoins entierement Monarchique , mais il étoit temperé par l'Assemblée de soixante & dix Juges , dont l'établissement est marqué dans le Livre des Nombres.

Après la mort de Moïse, Josué gouverna absolument la Republique des Hebreux , avec le Grand Prêtre & les anciens d'Israël.

Sous les Juges le gouvernement ne fut pas toujours uniforme : tantôt les Israélites sans Juges & sans Rois , se conduisoient par leur propre autorité , & vivoient dans une entière indépendance , comme on le voit dans ce qui se passa à l'occasion de l'outrage fait à la femme du Lévitte , & de la guerre déclarée en conséquence à la Tribu de Benjamin : tantôt les Israélites étoient soumis à des Juges , tantôt ils étoient assujettis à la domination de leurs ennemis.

L'établissement d'un Roi sur toute la Nation des Hebreux , déranga l'ordre

252 JOURNAL DES SÇAVANS  
& la police qui avoit été réglée par  
se : il semble que Saül ne se mêla  
des affaires de la guerre , laissant au  
ges & aux Prêtres la même jurisdic  
dont ils avoient joui jusqu'alors.  
muel , pendant tout le tems de sa  
conserva beaucoup d'autorité sur le  
ple & sur le Roi même : il fut re  
comme le Prophete du Seigneur , &  
terprête de sa volonté jusqu'à l'on  
de David. Ce Roi aussi bien que  
mon & les anciens Rois de Juda ,  
doient eux-mêmes la justice à leur  
jets : mais sur le déclin du Royaume  
Juda , les premiers du Peuple prirent  
ne fort grande autorité dans toutes  
tes d'affaires. L'histoire de Susanne  
ve que parmi les Juifs l'on observoit  
rant la captivité quelques formalités  
les jugemens , & que ce Peuple eut  
des Juges de la Nation. Depuis la  
tivité jusqu'aux Asmonéens , on vit  
les Grands Prêtres une Aristocratie ,  
lée de l'Etat populaire ; les Rois As  
monéens rétablirent l'Etat Monarchi

lui attribuent, & les regles qu'ils lui font  
 fuivre dans l'exercice de la justice. Le  
 ſçavant Benédictin prouve que cette Af-  
 ſemblée priſe ſelon l'idée que les Rab-  
 bins en ont formée, ne ſubiſſat jamais  
 dans la République des Juifs. L'Ecritu-  
 re ne la marque en aucun endroit, au  
 moins diſtinctement; ni Joſeph, ni Phi-  
 lon, ni Origene, ni Eufebe, ni S. Je-  
 rôme, qui étoient ſi inſtruits de l'Etat &  
 du Gouvernement ancien des Juifs, n'en  
 font aucune mention. Ni Saul, ni Da-  
 vid, ni Salomon, ni aucun autre Roi  
 ne furent jamais jugés par ce Tribunal:  
 on ne peut citer aucun acte ni aucun e-  
 xemple authentique de ſes jugemens: les  
 Rois de Juda déposent les Souverains  
 Pontifes ſans aucune oppoſition; ils font  
 la guerre ſans prendre conſeil de perſon-  
 ne; ils établiffent & déposent des Ju-  
 ges, ſans que le Sanhedrin interpoſe ſon  
 autorité pour reprimer la trop grande  
 puiffance des Rois; de ſorte que Dom  
 Calmet ne reconnoît de Sanhedrin que  
 dans les derniers tems de la République  
 des Hebreux. Il croit que ce vrai Senat  
 de la Nation commença ſous les Maca-  
 bées; que ſous les Rois Aſmonéens, il  
 ſ'éleva à un degré d'autorité, qui devint  
 redoutable même aux Rois; que ce pou-  
 voir fut la cauſe de ſa ruine, qui arriva  
 dans

254 JOURNAL DES SÇAVANS.  
dans la destruction de la Ville & du  
Temple de Jerusalem.

La muce des anciens Hebreux fait la  
matiere de la 14. Dissertation: on en a  
donné l'Extrait dans le Journal du Mois  
de Juillet 1712. p. 27.

*Memoire concernant la Prohibition d'evoc-  
quer les decrets d'immeubles situes en  
Normandie, avec les Chartres, Edits,  
Déclarations, Lettres-Patentes, Ré-  
ponses de nos Rois, Arrêts du Conseil,  
& Arrêts du Parlement de Paris, qui  
ont établi & confirme le privilege de la  
Province. Diverses questions mixtes  
qui en dependent, & les Arrêts qui les  
ont décidés. Par M. LOUIS FRO-  
LAND, ancien Avocat au Parlement.  
A Paris, chez Michel Brunet, grande  
Salle du Palais, au Mercure Galand.  
1712. In 4°. pp. 501.*

**M.** FROLAND n'est point de ces Au-  
teurs qui annoncent au Public plu-  
sieurs Ouvrages, dont ils n'ont suivent  
qu'ébauche le plan; il a promis dans ses  
Memoires concernant l'observation du  
Senatusconsulte Velleien dans la Nor-  
mandie, d'autres Ecrits sur plusieurs  
matieres qui regardent la Jurispruden-  
ce. Il a donné preque dans le même  
tems ses Memoires sur les Coutumes lo-  
cales du Comté d'Eu; & ce Volume a été  
bien-

bien-tôt suivi de celui dont nous avons presentement à rendre compte. L'Auteur le propose d'y prouver, que les decrets d'immeubles situés en Normandie, ne peuvent être faits que par devant les Juges ordinaires des lieux, & qu'on ne peut les évoquer de la Province.

M. Froland fait voir d'abord que la chartre aux Normands qui contient les Privileges de la Province de Normandie, porte, que ceux qui y sont domiciliés ne peuvent être traduits dans des Jurisdicions étrangères, & qu'ils ne seront point tenus d'y comparoître ni d'y répondre. Cette Chartre qui est de Louis Hutin, a été confirmée par plusieurs Rois ses Successeurs. L'Auteur convient que l'on y a derogé par les privileges de l'Université de Paris, par le droit de *Committimus*, par des évocations generales qu'il a plu à nos Rois d'accorder à certains Seigneurs, par le sceau du Châtelet, & par un grand nombre d'autres moyens. Mais il ajoute que bien loin qu'on l'ait détruit pour les decrets des biens situés en Normandie, on l'a toujours conservé. L'Article 504. de la Coutume de Normandie porte que *les decrets d'heritages & choses immobilières, ne pourront être poursuivis, faits, ni passés par devant aucun Juge extraordinaire, mais seulement par devant les Juges ordinaires.*



*sur peine de nullité.* D'autres articles de la Coutume font connoître que les termes de Juges ordinaires signifient les Juges dont les biens sont dépendans. Sous le règne d'Henri IV. on poursuivit au Parlement de Paris, aux Requêtes du Palais, & aux Requêtes de l'Hôtel, plusieurs Decrets de terres situées en Normandie. Le Parlement de Rouen députa en 1604. M. Anzerai Avocat general, pour représenter le tort que ces procédures faisoient aux habitans de la Province de Normandie, & il obtint une Déclaration du Roi, qui ordonna, sous peine de nullité, de faire en Normandie, les ventes & les adjudications par decret des immeubles qui y sont situés, sans que l'on puisse proceder ailleurs, pour quelque cause que ce soit. Cette Déclaration d'Henri IV. a été confirmée par celle de Louis XIII. du 24. Avril, 1614. & par l'Edit de creation des Commissaires aux Saisies Réelles de Normandie, qui dit que les decrets d'heritage situés en cette Province, ne pourront en être évoqués sous quelque cause, pretexte ou privilege que ce soit, si ce n'est en vertu d'Arrêts du Conseil, lorsqu'il y aura des heritages situés dans le ressort de differens Parlemens, qui seront compris dans un seul decret, auquel cas ils pourront être renvoyés en la Jurisdiction

risdiction sous laquelle sera situé le plus  
 grand nombre d'heritages. Notre Auteur  
 joint à ces Loix plusieurs Arrêts du Conseil  
 rendus depuis 1680. jusqu'en 1700. qui  
 ont renvoyé devant les Juges ordinaires de  
 Normandie, des Decrets de biens situés  
 en cette Province, qui avoient été com-  
 mencés dans d'autres Tribunaux. Il a-  
 joute à ces autorités cinq Arrêts du Par-  
 lement de Paris, par lesquels on a dése-  
 ré à ce privilege des Normands. Les sub-  
 hantations des biens situés dans la Bresse  
 & dans les Pais de Bugey & de Gex,  
 doivent être faites par devant les Juges  
 des lieux, suivant les déclarations du 3.  
 Juillet & du 6. Décembre 1703. Ces  
 deux Declarations ont été enregistrées au  
 Parlement de Paris. Les habitans du  
 Comté d'Artois jouissent du même Pri-  
 vilege qui a été confirmé par une Dé-  
 claration de 1708. non seulement les de-  
 crets de biens situés en Normandie, ne  
 peuvent être évoqués hors de la Provin-  
 ce, mais encore le Parlement de Rou-  
 en ne peut en connoître en premiere  
 Instance, parce que la Coutume & les  
 Déclarations des Rois veulent qu'ils soient  
 faits devant les Juges ordinaires. Les  
 Officiers des Requêtes du Palais de Rou-  
 en ayant fait insérer dans une Déclara-  
 tion du 15. Avril, 1680. qu'ils connoi-  
 troient des saisies réelles, des créées & des  
 de-

decrets qui se feroient en vertu de  
jugemens, les Juges ordinaires de  
vince s'opposèrent à l'enregistrement.  
La contestation fut portée au  
Elle y fut décidée en faveur des  
ordinaires. Le Roi donna le 6.  
1680. une Déclaration conforme  
du 15. Avril à l'exception de  
des decrets qui en fut retranché  
1687. les Juges ordinaires de Normandie  
obtinrent des Lettres patentes, &  
des défenses expressees aux Officiers  
Requêtes du Palais de Rouen, d'  
dre connoissance des saisies, des  
& des decrets qui se font en exécution  
de leurs jugemens. Ce qui donna  
lieu pour les biens situés dans le  
d'Eu, suivant les Arrêts obtenus au  
seil par M. le Duc du Maine, &  
d'Eu. L'Auteur ayant traité ces  
tions parle des decrets, dans les  
évocations generales & des attri-  
particulieres, & de la situation de  
dans le ressort de differens Parle-  
puis il vient aux decrets qui se font  
Cours des Aides, aux Sieges des  
rautés & aux Cours des Monnoye

On fait à la Cour des Aides de  
le decret des Offices d'élection &  
jurisdiction, à l'imitation de ce qui  
serve dans les Sieges ordinaires &  
Offices de judicature. Il en est

des Offices de judicature qui ne consistent qu'en fonctions. Une Déclaration du mois d'Août, 1664. vérifiée en la Cour des Aides de Normandie, porte que les biens immeubles des Collecteurs qui auront diverti les deniers des Tailles, pourront être saisis & decretés pardevant les Elus. La Cour des Aides de Rouen doit aussi connoître des decrets des biens des comptables qui ont exercé dans son ressort, lorsqu'ils se trouvent redevables envers le Roi. C'est la disposition de l'Edit du mois d'Août, 1669. Mais M. Froland soutient que hors de ces cas & de quelques autres marqués expressément dans des Lettres Patentes, la Cour des Aides ne peut connoître des decrets, sous le seul prétexte qu'il s'agit de l'exécution de ses jugemens, cette procédure ayant été défendue aux Officiers des Requêtes du Palais & à ceux du Parlement.

Les decrets des Vaisseaux doivent se faire au Siege de l'Amirauté, suivant l'Ordonnance du mois d'Août, 1681. pour la Marine. On fait aussi en la Jurisdiction du Vicomte de l'eau à Rouen les decrets des Batteaux qui vont seulement sur la riviere. A l'égard de la Cour des Monnoyes, notre Auteur s'attache à faire voir qu'elle ne peut connoître des decrets faits en execution de ces jugemens; parce qu'il n'y a point de

de qui sont possédées par des personnes domiciliées dans la Province ou dans les decrets des rentes foncières de Normandie, ou des rentes constituées sur les Bureaux de cette Province ou sur des Particuliers, dont les biens sont situés en Normandie; mais dont l'ancien a son domicile à Paris. Or comme ensuite si les immeubles situés en Normandie peuvent être licités en direction à Paris. Nous renvoyons sur ces questions au Livre, pour ne pas trop nous arrêter sur une matière dans la pratique du Palais, mais qui ne s'intéresse pas beaucoup ceux qui ne font point une étude particulière de la procédure.

ZOEBRI BERNARD VAN-EGG  
D'advocat. L. V. L. D. C. C. B.



S E P T E M B R E 1722. 261  
*rigée & augmentée par l'Auteur.* A Lou-  
vain , & se vend à Rouën , chez  
Pierre le Boucher dans la Cour du  
Palais. 1721. In Fol. 2. Vol. I. Vol.  
pp. 924. II. Vol. pp. 875.

IL y a déjà long-tems que M. Van-Es-  
pen s'est distingué dans la Républi-  
que des Lettres par plusieurs Ouvrages  
sur le Droit Canonique. Ceux mêmes  
qui n'ont pas crû devoir adopter quel-  
ques uns de ses sentimens , & qui ont cri-  
tique ses Ecrits , ont été obligés de con-  
venir que l'Auteur a beaucoup d'érudi-  
tion & de méthode , que ses Ouvrages  
sont remplis d'excellens principes bien  
développés , tant sur le Droit Canonique  
que sur la Morale , & sur les règles que  
prescrivent les saints Canons pour la con-  
duite des Ecclesiastiques. C'est ce qui a  
fait desirer une nouvelle Edition des  
Oeuvres de ce sçavant Canoniste , laquelle  
comprît tout ce qu'il a publié jusqu'à  
présent sur le Droit Canonique. Le  
plus considérable de ses Ouvrages a pour  
titre , Droit Ecclesiastique universel sui-  
vant les usages de la discipline présente  
de l'Eglise , sur tout pour la Flandre , la  
France , l'Allemagne & les Provinces  
voisines. M. Van-Espen suivant dans ce  
grand Ouvrage la division des Institu-  
tions de Justinien , traite dans la première

re Partie des personnes Ecclesiastiques dans la seconde, des choses, ce qui comprend les Sacremens, les Benefices, les Fêtes, les sepultures, les biens Ecclesiastiques & leur administration. Dans la troisième Partie il parle des actions c'est-à-dire, de la procedure, tant pour le civil que pour le criminel. Il s'applique en expliquant chacune de ces matieres à joindre ce qui devoit s'observer selon l'ancienne discipline, avec ce qui se pratique à present. Il tire ce qu'il avoit vu par l'usage des derniers tems, des Conciles, des Edits des Princes, des décisions des Juges, tant Ecclesiastiques que Laïcs. Il étoit naturel que l'Auteur rapportant les usages des différentes Eglises, s'attachât particulièrement à rapporter & à prouver ceux de son pais. Ainsi explique-t-il avec étendue les dispositions des Conciles de Flandres & les Placards des Souverains de ce Pais là. Il s'étend moins sur les usages des autres Pais, apparemment parce qu'il n'a point toujours eu les éclaircissmens nécessaires, ayant été obligé de s'en rapporter à ce que disoient differens Auteurs, sans pouvoir juger de ces usages par lui-même. Les deux premières Parties de ce grand Ouvrage font le premier Volume de cette nouvelle Edition; le second Volume commence par la troisième Par-

S E P T E M B R E 1722. 263

le du Droit Ecclesiastique universel.

L'Auteur y a fait quelques additions, en voici un exemple:

Au Titre 3. de la premiere Partie,

L'Auteur parle des Cures & de leurs Vicaires; & a cette occasion il explique

dans le Chapitre 6. la Décretale *Dudum*.

qui dit que les Religieux Mendians ne

pourront prêcher dans les Eglises Pa-

roissiales, sans la permission & l'agré-

ment des Cures; à moins que les Re-

ligieux n'ayent été envoyés par l'Evê-

que ou par un autre Prélat supérieur.

*Nisi Episcopus vel Prælati superior, per*

*inde Fratres Prædicari mandaverit.*

Notre Auteur avoit déjà observé dans les

Éditions précédentes, que suivant la

doctrine de Lipæus & l'usage de la Flan-

dre, l'Evêque ne peut envoyer des Pré-

dicateurs dans une Paroisse malgré le Cu-

ré, que quand le Curé ne veut pas prê-

cher par lui même, ou quand il a tant

d'occupations qu'il ne peut donner à son

peuple les instructions nécessaires; par-

ce qu'en ce cas c'est au premier Pasteur

de faire suppléer même malgré le Curé, à

ce qui manque à l'instruction de ses Pa-

roissiens. M. Van-Espen ajoute avec

Lipæus, que l'on doit examiner les rai-

sons pour lesquelles les Curés s'oppo-

sent à recevoir les Religieux que l'Evê-

que envoie pour prêcher; parce que

le

le Curé étant chargé du soin des âmes par le titre de son Benefice, & étant obligé d'en remplir par lui-même les fonctions, on ne peut les faire faire par un autre, sans prouver sa negligence ou son incapacité, ou sans établir qu'il a refusé injustement de recevoir le Predicateur que l'Evêque lui a envoyé. L'Auteur prétend même que dans ce cas, on ne doit envoyer dans une Paroisse un Religieux pour y prêcher malgré le Curé, qu'après l'avoir convaincu, en suivant les formes de Droit, d'incapacité ou de negligence. D'où il conclut, que si après cet examen on lui envoie sans raison légitime un Prêtre pour prêcher dans sa Paroisse, & qu'on le trouble dans l'exercice de ses fonctions, il peut appeler de l'ordonnance de l'Evêque par-devant son Supérieur Ecclesiastique, ou s'adresser au Juge séculier pour être maintenu dans les fonctions de son Benefice, si l'on a procédé sans instruction & par voie de fait. Pour prouver que cette proposition est conforme à l'usage de Flandre, l'Auteur cite un Jugement rendu au Conseil de Brabant, contre un Religieux de l'Ordre de S. Dominique, qui vouloit prêcher dans une Paroisse en conséquence d'un ordre particulier de l'Archevêque de Malines.

M. Van-Espen a mis sous le titre de  
qua-

SEPTEMBRE 1722. 265

quatrième Partie du Droit Ecclesiastique  
universel plusieurs Opuscules contre le  
Secule des Religieux, & contre la simo-  
nie pour l'entrée dans les Monasteres,  
sur l'institution & les devoirs des Cha-  
noines, sur les Heures Canoniales, sur  
la simonie & sur les pensions dont on  
charge les Benefices, sur les dispenses,  
sur les dîmes & sur les portions con-  
grues, sur les exemptions de la jurisdic-  
tion de l'Ordinaire, un Traité Histori-  
que & Canonique, où l'Auteur fait plu-  
sieurs remarques sur les anciens Canons  
qui ont été suivis dans l'Eglise Gréque &  
dans l'Eglise Latine, & une Histoire des  
différentes collections des Canons, avec  
des Observations sur les Principes gene-  
raux du Droit Canonique. Les Ouvra-  
ges qui n'avoient point encore été joints  
au Droit Ecclesiastique, mais qui avoient  
été imprimés en plusieurs volumes sepa-  
rés, sont un Traité de la promulgation  
des Loix Ecclesiastiques, & en particu-  
lier des Bulles & des Rescrits de la Cour de  
Rome, où il parle de la nécessité du Pla-  
cet en Flandre pour la reception des  
Bulles; la concorde de l'immunité Ec-  
clesiastique, & du Droit Royal, un  
Traité Historique & Canonique sur les  
Censures Ecclesiastiques, une Disserta-  
tion Canonique sur les donations des Au-  
tels, qui ont été faites aux Monasteres,

Tom. LXXII.

M

2



266 JOURNAL DES SÇAVANS.  
à l'occasion desquels l'Auteur parle des  
Dîmes Novalles & des Droits des Vicaires  
perpétuels.

La dernière Dissertation de ce Volume qui n'avoit point encore paru, regarde l'immunité des asyles des Eglises. Nous en allons donner le précis. Dans le quatrième siècle les Evêques avoient coutume d'interceder pour les criminels auprès des Princes & des Juges seculiers. Le Concile de Sardique permet même en ce cas aux Evêques d'aller à la Cour des Princes ou d'y envoyer un Diacre. S. Ambroise & S. Augustin parlent de l'intercession des Evêques pour les criminels. Le but des Evêques étoit de faire faire penitence aux criminels, & non de laisser les crimes impunis. Mais ils reconnoissoient qu'il étoit libre au Prince d'accorder la grace ou de la refuser. Pour obtenir l'intercession des Evêques, on se réfugioit dans l'Eglise. Les Empereurs Chrétiens ont autorisé ce droit d'azyle dans les Eglises, comme on le voit par les Loix rapportées dans le Code Theodosien & dans celui de Justinien; mais ils ont mis eux-mêmes des bornes à ce droit, & ils ont permis aux Magistrats de faire tirer des Eglises ceux qui étoient coupables des grands crimes. On voit par-là que ce Privilege étoit une grace particulière accordée par les Empereurs,

qu'ils pouvoient reftraindre ou  
 étendre fuivant leur volonté. Dans la  
 suite les Canoniftes ont regardé le Droit  
 d'azyle des Eglifes, comme une dépendan-  
 ce de la puiffance Ecclefiaftique. Gra-  
 m a cité, pour foute nir ce fentiment,  
 les fauffes Decretales, & des Loix faites  
 par les Princes, ou avec le concours de  
 l'une & de l'autre Puiffance, qu'il a pri-  
 té pour des Loix purement Ecclefiafti-  
 ques. Cependant les Papes fe fondans  
 fur ces Textes ont fait plufieurs Régle-  
 mens fur les azyles & fur les bornes dans  
 lesquelles ce droit peut être renfermé;  
 & ils fe font regardé comme les Legisla-  
 teurs & les Juges fur cette matiere. La  
 Jurifprudence que l'on fuit en France  
 depuis l'Ordonnance de 1539. fait bien  
 connoître combien les maximes de Fran-  
 ce fur cette matiere font contraires à cel-  
 les des Decretales, En Flandre on n'a  
 point pouffé les chofes fi loin; on y a  
 confervé le droit d'azyle; mais on eft  
 perfuadé dans ce Pais-là de deux princi-  
 pes: le premier, que le Souverain peut  
 mettre telles bornes qu'il lui plaît au droit  
 d'azyle; le fecond, que c'eft au Juge  
 féculier à connoître quels font les cas où  
 les criminels peuvent jouir de cette pré-  
 rogative. L'Auteur prouve la premiere  
 de ces deux maximes par plufieurs Pla-  
 cards des Souverains fur ce fujet. A l'é-

gard de la seconde, il l'établit par l'usage, & il fait voir que cet usage est fondé sur la nature de ce Privilege, qui est une concession des Princes, à qui il appartient d'interpréter & de faire exécuter leurs propres Loix, sans s'adresser pour cela au Juge Ecclesiastique.

Nous nous sommes peu étendu sur les autres parties des Ouvrages de M. Van-Efpen, parce qu'ils sont assez connus de toutes les personnes qui se sont appliquées à l'étude du Droit Canonique. Les différentes Éditions qui en ont été données, suffisent pour prouver que les Critiques qui ont paru de plusieurs Ouvrages de M. Van-Efpen, n'ont servi qu'à les faire rechercher avec plus d'ardeur.

*Lettre de M. MAUGUE, Conseiller Medecin du Roi, Inspecteur general des Hôpitaux de Sa Majesté en Alsace, sur l'opinion de ceux qui prétendent que la peste est causée par des vers. A Strasbourg, chez Jean Regnauld Doullécker. 1721. Broch. In 12. pp. 11.*

IL a déjà paru plusieurs Dissertations sur la production de la peste par les vers; ces Dissertations (dit M. Maugue) sont revêtues de si brillantes raisons, qu'on doit attendre de la capacité de leurs Auteurs quelques éclaircissmens  
sur

SEPTEMBRE 1722. 269

les difficultés qui restent encore. Comme les Partisans de ce Système sup-  
posent que la Peste peut demeurer ca-  
chée pendant plusieurs années sans des  
causes ou autres choses, & se manifester  
ensuite au moindre mouvement, M.  
Bouguer leur demande comment une pe-  
tite quantité de Vers apportés d'Egypte  
conservés pendant 25. ans dans une  
bouteille, ainsi que quelques Auteurs cré-  
dules se l'imaginent bonnement, sur le  
port d'Ingratias dans son Histoire de  
l'Inde; comment cette petite quantité  
de Vers après un si long repos peut si  
promptement se repandre, & charger  
de toute une Province? On ne  
peut pas (dit il) de répondre que  
la multiplication de ces animaux est si  
prompte & si grande, qu'on a peine à  
l'en concevoir. Mais il demande si en la  
supposant telle, on concevra plus facile-  
ment que ces insectes puissent avoir été  
cachés pendant 25. ans dans des balots  
d'autres choses sans mettre à profit leur  
situation. S'ils l'ont mise, on ne  
trouvera plus (remarque-t-il) que des  
balots de vers. On se retranchera à di-  
re qu'il suffit que les balots aient appor-  
tés des semences ou œufs d'insectes.  
On ne voit pas que les semences des  
plantes, & encore moins celles des  
animaux puissent produire après 25. ans.

M 3

Con-

„ Concevons-nous plus facilement  
 „ comment ces Vers soutenus & con-  
 „ duits par l'air , restent depuis un an ,  
 „ cantonnés en Province , sans en avoir  
 „ pû être dépaïsés & emportés par les  
 „ vents. S'ils suivent l'air auquel ils  
 „ sont attachés , & avec lequel ils font  
 „ corps , comment depuis le tems que  
 „ le vent de Sud regne , n'auront-ils pas  
 „ déjà inondé tout le Nord de la Pro-  
 „ vence , enjambé la Durance , pénétré  
 „ dans le Comtat d'Avignon , le Lyon-  
 „ nois , & la Bourgogne ? Les sages  
 „ précautions de MM. les Commandans  
 „ ne deviendront-elles pas inutiles ? Ces  
 „ insectes s'arrêteront-ils sur les bords du  
 „ Rhône & de la Durance , par crainte  
 „ ou par respect ? Quelques-uns d'eux  
 „ aussi indiscrets que ces mouches , que  
 „ certains Auteurs , & entre autres *Mer-*  
 „ *curial* disent avoir communiqué la Peste ,  
 „ & aussi mal-faisans que ce corbeau  
 „ qui , au rapport de Kirker , infecta  
 „ une Ville d'Italie , surprendront les  
 „ Gardes & porteront la contagion au-  
 „ delà des retranchemens. „

„ Si ces communications de la peste  
 „ étoient aussi faciles qu'elles le seroient ,  
 „ supposant les insectes ; nulle Provin-  
 „ ce , nul Royaume n'en seroit exempt ,  
 „ il se rencontreroit toujours quelques  
 „ oiseaux voyageurs qui tromperoit la  
 la



la vigilance des Gardes. A quoi serviroit dans une Ville la precaution de rompre tout commerce avec les voisins, & de se sequestrer dans sa maison, comme le veulent cependant les Partisans de ce Systême ? Pourroit-on fermer l'entree aux insectes pestiferés, qui sont répandus dans l'air que l'on respire ? Pourroit-on ôter absolument la communication de celui du dehors avec celui de la chambre où l'on se seroit enfermé ? Si on allume du feu à une cheminée, l'air que la flamme & la fumée pousseront en haut sera indubitablement remplacé par un air extérieur qui lui succedera. Bouchera-t-on assez bien les fenêtres & les portes, les trous des ferrures & les fentes, pour empêcher que quelques-uns de ces insectes ne s'insinuent dans le lieu de la retraite ? Puisqu'ils échappent à notre vue, il faut qu'ils soient extrêmement subtils, & par conséquent ils pourront passer à travers les pores des cloisons, & à travers ceux de la peau.

De plus, s'ils sont si féconds, quand pourra-t-on esperer d'en voir l'extinction ? On nous la promet 1°. pendant l'hiver, 2°. par les remèdes convenables, 3°. lorsqu'ils manqueront de nourriture, 4°. lorsqu'ils seront étouf-

„ ses par la grande infection des cadavres.

„ Que doit-on attendre de l'hyver, si alors, comme on le suppose, ils se cantonnent dans les étoffes & dans les bois poreux, n'y seront ils pas à l'abri du froid? Et si peu qu'il en reste, leur fécondité aura bien-tôt réparé leur perte; puisqu'un petit nombre reste dans une corde a pu en fournir assez pour infecter toute la Ville de Milan? Quant aux remèdes, quelle prodigieuse quantité n'en faudroit-il pas pour empoisonner tous ceux qui seroient épars dans l'air de toute une Province? la dispensation en seroit aussi curieuse que la distribution difficile.

„ Pour ce qui est de la nourriture, en peuvent-ils manquer au milieu de l'infection des cadavres; puisque cette infection même est capable de leur donner la vie, ainsi qu'en doivent nécessairement convenir les Partisans des insectes; puisqu'ils ne peuvent nier que la corruption n'ait souvent donné naissance à de grandes pestes? On allègue donc mal à propos pour une des causes de l'extinction de ces insectes, ce qui est capable au contraire de leur donner naissance.

Cette opinion trouve un grand appui auprès.

après de Leewenhoek, & de l'Hermite  
de Toulouse; „ ce dernier qui avoit  
monté son imagination au point des  
hautes spéculations, croyoit avoir  
aperçu dans l'air pendant un tems  
de peile, une multitude d'insectes qui  
la produisoit. On sait que Leewen-  
hoek avoit trouvé des Vers jusques  
dans l'humeur spermatique des ani-  
maux; mais il n'avoit pas encore as-  
sez échauffé son imagination pour en  
appercevoir parmi les particules de  
l'air. Si le perçant Hermite avoit  
voulu communiquer au Public la tail-  
le des verres de ses microscopes, il  
auroit rendu un grand service aux Cu-  
rieux.

D. MICHAEL. GOTTLIEB HANS-  
CHII selecta Moralia C'est-à-dire:  
*Questions morales choisies, par MI-  
CHEL GOTTLIEB HANSCHIIUS.*  
A Halle de Magdebourg, aux dépens  
de la nouvelle Imprimerie. 1720.  
In 4°. pp. 106.

Cet Ouvrage est divisé en quatre es-  
sais, dont le premier a pour titre,  
*point moral*; l'Auteur définit ce point  
un petit espace de tems dans lequel la  
bonte de quelques actions humaines est  
renfermée. M. Hanschius explique ce

qu'il peut y avoir d'obscur & d'embarassé dans cette définition , en donnant pour exemple la défense légitime de son propre corps dans un premier mouvement. Ensuite il fait voir, que quoiqu'il ne soit point permis aux hommes de se faire justice à eux-mêmes dans l'état présent de la société, cependant il ne leur est point défendu de résister à un agresseur injuste, lorsqu'il leur est absolument impossible d'avoir recours au Magistrat. Mais pour que cette défense soit légitime, il faut 1°. qu'il y ait une juste proportion entre l'offense & la défense; 2°. que la défense se fasse dans le moment même de l'offense.

La bonté morale des actions humaines fait le sujet de la seconde Dissertation. M. Hanschius la fait dépendre d'une délibération & d'un dessein formé de faire une action qui est contraire à la Loi naturelle, divine, ou civile. Il montre qu'une ignorance de la Loi qui n'est point invincible, n'excuse pas le pécheur, non plus que la probabilité; & il s'élève sur la fin de cet Essai contre la restriction mentale, qu'il regarde comme de véritables mensonges.

L'Auteur parle dans le troisième Essai de l'obligation de garder le secret en vertu d'une convention expresse ou tacite.

Le repos Philosophique, qui fait le sujet

S E P T E M B R E 2722. 275  
jet du quatrième essai, est selon M Hanschius un relache honnête, qu'un homme de Lettres s'accorde de ses occupations ordinaires, pour réparer les forces du corps, & pour conserver celles de l'esprit. Il dit qu'un exercice modéré, & l'étude de matieres qui ne font pas l'occupation ordinaire d'un homme de Lettres, conviennent fort à ce tems de repos Philosophique.

*Histoire de l'Academie Royale des Sciences. Année 1718. Avec les Memoires de Mathematique, & de Physique, pour la même année; tirés des Registres de cette Académie. A Paris, de l'Imprimerie Royale 1719. In 4o. pp 104. pour l'Histoire, pp. 328. pour les Memoires Planch. XVI. Sous presse à Amsterdam, chez P. de Coup. In 12.*

Nous avons rendu compte dans le Journal du Mois de Mai, de cette année, p. 518. des Articles de ce Volume qui appartiennent à la *Physique generale* & à l'*Anatomie*. Il nous reste à parler de ceux qui concernent la *Chymie*, la *Botanique*, & les diverses parties des *Mathematiques*.

La *Chymie* n'offre que trois Articles:  
Le premier, sur les *epreuves de l'eau de*



*vie & de l'esprit de vin*, est de M. Geoffroy le cadet. Le second, sur les rapports de différentes substances en Chymie, est de M. Geoffroy l'ainé. Le troisième, sur le sel d'Ébène, est de M. Bolduc. Les deux premiers se lisent dans l'Histoire & dans les Mémoires; le troisième ne paroît que dans l'Histoire. Nous ne nous étendrons que sur le premier & le dernier.

1. On est informé que l'eau de vie n'est autre chose que du vin, dont on a retranché par la distillation beaucoup de phlegme, & qui contient assez d'huile pour s'enflamer aisément. On sait aussi que l'esprit de vin est de l'eau de vie déphlegmée au point, qu'ayant pris feu, elle ne laisse nul phlegme, & se consume entièrement. Il y a diverses épreuves vulgairement pratiquées par les Marchands pour juger de la bonté de l'eau de vie. Mais la plupart de ces épreuves sont grossières, peu précises & quelquefois trompeuses. La plus sûre consiste à brûler différentes sortes d'eau de vie, & celles qui en s'éteignant laissent le moins de phlegme, doivent passer pour les meilleures & les plus fortes. M. Geoffroy le cadet a porté cette espèce d'épreuve à une telle précision, qu'il peut mesurer exactement la différente quantité de phlegme que laissent deux eaux

de

de vie brûlées. De plus il juge de la bonte de l'eau de vie, non seulement par la quantité de ce phlegme qui reste, mais encore par sa qualité. Moins il est desagréable au goût, & meilleure est l'eau de vie.

A l'égard de l'esprit de vin, on se contente dans les épreuves ordinaires qu'on en fait, qu'après qu'il est brûlé il ne laisse aucun phlegme; & sur ce pied-là, deux sortes d'esprits de vin qui ont également soutenu une telle épreuve, sont regardees comme également bonnes. Cependant il y a souvent beaucoup de difference; car M. Geoffroy ayant decouvert dans l'esprit de vin le mieux rectifié, beaucoup de phlegme; il s'en suit que deux esprits de vin qui paroissent parfaitement égaux par les épreuves communes, peuvent ne l'être nullement. Le défaut de ces épreuves vulgaires vient de ce que le vaisseau où brûle l'esprit de vin, s'échauffant considérablement, fait evaporer & disparoitre la portion de phlegme contenue dans cet esprit, & par conséquent celui-ci étant une fois consumé, il ne reste rien dans le vaisseau. Pour éviter cet inconvenient, l'Academicien a imaginé de faire brûler l'esprit de vin dans une petite gondole, qui flotte sur de l'eau froide, contenue dans un vase convenable:

& pour empêcher que cette gondo e, malgré sa situation, ne s'échauffe a la longue & ne communique sa chaleur à l'eau où elle nage, M. Geoffroy, par le moyen de deux robinets, dont l'un donne issue à une partie de l'eau qui s'échauffe, & l'autre apporte de nouvelle eau froide dans le vase; entretient cette eau dans le même degré de froideur; ce qui se justifie par un thermomètre toujours plongé dans la liqueur, & qui ne doit ni monter ni descendre.

M. Geoffroy par cet ingénieux artifice, a reconnu que 9. onces d'esprit de vin contiennent plus de deux onces trois gros de phlegme; & par une experience encore plus subtile, & sur le détail de laquelle nous renvoyons au Memoire de l'Academicien, il a trouvé que le meil'eur esprit de vin a plus de la moitié de phlegme. Ce phlegme sert aussi à juger de la bonté de l'esprit de vin, dont il faisoit partie, & cet esprit doit passer pour bon, lorsque son phlegme est sans odeur forte ni desagréable, clair & exempt d'une certaine huile, que l'on apperçoit sur la liqueur en forme de taches imitant les couleurs de l'iris, lorsqu'on regarde d'un certain sens la surface de cette liqueur. M. Geoffroy propose de nouvelles manieres de recueillir l'esprit de vin, beaucoup plus exactes que celles dont on s'est servi jusqu'à present:

&c.

& il conseille que dans les opérations délicates où il doit entrer de l'eau de vie, on employe plutôt de l'esprit de vin bien fait, affoibli par une suffisante quantité d'eau.

3. Le véritable sel d' *Ebsom* se tire des eaux minerales purgatives du Village d'Ebsom, situé à 14. milles de Londres, fort fréquenté depuis un siècle, à cause des vertus de ces eaux. C'est M. *Grew*, célèbre Medecin Anglois, qui le premier a sçu en extraire un sel, sur la nature duquel il publia un excellent Traité en 1697. Depuis ce tems-là le sel d'Ebsom s'est acquis beaucoup de réputation en Angleterre & dans les autres Pais; & il s'est débité en si grande abondance & à un prix si modique, que l'on a eu lieu de soupçonner que ce sel ne pouvoit être le véritable sel d'Ebsom. En effet, outre qu'il n'y a point d'eau minerale assez féconde en sels pour en donner plus d'une dragme par pinte, les frais de l'extraction vont beaucoup plus loin que le prix auquel on avoit fixé le prétendu sel d'Ebsom.

Cela fit conjecturer à M. *Boulduc* que ce sel pourroit bien être ou quelque sel naturel formé dans quelque miniere, ou l'ouvrage facile de quelque Chymiste. Pour s'en éclaircir il se mit à examiner de près ce sel, & il trouva qu'il partici-

poit beaucoup de l'alun. Suivant ce principe il travailla sur l'alun combiné avec différentes autres matieres salines ; & de toutes celles qu'il employa , nulle ne lui réussit mieux que le sel de tartre ou l'huile de tartre par défaillance. M. Bouëduc , après avoir donné à son nouveau sel toute la perfection que l'Art pouvoit y mettre , le trouva tout-à-fait semblable à celui d'Ebsom , & pour les vertus & pour les qualités, à l'amertume pres, qui paroïssoit un peu moindre. Cependant la dépense de cette preparation rendoit ce sel *factice* beaucoup plus cher que n'étoit le sel d'Ebsom ordinaire. Ainsi l'Academicien n'avoit point encore par là rencontré ce qu'il cherchoit.

Il n'en a été instruit que par M. Mendez, Medecin du Roi d'Angleterre. Ce faux sel d'Ebsom est fourni par deux salines de ce Royaume-là , dont l'une est à Limington dans le Comte de Hamp, l'autre à Portsca Island proche de Portsmouth. Des monceaux de sel fossile qu'on en tire , il s'écoule une liqueur salée, amere , acré & piquante. Cette salure & cette amertume ont fait juger qu'elle contenoit deux sortes de sels , l'un maria , l'autre amer. Pour les séparer on fait couler cette liqueur dans des canaux creusés sur la terre où elle se condense en sel. On fait bouillir ce sel dans  
beaux



beaucoup d'eau commune, jusqu'à ce qu'il y soit parfaitement dissous : après quoi on le laisse refroidir & reposer pendant quelques jours. L'eau imprégnée du sel marin, qui est le plus pesant, descend au fond du vaisseau avec les parties terreuses, & l'eau imprégnée du sel amer, qui est plus léger, surnage. On enlève cette liqueur supérieure, tant qu'elle conserve un goût amer sans acrimonie, ensuite on la fait bouillir en une ou deux eaux, on l'évapore, & elle donne des cristaux blancs & clairs, qui sont le faux sel d'Epsom.

Les articles concernant la *Botanique*, sont au nombre de cinq. Le premier, sur le *Gin-jeng*, est un résultat de plusieurs Mémoires communiqués à l'Académie par différentes personnes. Le second, sur les *systèmes de Botanique* est de M. Renuanne. Le troisième ne contient une description de l'*Indigotier*, par M. Marchand. Le quatrième est un long écrit de M. Vassilant sur de nouvelles caractéristiques de plantes. Le dernier roule sur letablissement d'un nouveau genre de plantes, par M. Danty d'Isnard. De ces cinq articles, les deux premiers ne se trouvent que dans la partie historique, & les trois derniers ne paroissent que dans les Mémoires. Nous nous bornons au détail du premier article.

On

On fait que le *Gin-seng* est une plante, dont la racine est fort estimée des Chinois. Les anciens Missionnaires Jesuites nous l'ont fait connoître les premiers par quelques échantillons ; car la plante est très-rare & très-chère. En 1697. feu M. *Bourdelin* lut à l'Academie un Memoire qu'on lui avoit communiqué sur le *Gin-seng*, & qui en contenoit une légère description, en marquoit les principales vertus, indiquoit la maniere d'en user, le pais d'où les Chinois la tiroient, les endroits de ce pais-là où elle croissoit, &c. En 1713. il nous vint sur cette Plante de nouveaux éclaircissemens par une Lettre du P. *Jartoux*, Missionnaire à la Chine, laquelle fut inserée dans un Volume du Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses*, publiées par la Société des Jesuites. Ce Pere nous apprenoit que le *Gin-seng* se recueille dans la Tartarie, sujette à la domination de l'Empereur de la Chine, que tout ce qui s'en ramasse doit être porté à ce Prince, qui en prend deux onces pour la capitation de chaque Tartare, & achete d'eux le surplus au poids de l'argent fin, pour le revendre quatre fois plus cher dans ses Etats, où cette racine ne se debite qu'en son nom. La description accompagnée d'une figure, que le P. *Jartoux* donnoit du *Gin-seng* confirmoit celle du Memoire

S E P T E M B R E 1722. 283  
de M. Bourdelin. Ce Jésuite propo-  
soit outre cela une pensée que lui avoit  
fait naître la grande conformité qu'il se  
figuroit entre les grandes forêts de Ca-  
nada & celles de la Chine, situées d ail-  
leurs à peu près sous le même climat,  
& qui lui faisoit conjecturer qu'on pour-  
roit trouver du *Gin-seng* en Canada. Cet-  
te Lettre du P. Jartoux étant tombée  
entre les mains du P. Lafitau, Jésuite  
Missionnaire des Iroquois, & amateur  
de la Botanique, l'engagea à chercher  
dans les forêts de Canada la Plante en  
question, & après beaucoup de peine,  
il crut l'y avoir trouvée.

Les Botanistes de l'Académie infor-  
més de la découverte du P. Lafitau,  
n'en furent pas tellement persuadés,  
qu'ils ne doutassent encore, que la Plan-  
te du Canada, & même celle du P. Jar-  
toux, fussent le véritable *Gin-seng*; &  
le doute sur ce second article étoit au-  
torisé par la figure que M. Koempfer,  
Auteur Allemand avoit en 1712. donnée  
de cette Plante; figure fort différente de  
celle que le P. Jartoux avoit fait graver.  
Mais le P. Lafitau étant venu à Paris,  
y publia en 1718. un petit Livre sur  
cette matière, par lequel il dissipa tous  
les doutes sur sa découverte & celle de  
son confrere. M. Vaillant a rangé cet-  
te Plante sous un nouveau genre qu'il  
nomme

284 JOURNAL DES SÇAVANS.  
nomme *Araliastrum*. Quelques autres  
Botanistes long-tems auparavant , l'a-  
voient décrite & nommée , sans savoir  
qu'elle fût le *Gin-seng*.

Quoique cette Plante ( observe l'Histo-  
rien ) naisse dans les forêts de Canada ,  
où il n'y a qu'à la prendre : elle sera ce-  
pendant toujours rare ; parce qu'elle ne  
vient qu'à l'ombre des bois de haute fu-  
taye , sur un terrain non encore défriché ,  
& qu'elle ne se sème elle-même que  
difficilement : puisque dans les endroits  
les plus favorables on n'en trouve jamais  
plus de sept ou huit pieds les uns après  
des autres. M. de Jussieu en a semé au  
Jardin Royal des graines bien condition-  
nées qui n'ont pas réussi. On aura pour-  
tant lieu ( ajoute M. de Fontenelle ) de  
se consoler de la rareté du *Gin-seng*,  
si, comme l'assure M. Rencorne , l'*He-  
patica nobilis Tragi* en a les principales  
vertus. Le *Gin-seng* continue l'Histo-  
rien ) ne se rencontrant que dans les fo-  
rêts de la Tartarie , & dans celles du  
Canada , favorise la pensée de ceux qui  
soutiennent que l'Amerique s'est peuplée  
par le Nord de l'Asie. Peu à peu ( pour-  
suit-il ) ces sortes de secrets se découvi-  
ront.

Les différentes parties des *Mathemati-  
ques* sur lesquelles on trouve ici quelques  
articles , sont la *Géométrie* , l'*Astrono-  
mie*

de la Géographie, & la Méchanique.

La Géométrie en a quatre. Le premier, sur les *isopérimètres*, est de M. Jean Bernoulli, Professeur à Bale. Le second sur les courbes *isochrones* & sur celle de la plus vite descente, est du même Académicien. Le troisième est l'écrit de M. Varignon sur un quadrilatère inscrit dans une parabole. Le 4. est celui de M. Varignon sur les sections transversales des prismes. Les deux premiers articles se lissent & dans l'Histoire & dans les Mémoires; les deux derniers ne se trouvoient que parmi les Mémoires.

Les articles qui appartiennent à l'Astronomie sont au nombre de 14. Le premier sur la *théorie des éclipses sujettes aux parallaxes*, est de M. Delisle le cadet. Le second, sur la grandeur & la figure de la Terre, est de M. Cassini. Le troisième, sur le mouvement de Jupiter, est de M. Maraldi. Ces trois premiers articles paroissent dans l'Histoire & dans les Mémoires. Les suivans ne sont que parmi les Mémoires: sçavoir, 4. 5. 6. & 7. Les observations de MM. de la Hire, Cassini, de Louville, & Delisle le cadet, sur l'Eclipse d'Aldebaran par la Lune: 8. 9. 10. celles de l'Eclipse solaire du second Mars, par MM. de la Hire, Cassini & Maraldi; 11. 12. 13. & 14. celles de l'Eclipse lunaire du 9. Septembre, par



286 JOURNAL DES SÇAVANS.  
par MM. *Cassini, Maraldi, de la Hire,*  
& *Bianchini*. Nous nous arrêterons seu-  
lement sur le second article.

MM. *Cassini, Maraldi, & de la Hire*  
ont enfin terminé en 1718. le grand  
Ouvrage de la Méridienne de Paris, ti-  
rée depuis l'Océan jusqu'à la Méditerra-  
née, par toute l'étendue de la France.  
On a donc à présent avec certitude la  
position & l'étendue d'une Méridienne,  
qui traverse tout ce Royaume. La con-  
noissance de cette position donne tous  
les lieux par où elle passe, & sa distance  
aux lieux voisins les plus considérables;  
ce qui est le fondement de la Carte Geo-  
graphique la meilleure qu'on puisse jamais  
faire. La connoissance de l'étendue de  
cette Méridienne donne en lieues la va-  
leur de plus de 8. degrés  $\frac{1}{2}$  de latitude,  
ce qui est la plus grande base qu'on ait  
jamais eue pour la mesure du diamètre  
de la terre; fondement de toutes les me-  
sures Astronomiques.

Ce grand travail s'est toujours fait par  
des opérations de Trigonométrie, c'est-  
à-dire, par des triangles toujours liés les  
uns aux autres depuis le lieu du premier  
départ jusques à l'extrémité de la Flan-  
dre Françoisse, & jusqu'à celle du Rouf-  
sillon. A l'endroit d'où l'on est parti  
d'abord, il a falu avoir un premier tri-  
angle dont un côté ou une base fût con-  
nu

1713. 267  
une mesure actuelle; & c'est ce  
M. *Picard*, en mesurant entre  
Juive & Juvily une base de 5663.  
De ce triangle fondamental par-  
ment connu, on procédoit à un se-  
cond, qui avoit un côté commun avec  
le premier, & dont on avoit les deux  
autres côtés par le calcul, puisque les  
angles en étoient connus par l'opération;  
on avançoit ainsi de triangle en tri-  
angle, tout le calcul de la grandeur de  
ces côtés supposant toujours la base de  
celui qui précède, & s'y rapportant de nécessité.  
Que les trois Académiciens furent  
allés à Dunkerque, terme Septentrional  
de la Méridienne, ils eurent par le calcul  
une base du dernier triangle, qui  
étoit de 28. & il se rencontra heureuse-  
ment que cette base étant sur un rivage  
de la mer, ils pouvoient la mesurer actuelle-  
ment. Après l'avoir mesurée deux fois,  
ils trouverent, à une toise près, tel-  
le que celle resuetoit du calcul de tous les tri-  
angles consecutifs; ce qui est une preuve  
premiere & surprenante de la justesse de  
leurs opérations. Il faut de plus obser-  
ver que cette toise, qui faisoit la diffé-  
rence entre la base calculée & la base  
mesurée, appartenoit à une base de 5664.  
ce qui réduit presque à rien cet-  
te différence. Heureusement encore cet-  
te étoit presque égale à celle de Ju-  
visy,

288 JOURNAL DES SÇAVANS  
visy, de maniere que la suite  
angles commençoit & finissoit  
fort grandes bases, presque  
grandeur, toutes deux fort so-  
cautionnoient tout l'entre-deux.

L'objet de toutes ces opérations  
nometriques étoit d'avoir la lon-  
gueur d'une ligne, qui fût la  
tion de la Méridienne de l'Ob-  
re de Paris; c'est-à-dire, la lon-  
l'arc de la circonférence de la Ter-  
pris entre Paris & Dunkerque;  
pour lequel, il s'agissoit d'avoir, par  
les observations Astronomiques, la qua-  
degrés célestes qui répondoient  
arc & même à ses différentes  
C'est par le rapport des parties  
de cet arc & des degrés célestes  
que M. Cassini s'est à faire, qu'il  
grés d'un Méridien terrestre ven-  
nant de l'équateur vers le pôle,  
que la figure qui de cette diminution  
sulte pour la Terre, est ellipti-  
quale.

L'article qui concerne la Géographie  
est sur la *Chine ancienne & moderne*,  
l'occasion d'une Carte de ce Pais-  
voyée à l'Académie par le Duc  
de Longueville, l'un de ses Associés étrangers,  
communiquée à M. Delisle. Cette  
est faite de main Chinoise, en  
chinois, & fort différente

es ; n'ayant ni degrés de longitude ni degrés de latitude , & les Villes considérables y étant représentées par des quar-  
 res. Elle contient les noms tant anciens que modernes des principales Villes , avec un dénombrement des Tributs de chaque Province , soit en argent , soit en marchandise , écrit au bas de la Carte ; vers les bords de laquelle les Peuples voisins sont jettes comme au hazard & designes par les noms d'*hommes monstrueux*, de *Géants*, de *Nains*, &c. comme ne méritant pas qu'on les appelle de leurs véritables noms. Car (selon les Chinois) leur Empire est tout ce qu'il y a d'important sur la terre.

M. Deisse s'est efforcé de tirer quelque lumière de cette Carte , pour la comparaison de la Chine ancienne & de la moderne. De ce qu'il y est marqué par exemple , que la Province de Chanton située au Nord de cet Empire , fournit la foye ; il conjecture qu'elle est la *Sérique*, si fameuse chez les Anciens. A la vérité *Ptolomee* distingue la *Sérique* du *Pais des Sines* , qui doit être la Chine d'aujourd'hui : mais peut-être, que de son tems , on n'appelloit *Pais des Sines* que la Chine Méridionale ; & c'est en effet au 35 degré de latitude qu'il met les bornes de la *Sérique* & de son *Pais des Sines* : ce qui se rapporte à 15. mi-

290 JOURNAL DES SÇAVANS.  
nutes près aux limites de la Province de  
Chanton & de celle de Nankin, qui sans  
difficile appartenoit au Pais des Sines.  
M. Dele remarque, que de l'aveu  
de Ptolomée, c'étoit vers le 36 degré de  
latitude, que de son tems on avoit le  
plus d'observations, dont la raison étoit  
que toutes les navigations, même dans  
les mers d'Orient, se faisoient alors vers  
ce parallèle, à cause des marchandises  
qu'on y alloit chercher. Cependant toutes  
les Cartes mettent la Serique dans  
la Scythie, ce qui est une erreur, Pto-  
lomée ne l'y mettant pas, & d'ailleurs  
ne se trouvant point de soye aujourd'hui  
dans notre Tartarie, qui est l'ancienne  
Scythie, comme il s'en trouvoit dans la  
Serique.

Ptolomée, quand il est au delà du 30  
ou 36 degré, c'est-à-dire, dans le Pais  
des Sines, n'est plus si exact, parce qu'ap-  
paremment il manquoit d'observations  
faute de Navigateurs qui fréquentassent  
ces lieux. Aussi place-t-il la Capitale de  
Sines au troisième degré de latitude mé-  
ridionale, pendant que nul'e partie de  
la Chine n'approche l'équateur de plus  
près que du 18 degré de latitude Septen-  
trionale. Parmi les Isles de l'Archipel  
Oriental, qui, selon la supposition de  
Ptolomée, auroient dû dépendre de la  
Chine, M. Dele croit en reconnoître  
trois



quelques unes des principales dans ce  
Géographe Grec, que celui-ci ne donne  
point aux Sines. Par exemple, l'*Ile de*  
*Labadiu* est assez visiblement l'*Ile de*  
*Soua*; car on fait qu'en Langue Malaye,  
*Soua* signifie *Ile*. Les 10. *Iles Mariannes*  
de Ptolomée sont vraisemblablement les  
Philippines, qu'on appelle aussi *Ma-*  
*illies*, d'un nom qui ressemble fort à  
l'ancien.

De tout cela M. Delisle conclut,  
que Ptolomée a beaucoup mieux connu  
la Chine septentrionale que la Méridio-  
nale, qu'il a étendue excessivement au-  
delà de ses bornes.

Les Machines ou inventions approu-  
vées par l'Académie en 1718. sont 1.  
un nouveau Ponton inventé par M. de  
la Balme, Enseigne des Gardes de l'Eten-  
nard Royal des Galeres, pour eurer les  
Ports de mer. & en lever la vase qui  
les comble. 2. Quelques inventions pour  
les armes à feu, présentées par M. Des-  
champs, Entrepreneur des Armes pour  
les troupes du Roi.

La partie historique de ce Volume est  
terminée par les Eloges de MM. de la  
Hire, de la Faye, Fagon, & l'Abbé de  
Lauvois.

L'Eau de Beauté. A Paris, de l'Impri-  
merie de la Veuve Mergé, rue saint  
N 2 Jac.

Jacques , au Coq. 1722. Feuille volante in 4. pp. 4.

Cet Ecrit qui est muni d'une Approbation authentique de M. Dodart, annonce une Eau *composée de simples, mais des plus rares & des plus exquis que la Nature ait produits*; laquelle étant mise sur le visage y repare tous les débris de la vieillesse : „ Cette Eau (dit on) qui „ a été inconnue jusqu'aujourd'hui dans „ toute la France, nourrit la peau & lui „ donne un éclat de blancheur parfait, „ conserve la délicatesse des traits, „ rajeunit toutes les couleurs, „ & répand „ sur les teints les plus secs un air de fraîcheur aussi naturel que celui que fait „ le sang le plus pur dans le corps le plus „ sain. On peut sans lui rien prêter (ajoute-t-on) faire voir par cent exemples, que les personnes qui en usent, „ ne s'apperçoivent point que le nombre des années puisse flétrir & diminuer en elles la fraîcheur de leur teint, „ & celle de la gorge, puisqu'elle en ôte „ toutes les rides.

Après plusieurs autres éloges que nous passons, on assure que tout ce qu'on dit de cette Eau dans le Memoire, a été vérifié par diverses épreuves en présence de M. Dodart premier Medecin : M. Dodart de son côté certifie connoître la

ve-

veritable composition de cette eau, après en avoir fait lui-même toutes les épreuves stipulées dans le Memoire : il témoigne de plus que c'est en consequence de ces épreuves, qu'il consent que l'Eau en question soit distribuée & il ajoute, que c'est pour le bien public qu'il y consent.

Il est difficile de trouver un remede plus authentiquement approuve ; aussi l'Auteur ne pouvant rendre trop public une approbation si avantageuse, ne manque pas de la joindre a son Memoire, ce qu'il fait en la maniere suivante: „ Tou-  
 „ tes ces épreuves ont été verifiées par-  
 „ devant M. Dodart, je crois que tout  
 „ le monde connoît assez les qualités de  
 „ ce digne Docteur, c'est pourquoi je  
 „ fais mettre au bas de mon Memoire  
 „ son Approbation, que voici.

„ Nous soussigné Conseiller ordinaire  
 „ du Roi en tous ses Conseils d'Etat &  
 „ Privé, premier Medecin de Sa Ma-  
 „ jesté, Surintendant general des Eaux,  
 „ Bains, & Fontaines Minerales & Mé-  
 „ dicinales de France, salut; Sur le té-  
 „ moignage de beaucoup de personnes  
 „ de merite des bons effets de l'Eau di-  
 „ te *de Beauté*, composée par le Sieur  
 „ Lambert, pour ôter les boutons, rou-  
 „ geurs, tenir toujours le teint tres-uni  
 „ & blanchir la peau, garantir & em-  
 „ pê-

„ pêcher d'être marqué de la petite vé-  
 „ role, nous consentons que ledit Sieur  
 „ pour le bien du Public, la vende &  
 „ distribue, en connoissant la véritable  
 „ composition, après en avoir fait tou-  
 „ tes les épreuves stipulées dans l'edit Me-  
 „ moire qu'il donne au Public; en toi  
 „ de quoi nous a vous signe ces Preten-  
 „ tes, que nous avons fait contresigner  
 „ par notre Secretaire ordinaire, & à  
 „ icelle fait apposer le cachet de nos ar-  
 „ mes. Fait à Paris au Château des Thuil-  
 „ leries, le Roi y étant, ce douzieme  
 „ jour de Février mil sept cens vingt-deux.  
 „ Signé, DODART. Par M. le pre-  
 „ mier Medecin du Roi. La Salle.

Si cette Eau, qui selon les promesses  
 du Memoire, empêche que le nombre  
 des années ne flétrisse le teint, & ne cau-  
 se des rides, avoit été découverte du  
 tems d'Horace, ce Poete auroit, sans  
 doute, épargné à la posterité ces tristes  
 Vers :

*Hæc fugaces, Postume, Postume,  
 Labuntur anni, nec pietas moram  
 Rugis, & vultus sineclæ  
 Adferet, indomitæque morti.*

Horat. Ode xiv. Lib. 2.

puisqu'il prétend faire entendre par là,  
 qu'il

qu'il est aussi impossible d'empêcher les rides de la vieillesse , que de se rendre immortel.

On lit dans l'histoire du Perou par Pierre Chieza , qu'il y a en Amerique une fontaine qui ôte aux vieillards toutes les marques de vieillesse ; mais comme la prétendue vertu de cette fontaine , n'est appuyée du temoignage d'aucun Medecin , ni d'aucune autre personne , qui assure par quelque certificat , que chose soit veritable , on a la liberte de la révoquer en doute.

Au Nord de Napolide Romanie , dans la Morée en Grèce , étoit autrefois , à ce que disent quelques Auteurs , la célèbre Fontaine de *Canatha* , où au rapport de Pautanias la Déesse Junon , qui alloit s'y baigner tous les ans , trouvoit le moyen de reparer les brèches que le tems faisoit à sa beauté , mais cette Fontaine qui étoit , peut-être , la fameuse Fontaine de Jouvence , si chantée par certains Auteurs , n'est plus aujourd'hui , si toutefois elle a jamais été. On lit dans les Décades du nouveau Monde , par Pierre Martyr , surnomme Anglerius , l'histoire d'un Vieillard , qui pour se procurer sinon les forces , du moins les apparences de la jeunesse , se baignoit dans une certaine Fontaine , par le moyen de laquelle il vint si bien à bout de



paroître jeune, que l'air frais de son village lui attira les empressements d'une femme fort aimable, qui le choisit pour mari: mais outre que cette Fontaine n'a peut-être jamais existé, non plus que celle de Junon, toujours n'a-t-elle pas à présent plus de réalité que l'autre. Ainsi les personnes qui voudront paroître jeunes indépendamment des années, feront bien d'avoir recours à l'*Eau de beauté* qu'on leur présente aujourd'hui. Elle se distribue à Paris, rue Tire-chappe, moyennant 20 liv. la phiole: on ne sauroit trouver ce prix excessif, si l'on fait attention à ce que nous avons remarqué au commencement, sçavoir, que cette eau, selon les termes du *Memoire*, est une composition de simples, non-seulement fort rares, *mais des plus rares & des plus exquis que la nature ait produits.*

Dans Huon de Bourdeaux il est fait mention d'une herbe, appelée l'*herbe de Jouvence*, laquelle porte de petites pommes, dont le suc a la propriété de rendre aux femmes qui sont sur le retour, le teint aussi frais & aussi uni que dans la première jeunesse: Quand il n'entre-roit dans l'Eau dont il s'agit, qu'un seul simple de cette rareté, au lieu qu'il y en entre un grand nombre qui sont peut-être encore plus précieux, ce seroit la mettre à un prix bien modique, que de la

SEPTEMBRE 1722. 297

à fixer à celui où elle est bornée dans le  
Mémoire.

♦  
*Oeuvres de feu Noble SCIPION DU  
PERIER, Esuyer & Doyen de Mes-  
sieurs les Avocats du Parlement de Pro-  
vence, divisées en deux Tomes. A Tou-  
louse, aux dépens du Sieur Caranove,  
rue saint Rome, & se vend à Paris,  
chez Theodore le Gras, grande Salle  
du Palais, à l'Encouronnée. 1721 In 4.  
2. Vol. I. Vol. pp. 524. II. Vol pp.  
491.*

**M.** DU PERIER ayant été dans sa  
Province l'Oracle du Palais pendant  
plusieurs années, a été connu après sa  
mort dans les autres Parlemens par ses  
Questions notables du Droit. on y ad-  
mire la solidité d'esprit & la grande éru-  
dition de l'Auteur. Ce Recueil de Ques-  
tions notables a été d'abord imprimé à  
Grenoble, ensuite à Toulouse, mais ces  
éditions sont remplies de fautes, qu'il  
faut moins attribuer à la négligence de  
l'imprimeur, (dit l'Avertissement au  
Lecteur, qui est à la tête de cette nou-  
velle édition) qu'à l'ignorance & à l'a-  
varice du Secrétaire de M. du Perier,  
qui après la mort de l'Auteur prit sur-  
tout ces manuscrits & les fit im-  
primer à la hâte; moins attentif à l'in-

298 JOURNAL DES SÇAVANS.  
terêt du Public , qu'à ses intérêts particuliers.

M. de Cormis , neveu de l' Auteur , & Doyen des Avocats du Parlement de Provence , voyant avec peine que cet Ouvrage fût ainsi défiguré , a pris le soin de rétablir le texte sur les memoires originaux , & sur tout les citations qui étoient ou fausses ou mal appliquées.

Cette nouvelle Edition des Questions notables de Droit est divisée , comme les précédentes en quatre Livres , mais on a ajoûte quatre Questions au dernier Livre. Voici un des articles de ces Questions : Un pere institue son fils , aux propres acquets de ce fils , on demande si cette institution exempte le testament du pere du vice de la préterition. M. du Perrier répond pour la négative , il confirme sa décision par ces deux principes.  
1. Suivant le Droit nouveau établi par Justinien en la Loi *cum oportet* , & en la Loi dernière *cod. de bonis que liberis*. Les enfans de famille acquierent pour eux la propriété de ce qui provient de leur travail , de leur industrie , des successions qui leur sont échûes, & de quelqu'autre moyen , pourvû que ce ne soit point des deniers de leur pere. La Loi ne reserve en ce cas au pere , que l'usufruit de ces biens ; encore n'y peut-il rien prétendre suivant la Loi *cum oportet* , quand il sou-

souffre que son fils prenne les fruits des biens qu'il a acquis, ou quand le fils est émancipé tacitement, comme il l'est en effet dans le ressort du Parlement de Provence par une séparation de dix années.

2. Plusieurs Loix Romaines déclarent nuls les legs des biens propres des Légataires, & la Loi *scimus* §. *repletionem cod. de inofficiosis testamentis*, veut qu'un pere laisse à ses enfans de sa propre substance la légitime, ou une partie, sauf à eux à en demander le supplément.

L'Auteur conclut de ces deux principes que l'enfant est censé preterit, quand il n'a été institué qu'en son propre bien; c'est l'avis de Balde sur la Loi *scimus*, & d'Alexandre en son Conseil 20. liv. 3. ainsi dans l'espece proposée à M. du Perrier, la dernière disposition du pere ne pouvoit valoir comme testament; mais comme cette dernière disposition contenoit une clause codicillaire, elle devoit subsister comme codicile; on demandoit en ce cas quel avantage le fils tiroit des procédures qu'il feroit pour empêcher que la dernière disposition de son pere ne subsistât comme testament. C'est, répond M. du Perrier, que le fils héritier *ab intestat*, se trouvant chargé de restituer l'hérédité à l'héritier écrit, il retiendra outre sa légitime, la quarte Trebellianique sur les biens, qu'il sera obli-

gé de refutner. Cette décision pour la distraction de la quarte Trebellianique & de la légitime en même tems, est fondée sur l'usage du Parlement de Provence qui a été tiré du Droit Canonique & du sentiment des Interprètes. Il y a plusieurs autres Parlemens de Droit Ecrit, où l'on juge qu'en ce cas la légitime & la quarte Trebellianique se détruisent par un concours mutuel, desorte que l'on ne peut les prendre toutes deux en même tems; c'est l'avis de Cujas, qui prétend que cette opinion est conforme aux véritables principes du Droit.

Après les Questions notables on trouve dans le premier Volume de ce Recueil, *des maximes de Droit*, à l'usage du Parlement de Provence. Elles avoient déjà été imprimées à la suite d'un Ouvrage attribué à M. du Perier, mais dont il n'étoit point l'Auteur. Ces maximes qui regardent différentes matieres, sont divisées en 25. articles. Nous ne nous arrêterons point davantage sur ce Recueil, qui est d'ailleurs assez connu.

Tout ce qui est contenu dans le second Volume n'a point encore été imprimé. La premiere Partie est divisée en quatre Livres qui comprennent des décisions tirées des Ouvrages de differens Auteurs. Celles du Livre 1. sont prises du Commentaire de Dumoulin sur le premier



S E P T E M B R E 1722. 301  
mier titre de la Coutume de Paris. Le  
Traité des usures du même Auteur a four-  
ni les décisions du second Livre. Celles  
du troisieme Livre sont tirées du Traité  
de Dumoulin, *de dividuo & indiviso*,  
de ces Leçons de Dole, & de quelques  
autres Oeuvres du même Auteur. Du-  
moulin, Cancerius, Cambolas, Vigi-  
lius, & Berengarius Fernandus, ont four-  
ni les décisions du quatrieme Livre. Ces  
sortes d'extraits qui sont une preuve de  
l'attention avec laquelle on lit de bons  
Auteurs, sont ordinairement plus utiles  
à ceux qui les ont faits, qu'aux autres  
personnes qui voudroient en tirer quel-  
que profit; sur tout quand ces décisions  
sont rapportées sans aucun ordre, comme  
elles le sont dans le Recueil de du Perier.  
Aussi y a-t-il beaucoup d'apparence que  
l'Auteur n'a jamais eu intention de fai-  
re imprimer ce Recueil, car il y a des  
morceaux où il se contente de rapporter  
l'avis de differens Auteurs, sans exami-  
ner leurs raisons, & sans prendre de par-  
ti. Il faut cependant avouer, qu'il y a  
en quelques endroits des remarques qui  
peuvent être utiles par rapport aux usà-  
ges particuliers du Parlement de Pro-  
vence.

Ces décisions sont suivies de 12. Plai-  
doyers de M. du Perier. C'est tout ce  
que M. de Cormis a pû recueillir d'un

éclairciffemens nécessaires pour s'instruire à fond de ce qui a été jugé, ne sont pas d'un grand usage.

On remarquera le même défaut dans un abrégé des Arrêts recueillis par M. du Perier, & mis dans un ordre alphabétique. Chaque article est une espèce de maxime sous laquelle l'Auteur rapporte la date d'un ou de plusieurs Arrêts, qu'il prétend conformes à la maxime. Comme plusieurs de ces Arrêts sont dans le Recueil de Bontface, ceux qui voudront s'instruire du fait & des moyens, pourront avoir recours à cette grande compilation. Elle est en partie l'ouvrage de M. du Perier. Car les meilleurs morceaux sont ceux qui ont été rédigés sur les Mémoires de cet illustre Avocat.

*Voyage de Syrie & du Mont-Liban contenant la description de tout le Pays compris sous le nom de Liban, d'Anti-Liban, Kesroan, etc. Par M. DE LA Roque. A Paris, chez André Carleau, 1722. In 12. 2. Vol II. Vol. pp. 311. Sous presse à Amsterdam chez Herman Uytwerf.*

LA troisième Partie de ce Volume est destinée à faire connoître la créance & l'origine des Maronites. Ils composent un corps de Nation qui est répandue sur

sur toutes les montagnes du Liban, dans les Villes de Syrie, & jusques dans l'Isle de Chypre. On croit qu'ils excèdent tous ensemble le nombre de cinquante mille hommes. Mais la meilleure partie de ce Peuple est celle qui occupe le Pais du Kesroan. C'est là que les Maronites forment un petit Etat & une espece de République. Ils font profession ouverte de la Religion Catholique sans aucune tache de schisme, ni d'erreurs qu'on impute aux autres Chrétiens Orientaux. Ils sont gouvernés pour le spirituel par un Patriarche, qui prend la qualité de Patriarche d'Antioche, il a sous lui plusieurs Evêques.

Les Maronites reconnoissent pour Chef de la Nation un Prince qui prend le titre d'*Emir*. Il est issu d'une des plus illustres familles du Pais, dans laquelle la Principauté est hereditaire. L'*Emir* gouverne avec le Conseil des principaux de la Nation, mais son pouvoir est subordonné au gouvernement general de la Province.

On est fort partagé sur l'origine des Maronites. La plupart des Auteurs Latins disent des choses peu favorables à cette Nation. D'un autre côté de sçavans Maronites en donnent des idées très-avantageuses. Notre Auteur a pris le parti de ne rien dire là-dessus de son chef:  
mais

s'opposa si vivement au progrès de l'erreur, qu'il en sauva les Maronites. De sorte que les Jacobites appelloient Maronites tous les Catholiques Syriens attachés à la doctrine de saint Maron.

Les Maronites répondant ensuite aux opinions des Latins, disent qu'on ne trouve rien dans toute l'histoire des Nations Orientales de la conversion des Maronites en 1185. que ce qui est rapporté par Guillaume de Tyr, du prétendu Hérésarque Maron, est tiré d'Eutychius Patriarche d'Alexandrie, Auteur du dixième siècle, fort ignorant, qui fait des anachronismes même dans ce récit. Attendu qu'on n'a disputé sur le Monothélisme ni sous l'Empire de Maurice, ni sous celui de Phocas, comme le dit Eutychius. D'ailleurs les Peres ni l'Histoire de l'Eglise, ni les Actes du Concile assemblé sur l'affaire des Monothélites, ne parlent point de ce prétendu Hérésarque Maron; & le Monastere qu'on prétend qu'il a bâti proche d'Apamee a toujours été inconnu. A l'égard du Pere Alexandre, les Apologites des Catholiques du Liban lui répondent de la part des Maronites, qu'il a été trompé par l'Auteur de l'Histoire des Monothélites, & qu'on ne trouve rien dans l'Ouvrage de Timothee de Constantinople de ce que le P. Alexandre lui fait dire. Notre Auteur

à cette réponse, que cet E-  
voit avant le Monothélisme ,  
Cotelier , par la raison que  
Trané il ne fait aucune men-  
te heresie.

qui est du trait de la Chroni-  
Ordre de saint François , notre  
regarde avec les Maronites com-  
histoire apocryphe , inventée  
mer de l'éclat à l'Ordre en ge-  
pour relever le P. Grignon.  
observations sur l'origine des  
vient l'abregé de la vie de  
Chateuil, Solitaire du Mont-Li-  
histoire avoit été écrite par  
Marchety, Prêtre de Marseille, &  
à Paris en 1666. par Pierre le  
mais les Exemplaires en ayant été  
par l'incendie du College de Mon-  
où le Petit avoit son magasin,  
loque n'entrouva point d'exem-  
Paris : il n'en auroit pû même  
en Provence, où est la famil-  
de Chateuil, si un Solitaire de  
Prince, qui en a conservé pré-  
sent un exemplaire, n'avoit per-  
prendre une copie. C'est de  
age que notre Auteur a tiré l'a-  
la vie de cet illustre Solitaire.  
que M. Marchety n'avoit rien  
sur les Memoires des Peres  
Déchauffés du Mont-Liban, qui  
avoient



ma dans une cellule du Monastere de saint Jacques. Elle étoit taillée dans le roc & n'avoit qu'une fenêtré qui donnoit sur un précipice. Augmentant par degrés ses mortifications dans cette solitude affreuse, il vint jusqu'à se priver non seulement de l'usage de la viande & du vin, mais encore du poisson. Les jours de jeûne il ne mangeoit ni œuf ni lait. Il étoit presque toujours à genoux, la tête & les pieds nus, par respect pour l'Ecriture sainte qu'il lisoit entiere tous les mois, outre le Pseaume qu'il récitait une fois par Semaine. Il dormoit peu, couché sur un lit presque aussi dur que la terre. Il ne rompoit jamais le silence que par nécessité & suivant l'ordre de son Pere spirituel.

Pendant que notre Solitaire vivoit ainsi dans sa retraite, l'Emir Fracardin, Prince du Liban, voulut secouer le joug de la domination des Turcs. Le Grand-Seigneur en ayant eu avis, envoya des troupes dans le Liban. Les Maronites abandonnerent le pais pour se retirer dans des grottes sur les plus hautes montagnes. Le P. Elie obligea son Disciple de suivre l'exemple des Maronites; mais la consternation s'étant augmentée jusqu'au point que ces Chrétiens vouloient abandonner le pais; M. de Chateaul seul rassura les Pasteurs & le Peuple, qui renoncèrent

rent à ce dessein. Ainsi il maintint la Religion dans tout le Mont-Liban.

Après la mort du Patriarche Amyré, les Prélats parurent embarrassés sur le choix d'un successeur. Le Peuple proposa tout d'un coup M. de Chateaul. Les Evêques prirent cette proposition pour une inspiration du Ciel, on courut à la cellule du saint Solitaire. Il allégua son indignité & son insuffisance, & tant d'autres raisons que les Maronites furent obligés de se retirer. Le choix tomba ensuite en sur le P. Heïbe, Directeur de M. de Chateaul, qui étoit alors Archevêque d'Eden; il n'accepta cette nouvelle dignité qu'après y avoir été en quelque manière forcé par les remontrances de son Disciple.

Notre Solitaire étant alors privé des secours qu'il recevoit du P. Heïbe, tout le monde s'empressa à lui offrir une nouvelle retraite. Il préféra à toutes les autres celle des Carmes Dechaussés du Monastere de Mar Elichâ, Il y continua ses austérités, jusqu'à ne vouloir point prendre dans la dernière maladie de bouillon à la viande, ni même à l'huile suivant l'usage du pais. Il mourut en odeur de sainteté le 15. Mai de l'année 1654. il fut inhumé dans la Chapelle de l'Hermitage des PP. Carmes, après qu'on eut

chante deux Messes, l'une en Latin & l'autre en Synagogue. Mais sept jours après, il fallut faire un service plus solennel pour satisfaire la devotion du peuple qui étoit accouru de tout côté à l'Hermitage; les Peres Carmes chanterent une grande Messe à la Romaine; un Archevêque Maronite officia pontificalement à une autre grande Messe, qui fut célébrée selon le rit Syrien. Le P. Celestin Religieux Carme prononça l'Oraison funèbre en Langue Arabe. Depuis un Marchand François fit mettre le corps de notre Saint Anachorette dans un tombeau de pierre. On a perdu des Ouvrages que M. de Chateuil avoit composé sur toute l'Ecriture sainte, sans aucun dessein de les rendre publics. Nous avons passé plusieurs traits edifiants de cette vie, & ce que l'on rapporte des miracles de ce Solitaire, pour dire quelque chose de l'histoire du Prince Junes.

Ce Prince étoit proche parent & allié de l'Emir des Maronites; ses grands biens, son mérite, & la confiance des Ministres de la Porte lui attira l'envie des Turcs qui s'unirent pour le perdre. Le Pacha de Tripoli, homme avare & cruel, le fit arrêter avec sa femme, ses enfans, le Prince Joseph son frere, & plusieurs autres de leurs parens. On lui fit entendre que pour se délivrer lui-même & les siens,

Il falloit qu'il se fit Mahometan. Junes ayant d'abord fait paroître beaucoup de fermeté, crut dans la suite trouver un expédient, ce fut de se déclarer Musulman à l'exterieur, avec cette condition, qu'il changeroit lui seul de Religion. Le Pacha consentit à la proposition. Le Prince envoya sa femme, les enfans & les parens dans les montagnes du Ke'roam, où il s'y retira 40 jours après. Il alla ensuite se jeter aux pieds du Patriarche, & ayant reçu avec humilité la penitence qui lui fut imposée, il obtint l'absolution de sa foiblesse. Il appella de toute la procédure du Pacha, & le grand Mousti, auquel le Divan renvoya l'affaire, déclara nulle la profession exteneure que Junes avoit faite du Mahometisme, comme étant l'effet de la violence du Pacha. Ce Prince alla même un jour à Tripoly confesser hautement sa foi en présence du Pacha & de toute sa Cour. Le Gouvernement ayant depuis changé, on donna à Junes le soin de toute la campagne de Tripoly. Mais cet emploi qu'il exerça avec honneur pendant cinq ans, n'ayant fait qu'irriter ses ennemis, leur donna lieu de l'accuser auprès d'un nouveau Pacha. Il fut dans les fers pendant deux années; on employa pendant ce tems-là les menaces, les tourmens, les promesses & les ruses pour l'engager à embrasser

le Mahométisme. Junes fut toujours ferme, & le Pacha le condamna à le pendre sur les épaules, & lorsqu'il fut arrivé au lieu de son martyre, on lui fit encore proposer de lui donner la vie, de lui restituer ses biens, & de rétablir sa famille: mais il répondit en héros Chrétien, qu'il se confioit en la grace du Seigneur; dans le plus rigoureux des supplices il ne cessa d'invoquer, de bénir & de remercier le Seigneur. Il rendit son âme à Dieu au mois de Mai 1697. Son corps ayant été exposé cinq jours sur le pal, un de ses parens obtint du Pacha la permission de l'inhumer. Il étoit encore frais, souple, maniable & ne rendoit aucune mauvaise odeur. Le Prince Joseph, frère de Junes, ne se sauva qu'en sacrifiant tout son bien. C'est lui qui a appris à notre Auteur l'Histoire de Junes, & ce qu'il lui en a dit est conforme à ce que le Patriarche des Maronites a écrit sur ce sujet au Pape & au Roi de France.

*Relation Historique de la Peste de Mar-  
seille en 1720. A Cologne, chez Pier-  
re Marteau 1721. Vol. in 12. pp.  
512.*

L'AUTEUR de cette Relation avertit  
dans sa Préface qu'il est peuvré dans  
les



les manes de Médecine, il ne dit rien en cela que son Livre ne fasse voir parfaitement. Il n'a pas les premières notions de ce que c'est que peste, & il prétend cependant donner de ses leçons aux plus célèbres Médecins de Montpellier, qu'il accuse de renverser les idées les plus naturelles de cette maladie. Il en veut surtout à MM. Chicoineau, Verni, & Deidier, qu'il attaque non par des raisons, mais par des chicanes pueriles, & qu'il traite d'une manière peu convenable à un homme qui pense un peu à ce qu'il doit au Public & à la Vérité; mais MM. Chicoineau, Verni & Deidier, n'ont pas ici un adversaire plus formidable que celui qui les a déjà attaqués dans un Traité de peste dont nous avons parlé dans les Journaux d'Avril, de Juillet & d'Août de cette année.

Il ne se contente pas d'exercer sa mauvaise humeur sur ces Messieurs, il n'épargne pas même l'illustre M. de Chirac; il ne peut souffrir que ce grand homme ait osé soupçonner qu'il pût y avoir des Médecins & des Chirurgiens capables d'entretenir dans le Public la frayeur de la contagion, pour se rendre plus nécessaires & faire augmenter considérablement leurs honoraires: il prend fait & cause la-dessus d'une manière peu prudente, & qui feroit presque juger qu'il

318 JOURNAL DES SCAVANS  
se sentiroit attaqué par ce soupçon, que nous voulons cependant croire ne le point regarder. Quelqu'il en soit, nous ne pouvons nous empêcher de dire que la pensée de M. de Chrac ne paroît que trop bien fondée. Quant à la Relation dont il s'agit, ce n'est presque qu'une copie de ce que le Public a déjà vu dans les Livres qui ont été écrits sur le même sujet; mais il en faut excepter certaines histoires qui intéressent ici diverses personnes de mérite, Magistrats, Ecclesiastiques, Religieux, Médecins, & qu'il suffit de lire pour connoître que c'est l'esprit de partialité qui les a dictées.

Ceux qui voudront voir une relation complète de ce qui s'est passé dans la peste de Marseille, ne peuvent mieux faire que de choisir celle qu'a donnée M. Pichatti, sous le titre de Journal abrégé; elle est exacte & sincère; deux avantages qu'on aura bien de la peine à trouver dans la *Relation historique*. Quel titre arreste, que ce titre de *Relation historique* comme si une relation pouvoit être relation sans être historique? Mais il n'y faut pas regarder de si près avec un Auteur, qui dit qu'autrefois les Médecins avoient une vaine terreur contre la contagion, & qui se sert d'une infinité d'autres expressions, qu'on pardonneroit à peine à un étranger qui ne feroit que de com-

men-

mencer à apprendre le François. Cet Auteur cependant se pique de bien parler, & il reprinted sur le langage M. Pichatu, dont on ne peut nier que la relation ne soit très bien écrite; il va même jusqu'à employer la plaisanterie en le reprenant, ce qui nous fait souvenir de ce mot de Cicéron,

*Non modo accusator, sed ne oburgator quidem ferendus est is qui quod in altero vitium reprehendit, in eo ipse deprehenditur.* Cicér. Orat. in Verr. 8.

On trouve à la fin de ce volume les observations que M. Bertrand Medecin de Marseille a faites sur la peste; elles sont très courtes, puisqu'elles ne passent pas seize feuillets; mais elles ne renferment rien de particulier.

*Propriétés & Usage de la Pierre Valneraire, dite de Judée.* A Paris, chez Imbert de Bats, rue de la Harpe, vis-à-vis la Sorbonne. 1722. In 4. pp. 5.

**L**A Pierre connue en Médecine sous le nom de *Pierre de Judée*, est un petit caillou grisâtre, tendre, friable de la figure d'une olive, & ayant le long de sa surface plusieurs cannelures disposées à égale distance les unes des autres. Cette pierre passe pour être bonne aux graveleux, elle vient de Judée, d'où elle

à tire son nom. Quelques Auteurs l'appellent Pierre de Syrie; d'autres, Pierre de Silefie; & d'autres, Pierre de Phénicie. Les Naturalistes distinguent les Pierres de Judée en males & en femelles: ils prétendent que les grosses sont les males, & que les petites sont les femelles. Les premières, parmi lesquelles il s'en trouve quelques-uns de la longueur du petit doigt, sont estimées propres contre la pierre de rein; & les secondes, contre celle de la vessie. Pour s'en servir, quelques-uns en tirent le sel, d'autres la réduisent en magistère, d'autres la prennent simplement en poudre, d'autres enfin après l'avoir fait rougir au feu, & éteinte ensuite dans un peu d'eau, boivent cette eau.

Le sel s'en tire de cette sorte: on calcine la pierre avec du soufre, puis on la fait dissoudre dans le vinaigre distillé. On laisse reposer la dissolution, & quand elle est claire on la verse dans une terrine de grès, après quoi on la fait évaporer au feu de table: l'évaporation achevée, on voit au fond, une matière saline, c'est ce qu'on appelle le sel de la pierre de Judée.

Quant au magistère, il se fait en la manière suivante: On prend telle quantité qu'on veut de la dissolution dont il s'agit, on y jette quelques gouttes d'huile de tartre faite par défaillance, il se pro-

duit aussi-tôt un *coagulum*, qui se précipite en poudre au fond du vaisseau : on jette la liqueur comme inutile, on lave la poudre deux ou trois fois avec de l'eau : puis on la laisse sécher, cette poudre sèche est le magistère.

On attribue de grandes vertus au magistère de la Pierre de Judée : Quercetan dans sa Pharmacie dogmatique, prétend que le magistère pris au poids de deux ou trois grains, est un grand remède contre l'ischurie, & la gravelle : Untzerus dans son Traité de la Nephretique, dit qu'on peut sans risque en prendre contre ces maladies jusqu'au poids d'un scrupule, c'est-à-dire, de 24. grains. Penot dans ses Prépar. chim. assure que le sel de la Pierre Judaique avalé dans quelque boisson, a la même vertu contre la gravelle. D'autres, comme Wolffius dans sa Pratique, prétendent qu'il suffit de broyer la Pierre sur le porphyre, & d'en prendre la poudre au poids d'une dragme. Quelques uns, comme Libavius, conseillent de la faire chauffer fortement, de l'étendre ensuite dans de l'eau de taxi-frage, & de boire cette eau : Dioscoride ordonne de prendre dans un peu de vin, environ gros comme un pois de la pierre pulvérisée. Voilà en abrégé, ce que disent les Médecins sur les vertus & sur l'usage de la véritable pierre de Judée.



qui est une pierre naturelle, au lieu que celle qui fait le sujet du Memoire dont nous venons de rapporter le titre, n'est qu'une pierre factice, qui se compose à Paris, rue Dauphine, à l'Hôtel de Flandre; mais en récompense, s'il en faut croire le Memoire, c'est une pierre qui a des vertus extraordinaires: ces vertus, dit-on, sont de guérir en 24. heures, un coup d'épée qui pénètre dans le coffre, & traverse la capacité; de guérir les playes vieilles & ulcérées, les playes de feu & d'arquebuse, les tumeurs qui ne doivent pas absceder, les contusions, extensions, & foulures de nerfs; les morsures d'animaux enragés; l'hémorrhagie du nez, les vomissemens de sang causés par des chutes ou autres efforts contre nature: les henteries & dyssenteries: l'écoulement immodéré des regles; les pertes de sang qui arrivent par une artere ou une veine coupée; les vapeurs hysteriques, les douleurs de tête, le flux involontaire d'urine, la gonorrhée, les loupes, les brûlures, toutes sortes d'engures, les pales couleurs, les cancers; & ce qu'il y a de surprenant, *sonies sortes de maux incurables.*

Les différentes manieres d'employer, selon la difference des cas, le remede en question, sont détaillées au long dans le Memoire. S'agit-il par exemple de se-  
cou-

courir un malade , qui par l'effet d'une violente chute , rend le sang par haut & par bas ? Il faut , dit-on , faire dissoudre dans un verre de vin rouge , demi gros de la pierre , donner ce breuvage au malade & recommencer de trois heures en trois heures , ayant soin que le malade prenne tous les jours un lavement composé d'un gros & demi de cette pierre , dissoute dans de l'eau de forgeron filtrée , ou bien dans de l'urine ; mais ce qui mérite une attention bien singulière , il est porté par le Memoire , que si c'est un homme , il faut de l'urine de femme , & que si c'est une femme , il faut de l'urine d'homme ; on y dit pour raison , que c'est que *la sympathie agit en cette rencontre.*

Veut-on arrêter un flux involontaire d'urine , on donnera matin & soir un demi gros de la pierre dissoute dans deux doigts d'eau de vie , ou dans un verre de vin rouge , & on continuera quatre jours , *ce qui fortifiera*, dit l'Auteur , *la faculté retentrice.* Ce Memoire au reste , devient digne de considération par l'Approbation suivante.

„ Nous Conseiller du Roi en tous ses  
„ Conseils d'Etat Privé , premier Me-  
„ decin de sa Majesté , Sur Intendant  
„ général des Bains & Fontaines Mine-  
„ rales & Medicinales de France , Sa-

„ lui. Le Sieur Isaac nous ayant repre-  
 „ senté que la Pierre Vulnèraire, autre-  
 „ ment dite, Pierre de Judée, qu'il  
 „ compose est très-utile au Public, &  
 „ dont nous avons une parfaite connoi-  
 „ sance, nous a pr é de vouloir bien lui  
 „ accorder notre permission de la vendre  
 „ & distribuer dans Paris & dans ce Ro-  
 „ yaume, connoissant ses bons effets,  
 „ nous avons crû pour l'utilité du Pu-  
 „ blic ne pouvoir lui refuser notre Ap-  
 „ probation, que nous avons signée &  
 „ contresignée par notre Secretaire or-  
 „ dinaire, & à icelle fait apposer le ca-  
 „ chet de nos Armes. Fait à Paris au  
 „ Château des Thuilleries, le Roy y 6-  
 „ tant, ce douzième jour d'Avril 1722.  
 „ Signé Dodart: Par M. le premier Mé-  
 „ decin du Roy Signé, La Sale.

Il nous est tombé depuis peu entre les  
 mains deux petits Ecrits dont l'un qui a  
 paru du tems de feu M. Fagon, pre-  
 mier Médecin de Louis XIV. & qui est  
 imprimé sans Approbation ni Permission,  
 a pour titre : *Propriétés & usage de la*  
*Pierre Stiptique & Vulnèraire composée par*  
*le Frere George*, & l'autre qui a paru du  
 tems de feu M. Poirier, premier Mé-  
 decin de Louis XV. & qui est dépour-  
 vu aussi d'approbation & de permission  
 est intitulé : *AU NOM DE LA TRINITE*  
*SAINTE TRINITE, les propriétés*

SEPTEMBRE 1722. 325

*Admirables & surprenantes vertus de la Pierre Solaire du Levant de Judée, &c. composée par le Frere Celestin.* Nous avons trouvé dans l'un & dans l'autre de ces deux Ecrits, les mêmes choses mot pour mot, que dans le Memoire dont nous venons de donner l'Extrait; si ce n'est que ni le Frere George, ni le Frere Celestin, ne disent point que leur Pierre guérisse toutes sortes de maux incurables.

OCTAVII FERRARI, in Palatina Academia Latinarum & Cæsarum Literarum Professoris, Dissertationes duæ; altera de Balneis, de Gladiatoribus altera: nunc primum in lucem editæ à JOANNE FABRICIO. Helmstadii, anno 1720 C'est-à-dire: Deux Dissertations d'Ottavio Ferrari, &c. l'une sur les Bains, l'autre sur les Gladiateurs, &c. A Helmstadt. 1720. In 8o. pp. 68. se trouve à Amsterdam chez Waesberge.

ON doit à M. Fabricius l'Edit'ion qui parut en 1711. de divers Ouvrages posthumes d'Ottavio Ferrari, aussi bien qu'une Dissertation du même Auteur touchant les Mimes & les Pantomimes, qu'il fit imprimer en 1714. & dont nous avons donné l'Extrait dans les *Joannes*

326 JOURNAL DES SÇAVANS.  
d'Avril & de Mai de l'année 1716. C'est  
encore à ses sous, qu'on est redevable  
des deux Dissertations, dont nous avons  
à rendre compte. Dans la première,  
Ferrari traite des Bains qui étoient en  
usage chez les Romains: leurs Gladia-  
teurs font le sujet de la seconde.

L'Auteur observe d'abord, que les  
Bains n'étoient pas fort communs à Ro-  
me avant le siècle de Pompée; mais  
qu'ils devinrent depuis tellement à la mo-  
de, qu'on se baignoit tous les jours, de  
quelque âge, de quelque sexe, & de  
quelque condition que l'on fut. Il en  
trouve une assez grande preuve dans *Publ.  
Victor*, qui compte dans Rome plus de  
800. Bains publics, outre les particu-  
liers, où les Romains n'épargnoient rien,  
pour montrer leur magnificence.

Ferrari se propose après cela, d'exa-  
miner quatre choses: 1. Pour quelle rai-  
son l'on usoit du Bain; 2. quelles per-  
sonnes étoient dans cet usage: 3. de  
quelle manière on se baignoit, & 4. en  
quels lieux.

Il dit que les Romains en se baignant,  
n'eurent d'abord d'autre motif que la  
propreté. Ils portoient rarement du lin-  
ge, ils avoient la tête nue aussi bien que  
les bras & les jambes, ils passoit les  
jours entiers dans les *Gymnases*, à voir  
ou à faire toutes sortes d'Exercices. Il



S E P T E M B R E 1722. 327  
se se pouvoit donc, que la sueur & la  
poussiere ne leur salissent extremement  
le corps; en sorte qu'ils avoient besoin  
de se laver avant le repas, pour ne point  
choquer la bienséance, ou gâter les lits  
sur lesquels ils se couchoient, les pieds  
nuds.

Mars, dit Ferrari, la sensualité fut  
bien-tôt le principal but de ceux qui se  
baignoient. Les uns vouloient se réchauf-  
fer ou se rafraichir par le bain. les au-  
tres y cherchoient de l'appétit, & la  
plupart prétendoient y trouver de grands  
secours pour la digestion des alimens.  
Ainsi tout le monde se baignoit & sou-  
vent même jusqu'à sept ou huit fois par  
jour dans les grandes chaleurs; comme  
on le rapporte des Empereurs Commo-  
de, Gordien, & Galien. Quelquefois  
on pouloit la mollesse jusqu'à s'ouper  
dans le bain; ce qui arrivoit particu-  
lièrement aux Crieurs publics, à ceux qui  
chantoient ou qui déclamoient. Les  
dessein étoit d'adoucir le son de leur voi-

L'Auteur passant au second point  
sa Dissertation, assure que les Chrétiens  
se baignoient aussi bien que les Payens  
comme il paroît par un passage de  
Tullien, qui dit, que les Chrétiens  
prennent place, un marche (forum) &  
bains comme le reste des hommes  
que pour lui, s'il ne se lave point

328 JOURNAL DES SÇAVANS.  
matin, aux fêtes de Saturne, il ne laisse pas de se baigner à certaines heures, pour conserver sa santé.

Ferriar ne s'arrête pas à examiner si les femmes se baignoient, parce qu'il suppose que personne n'en doute. Il s'attache seulement à prouver qu'e les se baignoient avec les hommes, & il prend soin en differens endroits d'inspirer de l'aversion pour une coutume si licentieuse. Il la pardonne en quelque façon aux Lacédémoniens, qui faisoient lutter publiquement de jeunes filles nues avec de jeunes garçons aussi nus: usage que *Platon* veut autoriser dans son premier Livre de la République, prétendant que l'Etat en retire un avantage considerable. L'Auteur de la Dissertation semble encore excuser les filles qui, chez quelques Nations lavoient ordinairement leurs Hôtes; parce que, selon l'opinion d'*Athenée*, ce devoir de l'Hospitalité n'étoit fondé que sur la simplicité des mœurs de ce tems-là. Mais pour ce qui regarde les Romains, comme on ne trouve rien qui puisse justifier chez eux cet abus, on n'entreprend que de le faire passer pour constant par le temoignage de differens Auteurs, cités dans la Dissertation.

On répond en même tems à plusieurs objections, fondées sur quelques passages de *Karron*, d'*Aulu-Gelle* & de *Cice-*

ron, par lesquels il paroît que les femmes & les hommes ne se baignoient pas dans un même endroit. On tenoit que l'autorité de ces Livres prouve seulement, que de leur temps Rome ne s'étoit pas encore laissée aller à ce désordre ; mais on fait voir qu'en suite elle l'avoit admis, & qu'elle l'avoit même fait passer dans la Grèce, comme Plutarque s'en plaint dans la Vie de Caton. Car, suivant la remarque de Ferrari, les hommes & les femmes se baignoient d'abord séparément chez les Grecs, tant par bienséance que par une politique peut être un peu trop raffinée, & tout-à-fait contraire à celle de Platon. On craignoit de rendre les femmes moins aimables aux hommes, en les exposant toutes nues à leurs yeux. Il est vrai, poursuit l'Auteur, que Trajan, Adrien & Marc-Aurele s'opposèrent à cette corruption des Romains, par des Loix expressees ; mais Hellogabale la fit renaître, & l'on méprisa tellement les défenses que fit après lui Alexandre Severe, que les Chrétiens même ne se crurent pas obligés de s'y soumettre.

Le dénombrement des personnes qui se baignoient finit par les enfans, qui alloient aux bains publics, avec cette différence, qu'ils ne payoient rien jusqu'à l'âge de 15. ans. Quant aux femmes,

mes.

mes, si elles payoient ou non le prix ordinaire du bain, Ferrari n'ose rien assurer la-dessus; quoique Juvenal dans sa sixième satire, lui paraisse être pour la négative.

Pour ce qui regarde l'heure du bain, l'Auteur la met depuis le tems d'*Homere*, immédiatement avant le souper, c'est-à-dire à la huitième heure, & celle du souper à la neuvième; de manière, que c'étoit une marque d'intemperance de se baigner & de souper plutôt, à moins que ce ne fût aux jours de Fêtes ou de réjouissances publiques.

Il ne reste plus qu'à parler du lieu & de la structure des bains, & c'est où l'on trouve le plus de difficulté. Il y avoit trois bains differens: le premier étoit froid; le second, tiède; & le troisième, chaud. Le tiède servoit à empêcher qu'on ne passât trop subitement d'une extrémité à l'autre. On nageoit dans le bain froid, au lieu qu'on étoit assis dans les deux autres. Pour la description de ces sieges, l'Auteur renvoie au 10. Chapitre du 5. Livre de *Vitrue*.

Outre ces trois bains, Ferrari décrit un quatrième lieu qui étoit l'Étave (*Sudatorium*) nommée aussi *Laconique*, parce qu'elle étoit fort en usage chez les Lacédémoniens. Cette Étave s'é-

chauffoit en partie par le moyen du feu  
 qu'on allumoit dessous, & dont la cha-  
 leur se communiquoit encore par plu-  
 sieurs tuyaux, qui s'ouvroient dans cet  
 endroit; en partie par un bouclier d'ai-  
 r, qu'on faisoit descendre & remon-  
 ter jusqu'à ce que l'air interne fût suffi-  
 samment chauffé.

L'Auteur fait enfin mention d'un cin-  
 quième appartement, où les Romains  
 faisoient frotter tous les jours, les  
 uns d'huile, les autres d'essences plus  
 précieuses; chacun selon son rang & sa  
 fortune: ce qui se pratiquoit avant le  
 bain, de même qu'avant les différens  
 exercices, dont *Senèque* fait en peu de  
 mots une description complète dans sa  
 66. Lettre, qu'il adresse à Lucile. For-  
 mée en donne, dans cette Dissertation,  
 une explication assez étendue: s'arrê-  
 tant particulièrement au jeu de la Pau-  
 me, dont il décrit les quatre especes  
 différentes; savoir, le *Ballon*, à peu  
 près semblable à celui d'aujourd'hui, &  
 qui se pouffoit avec le bras lorsqu'il é-  
 toit gros, & avec le poing, lorsqu'il  
 étoit plus petit: la *paume trigonale*,  
 ainsi appelée, non à cause de la figure  
 des balles, mais parce qu'elle deman-  
 doit trois joueurs disposés en triangle:  
 la *paume de campagne*, où l'on se servoit  
 d'une balle remplie de plume, plus grosse



312 JOURNAL DES SÇAVANS  
le que la *trigonale*, & plus petite, qu'  
balon; Enfin l'*harpaste*, ainsi nommée  
parce que les joueurs s'arrachent  
balle les uns aux autres, ce qui rend  
cet exercice très pénible, & convien-  
ble seulement aux personnes les  
robustes.

Nous renvoyons à un autre Jour-  
l'Extrait de la Dissertation sur les *C*  
*dateurs*.

*Observations faites & communiquées*  
*M. DEBIDIER, Docteur & Professeur*  
*en Médecine de la Faculté de Mé-*  
*pellier, &c. sur l'état des cadavres*  
*visités dont il a tiré la bile pour les*  
*periences rapportées dans le Journal*  
*mois de Mars de cette année, p. 311*

#### PREMIER CADAVRE.

**L**E nommé Bellefleur, Soldat, âgé  
25 ans d'une complexion forte  
robuste, ayant un bubon applati au  
de l'aîne droite, est mort dans le dé-  
Nous avons trouvé son cadavre d'  
grosseur extraordinaire, engorgé d'  
sang noir & grumelé; son poul-  
couvert d'un pourpre livide, étoit  
peu adhérent à la plevre; le foye d'  
double de l'état naturel, embourbé  
sang épais; la vesicule du fiel, &c.

S E P T E M B R E 1722. 333

pie d'une bile noire & verdâtre. La  
lure & la pie mere paroïssent par  
leur noirceur avoir été atteintes d'une  
inflammation gangreneuse. La substan-  
ce intérieure du cerveau étoit parsemée  
d'une infinité de petites taches livides.

#### DEUXIÈME CADAVRE.

Marie P. lianne, âgée de 30. ans, d'un  
tempérament sanguin, avoit un bubon  
sous l'aisselle droite, avec un délire qui  
fut suivi d'un assoupissement mortel.  
Nous remarquâmes par l'ouverture de  
son cadavre, que le poulmon étoit dans  
son état naturel. Le cœur étoit d'une  
grosseur prodigieuse, rempli d'un sang  
noir & coagulé; l'oreille gauche li-  
vide & gangrenée; le foye fort grossi,  
étoit tout couvert de pourpre, & la vé-  
sicule du fiel remplie d'une bile noire  
& verdâtre. La tête ne fut pas ouverte.

#### TROISIÈME CADAVRE.

Pierre Moular, d'une complexion  
faible & délicate, âgé d'environ 40 ans,  
avoit un bubon au dessous du pli de  
l'aîne droite, profond, & qui ne pût  
jamais venir au dehors. Il survint un  
délire & des mouvemens convulsifs,  
dans lesquels cet enfant perit. Nous  
trou-

334 JOURNAL DES SÇAVANS.  
trouvâmes dans son cadavre un cœur de  
double plus gros qu'il ne doit l'être na-  
turellement, contenant un sang, or &  
épais. Son poulmon étoit parsemé de  
taches livides. Son foye étoit en partie  
enflammé & tout couvert aussi d'un pour-  
pre livide; la vésicule du fiel remplie  
d'une bile noire & verdâtre. La tête  
ne fut pas ouverte.

#### QUATRIÈME CADAVRE.

Jean Raynaud, Cuisinier, âgé d'en-  
viron 25. ans, d'un temperament me-  
lancolique, avoit toute l'habitude du  
corps couverte d'un pourpre livide, &  
un bubon sous l'aisselle gauche. Il pé-  
rit par un délire phrénétique. Nous  
trouvâmes dans son Cadavre deux abs-  
cès; l'un entre les teguments & le grand  
pectoral gauche, l'autre dans la poutri-  
ne, entre le *sternum* & le *mediastinum*.  
Son cœur étoit d'un fort gros volume,  
rempli d'un sang noir & épais: l'oreil-  
lette droite avoit trois travers de doigt  
de large, & la gauche étoit dans son état  
naturel. Son poulmon couvert de pe-  
tites taches livides, restoit souple sans  
aucune dureté dans sa substance. Le  
foye plus gros & plus dur qu'à l'ordi-  
naire, étoit aussi parsemé d'un pourpre  
livide. De pareilles taches se sont trou-  
vées

SEPTEMBRE 1722. 315  
vées dans la substance du cerveau, dont  
tous les vaisseaux étoient entièrement  
gorgés d'un sang noir & épais.

#### CINQUIÈME CADAVRE.

Jacques Audibert âgé d'environ 35.  
ans, d'un temperament melancholique,  
quatre mois apres avoir été guéri de la  
peste marquée par un bubon sous le pli  
de l'aîne droite qui avoit très bien sup-  
pure; fut attaqué de nouveau de trois  
charbons, dont l'un étoit à la partie  
moyenne du bras, & les deux autres à  
l'avant-bras. Il n'avoit que très peu de  
fièvre, & quelques nausées; mais il sur-  
vint tout-à coup un delire, qui l'em-  
porta. Par l'ouverture de son cadavre  
nous trouvâmes le cœur d'une grosseur  
prodigieuse, dont l'oreillette droite é-  
toit de cinq travers de doigt de large,  
& la gauche étoit aussi distendue de trois  
travers de doigt. Nous trouvâmes un  
petit abcès sur le corps de l'artere à  
côté; le poulmon étoit couvert de ta-  
ches livides, & le foye nous parut gan-  
grené. La vésicule du fiel étoit d'une  
couleur fort noire. Le *duodenum*, &  
le *rectum* étoient enflammés. La tête ne  
fut pas ouverte.

## SIXIÈME CADAVRE.

Venture Cajie, âgée d'environ 40. ans, d'un tempérament mélancolique, n'ayant aucune éruption extérieure, mourut le troisième jour d'une violente fièvre, avec assoupissement. Nous trouvâmes dans son cadavre le médiastin décaillé, vers la partie supérieure. Le péricarde étoit d'une couleur livide; le cœur plus gros que dans l'état naturel, par le gonflement de ses ventricules, gorgés d'un sang noir & épais, comme dans tous les autres cadavres. Le foye étoit aussi fort gros & d'une couleur livide. Il y avoit une pustule charbonneuse à côté de la vésicule du fiel, & celle-ci étoit remplie d'une bile fort noire.

## SEPTIÈME CADAVRE.

Marguerite Bacaire, âgée de 18. ans d'une complexion vive & fort vigoureuse, ayant deux pustules charbonneuses à la partie moyenne & intérieure de la cuisse, avec une douleur de tête assez vive, mourut dans le délire. Nous trouvâmes dans son cadavre les enveloppes du cerveau d'un rouge noir, la substance corticale d'une couleur livide, &



la médullaire parsemée de quelques taches noires. Le cœur d'une grosseur prodigieuse, étoit rempli d'un sang noir & épais; le foye étoit aussi fort gros, & la vésicule du fiel fort pleine d'une bile noire & verdâtre. Il y avoit plusieurs taches livides sur la surface des intestins.

### HUITIÈME CADAVRE.

Louise Belingere, âgée de 20. ans, ayant un bubon à chaque pli de l'aîne droite, mourut assez subitement sans qu'on s'apperçût d'aucun accident fâcheux. Nous trouvâmes dans son cadavre le cœur tout couvert d'un pourpre livide, beaucoup plus gros que dans l'état naturel, rempli d'un sang noir & épais, ayant un polype dans chaque ventricule. Le poulmon étoit dans son état naturel; le foye prodigieux par sa grosseur; la vésicule étoit remplie d'une bile d'un verd foncé.

### NEUVIÈME CADAVRE.

Le nommé Rampeau, Paisan, âgé d'environ 20. ans, d'un temperament sanguin & robuste, ayant une parotide charboneuse depuis huit jours, accompagnée d'une fièvre ardente, fut porté

338 JOURNAL DES SÇAVANS.  
à l'Hôpital le 2. Mai, où il périt. Le  
5. nous trouvâmes la partie extérieure  
gauche de son poulmon couverte d'un  
pourpre livide. Le cœur étoit au dou-  
ble de son état naturel, n'ayant presque  
point de sang dans ses ventricules, dont  
les cavités étoient remplies chacune d'un  
gros polype: Celui du côté droit avoit  
dilaté l'oreillette de quatre travers de  
doigt. Le foye étoit aussi plus gros  
que dans l'état naturel; & sa vésicule  
étoit remplie d'une bile noire & verdâ-  
tre.

Les expériences & les ouvertures des  
cadavres rapportées ci-dessus, ont été  
faites à l'Hôpital du Jeu de Mail, &  
dans l'Apoticairene des Reverends Peres  
Réformés de Marseille, pendant les mois  
de Février, Mars, Avril & Mai, avec  
MM. Robert & Rimbeaud, Docteurs  
en Médecine.

*Nouvelles Experiences communiquées par  
M. DEIDIER, & faites à Mont-  
pellier dans l'Hôpital S. Eloy, pendant  
les mois de Septembre, Octobre & No-  
vembre, avec M. FIZES, Docteur  
en Médecine, & Professeur de Mathé-  
matique, & Mr. DULI, & MO-  
REL, Garçons Chirurgiens dudit Hô-  
pital.*

## P R E M I E R E E X P E R I E N C E.

U N Soldat âgé de 20 à 25 ans, d'un temperament vif & sec, étant malade dans l'Hôpital S. Eloi d'une fièvre maligne ordinaire, y périt au bout de 25. jours par une fluxion de poitrine. Son poulmon s'est trouvé dur & fort gonflé, remplissant toute la cavité de la poitrine & adhérant à la plèvre. Ayant remarqué que la bile de la vésicule du fiel étoit de couleur d'un verd d'herbe clair, nous la ramassâmes pour l'expérience suivante.

Cette bile ayant été détrempée dans quatre onces d'eau tiède, fut injectée en partie dans la veine jugulaire d'un chien, & une compresse trempée dans le reste de cette liqueur, fut appliquée sur la playe. Cet animal parut d'abord triste & assoupi, il ne voulut ni boire, ni manger de 24. heures, après lesquelles il mangea sans vouloir boire. Le troisième jour il but & mangea volontiers. La compresse se détacha le quatrième jour. La plaie se trouva diminuée de la moitié; elle s'est fermée peu-à-peu, & le chien s'est entièrement rétabli.

## 2. E X P E R I E N C E.

U N P a i s s a n âgé de 50. à 60. ans, d'un

temperament melancolique , avoit traîné près d'un mois dans l'Hôpital , saisi d'une fièvre maligne ordinaire , ayant alternativement des delires & des assoupissemens fréquens. Après sa mort la bile s'est trouvée extrêmement épaisse, noire comme de l'encre & très-abondante. Nous en mîmes environ une dragme dans la plaie d'un chien , faite exprès à la partie intérieure de la cuisse droite. Cette plaie ayant d'abord été pansée avec des plumaceaux imbus de la même bile , sans qu'il perdit son appetit , & voyant qu'il se rétabliroit , nous abandonnâmes la playe qui se cicatrifa dans 15. jours par le seul soin que le chien avoit de se lécher de tems en tems.

### 3. EXPERIENCE.

Ayant voulu injecter de la même bile noire , de l'experience précédente , dans la veine crurale d'un autre chien , & la seringue s'étant trouvée bouchée par le trop grand épaississement de cette bile , l'injection ne put pas se faire. Nous imbibâmes de cette bile noire de rempée une compresse autant qu'elle put s'en charger & l'ayant appliquée sur la playe nouvellement faite à l'intérieur de la cuisse gauche , cette compresse fut enser-

S E P T E M B R E 1722. 341  
enfermée sous la peau à la faveur de  
quelques points d'aiguille. Cette appli-  
cation n'a produit aucun changement  
considérable au chien. Cet animal ne  
nous parut ni assoupi ni dégouté, il le-  
choit volontiers sa playe, & celle-ci  
s'est guérie après la sortie & la chute  
de la compresse, comme dans l'Expe-  
rience précédente.

#### 4. EXPERIENCE.

Environ une dragme de la même bi-  
lle, tirée du cadavre ci dessus, & dé-  
trempée avec de l'eau tiède, fut injec-  
tée dans la veine jugulaire d'un autre  
chien. Cet animal n'en fut pas d'abord  
incommode; il étoit aussi gai qu'avant  
l'injection; il nous parut seulement fort  
altéré, il but avec avidité. Le lende-  
main ayant voulu visiter sa playe, nous  
la trouvâmes un peu noire & sèche, &  
le chien étant devenu mauvais, mor-  
dit un des assistants. Les deux ligatures  
faites pour l'injection furent emportées,  
sans que nous en vissions couler du sang.  
Nous y appliquâmes un plumaceau char-  
gé d'un digestif ordinaire, & soutenu  
par un bandage. Quatre heures après  
le pansement nous trouvâmes l'animal  
mort: il avoit vécu 23 heures, depuis  
l'injection; l'ayant ouvert, nous trou-



342 JOURNAL DES SÇAVANS.  
mes que son cœur battoit encore avec violence, & les battemens cessés, il n'y eut point de sang dans les ventricules ni dans les oreillettes. Cette liqueur ramassée dans les gros vaisseaux nous parut d'un rouge vif & fort fluide, sans aucune de ces concrétions, que nous avions constamment observées dans tous les cadavres pestiférés, il n'y avoit ici aucune marque externe de peste.

#### 5. EXPERIENCE.

Un habitant de Montpellier, âgé de 30. à 35 ans, fort gras & robuste, d'un temperament sanguin, étant tombé sur le pavé, se fit une plaie simple à la partie droite & supérieure du front. Cette plaie négligée avoit attiré sur toute la face une érysipele, qui étoit accompagnée d'un gonflement de la parotide gauche. Cette parotide parut & disparut du matin au soir, par trois différentes fois. L'érysipele entra tout-à-coup; il survint un delire phrénétique, qui fut suivi d'un assoupissement mortel, dans lequel le malade périt, après 15 à 20 jours de maladie, à compter du jour de la chute.

Par l'ouverture de son cadavre nous trouvâmes des eaux répandues entre le crane & la dure mère; le cerveau plus  
ferme

ferme qu'à l'ordinaire , étoit un peu rouge & paroïssoit avoir été enflamé à la partie de la pie-mere, qui couvre le globe postérieur de ce viceré. Il y eut environ demi septier d'eau jaunâtre répandue dans la cavité de la poitrine. Le grand lobe droit du poumon étoit un peu dur à sa partie supérieure. Le cœur avoit une concrétion polypeuse à chaque ventricule. Nous trouvâmes aussi 2. pintes d'eau limpide épanchée dans le bas ventre; toute la graisse de ce cadavre étoit fort jaune: le foye nous parut un peu gonflé, & la vésicule du fiel presque vuide, ne contenant pas plus d'environ deux dragmes d'une bile jaune. La bile de ce cadavre ayant été détrempée dans deux onces d'eau tiède, fut injectée dans la veine crurale d'un chien. Cet animal but & mangea de la viande d'abord après l'injection. Il n'en a point paru incommodé. La plaie étant fort saigneuse, nous fûmes obligés de la remplir de poudre astringente, soutenue d'un plumaceau & d'un bandage convenable, 24 heures après cet appareil fut ôté; la plaie nous parut sèche & noire. Le chien se la lécha d'abord; elle suppura le lendemain, & elle devint ensuite rouge & vermeille. Elle avoit diminué de plus de la moitié, dans 8. jours, pendant lesquels le

344 JOURNAL DES SCAVANS.  
chien nous a paru jouir d'une parfaite  
santé.

## 6. EXPERIENCE.

Huit jours après l'expérience précédente, le chien qui en a fait le sujet, fut tue par environ demie dragme de vitriol d'Hongrie en poudre & dissous dans une cuillerée d'eau tiède, que nous injectâmes par la veine jugulaire. Cet animal périt sur le champ, dans des convulsions universelles. Son cœur fut trouvé rempli d'un sang grumelé, & réduit en une espece de bouillie épaisse & fort ézale, sans aucun grumeau. La bile de ce chien étoit jaune & en petite quantité. N'ayant pu l'injecter dans la crurale d'un autre chien, dont les vaisseaux étoient trop petits, nous nous sommes contentés de tremper deux compresses dans cette bile, que nous avons appliquées & cousues sous la peau de deux plates faites exprès à ce second chien. Il n'en est arrivé aucun changement notable. Nous n'avons observé dans ces deux chiens aucune marque externe ni interne de peste. Fait à Montpellier, ce 4. Décembre 1721.

*Relation d'une maladie extraordinaire,  
qui s'est déclarée par une énorme tu-  
meur*

meur, laquelle occupoit toute l'étendue  
 du ventre d'un homme, que cette cir-  
 constance faisoit croire hydroptique. &c.  
 Par M. ANEL Docteur en Chirurgie,  
 Chirurgien de Madame Royale de Sa-  
 voye, & auparavant Chirurgien Ma-  
 jor dans les armées de France & d'Al-  
 lemagne. A Paris, chez la Veuve  
 de Pierre Ribou, Quai des August-  
 ins, à l'image S. Louis. 1722. Vol.  
 in 4. pp. 75.

**L**E Cocher de son Excellence M. le  
 Baron de Penterrider, étant confi-  
 derablement malade à Paris le mois de  
 Janvier dernier, par une tumeur énor-  
 me de ventre qui s'étoit formée quel-  
 ques mois auparavant, M. Anhorn,  
 Medecin Suisse, & M. Anel, appelés  
 dans cette occasion, se déterminèrent à  
 l'opération de la Paracentese. Il ne  
 se sortit d'abord aucune matiere par la  
 canule du troiquart, quelque tems a-  
 près on en vit paroître un peu qui étoit  
 de consistance de gelée, & de couleur  
 d'ambre; mais comme il n'en sortoit  
 guère, M. Anel, après s'être assuré par  
 le moyen d'une sonde, de l'éloigne-  
 ment des viscères, ôta la canule &  
 plongea horizontalement dans le ventre,  
 la lancette à abscess en suivant le même  
 trajet qu'avoit fait le troiquart. Il fit

346 JOURNAL DES SÇAVANS:  
de bas en haut une incision d'un pouce  
de diamètre , pénétrant jusqu'à la ma-  
tiere ; dans l'instant jaillirent en abon-  
dance & sans interruption , plus de sept  
pintes de matiere : le lendemain on en  
tira huit autres pintes. Cette matiere  
étoit de trois sortes , l'une avoit une  
consistence de gelée , & paroïssoit tran-  
parente & de couleur d'ambre , l'autre  
étoit une gelée plus épaisse & d'un verd  
naissant , mais en moindre quantité ,  
disposée en forme de rouleaux & com-  
me par tronçons ; la troisième étoit en-  
kystée , opaque , blanche , & divisée en  
plusieurs corps de différentes formes &  
de differens volumes ; les uns ressem-  
bloient à des œufs , les autres à des  
grappes de raisin , les autres (ajoute M.  
Anel) à des canards , d'autres à une  
tête d'oiseau avec une espee d'œil ;  
d'autres étoient de figure vermiculaire ;  
quelques uns ressembloient à l'extrémi-  
té des trompes de Fallope , il y en a-  
voit de figure ovale , & qui étoient  
attachés ensemble deux à deux , quatre  
à quatre , comme sont attachés les œufs  
de serpens. Le nombre de ces corps  
excedoit celui de 7 milles. M. Anel  
dit que sans le secours de la Physique  
on auroit pris le tout pour un enchan-  
tement , & qu'il sembloit à voir ces  
corps ainsi disposés , que cette tumeur



fût pour ainsi dire remplie de diverses confitures, même de celles dont les couleurs sont les plus agréables. Nous avons examiné toutes ces matieres dont parle M. Anel, & nous avons vû sortir du corps du malade plusieurs de ces globules figurés comme des œufs, nous en avons vu plusieurs autres tenir ensemble comme des grains de raisin attachés à leur grappe, nous en avons observé qui ressembloient effectivement à l'extrémité des trompes de Fallope; mais pour ce qui est de cette ressemblance à des canards, à une tête d'oiseau avec une espece d'œil, nous nous croyons obliges d'avertir ici que l'Auteur ne prétend faire entendre autre chose par là, sinon que c'étoit une ressemblance à peu près de la nature de celles qu'on découvre quelquefois sur le marbre, sur la cendre ou dans les nues; ce que nous remarquons à l'occasion de certains bruits ridicules qui se sont répandus sur ce sujet, & dans lesquels on fait dire à l'Auteur ce qu'il n'a jamais dit. Sa comparaison de quelques unes de ces portions à des œufs de serpens pour ce qui regarde la maniere dont elles sont attachées ensemble, a donné aussi occasion à quelques gens ou mal intentionnés ou peu judicieux, de sou-

tenir dans le monde, que l'Auteur disoit avoir trouvé des serpens dans ces portions faites en forme d'œufs, sorties du corps du malade; ce qui n'a, comme on le voit, nulle réalité. Nous passons les railleries qu'on a faites sur ces paroles: que la tumeur en question, paroïssoit, pour ainsi dire, remplie de confitures, l'Auteur à la vérité auroit pu retrancher une telle réflexion, aussi bien que celles qui concernent les ressemblances dont nous venons de parler, & il les auroit retranchées, s'il avoit suivi la dessus les avis qu'on lui a donnés, mais dans une affaire comme celle ci, ce n'est pas à ces bagatelles qu'il faut s'arrêter. Quoiqu'il en soit, le malade soutint l'opération & les évacuations avec beaucoup de courage & de constance, ses forces mêmes augmentèrent pendant quelques jours; mais après elles baissèrent, & la mort s'ensuivit.

L'Auteur a fait graver une planche où sont représentées exactement la forme & les justes dimensions de ces corps enkystés, dont l'un excède la grandeur de la main, & a dans certains endroits l'épaisseur d'un pouce. On trouve dans la Relation un détail exact de tout ce qui peut contribuer à l'é-

Éclaircissement de ce Phénomène. M.  
 Anel marque l'état de la santé du ma-  
 lade avant sa maladie, il marque sa  
 façon de vivre son temperament, ce  
 qui s'est passé depuis le jour qu'il tom-  
 ba malade jusqu'au jour de l'opéra-  
 tion. On voit la maniere dont cet ha-  
 bile Chirurgien a operé, & la mé-  
 thode qu'il a suivie dans le pansement;  
 on trouve là dessus un détail fort é-  
 tendu contenant l'examen de toutes ces  
 matieres, & diverses experiences faites  
 avec les dissolvans chymiques sur ces  
 mêmes matieres, sans qu'on ait pu  
 les fondre ni les dissoudre. L'Auteur  
 explique comment & en quel lieu le  
 dépôt s'est formé, & de quelle façon  
 ces portions déposées ont pu acquérir  
 une telle forme & une telle consistance.  
 „ Je suis de sentiment, dit-il,  
 „ que toutes ces configurations si diffé-  
 „ rentes entre elles, ne se sont pro-  
 „ duites que par un épanchement suc-  
 „ cessif de la lymphe dans la capacité,  
 „ qui contenoit les matieres, joint à  
 „ l'effet du mouvement & de la cha-  
 „ leur naturelle; la portion de la lym-  
 „ phe, qui s'est d'abord épanchée,  
 „ est celle qui a commencé la premie-  
 „ re à prendre de la consistance. Pour  
 „ lors flottante & agitée dans celle qui

352 JOURNAL DES SÇAVANS.

du Mois passé p. 203. celles qui restent ne sont pas moins curieuses; mais comme nous n'en sçaurions donner le détail sans nous étendre au delà des bornes, nous nous restreindrons à une, & nous choisirons celle du Pere Papin, laquelle contient sur la Médecine des Indiens, plusieurs remarques importantes qui peuvent être très utiles à tout le monde.

Les Remèdes dont se servent les Médecins Indiens sont simples, & le P. Papin assure en avoir vû des effets extraordinaires. Pour soulager ceux qui sentent une grande douleur de tête avec des élancemens, les Médecins de Bengale mettent une cuillerée d'huile avec deux cuillerées d'eau, & après avoir bien agité ces deux liqueurs, ils en mettent dans le creux de la main, & en frottent fortement la fontaine de la tête. Ils disent que rien n'est plus propre à rafraîchir le sang; ils donnent aussi la même dose à boire pour la rétention d'urine. Ils traitent les érysipèles de la tête, en appliquant les sangsues, & pour les faire mordre, ils les irritent en les tirant avec les doigts trempés dans du son mouillé.

La chaux éteinte est un assez grand usage dans le pais. Ils l'appliquent aux temples pour le mal de tête qui vient de froidur. Ils l'appliquent pareillement sur les

les piquures de scorpions, de frêlons & autres bêtes venimeuses. Pour tirer les humeurs froides, & les vents qui font enfler les genoux & le ventre; ils la mêlent en petite quantité avec du miel, dont ils font une espee d'emplâtre qui tombe de lui même quand il a fait son operation; avant que d'appliquer ce liniment, ils oignent l'endroit avec de l'huile.

Pour guérir l'épilepsie ou haut mal, ils font au malade avec un bouton d'or, une profonde brûlure au front dans le tems de l'accès. Ils ont encore un autre remede plus a se. Dans le commencement du paroxysme, ils appliquent derriere la tête dans l'endroit où les deux gros muscles qui la relevent, se separent, deux ou quatre grosses sangsues, & si elles ne produisent rien, ils en ajoutent d'autres, jusqu'à ce que le malade revienne à lui.

Quand on est travaillé d'un cours de ventre avec tranchée & glaires, & que ce cours de ventre est bilieux, ils mêlent de l'opium avec du miel, & en font un emplâtre qu'ils posent sur l'ombilic.

Pour guérir les dartres ils mêlent une larme d'encens mâle dans deux ou trois cuillerées de jus de limon, & ils en baissent l'endroit où est la dartre, on en est guéri en trois semaines.



Le scorbut n'est pas inconnu dans ces contrées-là, on le nomme *gari*. Les Medecins purgent d'abord celui qui en est attaqué, après quoi ils lui font boire une liqueur composée de jus d'oignon, de gingembre verd & de grand baillie, parties égales; leur gargarisme se fait avec du miel & du jus de limon. Ils prétendent que ce mal vient d'ulceres qui sont dans les entrailles.

Quand on a les poumons chargés d'une pituite crasse & visqueuse, ils font fumer au malade l'écorce sèche de la racine de verveine; d'autres pour inciser cette humeur dans la toux, font torréfier parties égales de cloud de girofle, de canelle, de poivre long, qu'ils mêlent avec du miel corrigé par une tête de cloud rougie au feu, cette composition étant faite, ils en mettent de tems en tems sur la langue.

Il y a à Bengale une sorte d'ulcere qu'on appelle fourmulliere de vers, ce sont plusieurs ulceres qui se communiquent par de petits canaux pleins de vers, l'un se guérit, & l'autre s'ouvre. Pour prendre ces vers, il y en a qui appliquent sur la partie malade de petites lames de plomb percées en plusieurs endroits, & sur ce plomb ils attachent des figues du Pais bien mûres: les vers passent

lent par les trous du plomb, & se jettent dans le fruit qu'on ôte aussi-tot, & alors l'ulcere se guérit.

Les Indiens guérissent le panaris fort aisément, ils font mortifier sur la braise un morceau de la feuille d'une espèce de lys qui croît à Bengale, ils le mettent sur le mal deux fois le jour: au bout de trois jours le pus est formé. Ils emploient le même remède pour resoudre les troncles & les duretés & pour les faire percer. Le Pere l'ap n dit s'en être servi lui-même pour un abcès qu'il avoit sous les muscles du bras, il le fit sortir avec un cataplasme d'oignons, & de gingembre verd, fricassés dans de l'huile de moutarde. Quand l'abcès parut, les feuilles de lys le dissipèrent entièrement. Ce cataplasme se met aussi sur les parties attaquées de la goutte, on le met encore sur le ventre pour la colique ventreuse.

Cette Lettre du P. Papin est précédée d'une autre écrite par le Pere Turpin: dans laquelle on voit la maniere dont s'apprete le coton, & se fait la toile aux Indes, c'est une Lettre fort curieuse, aussi bien que toutes les autres qui composent le Volume.

JOH. ANTONII GAUTIER, Philosophiæ  
 Professoris Orationes quatuor die-  
 bus quum status Academiæ Geneventis so-  
 lemnibus, pro Rectoris munere præ-  
 set annis 1718. 1719. 1720. 1721.  
 C'est-à-dire : *Quatre Discours de Jean*  
 ANTOINE GAUTIER, *Professeur de Phi-*  
*losophie, prononcés en 1718. 1719.*  
*1720. 1721. aux Assemblées solennelles*  
*de l'Académie de Genève, lorsqu'il Au-*  
*teur en étoit Recteur. A Genève, chez*  
 Gabriel de Tournes, & les Enfants  
 1721. In 4. p. 64.

L'AUTEUR prétend prouver dans le  
 premier de ces Discours, que la Ville  
 de Genève s'est rendue illustre par son  
 attachement à la Religion Prétendue  
 Réformée, & par le soin avec lequel  
 les Sciences y ont été cultivées depuis  
 que Calvin y a jetté les fondemens d'une  
 Université. Dans le second Discours  
 M. Gautier exhorte les Genevois à sou-  
 tenir la réputation qu'ils ont acquise, par  
 ces deux moyens

Notre Orateur examine dans le troi-  
 sième Discours, quelles sont les causes  
 qui arrêtent le progrès des Sciences. Il  
 met entre ces causes, le peu d'applica-  
 tion des enfans qu'on fait étudier, le

petit nombre des jeunes gens qu'on en-  
voye dans les Universités, l'amour de  
la gloire, & des richesses que l'on ac-  
quier plus facilement par d'autres voyes  
que par celle de l'étude, la passion de  
ceux qui n'étudient que pour parvenir à  
certains emplois, & qui négligent les  
Sciences, dès qu'ils sont parvenus au  
but qu'ils se sont proposé; le trop de  
confiance de quelques Scavans dans leurs  
lumières, le préjugé, l'attachement à un  
parti, les embarras du ménage. L'Au-  
teur joint à ces causes la multitude des  
Sciences, & la nécessité de s'appliquer  
à plusieurs Sciences pour en sçavoir une  
à fond.

Les avantages & les desavantages des  
Disputes publiques qui se font dans les  
Universités, fournissent la matiere du  
quatrième Discours. M. Gautier y fait  
voir dans la premiere Partie, que l'on  
peut tirer un grand profit de ces Dispu-  
tes, elles aiguissent l'esprit, elles exci-  
tent l'émulation, une nombreuse Assem-  
blée anime les contendans, elles accou-  
tument à approfondir les questions, à  
éclaircir les matieres obscures, & à dé-  
couvrir la Verité; elles font faire aux  
Auditeurs des Reflexions sur des choses  
auxquelles ils n'auroient pas pensé. La  
maniere d'argumenter dans les Ecoles

358 JOURNAL DES SÇAVANS.  
par syllogisme, sert (selon M. Gautier)  
à fixer l'état de la question, sur des ma-  
tières subtiles & épineuses, à faire exa-  
miner séparément chaque proposition,  
& à faire connoître dans quel sens une  
proposition est véritable, & dans quel  
sens elle est fausse.

Les défauts que M. Gautier remarque  
dans les disputes des Ecoles, sont, 1.  
qu'on ne s'y propose point de découvrir  
la Vérité, mais de soutenir ses opinions  
par toute sorte de moyens, même par de  
vaines subtilités, & en cachant son igno-  
rance sous des expressions obscures &  
sophistiques; 2. que ces disputes ont  
souvent produit des divisions & des hai-  
nes entre les contendans, sur des ques-  
tions très-peu importantes, & quelque-  
fois absolument inutiles. 3. Que les jeu-  
nes gens s'accoutument à être toujours  
d'avis contraire à ceux avec lesquels ils  
vivent, à contester sur des bagatelles,  
ce qui les rend pour le reste de leur vie  
peu flexibles & épineux.

M. Gautier conclut de ces observa-  
tions, que dans les Disputes on ne de-  
vroit proposer que des questions impor-  
tantes & utiles, qu'il faudroit s'expli-  
quer de part & d'autre d'une manière  
claire & précise, & que l'agresseur &  
le répondant devroient s'attacher non à  
pa-



SEPTEMBRE 1722. 359  
poit.e triompher l'un de l'autre, mais  
faire triompher la Verité.

NOUVELLE LITTERAIRE.

LE 20. Juillet de cette année 1722. M.  
Andry, Lecteur & Professeur Royal,  
Docteur Regent de la Faculté de Méde-  
cine de Paris, a achevé le Traité de  
cette, qu'il donnoit en François dans le  
Collège Royal de France par l'ordre de  
A. R. Monseigneur le Régent, &  
n'il avoit commencé à la S. Martin  
derniere. Comme il a appris que quel-  
ques-uns de ses Auditeurs, qui ont écrit  
le Traité sous lui, & dont les cahiers  
sont remplis de fautes considerables,  
vuloient le faire imprimer, il s'est dé-  
terminé à le donner lui-même. Il le re-  
çoit dans ce dessein. L'Ouvrage sera de  
beaucoup augmenté.

A V I S.

\* On avertit le Public que le fameux  
vritable Manuscrit qui manque aux  
Oeuvres de S. Jérôme, savoir le Com-  
mentaire sur Job, n'est point vendu,  
comme quelques personnes ont voulu le  
supputer, mais qu'on le trouve chez les  
Lécrivains de feu M. Meibom, tel que ce  
avant homme l'a possédé pendant très-  
longtems. Tout le Monde sait que le feu  
roi de France fit offrir, en 1698. pour  
cet

\* Cet Avis ne se trouve point dans l'Ed. de  
Paris.

présentement à la Haye.

## TABLE DES LIVRES

SEPTEMBRE 1722.

AUG. CALMET, *Dissertations, qui servent de Prolegomenes de l'Ecriture Sainte.*

LOUIS FROLAND, *Memoire en exhortation d'evoker les decrets d'immortalité.*

ZEGERT BERN. VAN ESPEN *Opera* O. MAUGLE, *Lettre sur la peste.*

MICH. GOTTI. HANSCHII *Selesta* M. Histoire & Memoires de l'Acad. R.

1718 II Extrait.

L'Eau de Beante.

SCIP O. DU PERIER, *ses Oeuvres.*

DE LA ROQUE, *Voyage de Syrie & de Liban.* Tome II

Regar on Historique de la Peste de Marseille Proprietez de la Pierre Vulnereuse de J.

OCTAVII FERRARI *Dissertationes* & de Gladiatoribus.

DUDIER, *Observations sur l'Eau*

JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
3

Pour le Mois  
D' OCTOBRE.

1 7 2 2.

Augmenté de divers Articles, qui ne se  
trouvent point dans l'Édition  
de Paris.



A AMSTERDAM,  
Chez les JANSONS à WASSERBERG

---

M DCC XXII.

# CATALOGUE

De Livres Nouveaux qui se trouvent  
chez les WAESBERGE.

MART. SCHMEIZEL *Præcognita Historiæ Ecclesiæ* 4.

JO. CHR. WICHMANHAUSEN. *Aserem Metallum foliorem &c. ex Deuterion. Cap. XXII.* 4

HENR. COCC 1 *Vita, in qua facta ejusdem enarrantur, motæ controversiæ recensentur & scripta enumerantur* 4.

JO. PETR. LUDWIG *Reliquiæ Manuscriptorum omnis æv Diplomatum ac Monumentorum adhuc ineditum Tomus Quartus* 8.

EMUND. MERILLI *Opera* 4.

JOAN. ZIFFEL *Tractatus de Criminalis Processus Legitimatione cum S. Rotæ Romanæ Decisionibus recentissimis sol.*

FRID. HOFMANNI. *Observationes Physico-Chymicæ selectiores* 4.

HENR. VON SANDEN. *Observatio de Prolapsu uteri inversi ab excresecntia carneo fungosa ex portu Crepus Lupi enata* 4.

TOBIAS ECHARDI *Dilectatio Historico-Philologica de Templo Cappadociæ Comanæ, ad Locum Ciceronis in Oratione pro Lege Manilia Cap. IX.* 4.

MART. GOTTH. LOSCHER *Specimen Anthropologiæ Experimentalis* 4.

JAC. PERIZONI *Dilectionum trias, de Constitutione Divina, super ducenda defuncti Fratris Uxor, de Lege Vocaria, & de variis Antiquorum Nummis ex recensione GOTTL. HEINECCI* 4.

JAC. DE RICHSSOLREQ *Ultima Verba, factaque & Ultima Voluntates Morientium Philosophorum, Virorumque Feminatum illustrum e plurimis Scripionibus collecta fol. 4. coll.*

# JOURNAL DES CAVANS,

Pour le Mois d'Octobre 1722.

*Dissertations qui peuvent servir de Prolegomenes de l'Ecriture sainte, revûes, corrigées, considérablement augmentées, & mises dans un ordre méthodique. Par le R. P. Dom AUGUSTIN CALMET, Religieux Benedictin de la Congregation de S. Vanne. &c. A Paris, chez Emery Pere, &c. 1720. 3 Vol. in 4. I. Vol. pages 822. II. Vol. pag. 904. III. Vol. pages 898.*

**D**OM CALMET dans la quinzième Dissertation du premier Volume, traite des supplices dont il est parlé dans l'Ecriture ; matiere d'autant plus interessante, qu'elle donne occasion au sçavant Benedictin d'éclaircir plusieurs textes des saints Livres que les Docteurs schismatiques s'efforcent d'obscurcir par de mauvaises explications.



Cette Dissertation est divisée en 17. articles, le premier regarde l'usage qui s'observoit chez les Juifs de crucifier les hommes tout vivans. Dom Calmet, dans la vûe de réfuter les Rabins, qui soutiennent que ce supplice étoit inconnu à leur Nation, en prouve la pratique 1. par des endroits clairs de l'Ancien & du Nouveau Testament. Il se sert du fameux passage du Pseaume 22. 17. *ils ont percé mes pieds & mes mains, & ils ont compte sous mes os.* Paroles que toute l'antiquité a lues & citées, comme nous les lisons dans nos Bibles Grèques & Latines, & qui contiennent une prédiction claire du genre de la mort de Jesus-Christ, qui devoit être crucifié viv. Le Prophete Zacharie dit expressement, qu'au jour du jugement les Juifs verront avec hayer celui qu'ils ont percé de cloux. Dans l'Evangile Jesus Christ annonce à ses Apôtres, que le Fils de l'Homme devoit aller à Jerusalem pour y être fouetté & crucifié. S. Paul dans ses Epîtres nous représente souvent la perfection de la vie Chrétienne sous l'idée du crucifiement: ce qui démontre que ce supp. ce étoit connu & usité parmi les Hebreux, comme parmi les autres Peuples. 2. Dom Calmet pour réfuter pleinement les Rabins, prouve le même usage par des faits incontestables qui

OCTOBRE 1722. 365

ont rapportés dans les Livres de  
l'Ancien Testament. Les adorateurs de  
Baal, le Roi de Hai, les descendans  
de Baal ilvres aux Gabaonites, les en-  
fants dont parle Jeremie, que les Chal-  
deens attachoient à un poteau, furent  
mis en croix tout en vie. (Livre des  
Nombres, 25. 4. Josué 8. 29. 2. des  
Rois, 21. 9. Lamentation de Jeremie,  
chap. 3.) Joseph raconte qu'Alexandre  
Roi des Juifs, ayant fait crucifier huit  
des principaux de ses Sujets rebelles,  
ordonna que l'on mît à mort leurs  
femmes & leurs enfans aux pieds de  
leurs croix, pour augmenter leur sup-  
plice par ce triste spectacle : ce qui sup-  
pose, qu'ils avoient été attachés tout vi-  
vans à la croix.

Dom Calmet convient, qu'on ne  
peut pas prouver d'une maniere con-  
vainquante, que la croix, telle que nous  
la concevons, ait été employée parmi  
les anciens Hebreux : car quoique le  
nom de *croix* ne soit équivoque, ni dans  
notre Langue, ni dans la Langue Lati-  
ne, & que ce nom signifie dans ces  
deux Langues une piece de charpente  
composée de deux morceaux de bois,  
dont l'un traverse & coupe l'autre ordi-  
nairement à angles droits, le mot Grec  
*Εσταυρος* ne se prend pas toujours en ce  
sens; souvent il signifie un simple po-  
teau,

teau, ou un pieu. Et le terme que les Hebreux employent pour signifier la croix ou la potence, est encore plus vague; il marque simplement un bois ou un arbre. Mais le sçavant Benedicteux ne doute pourtant pas que la figure, aussi bien que le supplice de la croix, n'ayent été parfaitement connus à cette Nation: les plus anciens monumens, tant les monumens que les médailles, représentent la croix de la maniere que l'on a coutume parmi nous de la peindre; & les anciens Peres comparent la croix de Jesus-Christ à la lettre T.

Dom Calmet finit cet article en remarquant, que l'on attachoit le criminel à la croix, ou avec des cloux, ou avec de simples cordes, & que pour l'ordinaire on dressoit la croix avant que le criminel y fût attaché: selon l'opinion qui paroît au Religieux Benedicteux la mieux fondée, J. C. fut attaché avec quatre cloux à une croix qu'on avoit dressée auparavant. Le supplice de la corde fait la matiere du second article. Les Rabins disent que le coupable condamné à ce supplice étoit mis sur ses genoux dans un fumier, & qu'ensuite on lui serroit le cou avec un linge qu'on tiroit à deux, jusqu'à ce qu'il expirât. Dom Calmet regarde comme fabuleuse la description que ces Docteurs Juifs font de

ce supplice. On ne la trouve ni dans l'Ecriture ni dans Josephe. Les traîtres Achitophel, & Judas Iscariot, se pendirent eux mêmes. Le Prophete Jeremie dit que les Princes d'Israel furent suspendus par la main, soit qu'on en eût coupé la tête auparavant, soit qu'on les eût pendus de cette maniere, afin de leur faire souffrir un plus long supplice; l'on sçait que plusieurs Martyrs du Christianisme furent pendus par les mains, aiant aux pieds de gros poids qui les tiroient en bas.

La prison & les liens dont on chargeoit les prisonniers, sont le sujet du 3. & du 4. article. Parmi les Hebreux, de même que parmi les autres peuples, la prison étoit quelquefois simplement pour garder ceux qui étoient accusés ou soupçonnés de crimes; mais souvent elle étoit un châtiment ignominieux & rigoureux par les peines qu'on y faisoit souffrir: Dom Calmet le prouve par differens faits qui sont raportés dans l'Ecriture: pour l'ordinaire les prisonniers criminels étoient chargés de chaînes, on leur mettoit des entraves aux pieds, & on leur chargeoit le cou & les mains de coliers & de menotes. Leur nourriture étoit du pain & de l'eau, qu'on leur donnoit même avec mesure. Jeremie distingue trois endroits differens de la

prison où il fut mis : Il fut d'abord en-fermé dans le parvis de la prison, *in atru carceris*; c'étoit un lieu ouvert & public, où ses amis avoient la liberté de le voir; il fut ensuite resseré dans le cachot, *in custodia carceris*, d'où Sedecias le fit tirer pour le mettre de nouveau dans le parvis de la prison; mais comme ce Prophete ne cessoit de prédire la ruine de Jerusalem, on le fit descendre avec des cordes dans une citerne, qui étoit dans la cour de devant de la prison: il y demeura quelque tems dans la boue & dans la puanteur, n'y ayant point d'eau dans la citerne.

Les liens dont on chargeoit les prisonniers étoient de différentes sortes: quelquefois on leur mettoit au cou des especes de jougs, qui consistoient en deux pieces de bois assez longues & assez larges, dans lesquelles on faisoit une entaille pour passer le cou du criminel: quelquefois on leur mettoit aux pieds des entraves; ils avoient les jambes étendues & passées par des trous à une distance plus ou moins grande, selon qu'ils étoient destinés à être tourmentés avec plus ou moins de violence; on leur serroit aussi les mains avec des menottes, dont la matiere, aussi bien que des entraves, étoit de l'airain.

On parle dans le cinquième & dans le



le sixième article de la peine du *sympanum*, & de celle du fouet. L'Apôtre dans l'épître aux Hébreux. c. 11. 35. met la peine du *sympanum* la première. parmi celles dont les Saints Martyrs de l'Ancien Testament ont été tourmentés. La Vulgate en rendant le mot grec *κρουμασθῆναι* par celui de *distendi sunt*, ils ont été étendus, a donné lieu à quelques habiles Ecrivains, de soutenir que le chevalet étoit le supplice dont parle S. Paul en cet endroit: mais les Interprètes Grecs ont pris ce terme de l'Apôtre en un autre sens: les uns ont dit que c'étoit avoir eu la tête tranchée, d'autres avoir été écorchés vifs, d'autres avoir été tués à coups de bâtons, d'autres enfin le prennent dans une signification générale pour toutes sortes de morts violentes. Dom Calmet assure que l'opinion la plus vraisemblable est, que l'Apôtre par ce mot a voulu marquer le supplice de la bastonnade, ou le supplice des verges; soit parce que le *sympanum*, d'où vient le verbe *sympanizein*, est un instrument par lequel on frappe avec des bâtons sur une peau tendue, soit parce que le Saint Martyr Eleazar, que l'Apôtre semble avoir eu principalement en vue, fut mis à mort à coups de bâtons.

Lorsqu'un homme étoit condamné à

la peine du fouet, les Exécuteurs de la Justice le faisoient, ils le dépouilloient depuis les épaules jusqu'à la ceinture, ils frapportoient sur son dos avec un fouet de cuir de bœuf, composé de quatre lanières; le criminel étoit attaché par les bras à une colonne basse, de sorte qu'il étoit courbé; & celui qui frappoit étoit monté sur une pierre derrière lui. Il y a des Auteurs qui soutiennent qu'on ne donnoit jamais ni plus ni moins de trente-neuf coups, & que pour obéir à la Loi, on frappoit avec plus ou moins de force, selon la qualité de la faute, & l'ordonnance des Juges.

Dom Calmet a raison de trouver mauvais, que les Rabins osent avancer, que parmi les Hebreux la peine du fouet n'étoit pas ignominieuse. Jesus-Christ nous la représente dans l'Evangile comme un supplice également douloureux & ignominieux. Pnilon même, en rapportant la maniere indigne dont Flaccus traita les Juifs d'Alexandrie, dit qu'on leur fit souffrir la peine du fouet, & il ajoute que cette peine étoit aussi insupportable à un homme libre que la mort même.

Les peines du retranchement, de l'excommunication & des censures, sont la matiere du 7. & du 8. article. Dom Calmet après avoir rapporté les fautes qui étoient soumises à la peine du retran-

chement, dit que cette peine étoit celle de la mort; ce qu'il prouve, soit par la nature & la qualité des fautes dont il s'agit, soit par la signification littérale de ces paroles de l'Ecriture: *Il sera retranché du milieu d'Israel.*

L'excommunication étoit en usage parmi les Hebreux, elle étoit précédée de la censure. Esdras retrancha de l'Assemblée d'Israel ceux qui ne voulurent pas renvoyer les femmes étrangères qu'ils avoient épousées. On voit l'excommunication pratiquée du tems de Jesus-Christ, puisqu'il avertit ses Apôtres qu'ils seroient chassés des Synagogues. Joseph, en parlant des Esseniens, rapporte, qu'aussi-tôt qu'ils avoient surpris quelqu'un d'entr'eux dans une faute considérable, ils le chassoient de leur Corps. Dom Calmet entre ensuite dans un grand détail de la Jurisprudence Rabinique touchant l'excommunication & les censures; nous ne croyons pas devoir nous y arrêter; tout ce que les Rabins en disent, n'est fondé ni sur l'antiquité, ni sur la pratique des Anciens Hebreux: ce qu'il y a de certain sur cette matiere, c'est qu'il n'est point parlé de l'excommunication dans l'Ecriture avant le tems d'Esdras & de Nehemie; on n'en trouve rien du tems du premier Temple, & avant les Samaritains qui n'entrèrent dans

la Judée qu'après le transport des dix Tribus; de sorte qu'on ne peut fixer le commencement de cet usage avant le tems de la captivité.

Dans les huit articles suivans Dom Calmet parle de huit autres supplices qui étoient en usage parmi les Hebreux.

Le premier est le supplice de l'épée, on coupoit simplement la tête du coupable avec une épée, ou une hache. Le second est le supplice du feu; on ne brûloit pas seulement les hommes vivans, on jettoit quelquefois leurs cadavres dans le feu après leur mort. Le troisième supplice étoit de lapider; les exemples du blasphémateur, du violateur du Sabbat, d'Acan, de S. Etienne, nous font juger qu'ordinairement on conduisoit hors de la Ville les criminels qui devoient être lapidés. Le quatrième supplice étoit de précipiter en bas d'un rocher. L'Ecriture marque à la vérité, que quelques personnes ont été précipitées du haut d'un rocher ou d'une tour: mais il ne paroît pas, que parmi les Hebreux cette sorte de peine ait été ordinaire, ou qu'elle ait été imposée par des sentences de Juges. Il est parlé dans S. Matthieu d'un supplice dont on ne voit aucun exemple dans l'Ancien Testament; c'étoit de précipiter un homme au fond de la mer avec une grosse pierre

au

cou; si ce supplice a été en usage  
 chez les Hebreux, ce n'a été que de-  
 puis le règne des Rois de Syrie sur la Ju-  
 dee. Le cinquième supplice étoit celui  
 de la scie: les Juifs & les anciens Peres  
 prétendent que le Prophete Isaïe fut  
 tué avec une scie de bois. Dom Calmet  
 ne croit pas que la scie dont on se ser-  
 voit pour ce genre de supplice, fut une  
 scie ordinaire. Il conjecture que c'étoit  
 une de ces machines dont on se servoit  
 anciennement pour battre le grain &  
 pour le faire sortir de l'épi: machines  
 qui étoient de gros rouleaux de bois,  
 armés de pointes de fer ou de pierres,  
 qu'on faisoit passer sur les gerbes; ou des  
 especes de chariots armés de fer, qui  
 servoient au même usage: Il fonde sa  
 conjecture sur ce que les Septante & saint  
 Jerome appellent quelquefois du nom de  
 scies, ces sortes de machines. Le 6.  
 supplice étoit d'écraser sous des épines  
 ou sous les pieds des animaux; l'Écri-  
 ture nous apprend que Gedeon étant de  
 retour de la poursuite des Madianites,  
 écrasa sous les épines & les ronces du  
 desert les principaux de la Ville de Soc-  
 coth. Dom Calmet croit qu'il fit met-  
 tre apparemment des pieces de gros bois  
 ou de grosses pierres, afin de les écraser  
 & de les faire mourir. Le 7. supplice  
 étoit de précipiter les coupables dans la



cendre. Ce genre de mort dont il est parlé dans le 2. Livre des Macabées, n'étoit point en usage dans le pais des Hebreux, mais il l'étoit chez les peuples voisins: il y avoit des tours fort hautes, au dedans desquelles on conservoit une grande quantité de cendre ou de poussière; on y précipitoit les coupables, & on les y laissoit étouffer. Le 8. supplice étoit de couper les cheveux aux coupables. Les Juifs portoient ordinairement de longs cheveux, ils ne les coupoient que dans des tems de disgrâce ou d'un deuil public, ou particulier: on les coupoit aussi à des hommes que l'on regardoit comme coupables, pour leur faire souffrir une peine ignominieuse & humiliante. Dom Calmet le prouve par plusieurs faits de l'Ecriture qu'il rapporte.

Le sçavant Benedicteux termine cette Dissertation, en examinant si les Hebreux avoient des Bourreaux, & si cette profession passoit parmi eux pour infame, vile & odieuse? Selon plusieurs Interpretes les Executeurs de la Justice étoient parmi les Hebreux des personnes que l'on donnoit ordinairement aux Juges pour *adjoints*, & dont la condition étoit par conséquent honorée & distinguée. Ils étoient appelés *Sotirim*; on les voyoit auprès des Tribunaux armés

de fouets & de batons, comme les Lie-  
 teurs qui accompagnoient les Magistrats  
 Romains, & ils étoient toujours prêts  
 à châtier sur le champ ceux qui se trou-  
 voient coupables: dans certaines occa-  
 sions les témoins étoient les premiers  
 exécuteurs de la sentence des Juges: la  
 Loi ordonne aux témoins de jeter la pre-  
 miere pierre au coupable qu'on avoit  
 condamné à être lapidé. Conformément  
 à la Loi, les témoins jetterent la premie-  
 re pierre au blasphémateur, & au vio-  
 lateur du Sabbat, qui furent lapidés dans  
 le desert. On en usa de même envers  
 Acan, Nabor & saint Etienne; or dans  
 tous ces exemples qui sont raportés dans  
 l'Ecriture, on ne voit point que ces té-  
 moins qui jettoient des pierres à ceux  
 qu'on lapidoit, fussent regardés comme  
 infames. Sous Josue & sous les Rois de  
 Juda & d'Israël, les soldats étoient les  
 exécuteurs de la Justice. Chez les Ma-  
 hométans ce sont des soldats ou des escla-  
 ves du Juge, qui châtent ou qui font  
 mourir les coupables.

Les mariages, les funeraillles & les sé-  
 pultures, les demeures, la Médecine,  
 & le manger des anciens Hebreux, font  
 le sujet des 16. 17. 18. 19 & 20. Dis-  
 sertations du premier Volume. On a  
 donné l'extrait de la 18. dans le Journal  
 du Mois de Mai 1711. p. 539. de la 16.  
 dans

376 JOURNAL DES SÇAVANS.  
dans le Journal de Mars 1714. p. 2.  
de la 17. dans le Journal de Septem-  
bre 1714. p. 349. de la 19. & de la 20. de  
le Journal d'Octobre 1714. p. 445. 46.

*Observations curieuses sur une espece d'Édème  
dropique particulière. A Reims, le  
Juin 1697.*

CES observations sont celles que nous  
avons annoncées dans le Journal  
mois dernier, p. 351. comme elles sont  
très-concises, nous les rapporterons de  
leur entier.

La femme d'un Laboureur proche  
Chateau-Portien, âgée de quarante-cinq  
ans, & d'un assez bon temperament  
commença il y a dix-sept ans, à sentir  
une legere douleur a l'hypocondre gau-  
che, & à s'appercevoir en cette partie  
d'une petite tumeur molle, qui alors  
l'incommodoit peu. Cette femme a eu  
trois maris, trois enfans fort sains &  
premier, & deux du second, dont quel-  
ques-uns vivent encore. Il est vrai qu'elle  
le n'en a point eu du dernier, avec qui  
elle a été cinq années; mais elle a tou-  
jours été réglée comme les autres fem-  
mes, sinon les derniers mois de sa vie.  
Cette tumeur a augmenté & s'est accrue  
insensiblement depuis ce tems-là, & com-

siderablement depuis quatre mois, ensuite d'un violent chagrin; de maniere qu'elle s'étendoit environ un demi-pied de l'hypocondre gauche jusqu'au nombril; elle étoit large de trois travers de doigt, & haute de l'épaisseur d'un pouce, sans aucun changement de couleur en la peau. La malade étant venue à Reims le 18. Mai 1697. pour se faire traiter: l'ouverture de la tumeur fut conclue, & faite en la partie la plus basse du côté de l'umbilic. Il en sortit d'abord du pus fort cuit & fort louable, ensuite il se présenta à l'ouverture un corps étranger de la grosseur d'un abricot médiocre, qui fit cesser l'écoulement du pus. Ce corps étranger étoit une caillasse enveloppée d'une membrane blanche, semblable à la pellicule intérieure d'un œuf. Depuis ce tems-là il n'est plus venu de pus, mais une si grande quantité de ces globules de différentes grosseurs, que la chose est presque incroyable, les plus gros étant de la grosseur d'une petite balle de jeu de paume, les autres un peu plus petits, & les derniers comme de grosses perles, contenant tous une liqueur transparente & assez semblable à un blanc d'œuf cru, ne s'épaississant néanmoins presque point sur le feu. Ayant ensuite dilaté la playe, nous avons trouvé deux doigts au dessus

du nombril, un kyste ou sac membraneux de l'épaisseur d'un écu & assez grand pour y fourrer le poing d'un enfant de quinze ans, entre les muscles de l'épigastre & le peritoine, lequel kyste enfermoit une partie de ces globules, je dis, une partie; car un Sinus qui conduisoit dans l'hypocondre droit au-dessus du foye sous le diaphragme, fournit un jour par une violente respiration, & avec assez de bruit, comme on pensoit la malade, plus de trente de ces plus gros globules, vingt des médiocres, & des centaines des plus petits. Il n'en est plus sorti depuis ce tems-là, & il est à remarquer qu'il n'y a jamais eu aucune tumeur à l'hypocondre droit. Enfin cette pauvre femme, affoiblie de douleurs, mourut le treizième jour de l'incision, la plaie étant tout-à-fait gangrenée.

Le lendemain le corps fut ouvert, on remarqua d'abord que le sinus, qui fournissoit une si grande quantité de ces globules, aboutissoit à une grande poche pleine de sang, au dessus du foye, qui avoit fait remonter le diaphragme vers la poitrine, plus de quatre travers de doigts au-dessus de sa situation ordinaire.

Nous vîmes ensuite, un autre sinus qui partoît de l'extrémité gauche du kyste umbilical, & qui se terminoit à une au-



une grande poche située à l'hypocondre gauche, au-dessous du diaphragme aussi, qui l'avoit enfoncé pareillement vers la poitrine, comme au côté droit; tellement que ces trois kystes avoient communication l'un à l'autre par des sinus. Cette dernière poche, contenoit encore une grande quantité de globules que nous pressâmes sur le feu, mais qui ne s'épaissirent plus, comme ceux que l'on tiroit du vivant de la malade, s'évaporant au contraire comme de l'eau que l'on fait bouillir; en récompense leurs membranes s'épaississoient trois fois davantage.

Ces deux sacs membraneux, le droit & le gauche communiquoient tous deux par le bas à un autre, qui contenoit le tiers du ventre, & s'étendoit entre les muscles & le péritoine jusqu'à un grand abcès du mésentère, lequel abcès avoit rempli la capacité du bas ventre d'une si grande quantité de pus fetide, semblable en consistance à de la lie d'huile, qu'il fut impossible au Chirurgien de rien découvrir davantage de ce côté là. Ayant ensuite examiné les viscères, nous avons trouvé le cœur en son entier, mais le péricarde rempli d'une grande quantité d'eau jaunâtre, trouble & boueuse, le poumon droit assez sain; & c'est à quoi nous attribuons la sortie violente de ces globules qui se déchargeoient avec bruit

par

par le sinus de l'hypocondre droit; ce qui ne pouvoit point arriver par le sinus de l'hypocondre gauche, le poumon de ce côté la étant entièrement pourri, & ne pouvant par conséquent faire aucune impulsion. Il est à remarquer que le foye n'étoit presque point changé de son état naturel, eu égard à la corruption des autres viscères; car la ratte étoit presque entièrement consumée, le rein gauche très purulent & deux fois gros comme le droit.

Cette maladie peut être comprise sous le nom d'hydropisie vésiculaire, accompagnée de plusieurs abcès en différentes parties; mais comme ce n'est pas notre intention d'apporter la raison de ces abcès, qui sont des maladies vulgaires, nous nous attacherons particulièrement à découvrir les causes de la quantité de ces globules, & la manière dont ils se sont engendrés.

Il seroit difficile de rendre raison de la formation d'une si surprenante quantité de ces globules, si l'on s'attachoit seulement à l'autorité des Anciens, qui ont attribué, au vice du foye les causes de toutes sortes d'hydropisie; mais l'ouverture des corps où le foye s'est trouvé fort sain dans la plupart des hydropiques, ayant démenti ce sentiment, nous croyons mieux expliquer ce phénomène  
par

par l'opinion des Modernes, dans les Livres desquels on trouve beaucoup plus d'observations sur cette maladie.

Hippocrate en parle pourtant assez nettement, lorsqu'il dit que souvent l'hydropique s'en gendre par des tubercules ou globules pleins d'eau, que l'on appelle proprement *hydatides*, qui sont des varices ou dilatations des vaisseaux lymphatiques, dont la liqueur est en trop grande abondance & arrêtée dans son cours par quelque cause étrangere; mais nous en avons plusieurs observations expliquées bien plus clairement & mieux circonstanciées chez les nouveaux Auteurs.

Maurit us Cordeus raconte, qu'à l'ouverture du cadavre d'une femme hydro-pique morte à Paris, l'on ne trouva aucun endroit dans le ventre qui ne fût plein de ces vesicules dont le nombre montoit jusqu'à huit cens. Skenchius rapporte aussi l'histoire d'une autre femme, dans le ventre de laquelle on trouva une prodigieuse quantité de vesicules semblables, de différentes grosseurs & attachées ensemble, comme des grains de raisin à leur grappe, & remplis d'une eau très-claire. On peut voir plusieurs autres faits de cette nature dans Sennert, Tulpius, Hoeffnerus, Horstius, Bartholin & Etmuller.

384 JOURNAL DES SÇAVANS.  
avons fait ouvrir, elle avoit le mesen-  
tere qui est la partie du corps la plus ar-  
rosée de ces sortes de vaisseaux, tout  
schrreux, & par conséquent plein d'ob-  
structions; d'où il est facile de conjectu-  
rer, que non seulement il s'est pu for-  
mer de ces caïss dans la cavité; d'où on  
les a vû sortir avec violence, du vivant  
de la malade; mais qu'ils y ont été pour  
la plâpart, portés du mesentere par le  
grand sac membraneux dont on a parlé,  
& ensuite repoussés par le diaphragme &  
la partie du poumon qui étoit demeurée  
la plus entiere.

On comprend assez que ces sortes  
d'hydropisies sont incurables, à cause de  
l'impossibilité qu'il y a d'évacuer ces glo-  
bules par la voye des urines, des selles,  
ou des sueurs; mais aussi que les mala-  
des doivent durer plus long tems que  
dans les hydropisies ordinaires, ou les  
visceres se corrompent plus prompte-  
ment, par le sejour de la serosité repân-  
due, ce qui cause la fièvre & la mort.  
Il est même probable que cette fem-  
me auroit pu durer encore long-  
tems, si elle n'avoit eu que cette ma-  
ladie, mais la plâpart des parties-nobles  
étant attaquées, d'abcès considerables,  
il y a lieu de s'étonner qu'elle ait pu vi-  
vre si long-tems.

Si quelqu'un a des conjectures plus  
plau.

plausibles ou des expériences plus particulières sur cette maladie, il nous fera plaisir de nous en faire part.

Ces Observations envoyées à M. Andry Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, furent bien-tôt suivies d'une Réponse, & la Réponse le fut bien-tôt d'une Réplique. Voici la Réponse. Nous donnerons la Réplique dans un autre Journal. Ni l'une ni l'autre n'ont été encore imprimées, nous en avons les originaux.

*Réponse à l'Imprimé, intitulé Observations curieuses touchant une espèce d'hydropisie particulière. A Reims le 6. Juin 1697.*

L'AUTEUR de la Relation, pour expliquer la cause des globules que rendoit cette femme, attaquée d'une hydropisie vésiculaire, dit que ces sortes de globules viennent d'une ténacité qui, engagée dans les vaisseaux lymphatiques par plusieurs obstructions, s'y forme en vessies & en globules, que ces globules étendant les membranes des vaisseaux, s'en échappent ensuite pour tomber dans la première cavité qu'ils rencontrent. Voilà la raison que l'Auteur apporte, & cette raison est justement le fait qu'il devoit expliquer. Car le point est de



sçavoir comment ces vessies se forment: il est certain qu'elles ne s'engendrent point dans les vaisseaux, & c'est en vain que l'Auteur prétend s'appuyer du sentiment d'Hippocrate, dont il raporte des paroles tirées du Livre *des affections internes*. Les tubercules dont parle Hippocrate dans cet endroit, n'étant point des vessies formées dans des vaisseaux, mais de véritables glandes enflées par la quantité de l'humeur qu'elles ne peuvent contenir. L'Auteur de l'Ecrit ajoute qu'il seroit difficile de rendre raison de la formation de ces globules en suivant l'opinion des Anciens; mais dans le Traité d'Hippocrate *περί κίρκων*, il auroit trouvé une explication beaucoup plus naturelle que la sienne, & auroit vu que ces globules ne sont point des corps formés de nouveau, mais de véritables glandes qui étoient avant la maladie, & qui ensuite se tumefient à un point qui les oblige de rompre les liens qui les attachent, & de sortir avec abondance.

Je dis donc, que suivant la doctrine d'Hippocrate, les globules dont il est parlé dans cet écrit ne sont que des glandes du mezentere. Le mezentere est, comme on sçait, un corps plié en forme de fraise contenant environ trois aunes de circonférence, auquel les in-

estins sont attachés; tout cet espace est  
 parsemé de glandes. Ces glandes étant  
 d'une nature spongieuse, comme re-  
 marque Hippocrate, elles s'abreuvent  
 d'une humeur blanche, qu'on appelle  
 chyle, laquelle leur est portée par des  
 vaisseaux; puis elles déchargent cette  
 humeur dans d'autres vaisseaux, que les  
 Modernes ont nommés veines lactées  
 secondaires. Cela supposé, il est aisé  
 de comprendre que si ces glandes lais-  
 sent au chyle une sortie libre, elles ne  
 s'enflent point outre mesure, mais que  
 leurs pores deviennent plus serrés à la  
 suite, ou se bouchent par quelques ob-  
 structions, alors retenant l'humeur qu'el-  
 les reçoivent, elles s'enflent avec excès;  
 ensuite ne pouvant plus être conte-  
 nues dans les espaces qui les embrassent,  
 elles s'échappent, & cessant d'avoir liai-  
 son avec le reste du corps, sont pou-  
 sées au dehors comme des matières é-  
 tranges; ainsi qu'il est arrivé dans cette  
 même.

Le nombre de ces glandes est infini;  
 en sorte que quand une fois elles vien-  
 tent à s'enfler comme j'ai dit, il faut  
 en sorte un grand nombre, les  
 plus grosses ou plus petites, les  
 plus ou moins que les  
 plus ou moins de disposition  
 R 2

dilater. Ces glandes ainsi dilatées forment les tubercules dont il est parlé dans ce qui est écrit ; c'est le sentiment d'Hippocrate dans le Livre des glandes ; il y dit que l'hydropisie vient souvent de tubercules, & que ces tubercules ne sont que des glandes enflées. Donc selon Hippocrate l'hydropisie qui vient des tubercules & des globules dont il est ici question, tire sa véritable origine des glandes qui se sont enflées, ce qui a beaucoup plus de vraisemblance. L'humeur qui sort de ces glandes lors même qu'elles sont dans leur état naturel, est (dit Hippocrate) une espèce de sang blanc châtre ressemblant à de la pituite *εἶδος λεύκη, καὶ οἷον φλέγμα. sect. 1. des glandes.* Ce qui favorise fort l'explication que je donne ; puisque ce qui s'est trouvé dans les tubercules de cette femme étoit de cette nature. Je pourrois rapporter une infinité d'adrons tirés d'Hippocrate, pour confirmer ce sentiment ; mais ceux là sont assez positifs pour suffire seuls : en sorte, qu'il est aisé de voir que l'Auteur des Observations multiplie les êtres sans nécessité, en recourant à des vessies & à des globules, qu'il forme tout exprès pour son système ; au lieu de recourir à des corps globuleux qui sont déjà faits par la nature avant la maladie, tels que sont les

glandes

glandes dont nous avons parlé. Hippocrate ajoute que les glandes sont la plupart friables, c'est-à-dire, faciles à se diviser en plusieurs petits corps. καὶ ἔστιν οὕτε σπικία ἀλλὰ ψαφάρια, ce qui aide encore à comprendre comment il a pu sortir du corps de cette femme un nombre si grand de ces petits globules. L'état dans lequel l'Auteur de l'Ecrit avoué avoir trouvé le mesentere, confirme aussi cette explication.

Au reste ces tubercules s'engendrent & croissent dans presque tous les endroits du corps où il y a des glandes, il en sort quelquefois de la matrice, des quantités prodigieuses, & il y a quelque tems qu'une femme en rendit plus de quatre cens par cette partie. Il en sort aussi très souvent de la poitrine. Fernel appelle ce mal, *latens & abditum vitium, sæpe nec laboranti, nec Medico notum, quo laborans ipse nec consueta munia intermittit, nec se morbo tenerè putat causam qua interitus sui nescius minus gerit in pectore.* Fernel. *Pathol. Lib. 5. cap. 10.* Il y a des gens qui rejettent de la poitrine par la bouche, des globules de sang gros comme des pois, revêtus d'une vessie; & le même Fernel rapporte l'histoire d'un jeune homme, qui après un violent exercice cracha un tubercule de la grosseur d'un œuf de pigeon, dans

390 JOURNAL DES SÇAVANS.  
lequel on ne trouva que du pus. *Per  
ibid.* Ces tubercules de poitrine sont  
appelés en Médecine *vomita pulmonum*.  
Je passe plusieurs autres Observations  
celles-là suffisent pour faire comprendre  
qu'on ne sçaurait bien expliquer l'hy-  
dropisie vésiculaire, que par des glandes  
qui se sont détachées,

*Il y avoit dans cette Réponse plusieurs  
passages Grecs, que nous n'avons pas eu  
nécessaire de faire imprimer.*

*Eclaircissement sur l'Extrait d'une Lettre  
de M de LAUTOUR DU CHATEL,  
Avocat au Parlement de Normandie  
inséré dans le Journal du Mois de  
Janvier de cette année p. 117.*

**I**L y a quelques mois qu'il me revint.  
Je ne sçai par quel endroit, qu'un A-  
vocat d'une petite Ville, dont je ne me  
souviens plus, si ce n'est qu'elle est de  
Basse Normandie, ce me semble, se  
plaignoit fort de l'Imprimeur de TRO-  
VOUX. Il disoit qu'il lui avoit ravi la  
gloire qui lui étoit due pour de grandes  
additions qu'il avoit faites à la nouvelle  
Edition du Dictionnaire universel, qu'il  
ne l'avoit pas même nommé dans la  
Préface, qu'il ne lui donnoit point l'ex-  
emplaire en grand papier, qu'il lui  
avoit promis.



Le Libraire répondoit, disoit on, que si l'on n'avoit point nommé l'Avocat dans la Préface, c'étoit un pur oubli, qu'il s'offroit de le réparer dans les Mémoires de Trévoux, où il promettoit de faire faire une mention honorable de lui; que pour l'Exemplaire qu'il avoit promis, s'il ne l'avoit point encore délivré, c'est que plusieurs feuilles du grand papier s'étoient gâtées dans le transport de Trévoux à Paris; qu'on les faisoit refaire, & qu'aussi-tôt qu'elles seroient achevées, il enverroit l'Exemplaire qu'on demandoit.

Rien n'étoit plus raisonnable: mais l'Avocat vouloit quelque chose de plus que la raison. Sa demande consistoit en deux points, l'un regardoit l'honneur, & l'autre le profit. Pour celui-ci il obtint ce qu'il cherchoit, & il fit si bien, que soit arbitrage ou autrement, il fut réglé, disoit-on alors, que pour l'appaiser, au lieu d'un Exemplaire il en auroit deux. Voilà une faute du Libraire heureuse pour l'Avocat. Il en a profité avec usure. N'en seroit-il point de même du point d'honneur?

Sur cet article, M. de Lautour ne s'en est voulu rapporter à personne: il s'est fait justice par lui même dans le Journal de Paris. Il s'y plaint que malgré l'exactitude de ses recherches, malgré

ses découvertes, & plus de treize cens omissions de conséquence, communiquées à celui qui se disoit à reimprimer le Dictionnaire; quoique la nouvelle Edition paroisse depuis un an enrichie de son travail, cependant on ne l'a pas même remercié dans la Preface d'une libéralité de cette conséquence.

Il est juste d'instruire la France des grandes obligations qu'elle a à M. de Lantour, & puisque ceux que cela regarde s'opiniâtrent au silence, je vais l'entreprendre. Heureusement je suis plus en état de le faire que M. de Lantour lui même. Sept ou huit ans se sont écoulés, & peut être plus, depuis qu'il a perdu de vue ses remarques; il ne seroit pas impossible qu'il eût oublié ce qu'elles contenoient. Mais moi j'en puis parler sûrement. Les Auteurs avoient jetté son écrit dans un rebut avec d'autres papiers. Il m'est tombé entre les mains, & je l'ai actuellement devant les yeux. Il ne manquera rien à l'exactitude avec laquelle je vais en rendre compte.

C'est un cahier d'un petit papier assez noir, qui comprend 132. pages, dont il y en a çà & là, la valeur d'environ 33. en blanc; reste à 99. mais mettons-en 100. de crainte de procès. Chaque page est de 7. pouces & deux

ou trois lignes de hauteur sur 5. pouces de largeur, & contient 20. à 22. lignes; de sorte que le tout bien appretté à la maniere des Imprimeurs, c'est à-dire, comparé ligne pour ligne, & mot pour mot avec la nouvelle Edition du Dictionnaire de Trevoux, seroit au plus trois feuilles & demie, & les deux tiers d'une colonne d'impression. Mais comme il y en a plus des trois quarts que l'on a jugé à propos de fournir soi-même, ou qu'on a tirés d'ailleurs, je crois pouvoir assurer que le Public n'a pas à beaucoup près de M. de Lautour une feuille d'impression. Mais aussi ce sont des paroles toutes d'or; car si deux Exemplaires du Dictionnaire, c'est à dire, cent écus, ont été donnés pour cela, il n'y a point de ligne qui ne coûte plus de 10 s. au Libraire, point de colonne dont M. de Lautour n'ait reçu la valeur de 50. frans environ. C'est bien pis si les deux Exemplaires sont de grand papier. Voilà ce qui s'appelle faire au Public une *liberalité de consequence*. C'est une notion qui manque au Dictionnaire, il faudra l'ajouter à la premiere Edition.

Son Cahier est intitulé, *Omissions dans le Dictionnaire univoque et imprimé à Trevoux*. Que n'ajoutoit il son nom, on eût fait mention de lui, comme on l'a

fait d'un autre qui avoit mis le sien aux Additions qu'il envoya. Il n'est point le seul qui se soit masqué, & qui n'ait point été nommé, pourquoi est-il le seul à se plaindre? Prétend-il que les Auteurs devoient deviner qu'il étoit le collecteur de ces *Omissions*? Et par quel art l'auroient ils pu? Avant le Journal des Savans du Mois de Janvier dernier, qui jamais avoit ouï parler dans la Littérature de M. de Lamoignon du Chatel, Avocat au Parlement de Normandie?

Il s'imagine qu'on a voulu lui ravir la gloire de *ses découvertes*. Qui a voulu la lui ravir cette gloire? Est-ce le Libraire? Uniquement satisfait du profit que le débit de son Livre lui apporte, il n'aspire point à la gloire que méritent les excellentes recherches dont il est plein. Sont-ce les Auteurs? & où sont-ils? qui sont-ils? Contens d'avoir donné au Public l'Ouvrage le plus utile qu'on ait encore produit en ce genre, ils ne se présentent point à lui, ils ne s'empressent point de lui demander la récompense, l'honneur, la gloire, de leur travail immense. Ils se tiennent tranquilles & laissent l'Europe jouir en repos de leurs savantes veilles sans crier à l'oubli, à l'ingratitude. Bien éloignés de raviner à qui que ce soit la gloire qu'il mérite, au risque de la leur propre, ils ont exa-

géré

ont été dans leur Préface les secours qu'ils ont reçus d'ailleurs infiniment au-delà de ce qu'ils en ont effectivement reçu.

Revenons au Cahier. Il est divisé en 3. articles. A ce mot on voit aisément qu'ils doivent être bien fournis chacun. *Armes de Blâson, termes de Palais & de Pratique, Ordres Militaires, noms de sciences, noms de Factions; Religieux, Divinités amuses, &c.* A très-peu d'articles près le fond de tout cela ne fut que les premiers mots des articles du Dictionnaire de Moreau, que M. de l'antour a cru que l'on devoit mettre dans celui de Trevoux. Ces premiers mots y sont copiés seuls & sans explication, ou avec une explication la plus sèche & la plus maigre qui se puisse concevoir. *Mont Carmel, Ordre Militaire, confirmé par Louis XIV. en 1667. Regulus, qu'on appelle autrement le Basilic ou le Cœur de Lion.* Nous voilà bien instruits de ce que c'est que *Regulus*. *Rigel, qui est dans le pied gauche d'Orion. Guelphes, faction opposée aux Guelphes. Pannettier, qui mène la brouette. Blancs, une d'imprimerie.* Voilà de grandes recherches. *Janus, Dieu qu'on représente avec deux visages. Astarte, Déesse des Sidoniens. Atergatis, Déesse des Syriens. Pas d'armes, combat solennel. Paire, pièce de Poésie. Paténe, que l'on*



396 JOURNAL DES SÇAVANS.  
*met à la main des Dèités. O les belles découvertes! Brama, Dieu des Brachmanes. Cabires, Dieux qu'il étoit défendu de nommer. Diane, Dèesse de la chasse. Quels enrichissemens pour un Dictionnaire universel! Tels sont ceux que M. de Lautour a prétendu procurer à la nouvelle Edition de celui de Trévoux, & dont il ne veut point d'autre récompense, que l'honneur & la gloire de les avoir faits. Et cependant deux Exemplaires de l'Ouvrage, en dix volumes in folio.*

Mais croyoit-il qu'on n'auroit point à Paris le Dictionnaire de Moreau? Qu'on prenne la peine de confronter ces articles avec ceux du Dictionnaire de Trévoux, & l'on verra si les Auteurs de cet excellent Ouvrage avoient besoin des avis, des recherches, des découvertes de l'Avocat de Basse Normandie, & s'ils n'ont pas sçu puiser dans de meilleures & de plus riches sources.

Rien n'est donc fort expliqué dans ce cahier, ni soutenu de preuves & d'exemples. Il faut pourtant en rendre le témoignage à M. de Lautour, & on le fait avec plaisir, tout n'est pas de la même sorte que ce qu'on vient de rapporter, mais peu s'en faut; quelques articles sont un peu plus étendus, & il y a certainement dans le Dictionnaire quel-

quelques mots de Pratique & de Palais, de chasse, de pêche, de blason même qui sont de notre Avocat. C'est encore à lui que le Public doit quelques termes de Pharaon, de Bassette, de Palme, & de Billart, quelques-uns d'Astrologie judiciaire, & tous ceux des filoux & des bonnetiers. Je vais en rapporter quelques exemples, que l'on pourra consulter si l'on veut dans le Dictionnaire. J'ai pris au hazard les précédents, je choisirai ceux ci avec soin & ce seront les plus longs & les meilleurs. M. de Lautour pourra-t-il se plaindre après cela? Les 8. dernières lignes de l'article *Convasson*, terme de Palais, sont de lui. Les 8. premières du mot *Banon* sont aussi de lui, excepté qu'au lieu de *les terres sont à l'abandon*, les Auteurs ont mis *sont ouvertes*. L'article *léguimité*, consistant en 4. lig. est encore de lui. Le second article du mot *triplicite*, est à peu près de lui; car on l'a un peu mieux ajusté qu'il n'étoit dans son Ecrit. Qu'on lise ces articles, c'est tout ce qui peut donner l'idée la plus avantageuse des recherches, des découvertes, du travail de M. de Lautour.

Mais ce qui m'a étrangement surpris; c'est ce qu'il dit en finissant, & l'air de confiance avec lequel il le dit: C'est aussi à moi que le Public est redevable de l'ouvrage.

qui a été suivi, de mettre dans cette nouvelle Edition, les noms que l'on donne en France aux habitans du Royaume, des Provinces, des Cantons & des principales Villes.

Que sçait il si c'est à lui que le Public a cette obligation? Qui lui a dit qu'un autre n'avoit point donné cet avis avant lui? Est-il le seul à qui cela pût venir à l'esprit? Oh bien j'ai vu projeter, commencer, croître & finir sous mes yeux la nouvelle Edition du Dictionnaire de Trevoux, & je puis l'assurer qu'indépendamment de son avis & avant qu'on eût examiné son écrit, peut-être même avant qu'on l'eût vû, & qu'on en eût la moindre connoissance, la résolution étoit prise de faire entrer les Noms en question dans le Dictionnaire. Mais il y a plus: Quand, à qui, ou M. de Lautour a-t-il donné cet avis. Je viens de le chercher dans son cahier, & j'ai eu la patience de le parcourir 4 ou 5 fois d'un bout à l'autre, je défie qu'on y trouve un mot, une syllabe, une lettre d'une pareille remarque ou d'un pareil avis. A quel titre donc le public lui en est-il redevable? Et comment a-t-il pû le dire avec tant d'assurance? Ne lui en faisons pourtant point de reproches. Il a oublié ce que contient son cahier; ce n'est point un crime. Il a  
 vous.

leurs ces additions fort bon-  
à propos, il a donc crû qu'e-  
oient bien être de lui, & s'en  
sans façon: Cela fait honneur  
bons & aux Auteurs.

le reste de sa Lettre ne leur en  
moins. C'est un témoignage  
ent de l'estime qu'il fait & qu'il  
salement faire de leur Ouvrage.  
l'empresse point de se donner  
à Livre méprisé ou médiocre-  
mé. Mais voilà le Public inf-  
à lui à juger des obligations  
avoir à M. de Lautour. Il a  
faire de fête, on ne lui en  
it mauvais gré. Qu'il ne m'en  
ait non plus d'avoir mis le pu-  
de & pris le parti d'Auteurs qui  
ment trop eux-mêmes. Qu'il  
se au reste, ou ne m'en sache  
grais gré, qu'il se plaigne, qu'il  
il écrive, je puis lui répondre  
dorénavant le seul à se plain-  
écrire. Les Auteurs ne paroîs-  
d'humeur à s'en mettre beau-  
peine, & pour moi j'ai, gra-  
des occupations plus intéres-  
plus importantes que celle de  
dre. Cet éclaircissement après  
épêche point que je ne croye  
autour du Châtel un fort hon-  
me & un habile Avocat; mais

Pour

400 JOURNAL DES SÇAVANS.  
pour la nouvelle Edition du Dictionnaire de Trévoux, il y a certainement peu de part.

*Recueil de plusieurs Pièces de Poësie présentées à l'Académie Française pour le prix des années 1720. & 1721. avec plusieurs Discours qui ont été prononcés dans l'Académie, & plusieurs Pièces de Poësie qui y ont été lues en différentes occasions. A Paris chez Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur ordinaire du Roi & de l'Académie Française, rue S. Jacques, à la Bible d'or. 1721. In 12 pagg. 294.*

C'EST M. de Saint Didier qui a eu l'honneur de remporter le prix de Poësie de 1720. & de 1721. Le sujet proposé pour la première de ces deux années étoit que, *Louis le Grand par la manière dont il accordoit les graces, y ajoutoit toujours un nouveau prix*; le sujet pour la seconde année étoit, que jamais Prince n'a mieux connu l'utilité & l'importance du secret que Louis le Grand, & ne l'a jamais mieux gardé, soit dans le gouvernement soit dans la vie civile.

Dans la première de ces deux Pièces M. de Saint Didier est animé de cet enthousiasme qui donne quelquefois aux  
Rois



Poëtes un air de Prophete ; & pour mériter le prix il se sert de la confiance qu'il a de le remporter.

Apollon de Louis rappelant la memoire,  
 Veut pour nous exciter à celebrer sa gloire  
 Du portrait du Heros honorer le Vainqueur ;  
 Je le serai. . . j'en crois les transports de  
     mon cœur,  
 Que je vais contempler sa glorieuse Image !  
 Qu'elle m'elevera l'esprit & le courage,  
 Que je vais l'admirer dans ses augustes traits,  
 Qu'ils me rappelleront de vertus, de hauts  
     faits !

La Piece finit par ce détail, qui fera toujours honneur à la memoire de Louis le Grand.

Des Rois que poursuivoit la fortune cruelle,  
 Trouverent dans son sein un azile assuré :  
 La pudeur dans saint Cyr un refuge sacré,  
 Ce Heros eleva ces demeures heureuses ;  
 Azile glorieux des ames genereuses,  
 Où Mars voit respirer à l'ombre des lauriers  
 Les troncs encor vivans de nos braves Guerriers,  
 Le Louvre est le séjour des beaux Arts, des  
     Sciences.  
 Il comblait la vertu de nobles recompenses :  
 Louis faisoit du bien, même à ses ennemis.

Et

Et leur donnoit la paix des qu'ils s'étoient soumis.

Le tribut que l'Académie de Soissons envoie chaque année à l'Académie Française, étoit pour 1720. un Discours, où l'on se propose de prouver que le stile François n'est point le stile de l'Orateur. Ceux qui préfèrent Demosthene à Cicéron, ne seront point de l'avis de l'Auteur du Discours.

Ils prétendront faire voir à l'Auteur du Discours, par l'exemple de l'Orateur d'Athènes, que la précision ne dégenere point toujours en pointes; qu'un Orateur peut être en même tems clair & concis, qu'il n'est point impossible d'expliquer un fait d'une manière sensible & en peu de mots, que les preuves & les réponses aux objections, tirent un nouveau degré de force de la précision de l'Orateur qui les fait valoir, & que les défauts dont il est parlé dans ce Discours, ne sont pas ceux du stile concis, mais de l'Orateur qui l'employe. Le tribut de l'année 1721. est une Paraphrase en vers du Pseaume 101. par M. le Picard. Voici la Paraphrase du premier Verset.

Appaise ton courroux, exauce ma priere,  
Par mes cris douloureux, jage de mes remords.

A chaque instant, Seigneur, je souffre mille  
morts,

Rens- moi la force & la lumiere,

Gueris mon esprit & mon corps.

On trouve dans ce Recueil les Discours prononcés par cinq Académiciens lors de leur reception à l'Académie Française, & les reponses à ces Discours. M. Dubos, qui succedoit à M. Genest, dépeint ainsi son Prédécesseur „ Sa  
„ vertu, dont les Courtisans mêmes ne  
„ douterent jamais, se fait sentir dans  
„ tous ses Ouvrages; elle y plaît encore plus que son génie. Après avoir  
„ lu le portrait d'un de ses amis, enlevé par une mort prématurée, on s'afflige avec l'Auteur. On se prête à  
„ tous ses sentimens en lisant l'eloge d'une Abbessé (Mme. de Mortemart)  
„ qui sera citée pour modèle à celles qui rempliront à l'avenir sa place,  
„ la dignité la plus éminente ou puisse parvenir dans l'Eglise une personne de son sexe. Les Ecrivains éloquens touchent; mais les Ecrivains éloquens & vertueux touchent & persuadent.  
„ On retrouve le même esprit dans des Ouvrages d'un goût bien différent, mais non pas opposé. La Tragedie de Penelope plaît encore plus par la

„ caractere vertueux de  
 „ personages, que par le  
 „ des incidens, & par son  
 „ pathetique. Une autre  
 „ pose la vertu Lacedemon  
 „ tout son jour: Zelanide  
 „ ces femmes qui ne pouv  
 „ qu'à Sparte. On voit  
 „ toutes les vertus dont  
 „ qui attendoient le Messie  
 „ pables, avant qu'il fût ve  
 „ qui voudront apprendre  
 „ nouvelle Philotophie,  
 „ dans un autre Poeme de  
 „ Genest, où il l'explique  
 „ autant de netteté qu'aucun  
 „ l'ait pu faire en Prose.  
 „ autres Ouvrages il n'en est  
 „ meritât un éloge particulier  
 „ trait que M. le Marquis de  
 „ laire fait de M. l'Abbé Gen  
 „ réponse à M. Dubos, ne fai  
 „ d'honneur à la mémoire de  
 „ cien.

L'érudition & le caractère  
 naudot ont fourni une ample  
 d'éloge à M. de Roquette,  
 succédé. Après avoir parlé  
 vec lequel M. Renaudot étudie  
 gues Orientales, il s'imaginer  
 porté au siècle de l'Eglise  
 où les hommes remplis du de

parloient aux différentes Nations suivant leurs Langues. „ M. l'Abbé Renaudot

„ parle & répond aux Hebreux, aux

„ Grecs, aux Arabes, aux Caldéens,

„ aux Arméniens, aux Persans, aux

„ Coptes. On dit qu'il est habitant

„ de l'Univers, & comme naturalisé

„ dans tous les pais. La France a vu

„ de nos jours ce que la Palestine vit

„ autrefois du tems de saint Jérôme.

„ Un homme laborieux & appliqué, se

„ rend familier le langage de seize Peu-

„ ples, (je n'exagere point, il est con-

„ sulté de toutes parts sur les différens

„ textes de l'Ecriture, & devint pour

„ ainsi dire, l'interprète & l'organe de

„ la Vérité. De-là l'Orateur passe à ce

„ grand Ouvrage, dans lequel M. Re-

„ naudot démontre l'accord des Sociétés

„ Chrétiennes, mais Schismatiques rép-

„ pandues dans l'Orient, avec la créance

„ de l'Eglise Catholique sur le mystère de

„ l'Eucharistie. „ La pureté des mœurs

„ de M. Renaudot répondoit à la clarté

„ de ses lumières, sa modestie relevoit

„ le prix de son sçavoir. Qui pourroit

„ dépeindre ce temperament admirable

„ de douceur & de severité, de can-

„ deur & de finesse, de discernement

„ & de simplicité qui fut son véritable

„ caractère? Il aimoit la solitude, &

„ ne se prétoit au monde que par la

„ né-



„ nécessité du commerce; attentif à  
 „ garder les bienfaisances, ami fidele &  
 „ genereux, liberal, même prodigue  
 „ envers les pauvres, il remplit tous les  
 „ devoirs de l'honnête homme & du  
 „ parfait Chrétien.

„ M. le Marquis de Dangeau ne crut  
 „ point (dit M. le Duc de Richelieu,  
 „ qui lui a succédé que l'ignorance dut  
 „ être le partage d'un homme élevé à  
 „ la Cour & à la guerre. Personne ne  
 „ connut mieux les principes de la Lan-  
 „ gue Françoisé, & ne la parla avec plus  
 „ de pureté: plus aimable encore par la  
 „ douceur de ses mœurs, plus estimable  
 „ par sa conduite sage, au milieu des é-  
 „ cueils de la Cour, & par sa probité in-  
 „ corruptible au milieu des intrigues, que  
 „ par les talens de son esprit, il sçut tou-  
 „ jours plaire à son Maître, sans jamais  
 „ nuire à personne; il eut des envieux,  
 „ & n'eut jamais d'ennemis.

M. Gedouin, qui répondit à M. de  
 Richelieu, félicita l'Académie de ce  
 qu'elle voyoit dans l'héritier de son Fon-  
 dateur un Membre qui contribueroit à  
 la maintenir, non seulement par la nais-  
 sance, la dignité & le nom, mais en-  
 core par d'heureuses dispositions, & par  
 le goût pour l'Histoire, pour la Poésie,  
 pour la Musique, pour tous les ouvra-  
 ges d'esprit.

Le remerciement de M. Boivin contient un bel Eloge de M. Huet, dont l'édification s'étendoit sur tant de Sciences différentes, que son successeur ne craint point de dire, qu'il étoit lui seul une Académie entière de Savans, ou qu'il renfermoit en lui seul, tout le sçavoir de plusieurs Académies. M. Dubos répondit à ce Discours au nom de l'Académie, montra par un détail des Ouvrages de M. Boivin, que l'on voyoit reparaître en lui son prédécesseur, & qu'étoit né avec les mêmes talens que M. Huet, il avoit couru la même carrière que lui dans le vaste champ de la Littérature.

M. Languet Evêque de Soissons qui succédoit à M. d'Argenson, joignit aux éloges qui entrent d'ordinaire dans ces remerciemens, un détail des avantages que la France retire de l'établissement de l'Académie. Entre ces avantages il met celui de former de grands hommes par toutes les vertus civiles, par l'émulation de gloire que les Ouvrages des académiciens entretiennent dans la Nation. C'est ce désir d'être loué par des hommes louables, (dit M. l'Evêque de Soissons) c'est cette noble émulation qui anime le courage dans les Guerriers, la sagesse dans le Magistrat, la fidélité dans les Sujets, la clémence dans les Grands.

Grands, l'amour de la patrie, le dévouement, le zèle du bien public dans les Citoyens. Quelques Critiques ont voulu faire regarder ce morceau comme une Apologie de la vanité; mais on doit présumer que l'Orateur n'a entendu parler en cet endroit que de l'avantage qui revient à la Société, quand le desir des louanges fait faire des actions dignes d'éloges, à ceux qui n'ont point assez de vertu, pour se proposer des vues plus pures & plus élevées: Car on ne peut douter que ce Prélat ne soit persuadé de ce que dit M. Malet en répondant à son Discours, que la louange n'est qu'une foible récompense de la vertu, que les personnes qui ont un véritable mérite ne l'écoutent jamais sans peine, & qu'elles la regardent presque toujours comme une politesse dangereuse, qui alarme leur modestie.

Le compliment fait au Roi sur le rétablissement de sa santé, mérite que nous y renvoyions le Lecteur; M. Malet y dit beaucoup de choses en peu de mots. Les vers de M. de la Motte sur la convalescence du Roi, & la Piece de Poésie de M. Danchet, qui est intitulée la Nayaie des Thuilleries, ont été trop répandues, pour que nous en parlions ici; à l'égard du Panegyrique de saint Louis, prononcé dans la Chapelle du Lou-

Louvre le 21. Août 1721. par M l'Abbé de Cicery, nous en avons déjà rendu un compte particulier dans le Journal du Mois d'Avril de cette année, p. 464.

*Le Spectateur François.* Le prix est de six sols la feuille. A Paris, chez Guillaume Cavelier, au Palais, à l'Écu de France, François le Breton, à l'Aigle, d'or près la rue Guenegaud, Guillaume Cavelier fils, rue S. Jacques, à la Fleur de Lys d'or, & Noel Pissot à la Croix d'or, Quai des Augustins 1722.

L'HEUREUX succès du Spectateur Anglois, a fait tenter en France un Ouvrage dans le même goût, ou du moins dans un goût approchant. L'Auteur avoit promis en publiant la première feuille, qu'il en donneroit une nouvelle chaque semaine. Mais dès la seconde feuille on eut soin d'avertir qu'il n'en paroîtroit plus qu'une feuille tous les quinze jours. Nous rapporterons quelques traits de ces feuilles volantes

Voici ce que l'Auteur dit lui-même du caractère de son Ouvrage. „ Lecteur, je ne veux pas vous tromper, „ & je vous avertis d'avance que ce „ n'est point un Auteur que vous a lez „ lire ici. Un Auteur est un homme a  
*Tom. LXXII.* S „ qui

„ qui dans son lo sir, il prend une e  
 „ vic vague de penser sur une ou pl  
 „ sieurs matieres, & l'on pourroit  
 „ peller cela, réfléchir a propos de ri  
 „ Ce genre de travail nous a souve  
 „ produit d'excellentes choses, j'en co  
 „ vens. Mais pour l'ordinaire on y se  
 „ plus de souplesse d'esprit, que de ma  
 „ veté & de verné : du moins est-i  
 „ vrai de dire qu'il y a toujours je  
 „ sçai quel goût artificiel, dans la lia  
 „ ion des pensées auxquelles on s'ex  
 „ cite. Car enfin le choix de ces pen  
 „ sees est alors purement arbitraire, &  
 „ c'est la réfléchir en Auteur. Ne se  
 „ roit-il pas plus curieux de nous voir  
 „ penser en homme ? En un mot l'es  
 „ prit humain quand le hazard des pen  
 „ sees ou l'occasion l'inspire, ne pro  
 „ duiroit il pas des idées plus sensibles  
 „ & moins estrangeres à nous, qu'il  
 „ n'en produit dans cet exercice forcé  
 „ qu'il se donne en composant. Je ne  
 „ sçai pas créer, je sçai seulement sur  
 „ prendre en moi les pensées que le ha  
 „ zard me fait, & je serois fâché d'y  
 „ mettre rien du mien. Je n'examine  
 „ point si celle-ci est fine, si celle-là  
 „ l'est moins; car mon dessein n'est de  
 „ penser ni bien, ni mal; mais simple  
 „ ment de recueillir fidelement ce qui  
 „ me vient d'après le tour d'imagination  
 „ que



que me donnent les choses que je vois  
ou que j'entens, & c'est de ce tour  
d'imagination ou pour mieux dire de  
ce qu'il produit, que je voudrois que  
les hommes nous rendissent compte,  
quand les objets les frappent.

„ Peut être, dira-t-on, ce qu'ils ima-  
gineroient alors, nous ennuyeroit-il ?  
„ & moi je n'en crois rien : seroit-ce  
„ qu'il y auroit moins d'esprit, moins  
„ de délicatesse, ou moins de force  
„ dans les idées de ce genre ? Point du  
„ tout. Il y regneroit seulement une  
„ autre sorte d'esprit, de délicatesse &  
„ de force, & cette autre sorte là, vau-  
„ droit bien celle qui naît du travail &  
„ de l'attention.

Dans la troisième feuille on voit le  
Spectateur sortir de la Comédie, il y a  
vu représenter Romulus ; il fait l'éloge  
de la Piece dont il paroît charmé. Vou-  
lant ensuite percer la foule avec une  
Dame qui l'a invité à souper chez elle,  
il est arrêté de tems en tems ; ces pauses  
lui donnent occasion d'exercer son es-  
prit pensif, il examine les hommes &  
les femmes, il tâche de démêler ce que  
chacun pense de son lot, & il n'en dé-  
couvre aucun dont la contenance ne  
dit : je m'y tiens. Il en voyoit cepen-  
dant qui auroient pû se plaindre de leur  
partage, sans passer pour trop difficiles.

Mais de quel expedient de vanité peut  
 se servir une femme laide, pour entrer  
 de bonne foi en concurrence avec une  
 femme aimable & belle ; si elle a la  
 bouche mal faite, ou si vous voulez  
 le nez trop long ou trop court, ce ne  
 si elle le regarde, se raccourcit-il ou s'a-  
 longe-t-il ? Non ce n'est pas cela, se  
 repond le Spectateur, „ quand une  
 „ femme se regarde dans son miroir,  
 „ son nez reste fait comme il est ; mais  
 „ elle n'a garde d'aller fixer son atten-  
 „ tion sur ce nez, avec qui pour lors  
 „ sa vanité ne trouveroit pas son comp-  
 „ te. Ses yeux glissent seulement dessus,  
 „ c'est tout son visage à la fois ; ce sont  
 „ tous ses traits qu'elle regarde & non  
 „ pas ce nez infortuné qu'elle esquive,  
 „ en l'enveloppant dans une vue gene-  
 „ rale : & de cette façon même il y  
 „ auroit bien du malheur, si tout laid  
 „ qu'il est il ne devient piquant, à la  
 „ faveur des services que lui rendent les  
 „ autres traits qu'on lui associe : bien  
 „ plus, ces autres traits n'obligent point  
 „ cet ingrat, & ce nez devenu plus ho-  
 „ norable, les accompagne à son tour  
 „ de fort bonne grace. Mais ces autres  
 „ traits seront peut-être difformes ;  
 „ qu'importe, plusieurs difformités du  
 „ visage jointes ensemble, regardées en  
 „ bloc, maniées & travaillées par une  
 „ fem-

„ femme qui leur cherche un jol point  
„ de vûe , en de pit qu'ils en ayent  
„ prennent une bonne contenance , &  
„ forment aux yeux de la coquette un  
„ tout qui l'enchanté , qui lui paroît  
„ preterable à ce ras de beautes fades  
„ quelle voit souvent a d'autres fem-  
„ mes & c'est avec ce vilage de la  
„ composition de sa vanité, qu'une  
„ femme laide ose lûter avec un beau  
„ vilage de la composition de la nature :  
„ Eh ! qui le croiroit, quelquefois cela  
„ lui readit.

Les jeunes gens ne divertissoient pas  
moins le Spectateur, que n'avoient fait  
les femmes. Les reflexions qu'il leur fait  
faire sur leur figure , qu'ils regardent  
comme *un fardeau de graces*, sont plai-  
santes. Enfin la foule étant passée, le  
Spectateur va souper chez la Dame avec  
laquelle il étoit. Il y trouve une jeune  
Dame & un jeune Cavalier, qui avoient  
envie de se plaire l'un a l'autre. Le  
spectacle qu'ils lui donnerent l'amusa.  
A les entendre parler, il sentit qu'ils al-  
teroient le son naturel de leur voix, *pour*  
*y couler du gracieux*, & qu'en pronon-  
çant il n'y avoit pas jusqu'au mouve-  
ment de leur bouche, qu'ils ne voulus-  
sent assortir avec leurs tendres idées.  
J'aimerois mieux, dit notre Spectateur,  
travailler toute une journée comme un

crocheteur, que d'essuyer deux heures  
seul n'est la fatigue que se donnent leur  
esprit, pour s'imaginer un caractère  
d'action, qui jettât du goût dans les  
bras, dans les mains, dans la tête, dans  
les habits mêmes

*Roderici Alexandri opus nullum*, dont  
la première feuille, qui se vend chez la  
veuve le Fevre, est appelée *Rien pre-  
mier*. Il peut être joint avec le *Spéctateur*  
François. L'Auteur dit qu'il a mis un  
titre Latin, quoique l'Ouvrage soit en  
Français, parce que c'est le goût pré-  
sent de faire les Inscriptions en Latin. Il  
ajoute qu'il se montrera tous les pre-  
miers lundis du mois, à cause de la Lu-  
ne qui influe sur les Ouvrages de capri-  
ce, & il prend pour devise ou pour cri,  
*à luna jus. Rodericus Alexander*. Vou-  
lant prévenir en sa faveur les Ouvrages  
périodiques, il salue le *Mercur*, la *Ga-  
zette*, les *Journaux Littéraires & Poli-  
tiques*, même les *Pièces lyriques du*  
*Pont neuf*. Après ces préambules, vien-  
nent une *Epigramme*, deux *Pentecotes dé-  
tachées*, un conte de *ma mère l'oye* sur  
une femme, qui en friponnant au jeu,  
avait trouvé le moyen de s'habiller de  
velours, & une *Lettre au Marquis*  
d'Y\*\*\* pour l'engager à abandonner  
le dessein qu'il avait formé de renoncer  
au commerce du monde, pour ne s'oc-

cuper que de Livres. Le *Rien* second n'a point encore paru, non plus que la suite du Spectateur. Seroit-ce que le Libraire n'y auroit point trouvé son compte? Il n'y a guère d'apparence que d'autres Libraires veuillent se charger de pareils Ouvrages.

OCTAVII FERRARI, in Patavina Academia Latinarum & Græcarum Litterarum Professoris, Dissertationes duæ, altera de Balneis, de Gladiato-ribus altera, nunc primum in lucem editæ a JOANNE FABRICIO. *Helmsta-dii*, anno 1721. C'est-à-dire: *Deux Dissertations d'Ottavio Ferrari, &c. l'une sur les Bains, l'autre sur les Gladiateurs, &c. A Helmstadt, 1721. In 8. pp. 68.*

L'Extrait de la première de ces deux Dissertations est inséré dans le Journal du Mois de Septembre dernier, p. 325. la seconde, dont il nous reste à parler, commence par l'origine des Gladiateurs.

Ferrari la tire de la coutume qu'on avoit, long tems auparavant, d'immo-ler quelques prisonniers de guerre sur les tombeaux des hommes illustres, dans le dessein d'appaiser leurs manes; usage (dit-il) qui parut dans la suite avoir quel-que chose de trop inhumain; de manie-



re qu'au lieu d'égorger les Victimes, on se contenta de les faire combattre les unes contre les autres. On s'accoutuma facilement à la vue de ces sortes de combats. Le plaisir qu'on y prit bientôt après, les rendit plus fréquens, & ils devinrent enfin le plus charmant & le plus souhaité de tous les spectacles. L'Auteur observe, que les Romains tiroient de là un grand avantage; parce que ce Peuple, ne pour la guerre, s'accoutumoit par ce moyen au sang & au carnage. C'est aussi pour cette raison, comme le remarque encore Ferrari, que les Generaux d'armées donnoient ordinairement cette espece de fête avant que de marcher contre l'ennemi; persuadés que le Soldat ayant vû dans les jeux répandre tant de sang, n'en seroit pas effrayé dans les batailles. C'est ce que fit Annibal, avant son départ pour celle du Tesin. Mais l'Auteur, après Appien, accuse ce Capitaine d'avoir poussé une autre fois la barbarie plus loin; puisqu'ayant des prisonniers Romains, distingués par leur Noblesse, il les contraignit de combattre publiquement, les freres contre les freres, & les peres contre les fils; spectacle digne de lui & de ses Africains.

Suivant Ferrari, le premier qui donna des Gladiateurs au Peuple Romain, fut

Bru

Brutus, qui voulut honorer par là les funérailles de son pere. Plusieurs Magistrats suivirent bien-tôt son exemple, & frayerent le chemin aux particuliers, qui firent après eux la même chose. On commença donc à trouver cette scène si importante, qu'on établit des Maîtres pour en former les Acteurs. Ces Maîtres (dit Ferrari) achetoient les Gladiateurs, & les revendoient après les avoir instruits.

Il divise ces Athlètes en plusieurs classes. Les uns n'avoient d'autre motif, que le plaisir de faire voir leur force & leur adresse; & ceux-là ne dépendoient nullement des Maîtres d'escrime. Les autres, au contraire, ne leur étoient pas moins soumis que des esclaves; soit qu'ils y eussent été condamnés pour crime, soit qu'ils s'y fussent eux-mêmes obligés par le serment ordinaire, dont *Petron* a décrit la formule dans son chapitre 117. page 540.

Les Gladiateurs apprenoient donc à manier les armes, avant que de combattre en public. Ils prenoient leurs leçons dans un même lieu appelé *Lulus*. On les faisoit même souvent manger & coucher ensemble; commerce que l'Auteur paroît trouver assez étrange, pour des gens qu'on destinoit à s'entr'égorgers.

De-là il passe au détail du combat de

ces Athlètes; & décrit la maniere dont il se faisoit, aussi bien que le prélude, où il dit que les Gladiateurs s'escrimoient avec des bâtons ou des especes de fleurets, & s'étudioient à recevoir adrouement des pieques & des boucliers, qu'ils jettoient en l'air auparavant. Après quoi (poursuit l'Auteur) il falloit se battre tout de bon; c'est-à-dire, attaquer & se défendre, jusqu'à ce qu'un des deux fût blessé. Alors il mettoit bas les armes, & attendoit sa grace ou sa condamnation. Cette alternative dependoit du Peuple, qui marquoit sa volonté, en renversant, ou flechissant le pouce. Le premier signal sauvoit le vaincu, l'autre le condamnoit à la mort. En ce cas on lui ordonnoit de recevoir courageusement les coups de son adversaire, sans faire de résistance, & sans montrer de frayeur; mais avec une fermeté, qui pût apprendre aux Spectateurs à mépriser la mort. C'étoit apparemment dans la même vue, qu'on declaroit le corps du Gladiateur lorsqu'il étoit étendu sur l'Arène, qu'on portoit la main dans ses blessures, comme pour se baigner dans son sang, qu'on pouffoit même la feroceité jusqu'à le boire encore tout fumant, & qu'on mêloit enfin assez souvent l'horreur de ces jeux à la joye des festins, comme s'ils en eussent dû faire tout

tout l'assaisonnement Ferrari semble parler de toutes ces coutumes, plutôt pour les condamner, que pour en instruire ses Lecteurs.

Il n'oublie pas ce qui se faisoit, lorsque les forces étoient égales entre les combattans, & que la victoire ne se déterminoit d'aucun côté. Il dit qu'on en faisoit paroître deux autres, & ainsi successivement, jusqu'à ce qu'il y en eût un qui succombât. Sur quoi il a raison de remarquer, que cette égalité de forces n'étoit pas le seul motif qui obligeoit de faire combattre plusieurs Gladiateurs les uns après les autres; puisque César, au rapport de *Plutarque*, en donna jusqu'à 320. couples pendant qu'il fut Edile; & Gordien jusqu'à 500. pour un mois; puisqu'Adrien fit durer ce spectacle pendant six jours consécutifs, & que Trajan pendant 123. jours qu'il le continua, fit descendre dans l'Arene 10000. de ces combattans.

L'Auteur observe que les criminels, & les gens de la plus basse extraction n'étoient pas les seuls Gladiateurs, qui s'exposaient aux yeux du Peuple. Il dit avec *Suetone*, qu'on a vu parmi eux des Sénateurs & des Chevaliers; & il se plaint même avec *Cornelle Tacite*, de ce que les Dames Romaines se sont quelquefois livrées à cet exercice, tout-

420 JOURNAL DES SÇAVANS.  
à-fait contraire à la délicatesse & à la  
modestie de leur sexe.

On dit quelque chose des Gladiateurs  
qui se battoient, non-seulement les uns  
contre les autres, mais encore contre  
les bêtes; après quoi, l'on se propose  
d'examiner deux points dont il reste à  
parler à leur sujet; premierement, leurs  
differentes especes; secondement le lieu  
où ils combattoient.

Quant à la diversité de leur noms,  
elle est fondée sur celle de leurs armes,  
ou sur les differentes manieres dont ils  
s'en servoient. Ferrari s'arrête au dé-  
nombrement qu'en fait *Lipse*, qui en  
nomme de dix sortes, dans le second  
Livre de ses *Saturnales*, Chapitre 7. sça-  
voir ceux qu'on appelloit *Secutores*, les  
*Rétiaires*, les *Thraces*, les *Mirmillons*,  
les *Hoplomaques*, les *Samnites*, les *Effé-  
daires*, les *Andabates*, les *Dimachaires*,  
& ceux qu'on nommoit *Laquearii*.

Le nom de *Secutor* étoit donné à ce-  
lui qui combattoit ordinairement avec le  
*Rétiaire*; il étoit armé d'une épée &  
d'une massue de plomb, dont il tâchoit  
d'embarrasser le filet de son ennemi.  
C'est de ce filet que vient le nom de  
*Rétiaire*, comme celui de *Thrace*, vient  
d'un petit bouclier à la Thracienne, dont  
s'armoient les Gladiateurs de la troisième  
espece.

Le



Le *Mirmillon* avoit la figure d'un poisson sur son casque, & se battoit le plus communément avec le *Rétiaire*, qui cherchoit à l'envelopper de son filet.

Quoique *Hoplomaque* signifie proprement un homme qui combat avec des armes, c'étoit cependant un Gladiateur d'une espece particuliere. Il est vrai que *Lip's* croit que sous les Empereurs, ce nom fut donné au *Samnite* même. Quant à l'origine de ce dernier, on la peut voir aussi bien que son armure, dans le 9. Liv. de *Tite Live*, chap. 40.

Les *Issedaires* combattoient sur des chars, & les *Andabates* à cheval, les yeux bandés.

Voilà le détail que donne Ferrari des différentes sortes de Gladiateurs qu'on instruisoit à Rome. Il ne dit rien en particulier de ceux des deux dernières especes, appelés *Dimachaires* & *Laquearii*. Il suppose apparemment que leurs noms les font suffisamment connoître.

Cette Dissertation finit par une description assez ample de l'amphithéâtre, qui étoit le lieu destiné aux combats des Gladiateurs. L'Auteur en parcourt toutes les parties, pour en marquer la structure & la situation; & à cette occasion il dit quelque chose des différens spectacles, qu'on y donnoit, & des admirables

422 JOURNAL DES SCAVANS.  
bles changemens de décoration qu'ils  
faisoient.

FRANCISCI ERNESTI BRUCH-  
MANNI Medicin. cultor. Specimen  
Physicum, exhibens historiam natura-  
lem Oolithi, seu ovariorum piscium  
& concharum in faxa mutatorum.  
*Helmstadt, Typis Salomonis Schnorri.*  
1721. C'est à-dire: *Essai de Physique,*  
*sur l'histoire naturelle des Oolithes ou*  
*Ovaires de Poissons & de Coquillages*  
*petrifiés: Par François Ernest Bruck-*  
*man, Etudiant en Médecine. A Helm-*  
*stadt, de l'imprimerie de Salomon*  
*Schnorre. 1721. In 4. pp. 27. Pl. I.*

IL s'agit, dans cette Dissertation, de  
la pierre appelée *Ammonite*, du mot  
Grec *ἀμμος*, parce que les grains dont  
elle est composée ont quelque ressem-  
blance avec le sable. C'est aussi que le  
remarque l'Auteur; mais il aime mieux  
se servir du nom d'*Oolithe*, c'est à-dire,  
*œuf pétrifié*; & comme il suppose qu'on  
ne disputera pas avec lui sur ce terme,  
il passe aussi-tôt à la définition de son  
sujet.

L'*Oolithe* (dit-il) est une espèce de  
pierre composée d'une infinité de corps  
originaires du genre animal, sphéri-  
ques, & pétrifiés; ou plutôt ce n'est  
au-

autre chose que l'ovaire de quelque poisson change en pierre, & devenu mineral; dans lequel, par le moyen du microscope, on distingue la coquille, le blanc & le jaune de chaque œuf.

M. Bruckman tire toutes les variétés de ces pierres, de leur solidité, de leur couleur, & de la grosseur de leurs œufs. Il pourroit cependant ajouter la figure de ces mêmes œufs, puisque dans la suite, il parle d'un Oolithe, qui se trouve dans un Village du Duché de Halberstad, & dont les œufs sont en forme de triangles. Ceux qui seront curieux de voir ces différences, auront recours aux Figures que l'Auteur a fait graver au nombre de dix, pour les joindre à sa Dissertation.

Quant à la couleur des Oolithes, il y en a de bruns, de blancs, & de rougeâtres. Pour ce qui est de leur solidité, la seule variété que l'Auteur y observe, c'est qu'il y en a quelques-uns qui se laissent polir, & que ceux du Duché de Halberstad sont plus durs que tous les autres.

Pour faire voir de quelle maniere les Oolithes se sont formés, M. Bruckman remonte jusqu'au Deluge universel, dont il pretend que ces pierres sont des preuves incontestables. Il dit que la surface de la terre étant amolie & détrempée  
par

par les eaux, les ovaires de differens poissons se sont trouvés envelopés dans un limon, qui s'est ensuite endurci, par le moyen d'un suc pétrifiant, & est devenu le mineral que nous appellons aujourd'hui Ammonite.

On appuye cette conjecture sur des phénomènes qui demandent la même explication. Ce sont tous les corps étrangers, qui sont enfermés dans plusieurs pierres à peu près de même nature que les Ammonites; ouvrage, qu'on ne peut attribuer qu'à une confusion generale de la terre & de l'eau, dans laquelle il s'est fait un mélange de différentes matieres, qui se sont ensuite consolidées & pétrifiées ensemble.

L'Auteur, après avoir établi son sentiment, répond aux argumens de quelques Naturalistes, qui sont d'une opinion contraire. Il s'attache principalement à deux Objections, qu'il n'est pas difficile de refuter. L'une est fondée sur le nombre inconcevable des grains qui composent les Ammonites; l'autre est tirée de la petitesse infinie de ces mêmes grains. Par la premiere on soutient, que la quantité de ces pretendus œufs étant si prodigieuse, on ne peut raisonnablement les regarder comme autant d'animaux, mais qu'ils doivent  
pas.

ter pour des minéraux, ainsi formés  
un jeu de la nature.

Pour toute réponse, M. Bruckman  
rapporte l'observation de *Leeuwenhoeck*, qui  
a compté dans l'ovaire d'un coquillage  
jusqu'à 1728000. d'œufs. D'où il est  
facile de conclure que la multitude in-  
nombrable, qui s'en trouve dans les  
Oolithes, ne doit déterminer personne  
à les retrancher du genre animal.

La seconde objection tend à prouver  
que les œufs dont il est question, étant  
d'un très petit volume & d'un tissu fort  
déliat, ils ont dû être absorbés & dé-  
truits par les eaux, dans le tems du dé-  
lugé. Mais l'Auteur prétend au con-  
traire, qu'ils ont été préservés de ce  
naufnage, par le limon, dans lequel il  
suppose qu'ils furent alors enlevés.

M. Bruckman se déclare ici contre  
ceux qui confondent l'Oolithe avec le  
*Pisolithe*. Il dit que celui-ci diffère de  
l'autre, non seulement par sa surface  
extérieure, mais encore intérieurement  
par sa substance blanche & farineuse ;  
outre qu'il est beaucoup moins dur que  
l'Oolithe. Il se réserve à marquer, dans  
une Dissertation qu'il promet sur le *Pi-  
solithe* & le *Phacolithe*, les autres parti-  
cularités qui distinguent ces deux sortes  
de pierres ; & finit par le dénombrement  
des pays, où se trouvent le plus commu-  
nément les Oolithes.

Li-



*Lettre de M. DE MAIRAN, de l'Académie Royale des Sciences, écrite aux Auteurs du Journal.*

## MESSIEURS,

J'apprens que vous allez donner au Public l'Extrait du Livre de M. Hartsoeker, intitulé *Recueil de plusieurs Pièces, &c.* Vous trouverez, dans ce Recueil, des remarques de cet Auteur sur trois Dissertations, que je fis il y a six ou sept ans, & qui remportèrent le prix de Physique à l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux. Les remarques de M. Hartsoeker, au nombre de 55. ou environ, (depuis la page 114 jusqu'à la page 190. inclusivement, contiennent une Critique de ces Ouvrages, & y font découvrir, selon cet Auteur, tout autant de fautes. J'avouerai franchement en general, que je fais de l'avis de M. Hartsoeker; il y a sans doute un grand nombre de fautes & d'imperfections dans les Ouvrages dont il s'agit, & je me flatte de les avoir aperçues assez bien. Mais en particulier & dans le détail qu'en fait M. Hartsoeker, il s'en faut beaucoup que je ne sois d'accord avec lui. Il a, ce me sem-

ble.

Je, mal choisi la plupart des endroits qui font l'objet de sa Critique; j'ai, a me plaindre même de son peu d'exactitude dans les citations.

Cependant j'ai crû jusqu'ici devoir laisser cette Critique sans reponse. M. Hart. a eu beau me presenter le défi, & m'inviter a *user de représailles sur ses Ouvrages de Physique*, p. 133. je me suis obliée, ou a laisser la ses Ouvrages, ou a ne les lire que pour y chercher le bon & pour en profiter, & à me consoler de tout le mauvais qu'il a crû voir dans les miens. Ce n'est point que je ne fasse autant de cas que je le dois, de ce qui part de la plume de M. Hart. & que je ne sente tout le poids, que son nom & ses écrits peuvent donner à une censure, même un peu hazardée. Mais j'ai crû qu'il seroit plus utile pour moi & pour le Public, de m'occuper à acquérir de nouvelles lumières & de tâcher de faire mieux à l'avenir, que de travailler à justifier le passé, sans compter que de la façon dont la Critique de M. Hart est tournée, il faudroit un gros volume pour lui répondre dans les formes; & ce ne seroit encore qu'un Ouvrage très-peu intéressant.

Ne pourrois je point, Messieurs, par votre moyen, me maintenir dans les

vantages que j'ai espere tirer de mon silence, & sauver en quelque sorte l'honneur des Ouvrages que M. H. a attaqués? A en juger par l'approbation dont vous avez honoré ces Ouvrages, (dans les Journaux d'Avril & de Mai. de 1719.) ce n'est peut-être pas trop présumer de votre bonte en leur faveur. J'ose donc vous supplier, Messieurs, de vouloir dire un mot pour ma justification, en faisant l'extrait du Livre de M. H. supposé, comme je l'espere, qu'après l'avoir examiné, vous trouviez que la Critique à mon égard n'est pas toujours solide. Je vous en serai infiniment redevable. Voici cependant de quoi vous épargner une partie de la peine dans cet examen, & un indice des principaux chefs, auxquels je vous prie de faire attention.

Entre toutes les fautes que M. H. a prétendu relever dans les Dissertations dont il s'agit, je n'en vois guere que deux ou trois qui meritent ce nom; encore y auroit-il peut-être bien des choses à dire sur la maniere dont il s'y est pris. Mais dans le fond, je reconnois pour mauvais ce qu'il cite de moi, (pag. 114.) ou j'ai raisonné de la *pression*, comme je devois faire seulement de l'*impression*; & tous les endroits qui sont une suite de cette erreur. (page 150.) où j'ai

attribue plus de force à plusieurs raisonnemens appuyés les uns sur les autres, qu'à l'un seul. C'est à cela du moins que se fonde la Critique de M. Hartsoeker, et est bien entendue.

Il y a quelques autres endroits où M. H. a passé sur des fautes qu'il n'a point aperçues, & qu'il a relevées précisément par le bon côté. C'est ainsi p. 128.) qu'il s'attache à prouver, ou pour parler plus exactement, à nier, que du mouvement journalier de la terre supposée sphérique, il s'ensuive qu'elle doit être un sphéroïde applati vers les pôles, ainsi que MM. *Newton & Huygens* ont démontré. Il assure ensuite que des observations de feu M. *Cassini*, on doit conclure tout le contraire de ce que M. *Cassini* en a conclu. Mais il tombe en fautes dans la même erreur de fait où j'étais tombé; & peut-être y a-t-il été induit par la même voye, & faute de fermer les yeux sur le Mémoire même de M. *Cassini*, lequel n'a conclu que ce qu'il devoit conclure. Toute la différence qu'il y a ici entre M. Hartf. & moi, c'est que lorsque je suis tombé dans cette inadvertance, j'étais au fond d'une Province, à deux cens lieues de la source des Livres, & des nouvelles littéraires, sans secours, & que je ne consultois personne; au lieu que M. H. est

est dans des circonstances toutes contraires. Du reste, je ne conçois pas comment un Geomètre peut persister à nier comme fait ici M. Hartsoeker (*v. p.* 29.) la conclusion que M M. *Huygens*, & *Newton* tirent de la force centrifuge, par rapport à la figure de la terre; elle est évidente & adoptée de tous les Géomètres; & ce que M. *de la Hire* y avoit opposé, & à quoi répond très-solide-ment M. *Newton* (*Prop.* 20. *l.* 3. *Princip. Math.*) ne tombe que sur l'expérience du pendule, & non sur le raisonnement Géométrique.

Il n'y a plus désormais, dans toutes les remarques que je vais indiquer, que propositions sujettes à dispute, inexactitude & négligence de la part de M. Hartsoeker.

1. Il tronque les passages qu'il rapporte de mes Dissertations, il y change, il y retranche, tantôt sur ce qui précède, tantôt sur ce qui suit, & qui mettroit dans son jour ce que j'avance, ou don-neroit le dénouement de la critique qu'il en fait. Par exemple (*p.* 140.) il me fait dire *que la quantité & la qualité des surfaces joignent entre eux, &c.* Il en retranche un *qui*, lequel rend la phrase raisonnable; *p.* 168. il me fait dire, *remplir l'effusion des corpuscules*, pour *remplacer l'effusion*; page 169. *fréquentes*, a  
lie



lieu de *promptes*, & *secouffes*, pour *ces* *secouffes*; le *mouvement*, pour ce *mouvement*, *grosses globules*, pour *gros globules*, &c. & parce que cela fait un très-vilain langage, & des expressions souvent louches & ridicules, M. Hartf. admire p. 136. que *Messieurs de l'Académie*, qui m'ont adjugé le prix, ayent dit dans leur *Préface*, qu'ils oient avancer qu'on estimera sûrement la netteté des idées & du style de l'Auteur. Cette louange, sur laquelle j'avoue que je serois tenté moi même d'accuser mes juges d'un peu de prévention en faveur des Ouvrages qu'ils avoient couronnés, tient extrêmement au cœur à M. Hart. il y revient (page 141. & après avoir retranche un *qui*, de la phrase qu'il raporte, *je ne crois pas ajoute-t-il*) qu'on puisse dire de cette expression, qu'elle est nette & claire. Il me semble entendre des mots, & rien autre chose.

Page 143. il retranche quatre ou cinq lignes intermédiaires; ce qui défigure ma l'oposition, & la rend tout-à-fait sèche & mal digérée. Il en fait de même, p. 147.

Pour indiquer plus précisément les endroits, je me sers des lettres *c*, *m*, *f*, qui signifient que c'est vers le commencement, le milieu, ou la fin de chaque page.

Pages 148. *m*, 154. *m*, & *f*, 165. *m*;

432 JOURNAL DES SÇAVANS.

& f, &c. il retranche ce qui precede & ce qui suit, & qui éclaircissoit le peu qu'en raporte.

2. Pages 124. 126. 127. *m*, 136. 137. *c*, 139. *m*, 141. *m*, 145. *m*, 147. *m*, 152. *c*, f, 153. *c*, f, 154. f, 155. *c*, 158. *m*, 168. *m*, 170. *m*, f, 173. *m*. M. H. me critique d'une maniere très sujette a dispute, & il avance comme certaines, des choses qui ne le sont nullement, & sur lesquelles il m'a été permis de prendre parti, selon mes lumières & mes principes. Il tombe cependant sur ces endroits comme sur des faits décidés d'une maniere toute contraire. Vous en jugerez, Messieurs.

3. Voici une autre maniere de critique, très-ordinaire à M. Hartl. Il pose des principes, des axiomes, & des définitions; il les prouve par des exemples, & les exemples il les tire de ses Ouvrages & de ses opinions. De-là il se trouve, que ce qui n'est pas conforme à ses explications & à ses opinions, est mal expliqué & mal entendu; & comme j'ai eu le malheur de penser souvent autrement que M. Hartl. il a souvent relevé mes erreurs sous cette forme. On peut rapporter à ce genre les remarques des pages 124. 125. 128. 138. *m*, f, 139. f, 140. f, 150. *c*, 154. *m*, 168. 173. &c. Aussi voit-on si souvent finir

ses raisonnemens par de semblables conclusions, *comme je l'ai expliqué avec plus de vraisemblance, ce me semble, dans mon essai de Dioptrique; comme je l'ai expliqué assez amplement dans mes Ouvrages de Physique, &c.* C'est encore dans cet esprit qu'il a fini la critique de chacune de mes trois Dissertations par l'explication qu'il avoit donnée sur la même matière, soit dans ses Ouvrages imprimés, soit dans ceux qu'il a envoyés aux Académies de Paris, & de Bordeaux, en concurrence des Ouvrages qu'il critique & qui ont remporté le prix.

4. Pages 135. 136. *m*, 165. 167. *f*, 169. 171. &c. *M. H.* m'en impose, & en impose au Public; comme je le crois par oubli, ou faute de sçavoir certains faits. Je ne sçai pas cependant s'il est permis à un homme qui fait profession de critiquer les Ouvrages d'autrui, (*si j'avois eu, (dit M. Hartsoeker, p 3 de l'Avertissement) les Dissertations par lesquelles on a remporté les prix des années suivantes, je n'aurois pas manqué d'y faire parallèlement mes remarques;*) je ne fais pas, dis-je, s'il lui est permis d'être si peu exact sur les faits. Par exemple (*p.* 135. il commence ses remarques sur ma Dissertation de la glace, par le scandaliser de ce qu'avec l'explication de la formation de la glace, j'ai tâché de doc-

ner raison de ses divers phénomènes, & essayé de faire voir par là l'accord de mes principes avec l'expérience. *L'Académie*, (selon M. Hartsoeker) *n'a demandé tout simplement qu'une explication Physique de la formation de la glace, etc.* Le mal ne seroit pas bien grand, comme on voit, quand j'aurois passé les ordres de l'Académie de Bordeaux en ce point, si je l'avois fait avec succès. Mais ce qui est singulier & qu'on croiroit à peine, c'est que cette Académie demanda positivement l'explication des phénomènes de la glace, & joignit cette demande à celle de la formation de la glace, & dans la même phrase de son Programme; Programme, qui fut inséré dans les Journaux des Sçavans de France, & de Hollande & dans les Gazettes. Voici les termes de ce Programme; *Elle (l'Académie) destine ce prix à celui qui donnera le système le plus probable sur la formation de la glace, & qui expliquera de la manière la plus vraisemblable ses divers phénomènes.*

Voici un autre exemple à peu près de la même nature. Dans ma Dissertation sur la lumière, & sur les Phosphores, j'ai adopté un bouillonnement dans le Soleil, d'où résultent des contractions & des dilatations alternatives, que j'ai appelées quelquefois *palpitations*. J'imagine

imagine donc le Soleil (ai je d.t.) comme un globe d'une matiere très-subtile & très-agitée, lequel par des bouillonnemens & des palpitations très-prompts, repousse à chaque instant les compressions & les secousses de l'Ether, qui se meut circulairement autour de lui. & qui en ce sens se meut plus vite que lui. Ce mouvement de vibration dans le Soleil, résulte de la contraction & de la dilatation alternative, D'où viendroient, reprend M. H. p. 168. & 169.) ces palpitations très-frequentes, & ces contractions & dilatations alternatives? L'Auteur n'en dit pas un seul mot, & par conséquent tout ce qu'il avance là-dessus est entierement gratis & sans aucune preuve. Je réponds, que je croyois en avoir dit plus qu'il n'en faut (page 4. & 19. de ma Dissertation.) tandis qu'il ne s'agissoit que d'une théorie prise de la Règle de Képler, & expliquée dans le Livre de M. Villemot, intitulé, *Nouveau système des Planètes, &c.* Ce Livre parut en 1701. il eut l'approbation de la plupart des Sçavans de l'Europe, & principalement du P. Malebranche, qui a adopté la même idee du bouillonnement du Soleil, dans son éclaircissement sur la lumière; l'Histoire de l'Académie des Sciences en parle avec éloge, *Histoire 1707. p. 100. & p. 125. de l'Ed. d'Amst.*) & les Journalistes en ont donné d'amples extraits. Pouvois-je



croire qu'un tel Livre fût ignoré d'un Lecteur de la Classe de M. Hartsoeker ? L'Académie de Bordeaux n'en jugea pas ainsi ; car j'avois joint à ma Dissertation un éclaircissement où j'expliquois cette théorie, & où je citois *Képler & Villamos*. Elle le crut superflu.

Mais vous serez convaincus, Messieurs, du peu de soin qu'a eu M. H. de s'instruire des faits, quand vous aurez lu tout son Livre : vous verrez qu'il n'a pas été plus circonspect à l'égard des grands hommes dont il a critiqué les Ouvrages & auxquels il me fait ici l'honneur de m'associer. On pourroit même reprocher quelquefois à M. H. qu'il a laissé tourner cette négligence à son avantage. Il renvoye, par exemple, à son *Essai de Dioptrique* imprimé en 1694. comme à la première source du système des couleurs, & des différens degres de refrangibilité de la lumière ; il parle de l'hypothèse des insectes touchant la peste, comme si personne ne s'en étoit avisé avant lui, &c. sans se ressouvenir à l'égard du système des couleurs, que M. *Newton* l'avoit donné dès l'année 1675. à la Société Royale de Londres, & à l'égard de l'hypothèse des insectes, comme véritable cause de la peste, que le P. *Kircher* en avoit publié un Livre imprimé à *Leipsic* en 1659, sous le titre de

*Serminium de causis & effectibus pestis.* On connoissoit en France le système de M. *Newton* sur les couleurs, lorsque M. *Mariote* fit ses expériences sur le même sujet ; c'est-à-dire, vers l'année 1680. ou 1681. & le Livre du P. *Kircher* est cité par cent Auteurs, qui ont traité des causes de la contagion.

Je ne vais plus que citer & indiquer succinctement ce qui me reste à dire de sa critique.

5. Pages 117, lig. 10. 128, lig. 3 136, lig. 16. 148, lig. 22. 171, m. f. &c. Si l'on considère de quoi il s'agit, on verra que je dois être reçu à nier ce que M. *Hartsoeker* avance dans tous ces endroits, & qu'il ne prouvera jamais.

6. Pages 120. 117. m. 128. c. f. 142. m. 147. c. 148. m. 153. c. 164. 168. m. 173. 174. &c. toutes matières problématiques, ou qu'il ne s'agit que d'expliquer conformément aux hypothèses ou aux principes que j'ai posés dans l'Ouvrage, pour faire évanouir la critique de M. H.

7. Enfin pages 141. 186. 190 283. &c. M. *Hartf* s'en prend à moi, sur des sentimens qui ne me sont point particuliers, & dont il grossit le nombre des fautes qu'il m'impute. Si je dis, par exemple, que quand on pen e attentivement à la matière en general, on ne lui

*trouve rien d'essentiel que l'étendue, &c.* M. Hartl. assure (p. 169. f.) que c'est cela que je me trompe, &c. Ne voit-t-on pas en effet une proposition bien nouvelle, & bien hasardee de ma part?

Je crois, Messieurs, que cela suffit pour mettre tout l'ecteur en état de juger si les trois Dissertations que M. Hartl. a attaquées, sont aussi remplies de fautes & d'incongruités, qu'il a voulu le faire entendre; ou au contraire, si ce ne pourroit pas être M. Hartl. qui s'est trompé le plus souvent dans la critique qu'il en a faite. J'avoue qu'on ne sauroit s'en éclaircir, sans chercher dans le Livre de M. Hartl. ou en propres termes, ou en substance, les endroits dont je n'ai fait qu'indiquer la page, les comparer avec mon imprimé, se rappeler mes principes & mes définitions, & en tirer des inductions pour ou contre. J'avoue encore, & très sincèrement, que la question n'en vaut pas la peine. Mais après tout, il faut s'y prendre de cette manière, si l'on veut être équitable, ou suspendre son jugement, & employer son tems à quelque chose de plus utile. Je suis avec respect,

MESSIEURS,

Votre &c.

A Meulan, le 29. Juillet 1712.

Cott.

Comme l'Extrait du Livre de M. Hartsoeker étoit déjà imprimé \*, lorsque la Lettre de M. de Mairan nous a été rendue; & qu'ainsi il n'étoit plus tems de l'employer à l'usage auquel la destinoit l'Auteur: nous avons crû ne pouvoir mieux faire que de la donner ici telle que nous l'avons reçue.

*Histoire choisie de l'Ancien & du Nouveau Testament.* A Paris, chez Philippe-Nicolas Lottin, rue S. Jacques proche S. Yves, à la Vente. In 12. pp. 278.

**R**IEN n'est plus propre pour l'instruction des enfans, que les histoires de l'Ancien & du Nouveau Testament; en les apprenant ils s'instruisent avec plaisir & d'une manière proportionnée à la portée de leur esprit, des verités de la Religion, & des principes de la Morale. Ce sont les enfans que l'Auteur a eu principalement en vuë dans cet Ouvrage. En suivant l'ordre chronologique, il divise l'Histoire sainte en differens articles: A la fin de chaque article, il met une courte Reflexion qui apprend le fruit que l'on en peut tirer.

T 4

Dis-

\* On le trouvera dans le Journal du Mois d'Avril de cette année, p. 217.

- *Dissertation Critique du P. DE VITAT, Professeur de Theologie sur la signification du mot Latin inutilis.*

IL y a long-tems que j'ai fait un projet à peu près semblable à celui qu'on a proposé depuis dans les Memoires de Trévoux. Ce seroit d'examiner avec un peu de soin la signification de quelques termes Latins, dont l'intelligence est plus necessaire qu'on ne pense pour bien entendre le sens de l'Ecriture Sainte & des Saints Peres. Il ne convient point à un Theologien de se proposer d'autre but de ses études ; mais aussi pour arriver à ce but, on ne doit pas trouver mauvais qu'il repasse quelques-fois par le pais des belles Lettres ; & cela, comme je l'ai dit ailleurs, dans le même esprit que S. Augustin, qui après s'être étendu fort au long dans ses cinq premiers Livres de la Musique sur tout ce qui regarde les mesures des syllabes, des pieds & des vers Latins, y ajouta le sixième livre dans lequel il tâche d'élever l'esprit de son Lecteur à la connoissance & à l'amour de Dieu, en protestant que s'il s'étoit arrêté long-temps à

• des

\* Tirée des Mem. de Trev. Mois de Sept. 1721. p. 1388.



des subtilitez de Grammaire & de Poë-  
sie, il n'avoit jamais eu intention de se  
fixer là; mais qu'il avoit été obligé d'y  
passer *non habendi electione, sed itinerandi  
necessitate.*

Dans mon projet, voici la methode  
que je me suis proposée, & dont je  
donne au Lecteur un essai sur le mot  
*inutilis*. J'examine purement le sens que  
donnerent a chaque terme Latin les bons  
Auteurs de la Latinité. Ensuite je vois  
quel sens ce même terme a dans la Vul-  
gate. Enfin je fais une pareille recher-  
che dans les Ecrits des SS. PP. Latins,  
& sur tout de S. Jérôme, de S. Augus-  
tin, & de quelques autres qui ont vécu  
à peu près dans leur tems. Je me bor-  
ne à ces trois points, en me réservant  
cependant le droit d'y ajouter quelque-  
fois ce qui se rencontrera comme natu-  
rellement sur ma route.

Par la maniere dont je propose ce  
dessein, on voit bien que je ne pre-  
tends pas que les bons Auteurs de la La-  
tinité aient toujours pris les termes ex-  
actement dans le même sens que l'Au-  
teur de la Vulgate & que les Saints Pe-  
res. Je dis seulement que je me suis at-  
taché à examiner dans quel sens les uns  
& les autres ont employé les mêmes  
expressions; il y en a dont la significa-  
tion est toujours restée la même, &

d'autres dont la signification a varié selon les pais & selon les tems; en sorte cependant que cette variation s'est faite peu à peu & comme de proche en proche; soit que ce sens soit resté le même, soit qu'il ait varié, le projet de cet examen m'a paru bon & digne d'être executé mieux que je ne le puis faire.

Le mot adjectif *inutilis* a passé du Latin dans notre Langue; mais il n'y est pas pour cela passé avec tous les sens qu'il a dans le Latin. *Inutile*, en François, signifie seulement une chose qui n'est d'aucun usage, dont on n'a pas besoin, dont on peut aisément se passer. Mais j'ai remarqué qu'*inutilis* en Latin outre ce sens de negation ou de privation, pour ainsi dire, en a un autre de contrariété & signifie encore une chose nuisible, dangereuse, pernicieuse, mauvaise. En voici la preuve, selon la methode que je me suis prescrite. j'ai crû faire plaisir au Lecteur de mettre plusieurs passages & de m'arrêter sur chacun.

1. Cicéron après avoir décidé que la dissimulation dans le cas qu'il propose seroit d'un homme *versuti*, *obscuri*, *astuti*, *fallaci*, *malitiosi*, *callidi*, *veneratoris*, *vasri*, ajoute incontinent: *hæc et alia plura nonne inutilis est vitiorum*

*scelere nomina*, il ne veut pas dire qu'il est inutile, mais qu'il est fâcheux, que rien ne fut plus de tort, rien n'est plus honteux que de s'attirer de tels noms, de se faire une telle reputation, c'est dans le même sens qu'il faut entendre cette maxime du Droit: *est enim inutile in causis ejusmodi fidem frangere.*

Peu après l'endroit que je viens de citer, Cicéron en parlant de Cesar qui s'étoit rendu maître de la République, s'explique d'une manière si claire qu'il ne sera pas nécessaire de traduire sa pensée. *Utile ei videbatur plurimum posse alterius invidia. Id quàm injustum in patriam, quàm inutile, quàm turpe esset non vid. bat. . . non habeo ad vulgi opinionem qua maior utilitas quàm regnandi esse possit, nihil contra inutilius ei qui id injustè consecutus sit, immò cum ad veritatem eæ revocare rationem. . . potest autem quod inutile Reip sit, id cui quàm cui utile videri: on voit bien que inutile Reip. veut dire en cet endroit pernicieux & dommageable à la République.*

Dans le second livre de la République: *Quid? cum quaritur quis sit optimus Reipublica status, qua leges, qui mores aut utiles aut inutiles*, on ne fait point de question en bonne politique sur l'inutilité des Loix ou des usages; mais sur

ce que les uns ou les autres peuvent avoir de mauvais, de pernicieux, de contraire au bien de l'Etat. Cicéron dit encore dans un de ses premiers ouvrages: *Demonstrabit nullam esse legem que aliquam rem inutilem aut iniquam fieri velit*, & quelques pages après, pour faire entendre qu'il y a des choses qu'il faut éviter, soit parce qu'elles sont honreuses, soit parce qu'elles sont prejudiciables, il s'exprime ainsi: *appetendum rerum partes sunt honestas & utilitas, & vitandarum turpitudine & inutilitas*.

Dans le même sens il écrivoit à Brutus, *ego autem ei qui sententiam dicat in principibus de Republica puto prudentiam esse præstandam, nec me cum mihi tantum sumpserim ut gubernacula Reipublicæ prenderem minus putarem reprehendendum si inutiliter aliquid Senatui suaserim quam si infideliter*. Cicéron veut dire qu'un bon Citoyen, & sur tout un Magistrat, ne doit pas se contenter d'avoir bonne volonté & de ne pas trahir sa Patrie; mais qu'il doit avoir de la prudence pour ne point proposer au Senat un avis qui soit désavantageux ou préjudiciable, c'est ce que signifie *inutiliter Senatui suadere*. Celui, dit-il ailleurs, qui est parvenu au comble du bonheur des grands emplois, de l'honneur qu'il peut souhaiter

n'a plus qu'à perdre en demeurant plus long-tems en vie expose au revers de la fortune: *Cunctari illum diutius in terra, fortuna obiectum telis, inutile putabis ipsi.*

Il applique aussi cette Epithete aux hommes, comme quand il dit, *homo iners & inutilis, & Norbanus & seditiosus & inutilis civis.* Et ailleurs: *Is inutilis sibi permissio, us patria civis alitur.*

Velleius Paterculus, en avouant que Clodius ce fameux ennemi de Ciceron étoit un méchant homme & que sa mort fut utile & salutaire à la Republique, croit cependant que Milon en le tuant donna aux Romains un exemple pernicieux, *exemplo inutuli, facto salutari.* Hirtius veut dire que les ennemis de Cesar qui étoient à la tête des affaires pendant qu'il commandoit dans les Gaules, gouvernoient mal la Republique: *Multa Roma male & inutiliter administrari.* Je suis persuadé que Plaute appelle *pietura inutilis* un tableau indocent qui presente aux yeux, ce qu'Horace appelleroit *historias peccare docentes;* & Horace veut assurément faire entendre que l'or est dangereux & la source de plusieurs grands maux, quand il exhorte les Romains à s'en défaire absolument & à le jeter dans la mer, *aurum & inutile summi materiem mali.*



Quinte-Curce, dans la description du siège de Gaze, pour dire que le terrain sablonneux empêchoit les assiégeans de faire leurs approches & d'avancer leurs tours de bois, s'exprime ainsi : *eodem humus admovendis inutilis turribus desidente sabulo agitatum rotarum morabatur & tabulata turrium perfringebat.*

Valere Maxime loue la Philosophie de ce qu'elle nous guérit de nos passions & de tous les attachemens honteux & mauvais : *Philosophia inhonesto atque inutili affectu dispulso totos in solido virtutis munimento confirmat, potentiores metu ac dolore faciens.* Et Seneque, suivant les principes des Stoïciens, trouve non-seulement fausse, mais aussi pernicieuse, la maxime plus modérée des Peripatéticiens, qui soutenoient qu'il falloit se contenter de regler ses passions, sans prétendre pouvoir jamais les arracher entièrement. *Falsa est utique ista medicritas & inutilis eodemque loco habenda quo si quis diceret modicè insaniendum, modicè agrotandum.* Avant Seneque, Cicéron avoit ainsi exprimé la même pensée : *quo circa mollis & enervata putanda est Peripateticorum ratio & oratio, qui perturbati animos necesse esse dicunt; sed adhibent modum quemdam quem ultra progredi non oporteat; modum tu adhibes utro? quamobrem nihil interest utrum moder-*  
*dero.*

*et perturbationes ap; robent , an mo-  
rum injusitiam , moderatam invi-*

demande encore grace pour Vir-  
ge Ovide , & après cela je finis ce  
tier article. Virgile dit qu'il est bon  
mettre le feu aux chaumes pour ren-  
a terre plus fertile , & une des rai-  
qu'il en apporte , c'est que le feu ,  
me a fort bien traduit le P. Catrou,  
arge de ses humeurs nuisibles & les  
exhaler ; *sive illis omnia per ignem ex-  
ient vitium atque exudat inutilis hu-*

vide dans cette longue harangue  
l fait faire à Ajax sur le bouclier  
chille , lui fait dire qu'Ulysse pour  
empter d'aller à la guerre , ayant fait  
blant d'être insensé , Palamede trou-  
le moyen de découvrir l'artifice dont  
servoit pour cacher son peu de va-  
; que par là il eut l'honneur de mon-  
qu'il étoit encore plus adroit qu'U-  
; mais qu'en même tems il s'attira  
ennemi dont la haine lui fut si fu-  
e qu'elle lui couta enfin la vie. *De-  
levitque furor ; Militiam scelo donec  
rior ipso , sed sibi inutiliter timidi com-  
ita retexit , Naupliades animi.* Le  
me Poète écrivant pendant son exil  
on ami Cotta qui lui avoit envoyé  
Médaille d'Auguste , le remercie de  
son

Je trouve même que *Tu*  
*neque utilis dans la même*  
*sed quam decreverim, me non*  
*habere eam ludibrio haberi*  
*integram eadem reddam ut*  
*neque honestum mihi neque*  
*gini est.*

2. Pour ce qui regarde la  
m'attache sur tout à un en  
il me paroît que nos Traduc-  
cois n'ont pas fait assez d'at-  
Paul dans son Épître à Phé-  
ainsi d'Onesime : *qui tibi uti-*  
*tilis fuit, nunc autem & mihi*  
*lis.* Les Commentateurs an-  
veaux conviennent qu'Onesime  
de Philemon s'étoit enfui  
de son maître après l'avoir  
sute ayant trouvé S. Paul à  
avoit embrassé la Foi Chrétien-  
le Saint Apôtre employe des

reparer. Il me suffira de rapporter ici ce que dit S. Jérôme & qu'il avoit pris dans d'autres Auteurs plus anciens. *Onesimus fugam furto cumulus quadam rei domestica compilarat. Hic, je crois qu'il faut lire hinc, pergens ad Italiam ne in proximo facilius posset apprehendi, pecuniam Domini per luxuriam prodegerat.* On trouve la même chose dans Theodoret, Theophylacte, Simplicius, Munster, Scipio Gentilis, Sect. 41. Estius, Grotius, &c. En effet, continue S. Jérôme, si Onesime n'eût pas volé son maître, & s'il ne se fût pas mis dans l'impossibilité de restituer ce qu'il lui avoit pris, S. Paul ne se feroit pas sa caution; & ne s'engageroit pas à payer pour lui; *Nec sponsor rei fieret ablata nisi esset id quod ablatum fuerat dissipatum.* S. Paul le dit lui-même assez clairement quelques lignes après : *si autem aliquid nocuit tibi aut debet, hoc mihi imputa, ego reddam.* Cela étant, il est bien naturel de croire que ces paroles du v. 11. *inutilis fuit*, signifient la même chose que celles du v. 18. *nocuit tibi*, sur tout après que j'ai prouvé que cette signification est très-commune dans les Auteurs Latins; & par conséquent S. Paul ne veut pas dire seulement qu Onesime a été inutile à Philemon, comme tous les Traducteurs François que j'ai vus l'ont

JOURNAL DES SÇAVANS.

ait: ceux de Louvain, Veron, Amelot, Port-Royal, le P. Bou-  
Mr. Simon, &c. Un valet qui  
de la maison de son maître après  
volé, lui fait tort, est un infâ-  
traître, & ce n'est pas assez être  
François que de dire qu'il est inutile  
à son maître. Le P. Veron a peut-être  
sentu que ce mot François ne ren-  
ferme pas assez la pensée de S. Paul, &  
apparemment pour cela qu'il a re-  
marqué en marge que c'est une paro-  
mase ou allusion au nom d'Onesime,  
qui en Grec signifie utile. Il y a dans  
le Grec de S. Paul  $\alpha\chi\iota\mu\sigma\omicron\varsigma$  & il me se-  
mble aisé de prouver que ce mot aussi-  
bien que celui d' $\alpha\sigma\iota\mu\phi\omicron\varsigma$  & quelques  
autres ont en Grec le même sens que je  
donne au mot Latin *inutilis*, & signi-  
fient quelquefois non-seulement ce que  
nous appelions en François inutile, mais  
aussi ce qui est mauvais, pernicieux &  
nuisible. Il me suffit de remarquer ici  
que les anciens Critiques en relisant les  
livres mettent à côté des endroits qu'ils  
jugeoient mauvais & dangereux une  
marque qu'ils appelloient  $\alpha\chi\iota\mu\sigma\omicron\varsigma$ , com-  
me ils marquoient les bons par un autre  
signe qu'ils nommoient  $\chi\omicron\mu\sigma\omicron\varsigma$  d'où nous  
sont venus les Chrestologies. Or il est  
bien clair que lorsqu'ils mettoient la note  
 $\alpha\chi\iota\mu\sigma\omicron\varsigma$ , ils vouloient faire enten-

de  
la  
br  
o  
e  
qui  
occ  
acheg  
ainsi  
dans  
Je  
sur  
gate q  
inutil  
signif  
action  
loquim  
era la  
mend  
ramen  
o m  
ven  
chr  
nité  
p  
no



OCTOBRE 1722. 451

seulement que cet endroit étoit  
le & qu'on pouvoit s'en passer ,  
aussi qu'il étoit dangereux , &  
on devoit ou le passer absolument ,  
ou moins le lire avec précaution.  
Hodore avoit aussi apostillé les livres  
origene , en y remarquant les endroits  
étoient contre les regles des Peres ,  
*quæ contra regulas Patrum dicta sunt  
nulli dispositione signari.* Car c'est  
si que Mr. Huet a rétabli ce passage  
dans ses *Origéniana*.

Je pourrois ajouter ici mes réflexions  
sur plusieurs autres passages de la Vul-  
gate que je me contente d'indiquer , où  
il se prend dans le même sens pour  
faire des mensonges pernicieux , des  
vœux ou des desirs mauvais & impies.  
*inimici verba vissonis inutilis. Simula-  
locuti sunt inutile & divini viderunt  
edacium. Va qui cogitatis inutile & ope-  
mini malum , desideria multa inutilia  
inactiva.* On trouvera aussi que sou-  
vent *vir inutilis* , est pris pour un mé-  
chant homme. *Homo apostata , vir inu-  
tilis , gratia ore perverso , quando ma-  
tabominabilis & inutilis homo , qui  
est quasi aquam iniquitatem ?* Dans  
l'Ecriture de la Sagesse , on met ces pa-  
rolles dans la bouche des impies , cir-  
cumstantibus ergo , *justum quoniam inu-  
tilis est nobis & contrarius est operibus nos-  
tris ,*

tre à Philemon, & c. &c.  
les autres que j'ai indiqués  
que la traduction la plus  
toujours celle qui paroît la  
Il est vrai que la Traduction  
Saints doit être moins la  
autre ; mais c'est un devoir  
teur fidelle , & non pas  
que de mépriser la ressemblance  
pour s'attacher à la ressemblance  
& de la signification. Et  
*parentes ejus* seroit mal traduit  
rens , parce que le mot  
signifie en François le pere  
& non pas les parens , ainsi  
*inutilis* dans tous les endroits  
Sainte , seroit mal traduit  
que dans tous ces endroits  
*inutilis* ne signifie pas ce que  
lons en François *inutile*.

3. Passons aux SS. Ro-

est souvent *inutilis* pour ce qui est  
fais & dangereux.

est dit dans la Genèse que Dieu mit  
l'inimitié entre la femme & le ser-  
pent, & il le fit, comme remarque Saint  
me, pour l'avantage de l'homme,  
leur que l'amitié entre la femme &  
le serpent, qui avoit déjà tant coûté au  
genre humain, ne lui fut encore plus pré-  
judiciable, & plus funeste. *Deus utiliter  
serpentem & mulierem inimicitias po-  
nit amicis eorum inutiles essent homi-  
nibus quas projectus est de paradiso.* Le  
pe S. Docteur donne cet avis salu-  
taire à tout Chrétien de s'éloigner de la  
poursuite des objets, qui l'ont autrefois porté  
au mal, & qui peuvent encore le porter au mal,  
si qu'il ne peut s'y exposer sans dan-  
ger de se perdre. *Inutile quippe est crebrè  
ut per que aliquando captus sis, & eo-  
rum experimento committere quibus dis-  
tingui careas.* C'est la même maxime  
qu'il applique en particulier aux person-  
nes d'Eglise dans sa Lettre à Neponen.  
*Volens tibi ministras cujus vultum fre-  
quenter attendis.*

Saint Augustin dit qu'on croit souhai-  
ter un grand bien à son ami quand on  
souhaite une longue vie ; mais qu'il  
est arrivé qu'il ne soit pas avantageux  
à son ami de vivre long-tems, & qu'il  
est toujours incertain s'il lui sera utile

& ne pas rendre exaëtement la pensée de S. Augustin. La vie n'est pas si longue pour apprendre les choses qui est bon & avantageux de sçavoir. Ce seroit entreprendre au delà des forces humaines que de vouloir s'instruire de tout ce qu'il n'est pas avantageux d'ignorer, & S. Augustin n'a pas eu dessein de dire que son ami portât si loin ses prétentions. Il se contente de le louer de son soin qu'il avoit de s'instruire des choses qu'il lui estoit désavantageux d'ignorer, qu'il ne pouvoit ignorer sans crime ou sans danger de son salut. C'est dans ce même sens que S. Augustin en parlant de lui-même écrit à S. Jérôme : *Cum libentius debeam à quolibet discere quod inutiliter ignore, quàm promptius quolibet docere quod scio.*

Il faut encore entendre de la même manière cet autre passage de S. Augustin que bien des gens citent sans en pénétrer tout le sens. *Nulli enim homini oblatum est scire utiliter quæri quod inutiliter ignoratur*, ce qu'il répète encore un peu après : *Anima omnis est querendum esse concedit quod inutiliter nescit.* J'en ai vu qui traduisoient ce qu'on ignore inutilement, ou ce qu'il est inutile d'ignorer : cela me paroît ne faire en François aucun sens. Car qu'est ce qui peut signifier une ignorance inutile, & que

quel sens peut on attacher à ces deux mots qui assurément ne sont pas faits l'un pour l'autre ? On dit souvent avec vérité, qu'une Science, une recherche, un travail, une étude est inutile lorsqu'elle est stérile, & infructueuse, qu'elle ne mène à rien. On dit encore souvent qu'il est bon & utile d'ignorer certaines choses, ainsi la Science pourra être utile ou inutile, l'ignorance sera utile en certaines occasions, mais on ne pensera jamais, & tout homme qui fera réflexion à ce qu'il dira, ne dira jamais que l'ignorance est inutile, qu'il est inutile d'ignorer quelque chose que ce soit. *Ignorare inutiliter* ne peut donc signifier qu'ignorer ce qu'on est obligé de savoir, ce qu'on ne peut ignorer sans un grand préjudice. S. Augustin veut dire en cet endroit qu'il n'y a point d'homme qui ne connoisse l'obligation qu'il a de s'instruire des choses dont la connoissance est nécessaire à son salut, qu'on a toujours quelque lumière suffisante pour observer le précepte & pour éviter le péché, en un mot que toute ignorance criminelle est toujours vincible. Quelques personnes me diront que ce passage est des livres du libre arbitre, mais ce n'est pas ici de quoi il s'agit, je ne parle pas sur le dogme & je ne fais que l'exa-



458 JOURNAL DES SÇAVANS  
qu'examiner en Grammairien la pen-  
sée de S. Augustin.

On ne peut douter que ce grand  
Docteur n'ait condamné le mensonge  
comme toujours & absolument ma-  
vais. Or voici comme il s'exprime sur  
cet art de : *Omnia autem qui mentis  
iniquitatem facit, aut igitur iniquitas  
quando utilis est, quod fieri non potest  
aut mendacium semper inutile est.* Le  
que S. Augustin veut dire que les  
sensuels, & qui ne regardent pas les  
sins des yeux de la foi, croient que  
souffrance est prejudiciable à un ser-  
teur de Dieu, il s'exprime ainsi ; *Ne  
et tribulatio quando accedit servo Dei  
probationem vel emendationem videtur  
quàm minus intelligentibus inperire.*

Il se plaint ailleurs de ce que Julien en é-  
nant des louanges excessives à la nature  
de l'homme, faisoit tort aux petits  
sans, parce qu'en faisant entendre  
la que le Baptême leur étoit inutile,  
les empêchoit par conséquent d'être  
vez ; *Tantum parvulis parcat, ut non  
laudet inutiliter, defendatque crudeliter.*  
Les louanges de Julien leur étoient  
seulement inutiles, mais pernicieuses  
dommageables, comme la défense de  
cruelle à leur égard. Dans un autre  
vrage il se sert de ces termes pour  
primer la même pensée ; *Cohibete*

*quasi, ab infantibus & lactentibus, tanquam quos nihil mali habentes, crudeli errore laudatis.*

S. Augustin cite souvent contre l'erreur des gens de Marseille, le livre de S. Cyprien, *de mortalitate*; dans lequel ce S. Martyr prétend montrer que la mort bien loin d'être un mal pour les fidèles, leur est au contraire très-avantageuse, parce qu'elle délivre l'homme des dangers du péché, & l'établit dans l'heureuse nécessité de ne plus pécher jamais : *In quo propterea dicit non solum non esse fidelibus inutilem mortem, verum etiam utilem reperiri, quoniam peccandi periculis hominem subtrahit, & in non peccandi securitate constituit.*

Proper & Hilaire avoient informé S. Augustin des objections que faisoient les gens de Marseille contre son système de la prédestination; une des principales étoit que quand même ce système seroit vrai, il ne pourroit être prêché sans danger de troubler les consciences des fidèles, de les alarmer, & de leur causer du scandale. S. Augustin se proposoit ainsi lui-même cette plainte des gens de Marseille : *Sed atque Predestinationis definitionem utilitati predicationis adver-*  
Et après avoir réfuté cette vaine objection, il conclut ainsi : *Cur ergo predicationi existimamus inutilem definitionem Pra-*

460 JOURNAL DES SÇAVANS.  
*destinationis ?* Ainsi selon le S. Docteur  
*in* *ut* *las* *predicationi* est manifestement la  
même chose que , *utilitati predicationis*  
*adversa* , non-seulement inutile , mais  
nuisible & préjudiciable.

Dans ses Livres contre Fauste Mani-  
chéen , lorsqu'il dit : *duo sunt genera inu-*  
*silia Genere humano , unum nocentium*  
*alterum prestare nolentium* ; il est clair  
qu'il veut dire que ceux qui font du  
mal , & ceux qui refusent de faire du  
bien aux autres , sont nuisibles & préju-  
diciables au Genre humain.

En parlant de l'erreur de S. Cyprien  
sur la rebaptisation , il dit que c'est ainsi  
qu'il peut arriver que les uns , sans s'é-  
carter de la charité , enseignent cepen-  
dant quelque chose de pernicieux , com-  
me d'autres , au contraire , enseignent  
quelquefois sans charité des choses bon-  
nes & salutaires. *Quosdam , salvâ cha-*  
*ritate , docere aliquis inutile . . & quos-*  
*dam rursus sine charitate docere aliquis*  
*salubre.*

Prosper , après avoir exposé à S. Au-  
gustin ce qu'il sçavoit des sentimens des  
gens de Marseille , ajoute qu'il craint que  
ces erreurs ne fassent beaucoup de pro-  
grès , parce que , dit-il , *multos reveren-*  
*tia eorum , aut inutili cohibet silentio , aut*  
*incurioso dicit assensu.* M. de Tillemont ,  
ou celui qui a eu soin après la mort de  
l'é-

l'édition de son treizième Tome, traduit ainsi ces paroles : „ Le respect de  
 „ leur personne engageoit ceux qui n'é-  
 „ toient pas instruits , à les suivre , &  
 „ retenoit dans un silence inutile ceux  
 „ mêmes qui avoient plus de lumière.  
 Ce n'est pas-là ce qu'on doit appeler un  
 silence inutile , & s'il n'y avoit que cela,  
 Prosper ne s'en plaindrait pas. L'illustre M.  
 de Fenelon Archevêque de Cambrai ,  
 dans une Lettre qu'on imprima en 1709.  
 & qui sert de réponse à plusieurs objec-  
 tions , traduit bien mieux & plus fide-  
 lement ce passage en cette manière :  
 „ Le respect tient beaucoup de gens  
 „ dans un silence désavantageux à la  
 „ bonne cause , ou les engage à une  
 „ approbation superficielle du sentiment  
 „ qui prévaut. ” Le même illustre Au-  
 teur , dont la mémoire est si respecta-  
 ble à tous les Catholiques , & me sera  
 toujours plus chère & plus respectable  
 qu'à tout autre , dans un Ouvrage pos-  
 térieur où il a cité le même passage , l'a  
 traduit encore d'une autre manière :  
 „ Le respect dont on est prévenu pour  
 „ eux , retient beaucoup de gens dans  
 „ un silence qui les rend inutiles à la  
 „ bonne cause , & il entraîne d'autres  
 „ personnes dans une complaisance  
 „ aveugle.

S. Augustin en faisant le précis des

„ deux côtez : il est plus semblable à  
 „ celui de Liège , qui a donné lieu à  
 „ la Dissertation du Père Wilthemius,  
 „ qu'à celui de Bourges , dont parle le  
 „ Père Martenne dans son Voyage Lit-  
 „ teraire. Si vous voulez voir l'Estam-  
 „ pe de celui de M. de la Mare , vous  
 „ la trouverez dans le premier Tome  
 „ du Livre de Baudelot , qui a pour  
 „ titre, *de l'usage des Voyages* ; cet ha-  
 „ ble Antiquaire jeune alors , avoit  
 „ qu'il n'en pouvoit déchiffrer l'inscrip-  
 „ tion ; mais l'illustre M. du Cange  
 „ l'expliqua dans une Lettre qui m'est  
 „ tombée entre les mains , & dont je  
 „ vous envoie la teneur qui sans doute  
 „ vous fera plaisir.

EXC. SAC. STAB. ET M. M. P.  
 OR. EX. C. C. OR.

*Ex hac Inscriptione haud agra colligere  
 licet cujus Consulis sit hoc Diptychon Con-  
 sulare quod servatur in Scrinio viri erudi-  
 tissimi Philiberti de la Mare Senatoris Di-  
 vionensis integerrimi , nuper vulgatum à  
 viro perinde erudito Baudeloto , præsertim  
 si quid sonent contracti isti characteres  
 datâ eorum explicatione , planum fiat ; hoc  
 autem , ni fallor , significant :*



COMITE SACRI STABULI,  
 ET MAGISTRI MILITUM PER  
 RIENTEM EX CONSULE  
 CONSUL ORDINARIUS.

*hac, inquam, Inscriptione proclive  
 rare cujus Consulis sit hoc Diptychon.  
 cum Anthemio Consulatum gessit  
 Christi CDV. Et patet ex veteri In-  
 scriptione apud Gruterum 412. 4. in qua  
 bis Consul ordinarius, Magister  
 quo Militia, Comes Domesticonum,  
 stabuli sacri, Magistri Militum per  
 om obuisse dignitatem, cujus mentio  
 Notitia Imperii, Et apud Scripto-  
 rum secundum Consulatum adeptus  
 et ceteris docet Claudianus Panegy-  
 r. Laudibus ejusdem Stiliconis.*

*Libya post praelia crimen  
 Et Eoum, rursusque Oriente subacto  
 In defensione surgunt Stilicone securos.*

M. Du Cange avoit déjà écrit sur  
 Diptyque qui est dans le Cabinet  
 Roi : si vous voulez pleinement  
 instruit sur cette matière, vous  
 parrez parcourir les Lettres de Sym-  
 que, & consulter Cassiodore l. 5.  
 les Miscellanées c. 42. Le Pere  
 Anthemius de la Compagnie de Je-.

464 JOURNAL DES SÇAVANS  
 „ deux côtez : il est plus sembler  
 „ celui de Laëge , qui a donné  
 „ la Dissertation du Père Wiltne  
 „ qu'à celui de Bourges , dont par  
 „ Père Martenne dans son Voyage  
 „ teraire. Si vous voulez voir l'Es  
 „ pe de celui de M. de la Mare , v  
 „ la trouverez dans le premier To  
 „ du Livre de Baudelot , qui a p  
 „ titre, de l'ité des Voyages ; cet  
 „ b'e Antiquaire jeune alors , avo  
 „ qu'il n'en pouvoit déchiffrer l'inscri  
 „ tion ; mais l'illustre M. du Ham  
 „ l'est, qui dans une Lettre qui m'e  
 „ tombée entre les mains , & dont je  
 „ vous envoie la teneur qui sans doute  
 „ vous fera plaisir.

EXC. SAC. STAB. ET M. M. P.  
 OR. EX. C. C. OR.

*Ex hac Inscriptione haud agra colligere  
 licet cujus Consulatus sit hoc Diptychon Con-  
 sulare quod servatur in Scrinio viri erudi-  
 tissimi Philiberti de la Mare Senatoris Di-  
 vionensis integerrimi , nuper vulgatum à  
 viro perinde erudito Baudeloto , praesertim  
 si quid sonent contracti isti characteres ,  
 data eorum explicatione , planum fiat ; hoc  
 autem , ni fallor , significant :*

EX

EX COMITE SACRI STABULI ,  
ET MAGISTRI MILITUM PER  
ORIENTEM EX CONSULE  
CONSUL ORDINARIUS.

*Ex hac , inquam , Inscriptione proclive  
erit eruere cujus Consulis sit hoc Diptychon.  
Sedico cum Anthemio Consulatum gessit  
anno Christi CDV. & patet ex veteri In-  
scriptione apud Gruterum 412. 4. in qua  
dicitur , bis Consul ordinarius , Magister  
utriusque Militia , Comes Domesticorum ,  
& Stabuli sacri , Magistri Militum per  
Orientem obuisse dignitatem , cujus mentio  
est in Notitia Imperii , & apud Scripto-  
res , cum secundum Consulatum adeptus  
est. Prae ceteris docet Claudianus Panegy-  
r. I. de Laudibus ejusdem Stiliconis.*

*Libya post praelia crimen  
Concidit Eorum , rursusque Oriente subactis  
Consule defensa surgunt Stilicone securos.*

„ M. Du Cange avoit déjà écrit sur  
„ ce Diptyque qui est dans le Cabinet  
„ du Roi : si vous voulez pleinement  
„ être instruit sur cette matière , vous  
„ pourrez parcourir les Lettres de Sym-  
„ maque , & consulter Cassiodore l. 5.  
„ de les Miscellanees c. 42. Le Pere  
„ Wilhemius de la Compagnie de Je-

ON propose par souscriptions, l'impression d'un Ouvrage connu de réputation depuis long-tems, & dont les Sçavans souhaitoient fort la publication. C'est l'*Histoire & les recherches des antiquités de la Ville de Paris*; par *Mr. H. Sauval, Avocat au Parlement*. Ces recherches sont le fruit d'un travail de vingt années, pendant lesquelles l'Auteur n'a épargné ni soins ni peines, pour recourir aux sources, d'où il pût tirer les éclaircissemens nécessaires, sur les matieres différentes qu'il entreprenoit de traiter. Il a consulté pour cela les Chartres de l'Hôtel de Ville, le Trésor des Chartres, les Registres du Parlement, les Titres de Notre-Dame, de la Sainte Chapelle, de sainte Genevieve, les Mss. de saint Victor, en un mot toutes les Archives, tous les Cartulaires, & tous les Titres tant publics que particuliers, dont il a pû avoir connoissance, & il a eu la patience de les depouiller; ce qui l'a mis en état de fixer les epoques, & de produire les preuves de tous les faits qu'il avance. Il n'a pas négligé d'emprunter aussi des secours des plus fameux

Historiens de France, tels que *Pasquier*, *Duchesne*, *Saint-Marthe*, le P. *Labbe*, *Godefroy*, &c. de même que d'autres Ecrivains célèbres, tels que *Launoy* & *Pierre Petit*. Enfin on peut dire que rien n'a échappé à son exactitude, & que ses recherches contiennent une infinité de circonstances inconnues à tous ceux, qui jusqu'à présent ont écrit l'histoire & les antiquités de Paris. Du reste, feu M. Colbert avoit conçu une grande idée de cet Ouvrage, & plusieurs Sçavans illustres, tels que *Pellisson*, *Patin*, *Costar*, & le P. *le Long*, en ont rendu des témoignages très-avantageux. Voici le plan de cet Ouvrage divisé en quinze Livres.

Dans le premier, il est traité de la Ville en general, de la Cité, des Isles, des diverses enceintes, des Portes, des Marais, des Fossés, des Clos, des Courtilles, & des fauxbourgs.

Dans le second, l'on parle des anciennes & des nouvelles Rues, de leur étymologie, des Rues supprimées, du pavé & rez-de-chaussée, & des voitures usitées à Paris.

Dans le troisième il s'agit des Rivières & de leurs débordemens, des Quais, des Ponts, des Egoûts, des Ports & des Fontaines.

Le quatrième roule sur les anciennes



470 JOURNAL DES SÇAVANS.

& les nouvelles Eglises, sur leur situation & leur aspect, sur celles qui ont changé de nom, & sur les Conventuelles, sur les Colleges & sur leur fondation.

Le cinquième contient le detail des Hôpitaux, des lieux destinés à renfermer les enfans de famille débauchés, de la Cour des miracles, des Filles-Dieu & des Magdelonnettes.

Il est parlé, dans le sixième, des Places publiques, des Edifices publics, des diverses Halles & de leur multiplication, des Marchés, des Boucheries, des Foires, de celles des Nations & du Lande du poids du Roi, du parloir aux Bourgeois & de l'Hotel de Ville.

Le septième comprend l'Histoire des Palais Royaux, du Louvre tant ancien que nouveau, des Palais des Rois étrangers, des Maisons Royales & de Plaisance, des Jardins curieux, des lieux habités par des personnes mortes en odeur de sainteté, des Hôtels selon l'ordre des qualités de ceux qui les ont occupés, des Maisons de quelques personnes illustres, d'un grand nombre d'Hôtels qui ont changé de noms, des Trésors de nos Rois & Reines; enfin des Arsenaux des Rois & de la Ville.

On a rassemblé, dans le huitième, tout ce qui concerne les Mausoïees & les monumens, soit antiques, soit modernes.

dermes , l'Université & ses Colléges , tous les differens Fiefs , le Domaine , le Tresor des Chartres , les Treasoriers , le Parlement , les Comptes , les redevances , hommages , cens & rentes , lods & ventes , tailles , obligations & corvées diverses , & les redevances ridicules abolies.

Dans le neuvième , il est question des six Corps de Marchands , de leur rang & de leur origine , des Assemblies des Etats & du Clergé , des Conciles , des Academies tant pour les Sciences , que pour l'Art Militaire & des Manufactures.

On trouvera , dans le 10 , l'Histoire des Juifs chassés , rappelés , rétablis , enfin bannis pour toujours ; plusieurs aventures plaisantes , plusieurs prejugez populaires ou Histoires fabuleuses , ce qui regarde les Heretiques , les monstres , les incendies , les maladies extraordinaires , les supplices , les lieux patibulaires , les prisons , les sermens , les épreuves , les duels & leurs formalités.

Les Fêtes , les Confraternes , les Obits , les Processions , les coutumes abolies parmi les Ecclesiastiques & les gens du monde , les differens usages , comme de la barbe , de la paille jonchée , &c. les entrées , les mariages , les sacres , & les enterremens des Rois & des Reines.

472 JOURNAL DES SÇAVANS.  
Reines , font le sujet du onzième  
vre.

Le douzième fait mention des spectacles , balers , fêtes publiques , des différens Cartels , du Cirque des Tournois , des combats sur l'eau , des carrouzels , & des autres divertissemens des Parisiens.

On a renfermé , dans le 13 , les Croisades conclues à Paris , les Ordres de Chevalerie , les Chevaliers faits en cette Ville , & une Dissertation sur les Chevaliers.

Le 14. est un ramas d'avantures singulieres , d'épithaphes , de tableaux , d'enseignes , de tombeaux & de figures grotesques , de différentes curiosités de Paris , & de plusieurs choses remarquables , soit par rapport aux Arts , soit par rapport à divers tours d'adresse , & de subtilité.

Enfin dans le 15 & dernier Livre , seront contenues les preuves des quatorze Livres précédens , avec des extraits des comptes de l'Hôtel de Ville depuis 1435. jusqu'en 1534. qui servent à prouver un grand nombre de faits historiques.

Cet Ouvrage formera trois Volumes in folio , en même caractere que le projet qu'on en a publié , de la même forme de pages , & sur de pareil papier ;

Le

OCTOBRE 1722. 473

l'exception du grand papier, qui sera beaucoup plus beau.

Les *Souscripteurs* ne payeront que 40 liv. pour les trois volumes de petit papier en blanc, savoir 20. liv. en souscrivant, & 20 l. en retirant l'exemplaire. Et pour le grand papier aussi en blanc 60 l. savoir, 20 l. en souscrivant, & 30 l. en retirant l'exemplaire. Ceux qui n'auront pas souscrit, payeront pour le petit papier 55 l. & pour le grand papier 80 l.

On espere distribuer l'Ouvrage au mois de Mars de l'année 1724.

On recevra les souscriptions depuis le premier Juillet de cette année 1722, jusqu'au premier Octobre exclusivement.

Ceux qui voudront souscrire s'adresseront à Charles Moëtte, Libraire; rue de la Bouclerie, à S. Alexis, près le Pont S. Michel, ou à Jacques Chardon, Imprimeur-Libraire, rue du petit-pont, au bas de la rue S Jacques, à la Croix d'or, lesquels donneront une reconnaissance imprimée & signée d'eux, aux clauses & conditions ci dessus expliquées.

\* D E T O L L O U S E.

On vous envoie le titre d'un Livre curieux & utile qui paroît ici, avec une instruction assez ample, & on vous prie de l'employer dans vos Nouvelles Litteraires. Voici ce titre: L'A-

\* Tiré des *Mém. de Trev.* Fevr. 1722. p. 377.

L'ARITHMETIQUE PAR TARIF,  
divisée en deux Volumes.

Contenant les Comptes faits de toutes sortes de Liquidations d'Interêts, d'Agio, & d'Escomptes; de Contributions, Impositions, & Departemens au sol la livre; des Compois, Cada tres, Advertissemens en Livres Livrantes des Biens en fonds de terres; des Divisions ou Partitions, tant des Entiers que des Fractions; des Reductions des unes aux autres, des Monnoyes tant réelles que de Change; des Prix courans des Changes; des Prix des especes; en quelles Monnoyes on tient les Ecritures aux places les plus considerables de l'Europe, des Reductions des Poids & Mesures de tous les Pais; des Calculs des Legitimes dans les Pais du Droit écrit; des Calculs des Ventes de toutes sortes de marchandises & denrées; des Calculs des Rentes, Pensions, & Gages; des Calculs des Caves, Pans & Menus quarréz & Cubes; des Calculs des Toises, Pieds, Poutres & lignes quarrées & Cubes, avec plusieurs autres Tables & Index:

Au moyen desquels on fait par la seule addition en deux différentes manieres, tous les Calculs qui peuvent generalement tomber dans le commerce & dans la science, en sorte qu'on fait très-aisement tous les Calculs



OCTOBRE 1722. 475

culs les plus difficiles, & qu'on les vérifie avec la même facilité par leur contraire & par là on a la satisfaction de voir qu'on ne s'est point trompé, ce qui est une preuve certaine, & qu'on n'a pas encore vue dans aucun autre livre.

Ouvrage très-util à toutes sortes de personnes & particulièrement aux Banquiers, aux Marchands & Négocians, aux Gens d'affaires, aux Tenanciers de Livres, aux Ingénieurs, & aux Architectes: par Isaac Mirabaud de Nîmes. A Toulouse, de l'Imprimerie de Claude Gilles le Camus, seul Imprimeur du Roi à la Porterie. Avec Privilège du Roi. MDC.CXXI.

On ne croit pas qu'il soit nécessaire d'entrer dans de longs discours pour faire connoître au public l'utilité de cet Ouvrage. Tous ceux qui sont dans le négoce, dans les finances ou dans d'autres emplois semblables, sont obligés à tous momens d'avoir la plume à la main pour faire de longs calculs de toute espèce, qui leur emportent beaucoup de tems; le Sieur Mirabaud les leur offre tous faits, il est entré dans un détail qui embrasse tous les cas possibles; de sorte qu'avec le secours de ce Livre, tous les calculs les plus difficiles qu'on pratique dans le commerce de change de place en place, qui sont les règles de trois directes & indirectes, les règles de com-  
pagnie

pagnie & les regles conjointes par nombres entiers & par fraction, se font avec beaucoup de facilité par la seule addition, comme aussi toutes sortes de repartitions & contributions au sol la livre, & généralement tous les calculs, qu'on pratique chez les Marchands, gens d'affaires, &c. ce qu'on n'a encore vu dans aucun autre Livre.

Ce Livre a d'ailleurs un grand avantage sur tous ceux qu'on a vu de pareille espece; on peut dire qu'il est à double partie, c'est-à-dire, qu'une partie sert à justifier l'autre, si bien qu'on peut avoir le plaisir de faire fort aisément les comptes les plus difficiles, & se convaincre en même tems avec la même facilité qu'on ne s'est point trompé.

Comme dans ces sortes d'ouvrages l'exactitude la plus parfaite est nécessaire, on se flatte que le Public aura lieu d'être content, ce Livre ayant été imprimé sous les yeux de l'Auteur, qui s'en donné la peine d'en revoir les épreuves avec une exactitude scrupuleuse, de peur que la moindre faute d'impression ne rendît son Livre defectueux: L'ouvrage entier contiendra deux volumes grands *in quarto*, d'environ 820 pages chacun, il est à trois colonnes & dans un ordre & dans une methode qui en rend l'usage très-facile.

On

OCTOBRE 1722 477

On joint à chaque Livre & à chaque Chapitre l'usage des Tables qui y sont contenues & qui en servent de démonstrations.

Cet Ouvrage sera en vente au mois de Janvier 1722 & l'Auteur en enverra des exemplaires dans les principales villes du Royaume & des pais étrangers.

Le Caractere du Livre est assez gros & fort net : & comme cet Ouvrage doit être d'un grand usage, on s'est servi du plus beau papier qu'on ait trouvé.

\* D E R O M E.

Monseigneur Olivieri Sacristain du Pape, trouva le 2. Decembre 1720. un sepulcre dans le cimetiere de Commodilla, avec une inscription dont les lettres d'un beau caractère étoient remplies de *minum*, & couvertes de chaux. Voici les restes de cette Inscription.

— S IMP. CAES. M AVRE —  
— PTIMO ANTONINO , PIO , SIDERI —  
BY —  
— NITRATORI. AVG. ORBIS TERRA-  
RVM —  
— AXIMO. PROVIDENS. IMPERI. SVI  
MAG —  
— M —

\* *Mém. de Trev.* Juill. 1721. pag. 1300.

— MPLIAVIT. LARGAM GLO  
PAC —

— YREA. DEXTERA. MANU, SIG  
VICTOR —

— R. CVRIAB. SACRO, VRHIE  
IN' AETERNVM —

— ELICIA, TEMPORA' QVATT  
IN —

— ANCTO. DIE NATIVITATIS  
GA —

— VICIPIAS. SANCTIS. MAN  
QVE. SVIS G —

— ANGVINI, FLORES, DIG  
SVNT. VOIA —

— VI. NOX, DEA, FIT, LVX,  
DIC, MFA. VO

— ET VRINATORVM. SVA PP  
MICER —

— VREIS, QVI NYMPHAS ACC  
OMNES. F —

— RI A TOTO OCTIES, DENIS,  
CVNDATVS. ANNIS. CRATEM

On a imprimé ici un livre *in fol.* les anciens cimetières de Rome, où a ramassé plusieurs monumens d'antiquité sacrée & profane qui n'avoient encore paru. Monseigneur Olivier a fait ajouter une feuille qui renferme diverses inscriptions qu'il a trouvées.

On sera bien aise de sçavoir les *sentimens* ou les conjectures de vos Sçavans

JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

5

Pour le Mois de  
NOVEMBRE.

1722.

Augmenté de divers Articles, qui ne se  
trouvent point dans l'Édition  
de Paris.



A AMSTERDAM;  
Chez les JANSONS à WASSERBOM  

---

M DCC XXII.



# CATALOGUE

De Livres Nouveaux qui se trouvent  
chez les W A E S B E R G E.

*Argument & Reflexions sur les Livres & sur les  
Chapitres de la Bible par J. F. OSTERWALD,  
Huetiana, ou Pensées diverses de M. H U E T Epi-  
que d'Avranches, avec la description en vers La-  
tins du Voyage de l'Auteur en Suède 12.*

*Solitaires en Belle Humeur, Entretiens recueillis  
Papiers de feu M. le Marquis de M. \*\*\* 12  
avec fig.*

*Epistola di S. GIO. L. APOSTOMO a Cesa-  
rio, rappresentata, come stà nel Codice Flo-  
rentino 8. Firenze 1721.*

*Bibliotheca Historico-Philologico-Theologica  
Fascic. 31, 32. 8.*

*JO. JOS. LANGUET Episc. Suef. Institutiones  
Pastorales 4*

*LUD. ELLIUS DU PIN Methodus studii Theo-  
logici recte instituendi, cum præfatione de  
vita, scriptis & factis Du-Pini 8.*

*PHIL. SCOUVILLE Soc. Jes. sancta sancto-  
rum, sancte tractandi, seu Religiose sacri-  
candi methodus 18.*

*ADALB. TYLKOWSKI Soc. Jes. de Mala-  
malique causis & remediis 12.*

— *Soliloquia Christiana & Præces quædam. 12.*

— *Exercitia spiritualia decem Dierum spatii  
abfolvenda 12.*

*HENR. BRENNEMANN Historia Pandectæ-  
rum, seu fædum Exemplaris Florentini, acco-  
dit gemina Dissertatio de Amalphi 4.*

*ANTON SOLI de Præscriptionibus Tractatus  
Canonico-Civilis 4.*

*ARN. VINNI Tractatus quinque de Pactis,  
Jurisdictione &c. addita sunt Sim. Vinni  
Orationes 4.*

JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
5  
Pour le Mois de Novembre, 1722.

---

*Dissertations qui peuvent servir de Prolegomenes de l'Ecriture sainte, revûes, corrigées, considérablement augmentées, & mises dans un ordre méthodique. Par le R. P. Dom AUGUSTIN CALMET, Religieux Benedictin de la Congregation de S. Vanne, &c. A Paris, chez Emery, Saugrain l'aîné, & Martin, Associés. 1720. 3. Vol. In 4<sup>o</sup>. I. Vol. pp. 822. II. Vol. pp. 904. III. Vol. pp. 898.*

**L**Es habits des anciens Hebreux sont la matiere de la vingtième Dissertation contenuë dans le premier Volu-

Moïse rapporte que nos premiers Peuples, après leur desobéissance, se vêtirent de larges ceintures faites avec des feuilles de figuier; qu'ensuite Dieu les revêtit de

re des robes & des gonne  
on se servoit encore de la  
peaux pour les habits , com  
par plusieurs Loix de Moïse  
me qu'avoient les prophètes  
ler de peaux. Les anciens  
hommes & femmes n'avo  
ient que deux sortes d'hab  
que , qui se mettoit immédia  
la chair , & le manteau qu  
de dessus : les tuniques étai  
toient plus amples , plus  
précieuses que celles des he  
femmes se servoient rarem  
teaux.

La tunique & le manteau  
semble composoient ce qu'on  
appelle un habit complet & on  
des habits à changer mutuel  
de sorte que quand l'Écriture  
que Nourriture & l'Écriture

ous en portons : les Anciens ne doubloient pas leurs habits; ces sortes d'habits étoient ou des habits à changer, ou des manteaux fort amples. La matiere ordinaire des tuniques étoit le lin ou le cotton : Dom Calmet croit qu'on en faisoit quelquefois de laine, quoique rarement. On les travailloit sur le metier; elles étoient ordinairement de couleur blanche, & souvent sans couture.

Le terme de *passim* dont se sert le Texte Hebreu pour exprimer la tunique de Joseph, & celle de Thamar fille de David, a beaucoup exercé les Interprètes. Les Septante & Saint Jerome ont crû que c'étoit un tissu de fil de plusieurs couleurs. Aquila traduit ces mots *tunique de passim*, par *une robe trainante*, Symmaque par *une tunique avec de grandes manches*; d'autres soutiennent que cette sorte de tunique étoit faite de plusieurs pieces d'étoffes de différentes couleurs; d'autres disent qu'elle étoit enrichie de broderie : Dom Calmet croit qu'elle étoit semblable aux tuniques que les hommes & les femmes de condition portent encore aujourd'hui dans l'Orient : ce sont des espèces de chemises de toile rayée de diverses couleurs, & qui sont souvent ornées de broderies.

L'expression qu'emploie aussi le Texte

de pierres, & ce pour  
d'autres soutiennent que c'est  
billement de différentes cou-  
me d'yeux, comme la queue  
d'autres se sont imaginés que  
habit rayé & d'une surface in-  
lequel on voyoit alternativement  
nences & des profondeurs ma-  
art pour servir d'ornement.  
met pretend avoir montré de-  
mentaire sur l'Exode, que  
habit de différentes couleurs  
tissure plus serrée & plus fine  
n'est ordinairement.

Lorsque les Hebreux étoient  
maisons sans travailler, ils dé-  
ner leurs tuniques; mais lors-  
obliges de marcher, ou d'être  
trouffoient leurs tuniques avec



étoient quelquefois de corde , quelquefois ils se couvroient de sacs.

La matiere ordinaire du manteau des Hebreux étoit ou de la laine ou des peaux , la couleur n'étoit pas uniforme. Les manteaux plus précieux étoient de pourpre ou de cramoisi.

La Loi de Moïse ordonnoit aux Hebreux de porter aux quatre coins de leurs manteaux des houpes de couleurs d'hyacinthe , ou de bleu celeste & d'y joindre une frange ou un galon le long du bord. La couleur n'en étoit pas prescrite. Les *ailes du manteau* dont l'Ecriture parle , étoient les coins auxquels les houpes étoient attachées.

Le manteau des femmes ou le voile dont elles se couvroient lorsqu'elles sortoient de la maison , étoit fort différent du manteau des hommes. Cet habillement étoit sans doute fort ample ; puisque Ruth s'en servit pour y mettre six boisseaux d'orge que Booz lui avoit donné.

Les Hebreux marchaient ordinairement la tête nue ; il faut en excepter les Lévites & les Prêtres : comme ils ne portoient point de cheveux , ils se couvroient la tête d'un bonnet de lin , & qui étoit serré par un ruban. Le bonnet du Grand Prêtre étoit serré par une lame d'or , qui pendoit sur le front , & étoit attachée avec deux rubans par derrière.

488 JOURNAL DES SÇAVANS.

Le Prophete Isaïe fait un long détail du nombrement des ornemens de tête que portoient les femmes Israëlitesses.

L'habit de deuil parmi les Hebreux tant pour les femmes que pour les hommes, étoit de couleur noire ou brune. Les veuves portoient aussi cette sorte d'habit.

Bochart prétend que pour l'ordinaire le Hebreux marchoit nuds pieds, & qu'ils ne se chauffoient que quand ils faisoient des voyages : mais Bynæus, qui nous a donné un ouvrage touchant la chaussure des Hebreux, soutient qu'ils étoient ordinairement chaussés, même à la ville, & à la maison, & qu'ils n'étoient nuds pieds que dans les tems de deuil, ou de penitence ; sentiment qui prouve par plusieurs faits, que l'Ecriture rapporte.

Saint Jérôme, Denis le Chartreux, S. Bonaventure, Lyran, Toftat, ont cru que Jesus-Christ avoit toujours marché nuds pieds, sans s'être jamais servi de chaussure. Mais S. Chrysostome, S. Augustin, Paul de Burgos, Thomas Cajetan, Tolet, Barradius, Baudouin & Bynæus, sont d'un sentiment contraire. S. Marc dit expressement que notre Sauveur permit à ses Apôtres de porter en voyage une paire de sandale ; leur défendit seulement d'en porter plus

fiours paires , selon le témoignage des autres Evangelistes.

Dom Calmet ne voudroit pas assurer que les Hebreux aient toujours été chaussés. Dans le Temple les Prêtres étoient toujours déchaussés. S. Pierre avoit les pieds nus dans la prison ; il croit aussi que Jésus-Christ & ses Apôtres n'avoient point de chaussure lorsqu'ils étoient à table , parce que de leur tems on mangeoit couché sur des lits.

Elyseus croit que la matière des souliers des anciens Hebreux étoit du cuir. Mais Dom Calmet prétend que le lin , le jonc , le bois , aussi bien que le cuir , a pu être la matière de cette chaussure. L'Ecriture ne s'explique pas en termes exprès sur ce point : les souliers des femmes étoient plus propres & plus riches que ceux des hommes.

Dom Calmet remarque en finissant cette Dissertation , que les Hebreux ne se servoient point de bas , & que leur coutume étoit d'avoir toujours les jambes nues.

Dans la 21. Dissertation , Dom Calmet traite des Ecoles des Hebreux. On ne doit pas s'étonner de voir dans les écrits des Historiens , que les Législateurs & les Princes les plus éclairés , se soient particulièrement appliqués à établir des Ecoles , & à choisir des Maîtres capa-

les Langues , l'Histoire , &c.  
connoissances , qui ne sont  
nécessaires , à la vie , qu'imp  
la République.

Dom Calmet se propose d  
l'utilité des Ecoles par l'exem  
les des Hebreux , auxquelles il  
Il en fait voir une suite non int  
depuis Moïse jusqu'à Jesus-C  
examine aussi ce que les Doct  
racontent de leurs Ecoles depu  
auquel ils furent dispersés par  
mains , jusqu'au siecle dans les  
vivons.

Les Ecoles des anciens Hebr  
portent sur celles des autres  
1. à cause du mérite & de  
des Maîtres qui étoient presq  
Prophètes extraordinairement

Le ſçavant Benediétin remarque, que les Patriarches Abraham, Iſaac, & Jacob, remplis de l'Eſprit du Seigneur, prirent ſoin eux-mêmes de former leur famille dans la connoiſſance & dans la crainte du Tout puiffant; cette connoiſſance ſe conſerva ſans alteration parmi les Hebreux juſqu'au tems de Moïſe, qui le premier écrivit la Loi par l'ordre de Dieu, fit connoiſtre pendant toute ſa vie les volontés du Seigneur au Peuple d'Iſrael, & ſçut les faire obſerver par ſon zèle, par ſa ſageſſe, & par ſa fermeté.

A Moïſe ſuccéda Joſué : les anciens qui avoient vû le premier, & qui furent inſtruits par le dernier, conſerverent le dépôt de la foi dans ſa pureté; mais après leur mort, le cœur du Peuple ſe corrompit peu à peu; & quoique le Seigneur leur ſuſcitât de tems en tems des Prophètes, ils furent inconfians dans leurs voyes, juſqu'au tems de Samuel qui reforma l'Eſtat, en établiffant des Ecoles. Ce fut proprement en ce tems-là, que ſelon Dom Calmet, ſe formerent ces Aſſemblées célèbres, d'où ſortirent tant de grands hommes, & tant de Prophètes : il y en avoit à Najoth de Ramatha ſous Samuel; il y en eut dans la Plaine de Jericho, & a Bethel ſous Elie & ſous Elizée : on en vit même un



Les Juifs soutiennent que le Canon n'a été interrompu de ces hommes inspirés de Dieu, & qui étoient de la plus grande partie des Hébreux, n'a duré que jusqu'à Esdras, de Nehemie, & de ceux qui composoient alors le Sanhedrin. Mais l'Eglise Chrétienne met encore des Prophetes les Auteurs des Livres des Macabées, de la Sagesse & de l'Ecclesiastique, Auteurs qui ont vécu long tems après Esdras & Nehemie. On voit même dans l'Evangile la Naissance du Sauveur, & la Prophetie n'étoit pas encore accomplie en Israël : Zacharie, S. Jean-Baptiste, Simeon le juste, étoient encore des Prophetes. Joseph même

Dom Calmet observe ensuite que les Prophetes conservoient avec beaucoup de soin la tradition de la doctrine venue de Dieu même ; il ajoute que c'est pour cela que chez les anciens Hebreux on ne voyoit ni cette variété de sentimens , ni ces doutes sur la Religion , ni entre les Docteurs ces contestations qui se trouvent chez les autres Peuples , de sorte que les différentes Sectes qui partagerent les Sçavans d'entre les Hebreux , ne commencerent qu'assez long-tems après la captivité , & seulement dans le tems des Macabées , où la Prophetie étoit beaucoup plus rare : Ce ne fut qu'alors qu'on entendit parler des Pharisiens , des Sadducéens , des Esséniens , dont le partage n'alla pas même jusqu'à rompre l'unité de créance , & la communion de Religion ; ils s'assembloient tous dans le même Temple , ils avoient les mêmes cérémonies , ils lisoient les mêmes Ecritures ; & convenoient tous dans ce principe , que le Messie promis par Moïse , fixeroit tous leurs doutes & réuniroit leurs esprits & leurs cœurs.

Le sçavant Bened.étin remarque encore , que la Tradition chez les Hebreux ne se conservoit pas moins par le canal des Prêtres , que par celui des Prophetes. Moïse avoit chargé les premiers de l'instruction & de la conduite du Peuple ,

non seulement dans ce qui regarde la Religion, mais aussi dans le Gouvernement politique. Leurs maisons & leurs Sales d'assemblées & de conseil dans le Temple, étoient comme des Ecoles toujours ouvertes, où l'on pouvoit les consulter sur les difficultez touchant le vrai sens de la Loi.

Dom Calmet, après avoir décrit le genre de vie que l'on menoit dans les Ecoles des Prophetes, ajoute, qu'à ces Ecoles auxquelles le Saint-Esprit présidoit, succederent les Synagogues, dont l'usage paroît être ancien dans Israël, à cause de plusieurs faits tirés de l'Ecriture, que l'Auteur rapporte. Depuis la captivité, le nombre des Synagogues s'augmenta beaucoup. L'Evangile & le Livre des Actes des Apôtres nous marque la discipline & la méthode d'enseigner, que l'on y observoit; le Chef de la Synagogue étoit à la premiere place, & ses Ecoles étoient autour de lui, de maniere qu'ils pouvoient tous le voir & l'entendre.

Pour ce qui est des Ecoles que les Hebreux établirent après la prise de Jerusalem, une des plus célèbres fut celle de Tyberiadé; la reputation des Maîtres y attira un grand nombre d'Ecoliers. Ce fut là que l'on composa la Misne; & le Talmud de Jerusalem.

N O V E M B R E 1712. 495

Misne est connue des anciens Peres  
le nom de Deuterose , ou seconde  
Il n'est pas facile de décider si la  
ne d'aujourd'hui , est le même Ou-  
ge , que celui qui fut fait par l'Ecole  
Tyberiadé : ce qu'il y a de certain ,  
est que cet Ouvrage n'a jamais été d'au-  
te autorité dans l'Eglise , & que les  
res l'ont regardé comme un recueil  
fables ; c'est le jugement que S. Je-  
ne en porte.

Dom Calmet après avoir parlé des  
coles de Palestine , & de Babylone ,  
rôte que celles de l'Egypte & de l'Eu-  
pe se sont formées du debris des Eco-  
que les Juifs ont eues audelà de l'Eu-  
sate. Il s'attache principalement à en  
re connoître les Chefs qui se sont rendus  
commandables dans les derniers siècles.  
Le sçavant Benedectin termine sa Dis-  
tation , en marquant deux causes de  
chûte des Ecoles des Hebreux ; la  
emiere , est leur endurcissement dans  
reur : comme ils ont rejeté Jesus-  
brist , Dieu les a rejetés , & la Verité  
est retirée d'eux. La seconde , qui est  
se suite de la premiere , est d'un côté  
défaut d'une autorité divine & infail-  
le , qui règle leurs sentimens ; & de  
autre leur déference aveugle pour des  
hommes ignorans & aveugles par leur  
propre présomption.

*Replique à la Réponse aux Observations  
curieuses sur une espece d'hydropisie  
particuliere.*

CETTE Replique est celle que nous avons annoncée dans le Journal d'Octobre dernier pag. 385. après avoir rapporté la Réponse aux Observations curieuses dont il s'agit, lesquelles ont été faites par un Professeur en Médecine de la Ville de Reims. L'Auteur de la Replique paroît un peu en colere contre celui de la Réponse; & un Auteur en colere prévient mal en sa faveur; quoiqu'il en soit, voici la Replique, les Lecteurs en la comparant avec la Réponse, qui est dans le Journal que nous venons de citer, jugeront de l'une & de l'autre. M. Anel, ainsi qu'on l'a pû remarquer dans le Journal du Mois de Septembre de cette année, pag. 341. explique d'une manière l'hydropisie vésiculaire; l'Auteur de la Réponse aux Observations du Médecin de Reims, l'explique d'une autre, & celui de la Replique comme on le va voir. l'explique encore d'une autre; trois sentimens différens dont les Lecteurs jugeront.

Il paroît par les citations de plusieurs passages Grecs, que l'Auteur de la critique de nos Observations Médicinales,



N O V E M B R E 1712. 297

entend assez bien cette Langue ; mais  
s'il n'entend pas si bien Hippocrate.  
Nous remarquons aussi qu'il a negligé de  
lire les decouvertes des Modernes , &  
de s'éclaircir dans leurs Livres sur ce qui  
auroit pû l'instruire touchant cette hy-  
dropisie particuliere , & lui faciliter par  
là l'intelligence d'Hippocrate , lui qui se  
mêle de donner des enseignemens sur  
cet Auteur à des gens du métier , & qui  
les renvoye au Livre des glandes , com-  
me ne l'ayant pas lu , quoique ce Trai-  
té soit si petit , qu'on n'oteroit repro-  
cher à un Medecin ordinaire de ne le  
sçavoir pas , encore moins à des Profes-  
seurs. Notre Critique prétend que la  
raison que nous avons apportée pour ex-  
pliquer la formation de ces globules , est  
justement le fait , que le point est de  
sçavoir comment ils se forment. Exa-  
minons comment cela se peut entendre.  
Nous prétendons que le sang étant trop  
crû & trop plein de sérosité , il la fait  
entrer en trop grande abondance dans  
les vaisseaux lymphatiques , & que cette  
sérosité n'ayant pas un libre cours , elle  
étend les membranes de ces vaisseaux en  
forme de vesicules globules ou hydati-  
des , & fait cette espèce d'hydropisie ,  
que les modernes appellent *vesiculaire*.  
Il se fait pourtant des mêmes raisons  
qu'il condamne ; car au lieu des vaisseaux  
lym-

lymphatiques , il apporte pour cause de la formation de ces globules , la sérosité qui dégorge dans les glandes , les étend & les enflame , pour pouvoir ensuite être séparées & poussées au dehors comme des corps étrangers : Ainsi il croit avoir bien mieux expliqué que nous , la cause de cette maladie ; mais il ne voit pas qu'il est bien plus difficile à ces glandes de se détacher , qu'aux vaisseaux lymphatiques de s'étendre & se rompre.

Les deux derniers passages Grecs qu'il allegue , expliquent bien la nature & la fonction des glandes ; mais il ne s'ensuit pas pour cela , que ces glandes étant abreuvées d'humidité , elles se forment en globules de toutes sortes de grosseurs , & même jusqu'à celle d'un œuf avec une membrane très-mince & tout-à-fait transparente , comme nous l'avons remarqué dans le corps que nous avons fait ouvrir. Il y a eu à la vérité les hydro-pisies engendrées par une tumeur œdémateuse des glandes du mésentère ; & par des vésicules formées dans les vaisseaux lymphatiques , comme on en voit une belle observation dans Hoëstesterus ; mais cette observation ne fait rien pour l'Auteur de la Critique , puisque les glandes n'étoient point en globules pleins d'eau , mais seulement tumefies , au lieu

que les vaisseaux lymphatiques étoient dilatés en vessies, & ainsi cette hydropisie n'étoit qu'en partie vésiculaire.

Pour comprendre avec plus de facilité, la différence de ses sentimens & des nôtres, il est nécessaire de sçavoir que les glandes sont des organes particuliers composés d'un peloton de vaisseaux assez compacte, où aboutissent des artères, des veines, des filets de nerfs, & des vaisseaux lymphatiques. La fonction de ces glandes est de séparer quelque liqueur destinée à l'utilité du corps, & de la renvoyer par quelques vaisseaux particuliers aux autres parties. Il y en a de deux sortes, de conglobées, & de conglomerées. Les conglomerées envoient le suc qu'elles séparent, dans quelques cavités, comme sont les glandes du pancréas, du foye, des reins, les salivaires & autres. Les conglobées séparent la lymphe & la renvoyent par les vaisseaux lymphatiques, qui sortent de la propre substance de ces glandes, dans le grand canal du chyle, ou dans d'autres vaisseaux; le mesentere en est parlemé, & c'est à celles-là que les Modernes attribuent la faculté d'épurer le chyle; c'est justement de ces glandes-là que cet Auteur prétend que les globules de la maladie se sont formés.

Il n'y a personne si peu versé dans la  
pra-

500 JOURNAL DES SÇAVANS.  
pratique de la Médecine, qui ne sçache  
que lorsque le chyle reste dans la substan-  
ce des glandes du mesentere, il ne man-  
que pas de s'y coaguler, tenant de la  
nature du lait; & de durcir ces glandes  
en maniere d'écrouelles & de schirre;  
c'est le sentiment d'Hippocrate dans son  
Livre des glandes & de tous les Prati-  
ciens, confirmé aussi par l'expérience  
journaliere: mais de dire que ce chyle  
étant enfermé dans la substance de ces  
glandes se soit changé en une eau trans-  
parente, & que la membrane flexible  
déliée & semblable à la pellicule inte-  
rieure d'un œuf, qui envelopoit ces  
eaux, se soit formée de la substance  
chamue & friable de la glande, sans que  
cela ait apporté aucun obstacle à la trans-  
parence, qu'elle se soit même détachée  
si facilement que l'Auteur le dit, étant  
si bien tenue par des arteres, des vei-  
nes, & des nerfs, c'est ce que person-  
ne ne pourra croire. Ce système n'est  
appuyé ni de l'autorité d'Hippocrate ni  
des Modernes, ni de la Raison. Des au-  
tres passages qu'il apporte d'Hippocrate,  
il n'y a que le dernier qui explique l'hy-  
dropisie vésiculaire, mais c'est celui-là  
même que nous avons cité dans nos Ob-  
servations, & qu'il a tronqué; parce  
qu'il lui étoit contraire, & qu'Hippo-  
crate n'y fait mention que des hydaudes  
&

& tubercules du poumon , qui sont l'hydropisie vesiculaire de la poitrine ; pas un des Anciens ni des Modernes , n'ayant jamais écrit que ces vesicules pleines d'eau claire & transparente , se soient formées des glandes du poumon , qui sont si petites , si tendres & si friables , qu'on ne peut soupçonner qu'elles se soient grossies , creusées , & converties en membranes pour contenir ces eaux. Il n'est pas non plus vraisemblable que la maladie dont parle Fernel , *Lib. 5. cap. 10.* & qu'on nous apporte pour exemple , ait été formée d'une glande creusée , puisque ce mal est celui qu'Hippocrate appelle *tuberculum pulmonis suppuratum* , qui est ce que les Modernes appellent *vomicæ pulmonis* : C'est plutôt un sac membraneux , qui contient quelquefois jusqu'à une pinte de pus fort épais , & qui venant à se crever inopinément , souvent étouffe les malades. Hippocrate fait aussi mention de tubercules crus , qui sont de petits corps durcis , qui ne tendent point à suppuration , & qui pour cela sont même plus dangereux que les autres.

L'Auteur de la Critique peut-il ignorer la structure du poumon , ne sçait-il pas que la substance n'est qu'un amas de vesicules toutes attachées ensemble , & ayant communication aux rameaux de



504 JOURNAL DES SÇAVANS  
contenant le Règne de Louis XI  
A Amsterdam chez Covens & M  
tier, 1720.

**O**N ne s'amuseroit pas à faire  
Remarques sur cet Extrait, s'il  
toit écrit d'un certain air décisif, &  
sultant, capable d'en imposer aux L  
teurs. C'est l'ordinaire de ceux qui p  
sument assez d'eux-mêmes, pour cre  
leur décision suffisante, sans autre pr  
ve. Mais, n'en déplaise aux RR. &  
de Trevoux, leur autorité toute seu  
selon leurs propres principes, est tou  
plus probable; & l'Auteur de cet *Ab*  
*Chronologique* étant lui-même Aut  
grave, de plus d'une manière, son  
torité est pour le moins probable au  
Cependant, on veut bien aller plus lo  
& en rapportant les preuves de ce q  
avance, (ce que ne font pas les RR. &  
pour appuyer leur opinion) on entrepr  
de les convaincre d'autant de fautes  
véritables ou affectées, qu'ils lui im  
tent de *bévue*s.

Avant que d'entrer en matière,  
RR PP s'égayent sur le Titre d'*Ab*  
que l'on a donné à ce Livre, qui  
montre, disent-ils, qu'en raccourci  
per relative divers Tableaux etc. Si cet  
droit valoit la peine d'être relevé,  
leur demanderoit ce que c'est donc qu'  
*Ab*

N O V E M B R E 1722. 505

*Abregé*, & on les prierait d'en donner la definition. Mais que pourroient-ils ajouter à l'idée de *Tableau en raccourci*, & de *Perspective*? Chacun a t qu'en maniere d'Histoire, comme de peinture, c'est la le Chef d'œuvre de l'Art. Il est vrai, que les RR. PP. ajoutent, que les Tableaux du Continuateur de Mezeray, ne sont que des Tableaux mutilés & imparfaits, qu'il peint d'après des modeles mal entendus. Mais on voit bien qu'ils n'en parlent ainsi, que pour avoir occasion de tomber sur M. le Vaisor, qu'ils appellent son *Devancier*; en quoi ils lui font tant d'honneur, que vingt fois il a été tenté de leur pardonner tout le reste, en faveur d'un rang aussi distingué dans la République des Lettres, que celui qu'ils lui donnent de Successeur de ce grand Homme. C'est encore beaucoup qu'ils aient avoué, que le Continuateur de Mezeray a été plus reserve que son *Devancier le Vaisor*. On leur passe, en faveur de cette verité, ce qu'ils ajoutent pour en diminuer le prix, que comme il n'en a pas tiré plusieurs traits de Satyre & de calomnie capables d'empoisonner, on Histoire, il n'en a pas aussi transcrit divers faits, que peut recueillir un *Abbreviateur*, qui sait distinguer le vrai d'avec le faux, & l'Histoire d'avec l'imposture. Quand cela seroit vrai, on s'en consoleroit, par

de parer à tout de  
d'autres.

A l'égard du tour, de la  
la Liberté, de la sincérité  
dernier Ecrivain, que son  
se flatte d'avoir imitées, les  
disconviennent point : ils  
me, sur les deux derniers  
c'est en quos il triomphe, &  
dessus des Leçons à son guide.  
l'avouent, que pour en pro  
d'invectiver contre ces he  
vinces, où l'on jouit de  
précieuse, inconnue presq  
ailleurs. Il est réfugié, disent  
Pays de franchise, d'où vi  
sortes de Libertez, qui n'ont  
d'autre mérite, que de faire  
teurs qui les composent, &  
Libraires, qui se moquent  
qui les achètent & qui les li  
bien que les Libres, ou

N O V E M B R E 1722. 607

2-mêmes de soutenir dans leurs The-  
les Propositions \* les plus impies &  
plus scandaleuses : ni rien qui égale  
licence des Libelles qu'ils donnent  
us le nom de *Supplement à la Gazette*  
*Hollande*, auquel ils ont donné depuis  
le titre de *Lettres Curieuses de diffé-*  
*ms endroits, sur ce qui se passe dans l'Euro-*  
*au sujet de la Constitution UNIGENITUS.*  
ne autre chose, dont les RR.PP. con-  
lennent encore, c'est qu'il y a de la  
orté & de la netteté dans le stile du Con-  
uateur de Mezeray, caractère, qui  
oit être d'une grande évidence dans ce  
ivre, puis qu'ils sont forcez de l'y re-  
onnoître : mais, ajoutent-ils, il ne dit  
de nouveau. Et que veulent-ils qu'on  
ise de nouveau dans une Histoire, &  
ans une Histoire aussi recente, que cel-  
e de Louis XIII. ? Voudroient-ils qu'on  
mêlât des Fables, & que pour en em-  
eller les Relations, comme celles qu'ils  
ous donnent de la Chine, on y mît  
lus de merveilleux que de réalité : Mais  
a trouve la vérité dans ce Livre ; & ce

Y 2

doit

\* Telle est, entre autres, celle d'une *Torse*,  
édité à J. C. qui fut soutenue dans leur Col-  
ège de Paris, le 23. Avril dernier, *Posit* XIV.  
en ces termes : *Regula morum ultima non est vo-*  
*luntas Dei quaedam juvenis aut vetantis, nec hu-*  
*mana natura comparata ad Deum tanquam ad finem*  
*ultimum, sed humana natura secundum se spectata.*

508 JOURNAL DES SCAVANS.  
doit être quelque chose de nouveau  
pour qui ne lit que des Ecrits de Jé-  
suits.

Après ce Préambule, les RR. PP. en-  
trent en matiere, & quoi-qu'ils aient  
que ces sortes d'Abregez ne méritent  
Extraits, ni Censure, ils ne laissent pas  
d'employer douze ou quinze pages de  
leurs Mémoires à critiquer celui-ci. D'où  
il s'ensuit, qu'il faut bien qu'il ne soit  
pas si mauvais, puis qu'ils ne l'ont pas  
jugé indigne de leur Critique; & qu'ils  
n'ont même donné quelque louange au  
Stile de l'Auteur, que pour acquiescer plus  
de créance dans les reproches qu'ils lui  
font d'être tombé en plusieurs bévues.

Ces bévues, si l'on en croit les RR.  
PP., sont au nombre de huit, des les  
premieres lignes du Livre. La 1. d'a-  
voir dit que ce fut la Reine, Marie de  
Medeis, qui, après la mort du Roi  
Henri IV. envoya le Duc d'Epemon à  
l'Hotel de Ville, pour s'assurer du Prevost  
des Marchands & des Echevins, & au  
Parlement pour l'y faire declarer Regen-  
te. La raison qu'ils en donnent, c'est  
„ qu'au moment que cette Princesse eut  
„ appris la mort du Roi, elle fut au as-  
„ sésa de paroître si eplorée, qu'elle  
„ sembla d'abord ne chercher du soula-  
„ gement à sa douleur que dans ses lar-  
„ mes: que le Chancelier de Sillery &  
„ Ville.



Villeroi vinrent les premiers la conjurer de penser moins à la perte de son Mari, qu'au salut de ses Enfans & du Royaume: que le Duc d'Epemon vint ensuite lui offrir son epee, sa vie & ses amis: qu'elle se remit sur lui de tout ce qu'il falloit faire, & qu'elle ne lui donna aucun ordre particulier". Mais pour que la Reine fût censée avoir envoyé le Duc d'Epemon au Parlement, étoit-il nécessaire qu'elle lui donnât cet ordre en particulier, & ne suffisoit-il pas qu'elle se remit sur lui de tout ce qu'il falloit faire? Ce sont des chicanes pitoyables, qui ne méritent pas d'être relevées; cependant il le faut faire pour convaincre les RR. PP. de mauvaise foi à ce premier égard. Le Duc d'Epemon avoit des ordres de faire ce qu'il fit; il ne faut que lire la Vie pour le reconnoître. On y voit, Liv VI. pag. 236. \* „ que l'armée étant prête, & le Roi disposé à partir (pour l'Expedition que sa mort l'empêcha d'exécuter contre les Espagnols) il voulut auparavant assurer de telle sorte la paix intérieure de son Etat, qu'il ne pût, durant son éloignement, & tandis qu'il seroit occupé contre ses voisins, être rappelé par des troubles domestiques. Que cette prudente pensée le fit ré-

Y 3

„ sou-

\* Edit. de Paris, in fol. 1655.

„ foudre de mettre la puissance entre  
 „ les mains de la Reine , & de la faire  
 „ déclarer Régente en son absence. Mais  
 „ que comme il connoissoit , que , que  
 „ que bonnes intentions qu'elle put a-  
 „ voir , il falloit fortifier l'Autorité d'une  
 „ veraine qu'il lui laissoit , de la hautes-  
 „ té , de la vigueur , & de la prudence  
 „ de quelque grand & expérimente Mi-  
 „ nistre , il jetta les yeux sur le Duc  
 „ d'Epemon , pour le lui donner. Qu'es-  
 „ tant dans cette résolution , il appela  
 „ un jour le Duc , & le fit entrer dans  
 „ son Cabinet , où il estoit seul avec  
 „ la Reine. Qu'il lui dit , qu'estant  
 „ sur le point de sortir du Royau-  
 „ me , dont il lui laissoit la conduite,  
 „ il avoit considéré le besoin qu'elle  
 „ avoit d'un serviteur fidele auprès  
 „ de sa personne . pour la servir de  
 „ ses conseils & de sa main . . . . .  
 „ qu'après avoir jetté les yeux sur tous  
 „ les Sujets , il n'en trouvoit point es-  
 „ qui les qualitez nécessaires à cet emploi  
 „ parussent plus éminentes , qu'en la  
 „ personne du Duc d'Epemon la pré-  
 „ sent . . . . . Qu'elle pouvoit prendre  
 „ en lui une entière & parfaite confian-  
 „ ce &c. " Est-il nécessaire , après ce-  
 „ la , de beaucoup de raisonnemens , pour  
 „ prouver que si la Reine ne donna au Duc  
 „ d'Epemon aucun ordre particulier , c'est  
 „ que

que l'état où e.le se trouvoit alors ne le lui permettoit pas ; mais que dès *qu'elle se remit sur lui de tout ce qu'il falloit faire*, elle est censée , par cela même , l'avoir envoyé par tout où il alla.

Le Duc d'Epemon se le tint si bien pour dit , que voici , comme son Historien en parle \* : „ Après que le Duc eut rendu ce dernier office à son Maître (de conduire son corps au Louvre , après l'assassinat du Roi , dans le Carosse duquel il étoit) quoi que surpris au point qu'on se peut imaginer d'un accident si tragique , il entra néanmoins bientôt en lui-même , & considérant que le plus grand témoignage qu'il pouvoit donner de sa gratitude au Prince décedé , c'étoit de servir ceux qui restoit après lui , il commença de rendre à la Reine les services auxquels il s'étoit engagé peu de jours auparavant dans le Cabinet du Roi , & dont il n'avoit pas reçu les ordres à dessein de les exécuter si-tôt , ni dans une si funeste occasion. Apres avoir témoigné à cette Princesse , la part qu'il prenoit à la perte de son Maître , il lui dit , qu'il ne venoit pas vers S. M. pour arrêter ses pleurs , mais qu'elle auroit toujours le tems de pleurer , & qu'elle ne l'au-

Y 4

„ roit

„ venoit donc de très-bon  
„ frir sa vie , son bien ,  
„ qu'elle lui commandast seule  
„ seroit de ses volontez , &  
„ roit ou qu'elle seroit obéi  
„ excitée par un si prudent  
„ fortifiée par la résolution  
„ reux & si utile serviteur  
„ qu'elle remettoit tout entre  
„ qu'il pourrust aux affaires  
„ donc , qu'elle lui recomma  
„ sans beaucoup plus que sa p  
„ ne , & qu'elle auroit très-  
„ ce qu'il feroit ”. C'est don  
le mot d'envoyer ne se trouve  
sement dans ce récit ; mais  
qui sont si habiles en fait de  
scholastiques , pourroient-ils  
s'y trouve implicitement ? Ve  
n'est pas la conséquence  
d'Epéron en tira lui-même

accompagné. . . . Le Duc de Guise  
 lui ayant demandé quel estoit ce mal-  
 heur, le Duc d'Epemon lui raconta en  
 peu de mots l'Histoire de la mort du  
 Roi, ce qui s'estoit passé depuis auprès  
 de la Reine, & l'ordre qu'il alloit tascher  
 d'establir *par le commandement de S. M.*,  
 pour empescher qu'il ne s'élevast du  
 trouble dans Paris". Or que le Duc d'E-  
 pemon aille établir l'ordre dans Paris *par la*  
*commandement* de la Reine, ou qu'il soit  
*envoyé* par la Reine pour établir l'ordre  
 dans Paris, si ce n'est pas la même chose,  
 j'en appelle au bon sens de tous ceux  
 qui entendent les termes. Que veulent  
 donc dire les RR. PP. par cette premie-  
 re bévue qu'ils imputent à l'Auteur? La  
 bévue n'est-elle pas toute entiere de leur  
 côté, & peuvent-ils en disconvenir sans  
 passer pour n'entendre ni la Logique ni  
 la Langue?

La seconde bévue n'est pas mieux fon-  
 dée. Elle consiste, selon les RR. PP.  
 à avoir dit que ce fut le Chancelier de  
 Sillery qui fit avertir le premier Presi-  
 dent de Harlay de convoquer les Cham-  
 bres du Parlement; au lieu que, selon  
 eux, ce fut le President Seguer qui fit  
 cette convocation. Mais leur autorité  
 dénuée de preuves doit-elle l'emporter  
 sur celle de Dupleix, & après lui de  
 M. du Pin dans son Histoire de Louis XIII. ?



Voici les propres termes de ce dernier Auteur. „ Le Chancelier envoya Mes-  
 „ sieurs de Caumartin & de Bossire,  
 „ Conseillers d'Etat, au Parlement, qui  
 „ étoit alors assemble aux Augustins  
 „ (parce que le Palais étoit occupé pour  
 „ la Ceremonie du l'estrin que l'on y  
 „ devoit faire à l'Entree de la Reine)  
 „ pour avertir M. de Harlay, Premier  
 „ President, 'de faire assembler sur le  
 „ champ toutes les Chambres. Il le fit  
 „ aussi tôt &c.

La troisieme bévue, selon les RR. PP.,  
 est d'avoir dit que le Duc d'Espernon vint  
 au Parlement *pour faire savoir à cette*  
*Compagnie les intentions de la Reine,*  
 d'être déclarée Regente : Et, selon eux,  
 „ il n'y parla ni au nom, ni par ordre  
 „ de cette Princeesse ; au contraire, il  
 „ n'y parut, disent ils, qu'en qua-  
 „ lité d'anc en Officier de la Couronne &  
 „ de Pair, qui a séance au Parlement ;  
 „ & en faisant valoir les raisons qu'on  
 „ avoit d'accorder la Regence a Marie  
 „ de Medici, il n'eut garde d'employer  
 „ l'autorité, les intentions, ou la vo-  
 „ lonté de cette Princeesse, qui avoit  
 „ alors plus de sujet de craindre d'obeir,  
 „ que d'esperance de commander.”  
 Voyons donc ce qui en est, par la ma-  
 niere dont le Duc entra au Parlement,  
 & dont il y parla. Premièrement, il faut  
 observer.

N O V E M B R E 1722. 575

observer ; „ que le Régiment des Gar-  
„ des , dit l'Historien du Duc d'Esper-  
„ non \* , avoit occupé le Pont-Neuf,  
„ & s'estoit étendu le long de la rue  
„ Dauphine , pour garder , suivant l'or-  
„ dre du Duc , toutes les rues qui envi-  
„ ronnent le Couvent des Augustins :  
sur quoi cet Historien ajoute , „ que  
„ quoi-que ces précautions n'eussent esté  
„ apportées par le Duc que pour la su-  
„ rete du Parlement , quelques uns ne  
„ laisserent pas d'interpreter un soin si  
„ exact , plustost pour une espee d'obli-  
„ gation à la Compagnie de suivre ses  
„ Conseils , que pour une plus grande  
„ liberté de dire leurs opinions. Il en-  
„ tra ensuite dans la Sale , où le Parle-  
„ ment estoit assemble , montrant son  
„ espee , qu'il tenoit à la main , & di-  
„ sant qu'elle estoit encore dans le four-  
„ reau ; mais que si la Reine n'estoit pas  
„ declarée Régente , avant que la Cour se  
„ separast , il faudroit bien l'en tirer : qu'il  
„ prevoyoit qu'il y auroit du sang repen-  
„ du. Et sur ce que quelques-uns de man-  
„ derent du tems pour debiter , le Duc  
„ ajouta : que leur prudence n'estoit pas de  
„ saison : que ce qu'il leur proposoit ,  
„ pouvoit se faire ce jour-là sans péril ;  
„ mais qu'il ne se feroit pas le lende-  
„ main sans carnage ". Si c'est la le

Les *petits Amis*, les *Volontez*, & les *moins* présumez de la *Roi* raporte à tous ceux qui notion de l'Histoire de France vent ce qu'étoit le *Parle* premiere Origine, & dans me dont nous parlons : devenu de nos jours, depuis suites ont inspiré à la *Co* l'autorité de cette *Comp* qu'elle leur est contraire.

Il s'ensuit donc delà, l'Auteur de l'Abregé, que les *avoit rangés* autour du *Com* *gustins*, ne servirent qu'à *Arrêt*, qu'on avoit résolu quelque prix que ce fût. Et *trieme* bévue que lui impute. Il n'y avoit, disent-ils, *lution* prise au *Conseil* l'Auteur pour la *Régence*.

N O V E M B R E 1722. 517

pensé à la maniere de l'obtenir".  
Voilà un beau raisonnement! c'est dommage qu'il soit rempli de sophismes. On n'avoit pris là-dessus aucune résolution au Conseil, parce qu'il n'avoit pas eu le tems de s'assembler dans le trouble où tout Paris étoit plongé: Donc la Reine ne pensoit pas à extorquer l'Arrêt pour la Régence. Le Duc d'Epéron agissoit de son propre mouvement; il alla aux Augustins, après avoir fait investir le Couvent de tous côtez; il entra au Parlement en tenant son épée dans la main, & menaçant de la tirer du fourreau, si l'on ne faisoit sur le champ ce qu'il proposoit: tout cela, après avoir assuré la Reine, qu'il perdroit sa vie qu'elle se-  
rait obéie. Donc l'Arrêt fut libre & volontaire. Si un Ecoier des Jesuites raisonneoit de la sorte, il mériteroit assurément le fouet. Mais les RR PP. qui raisonnent si juste, quand il s'agit de leurs intérêts, admettent sans peine ces Sophismes, pour déguiser & pallier les violences qu'ils autorisent. On sentit si bien au Parlement la nécessité que la Cour lui imposoit, que le Sieur de la Guesle, Procureur Général, en prit occasion de représenter à la Compagnie,  
" que ce qui avoit esté proposé par le  
" Duc d'Epéron comme chose Libre,

Y 7

estoit

„ estoit sans doute une espece de nécessité  
 „ mais, ajouta t-il, nécessité & obligation  
 „ très-juste.

Le Caractere que l'on fait de la Reine est en cinquième lieu très-séductueux, selon les RR. PP. Voici ce qu'en dit le Continuateur de Mézeray. C'étoit une Princesse Italienne, aussi peu expérimentée dans les affaires, qu'imperieuse & pleine d'ambition livrée d'ailleurs à la Caligai & à Conchiuson Mari, qui étoient vendus au Conseil d'Espagne. On n'attendoit rien de bon d'une Régence, qui devoit être dirigée par de tels Conseillers. Et voici ce qu'en disent les RR. PP. „ Marie de Médicis  
 „ étoit Italienne, avoit à la vérité  
 „ l'Ambition; mais elle étoit plus timide  
 „ de & plus souple qu'imperieuse...  
 „ Elle s'étoit livrée à la Caligai &  
 „ Conchini; mais ni l'un ni l'autre n'étoit  
 „ vendu au Conseil d'Espagne...  
 „ Le Marquis d'Ancre étoit attaché à  
 „ la Reine, & se mettoit peu en peine  
 „ des intérêts des Espagnols, pourvu  
 „ que la Reine fût affermie dans la Régence,  
 „ & qu'il eût moyen par-là de  
 „ soutenir & de contenter l'ambition  
 „ sa Femme, qui fut la cause de sa  
 „ perte”. Pour faire voir que ce caractère est plus juste que l'autre, il faudroit  
 „ apporter des autoritez; c'est ce que



N O V E M B R E 1722. 519

es RR. PP. ne font point; au lieu que  
le Continuateur de Mezeray a pour lui  
presque tous les Memoires de ce tems-  
là citez par son *Devancier* M le Vassor,  
où l'on voit de quelle maniere chacun  
parloit de la Reine, de la Caligai & de  
son Mari, & quelle opinion chacun a-  
voit de sa Regence. On y lit que  
les plus sages déplorent encore plus  
qu'auparavant le malheur de la Patrie,  
qui perdoit un Roi, dont la conser-  
vation lui etoit si nécessaire. Nous  
voici encore une fois, disoient les uns,  
à la discretion d'une Italienne. Et que  
peut-on attendre de bon d'une Régente  
prodigue, impetueuse, & sans experience?  
Il faudra dépendre de la Caligai, & de  
Conchini, son Mari, Confidens de la  
Reine, & rendus au Conseil d'Espagne.  
Que leur avarice & leur ambition vont  
causer de brouilleries à la Cour & dans  
le Royaume. Si le Roi, ajoutoient les  
autres, avoit suivi l'avis qu'on lui don-  
noit de chasser cette Canaille, qui a  
toujours irrité la jalousie & les chagrins  
de la Reine, peut-être que nous ne pleu-  
rerions pas auourd'hui la mort d'un si  
bon Prince. On sait assez que Conchini  
& sa Femme ont menacé la personne du  
Roi, s'il entreprenoit de les punir de  
leur malice. Des gens de cette trempe  
ne sont-ils pas capables de suborner un

„ assassin ” ? On n'a que trop su de d'où partoit le coup ; & ceux qui suborné les Clements & les Ravail ne devroient pas donner lieu de raporter les excès dont ils sont capables.

On peut juger par ce qu'on vient lire , si les RR. PP. ont raison d'avancer, en sixième lieu, que jamais Règne ne fut dans les premiers jours plus apla que celui de Marie de Medici , & si est sans fondement que l'Abbreviateur a que des lor. on n'en augura rien de bon. N'aurions-nous pas lieu de dire (pour rétorquer ici leur propre jeu de mots contre eux mêmes ) qu'on doit ne n'augurer rien de bon d'un Extrait, qui débute par un commencement où presque dans chaque mot on voit un Elprit de chicane , & une affectation à tourner les choses d'une manière tout à fait fautive ?

Cette affectation paroît encore au sujet du double Arrêt rendu le 14. & le 15. en quoi les RR. PP. trouvent une double bévue : l'une , en ce que l'Abbreviateur a dit, que le jour que Louis XIII tint son Lit de Justice , le Procureur Général donna ses Conclusions tendant à ce que l'Arrêt du jour précédent fût confirmé & l'autre , en ce qu'il avance , que l'avis de tous ceux qui étoient présents , excusa sur le champ ce que le Procureur

N O V E M B R E 1722. 321

*Général avoit requis.* Ils font un grand raisonnement, pour prouver que le Procureur Général ne requit que la *Publication* du premier Arrêt; & n'en demanda point la *confirmation*, le supposant émané d'une autorité legitime. C'est la conséquence qu'ils doivent tirer de leur principe, que le premier Arrêt fut libre, & nullement extorqué. Mais comme ce principe n'est pas celui de l'Abbreviateur, qui a suffisamment prouvé que le premier Arrêt fut extorqué, il a dû dire qu'il avoit besoin d'être confirmé; & que ce fut à quoi tendoient les Conclusions du Procureur Général: En quoi il a encore suivi son *Devancier* M. le Vassor, qui dit que Servin, pour le Procureur Général, *conclut à ce que l'Arrêt donne le jour précédent pour la Régence de la Reine fut confirmé par le Roi seant en son Lit de Justice, envoyé aux autres Parlemens, & publié par tout le Royaume.*

J'ometis les invectives grossieres & les expressions mal honnêtes dont cet Extrait est rempli. On voit par tout, qu'il est moins l'effet d'une Critique judicieuse & sage, telle qu'il convient à des Journalistes, que d'une haine inveterée contre tout ce qui porte le nom de Réfugié. Aussi le Continuateur de Mezeray se tient-il si honore d'avoir été traité comme les plus celebres Auteurs Protestans.

lui qui ne comptoit pas que son Ouvrage dût seulement être regardé par RR. PP, qu'il ne troquetoit pas la condition avec ceux qu'ils comblent de louanges.

(a) *Antiquitez, ou Histoire Chronologique d'Egypte, selon HERODOTE.*

HERODOTE est le plus ancien & premier Auteur que nous ayons à consulter touchant les Antiquitez (b) d'Egypte. Il est vrai qu'avant lui, Hécatée avoit écrit sur ce sujet : mais il ne reste pas un seul fragment de ses Ouvrages. Comme Herodote parle sur le témoignage des Prêtres Egyptiens ; & qu'afin de se mieux instruire des choses, il ne se contenta pas de consulter les Prêtres de Memphis, mais encore ceux de Thebes, & ceux d'Heliopolis qui passaient pour les plus habiles (c) : on ne peut pas douter, que ce qu'il rapporte, ne fût alors l'opinion des Prêtres, c'est à-dire, des Sçavans d'Egypte. Il ne s'est point engagé en des supputations Chronologiques, qui en effet ne s'accordoient pas avec l'affectation qui paroît dans toute son Histoire, de n'o-

(a) Tiré des *Mém. de Trev.* Juillet 1725. pag. 1166.

(b) Herodote lib. 2. cap. 143.

(c) *Διζήσιν Αἰγυπτίαι τιναί λογιώτατοι*

N O V E M B R E 1722. 523

Je à ses Lecteurs que des choses agréables & qui se lisent à plaisir ; au lieu que les calculs arrêtent & demandent une attention particulière.

Herodote contraint d'abandonner Halcarnasse sa patrie, se joignit à une Colonie que les Athéniens envoyèrent à Thurium en Italie, la 3<sup>e</sup>. année de la 83<sup>e</sup>. Olympiade, la 3538<sup>e</sup>. de la Création du Monde, & la 42<sup>e</sup> 8<sup>e</sup>. de la Période Julienne. Il étoit alors âgé d'environ 38. ans ; puisque Pamphila, Dame sçavante d'Alexandrie, citée par Aulu-Gelle (a), lui en donne 53. au commencement de la fameuse guerre du Peloponèse, qui éclatta sur la fin de la première année de la 87<sup>e</sup>. Olympiade, ou en la 4283<sup>e</sup>. de la Période Julienne.

Plin (b) dit qu'Herodote composa son Histoire à Thurium l'an 310. de Rome, qui concourt avec la 4<sup>e</sup>. année de la 83<sup>e</sup>. Olympiade, ou avec la première année de l'Olympiade suivante. Cependant Lucien (c) remarque qu'il l'avoit composée en son pays avant que de passer de Carie en Grece, & qu'il charma tous les Grecs en la recitant aux Jeux Olympiques, qui sans doute furent ceux qui ouvrirent la 83<sup>e</sup>. Olympiade.  
C'est

(a) Lib. 15. cap. 23.

(b) Lib. 12. cap. 4.

(c) Discours sur Herodote.



C'est un fait constant, qu'Herodote cita son Histoire dans une celebre assemblée de la Grece, soit aux Jeux Olympiques, ou aux grandes fêtes d'Athènes; or comme on n'a nul indice qu'il repasse d'Italie en Grece, & que tous les Auteurs conviennent qu'il mourut à Thurium; on doit conclure qu'en est-il avoit composé son Histoire avant qu'il se rendit avec la Colonie Athenienne, & qu'il la retoucha dans la suite.

Comme une si belle Histoire n'a pu être l'ouvrage d'un jour ni d'une année, on peut conjecturer qu'Herodote commença de s'y appliquer dès la première année de la 82<sup>e</sup>. Olympiade: c'est encore bien abréger le tems, & ne lui donner que quatre ans de travail pour acquiescer une gloire immortelle. Il n'étoit âgé que d'environ trente trois ans, & il étoit de retour d'un voyage d'Egypte où il avoit ramassé les Memoires qu'il mis en œuvre dans son second Livre. Ainsi on peut fixer son voyage vers la 3<sup>e</sup>. année de la 81<sup>e</sup>. Olympiade, c'est-à-dire, vers la 3529<sup>e</sup>. du Monde, & 4259<sup>e</sup>. de la Période Julienne. Cette espee de Dissertation ne sera pas inutile, en ce qu'elle nous fournira une époque.

Le reste de la vie d'Herodote ne fait point à notre sujet: mais on sent que  
qu'il

N O V E M B R E 1722. 525

On a dit pour en fixer le point principal, excite la curiosité d'en savoir davantage. Il naquit à Halicarnasse, la première ou la seconde année de la 72<sup>e</sup>. Olympiade, environ quatre ans avant l'expédition de Xerxès en Grece; ce qui fait dire à Denys d'Halicarnasse, qu'il soit né peu de tems avant la guerre des Perses, quoique Darius pere de Xerxès ne attaqué la Grece plusieurs années auparavant. Herodote fut entêté, comme l'étoient alors les Grecs, de l'état républicain & populaire (a): & voyant sa patrie sous la domination de Lygdamis petit fils de la fameuse Reine Artémise, il s'exila volontairement à Sestos, où il se perfectionna dans la Dialecte Ionique, & travailla à son Histoire. Etant retourné à Halicarnasse, il contribua beaucoup à y introduire le gouvernement populaire, qui bien-tôt ne devint si peu favorable, qu'il fut contraint de se retirer pour jamais. Les applaudissemens qu'il reçut en Grece, le redommagerent des mauvais traitemens de ses Citoyens, sans pourtant lui donner un établissement fixe, qu'il alla chercher en Italie. On sçait, sur le témoignage de Pamphila, qu'il avoit 53. ans au commencement de la guerre du Peloponèse; & que par conséquent ce

font

(a) Suidas,

526 JOURNAL DES  
sont 15. ans qu'il demeura  
mais on remarquera sur  
moignage , qu'il vécut p  
au-delà. Car non seule  
(4) d'Amyrtée qui s'effor  
l'Egypte de la domination  
& leur fit une rude guerre  
encore que , la guerre fin  
laissèrent le gouvernement  
à Pausiris fils d'Amyrtée.  
entreprit la guerre la seco  
regne de Darius fils nature  
la 2e. année de la 8. e. Ol  
il la soutint pendant six ans  
dote vécut au-delà de 70.  
même dire qu'à cet âge il  
Histoire.

Une autre époque est  
Amasis , qui selon Herodo  
44. ans , & eut pour succ  
Psammenitus , qui apres six  
gne fut vaincu & pris par  
Or ce fut en la 5e. année  
que Cambyſes fit la conquē  
te , & c'étoit la premiere  
63e. Olympiade , la 41. 0e.  
de Julien. Et par conséq  
commença de regner la pre  
de la 52e. Olympiade , &  
la Période Julienne.

(4) Lib. 2. cap. 15.

(b) Lib. 3. cap. 2. & 14.

Lorsqu'Herodote voyageoit en Egypte, il n'y avoit pas, dit-il, (a) 900. ans de la mort du Roi Moeris. On peut donc croire que ce Roi mourut environ l'an 2630. du Monde, & 3360. de la Période Julienne. Et c'est encore une troisième époque.

Il ne suffit pas pour établir sûrement la Chronologie, de s'être assuré de quelques époques, il faut aussi s'instruire de la forme des années, & de la manière de les compter, qui ont été en usage parmi les peuples différens.

Il est constant que les Prêtres d'Egypte, qui entretenoient Herodote des antiquitez de leur Nation, mesuroient les tems par des années solaires. Cet Historien (b) dit qu'ils se vantoient d'avoir été les premiers à diviser les tems en années de douze mois, faisant chaque mois de trente jours, & ajoutant cinq jours à la fin; en sorte que leur année étoit précisément de 365. jours. Cependant il restoit encore près de six heures de course au Soleil pour atteindre au point d'où il étoit parti en commençant l'année: & après quatre ans écoulés, à l'entrée de la cinquième année le Soleil étoit éloigné de près d'un jour, du point d'où il avoit commencé la première.

Sup-

(a) Lib. 2. cap. 13. (b) Lib. 2. cap. 4.

DECEMBRE , & ainsi c  
nuellement d'un jour ,  
quatre ans.

De-là il s'ensuit 10. , c  
quatre fois 365 , c'est-à  
ans , le premier jour d  
tienne auroit parcouru t  
nos années : 20. Que  
de 1460. années Egyptie  
courte de 365. jours o  
qu'une révolution d'aut  
nées ; & que par conséq  
années Egyptiennes pou  
des nôtres. 30. Qu'enfin  
Egyptienne & la 1461<sup>e</sup>  
recommenceroient enser  
ce calcul n'est pas exac  
suppose l'année solaire d  
six heures précises . ice



On ne comprend pas, comment Herodote a pû préférer cette forme d'année errante à l'usage des Grecs, qui afin de fixer les années & de les ajuster aux cours des saisons, après trois ans de 365. jours ajoûtoient un jour à la quatrième année, comme nous faisons à l'année sextile. Car il est très-commode pour la vie civile, que la forme des années convienne avec celle des saisons. Du reste Herodote ne marque point le nom des mois, & ne donne nul indice qui puisse servir à découvrir le commencement de quelque année, & à établir quelque époque.

Une seconde preuve que les Prêtres Egyptiens entendoient des années solaires & telles qu'on vient de les décrire, c'est qu'ils divisoient les longs intervalles de tems par âges d'hommes (a), & qu'ils ne comptoient que trois âges d'hommes pour cent ans.

Toutefois plusieurs sçavans Auteurs, trouvez du nombre excessif d'années, où les Egyptiens remontoient, ont crû que le moyen de les ramener & de les resserrer dans des bornes raisonnables est de prendre les années pour des mois de Lune ou pour des lunaisons. C'a été le sentiment d'Eudoxe cité par Proclus (b).

*Tom. LXXII.*

*Z*

*de*

(a) Liv. 2. chap. 142.

(b) Liv. 1. sur le Timée de Platon.

530 JOURNAL DES SÇAVANS.  
 de Varron cité par Lactance (a), de  
 Plin (b), de Panodore cité par Geor-  
 ge Syncelle (c): Diodore de Sicile  
 rapporte le même sentiment. Mais  
 n'est nullement vraisemblable, puisqu'il  
 réduiroit un âge d'homme à trente-trois  
 lunations, c'est-à-dire, à deux ans &  
 huit mois & demi. Jules Africain (d)  
 a eu raison de se moquer d'un accom-  
 modement, qui employant, dit-il, la  
 fiction pour développer des fictions,  
 tend à autoriser les fables des Egyptiens.  
 Il y a aussi peu de vraisemblance à ima-  
 giner des années de trois ou de quatre  
 mois.

Une preuve enfin qui paroît conva-  
 ncante, qu'anciennement les Egyptiens  
 gardoient quelque rapport avec le cours  
 du Soleil dans la forme de leurs années,  
 c'est que Joseph parle à Pharaon de sept  
 années d'abondance, & de sept autres  
 de sterilité. De plus Moïse, élevé dans  
 l'Egypte avec les Israélites qu'il condui-  
 soit, présente une année qui dépend du  
 cours du Soleil, sans faire, ce semble,  
 d'autre changement en celle à laquelle ils  
 étoient accoutumés, sinon d'ordonner  
 que (f) désormais elle commenceroit  
 vers

(a) Liv. 2. des Instit. chap. 12. (b) Liv. 7.  
 chap. 41. (c) Pag. 41. (d) Lib. 1. (e) Cité  
 par Syncelle pag. 17. (f) Exode, chap. 11.  
 v. 2.

vers l'équinoxe du printemps. Outre que leur sortie de l'Egypte , précédée & accompagnée de tant de merveilles , méritoit de fonder une nouvelle époque : on conjecture que les Egyptiens qui avoient une extrême veneration pour la Canicule , commençoient alors leur année au lever héliaque de cette étoile , c'est à-dire , à la fin des jours caniculaires , en sorte que Moïse eut aussi dessein de précautionner les Israélites contre cette superstition , en changeant le commencement de l'année. Si cela est ainsi , il faut croire que les Egyptiens , afin d'éviter l'embarras d'accorder le cours du Soleil & celui de la Lune , se déterminèrent dans la suite à la forme des années qu'Herodote leur attribue.

Avant que d'avancer plus loin on remarquera deux choses qui méritent une attention particulière , & que les Prêtres d'Egypte dirent à Herodote (a). 10. Ils se moquerent de la vanité de certaines gens qui se prétendoient issus des Dieux , & ils soutinrent que nul homme n'est né des Dieux. 20. Ils assurèrent aussi (b) que les Dieux qui avoient régné en Egypte , ne se sont point mêlés parmi les hommes & n'ont eu aucun commerce avec eux. Que conclure de ces deux propositions , sinon

Z 2

qu'ils

(a) Lib. 2. cap. 143. (b) Cap. 144.

qu'ils estimoient fabuleux, tout ce qu'il se devoit de la durée du regne de ces Dieux : Herodote le comprit ainsi ; & ne s'arrête point, comme la plupart des Historiens, à détailler le tems que chaque Dieu regna. Apparemment il ne fut pas plus crédule sur le reste qu'ils le raconterent de l'antiquité de leur Nation : car il n'assure rien, & il met tout sur leur compte.

Selon le récit qu'ils lui firent (a), Meinez ou Minez, est le premier homme qui ait régné en Egypte. Il n'y avoit alors que la Thebaïde, ou la haute Egypte qui fût habitable : la basse, depuis le lac de Moeris jusqu'à la mer n'étoit qu'un grand marais. Ce premier Roi donna à ses successeurs l'exemple d'entreprendre de grands ouvrages, s'il est vrai qu'il ait détourné le cours du Nil qui alloit se perdre dans les sables vers la Libye & l'Afrique, & qu'il ait creusé un nouveau canal au travers des rochers pour le conduire vers le septentrion. Il bâtit la ville de Memphis, environ à cent Stades ou à quatre lieues au dessous de l'endroit où il avoit ainsi forcé le cours du Nil, & il y construisit un Temple magnifique à Vulcain.

Meinez eut un fils unique, nommé Maneros, (b) qui apparemment fut

(a) Lib. 2, cap. 4. & 99. (b) Cap. 79.

N O V E M B R E 1722. 533

ble en musique; puisque les Grecs le  
moient pour Linus : ce Prince mou-  
jeune , & les Egyptiens ne cessoient  
de le pleurer.

Ils avoient dans leurs livres (a) le  
un écrit de trois cens trente Rois, de-  
s Neinez jusqu'à Moeris qui étoit le  
nier de ce long catalogue. Tout ce  
i restoit d'eux , étoit seulement leur  
un , n'ayant rien fait qui rendit leur  
émoire recommandable : dix-huit de  
s Rois étoient Ethiopiens, & il y avoit  
t une Reine nommée Nitocris. Mais  
loeris signala son regne par un vestibule  
qu'il fit bâtir devant le Temple de  
Julcan , & principalement par un lac  
qu'il fit creuser , & qui peut être a été  
plus grand ouvrage fait par la main  
es hommes. On en donnera la des-  
ription ; mais maintenant on ne s'at-  
ache qu'à la chronologie.

Herodote rapporte que les Egyptiens  
galoient la durée de tant de regnes à  
tant d'ages d'hommes ; ce sont onze  
ille ans. Il dit (b) qu'au tems qu'il  
oyageoit en Egypte , il n'y avoit pas  
60. ans de la mort d. Roi Moeris, ain-  
ce Roi vivoit encore l'an 2629 du  
onde , & 3359. de la Periode Julien-  
e. C'étoit 176. ans depuis la sortie  
es Hebreux de l'Egypte : & la Grece

L 3

de

(a) Cap. 100. (b) Cap. 11.



534 JOURNAL DES SÇAVANS.  
ne fournit gueres alors que les fables  
ses Tantaïes , de ses Bellerophons ,  
ses Perces.

Persee étoit originaire d'Egypte ,  
de la ville de Kemmis dans la Thebe  
de (a) ; où l'on fille d'Inachus premier  
Roi d'Argos (b) ou d'Iafus 7e. Roi d'Ar  
gos (c) étant allée en Egypte , eut Ep  
phus de Jupiter. Agenor & Belus naq  
rent de Neptune & de Libye fille d'Ep  
phus : Agenor regna en Phœnicie ,  
Belus en Egypte. Belus fut pere d'Egy  
te & de Danaus. Celui ci avec Lyn  
cée qui étoit son neveu & son gendre  
se retira à Argos : & ceux d'Argos , mé  
contents de Gelanor leur Roi , mirent Da  
naus en sa place , Lyncée lui succéda  
Abas & Acrifius , fils & petit-fils de Lyn  
cée , furent ensuite Rois d'Argos. Ré  
n'est plus connu que l'extrême vigilance  
d'Acrifius pour garder sa fille Danae  
qu'il ne pût néanmoins préserver de l'adultère  
de Jupiter , qui en eut Persee.

Ce Heros au retour de son expédition  
contre les Gorgones dont il delivra l'A  
frique , passa à Kemmis afin de voir le  
lieu de son origine. Et les habitans de  
Kemmis pour honorer sa memoire , lui  
éleverent un Temple , & instituerent des  
Jeux à la mode des Grecs. Ils conf  
voient

(a) Cap. 91. (b) Apollodore lib. 2.  
(c) Pausanias lib.

toient, comme une chose précieuse, une de ses sandales, laquelle avoit deux boucles de long. Ils disoient que Persée se faisoit souvent voir dans leur pais, & plus souvent dans son Temple, & que ses apparitions préageoient l'abondance.

On prétend que Danaus arriva à Argos vers l'an 3239. de la Période Julianne: 120. ans avant la mort de Moeris, & 56. après la sortie des Israélites de l'Egypte. On prétend aussi que Persée commença de regner à Mycenes environ l'an 3400, 51. ans après la mort de Moeris.

Après tant de Rois obscurs, vint le regne éclatant de Sesostris. Herodote (*a*) ne marque point, qu'il ait été fils de Moeris, ni s'il fut son successeur immédiat. Sesostris eut une grande flotte sur la mer Rouge, avec laquelle il se rendit maître de l'un & de l'autre bord; ensuite retournant sur l'Asie, il en subjuga une grande partie: il vainquit les Thraces & les Scythes, & poussa ses conquêtes jusques dans la Colchide: où il laissa une Colonie d'Egyptiens. Son frere, à qui il avoit confié le gouvernement de l'Egypte pendant son absence (*b*), ne le vit pas volontiers de retour, & chercha le moyen de le faire perir. Ce frere dénaturé fit entourer la

un pont au travers des flâmes  
quel il se sauva avec le reste  
le. Au reste on ne rapporte  
de contes, que pour mettre  
le ridicule des Egyptiens &  
concerne leur Histoire.

Sesostris (\*) amena une  
finie d'hommes des peuples  
vaincus: & il les employa,  
turer des pierres d'une grand  
se pour le Temple de Vulcai  
creuser des canaux pour poi  
Nil par toute l'Egypte; qui  
n'avoit dans les endroits é  
fleuve, que des eaux de puit  
& malsaines. A cette occa  
tagea toute l'Egypte entre le  
donnant à chacun & au for

coudées pour lui & pour la Reine, quatre de vingt coudées pour leurs enfans.

Sesostris succéda à Mœris, mort environ l'an 3360. de la Période Julienne; il faut conclure qu'il régna dans le tems qu'Aod étoit Juge des Israelites, qu'il est distingué de Sésac Roi d'Egypte qui prit Jérusalem & imposa un tribut à Roboam. Herodote ne dit rien de la durée de son regne.

Pheron (a) son Fils lui succéda. Il fut privé de la vue pendant dix ans, en punition de ce que par impatience il avoit tiré une flèche contre le Nil qui débordoit extraordinairement. Il recouvra la vue par un moyen ridicule qui lui fut pourtant révélé en songe, & qui lui apprit un fâcheux secret; sçavoir, que la Reine sa femme lui avoit manqué de fidélité & que plusieurs autres Dames en avoient aussi manqué à leurs maris: il les fit toutes renfermer & brûler ensemble dans une ville qui servit de bucher. Outre plusieurs autres ouvrages, il orna le Temple du Soleil de deux obélisques faits d'une même pierre, hauts de

les Egyptiens. Paris après avoir enlevé Helene & les trésors de Menelas , fut écarté de la route de Troye par les vents, & jetté sur les côtes d'Egypte , où commandoit Thonis. Ce Commandant l'entendant accuser par ses propres domestiques d'avoir violé les droits de l'hospitalité par le rapt & le vol , en écrivit à la Cour , & puis l'y envoya sous bonne garde avec Helene , & tout ce qu'il avoit enlevé de chez Menelas. Protee jugea le crime digne de mort : mais ne voulant pas sevir contre un étranger , il se contenta d'ordonner à Paris de se remettre en mer dans trois jours , & il restint Helene avec tout ce qui avoit appartenu à Menelas , afin de les lui rendre. Cependant les Grecs , persuadés qu'Helene avoit été conduite à Troye & qu'elle y étoit , malgré tout ce que les Troyens purent protester au contraire , s'obstinèrent à faire le siège de cette ville , & ne furent détrompez qu'après l'avoir prise. Alors Menelas prit la route d'Egypte , où il fut reçu du Roi avec honneur , qui lui fit rendre & Helene & ses biens : mais il répondit mal à cette générosité ; car afin de se rendre les vents favorables , de contraires qu'ils lui étoient , pour son retour en Grece , il fit enlever & éventrer deux enfans Egyptiens. *Homere n'a pas ignoré cette Histoire , dit*  
Hé.



Hérodote, ni que Paris & Menelas ont été en Egypte; il en fait mention dans l'Iliade (a) & dans l'Odyssée (b): mais il a estimé qu'un autre tour lui feroit une plus belle & plus agréable abondance pour ses Poëmes.

L'opinion, ce semble, la mieux établie touchant la prise de Troye, la met l'an 3430. de la Période Julienne, & par conséquent à 170. ans depuis la mort de Moëris, espace à diviser entre les regnes de Sésostris, de Phéron & de Protée. Ou en suivant la Chronologie des marbres d'Arondel, selon laquelle la prise de Troye tombe en l'année 3503; ce sont encore 145. ans pour ces trois regnes.

Le successeur de Protée (c) fut Rampsinus, le plus riche des Rois qui aient jamais regné en Egypte. Pour renfermer & assurer son trésor, il fit bâtir exprès une tour de pierres de taille: mais l'Architecte en plaça tellement une, que deux hommes pouvoient la tirer. Cet Architecte avoit deux fils, & à la mort il leur déclara son secret, dont ils ne manquerent pas de profiter. Cependant Rampsinus à chaque fois qu'il visitoit son trésor, le trouvoit diminué, sans pouvoir deviner, ni qui étoient les vo-

Z 6

leurs.

(a) Chant 6. vers 269. (b) Chant 4. vers 227, & 351, & chant 3. vers 299. (c) Chant 12.

leurs , ni par quelle voye ils entroient : ils s'avisa donc de faire mettre un piège près des sacs , & en effet un des voleurs y fut pris , qui ne pouvant se débarrasser , persuada à son frere de lui couper la tête & de l'emporter , afin de n'être pas reconnu. Cela fut ainsi exécuté. Le Roi fit ensuite exposer le corps , & mit des Gardes avec ordre d'examiner la contenance de toutes les personnes qui en approcheroient , pour tâcher d'en tirer quelque indice. La mere des voleurs affligée à l'excès de ce que le corps d'un de ses fils étoit ainsi exposé , dit résolument à l'autre , ou qu'il falloit qu'il enlevât le corps de son frere , ou qu'il iroit le denoncer. La commission étoit dangereuse , & il s'en acquitta en cette maniere. Il chargea de vin quelques ânes , & les conduisit sur le soir vers l'endroit ou les Gardes étoient postés : là il fit couler de son vin qui attira les Gardes : comme il se tourmentoit beaucoup , de même que si ç'avoit été un accident , ceux-là tâchoient de le consoler : & lui pour reconnoître leur courtoisie , les fit tant boire , qu'ils s'enyvrèrent & s'endormirent profondément. Alors il enleva le corps de son frere : & de plus , il donna à chaque Garde une talade sur la joue gauche. Le reste du conte est si sot , qu'on auroit honte de l'achever.

N O V E M B R E 1722. 541

Ce Roi plaça deux Statues hautes de vingt-cinq coudées auprès du Temple de Vulcain, l'une dédiée à l'Été, l'autre à l'Hiver. Il fut le dernier qui gouverna l'Égypte avec équité & selon les Loix : & jusques-là les Égyptiens avoient été heureux.

Cheopez (a) son successeur n'en agit pas de même pendant un regne de 50. ans , & il les fatigua extrêmement à la construction d'une pyramide dont on donnera ailleurs la description. Outre cela ce fut un impie , qui fit fermer tous les Temples , & défendit les sacrifices.

Kephrenes (b) son frere regna après lui & comme lui pendant 56. ans. Il fit aussi bâtir une pyramide , mais moins belle que la première , & il continua de tenir les Temples fermés.

Mycerinus (c) fils de Kiopez parvint au trône après la mort de son oncle Kephrenes , & par une conduite toute opposée à la leur , rétablit le bon ordre parmi les Sujets , & le culte envers les Dieux. Il se flattoit de mériter par-là un long regne ; mais les oracles lui annoncèrent , que ce ne seroit que pour six ans : & lui , afin de doubler le tems , veilloit les nuits , & les passoit dans le divertissement. Mycerinus n'eut qu'une fille : & Herodote même , qui ne passe

Z 3

(a) Cap. 124. (b) Cap. 125. (c) Cap. 126.

542 JOURNAL DES SCAVANS.  
pas pour incrédule, ne pût croire ce  
lui raconterent les Egyptiens de l'inc  
horrible de ce Roi, que la Princesse  
vengea sur elle-même en se tuant. Qu  
qu'il en soit, Mycerinus, soit pour  
pier son crime, soit par le seul motif  
se consoler de la mort de sa fille, v  
lut lui donner une sépulture honora  
& fit enfermer son corps dans la fi  
de bois d'une vache, couverte d'or, &  
un Soleil d'or entre les cornes. Herod  
la vit dans la ville de Saïs, où elle é  
gardée dans une salle avec quelques  
les statues de bois.

Asychis (a) successeur de Mycerin  
fit bâtir un superbe vestibule au tem  
de Vulcan, du côté de l'Orient : il  
prétendit effacer la gloire que ses pré  
cesseurs s'étoient voulu faire par le  
pyramides, en en élevant une de briques  
qu'il fit ainsi parler dans une inscription  
*Ne vous avisez pas de me mépriser  
comparaison des pyramides de pierres ;  
je mérite autant de leur être préférée,  
Jupiter est au dessus des autres Dieux.  
En battant le marais avec un long bâton  
ils ramassèrent ce qui s'y attachoit de boue  
en en firent les briques dont je suis construite.  
Inférieure aux autres, en égard à la  
matière, à la hauteur, aux ornemens  
elle demande la préférence pour sa*

(a) Orig. 136,

le bâne d'une bouë qui n'avoit pas été  
 tirée du marais avec la pèle ou avec des  
 aniers , mais qui seulement étoit de-  
 meurée attachée à un baton. Etrange  
 objet de vanité !

L'Egypte eut ensuite un Roi aveugle,  
 comme (a) Anyfis ; qui contraint de  
 céder à une irruption des Ethiopiens ,  
 sous la conduite de Sabacos , se retira  
 dans les marais. Sabacos fut le maître  
 de tout le pais pendant cinquante ans ,  
 & le quitta épouvanté d'un songe qui  
 lui commandoit de faire couper en deux  
 tous les Prêtres de l'Egypte : il eut hor-  
 reur de commettre une telle action , &  
 aima mieux retourner en Ethiopie. Ain-  
 si l'aveugle Anyfis remonta sur le trône.  
 Tandis qu'il fut caché dans le marais ,  
 il demanda aux Egyptiens qui lui por-  
 toient des vivres , qu'ils apportassent  
 aussi des cendres , dont enfin il forma  
 une Isle de plus de dix mille pas de dia-  
 metre.

Herodote (b) ajoute , que cette Isle  
 de cendre demeura si bien cachée , que  
 tous les Rois suivans dans l'espace de  
 plus de 700. ans la firent inutilement  
 chercher : enfin elle fut découverte sous  
 le regne (c) d'Amyrtée. Or Amyrtée  
 fit soulever l'Egypte , & commença la  
 guerre

(a) Cap. 137. (b) Cap. 140. (c) Syncella  
 pag. 256.



544 JOURNAL DES SÇAVANS  
guerre contre les Perses en la 2e. an  
de Darius fils naturel d'Artaxerxes ,  
quelle étoit la 2e. de la 89e. Olymp.  
& la 4292 de la Période Julienne.  
remontant donc de 700. ans , on tro  
qu'Anyfis étoit mort avant l'an 3  
de la même Période.

Voilà un grand dérangement dans  
Chronologie d'Herodote , ou plutôt  
celle des Egyptiens qui l'instruisoient  
leur Histoire. Car entre Protée qui  
gnoit du tems de la guerre de Tro  
l'an 3530 , & la mort d'Anyfis arriv  
avant 3592 , il n'y a pas 62. ans. C  
deviennent donc les regnes de Cheop  
de Chephrenes , de Sabacos , qui l  
156. ans , sans compter ceux de Re  
ptinitus , de Mycerinus , d'Asychis ,  
enfin d'Anyfis.

Sethon (4), Prêtre de Vulcain , s  
ceda à Anyfis : & ce ne fut que par  
racle qu'il évita un sort pareil & d'  
chassé de son Royaume. N'étant po  
homme de guerre , il méprisa ceux  
faisoient profession de l'être , & les p  
va des terres que ses prédécesseurs l  
avoient accordées : aussi ils lui refusèr  
leurs services à son besoin. Car Sa  
cherib Roi des Arabes & des Assyri  
étant venu l'attaquer , la milice d'Egy  
ne voulut faire aucun mouvement po

ent le lendemain qu'à fuir.

est manifeste que cette mauvaise fa-  
a été copiée d'après ce qui arriva  
ennacherib devant Jérusalem. Mais  
Egyptiens, afin de la faire passer  
pour originale, lui avoient donné envi-  
ron 400. ans d'antiquité, car la véritable  
expédition de Sennacherib ne se rap-  
porte qu'à l'an 4001. de la Période Ju-  
lienne: au lieu que Sethon, selon cette  
fabuleuse Chronologie, a dû être con-  
temporain de Samson.

C'etoit avec aussi peu de raison, qu'ils  
comptoient (a) depuis leur premier Roi  
Me-

(a) Cap. 142.

Meines jusqu'à ce prodigieux événement  
 341 âges d'hommes & autant de Rois  
 c'est-à-dire, 11340. ans, en prenant  
 trois âges d'hommes pour cent ans. Pour  
 preuve de ce qu'ils avançoient, ils  
 rent voir à Herodote dans le Temple  
 Jupiter à Thebes les statues colossales  
 345. Grands-Prêtres: qui chacun de leur  
 vivant avoient fait placer leurs statues  
 ce lieu. Et comme à dessein de décréditer  
 eux mêmes le récit fabuleux de  
 leur prétendue antiquité, ils dirent  
 Herodote, que dans cet intervalle de  
 11340. ans le lever du Soleil avoit chan-  
 gé quatre fois, le Soleil s'étant deux fois  
 levé où il se couche maintenant, &  
 s'étant allé coucher où il se leve, sans  
 que pourtant l'Égypte en eût souffert  
 aucune manière, soit par rapport à la  
 fertilité de la terre, ou aux crues du  
 Nil, ou à la santé des habitans.

La mort de Sethon fut suivie d'un  
 grand changement dans le Gouverne-  
 ment de l'Égypte, qui autant qu'on  
 peut comprendre d'Herodote (a), de-  
 vint à sans Roi, & fut bien-tôt ap-  
 divisée en douze parties égales entre  
 tant de Rois. Ces douze Rois (b)  
 promirent une amitié constante,  
 s'engagerent à entretenir entr'eux  
 même égalité; en sorte que si l'un

(a) Cap. 147. (b) Cap. 151.

N O V E M B R E 1722. 547

se s'élever, tous les autres s'unirent contre lui. Chacun étoit d'autant plus attentif à observer la conduite des autres, qu'un oracle leur faisoit craindre qu'un d'eux ne les détruisit tous & ne rendît le maître de l'Egypte ennemi : ce devoit être celui qui se serviroit de son casque pour faire une libation. Ils étoient convenus qu'à certains jours ils s'assembleroient dans le Temple de Vulcain pour renouveler leurs promesses, & pour se donner des assurances d'une union sincère. Un jour qu'ils étoient occupez à cette cérémonie, le Prêtre qui devoit leur présenter des coupes pour faire les libations, se méprit, & n'en apporta qu'onze au lieu de douze : de sorte que Psammitichus qui étoit le dernier, manquant de coupe, tira son casque de dessus sa tête, avec lequel il fit la libation. Voilà ses Collegues irritez ; mais comme il y avoit plus de faute du Prêtre, que de Psammitichus, qui en cela avoit agi sans dessein, ils ne lui ôtèrent pas la vie, & se contentant de le dépouiller de la meilleure partie de ses Etats, ils le releguerent dans les marécages.

Psammitichus exilé méditoit les moyens de se venger : & l'oracle qu'il consulta, lui répondit que ce seroit avec le secours d'hommes d'airain. Bien-tôt

après

548 JOURNAL DES SÇAVANS.  
après, des gens épouvantez accoururent  
lui dire que des hommes d'airain paro-  
issoient sur le bord de la mer : c'étoient  
des pirates d'Ionie & de Carie, armés  
d'airain, qui avoient fait une descente.  
Jusques là les Egyptiens n'avoient point  
vu d'hommes ainsi armez. Psammitichus  
les engagea à prendre parti avec  
lui, & avec leurs secours il accomplit  
le premier oracle : car il vainquit les au-  
tres onze Rois, & se soumit toute l'E-  
gypte.

Il reconnut les services de ces Ioniens  
& Cariens, en leur donnant des terres  
& c'est, dit Herodote, depuis le tems  
qu'ils s'y établirent, qu'on a quelque  
connoissance plus distincte & plus cer-  
taine de l'Histoire & des affaires de l'E-  
gypte. Ainsi Herodote n'a pas pour-  
suivi la crédulité, jusqu'à faire fond sur les  
récits des Prêtres Egyptiens : & la  
Chronologie fait ici une terrible chute,  
qu'on démontrera dans la suite.

Tandis que les douze Rois vécutent  
en bonne intelligence, ils firent bâtir  
sans communs le labyrinthe, qu'Her-  
odote (a) préfère aux plus grands & aux  
plus beaux ouvrages de la Grèce, & au  
Temple d'Ephese. Psammitichus devenu  
seul possesseur de l'Egypte fit bâtir  
Memphis un vestibule au Temple de Vu-  
canus.



N O V E M B R E 1722. 549

du côté du midi , & un superbe  
is pour loger Apis : au lieu de co-  
les c'étoient des colosses de douze  
cées. Il étendit sa domination jus-  
dans la Syrie : mais ses conquêtes  
rent lentement , puisqu'il ne prit la  
d'Azot qu'après un siège de 18.

(a) Il regna 54. ans.

Necos (b) son fils lui succeda , & re-  
17. ans. Il entreprit de joindre le  
à la mer Rouge par un canal : &  
es avoir vû perir plus de douze cens  
de ses Sujets dans ce travail , il dé-  
sur ce qu'un oracle l'avertit qu'il  
valloit pour des étrangers. En effet  
ius , profitant de ce qui étoit déjà  
acheva le reste , & rendit le canal  
igable , tourna ses pensées du côté  
la merne , & eut de grandes Flottes  
la mer Rouge & sur la Méditerranée :  
il poussa les desseins de son pere  
la Syrie , gagna une bataille à Mag-  
d , & prit une grande ville nommée  
dout.

Ce Roi d'Egypte est sans doute le même  
que les (c) Livres Saints nomment  
Necho , à qui Josias , comme allié des  
Syriens , ayant voulu s'opposer , fut  
dans la bataille de Mageddo. Ne-  
cho en conséquence de sa victoire exi-  
gea

(a) Cap. 157. (b) Cap. 158. (c) Liv. 4.  
Rois , chap. 23.

550 JOURNAL DES SÇAVANS.  
gea de grosses sommes de la Judée ,  
disposa du Royaume en faveur de Je-  
kum. Quatre ans après (a) il fut le  
même défait par Nabuchodonosor près  
de l'Euphrate.

Piammis (b) fils de Necos porta les  
armes d'un autre côté , & attaqua l'É-  
thiopie : il ne régna que 6. ans.

Apriez son fils lui succéda , & ten-  
na un regne heureux de 25. ans par un  
triste destinée : il ne fallut qu'un ma-  
vais succès pour lui faire perdre son  
Royaume & la vie. Non seulement  
manqua la conquête de Cyrenes qui  
s'étoit proposée , mais il fut repoussé  
avec une si grande perte , que son ar-  
mée en prit occasion de se révolter  
comme s'il eût eû dessein de la faire pa-  
rir toute entière , afin de pouvoir impé-  
nétrément & sans résistance asservir l'Égy-  
pte. Amasis qu'Apriez envoya vers les  
Chefs , écouta plus son ambition , que  
la fidélité qu'il devoit à son Roi : il  
accepta l'offre qu'ils lui firent de le re-  
connoître pour Roi. Apriez qui con-  
noissoit mal l'esprit d'Amasis , crut en-  
core pouvoir le ramener , & avec lui  
les rebelles , & lui envoya un homme  
de considération , nommé Patarbemis  
qui n'ayant trouvé aucune disposition

(a) Jeremie chap. 46. (b) Hérodote lib.  
2. cap. 161.

N O V E M B R E 1722. 551

à l'accommodement , retourna en diligence avertir le Roi de se preparer à la guerre. L'infidelle Amasis fut couronné , & le fidelle Paterbannis reçut un indigne traitement : car à son retour Apries lui fit couper les oreilles & le nez, & par cette barbarie il le rendit si odieux à ceux mêmes qui jusque-là lui étoient dévoués at achés , qu'ils l'abandonnerent aussi. Sa ressource furent trente mille Libyens & Cariens , avec lesquels il se mit fermement en état de dompter toute l'Egypte : il n'hésita donc pas sur le parti d'aller au devant des rebelles & de leur donner bataille proche de la ville de Memphis. La victoire fut long tems disputée par la valeur de ces troupes étrangères , qui enfin succomberent sous le nombre des Egyptiens : Apries fut pris , & renfermé dans le Palais de Sais, où auparavant il faisoit sa demeure : il y fut d'abord traité avec honneur , & puis étranglé.

Amasis (\*) élevé sur le trône s'appliqua à se concilier l'affection des Egyptiens. Et comme il sentit que sa naissance qui n'étoit pas illustre , & sa conduite qui n'avoit pas été réglée , diminuoient du respect qui étoit dû à sa dignité Royale , il fit fondre un bassin d'or qui lui servoit & à ceux qui mangeoient

avec

(\*) Cap. 172.

le Roi. La  
la débauche  
bien , il av  
Roi , il m  
ses premiers  
donne la m  
toit a boire  
jusqu'à faire  
il est un d  
gypte avec  
il est en p  
que lui ont  
reconnoiss  
pour eux ;  
dans la ville  
exercice de  
vrages (b)  
déceffeurs:  
vestibule de  
nerve à S  
vaste étend  
ou la grande  
partie avoit  
distant de  
prenoit en

(a) Cap

N O V E M B R E 1721

maison faite d'une seule pierre & qui avoit en dehors vingt & une coudées long, quatorze de large, & huit coudées en dedans plus de dix huit coudées long, douze de large, & cinq coudées. Deux mille hommes furent employés pendant trois ans à l'amener d'Égypte. Outre cela il fit poser de nouveau le Temple de Vulcain à Memphis, & le faire couché & long de soixante coudées, & élever deux colosses de pierre, faits d'une même pierre. Les Temples de l'Égypte & plus la Grèce se sentent de sa magnificence.

Le regne d'Amasis (a) fut heureux pour l'Égypte: le Nil ne manqua jamais d'arroser la terre, ni de fournir abondamment à la nourriture de ses habitants, qui se multiplièrent si prodigieusement, qu'on comptoit lors vingt mille villes dans l'Égypte.

On a déjà remarqué que les Grecs aussi bien que les Égyptiens, ont eu plaisir à embellir l'histoire d'Amasis, pour reconnoître ses bienfaits, & ceux-ci parce qu'il a été leur dernier Roi. Mais nous avons des Prophètes Jérémie (b) & Ézechiel (c), que Nabuchodonosor a fait prisonnier à la prise de Jérusalem & de Tyr.

Tom. LXXII.

Aa

(a) Chap. 177. (b) Chap. 44. 17.

(c) Chap. 12. vers. 10.



Compte un veier, & de  
de 40. ans. Le P. Pétus  
qu'Amasis étoit un des C  
Nabuchodonosor, & qu'apr  
battu Apriez il fut laiffe po  
l'Egypte : mais qu'ensuite  
du déclin de la puissance de  
il s'en rendit maître absolu  
tre de Roi.

Amasis (a) regna 44. an  
sans le tems que Cambyse  
l'Egypte, & faisoit ses pré  
la conquérir. Cambyse,  
Perse, avoit été irrité d'ou  
rie d'Amasis, qui lui envo  
d'Apriez au lieu de la sienne  
avoit demandée : & ce qui  
sis à faire cet échange, c'é  
gnit que sa fille ne fût pas  
titre de Reine. Au contrair  
tiens assûroient que la fille  
retrouvée en Egypte à Gize

semblable qu'Amasis ait envoyé à  
bysses une fille d'Apriez, laquelle ne  
roit avoir guere moins de 44 ans.  
reste, pour le fils de Cyrus falloit-il  
autre raison de faire la guerre, que  
passion d'être conquerant à l'exemple  
son pere?

Psammetichus (a) avoit succede à A-  
sis son pere, & ne regna que six mois.  
bysses le vainquit proche de Pelu-  
m, le poursuivit à Memphis, l'y as-  
sea, & le prit.

Les Egyptiens sont demeurez sous le  
lg depuis ce tems-là, & n'ont point  
de Rois de leur Nation, sinon par  
quelques courts intervalles, qui n'ont  
proprement que des soulèvemens &  
efforts pour le délivrer de la domi-  
on des étrangers, sous laquelle ils  
omboient bien tôt.

Quant à la Chronologie de ces der-  
rs Rois d'Egypte, elle paroît d'au-  
moins suspecte, que ce n'est plus  
le témoignage des seuls Egyptiens  
elle est fondée, mais aussi sur lui  
Gre s établis en Egypte, qui comp-  
ent 146. ans & 6. mois depuis le  
commencement de Psammetichus jus-  
à la fin de Psammenitus. Or on  
vient communement sur le témoi-  
ge de Jule l'Africain & d'Eusebe,

556 JOURNAL DES SCAVANS.

que Cambyfes fit la conquête de l'Egypte la 5<sup>e</sup>. année de son regne, qui fut la 4<sup>e</sup>. de la 63<sup>e</sup>. Olympiade, & la 4189<sup>e</sup>. de la Période Julienne. En remontant donc de 140. ans & 6. mois, on trouve la 2<sup>e</sup>. année de la 22<sup>e</sup>. Olympiade & la 4023<sup>e</sup>. de la Période Julienne pour le commencement du regne de Psammitichus. De sorte qu'entre la mort d'Anyfis avant l'an 3592. & le commencement de Psammitichus il y a plus de 431. ans qui ne sont remplis que du regne de Sethon & de celui des douze Rois qui regnerent ensemble.

Afin de se rendre presente la Chronologie d'Egypte, autant qu'on peut la recueillir de différens endroits d'Herodote, on en fera une brève récapitulation, & on tâchera de la corriger par quelques courtes reflexions. On comptera les années selon la Période Julienne qu'on estime être la plus commode quand il est question de ces tems éloignés.

Moeris vivoit en 3359 : & l'on ne sçait pas l'année de sa mort.

On ne sçait pas non plus, si Sesostris lui succéda immédiatement, ni la durée du regne de ce conquérant, ni du regne de Pheron son fils. Mais puisque Protee vivoit du tems de la guerre & de la prise de Troye en 3530 ; l'intervalle depuis Moeris est de 171. ans.

Pro.

N O V E M B R E 1722. 557

Protée fut suivi de Rampfinitus, Cheopez, Chephrenez, Mycerinus, Alychis, Anyfis renverse du trône par Sabacos & ensuite remis sur le trône.

L'intervalle depuis Protée, ou plutôt depuis la prise de Troye, jusqu'au retour d'Anyfis en 3592. n'est que de 62. ans. Ce qui pourtant ne s'accorde pas avec les longs regnes de Cheopez. de Chephrenez & de Sabacos, sans compter le reste des années de Protée, & celles de quatre autres Rois.

Il faut donc necessairement reconnoître de l'erreur dans les 700. ans: & pour la corriger il faut ajoûter à 3530, premierement les 172 ans que regnerent Cheopez, Chephrenez, Mycerinus & Sabacos; secondement tout ce qu'on jugera à propos d'assigner pour le reste du regne de Protée, pour les regnes entiers de Rampfinitus & d'Alychis, & pour le regne interrompu d'Anyfis. Ces deux sommes ensemble ne scauroient monter qu'à environ 300. ans. Ainsi l'on peut fixer vraisemblablement la fin d'Anyfis environ à l'an 3830, & seulement à 462 avant Amyrtee.

A Anyfis succeda Sethon, qu'on auroit souhaitté d'approcher encore davantage, & de l'amener jusqu'au tems qu'Ezechias regnoit à Jerusalem: mais la ridicule victoire des rats sur Sancherib

558 JOURNAL DES SÇAVANS.  
en Egypte devance d'environ 170. ans  
la terrible execution de l'Ange exterminateur contre l'armée de Sennacherib.

On a déjà remarqué que depuis la mort d'Anyfis jusqu'au commencement du regne de Plammitichus seul l'intervalle est de 431. ans : qui selon la correction qu'on vient de faire , se reduisent à 193 ; & c'est encore trop pour le regne de Sethon , l'anarchie de peu de durée , & les douze Rois regnans ensemble.

Avant que de finir , il y a quelques reflexions importantes à faire.

10. Dans tout le narré d'Herodote on voit l'Egypte entiere toujours réunie en un seul Royaume , gouvernée par une suite de Rois presque tous originaires du païs & qui se sont succedez les uns aux autres. Sabacos & dix autres Ethiopiens dans des tems plus reculez sont les seuls Rois étrangers , auxquels l'Egypte ait été soumise ; & elle n'a été partagée qu'entre les douze Rois qui ne subsisterent pas long-tems,

L'attention d'Herodote à marquer ces deux points de l'Histoire d'Egypte , est une preuve certaine , qu'il n'avoit point entendu parler ni d'autres Rois étrangers, ni d'autres divisions en plusieurs Monarchies.

*Ex-*



*Explication du premier verset du Chap. X. 1.  
 premier Livre des Rois, par le J. E.  
 CQUES MARIE AYROLI D.  
 C. D. J.*

*Voici une nouvelle explication d'un  
 endroit de la Sainte Ecriture qui  
 nous embarrasse & partage les Inter-  
 pretes. Je dis nouvelle, car c'est à ce  
 que l'Auteur nous la donne. Ah!  
 ne serviroit-il en effet de répéter ce  
 que d'autres ont déjà dit? Cepen-  
 dant comme il est dangereux dans ce  
 regard le sens de l'Ecriture, & en  
 général dans tout ce qui appartient à la  
 Religion, de s'écarter des voyes tracées  
 par l'Antiquité, le P. Ayrol. n'a pas man-  
 qué de faire voir que la nouveauté de son  
 explication ne doit pas la faire rejeter.  
 Le Concile de Latran (a) sous  
 le Pape X. ordonne à tous ceux qui expli-  
 quent aux peuples la Doctrine Evangelique,  
 d'être exacts en interpretant l'Ecriture, le  
 sens des Docteurs que l'Eglise, ou un  
 usage a approuvés. Il y a un sem-  
 blable Decret dans le Concile de Trente,  
 session IVe. Mais le nouvel Interprete  
 remarque, 1o. qu'il ne s'agit dans  
 ce verset dans l'autre que (b) des choses  
 qui appartiennent à la foi & aux mœurs.*

*A a 4*

*20. Qu'il s'*

*agit des Mœurs de Trente. Août 1721. p. 1869.  
 Session. XI. (b) Concil. Trid. Sess. IV.*

20. Qu'ils défendent seulement de donner au Texte sacré des sens contraire, & de la commune interpretation de l'Eglise & des saints Docteurs, mais non pas des sens differens, comme le dit expressément le Cardinal Pallavicin (a) 30. Que S. Thomas (b) & S. Augustin (c) permettent cette diversité d'interpretations, pourvu qu'on se tienne dans les bornes que la Foi & l'Eglise nous prescrivent. Or il est évident que notre Auteur a suivi ces regles saintes; & certainement on sera persuadé en lisant cet Extrait, qu'il n'avoit pas même besoin de cette précaution, plus nécessaire à tant d'autres qui la négligent.

Au Chap. XIII. du Liv. I. des Rois v. 1. on lit ces paroles selon la Vulgate: *Filius unius anni erat Saul cum regnavit super Israel.* Le P. Aytoli se propose de les expliquer en cherchant leur véritable sens dans la source même, dans le texte Hebreu. Et il est bon de remarquer ici que ce verset ne se trouve point dans les Septante, L'Hebreu porte: *בן שנה שאול במלכו*; c'est à dire mot à mot, *Filius anni Saul in regnando ipsum.* Or il y a deux choses à examiner dans ce texte; premièrement ces paroles.

FIN

(a) Hist. Concil. Trid. Lib. VI. n. 96

(b) Q. IV. De Potent. 2. 1. in corp.

(c) De Doct. Christ. Lib. III. cap. 27.

במלכו ; & ensuite cette expression במלכו .  
 Le mot בן *filius*, dit l'Auteur, ne s'en-  
 tend pas ici dans le sens naturel & usité,  
 un fils par rapport à son pere ; mais  
 s'employe pour marquer les années  
 de l'on a vécu ; & comme les Latins  
 disent, *tot annos natus*, les Hebreux di-  
 sent, *fils de tant d'années*. Genes. XII. 4.  
*Abraham filius septuaginta quinque annorum*.  
 Pour ce qui est de במלכו , c'est un  
 mot composé de כו qui dans cette for-  
 me signifie *in*, & de l'infinitif כלך *reg-*  
*ner* ; c'est à dire , *dans son regne*, &  
 comme disent les Italiens, *nel suo regna-*  
*re*, ou plutôt, *nel cominciar egli à reg-*  
*ner*, quand il commença à regner ; car  
 cette expression signifie toujours le com-  
 mencement du tems que l'on veut mar-  
 quer ; 1. 1. Reg. XVI. 11. Comme ce  
 usage est fort difficile, on l'a tourné  
 cent façons différentes. Le nouveau  
 commentateur les examine d'abord, &  
 réfute ; ensuite il expose son senti-  
 ment, & tel est le dessein & l'ordre de  
 Dissertation.

Quand Saul fut choisi pour regner sur  
 Israël par la de<sup>e</sup> nation de Dieu même,  
 est certain qu'il etoit dans un age pro-  
 pre au gouvernement. Saul, ou l'Histo-  
 riographe (a) parut au milieu du peuple,  
 & étoit plus grand que tous les autres

A a 5

de.

(a) 1. Reg. X. 23. IX. 20.

de toute la tête. Que veulent donc dire ces paroles : *Filius unius anni erat Saul*, &c. Saul étoit un enfant d'un an ? &c. Il y a des Auteurs qui ne font point difficulté de dire qu'il manque dans le texte quelque mot, qui marqueroit le nombre des années de Saül. & sur cela chacun se donne la liberté de conjecturer comme il lui plaît. Melchior Cano de son autorité ajoute vingt années. *Filius unius ex viginti annorum*, &c. Un Scholiaste Grec met trente ans; *ὁδὲ τριάντα ἔτην*, &c. D'autres mettent quarante ans; quelques-uns enfin suppleent d'autres nombres, selon le système de Chronologie qu'ils ont suivi.

Mais outre que l'on a toujours lû dans le texte original *בן שנה* simplement & sans aucune addition, & que l'Auteur de la Paraphrase Chaldaïque, Jonathan fils d'Uziel, & disciple du fameux Hillel, qui vivoit cent ans avant la destruction du second Temple, reconnoît & confirme cette leçon; que deviendroît l'autorité sacrée de la Vulgate même (a) si l'on avoit recours à ce moyen, toutes les fois qu'il se rencontre des difficultés dans le texte des Livres Saints; & quel champ n'ouvrirait-on pas à la témérité des Critiques & des Interprètes?

O

(a) Franc. Mendoza hie.

N O V E M B R E 1722. 563

On doit pareillement rejeter l'interprétation de ceux qui veulent que le nom *שׂוּל* soit au datif, & qui traduisent: *Filius unius anni erat Saul*, Saul avoit un fils d'un an, à sçavoir Isboseth. Mais il faudroit pour cela que ce nom eût son article ל en cette maniere *שׂוּלֵה*; & d'ailleurs nous ferons voir dans la suite qu'Isboseth avoit alors 22. ans.

La plupart des Saints Peres & un grand nombre d'Interpretes, le Paraphraste Chaldaïque à leur tête, expliquent ainsi le verset dont nous parlons: *Saul étoit un enfant d'un an*, ou, *comme un enfant d'un an*, par l'innocence de ses mœurs, & la simplicité de son cœur. Mais ce sens est moral, & nullement historique, & nous cherchons le sens literal. Je sçai qu'ils appuyent leur explication sur ces paroles (a): *Erat ei (Cis) filius vocabulo Saul electus & bonus: & non erat de filiis Israël melior illa*. Mais il est évident, reprend l'Auteur, qu'il ne s'agit point ici de vanter les vertus de Saul, mais seulement de faire voir combien par sa bonne mine & sa taille avantageuse il meritoit de commander aux autres: car l'Historien ajoute aussitôt (b) *Il étoit plus grand que tout le peuple de toute la terre*. Samuël s'explique encore plus clairement dans le chap. sui-



564 JOURNAL DES SÇAVANS.  
vant (a). Lorsque Saul ayant paru au milieu du peuple, avec tant d'avantage, le Prophète dit à ses nouveaux Sujets : vous voyez celui que le Seigneur a choisi, & qu'il n'y en a point parmi vous qui lui soit comparable. Car qui ne sçait combien le peuple se prend par ces qualitez sensibles, & tout cet extérieur qui frappe les yeux ? Enfin l'Ecriture a voulu marquer l'âge de Saul lorsqu'il commença de régner, comme elle en use dans la suite à l'égard des autres Rois (b), dont elle nous apprend & l'âge qu'ils avoient lorsqu'ils monterent sur le trône, & la durée de leur regne, ce qui a dû sur tout être observé à l'égard du premier des Rois d'Israël, & au commencement d'une nouvelle Monarchie.

Encore une autre explication qui n'est pas plus recevable que les premières. Plusieurs rapportent ces paroles : *Fuit unius anni erat Saul*, &c. non pas aux années ou à l'âge de ce Prince, mais au tems de son regne. Saul, disent-ils, fut premièrement établi Roi, & sacré par Samuel à Maspha (c), puis une année après à l'occasion de la victoire qu'il avoit remportée sur les Ammonites, l'autorité souveraine lui fut confirmée, & son regne renouvelé à Galgala (d).

C'est

(a) 1. Reg. X. 24.

(b) 2. Reg. V. 4. 4. Reg. XV. 2.

(c) 1. Reg. XII. (d) 1. Reg. XII. 15.

N O V E M B R E 1722. 565

Et ce que l'Ecriture a voulu exprimer, & voici le sens qu'ils lui donnent. L'année s'étoit écoulée depuis que Saul étoit été oint à Maspha, lorsque sa Royauté fut confirmée à Galgala. Cette interpretation contredit manifestement la ligature : car au commencement du chap. XI. nous lisons ces paroles : *En un mois après (l'onction de Saul) l'Ammonite se mit en campagne, & Jabel de Galaad.* Au verset 30, *Anciens de Jabel dirent à Naas : accordez-nous sept jours pour envoyer des courriers dans toute la terre d'Israel; & si personne ne vient nous défendre, nous nous rendrons à vous.* Les Courriers étant venus à Gabaa où étoit Saul, le Prince informé du dessein de l'Ammonite, assemble promptement une armée, & envoie dire aux habitans de Jabel : (a) *main vous serez saurez.* Le lendemain il taille en pieces les troupes Ammonites, leur déroute fut telle, qu'il n'en resta que deux ensemble (b). Après cette victoire, tout le peuple va à Galgala, & y venoit de nouveau Saul pour son Roi en l'absence du Seigneur. Alors Samuel leur fait le discours rapporté au Chapitre XII. immédiatement après, & dès le premier verset du Chap. III, suivent ces paroles : *Filius unius anni erat Saul, &c.*

A 2 7

Voilà

(a) 1. Reg. XI. 9. (b) V. 13.

fait. Donnons quelques jours  
d'Israël après sa victoire , par  
à Galgala , où Saul est pour  
fois reconnu Roi, nous n'avons  
viron quarante jours , ou  
cinquante. Il faudroit donc  
cours de Samuel qui suit  
ment , eût duré plus de dix  
qu'on pût dire aussi tôt après  
*regné un an.*

De plus ce mot בְּמִלְכוֹ ,  
qu'à 39. fois dans le texte  
est toujours employé pour  
commencement du regne  
Roi, & jamais le renouvellement  
confirmation de leur puissance  
raine , & cela s'étend même  
qui ont eû deux commen-  
cements, comme David qui ré-  
sept ans & demi dans Hebron  
Tribu de Juda . & puis il

NOVEMBRE 1722. 567

, quand il commença de regner.  
signifie donc certainement le  
commencement du regne de Saul, &  
est le tems qui s'estoit passé depuis  
Saul Roi.

ainsi que quand nous lisons au  
des Rois Chap. V. 4. דוד במלכו  
שלש: personne ne s'avisera de  
30: *David avoit regné trente ans,*  
les Anciens d'Israël vinrent le  
en Hebron; puisque l'Historien  
aussi-tôt que depuis ce tems là il  
40. ans, qui sont, comme l'on  
toute la durée de son regne. Mais  
évident que cela signifie: *David*  
*30. ans lorsqu'il fut sacré Roi d'Israël.*

Il faut dire autant des paroles que  
examinons, & toutes les circons-  
aussi bien que l'expression étant  
ables, elles ne peuvent signifier  
de Saul quand il fut crée Roi.

P. Ayroli après avoir réfuté ces  
les explications, vient à la secon-  
de de sa Dissertation, où il ex-  
le sens qu'il croit qu'on doit don-  
le texte qui en fait le sujet. Au reste  
applications qu'il a réfutées sont au  
l'avoient déjà été par divers Inter-  
Il n'a point parlé de celles qui  
moins rebatuës & plus nouvelles,  
de celles du Pere Hardouin (\*) &  
du

La Chron.

568 JOURNAL DES SÇAVANS  
du P. Calmet (a) qui pouvoient trou-  
ver place dans son Ecrit. Mais venant  
à l'exposition qu'il fait de son senti-  
ment.

Il trouve deux manieres d'expliquer  
litteralement & selon l'Histoire le tems  
qu'il examine. Car premierement on  
peut dire que le nom singulier *annus*, est  
mis pour le pluriel *annorum*, rien n'est  
tant plus commun en Hebreu que de  
semblables enallages du singulier pour le  
pluriel, ou du pluriel pour le singulier.  
L'Auteur en rapporte un grand nombre  
d'exemples, & il pouvoit s'épargner cette  
recherche, puisque personne ne ignore  
cet usage si frequent dans toutes les  
Langues. Il ajoute qu'il donne de l'or-  
phaise & de la force au discours, selon  
la remarque de S. Augustin (b), il pou-  
voit dire aussi du Rheteur Longin (c).  
dont l'autorité en cette matiere n'est pas  
d'un moindre poids que celle de S. Au-  
gustin. Mais il ne s'agit pas ici de sçavoir  
si on peut user de cette figure, il faut  
montrer qu'elle est effectivement em-  
ployee dans cet endroit. C'est ce que  
l'Auteur tâche de faire dans la suite.

La seconde maniere d'expliquer ce  
passage, est de prendre le mot *annus*,  
*annus*, pour *tempus*, de sorte que ce  
nom

(a) In hunc loc. (b) Lib. 2. Locution de  
Erod. Cap. VIII. (c) Traite du sublime,  
Chap. XXIII.



N O V E M B R E 1722. 569

**U**n *année*, qui est une mesure de temps déterminée, se prend pour le *temps* en général, & indéfiniment. En effet ces deux mots sont mis assez souvent dans l'Ecriture l'un pour l'autre. On en donne ici plusieurs exemples. Le premier est tiré du Chap. VIII. du Prophète Daniel, V. 25. *Tradentur in manu ejus usque ad tempus & tempora, & dimidium temporis.* Le second exemple est encore du même Prophète, Chap. XII. v. 7. *Cum iurasset per viventem in aeternum; quia in tempus & tempora, & dimidium temporis.* Dans l'un & dans l'autre endroit, dit notre Auteur, le Prophète parle de la persécution de l'Antechrist, & il prédit qu'elle durera trois ans & demi; mais au lieu de dire des *années*, il dit des *temps*. Reste à faire voir, qu'on dit aussi *année*, pour un *temps* indéterminé. Au Chap. X. du Livre des Juges. on lit ces paroles selon l'Hebreu: *Iratus est Dominus contra Israel, & tradidit eos in manus filiorum Ammon, & oppresserunt filios Israel in anno illo octodecim annis.* Mais comment les Ammonites ont-ils pu opprimer le peuple d'Israël dans une année durant 18. ans? Il est donc évident que *in anno illo*, (paroles qui ne se trouvent point dans la Vulgate) est ici pour *in tempore illo*, dans ce *temps-là*: & en effet c'est ainsi que les Septante ont

ont traduit; Εἰ τῷ καίρῳ ἐκείνῳ. J'omet de semblables exemples rapporter par notre Interprete, & qui pouvoient peut-être ne pas paroître concluans pour le dessein; j'ometts pareillement l'argument qu'il tire de la Langue Arabe, de laquelle le mot *senn*, qui vient de l'Hebreu שנה, signifie en général le temps, l'âge de quelqu'un. Je laisse tout cela, & je viens à la conclusion qu'il en tire.

Puisque le singulier *anni* peut être pris pour le pluriel *annorum*, ou signifiera général le *temps*, il s'ensuit que cette phrase, *filius anni*, signifiera, *filius annorum*, ou *filius temporis*, ou bien *etatis*. Or cette expression Hebraïque est la même que la phrase Latine, *vir anni proventus*; ce que les Italiens disent d'une manière tout semblable à l'Hebreu, „ *uomo di tempo*, un homme qui a vécu „ *cu long-tems*, un homme avancé en âge ". Et voilà précisément ce que signifient ces paroles que nous examinons. *Filius unius anni erat Saul cum regnum cepisset*, " Saul étoit d'un âge avancé „ quand il commença à regner ". Cette proposition se prouve aisément par l'Ecriture. Saint Paul dans le discours qu'il fit aux Juifs d'Antioche de l'Asie (Act. XIII. 21.) donne à Saul quarante années de regne; ou plutôt, ces quarante années s'étendent depuis la mort

L'AN 1722. 578  
 pêtre Heli , jusqu'à la fin du  
 fil. Or de ces 40. années il  
 22. à Samuel , & 18. à  
 le Grand Prêtre Heli étant  
 che d'Alisance qui venoit  
 par les Philistins , fut rappor-  
 té apres dans les terres des  
 elle demeura 20. ans à Cas-  
 2. Reg. VII. 2.) Durant tout  
 les Juifs n'eurent point d'au-  
 ni d'autre Juge que Samuel.  
 Philistins les étant venus at-  
 tent défaits. (ibid. v. 10.)  
 voyant vieux , établit ses fils  
 mple à sa place. Mais ceux-  
 tant pas dans les voyes de  
 & se laissant corrompre par  
 , les Anciens d'Israel vien-  
 Samuel à Ramatha , & lui  
 un Roi. ( 1. Reg. VIII. 2. )  
 croire avec vraisemblance ,  
 bien deux années à toutes  
 Ainsi voilà 22. ans depuis la  
 , jusqu'au commencement  
 Saul. Reste 18. ans pour  
 sa mort , Isboseth lui succé-  
 40. ans ( 4 ). Il en avoit  
 quand son pere fut élu Roi.  
 lems-là Jonathas étoit en âge  
 der les armées ( 1. Reg. XIII.  
 ne peut lui donner moins  
 de

de 25. ou 30. ans. Si donc nous donnons à Saül un pareil âge , lorsque cet aîné vint au monde , il faut qu'il eût au moins cinquante ans lorsqu'il monta sur le trône d'Israël. Gaspard Sanctius lui en donne 58. Et voilà ce que l'Auteur du Livre I. des Rois veut nous faire entendre en disant : *Filius unius anni erat Saül*, &c. ,, Saül étoit déjà avancé en ,, âge, &c.

Le P. Ayroli a bien senti que cette nouvelle interprétation avoit ses difficultez ; il employe le reste de son Ecrit à y répondre.

Car premièrement, diroit-on , l'Ecriture n'a pas coutume de marquer l'âge des Rois de cette manière vague & indéterminée. Il répond qu'elle ne le marque pas toujours avec précision , & que quelquefois elle n'en dit absolument rien , comme à l'égard des Rois d'Israël , & même de Salomon ; qu'au commencement de la nouvelle Monarchie cette coutume n'étoit pas encore bien établie , & qu'elle s'est perfectionnée dans la suite.

En second lieu on ajoûte que cette phrase , *filius anni* , signifie toujours , *qui n'a qu'une année* ; comme au Livre de l'Exode , Chap. XII. 5. en parlant de l'Agneau Paschal. Notre Auteur se contente de dire qu'une-même phrase , ou  
une

OCTOBRE 1722. 573

l'on Hebraïque est susceptible  
sens, qu'effectivement elle en  
est, & quelquefois dans un mê-  
me. Il en rapporte des exemples;  
à ne prouve que la possibilité,  
pas le fait particulier dont il s'a-  
ajoute, qu'ayant fait voir que  
t mis pour *temporis*, il s'ensuit que  
on, se dit pour *temporis*, & par  
quent doit se prendre en général,  
ifier un homme avancé en âge.  
de enfin, & voici la plus forte ob-  
n. La Vulgate ne souffre pas cet-  
plication. On n'y lit pas simple-  
t, *filius anni*, mais *filius unius anni*.  
ens est déterminé & fixé à une seu-  
année. Il n'est donc pas permis de  
ndre plus loin, ni d'en chercher un  
re.

Pour répondre à cette objection, on  
e remarquer que le texte Hebreu  
yant que le seul mot שנה, le Tra-  
cteur en mettant *unius anni*, n'a pas  
tendu changer le sens, ni le détermi-  
er; ce ne seroit plus une simple traduc-  
on. Mais puisque שנה, est mis pour  
*temporis*, ainsi qu'on l'a prouvé, les deux  
mots du Traducteur, *unius anni*, ne  
signifieront que la même chose, & n'ex-  
primeront que ce seul mot שנה. Au  
reste on ne doit pas trouver mauvais que  
l'on explique la Vulgate par l'Hebreu.  
Saint



est aujourd'hui la  
puis le Concile de Tr  
Théologiens, & d'  
donnent encore, & p  
de cette liberté (c). E  
même de la Préface d  
semble craindre de n'av  
rendu les expressions  
*s'excuser* sur la diffic  
„ Car les termes Hebr  
„ force, dit-il, quand  
„ tez dans une autre l  
*sciunt verba Hebraica*  
*translata ad alteram lin*  
pas-la dire bien claire  
connoître la force &  
mots Hebreux, il faut  
re, & consulter le text  
Quant à la difficulté  
faire sur la nouveauté  
du Père Arrolé, nous

*Remarques Historiques sur une Medaille  
d'or du Cabinet de Madame.*

LA riche & precieuse suite des Medail-  
les d'or du Cabinet de Madame ,  
ont été beaucoup augmentee par celles  
de Son Altesse Royale a acquises de-  
puis peu d'années du cabinet d'un curieux  
Province , il s'est trouvé parmi les  
plus rares , une Domitille femme de  
Nepasien , d'une très belle conservation.  
Son Altesse a donné ordre a M. Moreau  
& Mautour d'en faire une description  
Chronologique. C'est ce qu'il a executé dans  
sa Lettre qu'il a eu l'honneur d'écrire  
à St. Cloud à cette Princesse , laquelle  
avoit eu la bonte de lui communiquer  
cette Medaille qui represente d'un côté  
la tête de Domitille avec cette legende :  
*Flavia Domitilla Augusta* , & au revers la  
tête de la Fortune : *Fortuna Augusta* ,  
tenant d'une main un gouvernail , & de  
l'autre une corne d'abondance.

Flavia Domitilla n'étoit pas d'une nais-  
sance fort relevée. Flavius Liberalis ,  
son pere , étoit Secretaire du Questeur  
à Rome , comme qui diroit parmi nous  
Trésorier des Finances. Ce Liberalis étoit  
le maître d'une somme considerable à  
Milius Capella Chevalier Romain , qui  
com-

576 JOURNAL DES SÇAVANS.  
commandoit dans la Province de Numidie & qui refidoit à Sabraca, ville sitée proche de la mer, & Colonie Romaine dans le voisinage de laquelle il y avoit un Temple dédié à Apollon, & un Autel ou une Chapelle à Neptune.

Liberalis, pour sûreté & nantissement de sa dette, envoya sa fille Capella pour être à son service en qualité de domestique ou d'esclave : il y avoit lieu de craindre que l'ardeur du climat Africain secondée par la jeunesse de Domitilla n'engageât le creancier d'user un peu trop librement de ses droits : mais comme l'histoire n'en dit rien, on doit juger favorablement de la continence du maître & de la vertu de l'esclave, & croire qu'elle retourna à Rome aussi sage qu'elle en étoit sortie.

En effet le pere ayant entièrement satisfait à sa dette, & dégagé sa fille qui reprit sa liberté & sa premiere condition, il la rappella dans Rome, ou par son crédit il obtint du Magistrat par les formes judiciaires en faveur de Domitilla le droit de Bourgeoisie Romaine, & les mêmes privileges dont jouissoient les autres Citoyens Romains.

Il falloit qu'avec la jeunesse elle eût d'ailleurs des graces & de la beauté : car ce fut pour lors que Vespasien qui étoit encore dans une condition privée devint

Amoureux d'elle, & il l'aima même d'une passion si ardente, qu'il rompit commerce avec une concubine nommée Cænis (après la mort de Domitile il reprit son premier engagement avec cette Cænis, pour épouser Domitile; il eut de son mariage avec elle Tite Domitien, & une fille nommée aussi Domitille. La mere & la fille moururent avant que Vespasien parvint à l'Empire, & c'est après sa mort que Tite qui lui succéda voulant renouveler & conserver la memoire de sa mere, lui fit rendre les honneurs divins, & fit frapper cette Medaille avec le titre de *Divæ*, ce qui marque son apotheose, & le rang qu'il lui donna parmi les Divinités.

Cette Medaille est d'autant plus rare que le Comte de Mazzabue dans son ample Recueil n'en rapporte que quatre d'or de Domitile, dont celle acquise par son A. R. Madame, & qui est toute semblable, est du nombre.

Le revers qui représente la Fortune, pourroit ne pas convenir ou n'avoir point été destiné pour Domitile divinité & avec le titre de *Divæ*, parce qu'ordinairement avec ce titre qui marque une consecration, on représentoit pour les Imperatrices ou les Princesses une espee de chaise fermée posée sur deux roues & tirées par deux mules, nom-

noyes d'or & d'argent  
seul étoit réservé aux Rois  
appliqué ou par hazard  
le revers tout fait d'un  
ou de Vespasien ou  
avec le coin de celle  
tête de Domitille. C'étoit  
sans exemples sur les monnoies  
& dans les cabinets où  
tête d'Empereur ou d'  
le revers d'un autre.

L'usage même étoit  
de figurer la Fortune  
moins par rapport à  
événemens de l'Empire  
me que les Empereurs  
voir toujours dans leur  
chevet de leur lit une  
Fortune depuis que ce  
en songe à Galba qui  
regner pour l'Empire.



qui qui devoit succeder à l'Empire. C'est ainsi entr'autres qu'en usèrent Antonin, Marc Aurele & Severe.

Au reste les traits du visage de Domitille sur la Medaille marquent assez son age. Il falloit qu'elle eût plus de cinquante ans quand elle mourut avant Vespasien son mari, qui en avoit soixante lorsqu'il fut proclamé Empereur dans Alexandrie; il regna près de dix ans. Tite qui lui succeda n'occupa l'Empire que deux ans, deux mois, vingt jours; ainsi en supposant que c'est ce Prince qui prit le soin de renouveler la memoire de Domitille sa mere, il y avoit déjà plus de vingt ans qu'elle ne vivoit plus.

L'opinion de quelques Antiquaires qui soutient si ce n'est pas Domitien plutôt que Tite auquel on doit attribuer la Medaille de Domitille leur mere, paroît assez facile à decider par la difference du caractere des deux freres. Tite étoit d'un naturel doux & bien faisant, ayant meritè dès son vivant d'être appelé l'amour & les delices du Genre-humain, ainsi il a pû & même il a dû signaler sa pieté pour la memoire de sa mere & même encore pour celle de sa sœur, car on attribue au soin de Tite cette Medaille de grand bronze frappée à l'honneur de la jeune Domitille qui marque son apotheose & sa déification.

vie Domitille sa parente  
de sa mere & femme  
mens son cousin Germa  
fils de Flavius Sabinus so  
frere aîné de Vespasien  
fut Consul avec Domitie  
lors dans la 14<sup>e</sup>. année  
à peine Clemens eut-il a  
son Consulat que l'Empe  
rir inhumainement - pa  
embrassé le Christianisme  
même raison il relegua  
femme dans l'Isle de Par  
l'entrée du Golfe de l  
Auguste avoit exilé sa fil  
Agrippine femme de Ge  
été releguée par Tiberé.

Une quatrième Dame

N O V E M B R E 1722. 581

le malheur de plusieurs exilés. De là elle fut transférée dans la Campanie à un loïn de Rome à Terracine, c'étoit la ville *Anxur* des anciens Volſques ainſi nommée à caule d'un Temple dédié à Jupiter jeune & ſans barbe, ou Domitille ſous la première année de l'Empire de Trajan ſouffrit le martyre pour la foi, dont l'Egliſe fait une commemoration dans ſon Martyrologe & célèbre la fête le 7<sup>e</sup>. jour du mois de Mai.

*El Discreto de Lorenzo Gracian*  
*Le Discret de Laurent Gracian.*

QUOIQUE ce ne ſoit point un extrait fidèle de l'original Eſpagnol, mais un eſſai de la Traduction toute prêté de ce même Ouvrage que nous voulons donner ici, nous ne laſſerons pas néanmoins de dire quelque choſe de l'Eſpagnol, avant que de venir au François. On doit d'abord être averti que ce titre, *El Discreto*, ne peut pas être rendu par le terme de notre Langue lequel ſemble naturellement y répondre; c'eſt-à-dire par celui de *l'homme discret*. A la vérité, lorsque Mr. Amelot de la Houſſaye parle de ce livre dans ſon *Homme de Cour*, il le cite toujours ſans heſiter ſous le nom du *Discret*: & le Lec-

Bb 3

teux.

\* *Tire des Man. de Trev. Août 1721. p. 1119.*

Le titre d'un Ouvrage  
être l'annonce exacte de  
me? *El discreto* ne signifie  
discret dans l'Ouvrage et  
*l'Oraculo Manual*, &c. *fi*  
*de Cour*. Je conviens qu'  
nuel n'eût pas été un titre  
conforme au goût de  
qu'il n'eût pas même res  
dessein de l'Auteur. Mais  
il n'étoit point permis de  
pece particulière des gens  
Ouvrage propre en genre  
cessaire à tous ceux qui  
telligence pour le comp  
degré d'intelligence est-  
seuls gens de Cour? Mais  
dans la Preface a si bien  
cian, doit sans doute noter  
même que non.

D'ailleurs un homme

N O V E M B R E 1722. 583

*Arte de prudencia sacada de los Aforismos*  
*que se discurren en las obras de Lorenzo*  
*Cracian.* C'est-à-dire, les moyens d'ac-  
quiescer la prudence, tirez des maximes  
épandues dans les Oeuvres de, &c. En  
vérité, quand l'homme de Cour seroit  
le même qu'en homme de la Cour, le  
souveroit-on dans ce titre, plutôt que  
l'homme d'Eglise, l'homme de guerre,  
l'homme de robe, l'homme d'affaires,  
&c. La prudence, n'est elle pas d'une  
nécessité pour ces conditions diffé-  
rentes? Ainsi, l'on donne dans la chi-  
rurgie à force de sophistiquer; & l'on ra-  
me tellement sur les choses mêmes les  
plus communes, qu'on réussit à en de-  
rober aux Lecteurs l'intelligence. Ainsi  
l'on cherche par tout, comme la quin-  
essence de l'esprit, laquelle est aussi in-  
concevable que la matière subtile des  
corps est imperceptible. Nous insistons  
un peu sur cet article qui n'est pas tout-  
à-fait hors de sa place. Car, une Tra-  
duction nouvelle & intelligible de l'*Ora-  
culo Manual* que nous avons vûe en ma-  
nuscrit, & qu'on attend avec impatien-  
ce, auroit déjà paru au jour sans la tris-  
tesse, où les Muses se trouvent réduites.  
On ne déclare point encore positve-  
ment quel sera le titre de cette Traduc-  
tion: le plus complet du moins, en  
égard à tout ce que contient l'original.



184 JOURNAL DES Sçavans  
seroit celui-ci : *Reflexions pœ-  
tiques & morales tirées de  
Balthasar Gracian*. Mais à  
nom de Balthasar ; nous feroi-  
t une remarque d'autant plus  
que c'est le *Discret* même dont  
faisons un échantillon, qui nou-  
bit la matiere.

Pour sçavoir donc que Gra-  
pellot Balthasar & non point B.  
il ne falloit ni les recherches de  
ni les sçavantes lectures que M.  
avoit faites , & dont il est loué  
même dialogue de la *Maniere*  
*de penser dans les ouvrages d'esprit*  
deux Ecrivains qui étoient aux p.  
le chapitre de notre Auteur Est  
n'avoient qu'à lire les préliminaires  
*discrets* : ils y auroient trouvé le  
Balthasar Gracian tout au long.  
dans le Sonnet Acrostiche de Don  
manuel de Salizas qui commence par  
vers :

*Benjamin de Minerva, no ya en vano  
Al mundo el nombre recator intenses  
Lauro, el Laurelcon que el nasibo mien  
Te corona, etc.*

Le même Don Manuel parlant du  
corps de l'ouvrage dont il s'agit main-  
tenant , nous en indique assez le titre  
&

N O V E M B R E 1722. 585

*et discreto*, est, selon lui, l'Homme universel. *Iste Autor*, dit-il, *enseña un hombre a ser perfecto en todo*. En effet un Traducteur qui imiteroit ce livre, l'*homme discret*, quelle idee feroit naître dans l'esprit de tout Lecteur censé ? L'idee d'un homme qui sçait parler & se taire à propos, d'un homme retenu, judicieux, modeste, avisé, capable d'un secret. Voilà jusqu'où s'étend l'idee que nous avons d'un homme discret ; mais quelque parfait qu'en soit véritablement le caractère, il s'en faut bien qu'il n'aille de pair avec un homme universel. Celui-ci rassemble en soi toutes les belles qualitez qu'on peut acquérir, avec un fonds d'auteurs le plus heureux qui se puisse recevoir de la nature. Aussi, tel est le portrait dont Gracian nous marque tous les traits avec une force & une délicatesse de pinceau, pour user d'une métaphore propre de son pays, que trop peu d'Auteurs ont égalee. Voici un de ces traits, en preuve de ce que nous avançons : quelque faible qu'en soit la copie, elle ne laissera pas d'aider à apprécier l'original en le mettant au-dessus le double & le triple, si l'on veut.

*De la liberté nob'e dans la manière de  
parler & d'agir.*

La nature humaine n'est point com-

585 JOURNAL DES SÇAVANS.  
me l'heureuse Pandore qu'Hésiode r  
feinte. Pallas n'y a pas mis la sagesse,  
Mercure l'éloquence, Mars la valet,  
ni Jupiter cette liberté noble que nous  
admirons en certaines personnes. Mais  
les reflexions & les soins peuvent faire  
éclore & faire croître chaque jour des  
talens dont nous n'avons que les semen-  
ces. C'est ainsi que l'en s'élève enfin à  
je ne sçai quel ascendant qui impose,  
soit que l'on parle, ou bien qu'on agi-  
se. Il suffit pour cela qu'on en ait déjà  
au dedans de soi quelque ébauche; l'au-  
torité que le mérite s'attire aisément,  
& une certaine assurance que l'usage  
doit inspirer, achevent peu-à-peu l'ou-  
vrage.

La plupart des hommes donnent ici  
dans deux extrémités, dont l'une est la  
timidité, & l'autre la présomption.  
Quelques-uns sont si timides de leur na-  
turel, ou si intimidés par la malignité  
d'autrui, qu'ils ne se croient capables  
ni de rien faire, ni de rien dire qui soit à  
propos. Ils ont peut-être un riche fonds  
auquel ils ne touchent point, parce  
qu'ils ne sont pas assez persuadés qu'ils  
l'ayent. Ils ne voyent en tout que du  
risque, saisissant d'abord les obstacles  
sans avoir la première pensée d'un seul  
expédient. La vive idée qu'ils portent  
par tout de leur insuffisance les tient dans  
une

NOVEMBRE 1722. 487  
anxiété continuelle : ils tremblent  
à l'indéterminé : ils ne savent  
rien de ce qui leur arrive : ils ne  
sont point en état de se défendre :  
ils ne peuvent rien faire , ou même vou-  
loir faire , pour ainsi dire , en  
liberté d'esprit & de liberté ,  
plein pouvoir à quiconque de  
dire.

En au contraire presument d'eux-  
mêmes , ils croient que rien ne les em-  
pêchera de rien faire , & qu'ils se savent très-bon gré  
de ce qu'ils disent , ou qu'ils font.  
Ils se flattent de leur esprit , de leurs  
manières , de leurs dis-  
cours , de leur conduite. Ce sont de  
vains hommes pleins d'amour propre :  
ce sont des pères fous de  
leurs enfants , à mesure que ceux-ci sont  
plus avancés sérieusement qu'il n'y  
a de quoi ils ne soient propres , ils  
se croient point d'une prévention  
sur eux : ils se présentent à tout avec  
un air de confiance & de triom-  
phe : ils se croient heureux : & ils jouis-  
sent de cette illusion : parce  
qu'ils ne voient , à les entendre , ce que  
c'est que d'échouer & être mécontent de

Leu entre ces extremittez , est  
une hardiesse noble , une hardiesse honnête  
à la sombre retenue : une  
raisonnable & établie ou sur la

483 JOURNAL DES SÇAVANS.

connoissance des choses , ou sur l'autorité des aînées , ou sur la distinction de rang. C'est assez de l'un de ces titres pour être en droit de parler & d'agir avec aisance dans le commerce de la vie. Le dirai-je ? les richesses mêmes prêtent de la hardiesse à l'esprit , de la vraisemblance aux plus mauvaises raisons , & de l'agrément aux plus fades discours. Heureuses avances pour avoir de l'ascendant sur les autres : Aussi , les sottises du riche sont-elles souvent applaudies ; tandis que les oracles du pauvre ne sont pas seulement écoutés.

Après tout , le solide fondement de la liberté noble dont il est question , de ce qui doit nous rendre véritablement supérieurs aux autres , c'est le mérite réel. Il fait voir une parfaite intelligence des choses , des matières du tems , de certaines Sciences , des emplois , des affaires , de tout le manège de la vie humaine. A l'aide de ces lumières on entre avec une juste confiance dans une négociation , dans une affaire , de quelque nature qu'elle soit ; & l'on en sort avec honneur. On peut alors parler en maître sans en affecter néanmoins l'air , ni le ton : on peut asservir les esprits à son parti ; parce qu'il est facile de les subjuguier , quand on possède parfaitement le sujet qui les occupe & les

par



rtage. Cette sorte d'ascendant n'est joint le fruit de la speculation toute seule ; pour y parvenir , un long usage doit être joint aux reflexions & à l'étude. Il faut même , si l'on veut s'y soutenir , que l'exercice , soit des affaires , soit des autres matières , ne soit gueres interrompu. Ce n'est que par une habitude aussi soigneusement entretenue que cet ascendant peut toujours subsister. Désormais , on ne voit plus rien qui effraye & qui arrête : on se sent toute la force de son esprit , toute la présence de sa Raison , toutes les lumières propres de l'occasion qui vient s'offrir.

Ceux qui ne travaillent pas de bonne-heure , faute d'y réfléchir , à se donner cette espèce d'autorité ; ils demeurent toujours dans une secrète défiance qui couvre la meilleure partie de leurs belles qualitez , & qui les efface presque toutes , si elle est apperçûe. Cette défiance produit naturellement la crainte ; la crainte nous deconcerte : & ce désordre devient un puissant obstacle à l'usage de la Raison & du mérite. Bien plus ; qu'une défiance outrée vienne à sembler d'un homme qui parle en public , soit au Barreau , soit dans un Conseil ; les fonctions de l'ame restent en lui suspendues ; son esprit s'égare , sa conception se ferme , son jugement se perd , sa

590 JOURNAL DES SÇAVANS  
memoire se trouble, son imagination  
tarit, sa langue se glace : tout l'homme  
est interdit dans lui, sans action, sans  
paroles ; fût-il d'ailleurs un torrent d'éloquence. Une défiance de soi-même  
aussi excessive ne se rassure pas quelque  
fois dans une conversation toute simple  
& toute unie. On y paroît avec un air  
contraint qui ne pronostique rien de  
de vulgaire ; on y parle d'un ton é  
barrassé qui est la marque assez ordina  
re d'un petit mérite, & qui laisse per  
le moins une idée peu avantageuse  
nous. Mais une honnête liberté, & une  
confiance bien fondée est la source  
nous ouvre en ces rencontres un accès  
facile, nous fournit les paroles & les  
choses convenables ; & nous conc  
l'attention des plus critiques du cercle.

Cependant, il faut avoir ici de la retenue à un certain degré. Premièrement, par rapport aux personnes que  
ne connoît point, il faut s'observer d'avan  
tage, & les observer eux-mêmes ; essayer de découvrir leur caractère &  
redoubler d'attention pour les pénétrer, si l'on soupçonne que ce sont des hom  
mes profonds. Nous nous étendons  
sur ce sujet dans un autre \* Traité.  
l'égard des Princes, des Grands & de  
tous ceux en général que leur dignité

\* *Artes al Yacon a igito*

à nos superieurs , il est essentiel de  
 être de notre assurance : mais , sans  
 une contenance trop timide y soit  
 tant substituée. Il importe de bien  
 rendre en ces occurrences le juste tem-  
 perament , le point précis entre les deux  
 extrémités. D'une part ; que l'on prenne  
 garde de ne pas choquer par une liberté  
 égale à égal : d'un autre côté ; que l'on  
 ne se dégrade point par une honte servi-

Que la retenue n'aille pas jusqu'à  
 perdre l'assurance convenable ; ni que l'as-  
 surance n'aille pas jusqu'à oublier le res-  
 pect selon la mesure qu'il est dû. Mais ,  
 y a des gens d'un certain état dans le  
 monde , qu'il est bon de traiter tou-  
 jours avec un air de supériorité , lors  
 même qu'on a recours à eux , & qu'on  
 leur demande quelque chose de leur res-  
 sort. Car , si ces sortes de personnages  
 s'apperçoivent qu'on les respecte , je ne  
 sais pas qu'on les appréhende , ils sont  
 très fiers & les importants à toute ou-  
 rance. Les hommes dont je parle sont  
 ordinairement de ceux que la naissance  
 a trop sagement humiliés & que la fortu-  
 ne aveugle a tirés mal à-propos de la  
 poussière. Dieu nous délivre du besoin  
 de tous ces gens-là , n'aguères , bas-  
 Officiers de quelque Grand , ou fidel-  
 les hôtes d'antichambre.

L'assurance de la personne doit être

encore proportionnée à son propre état. Dans un Orateur , qu'elle soit & modeste & ferme ; dans un premier Magistrat , qu'elle soit & serieuse , & grave : dans un Ambassadeur , qu'elle soit un peu fiere & engageante en même tems ; dans un Général d'armée , qu'elle soit hardie & resoluë , dans un Monarque , qu'elle soit tout ensemble & majestueuse & facile. Au reste l'assurance ainsi réglée & mesurée sied bien aux moindres conditions mêmes. Il est des Peuples entiers à qui elle ne coûte gueres ; elle leur est presque à tous naturelle comme l'air de contenance l'est à d'autres. Les Espagnols sur tout naissent avec un penchant à dominer qui leur inspire de l'assurance en quelque sorte dès le berceau : après cela , leur flegme qui ressemble à l'orgueil sans l'être , les y dispose aisément , & l'éducation enfin la perfectionne dans eux. Car , ils s'étudient uniquement à la superiorité ; ainsi que quelques Nations ne se forment qu'à la souplesse.

Pour abreger. Tels sont les avantages de la liberté noble de l'ame. Elle sert à rehausser tout en nous , la figure même , la representation , la demarche. Et ces dehors , qu'on ne les regarde pas comme indifferens pour le fonds : ils sont des indices très prevenans en faveur de ceux qui les ont : ils leur frayent le  
che-

N O V E M B R E 1722. 593

main à un certain ascendant si nécessaire pour ajouter aux choses un grand ~~et~~ Cet ascendant relève leurs actions plus communes , leur applanit mille difficultés qui se feroient à tout autre ~~leur~~ ; leur gagne toutes les avenues l'esprit & attire de leur côté tous les frages. On dirait qu'ils ont reçu de nature une sorte de droit d'aînesse ~~égard~~ du reste des hommes ; & qu'ils ~~est~~ faits pour les maîtriser sinon à titre ~~office~~ , du moins à titre de mente. ~~Il n'est pas après tout qu'ils ayent toutes~~ des qualitez fort supérieures à celle de bien d'autres : mais , c'est que leur ~~seuse~~ hardiesse prévaut à plus de mesure sans elle , & les conserve dans la position de supériorité où elle les a enracinés. D'autres tout différens de ~~et~~ ci ne sortent , si on l'ose dire , du sein de leur mere que pour tomber dans l'espece de servitude. Ils sont toujours comme à la dépendance d'autrui ~~et~~ en recevoir les impressions , les sentimens , les goûts , les manières. De tout cela , ils n'ont rien en propre ; ils vivent , pour m'exprimer ainsi , que par emprunt , sans aucun emploi de leurs talens personnelles. C'est pourquoi , l'un d'eux fut autrefois nommé : *le débiteur du Genre humain ou l'homme de rap-  
port à la Mosaique.* D'autres enfin plus



394 JOURNAL DES SÇAVANS.  
plus méprisables encore que ces dera-  
se devoient par profession à toutes  
tes de complaisances serviles & de lâc-  
flatteries. Ce sont assez souvent ces ho-  
mes mêmes que la noblesse de leur ni-  
sance a élevez au-dessus du commun  
mais, que la bassesse de leur cœur d-  
mettre de niveau avec le vulgaire le p-  
abject.

Cependant, quelques avantages qu-  
traîne après soi la liberté noble d-  
maniere de parler & d'agir ; n'oub-  
point qu'elle est sujette à des de-  
qui nous seroient préjudiciables.  
homme qui la pousse trop loin est  
sé d'orgueil, d'audace, de pedan-  
me, d'affecter un empire despotique  
tout le monde. Il faut tâcher de se  
dre le maître des esprits par les v-  
que nous avons montrées, & non p-  
pretendre d'en être comme le tyran.

C'est à peu près dans ce goût  
l'*Homme universel* de Balthasar Grac-  
est composé. Cet Auteur ne div-  
point son Ouvrage en Chapitres ; m-  
en forme de Discours, lesquels sont  
nombre de vingt cinq. Chaque Discou-  
a pour texte une des maximes qu'  
voit dans l'*Homme de Cour* de M. An-  
lot. Par exemple: *Le Gentil & l'Espe*  
*l'Homme qui sçait attendre, &c.* Je  
au reste l'*Homme de Cour* de M. An-

car, je ne puis me résoudre à l'appeller l'Homme de Cour de Gracian. Cet Espagnol vivoit & qu'il fût le François, il se trouveroit trop déguisé sous cette figure, ou plutôt sous ce masque pour se reconnoître: comme il desavoueroit aussi sans doute quiconque representeroit son *El discreto*, sous une autre idée que celle de l'*Homme Universel*.

## NOUVELLE LITTÉRAIRE

## DE SANDOMIR.

LE P Rzacinski Jésuite, fait imprimer ici un grand Ouvrage sur l'Histoire naturelle du Royaume de Pologne, du grand Duché de Lituanie, & des Provinces annexes. Il se compose en vingt Traitez. Il y traite de la Terre, de sa fertilité, des choses cachées dans son sein, des eaux de la Mer Baltique, des montagnes, des forêts, des animaux à quatre pieds, des oiseaux domestiques, sauvages, des hommes, & de leurs qualitez les plus rares, des prodiges, des monstres, des corps morts, & de ce qui s'y remarque d'extraordinaire, des calamitez publiques, des quatre saisons de l'année, & de leurs qualitez ordinaires, extraordinaires, des meteores & des autres phénomènes; des présages, des miracles de la nature & de l'art. On nous a remis

\* Tirée des *Mém. de Trev.* Août 1722. pag. 140.

Hecle aussi éclairé que

*Syllabus Materialium Historiæ  
riose Regni Polonia, Lit  
tuania, annexarumque  
In Tractatus XX. dicitur  
A. P. GABRIEL  
Soc. JESU.*

TRACTATUS I. De  
Sectio I. De Fossilibus  
Sectio II. De Gemis  
insignioribus.  
Sectio III. De Lapidibus  
ignobilioribus.  
Sectio IV. De Salibus  
Sectio V. De Metallis  
imperfectis.

NOVEMBRE 1722. 597

Sectio III. De Chermefino Polonico,  
Vianna, &c.

TRACTATUS III. *Montes exhibens.*

Sectio I. De Montibus Carpathicis.

Sectio II. De Montibus Biesciadicis.

Sectio III. De Montibus reliquis.

TRACTATUS IV. *Singularia Aquarum  
exponens.*

Sectio I. De Fontibus Mirabilibus, A-  
quis bituminosis, lapidescentibus, petri-  
ficantibus.

Sectio II. De Fontibus medicatis, A-  
quis noxiis, mortiferis, rubicundis.

Sectio I. I. De Aquis Salsis, alisque  
qualitatum multiplicium.

TRACTATUS V. *Notabilia Profluen-  
tium, Aquarilium concudens.*

Sectio I. De Fiuminibus, atque Pi-  
scibus.

Sectio II. De Lacubus, Insulis Natan-  
tibus.

Sectio III. De Stagnis, Paludibus.

TRACTATUS VI. *Mare Balthicum in-  
grediens.*

Sectio I. de Piscibus Marinis, & Ha-  
bo.

Sectio II. De Succino piscabili, & fos-  
sili.

TRACTATUS VII. *Sylvas invisens.*

Sectio I. De Arboretis insignis vasti-  
tatis.

Sectio II. De Arboribus, Fruticibus.

TRAC

398 JOURNAL DES SÇAVANS.  
TRACTATUS VIII. *Animalia Quadrumedia repræsentans.*

Sectio I. De Animalibus Sylvestribus, Campestribus, Amphibiis.

Sectio II. De Animalibus Subterraneis.

Sectio III. De Animalibus Domesticis.

TRACTATUS IX. *Animalia venata, exsanguia producents.*

Sectio I. De Draconibus, Basiliscis, Serpentibus, Viperis.

Sectio II. De Apibus, Locustis, aliisque insectis.

TRACTATUS X. *Aves feræ, nec non familiares ad elenchum deducens.*

Sectio I. De Avibus Prædatricibus, Sylvestribus, Campestribus, Aquaticis.

Sectio II. De Avibus Domesticis.

TRACTATUS XI. *Memorabilia Hominum manifestans.*

Sectio I. De Longævis, Fœcundis.

Sectio II. De Robustis, Agilibus.

Sectio III. De Gigantibus, Pumilio-  
nibus, Viris multi cibi, ac potus.

TRACTATUS XII. *Qualitates variores Hominum adferens.*

Sectio I. De Laborantibus antipathia, Noctambulis, Fascinatoribus.

Sectio II. De Corporis humani partibus, & Sensibus externis.

TRACTATUS XIII. *Œstenta varia enumerans.*

Sectio I. De Monstris humanis.

Sectio



N O V E M B E R 1722. 599

Seçtio II. De Monstris belluinis , ve-  
terabilibus.

TRACTATUS XIV. *Extraordinaria  
Mortuorum adducens.*

Seçtio I. De Flexibilitate , Incorrupti-  
bilitate , Motu cadaverum.

Seçtio II. De Cruentationibus cada-  
verum.

TRACTATUS XV. *Calamitates natu-  
raliter illatas describens.*

Seçtio I. De Famis domino.

Seçtio II. De Pelis sævitia.

TRACTATUS XVI. *Partes quatuor  
Anni complectens.*

Seçtio I. De Vere , Æstate , Autumno.

Seçtio II. De Hieme miti , & aspera.

TRACTATUS XVII. *Meteora illustrans.*

Seçtio I. De Meteoris igneis.

Seçtio II. De Meteoris aqueis.

Seçtio III. De Meteoris aereis.

Seçtio IV. De Meteoris terreis.

TRACTATUS XVIII. *Phasmata aëria,  
Phænomena crinita , Defectus Lumina-  
rium explanans.*

Seçtio I. De Insolitis , ac miris in aëre  
Simulacris.

Seçtio II. De Cometis.

Seçtio III. De Eclipsibus Solis.

TRACTATUS XIX. *Præfagia referens.*

Seçtio I. De Prædictionibus.

Seçtio II. De Ominibus , Faustis &  
Funestis.

TRACT

exemplaria Cracoviæ ,  
niæ , ad decursum Ani

T A B  
DES LIV

NOVEMBRE

AUG. CALMET, *Dissert.  
sur de Prolegomenes de l'E  
Replique a la Réponse aux  
esset d'hydropisie.*

*Examen de l'Extrait des Jour  
l'Histoire de France sous Lo.  
Antiquitez, ou Histoire Chrono  
lon Herodote.*

Le P. JAC. M. AYROLI  
Rois XII. p.

MORFAL DE MAUTON

JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

Pour le Mois de  
DECEMBRE.

1722.

Augmenté de divers Articles, qui ne se  
trouvent point dans l'Edition  
de Paris.



A AMSTERDAM,  
Chez les JANSONS à WASSERLOO,  

---

M DCC XXII.

# CATALOGUE

De Livres Nouveaux qui se trouvent  
chez les W A E S B E R G E.

- Jo. BAPT. BIANCHI** Oratio ad Consulem  
Regiminis Bononiensis 4.
- Oratio pro solempni Instauratione Taurinensis  
Atchi-Gymnasii 4.
- GEORG. CHRIST. GEBAUER** de Calde  
& Caldi apud Veteres Potu liber singularis 8.
- Jo. CAR. SPIES** Dissertatio Medica de fe-  
brium Intermittentium theoria & Thera-  
pœia 4.
- Annales** Academiæ Juliz, ex editis & Manu-  
scriptis monumentis conscripti 4.
- Corpus Veterum Poëtarum Latinorum**, cum  
Ecclesiasticorum quam Profanorum fol. 2.  
voll. Londin.
- Jo. FABRICII** Historia Bibliothecæ Fabrici-  
anæ. Volumen quintum 4.
- L. ANN. FLORI** Epitome Rerum Romano-  
rum, cum integris Salmasii, Freinsheimii,  
Grævii & selectis aliorum Animadvers. suis  
Adnotationes adjecit Car. And. Dukerus &
- JAC. GERINE** Schediasma de Philosophia  
Newtoniana 4.
- CHR. AUG. HEUMANNI** Poecile, sive E-  
pistolæ Miscellanæ ad Literatissimos Viri  
nostri viros 8.
- PHIL. HUEBER** Austria ex Archivis Melli-  
centibus illustrata. fol.
- Jo. NIC. MAUROCORDATI** Liber de Of-  
ficiis Gr. Lat. 4.
- Môguñtiacarum Rerum Scriptorum**, Annotatio-  
nibus tum emendatis tum illustratis, accurate  
**GEORG. CHR. JOANNIS** fol. 2. voll.

# JOURNAL DES CAVANS,

3

Pour le Mois de Decembre, 1722.

---

*Ortholexie Latine, ou l'Art qui enseigne à lire le Latin par règles & par principes : par M. DE VALLANGE. A Paris, chez Jean-Baptiste Lamelle, rue des Noyers, proche S. Yves, & chez tous les Libraires où seront pareilles affiches. 1722. Broch. in 16. pp. 64.*

*Regle de l'Ortholexie Latine, ou l'Art qui enseigne à lire le Latin par règles & par principes : par M. DE VALLANGE. A Paris, chez Claude Jombert, rue S. Jacques, Jean-Baptiste Lamelle, rue des Noyers, & chez tous les Libraires où seront pareilles affiches. 1722. broch. in 16. pp. 68.*

ON jugera de ces deux Livrets par les Articles suivans : 10. L'Auteur veut que

Cc 2



comme s'il y avoit un jeu : *ipe*, comme leur faire  
s'il y avoit *seupe* : *spi*, comme s'il y avoit *se*, l'n ,  
*seupi* : *calx*, comme s'il y avoit *calquesa* : nous veno  
*lanx*, comme s'il y avoit *lanquesen* : liquer ce  
ainsi du reste. En sorte que quand un an Nègre  
enfant lira le mot *spiritus*, il faut selon Vesuve ,  
M. de Vallange lui faire prononcer ce que les N  
mos, comme s'il y avoit *seupiritus*. entre les

20. Il dit que lorsqu'on assemble des net cet  
caractères pour en faire des syllabes, qu'elles  
assemblage s'appelle *Grammogamie* ; qu'ans , n  
la *Grammogamie* est un mariage de letthemis  
tres, que *gramma* signifie lettre, & quiphon &  
*gameo* est un mot Grec, qui signifie son Li  
*me marie* : que ce sont des mariages he de sus  
reux qui ne font jamais de mauvais médisant  
nages, qu'on a eu soin de bien assortir nom  
les lettres pour entretenir l'union con que  
jugale : que *grammagamer* c'est faire des dor

D E C E M B R E 1722. 605

pour le *u* ; *Uranie*, pour la voyelle :  
le mont *Vasuve*, pour l'*v* consonne :  
*Xenophon*, pour l'*x* ; *Zenon*, pour le *z*.  
Il prétend que cet Alphabet, qu'il ap-  
pelle *symbolique*, soulagera beaucoup les  
Enfans ; n'y ayant, par exemple, pour  
leur faire entendre ce que c'est que le *u*,  
l'*n*, le *r*, & les autres lettres que  
nous venons de nommer, qu'à leur ex-  
pliquer ce que c'est que *Cerès*, *Eurus*,  
*Négre*, *Themis*, *Uranie*, le mont  
*Vasuve*, *Xenophon*, *Zenon*. En cas  
que les Nourrices & les Gouvernantes,  
entre les mains de qui M. de Vallange  
a mis cet Alphabet *symbolique*, pour  
quelles l'enseignent à leurs petits en-  
fans, ne connoissent pas *Cerès*, *Eurus*,  
*Themis*, *Uranie*, non plus que *Xeno-  
phon* & *Zenon* ; il leur explique dans  
son Livre ce que c'est, & il entre la-  
ment dans tout le détail nécessaire ; leur  
disant par exemple, „ qu'*Uranie* est le  
nom d'une des neuf filles savantes,  
que l'on appelle *Muses* : qu'on lui a  
donné le nom d'*Uranie*, parce qu'elle  
s'appliquoit à contempler le Ciel :  
que ce nom vient du Grec *Ouranos*,  
qui signifie le Ciel". Et ainsi du reste.  
40. Pour que cet Alphabet *symboli-  
que*, qui est figuré sur des cartes, puisse  
divertir les enfans qui l'apprendront,  
M. de Vallange veut qu'ils s'en servent

„ les quatre Dames  
„ *Tranis* & le mont  
„ la place de Venus  
„ pres termes de l'A  
„ As feront les quat  
„ o, u: les quatre T  
„ seaux suivans, le  
„ le Canard, & le  
„ des autres figures  
„ chiffre; la lettre a  
„ des solssones, ser  
„ toutes les cartes;  
„ premiere des conson  
„ Il est permis à cha  
„ sur cette idée.

50. Avant qu'un  
lire, on peut (dit M  
apprendre les premi

avec de petits rebords,  
 il y a du sable blanc, ou  
 de coquille d'œufs, l'en-  
 cre des lettres dessus avec  
 un poinçon en forme de  
 matras (ajoute-il) peut faire  
 un jeu avec une carte à jouer  
 sur des rebords.

Nous avons donné jusqu'ici les ex-  
 posés des ouvrages que M. de Vallange  
 a imprimés, il en promet un grand  
 nombre d'autres ; mais nous avertissons  
 qu'en n'en parlerons point. Il suffit  
 d'avoir rendu compte des pre-  
 miers. Mais puisque nous ne devons  
 faire mention de cet Auteur, qui  
 est assez connu, il est juste que  
 dans la dernière fois que nous avons à  
 parler, nous fassions part au Public  
 de quelques uns de ses ouvrages les plus  
 importants qu'il lui donne ici ;  
 voici copiés mot à mot, & dans le  
 même ordre qu'il les donne : „ *Avis au*  
*Public sur d'autres Méthodes pour ap-*  
*prendre à lire.* Outre les Méthodes  
 pour apprendre à lire, dont je viens  
 de donner des explications, j'en ai  
 encore composé trois qui ont leur  
 mérite, il y en a une que j'ai intitulée  
 „ *Grammogamie artificielle, ou l'art*  
 „ *de former des syllabes par artifice ; cet*  
 „ *artifice est expliqué sur les cartes dont*  
 „ *je me sers pour faire ce petit jeu inf-*

„ tructif ; l'autre est l'*Ortholoxie* qui  
 „ c'est-à-dire , l'art qui enseigne à  
 „ en guidant l'Ecolier à chaque pas  
 „ fait dans la lecture. La troisième  
 „ l'*Ortholoxie Grammaticographique* , ou  
 „ qui enseigne à lire par le moyen  
 „ l'écriture : tous ces arts ont leur  
 „ utilité , chacun pourra suivre son ge

„ *Avis au Public sur l'impression de*  
 „ *Ouvrages* : pour accélérer l'impre  
 „ de mes Ouvrages on m'a conseillé  
 „ faire des *Souscriptions*. Co  
 „ me le nombre de mes Ouvrages  
 „ fort considerable , j'en ai fait un  
 „ talogue que j'ai mis en un Volume  
 „ qui se vendra où se vendront mes  
 „ tres Ouvrages ; chacun choisira ce  
 „ lui conviendra. Mes *Traités* sur e  
 „ que Science & sur chaque Lang  
 „ sont si clairs , que les personnes d  
 „ le jugement est formé , pourront  
 „ apprendre toutes sans le secours d  
 „ cun Maître , & sans se déranger.

„ prétends de plus , que par le moy  
 „ de mes *Méthodes* les enfans pour  
 „ sçavoir à 15. ou 16. ans toutes  
 „ Sciences , tous les Arts , & tou  
 „ exercices du corps passablement  
 „ plusieurs parfaitement ; ils pour  
 „ sçavoir huit ou neuf sortes de Lang

„ *Avis au Public pour l'établissement*  
 „ *mes Académies*. Je donnerai inces



D E C E M B R E 1722. 609

ment au Public des *Projets d'Académie*, pour y élever la jeunesse. Dans ces projets je ferai voir des moyens d'élever tous les enfans dans des Académies particulières selon leurs qualités, en leur fournissant la *nourriture*, le *logement*, les *habillemens*, & toutes les choses nécessaires sans qu'il en coûte aux parens. *Avis au Public sur mes découvertes*. Pour executer ce que j'ai promis dans mes *Plans*, je donnerai une *annonce* de toutes mes *découvertes*, sur les choses qui peuvent être utiles, je pretends en executer plusieurs par le moyen des *Souscriptions* que je proposerai. *Pour l'utilité du Public*, je ferai imprimer un Livre qui contiendra les titres de ces *découvertes*. Chacun pourra me donner avis de ce qu'il désirera. Je prends la précaution de donner tous ces *avis* pour pouvoir procurer le bon marché à ceux qui voudront profiter de mes *découvertes*.

Après avoir copié ces *avis* de M. de Vallange, nous venons d'en appercevoir un autre qui nous étoit échape, & que voici hors de rang: „ Selon mes *Syllêmes d'étude*, & selon mes *Projets d'Académie*, les enfans pourront savoir le Latin avant que de sortir des

„ mains des Gouvernantes ; ainsi le Peu-  
 „ ple deviendra plus spirituel , & sera  
 „ plus en état de profiter des lectures  
 „ de mes Livres , comme tous les en-  
 „ fans pourront aussi savou la Musique,  
 „ ou du moins le plein chant : on aura  
 „ des concerts agréables dans les Paroisses  
 „ des moindres Villages quand on saura  
 „ par cœur tout ce que je marquerai,  
 „ ou du moins une bonne partie. Le  
 „ Peuple qui s'occupe dans les Arts ou  
 „ dans l'Agriculture , aura le plaisir de  
 „ chanter les louanges du Ciel aussi-bien  
 „ que dans les Cloîtres. Je ferai mettre  
 „ en Musique les Prières ordinaires ,  
 „ comme le *Pater* & l'*Ave Maria* , afin  
 „ que les enfans puissent les apprendre  
 „ agréablement avant de savoir lire , en  
 „ les entendant chanter par ceux qui  
 „ sauront lire. J'espère , s'il plaît à  
 „ Dieu , que mon Art pour enseigner  
 „ la Musique , sera si facile , que les  
 „ Gouvernantes pourront l'apprendre en  
 „ peu de tems ; de sorte qu'elles seront  
 „ en état de l'enseigner à la jeunesse.

Nous ne disons rien de la Méthode  
 de ces Livrets d'*Ortholoxie* , ils sont en  
 cela , comme en plusieurs autres choses,  
 de la même nature que les autres Ou-  
 vrages de M. de Vallange ; c'est tout  
 dire.

*Dissertations qui peuvent servir de Prolegomenes de l'Ecriture sainte, revues, corrigées, considérablement augmentées, & mises dans un ordre méthodique. Par le R. P. Dom AUGUSTIN CALMET, Religieux Benedictin de la Congregation de S. Vannes, &c. A Paris, chez Emery, Saugrain l'aîné, & Martin, associés. 1720. III. Vol. in 4°. I. Vol. pp. 822. II. Vol. pp. 904. III. Vol. pp. 898.*

**L**E divorce est le sujet de la 22<sup>e</sup>. Dissertation contenue dans le premier Volume. Dom Calmet remarque en passant que les Grecs, les Romains, & les Peuples Barbares, ne regardoient le mariage que selon des vûes de politique; qu'ils ne le consideroient point selon les sentimens de la Religion, & selon l'intention du Créateur; qu'ainsi il n'est pas surprenant de voir, qu'après s'être mariés, sans avoir d'autre raison que leur volonté, ils se répudioient réciproquement, & épousoient d'autres personnes qui leur plaioient davantage.

Cette remarque est accompagnée de plusieurs autres sur le divorce qui étoit en usage chez les Juifs, auxquels Dom Calmet s'arrête. On en voit peu d'exemples avant le tems de la Loi: l'Ecriture  
mar-

marque seulement qu'Abraham répudia Agar. Moïse le Législateur des Juifs, fit une Loi, par laquelle il to!étoit le divorce ; mais il ne la publia que peu de tems avant sa mort, comme il paroît par le Livre du Deuteronomie : Selon cette Loi le divorce n'étoit permis aux Juifs, que dans le cas d'une action honteuse réellement commise : car pour les simples soupçons, Dieu avoit ordonné le remede des eaux de jalousie. Dans les Livres saints on ne trouve aucun fait assez clair & assez formel, pour démontrer que les anciens Hebreux ayent usé de l'indulgence que Moïse n'avoit accordée qu'à la dureté de leur cœur : mais dans les derniers tems de la République des Juifs, les crimes s'étant multipliés, le divorce devint commun ; on le fit pour des causes très-legeres ; de sorte que les Juifs d'aujourd'hui s'imaginent qu'ils sont en droit de répudier leurs femmes ; quoiqu'ils n'en ayent reçu aucun sujet de plainte. A s'en tenir aux termes dont la Loi de Moïse est conçue, ne paroît pas qu'il fut permis aux femmes Juives de répudier leurs maris ; cependant on en voit des exemples. Dommet croit que Salomé, sœur du Grand rode, fut la premiere qui se donna liberté de répudier Costobare son époux, Gouverneur de l'Idumée & de

D E C E M B R E 1722. 613

Gaza. L'Evangile rapporte qu'Herodias répudia Philippe son mari : Joseph raconte que sa femme se sépara de lui peu de temps après son mariage : les trois sœurs du jeune Agrippa , Berenice , Marianne , & Drusille , répudièrent leurs maris.

Dom Calmet observe ensuite que Jesus-Christ ayant élevé le mariage à la dignité de Sacrement , il en fit connoître la sainteté & les devoirs ; il déclara que selon l'intention du Createur , le mariage dans son origine & dans sa première institution , étoit indissoluble ; que le divorce n'étoit permis que dans le cas de la fornication , & que dans ce cas même , le divorce ne rompoit pas le lien du mariage.

Le terme de *fornication* dont Jesus-Christ se sert , a été pris par Origene , & par d'autres Auteurs , non seulement pour un péché honteux & contraire à la pudeur ; mais encore pour l'idolatrie , & pour tous les crimes qui rendent la Créature infidèle à son Dieu : Dom Calmet croit avec raison que cette expression de l'Evangile doit être prise à la lettre pour le seul crime d'adultère : c'est ainsi que la plupart des Peres , & presque tous les Commentateurs l'ont entendu.

Le sçavant Benedictin passe à l'exa-



*marie après le divorce : comme un adultère.* Expressions qui prouvent clairement que l'Eglise Romaine est bien éloignée d'approuver ou même de favoriser l'opinion & la pratique des Grecs & des Orientaux touchant ce point ; puisqu'elle regarde cette opinion & cette pratique, comme n'étant pas conforme à la doctrine de l'Evangile & des Apôtres.

Quoique l'on convienne que l'adultère est également criminel dans l'homme & dans la femme, il y a néanmoins quelques Eglises dans lesquelles on se laissoit point aux femmes la liberté de répudier leurs maris qui étoient tombés dans ce crime. Dom Calmet, après avoir exposé les différentes pratiques qui s'observoient dans les Eglises particulières sur cet article, rapporte en finissant sa Dissertation, Les loix des Empereurs touchant le divorce : & il fait voir que ces Loix sont si opposées à la règle que Jesus-Christ prescrit dans l'Evangile, qu'on a de la peine à concevoir que les Evêques dont on prenoit les avis, avant que de publier ces réglemens, aient pu y donner leur consentement.

L'antiquité de la Circoncision, l'origine de l'idolâtrie, & le système du Monde, selon les anciens Hebreux, sont la matière des trois Dissertations suivantes : on en a donné les extraits dans le

D E C E M B R E 1722. 617  
Journal du Mois de Décembre 1707.  
436. dans le Journal de Septembre  
14. p. 344. & dans le Mois d'Octobre  
la même année. p. 444.

Dans la 26<sup>e</sup>. Dissertation, qui est une  
celles qui n'avoient point encore été  
primées, Dom Calmet traite de la  
cure de l'ame, & de son état après la  
mort, selon les anciens Hebreux.

Cette Dissertation contient neuf arti-  
cles: dans le premier, Dom Calmet re-  
marque, que d'anciens Philosophes &  
Poètes Grecs, aussi-bien que quelques  
Auteurs de Livres apocryphes, qui au  
commencement du Christianisme, ont  
quelque autorité, distinguoient dans  
l'homme trois substances, le corps, l'a-  
me, & l'esprit ou l'entendement. Dans  
ce système le corps étoit une substance  
étendue, corruptible & matérielle; l'a-  
me étoit une substance matérielle, mais  
d'une nature subtile, déliée & semblable  
celle de l'air ou de la lumière; l'esprit  
étoit une substance purement spirituelle  
renfermée dans l'ame, comme dans  
un étui. Dom Calmet ajoute, que cet-  
te doctrine si contraire aux vérités de la  
Foi, qui sont contenues dans l'Ecriture  
dans la Tradition, a néanmoins été  
adoptée par les anciens Hebreux, comme  
paroît par des Textes de Philon, de  
Joseph, & de l'Auteur de l'ancien  
Li-

croit que c'est d'eux que  
les Indiens , les Egyptier  
célèbres Ecrivains de la G  
pris le dogme de l'immor  
qu'ils enseignent dans  
1. parce que Moïse , le p  
teur dont nous ayons les  
prime clairement sur cet  
est un des principaux fo  
Religion , dans un gran  
Textes qu'on a recueill  
2. Parce que les;Hebreu  
résurrection des morts. 1  
Rois fait mention de p  
qui ont été ressuscités p  
Elizée : Anne , mere de  
entre les effets de la tou  
Dieu , le pouvoir de con  
L'ame de Dieu faire sortir :

FEVRIER 1722. 619  
or si l'ame meurt avec le  
résurrection des morts devient  
incroyable.

Il met remarque ensuite , que  
en Testament les apparitions  
sont rares : l'exemple le plus  
on connoisse , est celui de  
qui apparut à Saul chez une  
Jeremie apparut aussi à Ju-  
ée : cette remarque est suivie  
autres ; la première , touchant  
cristie ; elle étoit condamnée  
pareuses peines par plusieurs  
fois , que Dom Calmet rapor-  
te , est sur les Sadducéens ,  
agogue regardoit comme He-  
rence qu'ils nioient l'immorta-  
le.

Article regarde ce qui arrive  
quand elle se sépare du corps.  
Calmet les Hebreux cro-  
ient un Ange tiroit l'ame du corps  
d'une douce ou violente , selon  
le la personne qui expiroit : ils  
voient un Ange de mort , un  
exterminateur , qui présidoit à la  
mort qui mouraient d'une mort  
douce & violente : opinion qu'ils  
ont sur quelques textes de l'E-  
criture les premiers nés d'Egypte fu-  
rent par l'Ange extermina-  
leur d'Israëlites qui murmurerent  
contre

620 JOURNAL DES SÇAVANS.  
contre Moïse, & l'armée de Sennacherin, furent livrés à l'Ange de mort: dans le Livre de Job, les Septante parlent expressément de ce Ministre de la colere de Dieu. *Quand il y auroit mille Anges de mort, nul ne le fraperoit, s'il pensoit dans son cœur à retourner au Seigneur.* On lit aussi ces mots dans le Livre des Proverbes: *le méchant ne cherira que la division & les querelles, & l'Ange cruel sera envoyé contre lui.*

Dans le 4. Article, Dom Calmet parle du jugement que Dieu exerce sur les ames, selon le sentiment des Hebreux. Il assure que les Juifs reconnoissent un jugement particulier après la mort, & un jugement general après la resurrection.

Dans les 5. & 6. Articles, Dom Calmet établit l'existence du Paradis & de l'Enfer, par des témoignages tirés des Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament, d'où il conclut que le sentiment des anciens Hebreux, aussi bien que des Juifs de notre tems, est que dans l'autre vie les Justes iront dans la vie éternelle, & les méchants dans le supplice éternel. Moïse insinue d'une manière assez claire, que les gens de bien seront éternellement heureux dans l'autre vie: dans le Livre du Levitique, Dieu promet la vie à ceux qui observeront les

Con



Commandemens. *Custodite leges meas atque judicia, qua faciens homo vivet in eis.* Or la vie du corps n'est pas une récompense proportionnée au mérite des Justes, qui gardent la Loi de Dieu; l'expérience faisant voir que souvent les gens de bien ne sont pas les plus heureux de ce monde, & ne jouissent pas de la vie la plus longue: il faut donc reconnoître que Dieu leur destine des récompenses éternelles pour l'autre vie. On voit dans les Pseaumes & dans les Prophetes, que le bonheur de l'autre vie y est designé sous les expressions figurées du *torrent de délices*, de la *fontaine de vie*, du *festin délicieux*, de la *terre des vivans*, de la *couronne de gloire*. Saint Jean dans l'Apocalypse, nous représente les Martyrs sous l'autel de Dieu. Jesus-Christ dit aussi au bon Larron: *vous serez aujourd'hui avec moi dans le Paradis.*

L'Enfer est aussi designé dans les Livres de l'Ancien Testament sous les expressions de *tenebres*, de *perdition*, de *corruption*, de *terre d'oubli*, de *silence*, de *profondeur*, de *tempête*, d'*abîme*, de *puits*, d'*ombre de la mort*, d'*un lieu d'horreur & de confusion*. Isaïe parle du feu qui ne s'éteint point, du ver de la conscience qui ne meurt point, de la pourriture & de la puanteur insupportable dont les damnés seront infectés. Dom Calmet,  
après

veau Testament ; lorsqu  
viendra juger tous les ho  
aux méchans : *Allez manan*  
*nel, qui est préparé pour le*  
*ses Anges.* S. Pierre décl  
*vais Anges sont retenus da*  
*par des chaînes éternelles,*  
*des ténèbres, & resserrés p*  
*du grand jour.*

La Métempsychose est  
Article. Dom Calmet p  
textes de Philon & de Jo  
te doctrine a été suivie  
Juifs : elle étoit fort com  
de Jesus-Christ ; puisque le  
demandé à ses Apôtres , e  
disoient de lui ? les Apô  
dirent : *Les uns croient , que*  
*l'âme est immortelle, & qu'elle*

doctrine erronée ; il en apporte cette preuve : qu'il ne se trouve dans l'Ecriture aucun endroit qui favorise la Métempsychose ; tous les passages où il y est parlé de l'esprit d'un homme qui passe à un autre homme , doivent s'expliquer du Saint-Esprit , qui s'est communiqué &c est passé de l'un à l'autre , du predecesseur à son successeur , de Moïse à Josué , de Josué à Othoniel , d'Elie à Elisée.

Dans le 8. Article , Dom Calmet prouve par un texte du second Livre des Macabées , que les anciens Juifs ont crû le Purgatoire : quelques soldats Hebreux ayant été tués dans un combat , on trouva sous leurs habits des choses consacrées aux Idoles , qu'ils avoient prises contre la défense de la Loi dans un Temple de Jamnia : *tout le monde reconnut donc clairement que ç'avoit été la cause de leur mort. . . . C'est pourquoi se mettant en prieres , ils conjurerent le Seigneur d'oublier le peché qui avoit été commis . . .* ¶ Judas ayant recueilli d'une quête qu'il avoit faite douze mille dragmes d'argent , il les envoya à Jerusalem , afin qu'on offrit un sacrifice pour ces Soldats qui étoient morts. Ces personnes n'étoient donc pas dans ce puits de l'abîme , dont on ne sort jamais ; mais dans un lieu d'où ils pouvoient être délivrés.

*Dans*

Dans le dernier Article Dom Calme montre par plusieurs textes des Auteurs profanes , que les Païens ont eu des sentimens conformes à ceux des Hebreux touchant la nature de l'ame & touchant son état après la mort. L'ordre & la succession des grands Prêtres des Juifs fait la matiere de la 26 Dissertation : la 28. traite du dénombrement des Officiers de la Cour des Rois Hebreux , & de ceux de leurs armées ; dans la 29. l'on fait voir l'excellence de l'Histoire des Hebreux par dessus toutes celles des autres Nations. Nous ne donnerons pas d'extraits de ces trois Dissertations. On a parlé de la 2. dans le Journal du Mois de Mai 1712. p. 517. de la 1. dans le Journal du Mois de Juillet de la même année p. 20 ; & de la 3. dans le Journal du Mois de Janvier 1719. p. 76.

FRANCISCI ERNESTI BRUCKMANNI Med. Cult. Specimen Botanicum , exhibens fungos subterraneos, vulgo tubera terræ dictos. *Helmstadii, typis Salomonis Schnorrii.* 1720. C'est-à-dire : *Essai de Botanique sur les Truffes ; par François Ernest Brückman , Etudiant en Médecine.* A Helmstadt, de l'Imprimerie de Salomon Schnorre. 1720. In 40. pp. 25. Pl. I. Se trouve chez les Janssons à Waesberge.

que d'entrer en matiere sur  
 truffes. M. Bruckman cherche  
 l'origine de leur nom Latin. Il fait  
 venir, du mot *tuber*, non pour la  
 ressemblance de la truffe, ni pour les pe-  
 tances de son écorce, mais à  
 cause de sa substance poreuse, & spon-  
 geuse. Il fait ensuite le denom-  
 brement de toutes les choses qui ont été  
 nommées du même nom que les truffes.  
 Il comprend toutes les tumeurs natu-  
 relles ou contre nature, tant des ani-  
 maux que des végétaux. Il trouve par-  
 mi ceux-ci douze Plantes différentes  
 nommées *tuber*; mais il assure que ce  
 nom ne convient proprement qu'à la  
 truffe. Il la prend pour le *Dudaim*,  
 & il est parlé dans le chap. 30. de la  
 Genèse, & dans le 7. du Cantique des  
 Cantiques de Salomon; appuyant cette  
 conjecture particulièrement sur l'autori-  
 té de *Ludovic*, qui dit dans la douzième  
 de ses *Observations*, que tout ce  
 qui est attribué au *Dudaim* dans ces  
 deux passages, convient parfaitement à  
 la Truffe. L'Auteur n'oublie pas les  
 differens noms qu'elle a chez differens  
 Peuples: chez les Grecs, les Alle-  
 mans, les Arabes, les Espagnols & les  
 Italiens.



Ce préliminaire achevé, il définit enfin les Truffes, des plantes imparfaites, sans tige, sans feuilles, sans fleur, & sans semence apparente, souterraines, rondes, de diverse grosseur, d'un goût aqueux & insipide, d'une odeur forte, d'une couleur tantôt blanche, tantôt jaunâtre, quelquefois rougeâtre, & quelquefois noire, d'une chair blanche en dedans, comme celle des châtaignes, d'une substance calleuse & bonne à manger.

La plus grande partie de la Dissertation est employée à expliquer cette définition, & à vérifier toutes ses parties. Nous n'entrerons point dans ce détail, parce que les Truffes nous paroissent décrites assez au long, & par-là suffisamment conuës. Nous nous contenterons de parcourir légèrement quelques particularités, que l'Auteur nous en apprend.

Premièrement, pour ce qui regarde l'analyse des Truffes, il croit que la partie aqueuse y domine lorsqu'elles sont nouvelles; au lieu que c'est la partie terreuse; lorsqu'elles sont séchées: cette opinion n'est pas hors de la vraisemblance.

On observe, que ces Plantes naissent plus communément dans les Pais chauds que dans les froids: qu'elles se trouvent

ordinairement dans les terres sèches & bloneuses, sur le bord de la mer, & même sur les montagnes; que celles qui sont noires croissent particulièrement en Castille, en France, en Toscane, en Afrique, en Arménie, en Thrace, en quelques endroits de l'Allemagne, & dans les Déserts de la Numidie.

On regarde le Printems comme la saison la plus propre pour en faire la récolte. On permet cependant de la faire quelquefois en Été; mais ce ne doit jamais être en Hiver ni en Automne.

M. Jean Bauhin, dans son Histoire universelle, tom. 3. liv. 13. pag. 13. décrit une Plante; qu'il appelle *Tuberaria*, & qui, selon quelques-uns, naît ordinairement pres des Truffes, ce qui fait penser qu'on se peut servir de cet indice pour les découvrir. Mais l'Auteur regarde ce signe comme fort incertain, parce que la Plante dont on parle, croît dans les terres grasses & humides, & que les Truffes, comme il l'a déjà dit, croissent des lieux arides & pierreux. Il aime donc mieux qu'on les cherche à la faveur des fentes de la terre; à moins qu'on ne veuille imiter les Italiens, dont il raconte ainsi la manière de les trouver. Ils mènent un pourceau dans la campagne, ils lui attachent une corde au pied.

tir de terre, après qu'on ne le pas laisser jouir de découverte.

M. Bruckman, à la station, a fait imprimer le mande d'un de ses amis prend un autre moyen. Truffes, pratiqué par lui. Il se sert pour cela, de se, qu'il fait instruire à Italien.

L'Auteur n'attribue aucun usage pour la Pharmacie, à la cuisine; ce qui a plusieurs manières de les assaisonner.

Afin qu'il ne manquât ouvrage, on a eu soin de faire planche qui contient cinq première représente une la seconde, une Truffe

DECEMBRE 1722. 629  
objet tel qu'il paroît au travers du  
scope.

*tion de cœur en forme de prieres sur  
ordinaire de la Messe. A Paris, chez  
Jeanne Ganeau, rue S. Jacques. 1722.  
313.*

Nous n'avons autre chose à dire de  
ce petit Livre, sinon qu'il est édi-  
ficatoire & que l'Auteur ne s'y propose  
que de porter les Fidéles à la pieté & la  
vénération.

*de des Juifs & des Peuples voisins,  
de la decadence du Royaume d'Israel  
de Juda, jusqu'à la mort de J. C.  
par M. PRIDEAUX, Doyen de Nor-  
wich, traduite de l'Anglois. A Amster-  
dam, chez Henri Du Sauzet 1722.  
Voll. In 12. I. Vol. pp. 460. II. Vol.  
pp. 578. III. Vol. pp. 500. IV. Vol. pp.  
321. V. Vol. pp. 321.*

Cette Histoire des Juifs depuis la  
decadence du Royaume d'Israel &  
de Juda, est distinguée de toutes celles  
qui ont paru jusqu'à present, en ce que  
l'Auteur joint à l'Histoire des Juifs celle  
des Peuples voisins, qui répand de grands  
lumières sur l'Histoire sainte. 20.  
Ce que M. Prideaux explique les

Prophetes dont l'accomplissement est tombé dans l'intervalle du tems qui s'est écoulé depuis la décadence du Royaume d'Israel. Cet Ouvrage a eu un succès extraordinaire en Angleterre, où il a fait, huit éditions en quatre ans. La Traduction, à laquelle deux personnes ont travaillé, ne contribuera pas peu à soutenir l'idée avantageuse, que ceux qui n'entendent point l'Anglois se sont formés de cet Ouvrage sur ce qu'ils avoient vu dans les *Nouvelles de la Republique des Lettres*, & dans la *Bibliothèque Angloise*. Ils y trouvent un recueil curieux de tout ce qui regarde les anciens Juifs, leurs coutumes, leurs traditions, leurs différentes Sectes, leurs Synagogues, & leurs Livres. La suite des événemens que l'Auteur rapporte, donnera une plus haute idée de cette Nation qu'on ne l'a d'ordinaire. On y trouvera une Histoire suivie des Empires des Medes, des Babyloniens, des Peres, & des Partes, celle des Rois d'Egypte depuis le tems d'Achaz Roi de Juda, jusqu'à ce qu'Auguste s'empara de ce Royaume, après la défaite de Marc Antoine & de Cleopatre; celle des Rois de Pergame & des autres Princes de l'Asie Mineure, les guerres que la République soutint contre les Perses, les conquêtes d'Alexandre, celles de ses successeurs, &c.



D E C E M B R E 1722. 631

Rois de Syrie; & enfin la part que Romains eurent dans les grands evenemens qui arriverent depuis qu'ils se firent des affaires de l'Orient, jusqu'à qu'ils reduisirent la Judée en Province romaine.

A ces traits, qui sont le fond de l'Ouvrage, comme on le marque dans l'Artiflement au Lecteur, M. Prieaux joint un grand nombre de digressions pressantes par les matieres qui y sont étées, & par l'érudition que l'Auteur répand. Telles sont dans le premier Tome les digressions sur le riche commerce que les Juifs faisoient à Ophir & Taris sous le règne de David & de Sion. La description de la Ville de Babilone, l'Histoire du fameux Zoroastre, de ses opinions, & de la Religion qu'il fut le fondateur.

Cette Histoire est écrite en forme d'articles. „ Plusieurs Scavans (dit M. Prieaux) ont écrit en Latin l'Histoire des mêmes siècles, & y ont donné aussi la forme d'annales, comme Torriani, Salian, Cappel, & quelques autres. Mais il n'y en a point qui approchent de celles de l'Archevêque Usher; ses Annales du Vieux & du Nouveau Testament, sont l'ouvrage de Chronologie le plus exact & le plus parfait qui ait jamais paru. Je

„ Ce genre comme le  
„ veur duquel on peut se  
„ rinthe de la Chronologie  
„ de ces tems reculés. Je  
„ abandonné, que lors  
„ que les raisons que j'ai  
„ étoient d'une nécessité  
„ tous les autres Anna  
„ viens d'indiquer, j'ai pu  
„ trouve en les consulta  
„ du tems perdu. Le  
„ que l'Auteur a tiré des  
„ dernes à l'exception d'Us  
„ gagé à faire une étude plus  
„ des anciens. En remont  
„ ces & en confrontant les  
„ ginaux les uns avec les aut  
„ ion histoire plus savante  
„ plus intéressante. Il a

D E C E M B R E 1722 633

ce dit M. Prideaux dans la première Partie, Livre 1. sur le Livre de Judith.

Ce Livre avoit été écrit originairement en Caldaïque ; c'est sur cet original, lequel est perdu, que S. Jérôme a fait la Version Latine qui se trouve dans la Vulgate. Outre cette Version de saint Jérôme du Livre de Judith, il y en a deux autres, l'une en Grec & l'autre en Syriaque : la Version Grèque qu'on a attribué à Theodotion, est beaucoup plus ancienne, selon notre Auteur, qui remarque qu'elle a été citée dans l'Épître de S. Clement aux Corinthiens. La Version Syriaque a été faite sur le Grec. Ces Versions Grecques & Syriaques contiennent diverses circonstances qui ne sont pas dans celle de S. Jérôme, & ces circonstances ne peuvent s'accorder ni avec le reste de l'Histoire sainte ; ni avec l'Histoire profane. Ce qui fait dire notre Auteur, que la Version de S. Jérôme est préférable aux deux autres.

Les Catholiques ont respecté de tout temps cette Histoire comme une partie des Livres Canoniques. Il n'en est pas de même de ceux qui se sont séparés de l'Eglise dans ces derniers siècles ; ils ont rejeté du Canon de l'Ecriture sainte, mais ils ne sont pas d'accord entre eux sur le caractère de cet Ecrit, plu-

fleur la regardent avec Grotius comme  
 une fiction parabolique. D'autres cro-  
 yent que le fond de cette Histoire est  
 véritable. Tout ce que je prétends, dit  
 M. Prideaux, en suivant ses préjugés,  
 c'est que si cette Histoire est véritable,  
 comme j'ai du penchant à le croire,  
 quoique je ne l'affirme point, elle ne  
 peut tomber dans aucun autre tems que  
 celui où je l'ai placé; c'est-à-dire sous  
 la 43. année du règne de Manassés.  
 Suivant ce système, le Nabucodonosor  
 dont il est parlé dans le Livre de Ju-  
 dith est Salsouchin, fils d'Assaradon;  
 & Arphaxad est le Dejoces Roi des  
 Medes que Salsouchin défit en bataille  
 rangée dans la plaine de Ragau, Arphax-  
 ad, ajoute-t-on, est désigné dans le Li-  
 vre de Judith par un caractère qui con-  
 vient à Dejoces Roi des Medes, qui est  
 d'avoir fondé Ecbatane. D'ailleurs le  
 commencement de l'an douzième de  
 Salsouchin, tombe précisément dans la  
 dernière de Dejoces, ou, selon cette  
 Histoire, la bataille de Ragau fut don-  
 née, du tems du siège de Bethulie. No-  
 nne étoit la Capitale de l'Empire Assy-  
 rien, les Perles, les Syriens, les Phé-  
 niciens, les Ciliciens, & les Egyptiens,  
 en relevoient. L'Empire des Medes sub-  
 sistoit, & il n'y avoit pas encore long-  
 tems qu'Ecbatane étoit bâtie. Tous

circonstances qui ne conviennent point  
 au tems du retour après la captivité. Car  
 Ninive avoit été détruite long tems a-  
 vant ce retour ; l'Empire des Assyriens  
 avoit été renversé, aussi bien que celui  
 des Medes ; & les Perses au lieu d'être  
 assujettis aux Assyriens, les avoient eux-  
 mêmes pour Sujets, & ils avoient étend-  
 u leur domination sur tous les autres  
 Peuples de l'Orient, depuis l'Hellespont  
 jusqu'au fleuve Indus.

L'Auteur se propose les objections  
 qu'on a coutume de faire contre ce Sys-  
 tème, & il y répond ; mais celle qui  
 l'embarrasse le plus est la difficulté que  
 l'on tire des derniers versets du Livre de  
 Judith, où il est marqué qu'elle vécut  
 cent cinq ans, & que pendant sa vie  
 & même plusieurs années après sa mort  
 il n'y eut personne qui trouvat Israël ;  
 car quand on donneroit 45. ans à Ju-  
 dith quand elle alla trouver Holopher-  
 ne : il faudroit reculer sa mort jusqu'à  
 la quatrième année de Sedecias : tems  
 auquel les Juifs avoient été troubles par les  
 Babylonniens, & après lequel il fut bien-  
 tôt détruit par les mêmes ennemis.  
 Mais l'impuissance où nous sommes  
 d'éclaircir cette difficulté (dit Ma-  
 r-  
 deaux) ne doit point être une raison  
 de rejeter l'Histoire toute entière. A  
 peine est-il une Histoire écrite, qui



„ dans le siècle suivant ne paroisse par  
 „ rapoit au tems , aux lieux , & aux  
 „ autres circonstances, chargée de con-  
 „ tradiétions apparentes , qu'on a bien  
 „ de la peine à concilier quand le sou-  
 „ venir de ces faits vient à s'effacer de  
 „ la mémoire des hommes ". Quelque  
 vague que soit cette réponse , l'Auteur  
 auroit mieux fait de s'y tenir , que d'a-  
 vancer comme il fait , que l'Historien ,  
 pour faire plus d'honneur à son Heroi-  
 ne , a porté trop loin la durée de la paix  
 qu'elle procura à sa Nation. Les Catho-  
 liques , qui en conservant le respect qui  
 est dû au Livre de Judith , placent cet-  
 te Histoire sous le règne de Manasses ,  
 donnent des réponses plus solides à cette  
 difficulté. Une des principales est de  
 dire , qu'il n'y a point de raison qui ob-  
 lige absolument à ne donner que 45.  
 ans à Judith , lorsqu'elle alla trouver  
 Holopherne ; car outre qu'il y a des  
 femmes qui conservent naturellement as-  
 sez de graces pour plaire dans un age  
 plus avancé , il est marqué expressément  
 dans l'Histoire, que Dieu avoit donné à  
 Judith une grande beauté quand elle se  
 fut ornée pour sortir de Bethulie. *Cui  
 etiam Dominus contulit splendorem . . .  
 et ideo Dominus hanc etiam pulchritudi-  
 nem ampliavit ut incomparabili decore  
 omnium oculis appareret.* Il est si constant  
que

D E C E M B R E 1722. 637

que cette beauté étoit un don du Ciel, que quand les Prêtres la virent sortir de la Ville, ils en furent surpris, & ils parurent remplis d'admiration.

Notre Auteur ayant raconté ce qui regarde la prise de Jerusalem par Neco Roi d'Egypte, après la mort de Josias, prétend que le même événement est rapporté par Herodote dans son second Livre; car cet Historien dit que Neco ayant gagné contre les Babyloniens la bataille de Megiddo ou Magdole, prit la grande Ville de Cadytis. Cette Ville ne peut être, selon notre Auteur, que celle de Jerusalem, car Herodote la représente située dans les montagnes de la Palestine, & de la grandeur de Sardes, qui étoit en ce tems-là la Capitale, non seulement de la Lydie, mais encore de toute l'Asie mineure.

Il est vrai que Jerusalem ne porte ce nom de Cadytis, ni dans l'Ecriture ni dans Joseph; mais cela n'empêche pas qu'elle n'ait pu être ainsi appelée par les Syriens, elle n'est connue aujourd'hui parmi les Arabes & les autres Orientaux que sous le nom d'*Alkuds*, qui signifie la même chose que *Cadysis*; c'est-à-dire, la Sainte. Cette épithète fut communément donnée à la Ville de Jerusalem depuis que Salomon y eut bâti un Temple, elle est nommée la Ville sainte dans

118 JOURNAL DES SÇAVANS.  
Ancien & dans le Nouveau Testament,  
dans l'inscription des siècles des Juifs elle  
estoit appelée *Jerusalem Kedushah*, Je-  
rusalem la sainte. Les Orientaux ont  
de-là appelle cette Ville *Jerusalem Ke-  
dushah*. Et ensuite par abreviation he-  
breux en *h*, *Kedusha*; & les Syriens, qui  
dans leur dialecte changent le *sh* tie-  
breux en *h*, *Kedusha*; d'où Herodote  
a fait *Cadyces*, en donnant à ce mot une  
terminaison Grecque. Depuis les Orien-  
taux ont substitué au mot de *Kedusha*  
celui d'*Alkuds*, qui signifie la même  
chose.

M. Prideaux remarque pour confir-  
mer cette observation, que les Arabes  
qui n'ont jamais été chassés de leur pays,  
& qui ne sont pas moins attachés à leurs  
usages qu'à leur patrie, ont donné aux  
Villes les anciens noms que leur ayeux  
donné leurs ancêtres; & que quand ils  
ont étendu leur Empire, ils ont rendu  
à un grand nombre de lieux leur ancien  
nom. C'est ainsi que l'ancienne Capitale  
d'Egypte a pris le nom de *Méris*, Tyre  
celui de *Sor*, & Palmyre celui de *Tadmor*.  
Les habitans du pays de Galles  
appellent encore aujourd'hui, dans leur  
Langue toutes les Villes d'Angleterre de  
anciens noms Bretons, qu'eux portent  
il y a treize cents ans avant que les  
François les eussent dépossédés de ce pays.

En  
Ann  
ma  
les  
pe

Et il ne faut pas douter (ajoute notre Auteur) que s'ils en redevenoient les maîtres, ils ne rendissent à tous les Bretons les mêmes noms Bretons dont ils les appellent encore.

Cet Ouvrage mérite que nous donnions le précis de quelques morceaux dans un autre Journal.

*Construction nouvelle de trois Montres portatives, d'un nouveau balancier en forme de croix, qui fait les oscillations des pendules très-petites, d'un cadran spéculaire pour régler juste au Soleil les Pendules & les Montres; d'un Instrument qui donnera lieu aux Peintres de faire leurs Ouvrages plus parfaits, & autres curiosités. Par M. l'Abbé de HAUTEFEUILLE. 1722. In 40. pp. 16.*

CET Ecrit est en forme de Lettre: M. Hautefeuille y propose d'abord ses observations sur la construction de trois Montres portatives. Ayant remarqué qu'une Montre dont le balancier étoit grand & pesant, alloit assez juste étant en repos, mais qu'elle avançoit ou retardoit inégalement lorsque le Seigneur à qui elle appartenoit alloit à la chasse, il remarqua qu'une autre Montre dont le balancier étoit petit & léger, se trou-

voit

640 JOURNAL DES SÇAVANS.  
voit au retour de la chassé passablement  
juste ; mais qu'en repos elle étoit infé-  
rieure en justesse à la précédente. La-  
suite il lui vint en pensée que pour em-  
pêcher l'effet des secousses qui cau-  
soient le derangement de la Montre dont le  
balancier étoit plus grand & plus pesant,  
il falloit l'ôter & mettre en sa place deux  
balanciers legers avec chacun leur ressort  
spiral.

Dans la seconde maniere que propose  
M. Hautefeuille , il n'y a qu'un balan-  
cier , deux roues , dont les dents sont  
faites en rocher , doivent être posées  
l'une sur l'autre , arrêtées par un tenon  
ou appui qui est entre deux ; ensuite  
que leur axe paroisse comme un seul ;  
ces deux roues tournent dans un sens  
contraire , leurs pignons étans menés par  
une roue dont l'axe est perpendiculaire  
aux autres , une roue de champ la fait  
agir , & celle-ci est mue par les luvantes.

La troisième maniere est fondée sur  
la fabrique des Pendules d'Angleterre à  
petites vibrations , dans lesquelles une  
roue à rochers fait l'office de la roue de  
rencontre ; les dents élèvent & abaissent  
alternativement un arc de cercle , à l'arc  
duquel la fourchette est attachée. L'Au-  
teur dit qu'en observant ces constructions,  
sur tout la première & la troisième ma-  
nieres



D E C E M B R E 1722. 641

ère , on aura des Montres , dont les mouvemens seront égaux , soit qu'on les suspende , soit qu'on les mette sur une table.

Voici comme M. Hautefeuille décrit son nouveau balancier , qui fait les oscillations très-petites : .; Imaginez-vous un balancier sans palettes , qu'il a dans son milieu un traversant dont la longueur est égale au diamètre de la rouë de rencontre , fixement attaché en forme de croix , directement au-dessus du pivot , en sorte qu'il peut hausser ou baisser comme les bras d'une balance , ses deux extrémités entrant de chaque côté au fond des dents , haussant & baissant alternativement de la profondeur d'une dent , ce qui fait que la verge attachée à cet axe , au bas de laquelle est la lentille , parcourt un très-petit espace. Il supprime la fourchette à la manière d'Angleterre. M. Hautefeuille n'a voulu faire aucun secret de ce nouveau balancier ; parce qu'il auroit pu se dispenser d'en déclarer la construction à un Horlogeur , qui auroit pu l'apprendre à d'autres , & ceux-là l'écrire dans les pays étrangers ; ce qui auroit pu donner lieu à quelques-uns de voler cette invention , & d'en ôter la gloire à l'inventeur.

Pour faire un Gnomon speculaire ,  
qui

qui serve à regler les Pendules & les Montres, M. Hantefeuille attache fixement un miroir plat de métal ou de verre sur une fenêtre exposée au midi, qui réfléchit la lumière au plancher, ou à tel autre endroit que l'on veut, en l'inclinant plus ou moins; si lorsqu'il est midi ou approchant, on fait une marque sur la lumière, elle se trouvera le lendemain à la même heure au même endroit, & seulement un peu plus ou moins élevée; en tirant une ou deux lignes perpendiculaires, & en attachant des fils avec des poids, la lumière se trouvera dessus toute l'année à l'heure de midi. Il sera facile, ajoute l'Auteur, d'appertévoir après quelques jours, si elle a été faite lorsque le Soleil étoit précisément dans le méridien, & de la rectifier en faisant des marques avant & après midi, & divisant l'espace

deux, la distance du miroir à la lumière pouvant être de 10. 20. ou 30. pieds & davantage, la précision se trouve beaucoup plus grande qu'avec le meilleur canon au Soleil; & même qu'en se servant de quelques Instrumens Astronomiques.

Le dernier article de cette Lettre regarde la Peinture. Les Peintres n'ont point d'autres règles pour connoître si leur ouvrage est bien proportionné dans toutes les parties; qu'un treillis divisé en plu-

qua.

DECEMBRE 1722. 643  
leurs petits carreaux , qu'ils mettent  
l'objet. Mais comme ils ne peuvent  
appliquer sur le visage de la personne  
qu'ils veulent peindre, & qu'il est difficile  
de l'appliquer sur les tableaux sans les gâter,  
ils ne travaillent que d'imagination : Pour  
remédier à cet inconvenient , M. Hau-  
tefeuille a trouvé le secret de mettre ce  
peillis dans l'œil du Peintre par le moyen  
d'une lunette qui divisera les objets re-  
gardés en plusieurs petits carreaux. Ces  
carreaux seront marqués sur la lunette  
avec des fils de ver à soye, ou avec un  
verre plat sur lequel on aura fait avec  
un diamant des traits fort fins.

M. Hautefeuille a travaillé autrefois  
à un Traité d'Horlogerie , dans lequel il  
vouloit donner plusieurs inventions ,  
qu'il dit être propres à mettre cet Art  
dans un très haut degré de perfection ;  
mais comme il a crû qu'on ne lui avoit  
point rendu justice sur d'autres décou-  
vertes , il n'a point jugé à propos de  
publier ce Traité. Il veut que le Public  
& la Postérité imputent aux injustices  
qu'on lui a faites, la perte de ces décou-  
vertes ; & afin qu'on ne s'imagine pas  
que ce qu'il dit sur ce sujet ne soit qu'une  
vaine excuse , il parle en plusieurs en-  
droits de sa Lettre , de ces injustices ,  
qu'il réduit à trois chefs : le premier de  
ce qu'un Sçavant s'est opposé à sa re-  
ception.

regrettes par les vobres.  
quoique lui M. Hautes  
communiqué à l'Acadé  
un Memoire sur cette  
quelle il assure que M.  
que quelques additions  
en ce qu'il n'a jamais re  
fication , quoiqu'il ait  
nombre de découvertes  
la fatisfact on d'être utile  
selon lui peu de choses  
pensées pécuniaires. Il s  
que s'il avoit obtenu  
tion , sa vue n'auroit pe  
sonner , mais de les emp  
experiences , & à for  
de Mathematiques à Or  
claration de notre Auteu  
être le Public a lire les  
de sa mauvaise fortune  
avec moins d'indiffere  
celles de plusieurs Scien

Medicina practica rationalis Hippocratis  
 sanioribus neoteticorum Doctrinis il-  
 lustrata. Opus POMPEII SACCII,  
 Patricii Parmensis Theoricæ olim in  
 Patavina Universitate primo loco Pro-  
 fessoris, nunc in patria Lectoris Emi-  
 nentis. *Parma, 1717. ex Typographia*  
*Celsitudinis sue Serenissima.* C'est-à-  
 dire : *La Médecine-Pratique raisonnée*  
*d'Hippocrate; Ouvrage de Pomp. Saccus,*  
*etc. A. Parme, de l'Imprimerie de son*  
*Altesse Serenissime. 1717. Vol. in fol.*  
*pp. 551.*

**L**E dessein de l'Auteur est d'expliquer  
 toutes les maladies suivant la doctrine  
 d'Hippocrate, qu'il regarde avec raison  
 comme celui de tous les Médecins qui  
 les a le mieux connues. Il commence  
 par les maladies qui attaquent le *ventre*  
*supérieur*, c'est-à-dire, la tête, lesquelles  
 sont ici au nombre de 28. Il continue  
 par celles du ventre moyen; c'est-à-dire,  
 de la poitrine, qui sont au nombre de  
 17. & il finit par celles du bas ventre,  
 qui montent au nombre de 46. Suivent  
 des annotations sur ce qu'a écrit Hippo-  
 crate touchant les maladies des femmes.  
 Après quoi vient un appendix des fie-  
 vres considérées tant en général qu'en  
 particulier; en sorte qu'on peut regar-  
 der cet Ouvrage comme un Traité com-  
 plet



croions plus à propos  
un seul, par lequel on  
méthode de l'Auteur.

*De l'Épilepsie*

L'Auteur après qu'il  
sur ce qui a porté les  
cette maladie du nom  
trée, & après en avoir  
tion, vient à la con  
éauses; il remarque qu  
bué le principe de co  
dité excessive du cerv  
tend qu'il n'y a que les  
fuiteux qui y soient  
vres, comme l'a obser  
me, font souvent atte  
ladie, & quand on o  
font mortes, on leur tr

Le cerveau en expriment les serosités, les obligent à se repandre & à regorger. Ce qui fait bien voir, dit Hippocrate, que l'épilepsie vient de l'humidité trop grande du cerveau, c'est que cette maladie guérit ordinairement quand le cerveau commence à se dessécher par l'âge: ce qui est causé qu'elle ne persévère guère au delà de la vingtième année, moins que le cerveau ne soit par lui-même si humide, que le dessèchement ne peut apporter l'âge, ne puisse diminuer l'humidité au point qu'il faut pour la guérison. Hippocrate considère aussi les symptômes de l'épilepsie, comme les marques certaines de l'humidité excessive du cerveau. D'où il s'ensuit que pour guérir l'épilepsie, le Medecin doit proposer de dessécher la trop grande humidité du cerveau, ce qui se fait par les purgatifs, les diaphoretiques, les remèdes qui font cracher & les alterans. On desséchera par les purgatifs en donnant le syrop de Quercetan, ou en employant la recette suivante: Extrait d'hellebore demi-gros, gui de chêne, pyrethre & semence de pivoine, de chacun un scrupule, mêlez le tout; ou bien faites un syrop magistral avec le senné, l'hellebore, l'agarie, la semence de caroube, le gingembre, le pyrethre, la safran, la racine de pivoine, la valérienne,

**LE JOURNAL DES SÇAVANS.**  
enne, la graine de fesch & de sapo-  
aire, les fleurs de tilleul, le tout infu-  
sion dans l'eau & cuit ensuite avec le mi-  
el jusqu'à consistance de tyrop. La  
dose est de deux onces, plus ou moins  
selon l'âge du malade & la force de la  
maladie. Le tems de donner cette Me-  
decine est avant la nouvelle ou avant la  
pleine Lune.

On desséchera par les diaphoretiques  
en donnant le gayac, le sassafras, le gui  
de chêne & de coudrier, la corne de  
cerf, les fleurs de tilleul. Ou bien on  
ra suer le malade avec des bouteilles plei-  
nes d'eau chaude.

On desséchera par les remèdes qui  
cracher, en donnant le Mercure de  
jusqu'à douze grains avec la theriaca  
ne & le castoreum, jusqu'à ce que  
salivation s'ensuive. On desséchera  
les alterans, (c'est-à-dire, par les re-  
mèdes propres à émousser l'acide sulphu-  
reux qui cause l'humidité & la coagulation  
épileptique) en donnant la racine  
fleurs, & la semence de pivoine  
mais il faut que la racine ait été  
au Signe du Lion; on donnera avec  
fusion de bois de coudrier, la  
de fleurs de mille-pertuis cueillies  
de la S. Jean-Baptiste, & l'esprit  
humain, on aura encore recours  
gnée si le malade est plethorique.

Mais le plus puissant moyen que conseille Hippocrate pour dessécher les épileptiques, c'est la diète exacte. Cette diète consiste à donner au malade une très-petite quantité d'alimens, tant solides que liquides; en sorte que ce qu'il prend de nourriture ne puisse réparer d'une partie de la substance dissipée; ce qu'il se connoît par la foiblesse & par la sueur qui en arrive. Il faut éviter tous les acides, & principalement le vin; car ce bouillon renferme un acide caché & dangereux.

Voilà un précis de ce qui est dit ici sur l'épilepsie, par rapport à la pratique de Médecine; nous avons passé, de peur de nous trop étendre, plusieurs réflexions & plusieurs raisonnemens anatomiques, qui ne servent pas peu à l'intelligence des causes de la maladie dont s'agit.

M. Saccus traite avec la même exactitude toutes les autres maladies; son livre ne sçauroit être que très-utile à tous les Médecins.

*ELOGE Historique de M. le Marquis DU QUESNE, ci-devant Chef d'Escadre au service de S. M. T. C., Baron d'Aubonne &c, mort à Geneve le 12. Novembre 1722.*

tom. LXXII. Ec Cxix

\* Cet Article ne se trouve point dans l'Édition de Paris.

C'EST une justice qui est due à la Mémoire des Grands Hommes, de leur donner après leur mort les louanges qu'ils ont refusées pendant leur vie. Et la modestie de ceux qui leur appartiennent leur refuse encore ce devoir, c'est aux Etrangers à les en acquitter. Un motif particulier de reconnaissance m'engage à me charger de ce soin envers son M. le Marquis du Quesne, en attendant que quelque meilleure Plume nous donne sa Vie plus au long, de même que celle de son illustre Pere. Il se nommoit Henri, & étoit l'aîné de quatre fils que laissa le celebre Abraham, Marquis de Quesne, Général des armées Navales de France, mort le 2. de Février 1688. pour qui le feu Roi, en faveur de ses services, érigea en Marquisat la Terre de Louches près d'Etampes, l'une des plus belles du Royaume, en lui ôtant son premier nom & le changeant en ce de Quesne pour en immortaliser la mémoire. Henri ayant hérité de la valeur, & de quelques autres vertus de son Pere, se distingua dès sa jeunesse en tant que Chef d'Escadre, dans plusieurs batailles Navales, particulièrement dans les guerres de Sicile. Et comme il possédoit pas moins de talens pour les Négociations, il fut chargé d'une Commission



**D E C E M B R E 1722. 651**  
 licate dans le *Levant*, dont il  
 fut avec beaucoup d'honneur, & à  
 satisfaction de la Cour de France.  
 Ses qui paroît par un Recueil de  
 ses, tant de celles qu'il en écrivit  
 pour, que de celles qu'il en reçut.  
 Il seroit à souhaiter que sa famille  
 en fût part au Public. Si la Reli-  
 gion du feu Roi ne lui perinit pas de  
 faire pour ce Marquis, non plus que  
 son Pere, \* parce qu'ils étoient  
 de l'autre de la Religion Reformée,  
 même ne l'a jamais empêché de tout  
 pour le service de ce Monarque,  
 de lui sacrifier cette même Re-  
 ligion, pour laquelle au contraire il a  
 sacrifié. Chacun sait que la Pieté  
 a renoncé en France aux plus  
 de Emplois; & que si son zele pour  
 Religion ne l'eût imposé sur les at-  
 tentionne haute fortune, il y auroit  
 les dignitez les plus éminentes,  
 même se retirer en Suisse; dans  
 l'abbaye d'Almonde, qu'il avoit ac-  
 quise par la permission du Roi. S'il  
 étoit établi à Geneve, il n'a point  
 donné des marques de sa pieté  
 son zele pour ses malheureux Com-  
 patriotes. Il a contribué plus qu'un  
 à l'Erection de la Chambre des  
 Pro-  
 vides & Hôp. des Louis & V. Imprimé à  
 Rotterdam 1718. Tom. II. Part. II. pag. 231

des *françois* sont  
sont retenus sur les  
porta pour cet effet  
avant la dernière Pa  
réussir dans cette bo  
du moins la gloire  
avoir travaillé avec  
commune. Plus sava  
saintes que ne le son  
sonnes de condition  
sa retraite que de la  
re, & de divers Ou  
port. Il est Auteur  
*ciennes & Nouvelles*  
primées à *Geneve* &  
*Barrillos*, dont on pe  
les *Journaux* \* qui  
Ouvrage est le fruit  
que M. le Marquis  
*de*

D E C E M B R E 1722. 653

la politesse, la moderation, la délicatesse qui y regnent par tout, qu'il ne pouvoit être que d'un Homme de condition. Mais comme on y trouvoit en même tems toute la solidité de raisonnement d'un Philosophe, & toute la profondeur d'un Theologien, on avoit peine à concilier ces qualitez souvent si incompatibles. Depuis qu'en eut connu l'Auteur (car les personnes d'un mérite distingué se décelent toujours par quelque endroit) on ne fut plus surpris de les trouver rassemblées en sa personne. Il a aussi eu la meilleure part à une *Nouvelle Version Françoisse du Nouveau Testament*, qui passe pour un Chef-d'œuvre. Voici de quelle maniere on y travailloit, selon le témoignage de ceux qui en ont été témoins. Sept ou huit personnes, des plus illustres Refugiez, dont il y a toujours grand nombre à *Geneve*, s'étant chargez de ce soin, s'assembloient toutes les semaines, pour se rendre compte de leur travail. Le partage de M. le Marquis du *Quesne*, qui possédoit très-bien la *Langue Françoisse*, étoit de rédiger les opinions, & de former sur cela sa Version, qu'il communiquoit ensuite à l'Assemblée. Là on en examinoit scrupuleusement toutes les expressions, en les comparant avec le *Texte Grec*, ou avec les meilleures Traductions Latines, les

Vérité, que j'ai vu  
une égale ardeur. Avec  
n'imprimera pas si tôt on  
cause des jalousies que  
rement ces sortes d'Q  
vail de cette nature, q  
recherches pénibles &  
danté, joint à divers ch  
de M. le Marquis du Q  
fée depuis son refuge; m  
quer d'altérer sa santé  
licate. Il fut attaqué d  
tion de Poulmon dont  
neuvième jour, savoir  
nombre d'années, dans la  
son âge, étant né l'an  
paraître jusqu'au dern  
résignation parfaite à la  
cette Paix, cette tranqui  
lité son principal

D I C E M B R E 1722 656

honorez de sa bienveillance. Il étoit  
là-dessus d'un discernement admirable.  
Exact jusques dans les moindres choses,  
il ne prenoit point le change facilement.  
D'un excellent conseil d'ailleurs, soit  
pour la conduite de la Vie, soit pour  
les Ouvrages d'esprit : d'une délicatesse  
infime, qui le rendoit à la vérité diffi-  
cile sur ses productions, & sur celles des  
autres : mais aussi d'un Jugement sûr,  
qui saisoit toujours l'essentiel dans cha-  
que chose. En un mot, de ces amis  
généreux, judicieux & sincères, qu'on  
ne sauroit trop estimer quand on les  
possède, ni trop regretter quand on les  
a perdus. A Amsterdam, au Mois de  
Decembre 1722. H. P. D. L. D. E. D.

Annales veteris & novi Testamenti, à  
prima Mundi origine deducti, unâ  
cum rerum Asiaticarum & Ægyptia-  
rum chronico à temporis historici  
principis usque ad extremum Templi  
& Republicæ Judaicæ, excidium  
producto. JACOBO USSARIO,  
Archiep. Armachano & Hiberniæ  
Primare digestore, accedunt tria ejus-  
dem Opuscula & editio nova. C'est-à-  
dire : Les Annales de l'Ancien & du  
Nouveau Testament, avec une Chroni-  
que de l'Asie & de l'Égypte, depuis le  
commencement des temps historiques.



*jusqu'à la destruction du Temple de Jerusalem, & la destruction de la République Judaique. Par JACQUES USSERIUS, Archevêque d'Armagh & Primat d'Hibernie, & trois Opusculs. Nouvelle édition. A Geneve, chez Gabriel de Tournes & ses enfans. 1722. In fol. pp. 776. pour le corps de l'ouvrage. Se trouve à Amsterdam chez les Janssons à Wacsberge.*

**S**ANS la Chronologie l'Histoire n'est qu'un amas confus de faits, qu'il est impossible de débrouiller. On a senti dans les derniers siècles toute la nécessité de la doctrine des tems ; & plusieurs Sçavans se sont appliqués à la cultiver. Joseph Scaliger, le P. Petau & Usserius, sont ceux qui se sont le plus distingués dans ces recherches : le P. Petau a souvent corrigé Scaliger, mais il l'a fait avec aigreur ; Usserius au contraire, s'est éloigné des sentimens de Scaliger & de ceux du P. Petau, sans les insulter. Appliqué à rechercher la Vérité, il auroit regardé comme une faute de vouloir faire sentir ses découvertes en insultant les Sçavans dont il n'avoit point cru devoir suivre les opinions. Ce qui distingue le Patriarche d'Armagh d'avec les autres Chronologistes, est la manière dont il concilie avec l'Ecriture

sainte

DECEMBRE 1722. 657

Sainte, l'Histoire des grandes Monarchies de l'Asie & de l'Egypte. On l'a regardé comme un guide sûr dans ce labyrinthe de faits, & si quelques Scavans ont cru quelquefois ne devoir point le suivre, ce n'est que sur des points qui ne sont pas des plus importants.

Usserius avoit soixante & dix ans, quand il fit imprimer ses Annales de l'Ancien & du Nouveau Testament. La premiere Partie parut à Londres en 1650. & la seconde Partie en 1654. c'est le plus clair, le plus scavant & le plus exact des abregés de l'Histoire universelle qui ont paru jusqu'à present. L'Auteur l'a tiré de l'Ecriture sainte & des meilleurs Historiens, tant Grecs que Latins, & il les concilie les uns avec les autres, & par raport aux dattes & par raport aux faits, de maniere qu'ils ne font plus ensemble qu'une Histoire suivie des Juifs, de l'Asie, de l'Egypte, de la Grèce & de l'Empire Romain. La citation des Auteurs dont chaque fait est tiré, donne un nouveau mérite à l'Ouvrage. Il renferme ce que l'Histoire nous apprend de plus remarquable depuis la création du Monde jusqu'à la destruction du Temple de Jerusalem sous l'Empire de Vespasien.

On a fait plusieurs éditions de ces Annales; mais il n'y avoit que celle  
Ee 5 d'An

d'Angleterre  
les Exemples  
étant fort  
servir d'au  
Lorsqu'on  
Edition de  
Clerc appre  
d'Uffertius  
zige & au  
quelque te  
faite, par  
des additi  
ce certifi  
*concordant*  
J. Tyrell  
tions & ce  
de Geneve  
tement dan  
se trouve  
sur le Ms  
sont marq  
des fautes  
les a corri  
éditions, &  
té entre les  
aux origina  
L'Index  
les a été au  
Geographiq  
phe du Ro  
te édition  
le de Paris

D E C E M B R E 1722. 659<sup>me</sup>

quer le numero des pages suivant la nouvelle édition.

Après les Annales d'Usserius ; vient la Chronologie sacrée. L'Auteur avoit revu & corrigé cet Ouvrage peu de temps avant sa dernière maladie ; elle ne fut imprimée qu'en 1660, c'est-à-dire cinq ans après la mort de l'Auteur. Cette nouvelle édition a été faite sur celle d'Oxford. M. le Clerc avertit dans la Préface qu'on y a corrigé un grand nombre de fautes d'impression.

La Chronologie sacrée est suivie de la Dissertation sur l'année Solaire des Macedoniens & des Asiatiques. Usserius fit imprimer cet Ouvrage à Londres en 1648. Ce fut comme un essai qui fit connoître combien l'Auteur étoit habile dans la Chronologie. La nouvelle édition de cette Dissertation a été faite sur l'édition de Londres.

Ce Volume finit par une autre Dissertation d'Usserius sur le Symbole des Apôtres , & sur les autres formules de profession de foi qui ont été en usage dans les Eglises d'Orient & dans celles d'Occident. Cette Dissertation qui a été réimprimée sur l'édition d'Oxford, est remplie d'une grande érudition.

A la tête de ce Volume on voit le portrait d'Usserius & la vie de cet Auteur écrite par Thomas Smith, Docteur en Theologie, & Prêtre de l'Eglise Anglicane.

Comme Usserius cite souvent dans les Annales les Olympiades & les années depuis la fondation de Rome, une personne habile a fait une Table, qui contient un parallèle des Olympiades & des années depuis la fondation de Rome, avec les années depuis la création du Monde. Cette Table a été placée immédiatement devant les Annales.

Nous ne sommes entré dans aucun détail des Ouvrages contenus dans ce Volume; parce qu'ils sont d'ailleurs assez connus, il nous a suffi de marquer ce qu'il y a de particulier dans cette nouvelle édition, qui nous a paru préférable à toutes les éditions précédentes.

JO. HERM. FURSTENAU, Med. Doct. & Prof. extraord. Rintelensis de morbis Jureconsultorum Epistola, ad virum illustrem Zachariam Conradum ab Uffenbach lectum & Polyhistora sine exemplo maximum. *Francfurti ad Mainum, apud Wolffg. Christoph. Mutz. 1721.* C'est à-dire: Lettre de Jean-Herman Furstenau, etc. écrite à Zacharie Conrad d'Uffenbach, etc. touchant les maladies des Jurisconsultes. A Francfort sur le Mein: chez Wolffg. Christoph. Mutz. 1721. 18



DECEMBRE 1722. 661  
80. pp. 36. Se trouve à Amsterdam  
chez les Janssons à Waesberge.

**L**A conservation de la santé des Scavans en general & la guérison de leurs maladies, ont mérité l'attention de plusieurs Medecins, qui ont publié sur ce sujet des Traités singuliers. *Marsile-Ficin, Gesner, J. Sylvius, Horstius, Plempius, de Franckema, Wedel, Waldsmidt, Hoffmann, Schrader*, & quelques autres, se sont signalés en ce genre. Un *Wedel*, différent de celui que nous venons de nommer, a écrit en particulier sur les maladies des Predicateurs; *Ascheberg*, sur celles des Religieux; *Fuchs* (J. H.) sur celles des Paisans; *Ramazzeni*, sur celles des Artisans, des Princes & des gens de Lettres; & dans le dernier siecle *P. Holzman*, (en Latin *Xylander*) mit au jour un Ouvrage sur celles des Jurisconsultes. *M. Furstenau* se propose ici la même chose. Il attribue les maladies auxquelles sont exposés les Jurisconsultes, à deux causes principales; aux mouvemens excessifs que se donnent les uns & à la vie sédentaire que mènent les autres. Du nombre des premiers sont les Envoyés des Princes & les Avocats plaidans. On peut ranger parmi les seconds, les Avocats consultants, les Juges, & les autres Jurisconsultes.

662 JOURNAL DES SÇAVANS.  
qui se consacrent uniquement au travail  
du cabinet.

Entre les maladies dont il est ici ques-  
tion, nulle n'est plus fréquente ni plus  
cruelle que la pierre & la rétention d'u-  
rine. Le fameux *Pierre*, qui avoit si  
bien mérité des Sçavans de son siècle,  
en mourut, & à l'ouverture du cadav-  
re de *Caspar Ziegler*, célèbre Juriscon-  
sulte Allemand, on trouva dans sa vesse  
(au rapport de *M. Berger*) 23. pierres,  
chacune de la grosseur d'une noix; &  
dans la vesseule du fiel, 22. autres, grosses  
environ comme une aveline. *J. de  
Wib*, Sénateur d'Amsterdam, & mort  
de la même maladie, avoit dans sa ves-  
se 29. pierres de différentes grosseurs.  
Nous omettons plusieurs autres person-  
nes de la même profession, citées par  
notre Auteur, comme autant d'exem-  
ples qui prouvent qu'elles ne sont que  
trop sujettes aux douleurs de la gravelle  
& de la pierre, & aux fâcheux symptô-  
mes qui en sont des suites.

Une autre indisposition très-ordinaire  
aux Jurisconsultes (dit *M. Fårstén*) &  
en general (ajouterons-nous) à toute sor-  
te de gens de Lettres, c'est la douleur  
d'estomac. Elle est causée par la situa-  
tion qu'ils prennent souvent immédiate-  
ment après le repas, lorsqu'ils se remet-  
tent à la lecture, ou à l'écriture en se  
couchant.

D E C E M B R E 1722. 683  
travaillant de manière à comprimer &  
gêner le ventricule; ce qui produit  
un vice très-considérable dans la diges-  
tion des alimens, d'où naissent quantité  
de crudités. L'Auteur en apporte es-  
sentiellement deux exemples en la personne  
de deux Scavans du premier ordre, *Elp-  
se Sanmase*. Le premier, après avoir  
longtems travaillé d'un dérangement  
d'estomac, accompagné d'une fièvre,  
dont les accès étoient irréguliers, fut dé-  
livré de cette maladie par un purgatif,  
qui lui fit vuider une masse énorme d'u-  
ne pituite visqueuse, laquelle par sa figu-  
re ressembloit à un long intestin; en sor-  
te que le malade crut d'abord avoir ren-  
voyé tous ses boyaux. Mais son Médecin  
*Burnus*, le rassura; & lui dit que le  
purgatif, en chassant cet amas de pituite  
fluante, avoit emporté la cause d'un  
mal si fâcheux & si inveté. Peut-Être  
est-ce un corps étranger, que l'on prendroit pour  
une pituite figurée dans le canal intes-  
tinal, n'étoit-il autre chose que le ver  
intestinaire, appelé *Tania*, & dont la sortie est  
quelquefois l'effet de certains purgatifs  
dans des circonstances favorables.

M. Furstenau prétend que la trop gran-  
de contention d'esprit avec laquelle les  
jurisconsultes s'appliquent, soit à la com-  
position de leurs Plaidoyers, soit à les ap-  
prendre par mémoire, ne contribue pas  
peu

peu à jeter ces Sçavans dans les vertiges & dans l'apopléxie : de même que les efforts de voix qu'ils sont obligés de faire en les déclamant, leur causent des maux de gorge, des enrouemens, des fluxions de poitrine & des crachemens de sang.

Nous ne suivrons pas l'Auteur dans les autres reflexions qu'il fait sur cette matiere, ni dans les conseils qu'il donne sur les moyens de prévenir ces maux, & qu'il réduit principalement à un sage régime du côté des alimens, & à un exercice réglé. Nous finirons cet extrait en avertissant que M. Furstenau dans cette Dissertation, semble avoir traité son sujet un peu trop négligemment, & ne l'avoir fait qu'effleurer en bien des endroits; outre que la plupart des incommodités & des maladies qu'il attribue aux Jurisconsultes, ne leur sont nullement particulieres, mais leur sont communes avec les autres gens de Lettres. Or c'est une confusion dans laquelle l'Auteur eût évité de tomber, s'il se fût renfermé dans le dénombrement des indispositions qui sont des suites presque inévitables de la profession dont il s'agit.

CASSIODORI Senatoris Complexiones in Epistolas & Acta Apostolorum & Apocalypsim. C'est-à-dire : Couru

DECEMBRE 1722. 665  
ditions des Epîtres des Apôtres, de  
Actes & de l'Apocalypse; Par  
Idore Senateur. A Florence,  
Joseph Manni 1721. In 8o. pp.

voit appris par la Préface du Trai-  
de l'Orthographe de Cassiodore,  
Auteur avoit fait de courtes ex-  
s, sur les Epîtres des Apôtres,  
Actes & sur l'Apocalypse. Il  
ce Commentaire sous ce titre,  
*rationes in Epistolis Apostolorum, &  
torum & Apocalypsi, quasi b. evi-  
planationes decursas.* Mais on  
cet Ouvrage au nombre de plu-  
autres Ecrits d'Auteurs Ecclesiasti-  
que le tems a enlevé, & qu'on  
ait point de recouvrer. Heuren-  
pour les amateurs de l'Antiquité  
que, M. Maffey cherchant  
curiosités dans un vieux coffre  
de poussiere qui appartient au  
de Verone, trouva un exem-  
de cet Ouvrage de Cassiodore.  
écrit, dit M. Maffey, porte  
des de l'antiquité la plus respec-  
il paroît n'être point éloigné  
auquel vivoit Cassiodore. Il  
est sain & entier, à l'exception  
quelques pages, dans lesquelles il y  
a des lettres effacées, ou quelques  
trous



trous de vers. M. Maffey s'est attaché à faire suivre exactement cette copie de l'édition qu'il en a donné au Public. Il a poussé la délicatesse jusqu'à conserver l'orthographe du manuscrit ; d'où vient que dans le titre il y a *in Epistulis*, au lieu de *in Epistolis*. L'Editeur s'appuie sur la foi de ce manuscrit, qu'il croit plus ancien que tous ceux sur lesquels on a imprimé jusqu'à présent d'autres ouvrages de Cassiodore, que le nom de ce Sénateur n'étoit point *Cassiodorus*, mais *Cassiodorus*.

La nature de cet Ouvrage de Cassiodore n'est pas facile à déterminer ; ce n'est point proprement un Commentaire dans lequel l'Auteur explique les difficultés du texte, ni une paraphrase ni de simples Sommaires des Chapitres ; mais une espèce d'analyse, par laquelle l'Auteur prétend faciliter l'intelligence du texte ; un exemple rendra cette méthode plus sensible.

Cassiodore voulant donner le précis de ce qui fait aujourd'hui les douze premiers Versets du Chapitre 7. de l'Épître aux Romains s'explique ainsi : „ L'Apostre fait connoître par la comparaison de l'homme & de la femme, l'état de la Loi par rapport aux Chrétiens ; car comme la femme après la mort de son mari peut passer sans crime

des secondes nocces; ainsi on a passé  
sans crime de la Loi ancienne à la  
Grace. C'est pourquoi l'Apôtre dit  
que nous devons servir Dieu par la  
Grace; & non suivant la lettre de la  
Loi. Car la Loi a été occasion de  
péché parce qu'en défendant les cri-  
mes elle a montré que les hommes  
qui ne lui obéissent point étoient  
coupables.

La version de l'Ecriture sainte dont  
Cassiodore s'est servi dans cette Analy-  
se, n'est point la Vulgate; mais l'ancien-  
ne Version; ce qui rendra l'Ouvrage  
plus précieux aux personnes qui recher-  
chent les différentes Versions des Li-  
vres saints. Le fameux passage du Cha-  
pitre cinquième de la première Epître  
de saint Jean sur le témoignage des trois  
personnes de la Sainte Trinité, se trou-  
ve dans cette ancienne Version. M.  
Maffey fait voir dans la Préface, &  
dans ses Notes, que l'on peut tirer de-  
là de grands avantages contre les Uni-  
taires & contre tous ceux qui prétèn-  
dent que ce fameux passage a été ajou-  
té au texte. Car cela prouve que ce  
passage étoit non-seulement dans les  
exemplaires de l'Eglise d'Afrique, com-  
me on l'a justifié par plusieurs passages  
de saint Fulgence, de Vigile, de Victor,  
de Pacatus, de saint Cyprien; mais  
en-

le faulx Catholique :  
soit du texte de l'Eccle-  
siasique, & qui avoit  
avec le texte Grec. Il  
me les copies qu'il en  
n'a composé un Traité  
que pour mettre les Ec-  
critures des Livres saints  
en tude. Nous remarque  
ce passage avec M.  
l'analyse de ce Verset  
que le Pere, le Fils,  
rendent témoignage  
dit *et hi tres unus es*  
clut d'une maniere fa-  
de ceux qui font con-  
des trois personnes d  
moignage.

*Memoire sur l'Eclésiaste*

D E C E M B R E 1712. 669  
de Soleil le 8. de Décembre après  
mi. On a marqué à quelle heure elle  
commencera & elle finira à Paris ,  
elle sera sa grandeur & sa durée, selon  
calcul de deux Académiciens. On y  
ajouté le calcul de cette même Eclipsé  
par un endroit plus oriental que Paris  
de 5. minutes. Comme les Eclipses de  
Soleil ont cela de particulier, qu'elles  
se vûes diversement dans les differens  
endroits de la terre, on croit que les  
Savans, surtout ceux qui sont versés  
dans la Marine, ne seront pas fâchés  
d'apprendre toutes les circonstances de  
cette Eclipsé, par rapport à toutes les  
parties du Monde d'où elle sera vûë;  
puisque qu'ils sçavent par une longue ex-  
périence combien ils tirent de secours  
de l'Astronomie, pour diriger leurs  
navigations, dont ils conviennent que  
les Astres sont les guides les plus sûrs.

Cette Eclipsé par rapport à tous  
endroits du Monde d'où elle sera vûë,  
pour sa durée totale quatre heures  
5. minutes & 10. secondes. Elle com-  
mencera à paroître sur la terre à midi 2.  
3. sec.; en comptant les heures  
du Meridien plus oriental que celui  
de Paris, de 5. minutes; & elle fi-  
nira à 5. heures 43. secondes après

Et ainsi que le Soleil  
leil sera sensiblement  
dur de la Lune. Com  
tera à être centrale  
mutes 47. secondes  
tre à .3. heures 50  
condes. En sorte que  
on pourra voir ce que  
endroit du Monde il  
de lumière appa  
rant deux heures 30  
des. Ce cercle de la  
que étant dans ce  
ront au centre de  
dans sa largeur 50. le  
sont apparus de Se  
de la des moments  
moyens touchent  
cercle de lumière  
grande largeur une  
sont les heures



D E C E M B R E 1722. 671

Onnoit que ce demidiámetro aura plus  
de 660. lieues marines. Ceux qui se-  
ront éloignés de 16. lieues & demie du  
centre de la penombre du côté du midi,  
verront dans la plus grande obscurité de  
l'Eclipse le bord de la Lune toucher le  
bord septentrional du Soleil; & ceux au  
contraire qui en seront autant éloignés  
du côté du Septentrion, verront le bord  
de la Lune toucher le bord méridional  
du Soleil.

Voici cinq points principaux de la Ter-  
re, qui serviront à déterminer le grand  
arc que parcourra le centre de la pe-  
nobre dans le fort de l'Eclipse du-  
rant deux heures 36. minutes 41. secon-  
des.

Le premier point de la terre où cette  
Eclipse sera centrale, se trouve à 44.  
degrés 31. minutes de latitude septen-  
trionale, & à 311. degrés 9. minutes  
de longitude: c'est-à-dire, qu'on le  
trouve sur les Côtes méridionales de l'As-  
sie entre Penequet & Pentagouet, &  
il sera pour lors dans ce lieu la 8. h. 24.  
m. 24. sec. du matin.

Le second point sera à 35. degrés 44.  
min. de latitude, & à 326. degrés 20.  
minutes de longitude. On le trouve  
dans une vaste mer ayant à l'Orient &  
à l'Occident, des herbes flottantes. Au  
moment qu'on y sera dans ce pays-là  
l'E-

à 20. degrés 20.  
à 351. degrés 40.  
Il sera midi dans

Le quatrième  
l'Afrique à 19.  
latitude, & 13.  
longitude. Il est  
gassa, & il sera à  
res 43. min. 53. 8.

Le cinquième  
parcourra le cent  
doit chercher à 18.  
de latitude, & à  
tes de longitude.  
Royaume de Can  
dans cet endroit  
38. secondes après

On s'est servi  
lisle pour détermi  
cipaux; parce qu  
tes que toutes les

Marines de largeur , on aura tout l'espace , d'où l'on verra de la Mer ou de la Terre , tout le corps de la Lune couvrir celui du Soleil : avec cette difference , que ceux qui seront au milieu de cette largeur verront autour de la Lune un cercle de lumiere également large de tout côté , & ceux qui seront aux extremités , verront le bord de la Lune toucher celui du Soleil.

On peut donc commencer ce grand arc aux Côtes de l'Acadie , & le faisant passer par cette vaste mer qui est renfermée entre l'Amerique & l'Europe sans rencontrer aucune Isle , on le fera entrer en Afrique au-dessous du Cap-blanc , pour aller finir sa course après avoir traversé de grands deserts & de grands Royaumes.

Cette Eclipsé sera vûë dans son commencement , des Côtes Orientales de l'Amerique Septentrionale , & de l'Amerique Meridionale , & des Isles qui sont à l'Orient. Dans son milieu elle sera vûë des Isles du Cap-Verd , des Canaries , des Açores , & du grand Ocean , qui les environne , & dans sa fin elle sera vûë de la plus grande partie des Royaumes & des Provinces de l'Europe ; & des vastes régions de l'Afrique , où enfin elle cessera d'être centrale & finira au coucher du Soleil.

Des Eclipses semblables à celles-ci quand le calcul en est bien juste, sont utiles pour trouver les Longitudes. Comme les endroits de la Mer où elle paroît centrale depuis les Côtes de l'Acadie jusqu'au dessus de l'Isle de S. Antoine au Cap-Verd, changent sensiblement de Latitude. On peut par la Latitude & l'heure connue, connoître la Longitude. Ainsi le 8. de Decembre prochain, si un bon Pilote par ses observations connoissoit qu'à 9. heures 19. minutes du matin, il seroit à la hauteur de 35. degrés 44 minutes; la Lune à ce moment étant environnée d'un cercle de lumière également large de tout costé, il pourroit dire qu'il est à 326. degrés 10 minutes de Longitude. En sorte que tous les ans on donnoit un calcul très-exact de toutes les Eclipses de Soleil, par rapport à tous les endroits de la Mer, d'où ces Eclipses seront vues dans les points les plus importants; il paroît qu'on pourroit en faire un très-bon usage dans la Navigation.

Nous aurons encore cette année une Eclipse de Lune le 22. de Decembre, dont on a déjà fait mention. Mais l'année prochaine il n'y aura aucune Eclipse visible sur notre horizon.

*A Paris en Artois, le 4. Novembre.*  
1722.

*Ohier*

*Observations sur les causes de la peste & sur  
la maniere dont cette maladie se  
communique.*

Ces Observations communiquées par  
M. Deidier Docteur & Professeur de  
Faculté de Medecine de Montpellier,  
& Député par la Cour a Marseille, sont  
au nombre de douze; nous avons ra-  
porté les huit premières dans le Journal  
du Mois de Mars de cette année, p. 341.  
sous le titre d'*Experiences sur la bile des  
Pestiferés, etc.* Voici les quatre autres;  
c'est-à-dire, la 9. la 10. la 11. & la 12.  
avec le certificat de MM. Deidier, Ro-  
bert & Rimbaud.

9e. OBSERVATION. Le Vaisseau  
du Capitaine Chateau soupçonné d'avoir  
porté la peste de Seyde, n'arriva en ce  
Port que le 25. Mai 1720. Cependant  
Mademoiselle Augier veuve mourut dans  
cette Ville du 19. au 20. Avril, il y avoit  
paru le 13. du même mois une parotide  
fort gonflée, sur laquelle on appliqua  
des cataplasmes convenables, & des pier-  
res à cauterer, qui ne purent la garan-  
tir de la mort. Mademoiselle Courtant,  
femme d'un Négociant, fille de M.  
Claude Giraut âgée de 28. ans, eut un  
charbon avec fièvre, dont elle faillit à  
mourir du 3. au 4. Mai de la même an-



que d'appétit, & d'un charbon à la gauche, sur lequel on appliqua d'abord du charpi couvert d'onguent Basilicum, & par dessus un emplâtre de diaphanum avec les gommes, dans la nuit il vint une vive douleur à cette tumeur; le jour la fièvre le prit avec douleur de tête, la langue sèche. les yeux égarés, & on s'apperçut au pli de l'aîne une petite tumeur comme une noisette. le 4. il fut sans fièvre, la tumeur pale, molle & venir à supuration, elle fut ouverte, supura & fut menée à parfaite cicatrice en 25. jours.

11. OBSERVATION. Il est inutile de recourir à des causes cachées & incertaines pour trouver l'origine de la peste, tandis qu'on en connoît de très-simples & fort sensibles; la rage canine, quoique peu ordinaire, se produit souvent sans aucune communication, lorsque la salive se gâte & s'épaissit par des causes ordinaires: & pourquoi la peste pourra-t-elle pas se produire de même, lorsque la bile se gâte d'une certaine manière, cette humeur s'est gâtée par le mauvais usage des choses non naturelles connues en Médecine, & principalement les alimens qu'une nombreuse population a mangé, à raison de la disette du blé de l'année qui a précédé la peste; le défaut du blé fut occasionné par l'ir-

juin, juillet & août  
pas de vent, & le  
régna, très-peu  
de toutes les pluies  
trempé, les pontons  
de cette Côte. La  
transpiration, & le  
suc des plantes  
pouvus de cette  
coutume de se  
leur liquidité n'est  
tembre, Octobre  
même année il y eut  
tité de pluies & de  
vents d'Ouest, & le  
tout le 8. & le 9.  
Novembre. Ce  
peu les liqueurs  
des plantes; mais  
vents très-orageux  
capables de

de la bile qui l'a produite s'est sans doute formé par des indigestions rentérées, que les passions de l'ame, sur tout la crainte & la peur, ont occasionnées; de même que le mélange du bled du Levant, avec un tiers d'orge, d'avoine & de seigle, que le peuple de Marseille mangea pendant les quatre mois qui ont précédé la peste. Il paroît par les injections, que la bile poracee & mêlée avec ce que nos anciens appelloient atrabile, a certainement produit l'épaississement du sang dont l'arrêt constitua, selon nous, la cause prochaine & immédiate de cette fâcheuse maladie.

12. OBSERVATION. Dans toutes les ouvertures des cadavres, qu'il a fallu faire souvent pour ramasser quantité de bile, & pendant les différentes expériences que nous avons été obligés de faire avec cette humeur pestiférée, il ne nous est jamais arrivé d'en recevoir la moindre incommodité, non plus qu'aux Garçons Chirurgiens & Apothicaires, qui nous ont servi dans toutes ces épreuves, ce qui nous paroît prouver clairement que la peste ne sauroit se prendre par aucune exhalaison maligne, laquelle se puisse attacher aux doigts des Artistes, encore moins aux habits, dont nous n'avons jamais changé.

JOH. GOTTL. BOTTICHER, U.  
 Medicinæ Doct. Hafnien. Dissertatio  
 Epistolica Physiologico-Medica, de  
 vera fluidissimi nervei seu succi ner-  
 vosi existentia, ejusque genuino usu,  
 nervorum cavitate & Mercurialium  
 effectu in machina humana. Berolini,  
 1721. C'est-à-dire : *Dissertation Phy-  
 siologique en forme de Lettre de Jean  
 Gottlieb Botticher, &c. sur l'existence  
 & l'usage du suc nerveux, sur la cavité  
 des nerfs, & sur l'effet des remèdes mer-  
 curiels dans le corps humain.* A Berlin,  
 1721. In 4o. pp. 13. Se trouve à Am-  
 sterдам chez les Janssons à Waesber-  
 ge.

CETTE Lettre est la suite d'une dis-  
 pute verbale qu'avoit eue l'Auteur  
 avec M. Hoffstætern, premier Medecin  
 du Roi de Danemarck, au sujet du suc  
 nerveux ou des esprits animaux, dont  
 celui-ci nioit l'existence. M. Botticher,  
 après avoir employé sans succès pour lui  
 persuader le contraire, les argumens les  
 plus forts qu'il put imaginer dans la cha-  
 leur de la conversation, a crû que ces  
 mêmes argumens, soutenus de quelques  
 autres qui lui avoient échappé, & mis  
 par écrit, feroient plus d'impression sur  
 l'esprit de son Antagoniste : & c'est ce  
 qui

ment jamais de leur  
besoin de quelque flux  
mouvement. Qu'ain  
qui forme les divers or  
quelque ressort qu'on  
meurera toujours sans  
est déterminé par l'in  
que matiere très-agité  
mouvoir. Il est évident  
le défaut de mouveme  
organes ne vient pas  
ou du dérangement de  
sont composés - puisqu  
fois que l'on meurt de  
ou de quelque autre  
sans qu'il paroisse nul  
la disposition des solides  
l'ame qui les meut imm  
l'entremise d'aucun flux  
roit au plus avoir lieu  
est mouvement volon



celle-ci est une substance spirituelle & par conséquent inalterable , elles devroient toujours s'exécuter avec la même force & la même perfection , sans être sujettes à aucun déchet. Or l'expérience nous fait voir journellement le contraire. Il faut donc pour expliquer d'une manière plausible toutes les fonctions de l'animal , recourir à une substance très-fine & très-fluide , qu'on appelle suc nerveux ou esprits animaux , & qui résulte de la portion la plus épurée du sang artériel, imprégnée de la substance de l'air la plus subtile & la plus étherée. Voici comme l'Auteur s'efforce de prouver cette double proposition.

10. Le sang artériel pénètre intimement la substance du cerveau , qui est la source du suc nerveux ; & le résidu de ce sang en est rapporté par les veines.  
 20. Si l'on fait une ligature aux artères carotides , la sécrétion du suc nerveux dans le cerveau étant interrompue , le mouvement périt dans les organes qui y sont destinés. 30. Si on lie les nerfs du diaphragme , la respiration cesse à l'instant : au lieu qu'en lâchant la ligature , ce mouvement se rétablit aussi-tôt.  
 40. Comment rendre raison de l'impression subite que font sur l'ame les objets extérieurs , & de l'action des muscles , qui obéit si promptement aux ordres de

la volonté, si l'on n'employe pour cela une substance très-mobile, qui anime les divers organes où s'accomplissent ces fonctions? 50. Ce picotement ou ce fourmillement que nous ressentons dans nos muscles après une longue & forte compression, ne marque-t-il pas évidemment qu'un liquide subtil dont le mouvement avoit été suspendu dans les fibres nerveuses, y reprend son cours ordinaire?

20. Que l'air se mêle avec la portion la plus fine du sang, pour en former les esprits animaux, M. Botticher travaille à le prouver par ces deux raisons, 10. parce que le mouvement des liquides étant essentiellement nécessaire à la conservation de la vie, ce mouvement n'est entretenu que par celui de la matière éthérée; 20. parce que la différente complexion des hommes, & leurs différens caracteres d'esprit dépendent en partie des différentes qualités de l'air qu'ils respirent; d'où il s'ensuit, que l'air s'insinue dans la substance des liquides, & concourt par conséquent à la formation du suc nerveux ou de l'esprit animal.

Il ne suffit pas d'avoir montré que le sang arteriel fournit de son propre fond, une liqueur de ce genre; il faut de plus faire voir que les nerfs sont des vais-

seaux propres à la répandre dans toute la machine ; & c'est à quoi satisfait l'Auteur, en s'efforçant de prouver que les nerfs sont des tuyaux percés de plusieurs pores, par lesquels se meut très-vivement le suc nerveux. Voici ses preuves : 10. Comment, dit-il, expliquer sans cette supposition, la privation totale de la vûe dans la goutte serene, causée par l'obstruction du nerf optique, sans qu'il paroisse aucun dérangement dans le reste des organes de la vision ? 20. Lorsque les nerfs sont picqués ou irrités par l'acreté de quelque humeur, pourquoi se contractent-ils en se retirant vers leur principe, & se relâchent-ils ensuite lorsque l'irritation cesse, si ce n'est par l'action d'un fluide subtil contenu dans leurs pores ? 30. Lorsqu'un nerf se trouve serré par une ligature, ou bouché par l'introduction d'une humeur visqueuse, le mouvement des muscles ou ce nerf se distribue, cesse aussitôt par le défaut d'influence de la part du suc nerveux : ce qui se voit surtout dans les membres frappés de paralysie, lesquels perdent le sentiment & le mouvement par la seule obstruction du nerf qui leur distribuoit le principe de l'un & de l'autre. 4. Les nerfs auxquels on a fait une ligature, se tuméfient au-dessus. Or tout ce qui est capa-

ble de quelque gonflement, doit être censé poreux ; c'est-à-dire, percé de plusieurs trous qui donnent passage à quelque liquide.

Quant à cette dernière preuve, il faut avouer que l'Auteur ne la produit pas avec toute la confiance d'un homme parfaitement convaincu ; car il convient que ce gonflement est pour ainsi dire insensible ; mais il ajoute, que de ce qu'un effet naturel n'est point perceptible à nos sens, on n'en doit pas conclure qu'il n'existe point ; puisqu'il y a dans la nature quantité d'effets, qui pour n'être pas visibles, n'en sont pas moins réels. On viendrait à bout de prouver les propositions les plus douteuses, si l'on trouvoit gens qui se payassent d'un pareil raisonnement. Mais il y a grande apparence que ceux qui nient l'existence des esprits animaux & la porosité des nerfs, telle que l'Auteur la suppose, seront peu ébranlés par de semblables preuves. Aussi peut-on dire en general que la plupart de celles qu'emploie notre Auteur dans cette Dissertation, sont ou mal choisies, ou exposées avec si peu d'ordre & de netteté qu'elles ne produisent presque rien pour la persuasion d'un Lecteur prévenu de l'opinion contraire. Joignons à cela qu'elles ont conçues en des termes si peu

**D E C E M B R E 1722. 687**  
propres, écrites d'un style si entortillé,  
& défigurées par un si grand nombre de  
fautes d'impression, que c'est une vraie  
fatigue, que d'en poursuivre la lecture  
jusqu'au bout. Nous ne croyons pas au  
reste devoir rien ajouter à cet Extrait  
sur les Reflexions de l'Auteur touchant  
l'action du Mercure dans le corps hu-  
main; ces Reflexions ne contenant rien  
de singulier, ni qui mérite l'attention du  
Public.

*Extrait d'une Lettre de M. M A T G U E.  
à M. Deidier, Conseiller-Médecin du  
Roi, Profess. en Méd. de l'Université  
de Montpellier. 1722. A Strasbourg.  
Broch. in 12. pp. 24.*

**M<sub>R</sub>.**

Les ouvertures que vous avez faites  
des cadavres des pestiférés morts à Mar-  
seille, n'ont servi qu'à confirmer vos  
premières conjectures sur la cause de  
cette maladie. Quand vous n'auriez pas  
poussé si loin vos recherches par le nom-  
bre d'injections que vous avez faites de  
la bile que vous avez tirée de la vésicu-  
le du fiel de ces infortunés; la cou-  
leur verdâtre dont elle étoit teinte, mar-  
quoit suffisamment l'acide vitriolique  
qui y dominoit, fourni par un sang de  
la



la même quantité; car vous aurez souvent éprouvé, Monsieur, que le mélange d'un acide avec la bile la mieux conditionnée, change sa couleur naturelle, & en fait naître une verdâtre tirant sur l'érugineuse. Or on peut, sans trop hazarder, juger de ce qui se passe au dedans par ce que nous remarquons au dehors, & assurer que la couleur que vous avez observée dans la bile des pestiferés, a été produite par l'acide dont elle abondoit; lequel acide tant qu'il a été dans sa force, a fait sur le sang des chiens les mêmes effets qu'il faisoit dans celui des pestiferés, & que fait l'esprit de vitriol injecté dans la jugulaire d'un chien, car il le fait non seulement mourir dans les convulsions en coagulant son sang, mais encore rend son poulmon & les parties voisines jusqu'au col même, noires comme si elles avoient été attaquées d'inflammations gangreneuses.

Quand je dis que lorsque l'acide a été dans toute sa force, il a causé dans le sang des chiens, où il a été introduit par l'injection les mêmes desordres, c'est pour faire valoir la judicieuse remarque que vous avez faite, Mr, au sujet du chien, qui pendant trois mois s'étoit nourri dans l'Hôpital du Mail, des plumaccaux chargés de pus & de glan-

D E C E M B R E 1722. 689.

es pourries, que les Chirurgiens dé-  
choient dans les pansemens, & qu'il  
valoit avec voracité; jouissant pendant  
les trois mois d'une parfaite santé &  
étant gai à l'ordinaire; mais qui suc-  
comba enfin lorsqu'on lui eut injecté  
dans la veine crurale environ une drag-  
me de la bile d'un pestiferé.

Cette observation me fait juger que  
la bile qu'on trouve dans la vesicule du  
foie des pestiferes, est une simple filtra-  
tion ou separation d'une partie du levain  
qui caractérise la peste, & qui dans cet-  
te filtration n'a reçu aucune alteration  
par les prétendus levains auxquels quel-  
ques Auteurs imputent sa separation.  
C'est pourquoi il agit toujours infailli-  
blement sur le sang des chiens, au lieu  
que le pus qui coule des plaies des pes-  
tiferes, qu'on doit pourtant juger par-  
tir de la même source, a souffert quel-  
que alteration par sa fermentation dans  
les tumeurs; laquelle fermentation a tel-  
lement brisé ses pointes, qu'il ne lui est  
pas resté assez de force pour agir sur l'a-  
nimal qui la devore. Le mélange de  
plusieurs liqueurs acres, & la fermenta-  
tion qui les adoucit, nous fournit en  
Chymie une infinité de pareils exem-  
ples; sans parler de ce qui arrive dans  
la maturation des fruits. Je prévois pour-  
tant qu'on pourroit dire que le levain  
de

de l'estomac du chien dont on connoit la force, a tellement changé l'acide du pus, qu'il est devenu incapable d'agir sur le sang avec la férocité ordinaire; car il est constant que les alimens & les médicamens y souffrent de grands changemens, & y changent souvent de nature. Cela est si vrai, qu'ayant fait mourir il y a quelques jours, plusieurs tois de la viande a des viperes, & l'avant donnée à manger à des chiens, elle n'a produit aucun des effets que cause ordinairement le venin de ces animaux. On sçait même que les acides injectés dans leurs veines & qui les tuent, ne les derangent nullement lorsqu'ils les avalent; ainsi l'observation du chien, qui a mangé impunément les emplâtres, n'est pas absolument suffisante pour pouvoir conclure que le pus ne conserve aucun poison; elle peut même être détruite par celle des Orientaux, qui communiquent la petite verole à des personnes saines au moyen du pus qu'ils entendent des pustules des malades, & qu'ils infiltrent dans le sang des sains, en faisant quelques piquures sur la peau. Si cette épreuve se trouve véritable, j'y admirerai moins & dans vos observations, la maladie ou la mort, que tous les symptômes qui accompagnent précisément l'une & l'autre: c'est-à-dire, dans les

D E C E M B R E 1722. 691

pestiferés les bubons & les charbons ; & dans la petite verole la nature bénigne ou maligne du mal conforme à celle du sujet qui a fourni le pus. Cela est d'autant plus particulier , que nous n'observons pas dans les autres maladies des effets si ressemb'ans à leurs causes. Les maladies veneriennes n'observent pas une règle si constante dans leur communication & dans leurs accidens.

Pour mieux décider cette difficulté ; il seroit donc à souhaiter qu'on eût donné à manger au chien du pain ou de la graisse où l'on auroit mêlé de la bile des pestiferés ; car si la bile avoit causé tous les desordres qu'elle cause injectée , ma conjecture à l'égard de l'amortissement du poison du pus auroit été confirmée , & pourroit faire penser que l'humeur de la transpiration pourroit aussi avoir subi assez d'alteration pour n'être pas aussi nuisible qu'on se l'imagine.

Vous vous seriez encore mieux assuré, Mr, que ce n'étoit pas l'estomach du chien qui changeoit la qualité venimeuse du pus , si vous en aviez mis dans une playe faite à quelque chien , comme vous l'avez pratiqué avec la bile qui les a fait mourir. Je souhaiteross aussi qu'on eût fait quelques injections avec du sang des pestiferes vivans , pour connoître si leur bile avoit acquis quelque

amment de ces exp.  
que vous avez faites  
pour prouver que la  
le a été produite par  
Tous les symptômes  
pagnée; l'état des par  
gonflées & gorgées p  
qui en s'y accumulant  
fibres; la couleur verd  
les mouvemens convu  
fés aux chiens, comp  
injectés; tout cela, c  
clairement l'existence d

Resteroit à particulière  
celui de la peste, qui  
qu'on ne remarque  
Car les injections fait  
vec des acides tuent  
figeant son sang, comp  
arrêtant la circulation;  
duisent pas en les inject



D E C E M B R E 1722. 693  
maladie, mais elle n'est pas accompagnée de bubons ni de charbons.  
On répète qu'il reste encore à découvrir la nature spéciale de l'acide de la peste ou de ce coagulant contenu dans le sang des pestiférés & dans leur bile, & qui agit uniformément & inmanquablement dans tous les sujets qui l'ont reçue.  
C'est un mystère qui n'a pu être pénétré jusqu'à présent, & que j'espère que les sérieuses réflexions & les épreuves que vous avez faites pendant le cours de cette maladie, vous feront découvrir : ce qui est d'autant plus désirable, que la cure en seroit plus certaine ; puisqu'il si on connoissoit l'espece d'acide, on pourroit esperer de trouver son correctif spécifique ; tout alkali n'étant pas propre à détruire tout acide, & un acide, comme vous le sçavez, Mr, tenant quelquefois lieu d'alkali à l'égard d'un autre acide. Après qu'on a eu le bonheur de découvrir celui qui détruit certainement l'acide de la vérole, nous pouvons esperer de parvenir à la connoissance de celui de la peste. Supposé encore que toutes les pestes reconnoissent la même cause, & que celle que *Joan. Dalboe* a vue, & tant d'autres célèbres Médecins, n'ait pas été causée par un dissolvant ; comme ils le prétendent avec assez de vraisemblance.

La

marque un degré d'acrimonie de la bile des chiens, au-dessus de la bile des corps humains. L'odeur est toujours dans l'ouverture des plaies & dans les maux non pestiferés, & si l'odorat, nous dénote la corruption de leur sang.

Je ne suis pas surpris que la bile des chiens, que vous avez faites à la bile des malades mortelle, n'ayent pas produit les mêmes effets que la bile des chiens, le même effet que la bile des chiens pestiferés. Celle-ci de tant au-dessus de l'autre d'acrimonie que la malade, les effets funestes.

Je fis injecter, il y a que la bile de trois soldats mortelle de poitrine & de fièvres & la crurale de trois chiens & leur leur fonctions.

DECEMBRE 1722. 695  
sont morts, leur sang s'est trouvé figé.  
Le cœur gonflé, mais il n'a paru ni bu-  
lons ni charbons.

*Histoire generale d'Espagne du P. MA-  
RIANA Jesuite, traduite en François;  
augmentée du Sommaire du même Au-  
teur, & des Fastes jusqu'à nos jours;  
avec des Notes, des Médailles, & des  
Cartes Geographiques; cinq Volumes in  
40. Proposée par souscription. A Paris,  
chez Pierre-Augustin le Mercier, rue  
saint Jacques à saint Ambroise; Phi-  
lippe Nicolas Lotin, rue saint Jac-  
ques, à la Verite; Jean-François Jos-  
se, rue saint Jacques; & Jean Jom-  
bert, rue de Richelieu, près la Sor-  
bonne.*

## A V I S

### POUR LES SOUSCRIPTEURS.

L'HISTOIRE generale d'Espagne é-  
crite par le P. Mariana, est si connue  
de tout le monde, qu'il est presque inu-  
tile d'exposer en détail le sujet, l'éten-  
due & la maniere dont elle est traitée.

On sçait assez combien les commen-  
cemens, le progrès, la grandeur, & les  
révolutions diverses de la Monarchie  
Espagnole, comprennent de faits inte-  
ressans & liés avec les Histoires de pres-  
que

695 JOURNAL DES SÇAVANS.  
que toutes les Nations , tant anciennes  
que modernes. Rien de plus grand ni  
plus étendu.

Quant à l'exécution de l'ouvrage, on  
n'ignore pas que Mariana n'omit rien  
pour le rendre complet & durable. Outre  
les Histoires Espagnoles & étrangères  
qu'il débrouilla , il eut communication  
de quantité de Memoires & d'Ar-  
chives.

Pour les qualités nécessaires à un His-  
torien , il suffit de rappeler au Lecteur  
une partie des témoignages qu'en ont  
rendu les plus fameux Ecrivains de son  
siècle.

Un célèbre Cardinal dit que Mariana  
fut *amateur de la Verité , plein de droi-  
te , & incapable d'être aveuglé par l'in-  
clination naturelle pour son pays.*

Le sçavant Auteur Flamand , qui  
recueillit les Historiens Espagnols , com-  
pare le stile de celui-ci *au stile serré &  
profond de Thucydide & de Tacite.* D'au-  
tres lui donnent encore *l'élégante simp-  
licité de Tite-Live.*

Enfin les Ecrivains Espagnols de son  
temps l'appellent unanimement *un homme  
libre & dégagé du respect humain & des  
prejugés ; un homme dont l'érudition vaste  
& les vastes connoissances illustrerent l'Es-  
pagne sa patrie ; l'unique Historien , &  
le Pere de l'Histoire d'Espagne.*

On

D E C E M B R E 1722. 697

Ces éloges loin d'être suspects, sont confirmés par un Critique impitoyable, & animé par un intérêt personnel. Cet Auteur dans son plus grand feu, enchérit même sur les autres, & dit que Mariana est le Prince des Historiens de Castille, dont on ne peut lui egaler ni lui comparer aucun, pas même tous ensemble. On voit en effet que ceux qui ont voulu le suivre ou l'imiter, quoiqu'ils travaillaient en partie sur son ouvrage, n'ont pû lui faire tort dans l'esprit des connoisseurs. On en peut juger par les fréquentes éditions de son Histoire, soit Latine, soit Espagnole.

Sa capacité, sa sagesse & sa probité le firent rechercher des Papes & des Rois. Le Tribunal suprême de l'Inquisition, les Archevêques de Tolède Primats d'Espagne, le consultèrent & l'employèrent dans les affaires importantes, & toujours avec une entière satisfaction.

Il composa d'abord son Histoire en Latin, pour ne pas renfermer dans les bornes de sa patrie, un bien qui devoit être commun aux étrangers. Pressé depuis par ceux de sa nation, & craignant d'ailleurs l'inexactitude des Traducteurs, il prit le parti de traduire lui-même son Histoire en Espagnol.

Le Traducteur François dont nous annonçons l'ouvrage, n'a épargné ni



D E C E M B R E 1722. 699  
conde , depuis cette invasion jusqu'à  
le des Sarrafins ou des Mores. La  
nisième , de l'etat où fut l'Espagne sous  
domination des Mores. La quatrié-  
e enfin , de sa situation depuis l'expul-  
on des Mores jusqu'à present.

Cet Ouvrage est proposé au Public  
r souscription ; il contiendra cinq vo-  
mes *in-quarto*.

Les Souscripteurs ne payeront que 30.  
res pour les cinq volumes de petit pa-  
er en blanc ; sçavoir 15. livres en souf-  
vant , & pareille somme de 15. li-  
res en retirant l'exemplaire ; & pour le  
rand papier aussi en blanc , 40. livres ;  
avoir , 20. livres en souscrivant , &  
reille somme de 20. livres en retirant  
exemplaire. Ceux qui n'auront pas souf-  
st , payeront 40. livres pour le petit  
papier en blanc , & 55. livres pour le  
rand papier en blanc.

On recevra les souscriptions depuis le  
remier Août de cette année 1722. jus-  
qu'au premier Décembre prochain. Et  
on distribuera l'Ouvrage dans le courant  
de l'année prochaine 1723.

Ceux qui voudront souscrire , s'adres-  
seront aux Libraires nommés ci-dessus ,  
qui donneront une Reconnoissance im-  
primée & signée d'eux , aux clauses &  
conditions ci-dessus expliquées.

# TABLE DES LIVRES &c

DECEMBRE 1722.

VALLANGE, Orisolexia Latina.	61
— 2 <sup>e</sup> age de l'Orthol x e Latine.	ibid.
ALG. CARMET, Dissertations qui peuvent servir de Prolegomenes de l'Ecriture sainte.	618
FRANC. LAM. BRUCKMANNI Specimen exhibens Invera terra.	624
Elevation de cœur en forme de prieres sur l'Ordinaire de la Messe.	629
PAIDEAUX, Histoire des Juifs & des Peuples voisins.	629
L'Abbe de HALTERVILLE, Construction nouvelle de trois Montres portatives, &c.	639
POMPEII SACCI Medicina Practica rationalis Hippocratis.	645
Eloge de M. le Marquis du Quesne.	649
JAC VESSERII Annales V. & N. Testamenti.	655
J. HENR. FURSTENAU de morbis Jureconsultorum Epistola.	660
CASSIODORI Complexiones in Epistola & Acta Apostolorum & Apocalypsim	664
Le P. DE REBECQUE, Memoire sur l'Egypte du 8. Decembre de cette année.	668
DEIDIER, Observations sur la cause de la peste	675
JO GOTTL. BOTTICHER Dissertatio de veritate sacri nervi existentia.	688
MALGUY, Lettre a M. Daudier,	689
MARIANA, Histoire d'Espagne	695

Faute à corriger dans le Mois de Juillet dernier.

Page 87. l. 17. après animaux, ajoutez qui lui sont propres, il n'est aussi certaines maladies.

TABLE

**D E C E M B R E 1722. 697**  
depuis cette invasion jusqu'à  
Sarrasins ou des Mores. La  
de l'état où fut l'Espagne sous  
ation des Mores. La quatrie-  
de sa situation depuis l'expul-  
Mores jusqu'à présent.

L'ouvrage est proposé au Public  
cription ; il contiendra cinq vo-  
lumes.

Souscripteurs ne payeront que 30.  
pour les cinq volumes de petit pa-  
danc ; savoir 15. livres en sous-  
& pareille somme de 15. li-  
retirant l'exemplaire ; & pour le  
papier aussi en blanc , 40. livres ;  
10. livres en souscrivant , &  
somme de 20. livres en retirant  
aire. Ceux qui n'auront pas sous-  
crivent 40. livres pour le petit  
en blanc , & 55. livres pour le  
papier en blanc.

Recevra les souscriptions depuis le  
Août de cette année 1722. jus-  
qu'au premier Décembre prochain. Et  
ouvrera l'Ouvrage dans le courant  
de la prochaine 1723.

Ceux qui voudront souscrire , s'adres-  
seront aux Libraires nommés ci-dessus ,  
qui leur donneront une Reconnoissance im-  
primée & signée d'eux , aux clauses &  
conditions ci-dessus expliquées.

*libens tabernacula terra.*

*Fleza anue cur en forme  
de la Messe.*

**PAIDEAUX**, *Histoire de  
vrais.*

**l'Abbe de HALTERE** *U  
vella de trois Montres p*

**POMPEII SACCI** *Me  
nalis Hippocratis.*

*Ecoge de M. le Marquis de*  
**JACUSSERII** *Anna*

*ment.*  
**J. H. M. FURSTEN**

*sultorum Epistola.*  
**CASSIODORI** *Comp*

*& Acta Apostolorum*  
**Le P. de RIBOUX**

*8. Decembre de cette an*  
**D. IDIER** *Observation*

*paste*  
**JO GOTTI. BOTTI**

*12 iucci nervoli exister*  
**MALOUX** *Lettre a M.*

**MARIANA** *Histoire d*

## DES MATIERES.

<b>Beauté</b> , Memoire sur l'eau de Beaute.	291
<b>Bengale</b> , sorte d'ulcere commun dans cette Ville.	354
<b>Bernard</b> (S.) cite sur le mot <i>inutile</i> .	462
<b>Bertrando</b> , Medecin de Marseille, les Observations sur la peste.	319
<b>Bile</b> , Experiences sur les Cadavres pestiferes dont on a tiré la bile. 332. 336. Remarques de M. Maugue sur ce sujet.	687
<b>Bla</b> (le) Inventeur de l'Art d'imprimer des Tableaux & des Portraits en cuivre. 46. Anatomie complete representant au naturel toutes les Parties du Corps humain en 12. Tableaux.	337
<b>Bouin</b> , son Remercement à l'Academie Française.	407
<b>Boussier</b> (Charles) Apophthegme de ce Cardinal.	189
<b>Boucher</b> (J. Gottl.) Dissertation sur l'existence & l'usage du suc nerveux.	462
<b>Bouhet</b> (le P.) Missionaire de Maduré, description de divers Royaumes qui se trouvent entre les deux côtes de Malabar & de Coromandel.	202
<b>Boudard</b> (Dom Jacques) Projez de l'Histoire de l'Abbaye Royale de S. Germain des Prez.	237
<b>Boulton</b> , Remarques sur le sel d'Eblom.	279
<b>Bourreaux</b> , si les Hebreux en avoient.	374
<b>Bouchman</b> (Er. kn.) Histoire naturelle des Ombellifères. 222. & de Botanique sur les Truffes. 624	
<b>Boutar</b> , le premier qui a donné des Gladiateurs au Peuple Romain.	416
<b>Bouyer</b> (Corn. de) Plan d'une N. Edition de ses Voyages.	213
<b>C A L M E T</b> (le P. Dom) ses Dissertations qui servent de Prolegomenes de l'Ecriture Sainte.	21, 132, 243, 363, 483 011
<b>Cambour</b> , description de ce Monastere des Maronites.	593



*Amasis*, Roi d'Egypte.  
Histoire.

*Argenson* (d') Garde de  
l'Artillerie par Taris.

*Arrius*, Recueil d'Arrius.  
Recueils, *ibid.* & dans

*Astruc*, Dissertation sur  
Epidemiques & principes  
de la Peste.

*Asychis*, Roi d'Egypte.  
Histoire.

*Aveau*, Fontainier, et  
minérale de Segray.

*Augustin* (S.) Jugement  
170. Passages ou ce P.  
lit.

*Ayrols* (le P.) Explication  
de l'Église, Dissertation sur  
des Églises.

**B** *Abel*, remarques  
gives qui arriva à  
Sainte, Dissertation sur  
la religion des Églises.

## DES MATIERES.

<b>Baume</b> , Memoire sur l'eau de Beauté.	291
<b>Bégale</b> , sorte d'ulcere commun dans cette Ville.	334
<b>Bernard</b> (S.) cite sur le mot <i>musset</i> .	462
<b>Bertrand</b> , Medecin de Marseille, ses Observations sur la peste.	319
<b>Bile</b> , Experiences sur les Cadavres petrifies dont on a tiré la bile. 332, 333. Remarques de M. Maugue sur ce sujet.	687
<b>Bion</b> (le) Inventeur de l'Art d'imprimer des Tableaux & des Portraits en cuivre. 46. Anatomie complete representant au naturel toutes les Parties du Corps humain en 11. Tableaux.	117
<b>Bouvin</b> , son Remercement à l'Academie Française.	407
<b>Bouvois</b> (Charles) Apophthegme de ce Cardinal.	184
<b>Boucher</b> (J. Goult.) Dissertation sur l'existence & l'usage du sixieme nerf.	430
<b>Bouhet</b> (le P.) Missionaire de Maduré, description de divers Roisumes qui se trouvent entre les deux cotes de Malabar & de Caranandel.	202
<b>Boudlard</b> (Dom Jacques) Proverbe de l'Histoire de l'Abbaye Royale de S. Germain des Pres.	238
<b>Boulton</b> , Remarques sur le sel d'Eblon.	279
<b>Bouzeaux</b> , si les Hebreux en avoient.	374
<b>Bourlignon</b> (Et. Ren.) Histoire naturelle des Ouliviers. 422. Essai de Botanique sur les Truffes. 624	624
<b>Boutas</b> , le premier qui a donné des Gradiations au Peuple Romain.	416
<b>Bouyn</b> (Cora. de) Plan d'une N. Edition de les Voyages.	213
<b>CALMET</b> (le P. Dom) ses Dissertations qui servent de Prolegomenes de l'Ecriture Sainte.	28, 132, 243, 363, 483, 611
<b>Cambis</b> , description de ce Monastere des Missionnaires.	393

## DES MATIERES.

- marques sur les Corpuscules contagieux attachés extérieurement à des personnes ou à des marchandises. 17 Lettre contre le enuement de ceux qui croient la Peste contagieuse. 72. Si le sentiment de ceux qui ne la croient pas contagieuse est nouveau. 78
- Corvus** (de) Doyen des Avocats du Parlement de Provence, son Edition des Oeuvres de M. Du Per et son Oncle. 297
- Cottelier** son *Sanctorum Senum Apophthegmata*. 183
- Courbet**, Methode generale pour tracer des courbes rampantes de bois, propres à la construction des Escaliers. 200
- Craffier** (le Baron de) suite des Medailles de son Cabinet. 78
- Croix**, si le supplice de la Croix a été en usage parmi les anciens Hebreux 364
- Ctesiphon**, Traduction des Harangues de Demosthene & d'Eschine pour & contre Ctesiphon. 141. Remarques sur les diverses Traductions de ces deux Discours. 142
- Curex**, si les Religieux Mendians peuvent prêcher dans les Eglises Paroissiales sans la permission des Curex 283
- D A N D I N I**, Jellute, Jugement sur la Relation du Mont Liban. 190
- Dangeau** (le Marquis) son éloge. 406
- Dartres**, comment les Indiens les guerissent. 313
- Dass**, Chirurgien-Accoucheur, nouvelle découverte sur la maniere d'arrêter les pertes de sang qui surviennent aux femmes apres l'accouchement 227
- Degel**, comment il se fait. 228
- Deidier** Prof en Medecine à Montpellier, Lettre sur la Cataracte 36 sur l'operation de la Paracentese faite sur une femme hydropique. 91. Observations sur des Cadavres pestiferes dont il a tiré la Bile. 332. 338. sur la peste & sur la maniere dont elle se communique. 675

**des Tableaux de des l'art de**  
**Dessin**, Methode pour en de  
 differens avec des Carreaux  
 leurs pour une ligne diagonale  
**Dictionnaire de Trevoux**, Eccl  
 plaintes de M. Lantour du C  
 Additions à ce Dictionnaire.  
**Diplyque**, Lettre de M. de R  
 Diplyque.  
**Diserta (El)** Essai d'une Te  
 vrage Espagnol de Gracian  
 st 1. Ce que signifie ce mot.  
**Disputes**, Discours sur les av  
 avantages des Disputes publi  
 dans les Universitez.  
**Divorce**, Dissertation sur le D  
 usage chez les Juifs & 1 6 de  
 ce pour cause d'adultere. E  
 contracter un nouveau ma  
**Dodart**, premier Medecin du R  
 Approbation de l'Eau de S  
 Pierre de Judée.  
**Dontelle**, Femme de l'Empere  
 marques sur une Medaille  
 celle.  
**Dontelle (le 2.)** Methode pour

## DES MATIERES.

<i>Discours de M. Bolvin.</i>	407
<i>Dadaim</i> , si c'étoient des Triufes.	425
<b>E</b> AL DE BEAUTE', les Verrus.	291
<i>Eau de Vie</i> , Memoire sur les Epreuves de l'Eau de V e & de l'Esprit de vin.	276
<i>Ebfom</i> , remarques sur le fel d'Ebfom.	278
<i>Eclairs</i> sanstonnerre, s'ils annoncent la peste.	109
<i>Eclipsé</i> , Memoire sur celle du 8. Decembre 1722.	468
<i>Ecole</i> , Dissertation sur les Ecoles des Hebreux.	
489. C uses de la chute de ces Ecoles.	495
<i>Ecraser</i> sous des Epines ou sous les pieds des animaux, supplice pratique par les anciens Hebreux	373
<i>Ecriture</i> , Dissertation sur l'Inspiration de l'Ecr- ture sainte	134
<i>Egypte</i> , Histoire Chronologique d'Egypte selon Herodote. 572. Ce Royaume divise en 12. par- ties egales qui avoient chacune leur Roi.	546
<i>Elevation</i> de cœur en forme de Prieres sur l'Or- dinaire de la Messe	629
<i>Enfant</i> , Lettre au sujet d'un Enfant monstrueux.	
286. Si lois qu'un Pere a institue son fils aux propres acquests de ce fils, cette institution exem- te le testam. du pere du vice de la pretension.	298
<i>Enfer</i> de Paradis, etablis par l'Ecriture.	620
<i>Entreco les</i> , Missionnaire de la Chine, Traduction de quelques Ordonnances d'un Mandarin de la Chine.	207
<i>Epee</i> , ce que c'étoit que le supplice de l'Epee par- mi les Hebreux.	372
<i>Eparon</i> ( le Duc d' ) s'il fut envoye par la Reine à l'Hotel de Ville apres la mort d'Henri IV. pour s'assurer du Prevot des Marchands & des Echevins.	508
<i>Epilepsie</i> , Remedes dont se servent les Indiens pour guerir cette Maladie. 352. Remarques sur la même Maladie.	946
<i>Eschiers</i> , Methode generale pour tracer des C g 6	cours.



# T A B L E

courbes rempantes de Bois , propres à la construction des Escaliers.	200
<i>Eschion</i> , Traduction de sa Harangue contre Crephion. 141. Caractere de cet Orateur.	145
<i>Espagne</i> , Nouvelle Histoire d'Espagne sous la presse à Paris. 237. Traduction de celle de Mariana avec des Additions , des Notes &c.	695
<i>Espan</i> (Zeger Bern. van) N. Edition de ses Oeuvres.	260
<i>Espirit de vin</i> , remarques sur les Epreuves de l'Espirit de vin.	277
<i>Esprits</i> , difference des grands Esprits & des mediocres.	174
<i>Esprits animaux</i> , s'ils existent.	681
<i>Es</i> , Traitez concernant les usages locaux de ce Comté. 159. En quel tems il a été fait Pairie. 160.	
<i>Excommunication</i> pratiquée parmi les Hebreux.	371
<b>F A B R I C I U S</b> (Jean) son Edition des Dissertations de Ferrari sur les Bains & sur les Gladiateurs.	325, 415
<i>Femmes</i> , si elles se baignoient avec les hommes parmi les Romains.	328
<i>Ferrari</i> (Ottavio) Dissertations sur les Bains & sur les Gladiateurs.	325, 415
<i>Feu</i> , comment le supplice du feu se pratiquoit parmi les Hebreux.	372
<i>Filer</i> , qui a inventé l'Art de filer.	484
<i>Fleur</i> (l'Abbé) Discours sur la Poësie en general & en particulier sur celle des Hebreux.	250
<i>Fornication</i> , ce que ce mot signifie.	613
<i>Fossiles</i> , description de ceux qui se trouvent dans le territoire d'Iené.	151
<i>Fouet</i> , en quoi consistoit le châtimement du fouet parmi les Hebreux.	350
<i>Fracastor</i> , N. Ed. de son Poëme de la Verole. 117	
<i>François</i> , si le Stile François est le stile de l'Orateur, Discours sur ce sujet.	402
<i>françois</i> (S.) Chronique de l'Ordre de S. François.	402

## DES MATIERES.

<i>çois, Histoire apocryphe.</i>	309
<i>Eyoland (Louis) Traitez concernant le Comte- Paris d'Eu. 139. Memoire sur les Prohibitions d'evoquer les Decrets d'immeubles situez en Normandie.</i>	254
<i>Furstenau (J. Herm.) Lettre touchant les Mala- dies des Jurisconsultes.</i>	660
<b>G</b> ALLES, Plan de l'Edition que M. Wor- ton prepare des Loix de Galles	116
<i>Gamaches, Chanoine Regulier, Systeme du Mouvement.</i>	94
<i>Gange, haute idee que les Indiens ont de ce fleuve 204. d'ou vient cela.</i>	205
<i>Gautier (J. Ant.) Discours prononcez aux As- semblees solennelles de l'Academie de Ge- neve, lorsqu'il en etoit Recteur.</i>	356
<i>Generation, Systeme de M. Hartsoeker sur ce sujet.</i>	222
<i>Genest, eloge de cet Abbé.</i>	403
<i>Geneve, Discours a l'honneur de cette Ville.</i>	356
<i>Geoffroy le Cader, Memoire sur les Epreuves de l'Eau de vie &amp; de l'Esprit de vin</i>	176
<i>Geometrie, Articles qui concernent cette Science dans l'Histoire &amp; les Memoires de l'Acade- mie R. des Sciences pour l'annee 1718</i>	285
<i>Germain des Prez (S.) Projet de l'Histoire de cette Abbaye.</i>	258
<i>Gibson, Evêque de Lincoln, Edition qu'il pro- met des Ouvrages du Chev. H. Spelman.</i>	116
<i>Ging-seng, Observations sur cette plante.</i>	282
<i>Glacé, Systeme de M. Hartsoeker sur la forma- tion de la Glace</i>	220
<i>Glabateurs, Dissertation sur ce sujet. 415. Qui a donne le premier des Glabateurs au Peuple Romain. 416. Leurs diverses especes &amp; leurs Exercices. 417. Diversité de leurs noms.</i>	420
<i>Gnomon, Construction d'un Gnomon speculai- re.</i>	639
<i>Gracis, Louis le Grand, par la maniere dont il</i>	

# T A B L E

accordoit les Graces, y ajoutoit prix, sujet proposé par l'Acad.	
prix de l'année 1720.	
Græcæ, Essai d'une Traduction Fr.	
vrage <i>El Discreto</i> , 181 si cet Auteur	
loit Balthasar & non Lorenzo.	
Grec, Offices de l'Eglise Grecque rec.	
de l'Histoire de la Grece, 141. F.	
Fragmens Grecs publiez par M. Mairan	
Guillaume de Tyr, ce qu'il dit de l'orig.	
Maronites.	
<b>H</b> 178, Dissertation sur les Hab.	
anciens Hebreux 483. Ce que c'est	
les habits doubles dont il est parle dans	
ture. 484. Habits de deuil des Hebreux.	
Halas (le P. du), Preface sur le XV. Recue.	
Le tres edifiantes & curieuses des M.	
naires de la Chine.	
Hanfebent (Mich. Gottl.) Questions Mor.	
choisies.	
Hartfacker (Nic) Recueil de plusieurs Pieces	
Physique 217. Remarques sur trois D.	
de M. de Mairan 220. sur une These de M.	
ler. Prof en Philosophie a Leipzic. 222. &	
ponse à une These de M. Bernoulli.	
Hautefemille (l'Abbe de) Construction nouvelle	
de trois Montres portatives, &c. 639	
justices qu'il pretend qu'on lui a fait.	
Hebreux, Dissertations sur la Police ou la manie-	
re d'administrer la Justice parmi les anciens	
Hebreux 250 sur leurs habits. 484. Les	
chaussure 488. sur leurs Ecoles.	
Héquet, son Traite de la Peste. 3 123. sur	
contradictions sur la contagion 12. 11. la	
la nature de la peste. 16. sur le traitement	
de cette maladie 124. ses declamations con-	
tre les Medecins de Marlesle.	
Herodote, Remarques touchant cet Historien &	
son Histoire.	

## DES MATIERES.

<i>Milaire</i> (S.) Passages de ce Pere où se trouve le mot <i>inutilis</i>	452
<i>Hippocrate</i> , si ce Medecin croyoit la peste contagieuse. 74. la Medecine pratique illustrée par Pomp. Saccus.	645
<i>Histoire</i> choisie de l'Ancien & du Nouveau Testament.	439
<i>Hoffstater</i> , premier Medecin du Roi de Danemarck, la dispute avec M. Botticher sur l'Existence des Esprits animaux.	681
<i>Homme</i> , composé de trois substances.	617
<i>Huet</i> , Evêque d'Avranches, ses Huetianæ. 167. Poësies Latines 176. son e.oge.	427
<i>Hydropsia</i> , Observations sur une espee d'Hydropisie particulière 376 Reponse à ces Observations. 385. Replique à cette Reponse. 496	
<i>Hypotheses</i> , si on les doit rejeter toutes en matiere de Physique.	218
<b>I</b> EN 2, Description des Fossiles & des Mineraux qui se trouvent dans le territoire de cette Ville. 151. Sa situation & la nature de son terroir. 153. Qualitez de l'air qu'on y respire 154, les Fontaines minerales. 155. Les différentes terres qui se trouvent aux Environs de cette Ville.	216
<i>Ignace</i> , Evêque d'Antioche & Martyr, Apophthegme de ce Pere.	184
<i>Immembris</i> , Memoire concernant la Prohibition d'évoquer les Decrets d'immembles situez en Normandie.	234
<i>Indians</i> , Lettre sur leur Medecine.	352
<i>Inspiration</i> , Dissertation sur l'inspiration des Livres sacrez.	332
<i>Inutilis</i> , Discours sur la signification de ce mot Latin.	440
<i>Isaac</i> , son Memoire sur les Proprietes & l'usage de la Pierre de Judée.	319
<i>Isabelle</i> de France sœur de S. Louis, Apophthegme de cette Bienheureuse.	184
	110-

# T A B L E

<i>Danquet</i> , Remarques sur la Version de l'Ecclésiaste ainsi appelée	24
<b>J</b> A N T O U X, Lettre de ce Jesuite sur le Ging-seng	202
<i>Jerôme</i> (S), Jugement sur la Version des Septante. 141 Manuscrit de son Commentaire sur Job qui n'est point dans ses Oeuvres & qui est à vendre.	318
<i>Jerusalem</i> , si l'Histoire de la prise de cette Ville par Neco est racontée par Herodote.	677
<i>Jet d'eau</i> décrit en Vers Latins par M. de Tournell.	87
<i>Jouvence</i> , Herbe de Jouvence.	25
<i>Judee</i> (Peite de) ses Proprietez.	319
<i>Judith</i> , Remarques sur le Livre de Judith.	613
<i>Jugement</i> , sentimens des anciens Hebreux sur le Jugement dernier.	620
<i>Jugemens</i> , raisons de la diversité des Jugemens sur les Ouvrages d'esprit.	146
<i>Juifs</i> , Dissertation sur leur Police 250. Leur Histoire & celle des Peuples voisins	620
<i>Junet</i> , Histoire de ce Prince Maronite mort pour la Religion	239
<i>Juriconsultes</i> , Lettre touchant leurs Maladies.	660
<i>Jurispudence</i> , Essais de Jurispudence de M. de Tournell.	27
<i>Justin</i> (S) Apophthegme de ce Pere.	184
<b>K</b> E P H R E M E Z, Roi d'Egypte, tient tous les Temples fermes.	343
<b>L</b> A N T R I N T H U, par qui bâti.	148
<i>Lafitan</i> (le P.) son Livre sur la decouverte qu'il a fait en Canada du Ging-seng	211
<i>Lambert</i> , la composition d'une Eau de Beauté	198
<i>Langue</i> , Dissertation sur la premiere 12 got. 31 Quelle est la Langue que Dieu a donnée à Adam.	24
<i>Langret</i> , Evêque de Soissons, Remerciement à l'Academie Fr.	407
<i>Lepidat</i> , supplice parmi les Hebreux.	172
	200



# DES MATIERES.

<i>Latin</i> , l'Art qui enseigne à lire cette Langue par regies. 623. Usage de cet Art. <i>ibid.</i>	
<i>Contour du chateil</i> . Eratisme sur la Lettre touchant les Additions au Dictionnaire de Trevoux 390	
<i>Lettres</i> . Reflexion sur la decadence des Belles-Lettres. 168 169	
<i>Lettres edifiantes, &amp; curieuses</i> des Jesuites Missionnaires de la Chine. XV Recueil 202 351	
<i>Levant</i> , causes qui y produisent la Peste. 88	
<i>Liban</i> , Voyage de Syrie & du Mont Liban. 189, 304 Ce que le Mont Liban & l'Anti Liban 191	
<i>Liberte</i> De la libene noble dans la maniere de parler & d'agir. selon l'arabien. 585	
<i>Liens</i> , dont on chargeoit les prisonniers parmi les Hebreux, leur differente sorte 368	
<i>Linck</i> . Lettre sur une pierre singuliere qui ressemble le quelece d'un petit Crocodile. 62	
<i>Lypse</i> , Maladie dont il fut longtems travaillee & comment il en fut delivre. 663	
<i>Livres</i> , s'ils doivent être exempts de la Gabelle du Port de Marseille imposee sur toutes sortes de Marchandises, Plaidoyer sur ce sujet. 302	
<i>Norm (And Jos)</i> Dissertation sur la nature & la cause de la Peste, avec un Traite de sa curation 704	
<i>Oranges</i> , si le desir d'être loué forme les grands hommes dans toutes les vertus civiles. 407	
<i>MACHINES</i> , ou Inventions approuvees en 1718 par l'Academie des Sciences. 290	
<i>Laffey</i> , son Edition des Explorations de Cassiodore des Epitres des Apôtres, de leurs Actes & de l'Apocalypse 664	
<i>Miran</i> , Remarques de M. Haislocker sur ses Discours du Barometre. de la Glace & des phosphores. 228 Lettre de M. de Miran sur ces Remarques. 426	
<i>Maire</i> , son Edition de la <i>Batrachomyomachia</i> . 115	
<i>Mile</i> , chaque Pais a les siennes particulieres	

*Mantouan*, parmi les Hebreux.  
*Marcheur*, Prêtre de Mars.  
M. de Chateaul.

*Marriage*, & en cas de dé-  
sultere, les Parties par  
nouveau Mariage.

*Mariana* (le P., Traduction)  
paigne avec des Noires, de

*Maria de Medici*, Reine de

*Maronites*, creance & origine

*Marsilius*, Relation de la peste

*Martyr* (P.) surnomme

des du Nouveau Monde

*Maffien*, son Edition des  
Toussiel.

*Maugre*, Lettre contre les

croient la Peste contagieuse

sur l'opinion de ceux

la Peste est causée par

tre Lettre a M. Deidier

fautes sur la Bule des pestes

*Mayssurans*, cruauté singulière

les prisonniers de Guerre

*Metall's*, suite des Medailles

le Baron de Craffier

# DES MATIERES.

dans le territoire d'Iene.	151
<i>Mirabaud</i> (Isaac) Plan de son Arithmetique par Tarif.	474
<i>Missionnaires</i> de la Chine (Jesuites) X <sup>e</sup> Recueil de leurs Lettres edificantes & curieuses. 202	338
<i>Morus</i> , Roi d'Egypte, en quel temps il vivoit 533. sa mort.	537
<i>Morale</i> , Questions morales choisies.	273
<i>Moreau de Mautour</i> , Remarques sur une Mé- daille d'or du Cabinet de Madame.	375
<i>Mot</i> , en quoi le bon Mot differe de l'Apophtheg- me.	180
<i>Mouton</i> le jeune, Chirurgien, Lettre au sujet d'un Enfant monstrueux.	180
<i>Mouvement</i> , Systeme du Mouvement de M. de Gamaches.	94
<i>Mycerinus</i> , Roi d'Egypte.	548
<b>N</b> E C O S, Roi d'Egypte. 549. si Herodote a ra- conté la prise de Jerusalem par ce Prince. 637	
<i>Newton</i> , son Systeme sur le vuide & la Gra- vitation refusé.	257
<i>Normands</i> , Article de la Charte aux Normans touchant le Decret des biens firs en Nor- mandie.	755
<i>Nourri</i> (Dom) Plan de la N. Edition des Oeu- vres de S. Ambroise qu'il doit donner.	234
<b>O</b> E D I P E, Nouvelle Tragedie.	49
<i>Ooliches</i> , Histoire naturelle de Ooliches 422.	
<i>Origene</i> , Explication d'un Passage de ce Pere ou il parle de l'Eucharistie.	279
<i>Orthoex</i> Latine de M. de Vallange & usage de cette Ortholexie.	603
<i>Onger</i> , Vers Latins sur le Dictionnaire de M. Bayle.	467
<i>Ovide</i> cité sur le mot <i>iambris</i> .	447
<b>P</b> A N A R I S, maniere dont les Indiens le gar- nissent.	315
<i>Papin</i> (le P.) Lettre sur la Medecine des Indiens.	212

# T A B L E

<i>Paradis terrestre</i> , les Indiens en ont eu part.	205.
<i>Parasurise</i> , Fables qu'ils y ont inventées.	407
<i>Parasurise</i> , Lettre touchant cette opération sur une femme tyroproque.	41
<i>Paris</i> , Projet de l'impression qu'on doit faire de l'Histoire & Recherches des Antiquités de Paris par Sauvai.	408
<i>Passions</i> , la première & l'unique fondement de toutes les passions de l'ame.	213
<i>Payens</i> , ils ont eu des sentimens conformes à ceux des Hebreux touchant la nature de l'ame & son état après la mort.	624
<i>Peste</i> , Maladie dont il est mort.	442
<i>Perrin</i> (Seigneur du) les Oeuvres.	477
<i>Pertes de sang</i> , Maniere d'arrêter celles qui surviennent aux femmes après l'accouchement.	217
<i>Peste</i> , Traité sur cette Maladie. 3. 123. Lettre sur la contagion de cette Maladie 72. L'opinion de ceux qui prétendent que la peste est causée par des vers. 268. Remarques de M. Hartloeker sur la peste. 219, 226. Dissertation sur la nature & la cause de la Peste, avec un Traité de sa curation. 104. Relation historique de la peste de Marseille. 318. Observations sur l'état des Cadavres pestiférés. 321. 331. Reflexions sur ces Observations. 617. Observations sur la cause de la peste & la maniere dont elle se communique.	675
<i>Pheron</i> , Roi d'Egypte, quelques particularités touchant ce Prince.	517
<i>Picard</i> (le) sa Paraphrase en Vers du Pseaume 101.	408
<i>Pierre</i> , Lettre sur une Pierre qui ressemble lequel d'un petit Crocodile. 62. Remarques sur la Pierre de Foudre. 1, 7. Usages & propriétés de la Pierre Vulnérante, dite de Judée.	319
<i>Pinson</i> , Observations sur la Catarrhe & le Glaucome.	48

## DES MATIERES.

<b>A</b> be, Dissertation sur la morale des Hebreux.	250
<b>A</b> gne, Histoire naturelle de ce Royaume.	395
<b>A</b> brahan, Art d'imprimer des Portraits en couleur.	46
<b>A</b> brapiter embas d'un Rocher, supplice en usage chez les Hebreux.	372.
<b>A</b> brapiter au fond de la mer avec une pierre au cou, si ce supplice a été en usage chez les Hebreux.	373.
<b>A</b> brapiter dans la cendre, autre supplice.	374
<b>A</b> braux, Histoire des Juifs & des Peuples voisins.	629
<b>A</b> brun, quel en étoit l'usage parmi les anciens Hebreux.	367
<b>A</b> pheres de Hebreux, leurs Ecoles	491
<b>A</b> sser, (S.) et sur le mot <i>inutilis</i> .	460
<b>A</b> stase, Roi d'Egypte, s'il avoit un autre nom.	537
<b>A</b> mmenius, dernier Roi d'Egypte.	535
<b>A</b> mmis, Roi d'Egypte.	530
<b>A</b> mmisius, Roi d'Egypte, particularitez touchant ce Prince.	547
<b>A</b> nnuaire ou paraphrase en vers.	402
<b>A</b> ncien d'Orleans, Apologie du Poëme de la Pucelle.	171
<b>A</b> rgasore, si les anciens Juifs l'ont cru	623
<b>A</b> rsene (le Marquis du) son éloge	649
<b>A</b> rsene (surce, cite sur le mot <i>inutilis</i> )	446
<b>A</b> rsene (Ang. Mar.) Plan de son Edition de l'Office de l'Eglise Grecque.	120
<b>A</b> rsenis, le plus riche des Rois d'Egypte, quelques traits touchant ce Prince.	539
<b>A</b> rsene (le P. de) Memoire sur l'Eclipse du 3. Decembre 1722	668
<b>A</b> rsene de plusieurs Pièces de Poësie.	400
<b>A</b> rsene, éloge de cet Abbe.	404
<b>A</b> rsene, Conseiller au Parlement de Dijon, Lettre sur un Diptyque	463
<b>A</b> rsene, quelle sorte de peine c'étoit parmi les anciens Hebreux.	371
	74.



# T A B L E

<i>Richelieu</i> (le Duc de) son Remercement à l'Académie Fr.	427
<i>Rois XIII.</i> 1. explication de ce passage.	150
<i>Requi</i> (de la) Voyage de Syrie & du Mont Liban.	155, 156
<i>Requiere</i> (de) Discours à l'Académie Fr.	24
<i>Reaumur</i> (le P.) Histoire naturelle de Poitou qu'il fait imprimer. 595. Catalogue Latin & détail de cet Ouvrage.	190
<i>Saccus</i> (Pomp.) La Médecine Française d'Hippocrate raisonnée.	60
<i>Saint-Aulaire</i> , (le Marquis de) Rapports & Discours de M. Dubos.	424
<i>Saint-Denis</i> , Pièces de Poésie qui ont remporté les prix de 1720 & 1721.	420
<i>Saints</i> , Apophthegmes des Saints.	177
<i>Salvation</i> , s'il y a des voyes plus sûres que la Salvation pour guerir les Maladies Veneriennes.	210
<i>Sanhedrin</i> , Remarques sur ce sujet.	210
<i>Sauval</i> , Projet de son Histoire de la Ville de Paris qu'on doit imprimer par souscription.	400
<i>Schürte</i> (J. Henr.) Description des Fossiles & des Mineraux d'Iene.	191
<i>Seu</i> , en quoi consistoit le supplice de la laie parmi les Hebreux.	272
<i>Sciences</i> , quelles sont les causes qui en arrêtent les progrès, Discours sur ce sujet.	156
<i>Scarbat</i> , remedes des Medecins Indiens contre cette Maladie.	334
<i>Segray</i> pres Piviers en Gâtinois, Vetus de la Fontaine minerale qui y est.	229
<i>Seneca</i> cite sur le mot <i>mausula</i> .	400
<i>Septante</i> , Dissertation sur la Version des Septante.	118
<i>Serique</i> , si c'est la Province de Chanton.	20
<i>Sesestus</i> , Roi d'Egypte, son regne éclairci.	15
<i>Seson</i> , Roi d'Egypte, quelques particularitez de son Histoire.	160
<i>Sigogne</i> (Bouez de) Methode nouvelle pour pe-	12

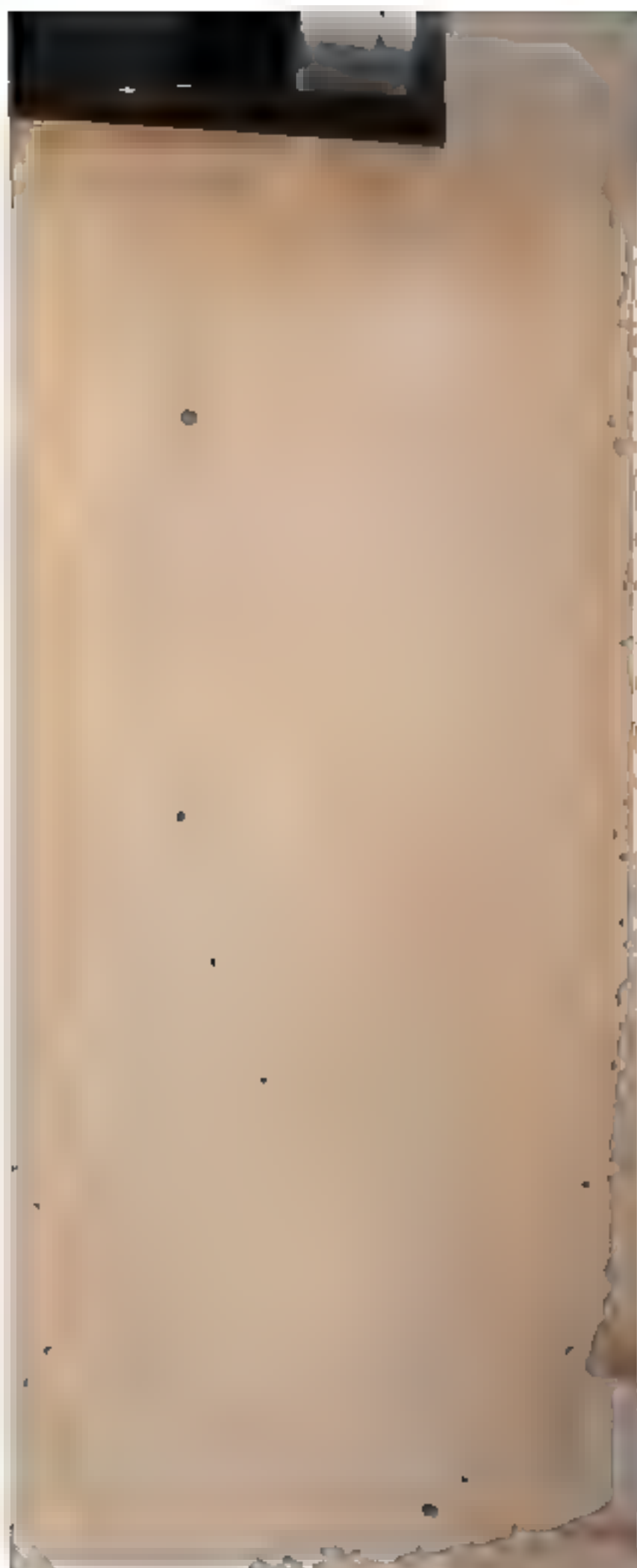
## DES MATIERES.

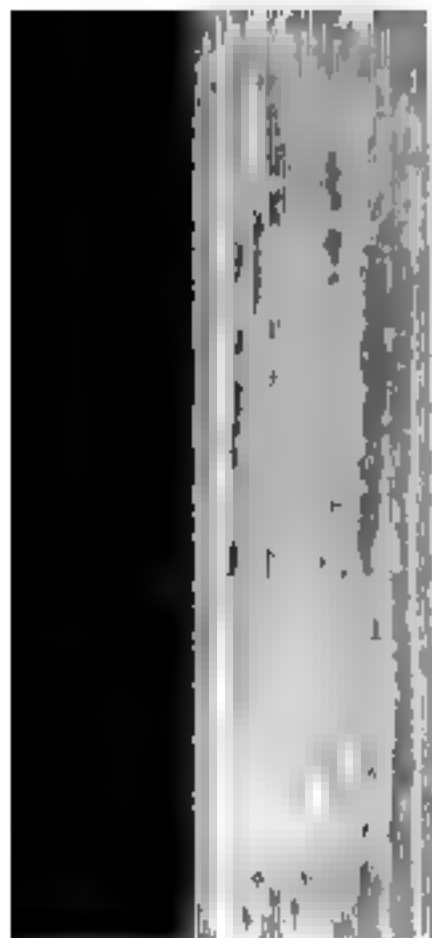
sur les Maladies Veneriennes.	64
<b>U</b> mit (Th) Sa Vie d'Ullentus.	659
<b>U</b> ltaire, Apophthegme d'un Saint Solitaire.	185
<b>S</b> pectateur Français, Ouvrage dans le même goût que le Spectateur Anglois.	409
<b>U</b> lc nervens, Dissertation sur ce sujet.	681
<b>S</b> upplices, Dissertation sur les Supplices dont il est parlé dans l'Ecriture.	363
<b>S</b> yrus, Voyage de Syrie & du Mont Liban.	189.
	304
<b>T</b> ABLEAUX, l'Art d'imprimer les Tableaux en couleur.	46
<b>T</b> eint, Eau pour empêcher que le teint ne se trisse.	291
<b>T</b> erence, cité sur le mot inutilis.	448
<b>T</b> estament, Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament.	439
<b>T</b> imon le Misanthrope, Comedie, avec des Reflexions critiques sur cette Piece.	18
<b>T</b> ourveil (de) ses Oeuvres	79. 141
<b>T</b> radition, comment elle se conservoit chez les Hebreux	493
<b>T</b> raducteurs, ce qu'ils doivent observer.	143
<b>T</b> reux, Examen de l'Extrait qui se trouve dans les Memoires de Trevoux de l'Abrege Chron. de l'Hist de France sous le regne de Louis X.II.	503
<b>T</b> roye, en quel tems cette Ville fut prise.	539
<b>T</b> ruffes. Essai de Botanique sur les Truffes.	614
<b>T</b> uber, etymologie de ce mot.	625
<b>T</b> ubervaria, Plante,	627
<b>T</b> umeur, Relation d'une maladie extraordinaire, qui s'est declarée par une énorme tumeur.	344
<b>T</b> unique, ce que c'estoit parmi les Hebreux.	433.
	434
<b>T</b> ympanum, quelle sorte de supplice c'estoit parmi les anciens Juifs,	196
<b>U</b> SAGES, Traitez concernant les Usages locaux du Comte d'Eu.	159
	Vffe

# T A B L E

- L**esseeur (Inc) N. Edition de ses Auteurs  
l'A. & du N. T. 63. Sa Contenance  
6, 9. Dissertation sur l'année de la  
redemption. 114. Autre sur le Symbole des  
trentes.
- V**ALERE MAXIME, cite sur le mot  
111.
- Vallange** (de) Ortholexie Latine avec l'usage  
cet Ouvrage. 603. Avis qu'il donne au  
public.
- Vannat**, M. Hatt s'en declare l'Apolog  
Vilens Patricius, cite sur le mot 111.
- Venerian**, Methode nouvelle pour guérir les  
ladies Veneriennes.
- Verger**, N. Edition du Poeme de Fracastor  
cette Maladie.
- Vers**, Lettre sur l'opinion de ceux qui pro-  
dent que la peste est produite par des vers.
- Vidua**, Lettre sur une Maladie Epidemique  
Autre Lettre sur le meme sujet.
- Vici, ardi**, Fontaine en Amerique qui a  
toutes les marques de la Vierge, & ce  
pretend. 295. Autre Fontaine qui a le  
me venu.
- Virgile**, cite sur le mot 111.
- Viri** le P. Discours sur la Signification du  
mot 111.
- Vulgar** Dissertation sur cette Version de  
cette sainte 143. Cite sur le mot 111.
- W**ORSON, Plan de l'edition qui a  
des Lois de G. 115.
- Z**IGLER (Gasp.) garde quantité de  
qu'on trouva dans son Cadavre.

*Fin de la Table des Matieres  
de Tome LXXII.*











**A** 414801

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06228 1723

